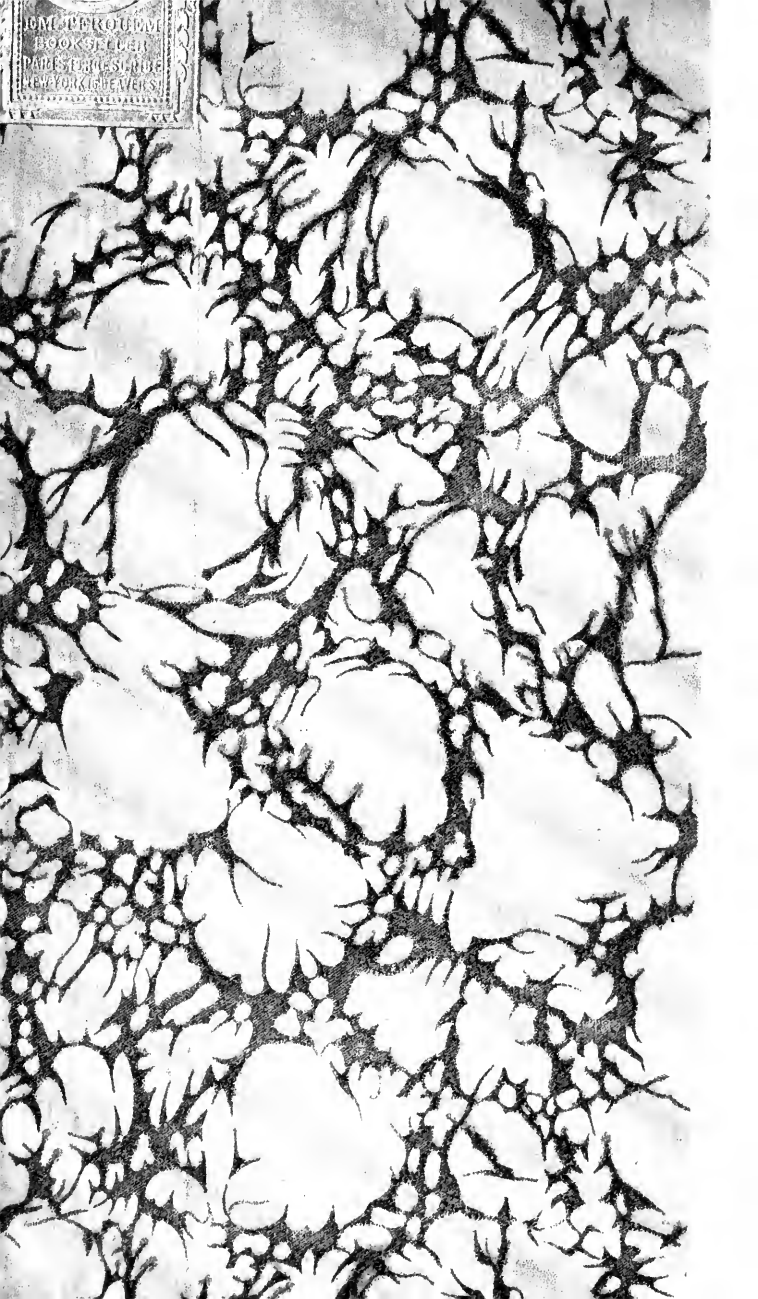
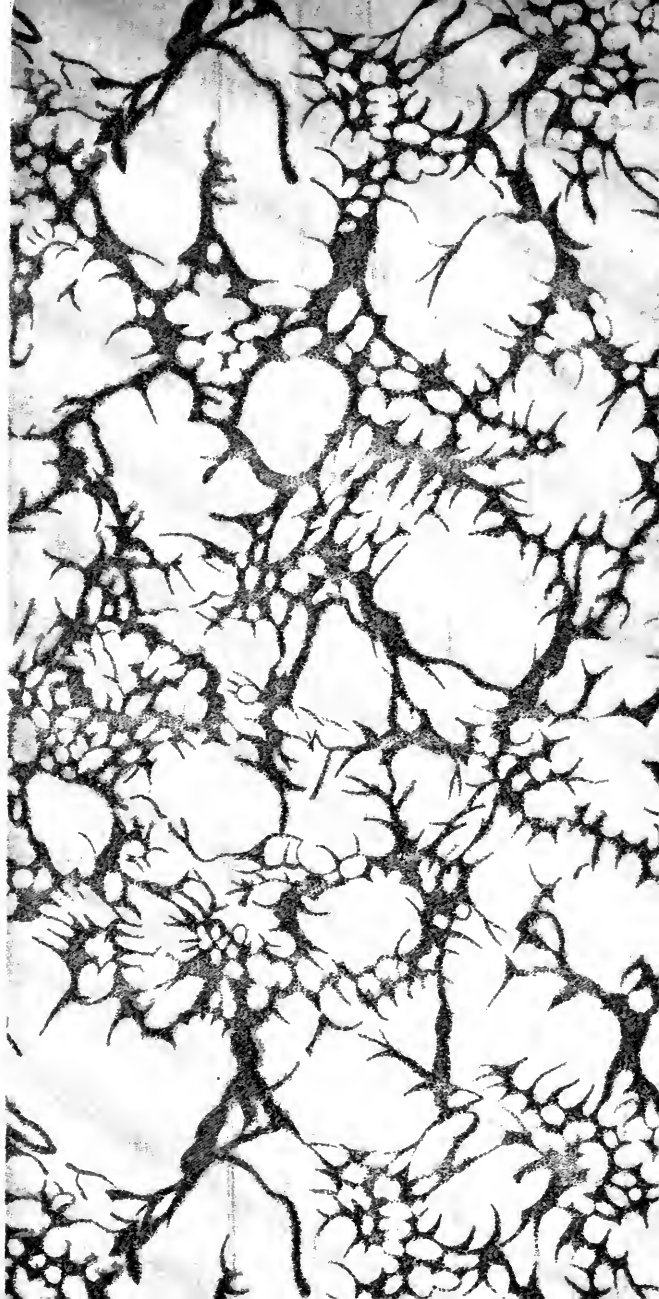


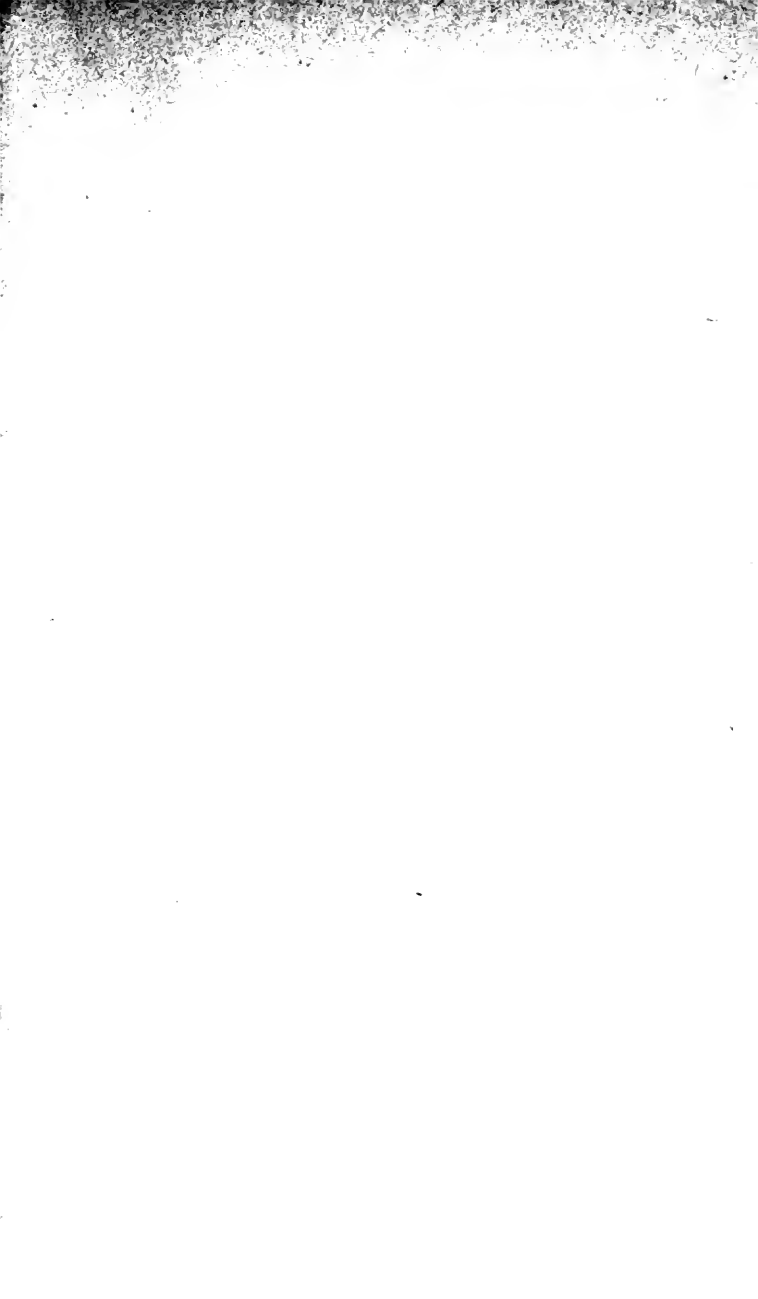
3 1761 07974194 8

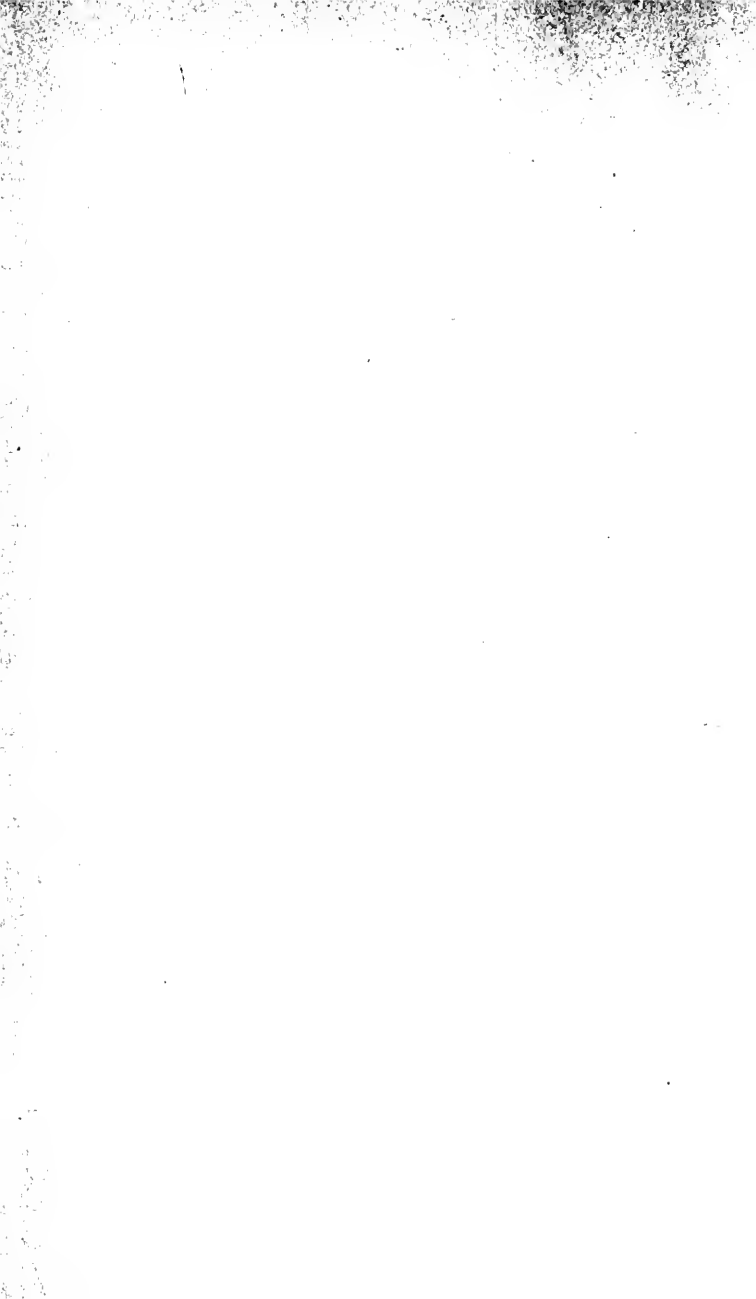
J. M. PERKINS
BOOKSELLER
PARIS, FRANCE
NEW YORK, U.S.A.











THÉÂTRE COMPLET

DE

JEAN RACINE

I

121t.2

THÉÂTRE COMPLET

DE

JEAN RACINE

ÉDITION NOUVELLE

PAR

N. M. BERNARDIN

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé des lettres,
Professeur au lycée Charlemagne.

TOME PREMIER



123851
—
27/8/12

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1882

PQ

1885

1882

t.1



AVERTISSEMENT.

Cette édition est destinée aux classes, et nous avons, durant tout notre travail, tâché de ne jamais l'oublier. Cependant nous avons pensé que, venant après tant d'autres, il lui fallait, pour prendre rang à leur suite, être aussi complète que possible, dût-elle même toucher certaines questions que l'on ne traite point dans les classes. Sur ces parties les professeurs feront passer leurs élèves rapidement, les candidats à la licence s'arrêteront.

Chaque pièce est précédée d'une *Notice*, qui a pour but de la replacer dans son cadre ¹, reproduisant tous les renseignements qui nous sont parvenus sur les origines de l'œuvre, sur ses premières représentations, sur sa vogue tant en France qu'à l'étranger, appréciant le développement de l'action, les caractères, le style, analysant rapidement les romans ou les œuvres dramatiques qui, dans les littératures française ou étrangères, présentent quelque analogie, par les situations ou par la peinture des passions, avec la tragédie étudiée; toutes ces analyses, sans exception, ont été faites sur les ouvrages mêmes. De plus, les noms des premiers interprètes de chaque pièce de Racine sont accompagnés de courtes notices biographiques, qui, faisant revivre ces

1. C'est ainsi que dans notre *Notice sur les Plaideurs* nous avons essayé de tracer un tableau des tribunaux et de la procédure civile et criminelle au xvii^e siècle, appuyant en outre les satires de Racine sur des anecdotes ou sur des pamphlets.

acteurs sous nos yeux, nous permettent d'assister en imagination aux premières représentations des chefs-d'œuvre de notre poète.

Dans les notes qui sont au bas du texte, nous donnons, avec les variantes, les réflexions les plus intéressantes des commentateurs, les étymologies de certains mots, qui ont avec le temps changé de sens, et un grand nombre de passages des écrivains anciens ou modernes que Racine a ou semble avoir imités, ou qui sont imités de Racine. Nous ne traduisons pas les extraits des auteurs grecs ou latins, pour ne pas allonger les notes outre mesure, et aussi parce qu'il nous faudrait, pour les traduire, ou nous servir des mots mêmes dont s'est servi le poète français, ce qui ferait double emploi, ou en chercher d'autres, ce qui détruirait la ressemblance entre le texte de Racine et les textes anciens. De nombreuses citations des rivaux de Racine, et notamment de Pradon, ont pour but de montrer que les ennemis du poète l'imitaient souvent de très près, de si près que nous appellerions aujourd'hui ces imitations des plagiats.

Pour la partie historique et critique, nous devons beaucoup aux remarquables *Notices* de l'édition de M. P. Mesnard, et de celle de Saint-Marc Girardin, continuée par M. Moland, à la *Notice sur Racine* de M. Géruzez, à la thèse de M. Deltour sur *les Ennemis de Racine*, au *Port-Royal* de Sainte-Beuve, à quelques articles publiés jadis par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

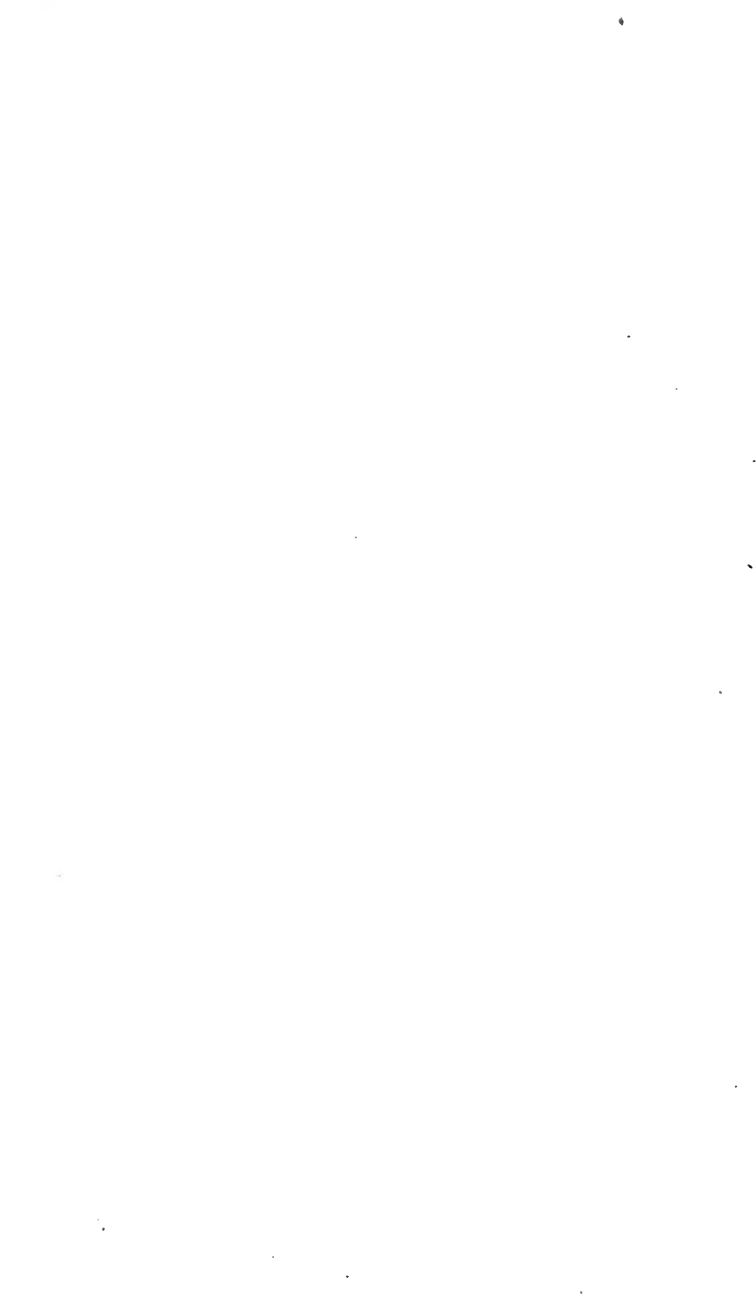
Ajoutons que, pendant toute la durée de notre travail, le dictionnaire de Littré est resté à portée de notre main, et que cette proximité nous a été d'une utilité presque constante.

Nous avons presque toujours suivi le texte de l'excellente édition de M. P. Mesnard. Seulement, pour faciliter aux élèves l'intelligence de certains passages, nous avons conservé les indications de jeux de scènes introduites par les éditions de 1768, de 1808 et de M. Aimé Martin. Nous en avons nous-même ajouté quelques-unes dans nos notes, en revenant de la Comédie Française.

Enfin nous n'avons pas craint de faire dans ces notes une

place aux *Mémoires* des acteurs célèbres, et aux souvenirs qui nous ont été transmis sur leur jeu. C'est là, nous semble-t-il, le commentaire le plus vivant de l'œuvre de Racine : un geste ou un cri de Talma ou de Rachel suffit pour préciser nettement une situation, ou pour donner à un vers tout son sens. Par malheur, les documents sont rares. Puissent ces souvenirs dramatiques contribuer à inspirer aux élèves un peu de goût pour l'art de la lecture, que les volumes aimables de M. Legouvé parviendront, nous l'espérons, à mettre en honneur dans nos lycées ; mais ils ont encore beaucoup à faire.

Paris, Avril 1882.



NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR JEAN RACINE.

La vie de J. Racine est étroitement liée à l'histoire de Port-Royal, et nous trouvons le Jansénisme au berceau comme au lit de mort du poète. En 1638, quelques semaines après l'emprisonnement de Saint-Cyran à Vincennes, Lancelot, bientôt suivi de MM. Le Maître et de Séricourt, était venu se réfugier à La Ferté-Milon, chez le père d'un de ses élèves, le sieur Nicolas Vitart, dont la femme, Claude des Moulins, devait être la grand tante de Racine ; les solitaires restèrent un an dans la ville, et, quatre mois après leur départ, le 21 décembre 1639, le petit Jean Racine vint au monde dans cette maison tout acquise au Jansénisme. C'est sous la direction des solitaires qu'ont grandi et se sont formés le cœur et l'esprit de l'adolescent ; si le jeune homme s'est éloigné d'eux un moment, s'il a raillé ceux que dans le fond de son âme il ne cessait pas d'aimer, « semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice », c'est à eux que, désenchanté et triste, l'homme est venu demander de guérir son cœur brisé et saignant ; et le mourant a voulu que son corps fût porté à Port-Royal des Champs, pour y reposer aux pieds de M. Hamon ¹. Ainsi Port-Royal enveloppe la vie tout entière de Racine ; et ce n'est pas seulement sur l'homme, mais aussi sur l'homme de lettres que s'est exercée son influence. C'est ce que vont montrer les faits dont nous allons commencer le récit, et ce que nous tâcherons d'établir en étudiant le talent de Racine.

Notre poète était de famille noble. Son bisaïeul, Jean Racine, receveur pour le Roi et la Reine du domaine et du duché de Valois, et des greniers à sel de La Ferté-Milon et de Crespy-en-Valois, avait été anobli pour ses fonctions, et c'est pour lui que furent faites les

1. Testament de Racine : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière aux pieds de la fosse de M. Hamon, etc. ».

armoiries célèbres représentant un rat montant sur un chevron, et un cygne, ou *cyne*, suivant la prononciation du temps. Ce *vilain rat* désespérait Racine¹, et, quand ses armoiries furent enregistrées en 1697, le rat avait disparu. Jean Racine, le père du poète, était, d'après le *Mémoire* que nous a laissé Louis Racine sur la vie de l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre*, contrôleur du grenier à sel à La Ferté-Milon. Le 13 septembre 1638, il épousa Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, président au grenier à sel de la même ville. Le lendemain de sa naissance, c'est-à-dire le 22 décembre 1639, le jeune Racine fut tenu sur les fonts par son aïeule paternelle, Marie des Moulins, femme de Jean Racine, et par son grand-père maternel, Pierre Sconin. Au mois de janvier 1641, Jeanne Sconin mourut en mettant au jour une fille. Deux ans plus tard, son mari mourut à son tour, à l'âge de vingt-huit ans, trois mois après avoir épousé en secondes noces Madeleine Vol, fille d'un notaire de La Ferté-Milon. Il ne laissait que des dettes. La jeune veuve semble être devenue une étrangère pour les enfants de son mari. L'orpheline fut recueillie par l'aïeul maternel, Pierre Sconin, et son frère par leur grand mère. Marie des Moulins, sœur de Mademoiselle Vitart².

Marie des Moulins, devenue veuve en 1649, alla rejoindre à Port-Royal sa fille Agnès³, qui y était religieuse, et, voulant mettre son petit-fils au collège, elle l'envoya dans la ville de Beauvais, dont l'évêque, Choart de Buzanval, était un ami des solitaires. Le jeune Racine sortit un peu avant seize ans du collège de Beauvais, et, malgré son jeune âge, par une faveur toute particulière, fut admis à l'École des Granges, qui était sous la direction de deux des Messieurs de Port-Royal, Lancelot et Nicole.

L'enfance de Racine avait été entretenue dans une dévotion ardente et attendrie : Marie des Moulins, sa grand mère, avait retrouvé deux de ses sœurs parmi les religieuses de Port-Royal ; sa fille, tante du poète, est bien connue sous le nom de Mère Agnès de Sainte-Thècle ; trois des frères de Jeanne Sconin, la mère de Racine, étaient religieux de Sainte-Geneviève : ainsi, de tous côtés, dans sa famille, le jeune homme était appelé à Dieu. Messieurs de Port-Royal nourrirent soigneusement cette grande piété, qui s'établit si profondément dans le cœur du poète que de longues années d'une vie dissipée et mondaine ne purent l'y détruire.

Le jeune Racine reçut à Port-Royal une instruction solide. Nicole, à qui l'on doit une grande partie des *Méthodes* dites de Port-Royal,

1. Voir la lettre à Mademoiselle Rivière, du 5 janvier 1697.

2. Une femme de la bourgeoisie, même mariée, était appelée *Mademoiselle*.

3. Mere Agnès n'avait que treize ans de plus que son neveu.

le dirigea dans ses humanités ; Lancelot, qui composa, avec Lemaistre de Saci, le fameux *Jardin des racines grecques*, lui inspira un vif amour pour la langue d'Euripide. Son élève lisait couramment le grec ; c'est vers cette époque qu'il traduisait Diogène Laërce, Philon et Eusèbe, et qu'il apprenait par cœur le roman d'Héliodore, les *Amours de Théagène et Chariclée*, pour n'en être plus séparé, si son professeur le lui brûlait encore une fois. Le Maître¹, qui l'aimait particulièrement, et se nommait familièrement son « papa », trouvait, comme l'Aper du *Dialogue des Orateurs*, qu'il n'y avait pas de gloire plus grande que celle de l'orateur, et destinait son élève au barreau ; il avait lui-même obtenu d'assez grands succès dans cette carrière, où M. Hamon aurait vu aussi avec plaisir entrer le jeune Racine. En somme, ce que Racine apprit surtout à Port-Royal, c'est l'art de développer, et aussi l'art de bien parler : l'habileté du développement et l'élégance du style compteront parmi les principaux mérites de ses tragédies.

En mars 1656, les écoliers et leurs précepteurs furent dispersés, et Racine resta aux champs avec sa famille. C'est à cette date qu'il faut placer, selon toute vraisemblance, son élégie latine *Ad Christum* sur les persécutions d'Israël. Quant aux *Hymnes du Bréviaire romain*, elles ont été incontestablement retouchées plus tard par le poète. Le jeune homme ne cultivait pas seulement la Muse latine et l'hymne sacrée ; l'amour de Port-Royal, et ce goût extrême pour « les jardins, les fleurs, les ombrages », que La Fontaine reconnaît à Acante (*Racine*) dans sa *Psyché*, lui inspirèrent sept *Odes sur le paysage ou promenade de Port-Royal des Champs*. Ce ne sont guère que des œuvres d'écolier, où se pressent tous les procédés de la rhétorique ; la description y est souvent plus minutieuse que poétique, et l'on y rencontre trop de vers de ce genre :

La nature est inimitable ;
Et quand elle est en liberté,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.

C'est tout au plus si deux ou trois strophes font pressentir un talent futur, et méritent d'être sauvées de l'oubli, comme le début de celle-ci :

Là, l'hirondelle voltigeante,
Rasant les flots clairs et polis,
Y vient, avec cent petits cris,
Baiser son image naissante.

1. Frère de Lemaistre de Saci. Le nom s'écrit avec les deux orthographes indifféremment.

Ces amusements d'écolier ne semblent pas avoir effrayé les solitaires, qui ne disent encore rien. Racine sortit de Port-Royal en octobre 1658, à dix-neuf ans, pour faire son cours de logique au collège d'Harcourt, qui entretenait de bons rapports avec les Jansénistes (c'était là que, en 1656, avaient été secrètement imprimées plusieurs des *Provinciales*, par les soins du principal, Thomas Fortin). Prit-il beaucoup de goût à la logique ? Nous ne le saurions dire. Ce que nous savons, c'est que, pour la naissance du fils de Mademoiselle Vitart, sa tante, il écrivit, dans le goût prétentieux de l'époque, un sonnet dont une pointe et la chute le ravissaient :

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
Belle Aurore, rougis.....

et, s'adressant à l'enfant :

Sois digne de Daphnis, et digne d'Amaranthe ;
Pour être sans égal, il les faut égaler.

Peu de peu temps après, il faisait pour le cardinal de Mazarin un sonnet sur la paix des Pyrénées. Cette fois, Port-Royal s'inquiéta pour tout de bon : l'oiseau voulait sortir de son nid.

Mais le jeune homme, qui venait de quitter le collège et était entré chez son oncle Vitart¹, intendant des ducs de Chevreuse et de Luynes, se préoccupa fort peu de ces remontrances, et composa pour le mariage du Roi son ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. Il a raconté à son ami l'abbé Le Vasseur, dans une lettre du 13 septembre 1660, comment son oncle Vitart soumit cette pièce à Chapelain et à Perrault : « M. Chapelain a donc revu l'ode avec la plus grande bonté du monde, tout malade qu'il était. Il l'a retenue trois jours durant, et en a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien suivies.... Au sortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre dessein, comme vous savez. Il ne s'en put empêcher, et je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses, que M. Vitart mit par écrit, et que j'ai encore toutes suivies, à une ou deux près..... Je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode valait dix fois la comédie². Et voilà ces paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans rien y changer. Mais aussi *c'est M. Chapelain*, comme disait à chaque mot M. Vitart. « L'ode est fort belle, fort « poétique, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. « Si l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une fort belle « pièce..... Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une

1. Nicolas Vitart, fils de Claude des Moulins, était cousin germain du père de Racine, et oncle à la mode de Bretagne du poète.

2. Il s'agit sans doute de la tragédie d'*Amasie*.

« stance entière, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tritons n'avaient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. » Cette ode est la première œuvre de Racine qui fut livrée au public, et elle commença sa réputation ; il est piquant qu'elle ait été patronnée par Chapelain et par Perrault.

En même temps (1660), le jeune poète composait pour les comédiens du Marais une tragédie d'*Amavie*, dont le sujet ne nous est pas connu, et qui ne fut pas représentée. En juin 1661, il annonce à l'abbé Le Vasseur qu'il est en train d'écrire, sur les conseils d'une comédienne, une pièce des *Amours d'Ovide* : « J'ai fait, refait et mis enfin dans sa dernière perfection tout mon dessein. J'y ai fait entrer tout ce que m'avait marqué Mademoiselle de Beauchâteau, que j'appelle la seconde Julie d'Ovide. » Cette pièce ne fut sans doute pas terminée.

C'est à cette époque que Racine se lia étroitement avec La Fontaine, de dix-huit ans plus âgé que lui, et qu'on le rencontre souvent au cabaret en sa compagnie, et dans celle d'un ancien capitaine de dragons, Poignant, avec lequel La Fontaine devait avoir dans la suite un duel bien bizarre. Port-Royal gémit, et la mère Agnès lance à son neveu « excommunications sur excommunications ». Ces larmes étaient sincères et brûlantes ; comment n'émurent-elles pas le cœur, si facilement attendri, de Racine ? C'est que toute la vie du poète ne fut qu'une longue lutte entre l'ironie mordante de son esprit et la pieuse douceur de son cœur ; pendant toute sa vie son cœur, qui était bon, gémit des audaces de son esprit, qui n'avait pas d'indulgence. Un bon mot est souvent une mauvaise action ; il y a malheureusement trop de bons mots dans la vie honnête de Racine. Ces deux faces de son caractère se montrent bien dans ses traits, dans ce nez effilé et moqueur, et dans ces beaux yeux prompts à se mouiller de larmes. L'abeille fait un miel d'une douceur exquise ; mais elle a un dard, qui pique. Il y avait dans le doux et tendre poète un satirique plus impitoyable que Boileau. Dans les circonstances qui nous occupent, la voix du cœur ne put parvenir à se faire entendre de Racine, et aux cris de douleur de Port-Royal il répondit par des railleries, qui allèrent impitoyablement frapper jusqu'à sa pauvre tante.

Ce fut alors que son oncle Sconin, vicaire général à Uzès, voyant que le jeune Racine faisait des dettes, et ne faisait pas son salut, l'appela auprès de lui pour l'initier à la théologie, et tâcher de lui procurer un bénéfice. Après une obscure complication d'intrigues ecclésiastiques, Racine revint à Paris, en 1662, sans tonsure et sans bénéfice, du moins pour le moment ; car le privilège d'*Andromaque* nous apprend qu'il était en 1667 prieur de l'Épinay ; ce serait même

à la perte de ce prieuré et au procès qui la précéda, que nous devrions *les Plaideurs*,

D'Uzès, comme de Paris, Racine écrivait à l'abbé Le Vasseur, à La Fontaine, à Vitart, des lettres pleines d'esprit et de verve, dont quelques-unes sont semées de vers ; c'est tantôt la traduction d'une petite pièce de l'anthologie latine ¹, tantôt une description du mois de janvier dans le Languedoc ² :

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours ;
tantôt des excuses à sa tante Vitart, avec cette pointe :

Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous ³ ?

tantôt tout un poème badin sur les *Muses* ⁴. C'est à Uzès qu'il compose son poème des *Bains de Vénus* ⁵, aujourd'hui perdu, qu'il entreprend de tirer une tragédie de son cher roman d'Héliodore, et qu'il commence sa *Thébaïde*. On voit que ses inclinations poétiques n'étaient pas contrariées par son oncle Sconin comme par Port-Royal, et que saint Thomas n'occupait pas tout le temps du jeune poète. La campagne prenait chaque jour plus d'attrait pour lui : il la *voyait*. Le 13 juin 1662, il écrivait à son oncle Vitart une charmante lettre, à laquelle nous empruntons le passage suivant : « La moisson est déjà fort avancée, et elle se fait fort plaisamment ici au prix de la coutume de France ; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe ; on ne laisse point sécher le blé sur la terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de nos fenêtres, car je ne pourrais pas être un moment dehors sans mourir ; l'air est à peu près aussi chaud qu'un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour ; enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais, qui a la charité de souffler de temps en temps ; et pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant

1. Lettre à l'abbé Le Vasseur, du 2 juin 1661.

2. Lettre à M. Vitart, du 17 janvier 1662.

3. Lettre à Mademoiselle Vitart, du 31 janvier 1662.

4. Lettre à La Fontaine, du 4 juillet 1662.

5. Il semble, à cette époque, avoir été un peu découragé, car il écrit le 28 mars à l'abbé Le Vasseur, à propos de son poème des *Bains de Vénus* : « Si vous le donnez, ne dites point l'auteur : mon nom fait tort à tout ce que je fais. »

et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il faisait : « Chantez, ma sœur la cigale » ; mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie. »

De retour à Paris, en 1663, Racine écrivit une *Ode sur la convalescence du Roi*, qui lui valut l'année suivante une gratification de six cents livres ; et il célébra la munificence de Louis XIV dans une seconde ode intitulée *la Renommée aux Muses*. En novembre, il écrit à l'abbé Le Vasseur : « *La Renommée* a été assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan l'a trouvée fort belle. Il a demandé mes autres ouvrages, et m'a demandé moi même. » En même temps, le poète s'occupait toujours de sa *Thébaïde*, qu'il devait dédier à ce même comte de Saint-Aignan. Il écrit, dans la lettre que nous venons de citer : « Pour ce qui regarde les *Frères*, il ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire. » Quelques jours après, il envoie sous le sceau du secret à l'abbé une strophe d'Antigone ; en décembre, il lui dit : « Je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquième acte, et il n'est tout achevé que d'hier. » Il accepte et sollicite les conseils. C'est à cette époque que commence sa liaison avec Boileau : elle naquit des avis donnés à Racine par le poète qui a dit :

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Le 20 juin 1664, la tragédie intitulée *la Thébaïde ou les Frères ennemis* parut sur le théâtre que dirigeait Molière. C'est une tragédie médiocre, où se reconnaît l'imitation de Sénèque et de Corneille ; les caractères sont faiblement tracés, et l'amour fait piteuse figure dans ce terrible drame ; mais le poète, dit Louis Racine, « a si bien peint la haine dans cette pièce, qu'elle dut annoncer un grand peintre des passions ». Le plus grand mérite de l'œuvre, c'est déjà cette élégance noble et brillante du langage, sous laquelle se voile ce que la vigueur pourrait avoir de brutal¹.

Tandis que l'on jouait la *Thébaïde*, une intimité charmante se formait entre Racine, La Fontaine, Boileau et Molière. Le début de la *Psyché* de La Fontaine nous peint cette liaison entre *Ariste* (Boileau), *Gélaste* (Molière), *Acante* (Racine), et *Polyphile* (La Fontaine) : « Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir

1. Voir notre *Notice sur la Thébaïde*.

d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble, et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion ; c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'entre eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement. » Les quatre amis se réunissaient plusieurs fois dans la semaine chez Despréaux, rue du Colombier, ou dans des cabarets, comme le *Mouton blanc*, la *Pomme de pin*, la *Croix de Lorraine*. C'est dans des séances de ce genre que fut trouvé le plan des *Plaideurs* ; c'est d'un de ces cabarets que sortirent les parodies de *Chapelain décoiffé* et de la *Métamorphose de la perruque de Chapelain en comète*¹. Racine, bien que Chapelain eût protégé ses débuts, eut assez peu d'empire sur lui-même pour commettre quelques bons mots dans cette plaisanterie rimée.

Malheureusement cette intimité délicieuse entre les quatre poètes ne devait pas durer longtemps, et Racine et Molière allaient se brouiller à propos de la tragédie d'*Alexandre*. Le 4 décembre 1665 la troupe de Molière donnait l'œuvre nouvelle, et, le 18 décembre, Racine, qui sans doute avait été mécontent de l'interprétation, faisait jouer également sa pièce par la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne. La sensibilité si facilement irritable de Racine venait de le séparer d'un ami comme Molière. Il rendit bientôt la rupture plus éclatante en enlevant au théâtre de Molière, pour la faire entrer à l'Hôtel de Bourgogne, sa plus séduisante actrice, Mademoiselle Duparc. L'*Alexandre*, dans lequel Racine semblait abandonner le genre sévère de la tragédie grecque pour la tragédie langoureuse et romanesque, fut très goûté à une époque où le langage de la galanterie était à la mode ; inférieur au point de vue du plan et de l'intrigue à la *Thébaïde*, il dut son grand succès à ses défauts autant qu'à ses qualités,

1. Nous ne savons si ces parodies furent représentées. On lit dans le *Mémoire de Fléchier sur les Grands Jours tenus à Clermont* (éd. Gonod, p. 140 et 144-145) : Les comédiens « entreprirent de jouer une méchante parodie que quelques envieux ont composée, et dont ils ont fait une satire contre M. Chapelain. » M. de Caumartin en référa à l'Assemblée, qui « fit défense aux comédiens de jouer à l'avenir cette tragédie ». S'agirait-il du *Chapelain décoiffé*, écrit quelques mois avant les Grands Jours de Clermont ?

et Saint-Évremond écrivit : « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes. » Il est vrai que cet éloge était suivi de critiques aussi dures que nombreuses, et que le grand Corneille, donnant à Racine le conseil qu'il avait reçu lui-même de Hardy, engagea le jeune poète à ne pas perdre son beau talent pour la poésie à faire du théâtre. Ce jour-là, Corneille jugea mal : l'*Alexandre* renferme de véritables beautés de détail. Corneille du moins rendait justice à la langue du poème, qui était manifestement imitée de celle de ses œuvres, et, en effet, au point de vue du style, *Alexandre* est déjà supérieur à la *Thébaïde*¹.

Cependant la Mère Agnès, voyant avec douleur que décidément son neveu fréquentait « des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent », signifiait à Racine qu'elle ne le reverrait plus, *s'il ne se reconnaissait*. C'est alors que se place dans la vie de Racine un épisode que l'on voudrait pouvoir en effacer. Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait été un des *cinq auteurs* du cardinal de Richelieu, et avait fait applaudir au théâtre une comédie intitulée *les Visionnaires*, venait de devenir à peu près fou ; s'imaginant que Dieu lui-même lui avait dicté son poème de *Clovis*, il voulut s'ériger en prophète, et attaqua le Jansénisme dans son extravagant *Avis du Saint-Esprit au Roi*. Nicole lui répondit par une série de lettres finement nommées *les Visionnaires*. Dans l'une d'elles se trouvaient ces mots : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels. » Racine prit cette phrase pour lui, et, avec une incroyable verve de raillerie, avec une sûreté impitoyable de malignité, il écrivit contre ses anciens maîtres, dont son esprit moqueur avait saisi tous les petits défauts, une *Lettre* à la façon de celles que Pascal avait dirigées contre les Jésuites. Jamais l'ironie n'a été maniée d'une façon plus fine et plus cruelle. La *Lettre*, dit une note de Jean-Baptiste Racine, fut publiée d'abord sans nom d'auteur ; mais l'abbé Testu se l'étant appropriée, Racine se nomma hautement. Ce fut un jour de deuil pour Port-Royal. Les solitaires ne répondirent point eux-mêmes. Ils laissèrent ce soin à Barbier d'Aucour et à Du Bois, qui s'en acquittèrent assez mal ; Nicole cependant ne put s'empêcher, dans un *Avertissement* qui précédait ces réponses, de parler de Racine, et de dire que « tout était faux dans sa *Lettre* et

1. Voir notre *Notice sur Alexandre*.

contre le bon sens, depuis le commencement jusqu'à la fin. » Racine riposta aussitôt par une seconde *Lettre*, qu'il allait éditer, quand, dit Jean-Baptiste Racine, il fut arrêté par Boileau, qui « l'écouta de grand sang-froid, loua extrêmement le tour et l'esprit de l'ouvrage, et finit en lui disant : « Cela est fort joliment écrit, mais vous ne « songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes gens du « monde. » Racine ému ne publia pas sa *Lettre*, qui fut retrouvée plus tard, avec la piquante *Préface* qui la précède, dans les papiers du docteur Ellies du Pin, cousin du poète. Il paraît même que Racine détruisit tous les exemplaires qu'il put retrouver de sa première *Lettre*, et son fils dit que, longtemps après, il répondit en pleine Académie aux reproches de l'abbé Tallemant : « Oui, Monsieur, vous avez raison ; c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer. » Ces deux *Lettres* sont dignes, par leur forme vive, piquante et délicate, d'être placées à côté des immortelles *Lettres* de Pascal ; mais n'oublions pas que Pascal attaquait un corps tout-puissant, et Racine ses maîtres persécutés.

Cette polémique n'avait point cependant absorbé Racine ; la preuve s'en trouve dans l'éclatant succès que remporta *Andromaque* en 1667. C'était l'avènement de la tragédie fondée sur l'amour, et elle fit à sa naissance à peu près autant de bruit que le *Cid*. Le théâtre de Molière en joua une critique¹, qui établit la vogue de l'œuvre nouvelle. Dans la maison où se passe l'action, « cuisinier, cocher, palefrenier, laquais, et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille discourir. Je pense même que le chat et le chien s'en mêleront, si cela ne finit bientôt ». Dans une autre scène, on dit à la vicomtesse : « Hé ! Madame, vous avez une femme de chambre qui s'amuse, il y a une heure, à faire l'Hermione contre votre cocher, dont elle est coiffée. » A quoi la vicomtesse répond : « Tout parle d'*Andromaque* ². »

A partir de ce moment, l'histoire du poète est intimement liée à celle de ses œuvres, et, comme entre *Alexandre* et *Phèdre* il existe une lacune considérable dans sa correspondance, ce que nous avons à dire de sa vie trouvera place dans les *Notices* qui précéderont chacune des pièces dont se compose cette série de chefs-d'œuvre : *Andromaque* (1667), *les Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677).

Vers le temps où parut *Mithridate*, Racine fut appelé à l'Académie Française, où il remplaça La Motte Le Vayer : « C'était, dit l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie Française*, un honneur dont

1. SUBLIGNY, *la Folle Querelle*.

2. *Ibid.*, I, VII.

il pouvait à bon droit être flatté, car il n'avait qu'un peu plus de trente-trois ans, et c'était être admis de bonne heure dans la célèbre compagnie. » Sa réception eut lieu le même jour que celle des abbés Gallois et Fléchier. Ce jour-là, qui était le 12 février 1673, le public fut, pour la première fois, admis à la cérémonie : « Fléchier parla le premier et fut infiniment applaudi ; Racine parla le second, et gâta son discours par la trop grande timidité avec laquelle il le prononça, en sorte que, son discours n'ayant pas réussi, il ne voulut point le donner à l'imprimeur. » Le récit de l'abbé d'Olivet est confirmé par le témoignage de Louis Racine lui-même, et voici comment il s'exprime : « Le remerciement de mon père fut fort simple et fort court, et il le prononça d'une voix si basse que M. Colbert, qui était venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en entendirent à peine quelques mots. Il n'a jamais paru dans les recueils de l'Académie, et ne s'est point trouvé dans ses papiers après sa mort. L'auteur apparemment n'en fut pas content, quoique, suivant quelques personnes éclairées, il fût né autant orateur que poète. »

Peu de temps après, le 27 octobre 1674, Racine, « avocat au Parlement, fut reçu au serment de l'office de conseiller du Roi, trésorier de France en la généralité des finances de Moulins », ce qui lui permettait, comme Guilleragues le lui écrira plaisamment de Péra, le 9 juin 1681, de prendre le titre de chevalier, et lui valait « la satisfaction honorable d'être enterré avec des éperons dorés ».

Racine se releva de son échec académique dans le discours qu'il composa en 1678 pour la réception de l'abbé Colbert, et dans l'admirable éloge du grand Corneille, qu'il prononça le 2 janvier 1685, jour où l'Académie reçut dans son sein Thomas Corneille et le sieur Bergeret, « secrétaire ordinaire de la chambre et du cabinet du Roi, premier commis du sieur Colbert de Croissy, ministre et secrétaire d'État ». Lorsqu'eut lieu cette solennité académique, il y avait huit ans déjà que Racine n'écrivait plus de tragédies.

Le chagrin que lui avait causé la scandaleuse cabale formée par l'hôtel de Bouillon contre sa *Phèdre* au profit de celle de Pradon, et, selon toute vraisemblance, les tendres avis de Mère Agnès l'avaient porté à renoncer au théâtre et à renouer avec Port-Royal. *Phèdre*, qui avait reçu les approbations du P. Bouhours, s'était trouvée merveilleusement propre à préparer cette réconciliation ; jamais inspiration ne fut plus chrétienne, plus janséniste, que celle de cette tragédie : *Phèdre* est une femme vertueuse, à qui la grâce a manqué. Arnaud approuva la pièce ; Boileau lui amena Racine, qui tomba à ses pieds ; Arnaud se jeta lui-même à genoux, et, dans cette position, ils s'embrassèrent. Cette scène qui, dans *Tartuffe*, soulève les rires

de la salle, émeut ici profondément : c'est la réconciliation de Racine avec Port-Royal et avec Dieu. Dès lors, il renonce définitivement à sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont il avait conservé le plan du premier acte ; il laisse inachevée une *Alceste*, qu'il brûlera même peu de temps avant sa mort ; il ne songe plus qu'à se faire chartreux, et à sortir du monde, comme tant de membres de sa famille. Port-Royal récolte plus qu'il ne croyait avoir semé, et le confesseur du poète ne le décide qu'à grand peine à un mariage, même à un mariage « bourgeois et chrétien ».

Racine épousa, le 1^{er} juin 1677, une orpheline, Catherine de Romanet, âgée de vingt-cinq ans, dont le père, Jean André de Romanet, avait été, en 1654 et en 1655, maire de Montdidier, où sa famille était établie. La fortune de Mademoiselle de Romanet était modeste, et son esprit peu cultivé. Son fils même, Louis Racine, qui la vénérât, nous en rend témoignage. Elle « porta l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'était qu'un vers. Elle ne connut, ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devait s'intéresser ; elle en apprit seulement les titres par la conversation ». Sept enfants naquirent de cette union : Jean-Baptiste Racine, qui renonça à la protection de M. de Torcy et à sa charge de gentilhomme ordinaire, pour s'enfermer dans son cabinet avec ses livres : il n'écrivit rien, et mourut à soixante-neuf ans ; Marie-Catherine, qui, après plusieurs essais de vie monastique, se maria, du vivant de son père, à M. de Morambert, et mourut le 6 décembre 1751 ; Anne Racine, qui mourut assez jeune, dans son couvent de Melun ; Élisabeth Racine, qui prit le voile en 1700 au couvent des dames de Viriville, et mourut vers 1746 ; Jeanne Racine, qui, après la mort de sa mère (15 novembres 1732), entra à l'abbaye de Malnoue, et y mourut le 22 septembre 1739 ; Madeline Racine, qui ne se maria point, s'occupa toute sa vie d'œuvres de piété, et mourut à cinquante-trois ans, le 7 janvier 1741 ; enfin Louis Racine, poète aimable et délicat, sur lequel se répandit un rayon de la gloire paternelle ; sa vie fut pure et chrétienne, imprégnée de jansénisme. Ce dernier eut un fils, qui donnait les plus hautes espérances, et qui périt à vingt et un ans dans le tremblement de terre de Lisbonne. Louis Racine mourut le 20 juin 1763.

Ce ne furent pas seulement la cabale dirigée contre *Phèdre*, la dévotion du poète et son mariage qui le détournèrent du théâtre ; à ces causes il faut en joindre une autre : Racine vieilli aimait Dieu « comme il avait aimé ses maîtresses », et il aimait le Roi comme il aimait Dieu. Très apprécié du prince, qui lui avait donné un bel appartement au château et ses entrées, et qui se faisait faire par lui la lecture, le poète courtisan avait voué la plus vive et la plus res-

pectueuse affection au monarque, pour les victoires duquel il composait des inscriptions. Quand il fut nommé, avec Despréaux, historiographe du Roi, il accepta avec dévotion ses nouvelles fonctions ; il voulut écrire une histoire complète du règne de Louis XIV, et il avait rédigé d'assez longs morceaux de cette œuvre, à laquelle il se consacrait tout entier. Tout périt dans l'incendie de la maison de M. de Valincour, à Saint-Cloud. Une certaine quantité d'extraits et de notes sans grande valeur ont été publiés sous le nom de *Fragments historiques*. Racine fut dérangé dans ses nouveaux travaux par Mesdames de Montespan et de Thianges, pour lesquelles il commença un opéra de *Phaëton*, que les réclamations de Quinault lui permirent de ne pas achever ; puis par leur sœur, l'abbesse de Fontevault, qui eut l'idée, assez étrange, de lui demander une traduction du *Banquet* de Platon ; nous ne parlerons pas du jeune duc du Maine, pour lequel il dut mettre une petite pièce de vers en tête des *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. C'est le moment des grands triomphes de Racine à Versailles, où tout le monde est charmé de son heureuse et noble physionomie, que le Roi avait vantée comme étant une des plus belles de sa cour, de son esprit délicat¹ et de sa parole élégante. Il faisait moins bonne contenance en campagne, quand leur charge d'historiographes obligeait ces *Messieurs du sublime* d'accompagner le Roi au voyage de Gand ; on les raillait tous deux, mais ils savaient gagner l'estime de Vauban et de Luxembourg².

Ces occupations ne détournaient pas Racine des soins de sa famille. Il est dans sa maison le plus simple, le plus affectueux et le plus pieux des pères ; c'est sous ce jour que nous le montre sa correspondance. Il entre dans les détails les plus intimes, s'occupe avec sollicitude de choisir les nourrices de ses enfants, secourt ses parents pauvres et la bonne femme qui l'a nourri³, surveille les ajuste-

1. « Dans la conversation, dit Louis Racine, il n'était jamais distrait, jamais poète ni auteur ; il songeait moins à faire paraître son esprit que l'esprit des personnes qu'il entretenait.... Il vécut dans la société des femmes avec une politesse toujours respectueuse. » La Grange-Chancel, dans la *Préface* qui est en tête de ses œuvres (1734), rapporte qu'il demanda un jour au comte de Fiesque pourquoi, lorsque Racine dîna avec lui, Monsieur le Duc avait des tablettes à côté de son couvert, et que le comte lui répondit : « Cet homme, partout admirable, l'est infiniment davantage lorsqu'il se trouve à table avec une compagnie qui lui convient ; et il lui échappe des impromptus si agréables que Monsieur le Duc se fait un plaisir de les recueillir, et qu'ils ne sont pas plutôt sortis de la bouche du Poète qu'ils sont sur les tablettes du Prince. » Peut-être retrouvera-t-on un jour ces tablettes de Monsieur le Duc.

2. Lettre d'Antoine Arnaud à J. Racine, du 2 juin 1692 : « On cherchait des recommandations pour lui (*un echevin de Liège*) auprès de M. le maréchal de Luxembourg. Mais j'ai assuré qu'il n'y en avait point de meilleure que la vôtre. »

3. Lettre à Mademoiselle Rivière du 10 janvier 1697.

ments de ses fils, les invite à l'économie ¹, et élève sans cesse vers Dieu la pensée des siens. Il écrit à son fils Jean-Baptiste, le 5 octobre 1692 : « Je les exhorte (*vos sœurs*) à bien servir Dieu, et vous surtout, afin que, pendant cette année de rhétorique que vous commencez, il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde : tout le reste est bien frivole. » Il a un violent chagrin de voir son fils prendre goût au théâtre ; il s'en ouvre à Boileau ², gourmande le jeune homme ³, et lui écrit enfin, le 9 juin 1695 : « Je vous sais un très-bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète, si le bon Dieu entraînait un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant : mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? » La mort de la Champmeslé ne lui donne pas plus d'émotion que s'il ne l'avait jamais connue ⁴. Il ne regarde plus qu'avec tristesse son ancienne gloire ; il pense déjà ce qu'il écrira dans son testament, au sujet des *scandales* de sa jeunesse.

Ce n'était pas cependant sans de sourdes luttes que Racine avait rompu avec son passé, et l'auteur des *Petites Lettres* reparait en 1694 et en 1695 dans de cruelles épigrammes dirigées contre le *Germanicus* de Pradon, contre le *Sésostris* de Longepierre, contre la *Judith* de Boyer ⁵. Nous ne pouvons pas les regretter, car elles étaient méritées, et jamais on n'en a fait de plus fines, ni de plus piquantes.

Pendant ces années, Racine visitait souvent les Messieurs de Port-Royal, particulièrement Arnaud et Nicole, et ne cacha jamais ces relations ⁶ ; c'est dans leur amitié qu'il puisait l'austérité de ses senti-

1. Lettres à J.-B. Racine du 26 janvier et du 14 avril 1698.

2. Lettre du 28 septembre 1694.

3. Lettre du 30 octobre 1694.

4. Lettre à J.-B. Racine du 24 juillet 1698.

5. En même temps qu'il lance ces épigrammes, Racine défend à son fils Jean-Baptiste d'en écrire : « Quant à votre épigramme, je voudrais que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne point vous laisser aller à la tentation de faire des vers français, qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit. Surtout il n'en faut faire contre personne. » (Lettre du 3 juin 1693.) — Crébillon n'encourageait pas non plus son fils à la poésie : « Crébillon le fils, à l'âge de treize ans, fit une satire contre Lamothe et ses adhérents ; il la montra à son père, qui lui dit qu'elle était très-bonne ; mais comme il vit que ce jeune homme tirait vanité d'un pareil jugement, il ajouta : « Jugez, mon fils, combien ce genre est aisé et méprisable, « puisqu'on y réussit à votre âge. » (FAVART, *Mémoires*, III, 265.)

6. C'est une des raisons qui autorisent le bibliophile Jacob à attribuer à Racine

ments ; les solitaires avaient reconquis toute leur influence sur leur élève, et usèrent plusieurs fois de son crédit pour le faire intervenir en faveur de Port-Royal auprès des archevêques de Paris. Racine composa même pendant ses dernières années un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

Madame de Maintenon ne le tira pas de ces soins pieux, en le priant de donner quelque chose au théâtre de Saint-Cyr. Racine, qui s'était remis à la poésie en 1685, pour louer le Roi dans une *Idylle à la paix*, qui fut chantée dans les fêtes données à Sceaux par le marquis de Seignelay, épancha toute la piété mystique de son cœur dans *Esther*, un chef-d'œuvre, et dans *Athalie*, la tragédie la plus admirable qui ait jamais été au théâtre ¹. On connaît l'éclatant triomphe d'*Esther* et le malheur qui poursuivit *Athalie* ². Bien qu'elle eût été encore plus déchirée que *Phèdre*, *Athalie* ne fut pas cependant la dernière œuvre du poète.

Dans des lettres du 23 septembre et du 3 octobre 1694, Racine parle à Boileau de *Cantiques spirituels* qu'il vient de composer. Ces *Cantiques*, au nombre de quatre, qui faisaient pleurer Madame de Maintenon, quand Mademoiselle d'Aumale les chantait, ont mérité d'être appelés par Geoffroy le *chant du cygne*. C'est la strophe lyrique dans toute son harmonie et dans tout son éclat ; et si nous voulons recueillir toute l'âme du poète, c'est dans ces *Cantiques* qu'il la faut chercher, dans celui *Sur le bonheur des justes et sur le malheur des réprouvés*, que Racine avait l'intention de ne faire suivre d'aucun

une épigramme manuscrite, qu'il vient de trouver à la Bibliothèque de l' Arsenal. L'archevêque de Paris avait interdit sous peine d'excommunication de « lire, vendre et débiter », tout comme le *Tartuffe*, la traduction du *Nouveau Testament* faite par les solitaires de Port-Royal. Ce rapprochement a donné naissance à l'épigramme suivante :

Sur la défense de représenter Tartuffe et de lire le Nouveau Testament de Mrs de P. R. (Port-Royal).

ÉPIGRAMME.

Molière est consolé de la rigueur extrême
Dont on avait usé contre son bel esprit :
Qui censurait *Tartuffe*, a censuré de même
La parole de Jésus-Christ.

1. Il y avait longtemps que Racine nourrissait le projet de mettre au théâtre une tragédie où les chœurs fussent introduits comme dans le théâtre ancien, et d'où l'amour fût sévèrement banni. Fénelon dans sa *Lettre à M. Dacier sur les occupations de l'Académie*, écrira en 1714 : « M. Racine, qui avait fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'*Edipe*, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et suivant la simplicité grecque. »

2. Voir les *Notices* que nous avons consacrées à ces tragédies.

autre, dans cette strophe, qui est au nombre des plus belles de notre langue :

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et par une égale loi
Tes saints trouveront des charmes
Dans les souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

L'époque approche où un coup cruel va être porté au cœur sensible du poète ; nous voulons parler de cette fameuse disgrâce, dont la légende veut qu'il soit mort. Nous avons vu que le Roi avait beaucoup de bontés pour Racine ; Madame de Maintenon l'honorait d'une affection toute particulière. Le 4 août 1687, il écrivait à Boileau : « J'eus l'honneur de voir Madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après-dinée, et elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avait point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vue, pleine d'esprit, de raison, de piété, et de beaucoup de bonté pour nous. » Et voilà que le 4 mars 1698 Racine écrit à Madame de Maintenon une longue lettre, qui établit qu'il est en défaveur ! Quels sont les motifs de cette disgrâce ? Les commentateurs ont beaucoup écrit sur cette question, discutant les renseignements que nous ont transmis les *Mémoires* de Louis Racine. Racine, d'après sa lettre, attribuait lui-même son infortune à un mémoire au sujet de la taxe, et à ses relations avec les Jansénistes ; Louis Racine parle d'un mémoire sur les souffrances du peuple. Quelques écrivains, comme Casimir Gaillardin, dont M. Deltour dans sa thèse sur *les Ennemis de Racine* accepte les conclusions, affirment, voyant que le poète n'en dit mot dans sa fameuse lettre à Madame de Maintenon, qu'il n'a pas rédigé « de mémoire sur les souffrances du peuple, et qu'il n'est pas vrai que le Roi, mécontent de voir un poète s'ériger en homme d'État, l'ait pour toujours écarté de sa présence. Ce prétendu mémoire était une réclamation personnelle. Après la paix de Ryswick, Racine, à titre de trésorier de France à Moulins, fut compris dans une mesure qui demandait à tous les officiers de finances un sacrifice taxé à 10000 livres selon les uns, à 4000 selon les autres. Racine, « dont cette taxe dérangeait les petites affaires », comme il l'écrivit à Madame de Maintenon, rédigea un mémoire qu'il confia au maréchal de Noailles, et que celui-ci fit remettre au Roi par l'archevêque de Paris, son frère. Comme la réponse tardait, il pria la comtesse de Grammont d'obtenir de Madame de Maintenon

son intervention auprès du Roi. Cette insistance indisposa celui-ci, et il exprima sans doute son mécontentement par quelques paroles vives, bien différentes de celles que Louis Racine, trompé par un récit mensonger, rapporte dans ses *Mémoires*. » D'autres critiques demandent pourquoi il n'y aurait pas eu en effet deux mémoires différents, comme le déclare Louis Racine ; sans doute Louis Racine a dans son travail commis quelques erreurs ; mais il était cependant à même mieux que personne, par son frère et par ses sœurs aînées, de connaître les traditions de la famille. Racine, qui s'attirait des railleries par la complaisance avec laquelle il se chargeait des réclamations des paysans de Port-Royal, qui défendait hautement auprès de l'archevêque de Paris les solitaires et les religieuses, pouvait bien, ému des souffrances du peuple, être tombé dans la faute qui devait ruiner Vauban ? N'était-il pas même uni d'amitié avec lui ? Le maréchal ne lui écrivait-il pas dès le 13 septembre 1697 une lettre d'un ton fort libre et fort compromettant ? De plus, le silence de Racine lui-même sur le mémoire qui l'a perdu ne prouve pas que ce mémoire n'ait pas existé : on peut répondre qu'il aimait mieux, en courtisan habile, ne pas entretenir Madame de Maintenon des vrais motifs d'une disgrâce dont elle était la cause ; il la connaissait bien, et Saint-Simon aussi, qui nous rapporte que Fénelon lui était devenu odieux, uniquement parce qu'elle l'avait perdu. Cette question restera sans doute toujours indécise. Mais ce qui est certain, c'est que cette fameuse disgrâce, dont on a tant parlé, ne dura que fort peu de temps ; ce fut peut-être même la sensibilité de Racine qui vit une disgrâce dans un mouvement passager de mauvaise humeur ; car, s'il se vit fermer pendant quelques semaines cette intimité du roi et de Madame de Maintenon, qui lui était si chère, jusqu'à la fin de sa vie le poète a été cependant de tous les Fontainebleau et de tous les Marly¹, et quelques jours après sa mort, le 9 mai 1699, Boileau écrivait à Brossette : « Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir, s'ils croyaient qu'Elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. »

En septembre 1698, Racine avait ressenti les premiers symptômes d'une maladie hépatique, qui l'emporta, après de cruelles souffrances, le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin, dans sa maison de la rue des Marais. Il avait alors cinquante-neuf ans. Il vit venir la mort avec beaucoup de fermeté, et, dit Louis Racine, lorsque Boileau

1. C'est de Marly même qu'il écrit à Madame de Maintenon sa fameuse lettre. Il ne va pas à Compiègne, attendu qu'il n'y aurait guère « le temps de faire sa cour, parce que le Roi serait toujours à cheval, et que lui n'y serait jamais ».

« lui fit son dernier adieu, il se leva sur son lit, autant que pouvait lui permettre le peu de forces qu'il avait, et lui dit en l'embrassant : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » Il avait demandé à être inhumé à Port-Royal, malgré les *scandales de sa vie passée* ; l'archevêque de Paris donna sans difficulté l'autorisation, et deux épitaphes latines furent gravées sur sa tombe, l'une de M. Tronchai, l'autre de M. Dodart, qui l'avait traduite du français de Boileau. Mais quand la persécution détruisit Port-Royal, elle n'épargna pas même les tombeaux, et, le 2 décembre 1711, les restes du grand poète durent être transportés dans les caveaux de Saint-Étienne-du-Mont, en même temps que ceux de MM. de Saci et Antoine Le Maître. La pierre tombale, retrouvée en 1808, fut placée solennellement dans la chapelle de la Vierge, le 21 avril 1818, en présence d'une députation de l'Académie Française, dernier honneur accordé aux cendres du grand homme, à qui l'impiété de la persécution religieuse n'a point permis de reposer en paix dans la tombe qu'il s'était choisie.

Corneille se débattit toute sa vie contre les règles étroites que le dix-septième siècle, au nom d'Aristote, avait imposées à la tragédie. Racine ne s'en plaignit jamais ; il se trouvait à son aise dans les trois unités ; leur cadre lui semblait commode, et il sut en tirer de nouvelles beautés¹. Il excella dans la composition de ses œuvres, et, à l'inverse de Shakespeare, qui jetait les scènes un peu à l'aventure, Racine attachait une telle importance au plan que, ce plan terminé, il disait : « Ma tragédie est faite ; il ne me reste plus que les vers à écrire. »

De même qu'il pliait les événements à sa guise, pour les faire entrer dans le cadre qu'il leur imposait, le poète devait aussi choisir et grouper les caractères de façon qu'ils ne dérangent pas l'économie harmonieuse de son plan. Voilà pourquoi un seul personnage sera presque toujours le foyer du drame ; les autres acteurs seront plus ou moins en lumière, selon qu'ils seront plus ou moins rapprochés de ce foyer central. Cet effacement des personnages secondaires de la tragédie est raisonné et voulu, et nous ne sommes pas de l'avis d'un de nos anciens maîtres de conférences, M. Paul Albert, qui, dans son étude originale et piquante sur Racine, a vu là l'influence de Louis XIV et une question d'étiquette. Chacun de ses protagonistes représente une passion ou une vertu, et les autres

1. Voir pour toute cette dernière partie les quatre articles publiés en 1858 par M. Taine dans le *Journal des Débats*.

personnages ne servent qu'à montrer sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences cette passion ou cette vertu. C'est le triomphe de l'art de la composition. Cet art se retrouve d'ailleurs, poussé jusqu'à l'extrême, dans la marche des scènes et du dialogue. Au dix-septième siècle, l'éloquence a envahi le théâtre ; dans ce siècle amoureux de l'art de bien dire, Racine a composé ses drames exclusivement de discours, et dans ces discours tout est parfait, raisonnement et preuves, exordes et péroraisons, transitions et réticences. Dans la composition de l'ensemble comme dans celle des parties, on trouve tout le talent d'un habile avocat, et l'on se souvient que Messieurs de Port-Royal avaient voulu faire un avocat du jeune Racine. C'est par fidélité à leurs conseils qu'il ne laisse rien au hasard de l'improvisation, à l'inspiration du moment. Point de ces défauts de composition, de ces bosses, que nous a montrés l'art romantique ; Racine en aurait ri, ou peut-être pleuré. Chez lui tout est harmonieux, comme le style ; l'art y est d'autant plus accompli qu'il se cache ; il passe par-dessus le vulgaire, et fait les délices des lettrés.

Il est à remarquer que, dans la tragédie de Racine, c'est presque toujours une femme qui tient le premier rôle, et l'explication en est facile à donner. Le dix-septième siècle était encore tout imprégné de l'*Astrée*, qui avait élevé l'amour à la hauteur d'une religion ; tout aimait au dix-septième siècle ; comme le printemps est la saison des fleurs, ce siècle fut le siècle des madrigaux. Racine, qui était né courtisan et voulait flatter les goûts de la cour et du public, devait faire de l'amour le ressort de ses drames¹. Or, la femme n'est-elle pas, plus encore que l'homme, la proie de la passion ? l'amour remplit sa vie sans occupations ; elle en souffre, elle en vit et elle en meurt. La femme sera donc le principal personnage du drame, et ce sera elle qui aimera : à Versailles, toutes les dames aiment le Roi qui, avec un orientalisme superbe, daigne choisir.

Les héros de Racine, bien qu'ils soient de tous les temps par la vérité avec laquelle sont analysées leurs passions, portent peut-être encore plus que ceux de Corneille et de Molière l'empreinte du dix-septième siècle. Achille et Iphigénie rappellent autant le prince de Condé et Mademoiselle du Vigean que l'Achille d'Homère et l'Iphigénie d'Euripide ; Hippolyte fait songer au comte de Guiche ou au marquis de Lauzun plutôt qu'au héros vierge consacré à Diane. Il s'est opéré dans les mœurs des personnages tragiques le même changement que dans leurs costumes. Il était impossible à notre Phèdre, dans sa robe bouffante, de se rouler sur son lit comme la Phèdre

1. Voir Paul ALBERT, *la Littérature française au dix-septième siècle*.

d'Euripide ; Achille avec son chapeau à plumes ne pouvait pas rester un soldat grossier. Il fallait qu'ils prissent l'élégance de tenue et de langage sans laquelle ils n'auraient su plaire à une cour où l'on soumettait tout à l'étiquette, jusqu'aux arbres. Les courtisans assistaient aux scènes les plus intimes de la vie de Louis XIV, dont la journée était une perpétuelle parade ; il devait à ces regards toujours attachés sur lui une dignité extraordinaire, dont il ne se départit jamais. Cette dignité, tous les héros de Racine la conservent, même dans les circonstances les plus tragiques ; et, à la représentation, la mélodie monotone des acteurs du dix-septième siècle devait ajouter encore à cette majesté un peu guindée, à laquelle les confidants eux-mêmes n'échappent pas, malgré le tutoiement protecteur dont les princes les avilissent. Le temps est déjà loin où, en composant son *Polyeucte*, Corneille essayait de personnifier dans la confidente Stratonice la violence souvent injuste et stupide de la populace. Tous les confidants de Racine ¹ n'ont ni caractère, ni sexe, ni âge : ils n'ont que des costumes. Le prince a des confidants pour parler, comme des fauteuils pour s'asseoir, et tout l'ameublement est d'un seul modèle. Les confidants ne sont là que pour éviter un trop grand nombre de monologues ; ils sont de l'avis du monarque, ou, s'ils le combattent un moment, avec tout le respect possible, c'est pour le distraire en lui laissant le plaisir de croire qu'il sait persuader. C'est le type des chambellans vêtus de velours ou de soie qui apportent respectueusement les dépêches à Louis XIV, des duchesses aux lourdes robes garnies de perles et de brillants qui présentent respectueusement la chemise à Marie-Thérèse, obséquieux et dignes, méritant le mot cruel de Napoléon : « Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir. » Tout le monde connaît les bienséances et les mœurs oratoires dans le théâtre de Racine, même ceux qui ne connaissent pas d'autres mœurs, comme Agrippine, Néron, Roxane, Pharnace. A un certain point de vue, M. Taine a donc raison de dire qu'il faudrait, pour qu'on pût bien comprendre le théâtre de Racine, représenter ses tragédies avec les costumes du dix-septième siècle ². Sous des noms grecs, ses personnages vivent et parlent

1. On peut jusqu'à un certain point excepter Oenone dans *Phèdre*, Hydaspe dans *Esther*, et surtout Nabal dans *Athalie*.

2. M. Taine n'est pas seul à le demander ; Théophile Gautier écrivait un jour : « Il faudrait, ce nous semble, jouer les tragédies en costumes de l'époque, avec des casques à panaches, des tonnelets et des perruques in-folio. Ce serait aussi vrai que de les représenter avec des rideaux drapés, et l'harmonie y gagnerait. Nous nous souvenons d'avoir vu à une représentation au bénéfice de Madame Dorval un acte de la *Phèdre* de Pradon, mis en scène de la sorte. — Hippolyte avait des cothurnes ornés de feuillages, pour désigner son caractère agreste et farouche, un tonnelet de satin, une petite peau tigrée sur le coin de

en contemporains de Louis XIV. Mais, répétons-le, les passions qui les agitent, et qui sont peintes avec une si merveilleuse fidélité, sont communes à tous les hommes, et voilà pourquoi, malgré les conventions nombreuses qu'il offre, malgré les décors et les costumes du dix-septième siècle, ce théâtre est vrai, et n'a pas de date.

Il nous reste à parler du style de Racine. Voltaire trouvait ce style « beau ! sublime ! harmonieux ! » Dans son *Port-Royal*, Sainte-Beuve dit, d'une façon un peu recherchée : « Racine représente la perfection du style poétique, même pour ceux qui n'aiment pas essentiellement la poésie ¹. » Il explique mieux autre part sa pensée, en disant que le style de Racine « rase volontiers la prose ² ». Nous avouons ne pas nous expliquer cette opinion ; peut-être l'auteur de *Port-Royal* reproche-t-il à Racine de ne pas avoir ce luxe d'images éblouissantes qui a donné tant de prestige à la poésie romantique. Cette richesse, Racine l'avait, mais il ne jugeait pas à propos de l'étaler dans la poésie dramatique, où l'acteur doit parler, non le poète, et il la réservait pour les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, et pour les *Cantiques spirituels*. Élevé par Port-Royal, auquel les Jésuites reprochaient sa « politesse de langage... comme une affectation contraire à l'austérité des vérités chrétiennes ³, » Racine avait appris de ces maîtres l'art du développement et l'élégance de la parole. Il choisit entre les idées qui se présentent à son esprit, et forme un plan de ses discours, comme il composait le plan de ses tragédies. Lorsque la chaîne logique des idées est forgée, alors il cherche des images, et en trouve, plus qu'on ne voudrait parfois ⁴, dans son imagination brillante et dans son exquise sensibilité ; mais il en habille ses pensées sous la direction d'un goût parfait et d'un esprit malicieux qui a promptement vu le côté ridicule des choses ; il veut qu'aucun vers ne prétende briller aux dépens de ceux qui l'entourent, et que tout se fonde dans un ensemble harmonieusement discret. Rien n'est donc abandonné à ces hasards, parfois heureux, de l'improvisation. Racine mit deux ans à rimier *Phèdre*, et une lettre, qu'il écrit le 3 octobre 1694, à propos du

l'épaulé, une perruque blonde et un carquois doré. — Phèdre était vêtue d'une superbe robe à queue, en damas vert-pomme, glacé d'argent. Sa coiffure à carcasse formait un édifice majestueux ; c'était charmant. Les vers que débitaient le prince et la princesse s'accordaient parfaitement avec le style de leurs costumes et celui de la décoration. Il n'y manquait que deux ou trois banquettes de marquis, sur les côtés, et le moucheur de chandelles venant couper les mèches au moment le plus pathétique ! » (*L'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, 5^e série, page 18.)

1. *Port-Royal*, VI, 127.

2. *Ibid.*, 126.

3. RACINE, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

4. Nous faisons allusion à la scène III de l'acte I de *Phèdre*.

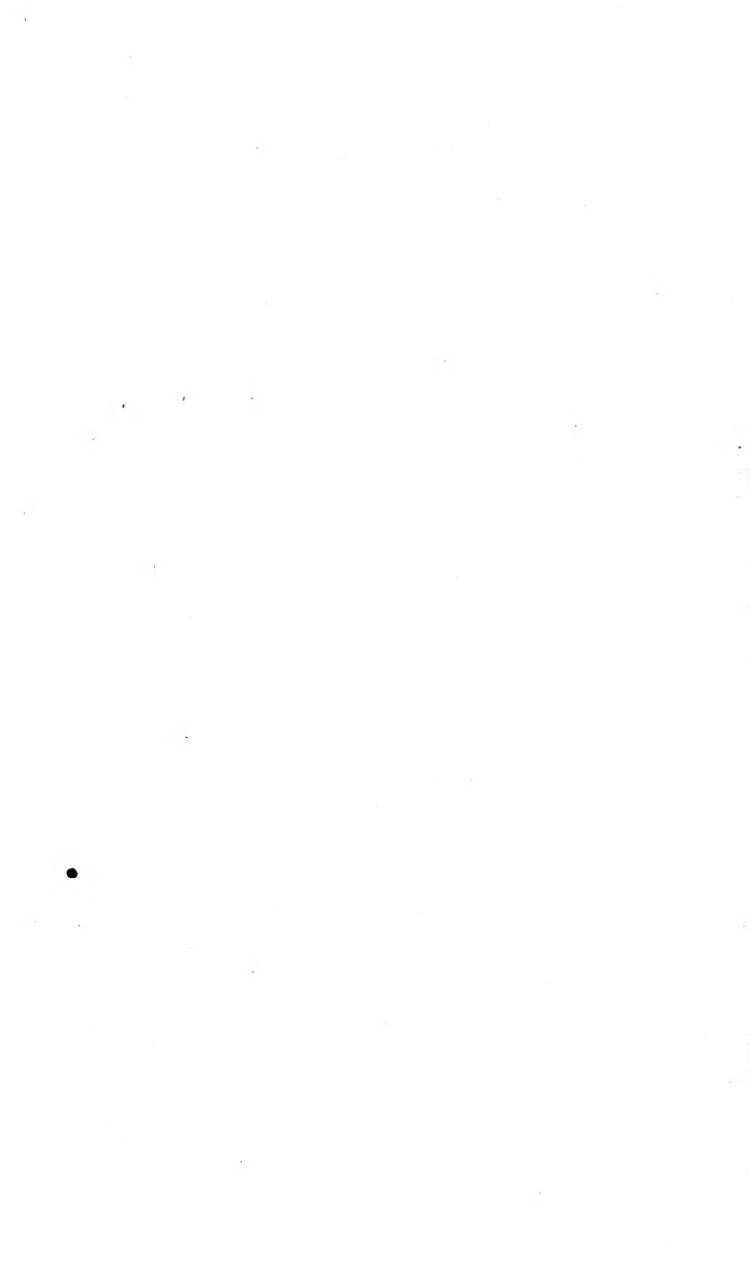
deuxième de ses *Cantiques spirituels*, nous montre avec quel soin scrupuleux il composait ses vers. De là vient la perfection absolue de sa poésie, perfection qui naît de l'entière conformité de l'expression avec la pensée, et de la recherche constante de l'harmonie sous toutes ses faces. Jamais, dans l'enchaînement des idées, des périodes ou des propositions, rien qui choque ou qui arrête. Non que le poète ait « cette justesse grammaticale qui va jusqu'à l'affectation ¹ », qu'il reproche aux écrivains de la Compagnie de Jésus ; il n'est ni puriste ni pédant ; il en prend fort à son aise avec la grammaire ; mais, s'il s'en écarte, c'est pour demander à sa profonde connaissance du cœur humain des tours si naturels qu'ils semblent dictés par la passion elle-même, et que les Vadius seuls élèvent la voix pour la syntaxe ; à la grammaire de Vaugelas il substitue la grammaire de la passion. Nourri de l'antiquité grecque et latine, vivant dans le commerce d'une cour élégante et raffinée, versé dans les lettres sacrées, Racine a su prendre une étonnante variété de tons ². Qu'il nous initie, dans *Britannicus*, aux secrets de la Rome impériale ; qu'il nous ouvre, dans *Bajazet*, les détours du sérail ; qu'il nous reporte aux temps mythologiques dans *Phèdre* ; qu'il nous place, dans *Athalie*, en face du sanctuaire, il sait, par le choix de ses images, merveilleusement approprier son discours aux mœurs qu'il veut peindre, et mettre sa langue en harmonie avec ses personnages. Nul n'a connu comme Racine tous les secrets de

1. RACINE, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

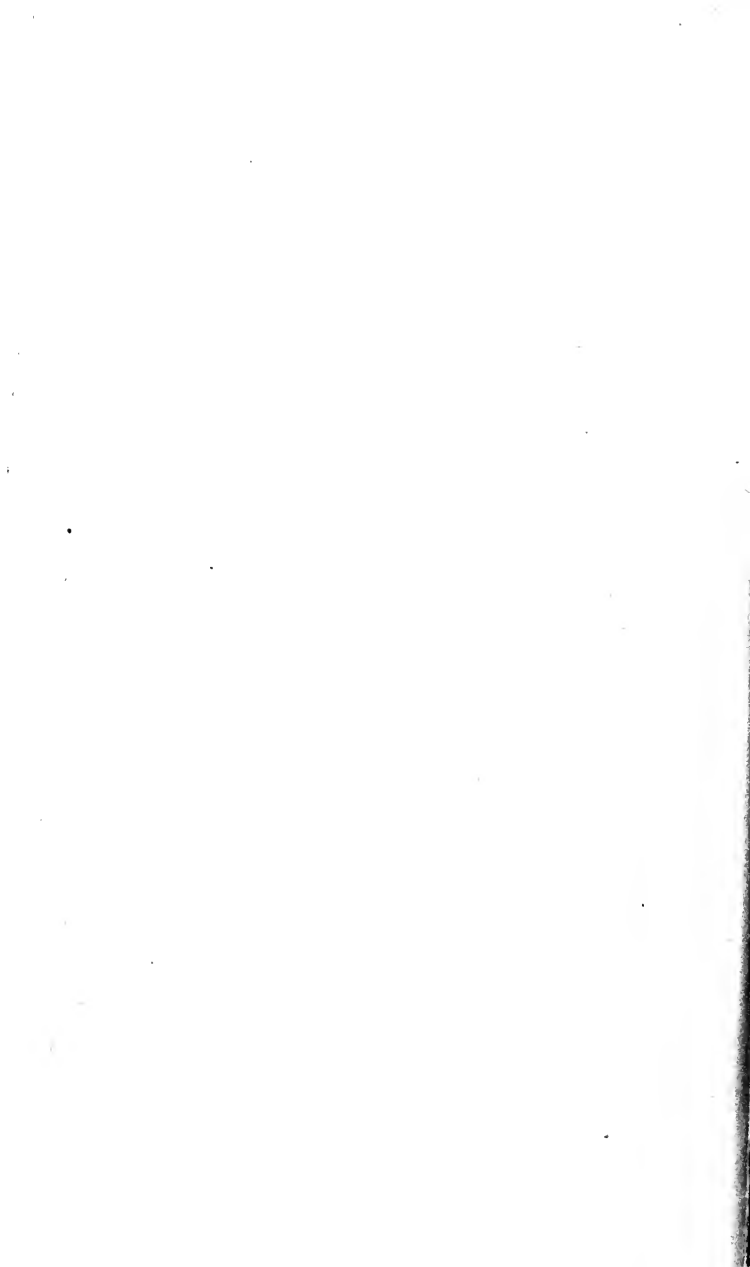
2. M. Dufaure s'en montre très frappé dans les lignes qu'on va lire : « Plus j'avance, plus je trouve qu'il est difficile d'écrire bien le français. Je lis le plus que je peux Montesquieu, Tacite, Bossuet, quelquefois Massillon et Fénelon ; mais surtout Racine. Il me semble que dans Racine on apprendrait aussi bien à écrire que dans tous les autres ensemble. Ne trouve-t-on pas le style de Montesquieu et de Tacite dans *Britannicus*, celui de Bossuet dans *Athalie*, celui de Massillon et de Fénelon dans *Iphigénie*, *Esther*, *Andromaque* ? » — Donnons également ici une page excellente de M. Ed. Scherer sur le style de Racine : « Racine est le modèle de la diction irréprochable. Tout, chez lui, se subordonne, s'enchaîne, court au but, achève la pensée, ajoute à l'effet. Une science consommée se manifeste par une ordonnance lumineuse. Plus on met d'attention à le lire, plus on admire cette correction si sûre, cette facilité à triompher de toutes les tyrannies de la versification, cette langue à la fois si pure et si hardie, la variété dans la coupe de la phrase, le naturel dans le mouvement du discours, la logique cachée, mais partout sensible, la délicatesse des transitions, la diversité des tons, l'économie des moyens, la gradation des effets, la clarté de l'exposition, l'éloquence des plaidoyers, la hauteur de l'ironie, la passion avec ses retours rêveurs aussi bien que ses éclats délirants, une psychologie non moins fine que profonde, une puissance qui s'élève sans efforts à la hauteur des plus tragiques situations, acceptant toutes les difficultés, engageant toutes les luttes et en sortant toujours vainqueur ; — enfin relevant, éclairant, colorant tout, le reflet de la plus belle imagination, le merveilleux rayon de poésie. Que d'esprit caché sous le naturel ! Que d'art dissimulé sous l'émotion et d'émotion soutenue par l'art ! Quelle aisance dans la grandeur et quel dédain pour l'air de bravoure !... Racine n'a d'égaux que dans l'antiquité... » (*Le Temps* du 19 mars 1882.)

l'alexandrin, et les *Plaideurs* en sont une preuve surprenante : dans ses tragédies elles-mêmes le grand vers a perdu sa monotonie, tellement le poète a l'art de le couper et de le briser de la façon la plus naturelle et la plus conforme au sentiment qu'il exprime. Il y a des enjambements dans la poésie de Racine, et les classiques ne s'en aperçoivent pas, ou du moins peuvent laisser croire qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Ce qui est plus étonnant encore, ce sont les alliances hardies, les mots presque brutaux, que le poète ose et sait introduire, sans choquer, dans ses vers ; nul n'a su comme lui encadrer ses images ou ses termes de telle sorte que ceux qui pourraient sembler téméraires se dissimulent enveloppés dans la trame élégante du discours et dans l'harmonie soutenue de la période. L'art est si merveilleux qu'on ne le voit pas. Cette poésie est une peinture et une musique, et l'on a pu comparer Racine à Raphaël et à Mozart. Mais cette perfection absolue échappe aux étrangers, qui ne connaissent pas toutes les délicatesses de notre langue ; en France même, où le sens littéraire semble en train de se corrompre, il est à craindre que nous ne jugions bientôt Racine en étrangers.

Paris, Avril 1882.



LA THÉBAÏDE



NOTICE SUR LA THÉBAÏDE

ou

LES FRÈRES ENNEMIS.

Vers le 15 novembre 1663, le jeune Racine écrivait à son ami l'abbé Le Vasseur : « Pour ce qui regarde *les Frères*, ils ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire. Le quatrième était fait dès samedi ; mais malheureusement je ne goûtais point, ni les autres non plus, toutes les épées tirées : ainsi il a fallu les faire rengalner, et pour cela ôter plus de deux cents vers, ce qui est malaisé. » C'est la première fois qu'il est question dans la correspondance de Racine de cette tragédie, qu'il entreprit après avoir abandonné ses premiers essais, *Amasie* et *Amours d'Ovide*. Au mois de décembre, le jeune poète, écrivant de nouveau à son ami, lui annonçait qu'il avait terminé *la Thébaïde*, et lui envoyait une strophe placée par lui dans la bouche d'Antigone au début du cinquième acte¹. Quelques jours après, dans une troisième lettre, Racine apprend à l'abbé Le Vasseur qu'il a revu et décidément terminé sa tragédie, et il ajoute : « On promet depuis hier *la Thébaïde* à l'Hôtel (*de Bourgogne*) ; mais ils ne la promettent qu'après trois autres pièces. » La pièce annoncée à l'Hôtel de Bourgogne fut jouée sur le théâtre de Molière.

Grimarest², La Grange-Chancel³ et, après eux, les frères Parfaict⁴ ont profité de ce que *la Thébaïde* fut jouée par la troupe de Monsieur pour prétendre que c'était Molière qui en avait fourni le plan à Racine, et que le jeune poète s'était engagé à lui livrer par semaine un acte de sa tragédie. Renchérissant sur ces assertions, Germain Garnier écrivait que Molière avait représenté à Bordeaux une *Thébaïde* de lui, dont l'insuccès l'avait dégoûté de la tragédie ; et Voltaire, dans sa *Vie de Molière*, adopta cette légende. Il est facile de découvrir d'où elle est née ; on en saisit l'origine dans une phrase que nous venons de citer : *les Frères* « ne sont pas si avancés qu'à l'ordinaire » ; dans un passage de la seconde lettre à l'abbé Le Vasseur : « Je n'ai point vu l'*Impromptu* ni son auteur depuis huit jours ; j'irai tantôt. J'ai tantôt achevé ce que vous savez, et j'espère que j'aurai fait dimanche ou lundi » ; et dans ces deux phrases de la

1. Nous donnons cette strophe en note, avec le contexte, à la scène 1 de l'acte V.

2. *Vie de M. de Molière*, p. 57-61.

3. *Œuvres, Préface*, xxxviii.

4. *Hist. du Th. fr.*, IX, 304.

troisième lettre à l'abbé : J'ai « changé toutes les stances avec quelque regret. Ceux qui me les avaient demandées s'avisèrent ensuite de me proposer quelque difficulté sur l'état où était ma Princesse, peu convenable à s'étendre sur des lieux communs. » Voilà sans doute les endroits qui ont donné naissance à la légende, voilà les données sur lesquelles elle s'appuie. Mais quand l'abbé Dubos¹ ne nous aurait pas affirmé que « Racine portait encore l'habit de la plus sérieuse des professions quand il composa sa tragédie des *Frères ennemis* », quand Louis Racine ne nous aurait pas dit dans ses *Mémoires* que son père commença *la Thébaïde* à Uzès², certains passages des trois lettres que nous venons de signaler suffiraient à convaincre d'erreur le récit de Grimarest. Dès la seconde, Racine nous apprend qu'il travaillait pour l'Hôtel de Bourgogne; est-ce pour une troupe rivale de la sienne que Molière aurait composé le plan d'une tragédie? Dans la même lettre, le poète dit : « La déhanchée³ fait la jeune Princesse. Vous savez bien, je crois, et qui est cette déhanchée, et qui sera cette Princesse. » Racine désigne ainsi Mademoiselle de Beauchâteau, la comédienne, sur les conseils de laquelle il avait entrepris ses *Amours d'Ovide*, et qui jouera plus tard la comtesse dans les *Plaideurs*, et Clytemnestre dans *Iphigénie*. C'est elle, évidemment, et son cercle que Racine consulte; toutes les autres suppositions ne sont que de pures imaginations. Si le jeune homme a enlevé sa tragédie à l'Hôtel de Bourgogne, c'est qu'elle ne devait y passer qu'après trois autres pièces, et qu'il était impatient de voir représenter sa première œuvre. C'est donc seulement en jouant *la Thébaïde* que Molière protégea les débuts de Racine; et, si nous nous sommes arrêtés si longuement sur ce fait, c'est qu'il a son importance : car, si l'on accepte la version de Grimarest, il faut admettre qu'en retirant son *Alexandre* à la troupe de Molière, Racine commettra un acte d'ingratitude, comme le jour où il attaquera Port-Royal.

Notre jeune poète n'avait eu d'ailleurs besoin de personne pour découvrir le sujet avec lequel il débuta au théâtre : la haine d'Étéocle et de Polynice remplit les littératures grecque et latine; elle avait été mise plusieurs fois sur la scène française, et le retentissant succès qu'avait remporté en 1638 l'*Antigone* de Rotrou n'était pas encore oublié. Au xvii^e siècle, et nous aurons plus d'une fois l'occasion de le répéter dans ces *Notices*, on n'était pas curieux de l'originalité d'une conception tragique : les sujets les plus connus semblaient les meilleurs; ils dispensaient le poète de longs préliminaires destinés à instruire le spectateur, et l'on entrait plus vite dans le cœur même du drame; on se montrait en revanche plus sévère pour

1. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, II, 27.

2. Le 4 juillet 1662, Racine écrivait d'Uzès à l'abbé Le Vasseur : « Je cherche quelque sujet de théâtre, et je serais assez disposé à y travailler. »

3. Si Racine ne nous avait pas dit qu'il travaillait pour l'Hôtel de Bourgogne, on pourrait croire cependant qu'il désigne ici Mademoiselle Du Parc, dont Molière raille doucement les mines façonnées dans l'*Impromptu de Versailles* (1).

l'exécution : car la pièce ne visait pas à piquer la curiosité, mais à satisfaire le jugement et le goût¹. Voilà pourquoi nous trouvons sur la scène française tant de *Thébaïdes*, d'*Iphigénies*, de *Phèdres*, d'*Esthers*. Tous les auteurs qui s'emparent successivement de l'un ou de l'autre de ces sujets y marquent leur empreinte et souvent y ajoutent quelques beautés, jusqu'à l'heure où Racine reprend à son tour ces sujets, et, avec l'exquise pureté de son goût, les débarrasse de tout ce qui les gêne, met en lumière les beautés qui restaient dans l'ombre, et s'approprie si bien ces fables, qu'il a portées à la perfection, qu'il faudra un Leclerc et un Coras pour essayer, avec l'intrépidité de la sottise, de refaire encore une *Iphigénie*. Nous sommes loin, bien entendu, de mettre la *Thébaïde* au rang de cet incomparable chef-d'œuvre ; mais dans la composition de cette tragédie Racine emploie déjà les procédés qu'il emploiera constamment dans la composition de ses grandes œuvres, et voilà pourquoi il nous semble utile de lui accorder plus d'attention qu'on ne lui en accorde ordinairement.

Avant Racine, Eschyle, dans *les Sept devant Thèbes*, Euripide, dans les *Phéniciennes*, Sénèque, dans une tragédie qui porte le même nom que celle d'Euripide, Stace dans son poème épique intitulé *la Thébaïde*, Garnier dans son *Antigone* (1580), Jean Robelin dans sa *Thébaïde*², enfin Rotrou dans son *Antigone*³, avaient peint la lutte fratricide d'Étéocle et de Polynice. Nous allons examiner successivement ce que Racine a pu devoir à chacun de ses prédécesseurs, soit pour la marche de la tragédie, soit pour le développement des caractères.

Dans Eschyle, le Chœur est encore le principal personnage de la tragédie ; c'est encore sur lui que se concentre tout l'intérêt du drame. Aussi, dans les *Sept devant Thèbes*, les malheurs et les angoisses de la ville assiégée sont-ils le véritable sujet de la pièce, la haine d'Étéocle et de Polynice n'est plus qu'un épisode. Pour la conduite de sa tragédie, Racine ne doit et ne pouvait devoir rien à Eschyle.

Il semblerait que le jeune poète dût plus à Euripide, puisqu'il a écrit dans sa *Préface* : « Je dressai à peu près mon plan sur les *Phéniciennes* d'Euripide. » On éprouve donc un véritable étonnement, lorsque, en relisant la tragédie grecque, on s'aperçoit que la tragédie française s'en écarte profondément ; il n'y a presque, à vrai dire, aucune scène parallèle dans les deux œuvres ; et, pour bien

1. Il en était de même en Grèce ; le prologue avertissait à l'avance le spectateur des événements qui allaient se dérouler ; c'était aux détails, à l'analyse délicate et fine des sentiments que l'on attendait le poète.

2. *La Thébaïde*, tragédie par Jean Robelin, du comté de Bourgogne, dédiée à M. le duc de Lorraine, au Pont-à-Mousson, chez Martin Marchant, 1584, in-12°.

3. On cite aussi une *Thébaïde* de l'abbé Boyer ; mais nous l'avons, comme M. P. Mesnard, vainement cherchée. Cependant le *Dictionnaire des Théâtres* la donne comme ayant été jouée en 1660, et ajoute : « Elle eut sans doute peu de succès, car un auteur parle par ironie de la liste des morts et étouffés à la représentation. »

établir ce point, en contradiction si manifeste avec la déclaration de Racine lui-même, nous croyons devoir donner ici une analyse de l'œuvre d'Euripide.

Jocaste, dans un long Prologue, raconte la naissance d'OEdipe, sa conservation miraculeuse, le meurtre de Laius, l'hymen incestueux dont elle s'est unie avec son propre fils, la façon terrible dont OEdipe s'est puni d'un crime involontaire; elle nous apprend comment ses deux fils, Étéocle et Polynice, ont enfermé leur père aveugle, comment Étéocle a refusé de rendre à Polynice le trône où il devait s'asseoir alternativement avec lui, comment Polynice est venu attaquer le roi à la tête d'une armée argienne, et comment elle-même a pu obtenir des deux frères qu'ils consentissent à une entrevue.

Antigone sort du gynécée, escortée d'un pédagogue, et monte à l'étage le plus élevé du palais; elle se fait nommer les chefs qu'elle aperçoit, comme Priam se faisait nommer par Hélène les chefs de l'armée grecque¹. Malheureusement, cette belle scène se termine par des impolitesses tout à fait inattendues, adressées au sexe féminin :

Ἴδου ἡ δὲ τις
Γυναῖτι μὲν ἕστις ἄλλήλας λέγειν².

Voici qu'arrive le Chœur, composé de Tyriennes captives, qui vont être consacrées à Delphes au culte d'Apollon. Elles se sont arrêtées, en passant, à Thèbes, qui est une colonie des Phéniciens, et ce sont elles qui donnent son titre à la pièce. Le Chœur déplore la guerre fratricide qui vient fondre sur Thèbes.

Polynice entre, ne s'en reposant qu'à demi sur la foi des traités, et redoutant un piège³. Le Chœur appelle Jocaste, qui se hâte d'accourir. Elle fait éclater sa joie à la vue de son fils chéri, de ce fils dont elle n'a pu conduire la pompe nuptiale, dont elle a si longtemps été privée. Polynice, que le poète a su rendre touchant, est ému de revoir sa patrie, il s'informe de son vieux père aveugle et de ses sœurs. Étéocle se rend à la conférence demandée par sa mère. Polynice fait valoir ses droits, mais Étéocle ne peut consentir,

1. *Iliade*, III, 121-244. Voir la note du vers 628.

2. V. 200-201.

3. V. 261. — Il semblerait que Molière ait parodié Euripide au début de son *Amphitryon*; Polynice dans la tragédie grecque, et Sosie dans la comédie française ont une entrée à peu près semblable :

Ὦ τίς οὗτος; ἢ κτύπον φοβοῦμεθα;
Ἄπαντα γὰρ τοῖμαῶσι δεινὰ φαίνεται,
Ὅταν δι' ἔχθρας ποὺς ἀμείβεται χθονός,

disait Polynice, et Sosie dira :

Qui va là ? Heu ! ma peur à chaque instant s'accroît !
Messieurs, aui de tout le monde.
Ah ! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est !

tant est grand son orgueil, à descendre du trône où il s'est assis :

Εἴπερ γὰρ ἄδικον χρεῖ, τυραννίδος πέρι
Κέλυστον ἄδικον, τᾶλλα δ' εἰσεθεῖν χρεῖων¹.

Jocaste leur montre à tous deux leur crime, à l'un son ambition coupable, à l'autre la guerre sacrilège portée contre sa patrie. Mais les deux frères sans l'écouter, s'emportent, s'invectivent et se provoquent dans un dialogue admirable, malheureusement déparé par le froid jeu de mots qui le termine².

Le Chœur célèbre les légendes thébaines, et appelle au secours de Thèbes Epaphos, fils d'Io. Étéocle discute avec Créon les moyens de défendre la ville. Il opposera sept guerriers aux sept chefs des cohortes argiennes. Avant de partir, comme mû par un pressentiment de mort, il fait promettre à son oncle Créon d'unir à Antigone son fils Hémon, de ne jamais ensevelir Polynice sur la terre de Thèbes, et de condamner à mort quiconque oserait lui donner une sépulture.

Les chants du Chœur sont interrompus par l'arrivée de Tirésias, le vieux devin aveugle, qu'Étéocle a donné l'ordre d'amener, et que conduit sa fille. Consulté par Créon, le vieillard prophétise la mort d'Étéocle et de Polynice, et le sac de Thèbes. Un seul moyen de salut existe pour eux : que Créon immole à la patrie son fils Ménœcée. C'est en présence du jeune homme que le vieux devin prononce cet arrêt cruel. Créon se refuse à lui obéir, et tombe aux pieds du vieillard, qui reste inflexible : le dernier de la race royale doit périr; et Ménœcée est le dernier de la race royale, car Hémon, par cela seul qu'il est fiancé, ne peut plus être immolé. Que Créon choisisse entre son fils ou sa patrie. Resté seul avec Ménœcée, Créon lui persuade de fuir avant que l'oracle ne soit divulgué : Ménœcée, qui n'a pas ouvert la bouche en présence de Tirésias, feint de céder à son père; mais à peine Créon est-il sorti, qu'il déclare au Chœur sa résolution de mourir pour sauver sa patrie. Le Chœur chante la victoire d'Œdipe sur le Sphinx, et les funestes conséquences de cette victoire, qui entraînent le jeune homme à la mort.

Un messager apprend en deux mots à Jocaste la mort de Ménœcée, lui fait un très long récit du combat des deux armées, et lui annonce

1. V. 524-525.

2. V. 636-637:

Ἄλκῆς δ' ὄνομα Πολωνίειν πατῆρ
Ἐπί σοι θεῖα προνοία νεκρίων ἱπνέουσαν.

« Illud, apud Euripidem, frigidum sane esse videtur, quod nomen Polynicis, ut argumentum morum, frater incessit. » Quintilien. *Inst. orat.* V. 10. Disons cependant, pour être juste, que les anciens attachaient aux noms propres un sens fatal, et que cette croyance n'est pas déplacée dans un drame mené par la fatalité.

que ses deux fils ont décidé de vider leur querelle en combat singulier. Jocaste, affolée, appelle Antigone, et l'entraîne avec elle vers le lieu du combat.

Créon interrompt les lamentations du Chœur; il vient chercher Jocaste, sa sœur, pour rendre à Ménœcée les derniers devoirs, et presque aussitôt arrive un messager, qui raconte comment les deux frères ont péri, et comment Jocaste s'est tuée sur leurs corps. On apporte les trois cadavres, et Antigone vient auprès d'eux exhaler son désespoir; elle répète le jeu de mots d'Étéocle sur le nom de Polynice, et ne peut cesser de gémir. A ses plaintes, Œdipe, le vieillard aveugle, le chef de la race maudite, sort de sa retraite ténébreuse, et se fait raconter les malheurs de sa maison. Créon revient : il a pris le trône; Antigone s'y assoira un jour avec Hémon. Quant à Œdipe, le nouveau roi le chasse : Tirésias a déclaré qu'il attachait par sa présence le malheur à la cité thébaine. En vain le vieillard supplie, Créon reste inflexible. En même temps, il publie hautement sa défense de donner la sépulture à Polynice. Mais Antigone veut ensevelir son frère; elle déclare qu'elle n'épousera point le fils de Créon, et qu'elle suivra son père dans l'exil. Œdipe finit par y consentir. Alors Antigone le prend par la main, et le mène vers les cadavres de Jocaste et de ses fils, qu'il ne peut plus voir, mais que ses mains veulent toucher une dernière fois; puis les exilés se dirigent vers Colone, où le vieux roi doit trouver le terme de sa vie et de ses maux.

On le voit, à part l'entrevue des deux frères en présence de Jocaste, il n'y a pas de scène commune à la tragédie française et à la tragédie grecque, et encore Racine, dans cette scène, a beaucoup moins suivi Euripide que Sénèque, malgré le mépris qu'il témoigne dans sa *Préface* pour la tragédie latine¹.

Qu'elle soit, ou non, l'œuvre de Sénèque, cette pièce déclamatoire et fausse renferme cependant quelques traits énergiques, et nous aurons l'occasion de signaler dans nos notes les emprunts assez nombreux qu'y a faits Racine. Elle nous est parvenue fort mutilée. Le premier acte se compose d'une longue scène entre Œdipe et Antigone, où la fille s'efforce de calmer les douleurs du père, et de le rappeler au désir de la vie. Il ne nous reste que quarante vers du second acte; ils nous montrent Œdipe, à la nouvelle de la guerre qui éclate entre ses deux fils, se réjouissant des malheurs qui vont fondre sur Thèbes et sur ses enfants; au troisième acte, dont nous n'avons conservé que quatre-vingts vers, Jocaste court avec Antigone s'interposer entre ses deux fils; enfin, au quatrième acte, cent quatre-vingts vers, qui nous sont parvenus, nous font voir Jocaste entre Étéocle et Polynice. Racine a suivi de fort près Sénèque au quatrième acte de sa tragédie. La fin de la tragédie latine est perdue.

1. Racine, qui a pris à Sénèque la belle scène où Phèdre avoue sa passion Hippolyte, s'en taira également dans la *Préface* de *Phèdre*.

Quant à la *Thébaïde* de Stace, bien que le poète ait mis douze ans à la parfaire¹, ce n'est qu'une fastidieuse succession de tous les lieux communs de l'épopée; çà et là se détachent quelques scènes épisodiques traitées avec habileté. Œdipe, fou de douleur, a dans sa rage prié les Dieux d'exciter ses fils l'un contre l'autre, et l'ombre du vieux Laïus est venue secouer la fureur dans les cœurs d'Étéocle et de Polynice. Ce dernier se rend à Argos, épouse Argie, fille d'Adraste, et vient apporter la guerre à son frère devant les murs de Thèbes. Alors commence une série d'événements que nous raconterons tout à l'heure en analysant l'*Antigone* de Rotrou. Seulement, au dénouement, Œdipe, revenu de son égarement, vient gémir sur les corps de ses fils, et, à l'heure où, par l'ordre de Créon, Antigone et Argie sont menées au supplice, Thésée survient, qui tue le traître, et les délivre. Racine n'a emprunté à Stace que quelques détails, et l'idée première du caractère de Créon.

Le grand défaut de notre vieux poète, Robert Garnier, c'est une abondance désastreuse; rien ne peut arrêter sa facilité molle et souvent trop complaisante pour elle-même. S'il trouve moyen de tirer une tragédie de plus de deux mille vers de l'*Hippolyte* de Sénèque, on peut juger de la longueur de son *Antigone* sur le simple énoncé de ce fait que, suivant le procédé de *contamination* employé par Térence, il n'a fait qu'un seul drame des *Phéniciennes* de Sénèque et de l'*Antigone* de Sophocle. Il a suivi d'ailleurs si exactement ses deux modèles qu'il est inutile de donner ici une analyse, même rapide, de son œuvre².

La *Thébaïde* de Jean Robelin est l'œuvre d'un débutant, car il l'appelle « le premier fruit de son labeur ». Il ajoute, dans un avis *Au Lecteur* qui accompagne la tragédie, qu'il n'a pas imité servilement les auteurs qui ont déjà traité ce sujet; il a voulu plaire par la nouveauté aux beaux esprits de Pont-à-Mousson, qui est devenu « le Pont-aux-Muses », depuis que le duc de Lorraine « y a appelé des professeurs stipendiés aux plus fameuses universités de France. » Aussi sa pièce est-elle plus originale que celle de Garnier, sans être meilleure. Chaque scène est précédée d'un court sommaire en prose. L'exposition est faite par Amphiarée, qui, dans un monologue de plus de quatre cents vers, prévoit les malheurs de la guerre contre Thèbes, sa propre histoire, et la vengeance cruelle que son fils Alcméon tirera de la déloyale Eriphyle, sa mère. Puis Polynice et Tydée forment le projet d'aller assiéger Thèbes. Le Chœur enfin vient maudire l'ambition: tel est le premier acte.

1. O mihi bis senos multum vigilata per annos,
Thebai, etc.

(Chant XII, v. 810-812.)

2. Le sujet traité par Racine est épuisé dès le second acte de la tragédie de Garnier.

Au second, Étéocle déclare à Jocaste qu'il aime mieux mourir que descendre du trône :

Je suis Roy et seray jusqu'à l'heure dernière :
Qui m'ostera ce droit, m'ostera la lumière ;

et comme Jocaste, qui prend tout à fait parti pour Polynice, lui dit qu'il sera peut-être contraint de céder, il se prend à rire :

Contraint !.. ha, ha ! contraint ! comme si j'étois princee
Que puissent les voisins contraindre en sa province,
Comme si les Thébains, vrais norriçons de Mars,
Estoient inférieurs aux Pélopes soudards.

Jocaste, désespérée, sort pour aller consulter les Dieux.

Elle reparait, plus triste encore, au début du troisième acte. De noirs présages ont accompagné le sacrifice :

De nos maux n'est-ce pas un augure certain
L'hostie regimber et cornicher la troupe ?

Et justement elle apprend qu'Étéocle est sorti afin de provoquer Polynice ; elle court avec Ismène au lieu du combat, arrive au camp de Polynice, et prétend vainement lui prouver qu'il a tort. Rien ne saurait apaiser la haine de Polynice pour son frère :

Il m'a tant outragé et tellement méfait
Que, pour me voir vengé de son traistre forfait,
Je voudrois, transpercé d'une lance thébaine,
Perdre la vie, afin de lui ôter la sienne ;

et le jeune homme s'enfuit, pour échapper aux imprécations de sa mère.

A l'acte IV, Antigone parait, et expose comment elle a suivi dans le désert son père Œdipe pour lui donner ses soins. Bientôt un messager survient, qui lui apprend la mort de ses deux frères. Antigone, après avoir versé quelques larmes, se fait raconter tout au long la victoire des Thébains sur les Argiens, et « avertie que le corps de son frère Polynice, par le commandement de Créon, est exposé à la mercy des bestes sauvages, délibère de l'aller reconnaître entre les morts, et de luy célébrer ses funérailles ».

Le dernier acte est rempli tout entier par le désespoir de Jocaste, qui demande la mort aux divinités infernales, et se tue :

Courage donc, mon bras ; sus, dextre auxiliaire ;
Fidèle à mes desseins, prends ce fer salutaire,
Et, d'un sanglant office, ouvre de mille coups
Ce flanc prodigieux porte-fils, porte-époux.

Hâtons-nous d'arriver à celle de ces tragédies dont Racine s'est plus particulièrement inspiré, à celle à laquelle on lui a reproché, suivant une légende, d'avoir, dans la précipitation de son travail, emprunté deux récits entiers lors des premières représentations de *la Thébaïde*, à l'*Antigone* de Rotrou. Dans la tragédie de Rotrou, comme dans celle de Garnier, l'action est double ; mais le poète a su couper dans ce sujet touffu toutes les scènes inutiles, et donner à son drame

l'unité et le mouvement, qui manquaient à l'œuvre de son prédécesseur. Voici d'ailleurs l'analyse de cette tragédie de l'époque classique, beaucoup plus originale que les classiques tragédies du xvi^e siècle qui n'est pas considéré comme classique; on verra que l'*Antigone* soutient la comparaison avec la *Thébaïde*.

Au lever du rideau, Jocaste apprend de sa fille Ismène que les deux armées sont aux mains; elle veut se jeter entre elles, quand Antigone lui vient annoncer qu'Étéocle recule, et que Ménœcée s'est dévoué pour sa patrie. Étéocle entre avec Créon, que la douleur d'avoir perdu son fils emporte à des imprécations contre le sang d'Œdipe. Hémon reste seul avec Antigone, et une scène d'amour s'engage alors, que Racine a imitée de fort près dans sa *Thébaïde*.

La scène change, et nous voyons Polynice sous sa tente avec Argie, sa femme, et son beau-père Adraste. Polynice veut provoquer son frère en combat singulier; il prie son beau-père, s'il meurt, de veiller à ses funérailles, et de trouver pour Argie un parti digne d'elle; sur ces dernières paroles, il sort précipitamment.

Le second acte nous montre les remparts de Thèbes; Polynice est au pied des murs, et appelle en vain Étéocle, qui ne parait pas. Antigone, du haut d'une tour, le supplie avec une éloquence touchante de renoncer à ses desseins sacrilèges. Mais Étéocle sort enfin, accompagné de Créon, et leur sœur s'enfuit, pour ne pas être témoin de leur lutte. Ils vont croiser le fer, quand Jocaste accourt avec Hémon. Tout ce commencement est pittoresque, animé et dramatique. Racine a imité de fort près la grande scène qui s'engage alors entre Jocaste, Étéocle et Polynice. La marche du dialogue est la même dans les deux poètes. Jocaste sort désespérée, et les deux frères s'éloignent pour en venir aux mains.

Le troisième acte nous montre Antigone en deuil dans sa chambre; elle prononce des stances qui ont donné à Racine l'idée d'en mettre dans la bouche de son Antigone. Hémon vient bientôt lui apprendre la mort de ses deux frères dans un récit d'une remarquable énergie.

Alors commence dans la tragédie de Rotrou une action nouvelle, souvent imitée de la *Thébaïde* de Stace. Tandis qu'Antigone dit à Hémon

Venez voir, cher Hémon, si le ciel en courroux
Peut lâcher quelque trait qu'il n'ait lâché sur nous.
Entrez en cette chambre¹,

Ismène vient annoncer à sa sœur que Créon, devenu roi, défend d'inhumer le corps de Polynice. Hémon revient, tout ému de la mort de Jocaste, qu'il vient de voir sanglante sur son lit. Il sort, et aussitôt commence entre les deux sœurs une grande scène imitée de Sophocle. Ismène, qui n'ose aider Antigone à ensevelir Polynice, gardera du moins le secret à sa sœur.

La scène change encore, et nous voyons sur le champ de bataille

Argie, la veuve de Polynice, que Ménéte, un *gentilhomme* d'Argos, accompagne, une lanterne à la main. Il dit à la princesse :

Pour ne nous pas tromper ne prenons autre voie
Que celle des oiseaux qui vont à cette proie :
L'infection des corps vient déjà jusqu'à nous.

Antigone rencontre Argie ; elles se reconnaissent, s'embrassent et partent, poursuivant leur funèbre recherche.

ANTIGONE.
Allons, dessus son corps nous répandrons nos pleurs :
Son corps où fut mon sang...

ARGIE.
Son corps où fut mon âme.

ANTIGONE.
Quel emploi pour sa sœur !

ARGIE.

Quelle nuit pour sa femme !

L'acte IV nous montre Créon au milieu de seigneurs thébains. Il renouvelle sa défense d'inhumer Polynice ¹ :

Du corps de ce mutin, gisant sur la poussière,
Le ventre des corbeaux sera le cimetière ;
Et se tienne assuré d'un cruel châtement
Quiconque lui destine un autre monument ².

Aussitôt un capitaine vient annoncer qu'Antigone, la fiancée d'Hémon, a rendu, ainsi qu'Argie, les honneurs funèbres à Polynice. Amenée en présence de Créon, Antigone le brave, comme l'Antigone grecque ; malheureusement le personnage d'Argie double celui d'Antigone, et, en le divisant, affaiblit l'intérêt. Ismène, qui n'a pas osé prendre sa part du péril, vient, comme dans Sophocle, réclamer sa part du châtement. Créon les fait enfermer toutes trois :

Mais que l'on traite Argie avec plus de respect,
Dedans une autre chambre, avec garde fidèle,
Cependant qu'au conseil on ordonnera d'elle ;
Car, ne relevant pas de mon autorité,
Le crime qu'elle a fait est d'autre qualité ³.

Hémon vient demander la grâce de sa fiancée ; Créon le repousse :

Soldats, amenez-la, qu'on l'égorge à ses yeux ⁴,

et la toile tombe sur les menaces que se lancent mutuellement le père et le fils.

Au cinquième acte, un seigneur thébain vient annoncer au mal-

1. IV, 1.

2. Voici le serment que, dans la même circonstance, prononce Créon à l'acte IV de l'*Antigone* de Garnier :

Je jure par le Ciel qui ce monde environne,
Par cet honoré sceptre et par cette couronne,
Que si aucun Thébain j'y vois contrevenir,
Sans espoir de pardon je le ferai punir,
Fût-il mon enfant propre.

3. IV, IV.

4. IV, v.

heureux Hémon que le roi a donné l'ordre d'enfermer Antigone dans une caverne du Cythéron, et de l'y laisser mourir de faim. Créon reste inflexible à toutes les prières. Cependant, lorsque Tirésias, le vieux devin aveugle, lui prédit en punition de ses cruautés la mort de son fils et la perte du trône, Créon s'émeut, il ordonne d'ensevelir Polynice et de délivrer les captives ; mais il est trop tard ; on vient lui annoncer qu'Antigone est morte, et qu'Hémon est près de son corps.

La scène change une dernière fois, et l'on voit le *tombeau de la roche*. Ismène apprend à Hémon désespéré comment Antigone s'est frappée, et empêche le jeune homme de se tuer à son tour. Mais à la vue de Créon, il ne peut résister à sa douleur, et se frappe. Créon s'évanouit, et Ismène, gourmandant sa propre lâcheté, se dit à elle-même :

Lâche, ne puis-je donc faire un dernier effort ?
Mourrai-je mille fois pour la peur d'une mort ?

Dans cette longue et funèbre histoire d'Œdipe et de sa postérité, Racine n'a pris qu'un épisode, et cet épisode a suffi pour remplir toute sa tragédie. On trouve déjà là en germe cette habileté que le poète portera au plus haut degré, et qui lui permettra de remplir toute une tragédie, comme *Bérénice*, avec une passion, un sentiment, une situation¹. Racine a donc laissé le cœur à Eschyle, et le vieil Œdipe à Euripide, à Sénèque et à Garnier ; Antigone, qui était au premier plan dans Garnier et dans Rotrou, a passé chez lui au second, et, comme il voulait mettre surtout en lumière la haine des deux frères, il a dû combiner son drame autrement que ses prédécesseurs, et grouper les caractères de façon à attirer toute l'attention sur les frères ennemis, qui ont donné leur nom à ce nouveau drame. Le plan de Racine est simple et bien conçu. Au premier acte, Jocaste obtient d'Étéocle qu'il consente à une trêve. Au second, Polynice serait peut-être sur le point de se laisser attendrir par les larmes de sa mère et de sa sœur, si la trêve n'était rompue traitreusement. Nous apprenons à l'acte suivant le généreux dévouement de Ménécée ; Étéocle, ému de cet acte héroïque, consent à voir Polynice. Les deux frères se trouvent en présence au quatrième acte, et cette scène, qui est le point capital du drame, a été imitée par Racine d'Euripide, de Sénèque et de Rotrou. L'entrevue a l'issue qu'elle devait fatalement avoir, et qu'espérait secrètement l'ambitieux Créon : les deux frères se provoquent en combat singulier. Enfin au dernier acte nous apprenons ou nous voyons la mort de tous les personnages du drame. Ce plan, il faut en convenir, est net, logique, rapide ; il est incontestablement supérieur à celui d'*Alexandre*, et Racine, quelques années plus tard, ne l'aurait pas rejeté. S'il avait, dans la suite, retouché sa première œuvre, il aurait simplement sans doute modifié l'épisode

1. Les pièces de Racine justifient pleinement la définition de Napoléon I^{er} : « La tragédie française est une crise. »

de Ménéocée ¹, qui est mal expliqué, dont les conséquences ne sont pas nettement établies, et qui sert seulement à amener l'entrevue des deux frères, qu'il était aisé d'amener autrement. Racine n'eût apporté que cette légère modification à son plan; mais il eût sans doute profondément modifié les caractères des personnages secondaires de son drame. Car si, dans sa *Thébaïde*, les figures des deux frères se détachent puissamment en relief, les figures secondaires sont effacées et grimaçantes.

Séparée d'Œdipe, l'Antigone de Racine a perdu cette grâce exquise dont l'avaient environnée les poètes de la Grèce, et que lui conservait encore notre vieux Garnier ² :

Que mes frères germains le royaume envahissent,
Et du bien paternel à leur aîsè jouissent :
Moi, mon père j'aurai, je ne veux autre bien,
Je leur quitte le reste, et n'y demande rien ³.

L'Antigone de Racine a un tout autre ton, de tout autres allures, et l'Œdipe de Garnier serait mal venu à l'appeler *ma mignonne* ⁴. Elle affecte des airs cornéliens; elle raisonne, elle déclame au besoin; Créon se plaint de son orgueil et de sa hauteur; le charme et la grâce lui manquent entièrement, et, comme son rôle est plus effacé dans *la Thébaïde* que dans l'*Antigone* de Rotrou, ses amours avec Hémon nous laissent encore plus indifférents. Il faut, dans une tragédie, ou que l'amour soit le nœud de la pièce, ou qu'il n'y joue aucun rôle; c'est pour ne pas l'avoir compris que Corneille a écrit, vers la fin de sa carrière, des pièces si froides; dans *Œdipe*, *Othon*, *Héraclius*, les scènes d'amour ne sont que des hors-d'œuvre; l'esprit y pousse de beaux sentiments, mais la vérité et l'émotion en sont absentes, et une pièce ne peut réussir, quand elle ne touche pas le cœur. Racine, à ses débuts, subissait l'influence de Corneille; chose bizarre, on s'en apercevra plus dans *Alexandre* que dans *la Thébaïde*; mais c'est cependant à l'imitation de Corneille et de Rotrou qu'on doit dans *la Thébaïde* l'introduction des amours insipides d'Antigone et d'Hémon, et de la passion ridicule de Créon pour Antigone.

Le rôle de Créon est incontestablement le plus mauvais de la pièce; il n'est pas besoin de s'appesantir sur cet amour pour Antigone, dont tout le monde voit facilement l'inutilité et la froideur; mais il importe de relever certains autres côtés du rôle. C'est à *la Thébaïde* de Stace que Racine a emprunté l'idée de faire jouer à Créon le personnage d'un traître. Dans ce poème, Créon presse

1. Rotrou avait supprimé cet épisode.

2. I.

3. Garnier traduit ici Sénèque (v. 54-56) :

Opulenta ferro regna germani petant.
Pars summa magni patris e regno mea est
Genitor ipse.

4. Je vivrai, ma mignonne, afin de te complaire.

(1.)

avec instance Etéocle d'en venir aux mains avec son frère, et le roi comprend quel est le but secret de Créon :

Non fallis, ait, nec te inclyta nati
 Fata movent : canere illa patrem et jactare decebat,
 Sed spes sub lacrimis, spes atque occulla cupido
 His latet : insano prætendis funera voto.
 Meque premis frustra, vacuæ ceu proximus aulæ.
 Non ita Sidoniam fortuna reliquerit urbem,
 In te ut scepra cadant, tanto indignissime nato †.

C'est de ce morceau que Racine a tiré son personnage ; mais, avec l'inexpérience d'un débutant, il a beaucoup trop accentué certains traits de la figure, de sorte que l'ensemble est disproportionné et choquant. La politique et l'ambition de Créon changent dans *la Thébaïde* selon les personnages devant lesquels il parle, et parfois le lecteur étonné et qui n'a pas été prévenu, ne le reconnaît plus, et ne se reconnaît plus ; parfois aussi, Créon étale devant les spectateurs un cynisme de scélératesse qui est complètement hors nature ; l'exagération est une marque de faiblesse ; c'est ce dont ne se rendent pas compte les débutants² ; enfin, au dénouement, Créon est tout à coup pris de remords et de transports qui nous surprendraient, si nous ne nous rappelions qu'à cette époque, à la fin du cinquième acte, tout héros tragique qui se respectait devait avoir son accès de délire, comme toute marquise, à des moments fixés, devait avoir ses vapeurs : nous ne sommes pas en droit de regretter cette mode, puisqu'elle nous a valu les admirables fureurs d'Oreste au dénouement d'*Andromaque*.

Quant à Jocaste, autant dans Euripide elle était simple et touchante, autant elle est dans Racine déclamatoire et froide. Cela tient à ce que, au lieu d'imiter cette fois directement Euripide, Racine l'a imité à travers Sénèque, Garnier et Rotrou ; c'est donc sur eux que doit retomber la critique.

Restent les rôles des deux frères, que chacun des auteurs qui ont traité le sujet de *la Thébaïde* a compris d'une manière différente. Dans Eschyle, Etéocle est seul en scène ; il ne joue d'ailleurs qu'un rôle secondaire dans *les Sept devant Thèbes* ; c'est un soldat intrépide et farouche ; sa haine pour son frère n'apparaît que dans une scène rapide, mais terrible ; il déclare qu'il veut défendre la porte qu'attaquera Polynice :

Ευστήσομαι
 Αὐτός· Τίς ἄλλος μᾶλλον ἰνδικώτερος ;
 Ἄρσενός τ' ἄρσεν καὶ καταγνήτω κάσις,
 Ἐχθρὸς εἶν ἐγθρῶ στήσομαι· Φέρον ὡς τάχος
 Κνημίδα, αἰχμήν, καὶ πετρῶν προβλήματα³.

Euripide a cherché habilement à introduire un contraste entre les deux frères : son Etéocle est violent et brutal ; Polynice a pris dans

†. XI, 298-304.

2. On ne retrouvera pas ce défaut dans les rôles de Narcisse et de Mathan.

3. 657-661.

les douleurs de l'exil une douceur relative et une sorte d'attendrissement; chassé par Étéocle, il demande, avant de sortir, à voir son vieux père, il veut embrasser ses sœurs, il exprime enfin des sentiments humains, sans lesquels les Grecs n'eussent pu supporter la vue de cet ennemi de sa patrie. Quant à Étéocle, quelle que soit sa fureur brutale et sauvage, il défend sa patrie, et là est son excuse; cela le relevait aux yeux des Grecs; aussi n'est-ce pas lui qui frappe son frère en trahison: c'est lui qui est frappé par Polynice. Les Grecs pouvaient donc porter quelque intérêt à chacun des deux frères.

Lorsque nous ouvrons *la Thébaïde* de Stace, ce sentiment de patriotisme a disparu; aussi est-ce entièrement et sans arrière-pensée que le poète prétend nous intéresser à Polynice. Dans ce cœur dévoré par la haine, il a placé une amitié sincère, ardente, passionnée, qui le purifie et l'élève. Peut-il haïr son frère sans motifs, celui qui dit, en pleurant la mort de Tydée, son ami :

Melior mihi frater ademptus¹!

celui qui ne peut se résoudre à lui survivre :

Tunc meos hostes hueusque exosus, et ultra
Sospes ego²?

Comment notre cœur ne donnerait-il pas tort à ce perfide et cruel Étéocle, qui tend une embuscade à l'envoyé de son frère? Aussi ne sommes-nous pas surpris quand nous le voyons frapper traîtreusement Polynice, et se venger en mourant.

Dans Sénèque, il nous est difficile de prendre parti pour l'un ou l'autre frère; nous intéresserons-nous à Polynice, dont l'esprit aigri et défiant repousse même les embrassements de sa mère³? ou à Étéocle, qui ne garde un long silence que pour éclater à la fin avec plus de violence⁴, et qui, en défendant sa patrie, ne défend que lui-même :

Pro regno velim
Patriam, penates, conjugem flammis dare.
Imperia prelio quolibet constant bene⁵.

Dans Sénèque, Étéocle et Polynice sont deux monstres.

1. IX, 53.

2. IX, 75-76.

3. V. 475-477 :

JOCASTE.

Affusa totum corpus amplexu legam :
Tuo cruori per meum fiet via.
Quid dubius hæres ? an limes matris fidem ?

POLYNICES.

Timeo : nihil jam jura naturæ valent.
Post ista fratrum exempla, ne matri quidem
Fides adhibenda est.

4. V. 654-659 :

Regnare non vult, esse qui invisus limet.
Sunt ista mundi conditor posuit Deus,
Odium atque regnum. Regis hoc magnum reor,
Odia ipsa premere. Multa dominantem velat
Amor suorum ; plus in iratos licet.
Qui vult amari, languida regnat manu.

5. V. 662-664.

Garnier n'a pas su non plus nous attacher à l'un ou à l'autre ; chose bizarre, son Étéocle est un personnage muet ; il assiste, sans ouvrir la bouche, aux lamentations de sa mère et aux violences de Polynice, ce qui le rend assez ridicule. Quant à Polynice, c'est un forcené, pour qui rien n'est saint, rien n'est sacré :

Pour garder un royaume ou pour le conquérir,
Je ferais volontiers femme et enfants mourir.
Brûler temples, maisons, foudroyer toute chose
Bref il n'est rien si saint que je ne me propose
De perdre mille fois et mille fois encor.
Pour me voir sur la tête une couronne d'or.
C'est toujours bon marché, quelque prix qu'on y mette :
Nul n'achète trop cher qui un royaume achète.

Que Polynice le bavard triomphe, ou que l'emporte sur lui Étéocle le muet, cela nous est absolument indifférent.

Rotrou n'a fait qu'esquisser le portrait des deux frères, qui disparaissent à la fin du second acte de son *Antigone*.

A quel parti Racine va-t-il se ranger ? Essaiera-t-il de nous attacher à Étéocle, en nous montrant en lui le défenseur de sa patrie ? Cherchera-t-il à exciter notre intérêt pour Polynice, en nous représentant en lui un fils affectueux, un frère tendre pour ses sœurs ? Nullement ; sans doute son Étéocle a conservé pour Jocaste quelque déférence, son Polynice répond avec une certaine douceur aux reproches d'Antigone, et les deux frères sont moins farouches que dans la tragédie latine ; mais il ne faut guère chercher dans ces apparences d'apaisement autre chose qu'une marque de politesse : les fils d'Œdipe connaissent déjà, comme les connaîtront tous les autres héros de Racine, les convenances oratoires et la délicatesse du langage. C'est ce qui pourrait faire à certains moments supposer qu'ils vont s'attendrir ; mais il n'en sera rien. Le poète leur a conservé à tous deux la même fierté sauvage, la même arrogance cruelle ; frères dans leur haine, ils sont frères dans leurs mœurs ; il ne reste rien dans leur cœur que cette inimitié pour laquelle ils vivent et par laquelle ils mourront. Racine a cru que ce sentiment pourrait suffire à remplir et à animer son œuvre, et, dit Louis Racine, il « a si bien peint la haine dans cette pièce, qu'elle dut annoncer un grand peintre des passions ». Par malheur, l'horreur est de tous les sentiments celui qui fatigue le plus vite au théâtre ; la terreur et la pitié qu'Aristote présente comme les seuls éléments de la tragédie, et l'admiration, qu'y joint Corneille, sont également absentes de *la Thébaïde*. Étéocle et Polynice sont de tels monstres que, malgré nos efforts, nous ne pouvons guère partager les angoisses maternelles de Jocaste ; bien plus, Jocaste elle-même nous touche peu ; dès le début de la pièce, les caractères de ses fils sont si inexorablement marqués que le malheur de leur mère est certain, infaillible ; nous ne passons par aucune alternative de crainte et d'espérance, et, certains à l'avance du dénouement, nous nous sommes familiarisés avec lui pendant les quatre premiers actes ; nous trouvons que ce que Jocaste a

de mieux à faire, c'est de se tuer, et nous la félicitons de l'avoir compris. Le poète a cru être habile en ne nous montrant jamais que la fureur dans les yeux d'Étéocle et de Polynice : il ne s'était pas encore assez imbu des théories d'Aristote, qui veut que le héros tragique ne soit ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais, et qui a raison de le vouloir¹.

Plus d'un siècle après la *Thébaïde* de Racine, Alfieri faisait représenter* un *Polinice*. On reconnaît dans ce drame, qui est la seconde pièce qu'Alfieri donna au théâtre, l'inexpérience d'un débutant; mais des exagérations, des lenteurs, l'abus des antithèses, le peu d'importance du rôle d'Antigone, la présence trop fréquente de Polinice dans les murs de Thèbes, ne doivent pas nous empêcher de relever certains mérites et de louer l'originalité avec laquelle le jeune poète a su renouveler un sujet déjà bien vieux. Il a cherché à nous intéresser à Polinice, auquel il a prêté des moments de sensibilité douce et tendre, et il a développé assez heureusement le rôle de Créon. Tour à tour nous voyons Créon animer l'un contre l'autre Étéocle et Polinice; il persuade à l'un qu'on veut le faire tomber dans un guet-apens, à l'autre qu'il doit se débarrasser par trahison de son rival. Ces menées de Créon ont pour but de préparer une scène terrible, imitée de la *Rodogune* de Corneille; les deux frères feignent d'être vaincus par les larmes de leur mère et de leur sœur, et acceptent une entrevue; la paix va être jurée: Étéocle, sur les conseils de Créon, présente à son frère une coupe empoisonnée; Polinice, sur les avis secrets de Créon, révèle le crime de son frère. En vain Jocaste désespérée veut-elle faire elle-même l'essai de la coupe pour convaincre ses fils ou de fratricide ou de calomnie: Étéocle jette à terre le poison, et les deux frères sortent pour en venir aux mains. Par malheur, nous n'entendrons plus parler de Créon, dont le rôle ne finit pas. Le dénouement est neuf et intéressant; Étéocle, frappé à mort, est apporté sur la scène, et Polinice, ému, dit avec des larmes à son frère²: « Tu auras tout mon sang; je l'ai déjà destiné à apaiser ton ombre féroce; calme ta colère: toi-même, tu le sais, tu as voulu ta mort. Furieux, tu as livré ton sein à mon épée... Ah! malheureux... ce coup fatal t'ôte la vie, et il m'enlève à moi plus que la vie, l'honneur. Avant que je ne me punisse d'un crime que rien ne peut expier, accorde-moi mon pardon; j'ai mérité ta juste haine, et il n'y a pas de supplice qui égale celui qu'elle me cause. Je ne te hais point, je le jure; le spectacle affreux de ton sang répandu a dissipé tous mes ressentiments... Infortuné que je suis! je vois bien que ma prière t'offense. » Jocaste joint ses prières à celles de son fils; Étéocle, se soulevant à demi, lui répond: « Vous le voulez, ma mère? Il suffit. Je me rends.

1. Si Crébillon, dans son *Atrée*, avait rendu les deux frères aussi odieux l'un que l'autre, peu nous aurait importé qu'Atrée poignardât Thyeste, ou que Thyeste empoisonnât Atrée.

2. Trad. Petitot, V, III.

Viens donc, Polinice, entre les bras de ton frère mourant, et mourant par tes coups... Viens... et reçois dans ce dernier embrassement... reçois... mon frère... la mort que tu as méritée.

(*En feignant de l'embrasser, il lui donne un coup de poignard.*)

JOCASTE.

O trahison !

ANTIGONE.

O ciel ! Polinice !

POLINICE.

Es-tu content ?

ÉTÉOCLE.

Je suis vengé... je meurs... je te hais encore.

POLINICE.

Je meurs... et je te pardonne. »

Legouvé, quelques années après, s'inspirant d'Alfieri, a essayé dans son *Étéocle*, représenté sur le théâtre de la République le 27 vendémiaire de l'an VIII, de renouveler le sujet déjà traité tant de fois, en le prenant d'une tout autre façon que Racine. Il a rejeté tout l'odieux sur Étéocle : c'est Étéocle qui refuse de rendre le trône à son frère ; c'est Étéocle qui tient captif son père aveugle ; c'est Étéocle qui défend à Antigone de voir le vieillard, et qui menace la jeune fille, lorsqu'elle intercède pour OEdipe et pour Polynice ; c'est Étéocle enfin qui appelle son frère en combat singulier. Au contraire, Legouvé a donné à Polynice toute la sensibilité prêtée à leurs héros par les écrivains du XVIII^e siècle. Au risque de sa vie, Polynice pénètre dans Thèbes sous un déguisement pour embrasser sa mère et sa sœur ; il verse des pleurs :

.....Je sens couler des larmes d'allégresse.
 Depuis qu'on m'a ravi le rang de mes aïeux,
 Je n'avais pas connu ces pleurs délicieux.
 O ma mère ! ô ma sœur ! à l'infortune en proie,
 Mon cœur dans vos bontés ressaisit quelque joie.....
 Je vous regrettai plus que Thèbe et le pouvoir.
 De climats en climats traînant mon désespoir,
 Je remplis Epidaure, Argos, Lacédémone,
 Et du nom de Jocaste, et du nom d'Antigone.

Il vient moins encore peut-être pour réclamer le trône, qu'il a perdu, que pour se venger des maux qu'il a soufferts :

Souvent dans les forêts, ou sur les monts sauvages,
 Il m'a fallu des airs supporter les outrages,
 Dans les humides nuits sur des rocs me coucher,
 Combattre les lions, contre eux me retrancher,
 Mendier, l'œil en pleurs, ma triste nourriture,
 Ou des vils animaux disputer la pâture.
 Voilà, voilà les maux qu'Étéocle m'a faits ;
 Et vous me commandez d'oublier ses forfaits !

En présence d'Étéocle, un mot de Jocaste suffit cependant à retenir son courroux prêt à s'échapper ; et, lorsque son frère l'appelle en combat singulier, Polynice y met pour condition qu'Étéocle délivrera

Œdipe. Ce dernier trait nous paraît déjà dépasser un peu la mesure : puisque Polynice est si bon, pourquoi ne renonce-t-il pas au trône, sur la prière de Jocaste ? Pourquoi ? C'est que le dénouement, emprunté au drame d'Alfieri, s'y opposait. Il n'en reste pas moins vrai que l'œuvre intéressante et sensible de Legouvé est déclamatoire et sonne faux, et que, en dépit de grands éclats de voix, la haine s'y montre avec moins d'énergie que dans la tragédie de Racine.

Mais de tous les auteurs qui ont mis sur la scène, depuis Euripide, la lutte criminelle des deux frères, celui qui l'a fait avec le plus de succès est incontestablement Schiller ; sa tragédie a une pureté, une élévation morale qu'on chercherait en vain dans Sénèque, Garnier, Alfieri, Legouvé, et même Racine. Pour ne pas sans doute être gêné par la légende, Schiller a déplacé son drame, et de Thèbes l'a transporté à Messine. Il lui a d'ailleurs conservé la simplicité et la majesté de la tragédie grecque ; un double chœur traverse et commente l'action de *la Fiancée de Messine*¹. La princesse de Messine, Doña Isabelle, a mis au monde trois enfants ; par suite de prodiges qui ont accompagné sa naissance, Béatrix, sa fille, vit cachée dans un couvent, ignorant son propre nom, et inconnue de ses deux frères, Don Manuel et Don César, que divise une haine mortelle. Doña Isabelle réunit ses deux fils à Messine, auprès du tombeau de leur père, espérant amener entre eux une réconciliation, comptant enfin leur apprendre qu'ils ont une sœur, et leur présenter Béatrix. Ses prières ne produisent pas un effet immédiat sur le cœur des deux frères ; mais bientôt leurs yeux s'attendrissent ; leurs mains se tendent l'une vers l'autre ; ils s'embrassent : voilà la haine éteinte. Chacun ne songe plus qu'à présenter à Doña Isabelle celle qu'il aime secrètement, et, par une étrange fatalité, c'est de la même femme qu'ils sont épris tous deux, et cette femme, c'est leur sœur, c'est Béatrix. Dans un accès de fureur, Don César, trouvant son frère à côté de Béatrix, le perce d'un coup de poignard. Quelle terrible situation que celle d'Isabelle, que celle de César, épris de sa sœur, et meurtrier de son frère ! Isabelle s'éloigne, après avoir maudit le fratricide. Alors la tragédie s'élève et plane dans les hauteurs de l'expiation : César vengera lui-même son frère ; en vain Isabelle vient révoquer sa malediction, en vain Béatrix essaie d'arracher à la mort celui qui l'aime comme une sœur, et plus qu'une sœur : « Non, s'écrie Don César, se tournant vers le cercueil de son frère, non, mon frère, je ne veux point te dérober ta victime ; ta voix, du fond de ce cercueil, est plus puissante sur moi que les larmes d'une mère, plus puissante que les prières de l'amour : je presse dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie mortelle égale au sort des Dieux. Mais que moi, le meurtrier, je puisse goûter le bonheur, tandis que la sainte vertu

1. C'est à propos de la *Fiancée de Messine* que Schiller a écrit une excellente dissertation *Sur l'emploi du chœur dans la Tragédie*, dont on trouvera quelques extraits dans notre *Notice sur Esther*.

demeurerait sans vengeance au fond d'un tombeau ! l'arbitre souverain de nos destinées ne peut permettre un tel partage dans son univers. J'ai vu les larmes qui coulaient sur moi ; mon cœur est satisfait ; je te suis. » (*Il se frappe d'un poignard et tombe aux pieds de sa sœur ; elle se jette dans les bras de sa mère* ^{1.}) Que la beauté philosophique de ce dénouement, que la grandeur de cette expiation nous emportent loin de *la Thébaïde* de Racine, et de la grande et froide tuerie qui la termine !

La première tragédie de Racine cependant, sans être un chef-d'œuvre, se distinguait déjà des tragédies plates et insipides dont le xvii^e siècle était encombré. Quelques scènes étaient animées d'un souffle assez puissant, et la langue était déjà celle d'un véritable écrivain. Sans doute, dans *la Thébaïde*, Racine imite le style et la façon de Corneille, comme sa manière de nouer l'intrigue et de développer le dialogue ; il use et abuse de l'antithèse et de la sentence ; enfin, comme dit l'abbé du Bos, « il marche avec les brodequins de son devancier » ; mais, à côté de ces imitations, on trouve des qualités particulières au poète, et qui ne sont alors qu'à lui seul. Ces qualités, il est vrai, ainsi que le faisait ingénieusement remarquer M. Gaston Boissier dans ses conférences à l'École normale, sont, comme celles du *Culex* attribué à Virgile, moins d'un débutant que d'un homme fatigué. Cette apparence de gêne et de lassitude provient de la contrainte causée au poète par l'imitation constante de la forme de Sénèque et de Corneille. Le plus souvent le style est net et coulant ; les pensées se suivent dans un enchaînement naturel et facile ; les périodes sont harmonieusement composées, et l'ordre amène partout la clarté. Si on lit *la Thébaïde* après *Iphigénie* ou *Esther*, on peut, comme M. Nisard, en trouver la langue débile et incertaine ; mais il convient de comparer cette œuvre de début aux modèles qu'avait sous les yeux Racine, et non à ceux qu'il donnera lui-même. Si on le fait, on sera frappé de la supériorité que montre déjà le jeune poète : partout son style se soutient ; c'est un mérite alors inconnu.

La Thébaïde de Racine ne fit point toutefois grand bruit à son apparition ; Loret n'en dit pas un mot dans sa *Gazette*, et garda le même silence, lorsqu'elle fut représentée en septembre 1664 à Villers-Cotterets, en présence du Roi et de Monsieur. Il ressort pourtant de la *Dédicace* qu'elle reçut quelques applaudissements, et qu'elle eut l'honneur d'être discutée, de trouver des ennemis ; de plus, nous savons par les registres de la Comédie qu'en deux mois elle eut à Paris et à Fontainebleau quinze représentations, ce qui est fort honorable pour l'époque. Elle fut jouée devant le roi, à Versailles, en octobre 1664 ; et les comédiens, en 1665, la donnèrent encore deux fois au Palais-Royal, avant l'apparition d'*Alexandre*. La représentation d'*Alexandre* par la troupe rivale fit cesser sur le théâtre de Molière les représentations de *la Thébaïde*. Elle fut re-

1. Trad. de Barante.

prise de loin en loin, comme le constatent les registres de La Grange, après la fusion des deux théâtres, en 1680; mais, à chaque reprise, le nombre des représentations fut fort limité, puisqu'on n'en trouve que huit de 1680 à 1715. Le 24 septembre 1703, quatre ans après la mort de Racine, les comédiens jouèrent *la Thébaïde* à Fontainebleau, où ils furent honorés de la présence du grand Dauphin, de Madame et de la duchesse de Bourgogne; la pièce n'y eut sans doute pas grand succès, car les comédiens cessèrent dès lors de la donner. En octobre 1721, ils en firent une grande reprise; Mademoiselle Le Couvreur représentait Antigone, et Baron s'était chargé du personnage de Créon. Les frères Parfaict disent que la pièce fut reçue assez bien, et que « les trois derniers actes parurent faire beaucoup de plaisir ¹ ». Elle fut donnée alors quatre fois, et reparut encore trois fois devant le public pendant la durée du règne de Louis XV. Riccoboni ne jugeait pas le succès de *la Thébaïde* épuisé, puisque, en 1743, il voulait la comprendre dans le choix qu'il faisait pour le théâtre de l'impératrice Élisabeth de Russie de pièces honnêtes et morales : « *La Thébaïde* est écrite dans le goût des tragédies grecques, où la mort et le carnage dominent; si on voulait en faire usage pour le théâtre de la Réforme, il y aurait peu de chose à changer dans la scène d'amour entre Hémon et Antigone; je crois même qu'on pourrait se dispenser d'y toucher; et, telle qu'elle est, je donnerais mon suffrage en sa faveur ². » Le 21 décembre 1864, pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de Racine, la Comédie Française a donné les deux derniers actes de *la Thébaïde*; l'acteur chargé du rôle de Créon fut vivement applaudi après le grand récit du cinquième acte, et le succès fut assez vif pour que la Comédie plaçât une seconde fois ces deux actes sur son affiche. Il est douteux cependant que *la Thébaïde* reparaisse jamais à la scène.

Les théâtres étrangers ont dédaigné la première tragédie de Racine : nous n'avons à en signaler que deux traductions hollandaises, l'une de 1680, l'autre de 1719.

Tours, février 1881.

1. *Hist. du Théâtre français*, XV, 477.

2. *De la Réformation du Théâtre*, p. 155-156.

LA THÉBAÏDE

OU

LES FRÈRES ENNEMIS¹

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(1664².)

1. Heinsius (voir sur ce personnage la *Préface*) déclare, à propos de Sénèque le Tragique, que ce titre, *la Thébaïde*, ne s'applique pas du tout au sujet, « inscriptio inepta est », et trouve qu'il conviendrait aussi bien à *l'Hercule furieux*, à *l'Œdipe Roi*, aux *Bacchantes*. L'usage en a consacré l'application exclusive au sujet traité par Sénèque et par Racine. Cependant, après l'édition originale, toutes les éditions qui ont paru du vivant du poète ne portent plus que le second titre : *Les Frères ennemis*. — On connaît l'étrange erreur que ce titre, *la Thébaïde*, fit commettre à ceux qui ont rédigé l'article *Racine* dans le *Nécrologe* de Port-Royal. Les bons solitaires se persuadèrent naïvement que *la Thébaïde* était un éloge de la solitude, et écrivirent : « Bientôt il fit paraître qu'il avait apporté en naissant de grandes dispositions pour les sciences, qu'il eut occasion de cultiver et de perfectionner avec les savants solitaires qui habitaient ce désert. La solitude qu'il y trouva lui fit produire sa *Thébaïde*, qui lui acquit une très-grande réputation dans un âge peu avancé. » — Voir la note 1 du titre de *Mithridate*.

2. Les registres du comédien La Grange attestent que *la Thébaïde* fut représentée pour la première fois par la troupe de Monsieur, le vendredi 20 juin 1664. Depuis le 20 janvier 1661, cette troupe jouait sur la scène du Palais-Royal. On a prétendu à tort que *la Thébaïde* avait été la première tragédie représentée par les comédiens de Molière. Ils avaient débuté à Paris en 1658 par le *Nicomède* de Corneille, et avaient donné depuis, ainsi que le constatent les registres de La Grange, *Héraclius*, *Sertorius* et *Cinna*.

ÉPITRE¹

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE SAINT-AIGNAN

PAIR DE FRANCE².

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi que

1. Cette épître dédicatoire ne se trouve que dans l'édition princeps (1664), et dans les éditions publiées après la mort de Racine.

2. François de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, né en 1610, et serviteur zélé de la royauté pendant la Fronde, venait d'être créé duc et pair, et fut reçu à l'Académie Française quinze jours après la première représentation de *la Thébaïde*. Chevalier des ordres du Roi et premier gentilhomme de sa chambre, il avait une grande réputation comme soldat, comme chasseur, comme cavalier et comme danseur. Le marquis de Montplaisir et madame Deshoulières ont célébré, chacun dans une ballade, un des exploits du duc de Saint-Aignan, qui, attaqué un soir par quatre voleurs, en avait mis en fuite deux, avait blessé le troisième, et désarmé le dernier. Devenu veuf en 1680, il épousa, à l'âge de 70 ans, une personne qui avait été attachée à sa femme, et dont il eut trois enfants. Lorsqu'il mourut en 1687, Madame de Sévigné et Bussy-Rabutin l'honorèrent de regrets sincères. Grand admirateur des romans de chevalerie et des poèmes mythologiques, le duc de Saint-Aignan dirigeait les fêtes du roi. Mis un des premiers par Louis XIV dans la confiance de son intrigue avec La Vallière (Madame de La Fayette, *Hist. de Madame Henriette*, 2^e partie), c'est lui qui imagina en 1664, à Versailles, les fêtes de l'Île enchantée. Benserade a fait souvent dans ses ballets des vers en son honneur. C'était pour les poètes, qu'il aimait, un puissant protecteur. Aussi Quinault lui dédia-t-il le *Fantôme amoureux*, des Fontaines, la *Véritable Sémiramis*, Tristan, la *Mort de Sénèque*. Il avait bien accueilli la *Renommée aux Muses* de Racine; il témoigna de la bienveillance à Molière et à Corneille. Quelques critiques du *Misanthrope* prétendent cependant que c'est lui que Molière a voulu jouer dans Oronte, *l'homme au sonnet*. Voltaire rapporte dans son *Siècle de Louis XIV* (xxv) que c'est le duc de Saint-Aignan qui avait inspiré à Louis XIV l'idée « de choisir un nombre de Français et d'étrangers distingués dans la littérature, auxquels il donnerait des marques de sa générosité. » On a conservé de lui une *Épître*, adressée en 1650 à Scarron, dans laquelle il parle au poète sur un ton d'égalité charmante :

Tous ces honneurs et ces plaisirs si doux,
Me sont moins chers que d'être aimé de vous.

Le duc de Saint-Aignan a publié beaucoup de poésies dans le *Mercure* et dans d'autres recueils, et on lui attribue une tragi-comédie de *Bradamante*, imprimée sans nom d'auteur en 1637. Il existe au Musée de Blois un portrait du duc de Saint-Aignan. Si Racine a cédé aux mœurs du temps en écrivant en tête de ses premières tragédies des *Dédicaces*, il faut convenir qu'il les a bien placées.

quand ma pièce ne m'aurait produit que cet avantage, je pourrais dire que son succès aurait passé mes espérances ¹. Et que pouvais-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un si juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde ²? Aussi, MONSEIGNEUR, si *la Thébaïde* a reçu quelques applaudissements, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions ³.

J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler ⁴. On sait, MONSEIGNEUR, que si vous avez une parfaite connoissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses ⁵: aussi bien je ne vous dirais que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer ⁶. Il suffit que vous me permettiez de vous dire avec un profond respect que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RACINE.

1. La fin de cette phrase est un vers; il faut, en prose, éviter soigneusement ces vers de hasard. Racine reprendra cette expression dans *Andromaque* (V, v) :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance.

2. Là seulement l'éloge commence à nous paraître un peu excessif; il était cependant pour le siècle très discret. Voir les notes qui terminent la *Dédicace* d'*Andromaque* et celle de *Britannicus*.

3. Il faut convenir que ces flatteries sont joliment tournées.

4. Cette transition pour arriver à l'éloge des actions militaires du duc de Saint-Aignan est un peu affectée. Le protecteur de Racine avait fait ses preuves à la journée de Vaudrevange en Lorraine en 1635; il avait pris part au siège de Dôle et à la reprise de Corbie en 1636; il s'était signalé au siège de Landrecies en 1637. Lieutenant général du Roi, il avait, pendant la Fronde, rendu à la Régente d'importants services.

5. Profitables.

6. Manière adroite d'amener l'éloge de la troisième qualité du duc, la modestie.

PRÉFACE ¹.

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent. J'étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avais faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit ². Ils m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la *Thébaïde*. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou sous le nom d'*Antigone*. Mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte ³. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entraît dans des intérêts ⁴ tout nouveaux. Et il avait réuni en une seule pièce deux actions ⁵ différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle ⁶.

Je compris que cette duplicité ⁷ d'actions avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur les *Phéniciennes* d'Euripide ⁸. Car pour la *Thébaïde* qui est dans Sénèque, je

1. Racine a écrit cette *Préface* pour l'édition collective de ses œuvres qui parut en 1676.

2. S'il s'agissait de Molière, pourquoi, en 1676, Racine ne l'aurait-il pas dit ?

3. Le fameux récit de Rotrou remplit la scène II de l'acte III. Nous le donnons à la fin de cette tragédie.

4. Expression très claire, mais qui a vieilli.

5. Deux sujets.

6. Rotrou ne s'est pas éloigné d'Euripide autant que le dit Racine ; peut-être, en 1676, Racine n'avait-il plus qu'un assez vague souvenir de la tragédie qu'il avait imitée treize ans auparavant. Le drame d'Euripide se terminait par une sorte d'épilogue, dans lequel Créon défendait d'ensevelir les restes de Polynice, et Antigone refusait de lui obéir. Rotrou n'a donc fait que donner une importance beaucoup plus considérable à la dernière partie de la tragédie d'Euripide.

7. Ce mot, qui est pris ici dans son sens étymologique, n'emporte aucune idée malveillante.

8. Racine n'a suivi que de fort loin le plan d'Euripide.

suis un peu de l'opinion d'Heinsius ¹, et je tiens, comme lui, que non seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savait ce que c'était que tragédie ².

La catastrophe ³ de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin ⁴. Mais aussi c'est la *Thébaïde*. C'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Et je doute que je lui en donnasse ⁵ davantage, si c'était à recommencer. Car il faudrait ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble ⁶. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts ⁷ que ceux de cette fameuse haine qui les occupait tout entiers? Ou bien il faut jeter ⁸ l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets ⁹.

1. Daniel Heinsius, de Gand (1580-1655), auteur d'un traité latin sur la *Constitution de la tragédie*, qui parut en 1611, avait édité Silius Italicus (1600), Hésiode (1603), Théocrite (1603), Maxime de Tyr (1607), la *Poétique* d'Aristote (1611), Théophraste (1611-1613) et Horace (1612). Il composa en outre deux tragédies latines, *Herodes infanticida*, et *Auriacus*, dont le sujet est la mort de Guillaume le Taciturne, et quelques poèmes philosophiques ou satiriques. Racine fait allusion à l'édition de Sénèque le Tragique d'Heinsius (1611), dans laquelle on lit parmi les *Remarques sur la Thébaïde* : « Fabula declamatoris, ideoque indigna prorsus ista laude quam non nemo e vulgo ei tribuit. »

2. Latinisme : Quænam esset tragædia. — Nous verrons cependant que, dans le détail, Racine a souvent imité la tragédie latine, quel qu'en fût l'auteur.

3. La catastrophe est, en terme de théâtre, le dernier et principal événement d'une tragédie.

4. Il ne reste en effet au dénouement que les deux confidants, et encore la confidente gémit-elle de ne pas être morte avec Antigone.

5. Il y a là une construction qui étonne un peu tout d'abord, mais qui est très correcte. Voir la même tournure dans *Andromaque*, v. 278, v. 985-986; mais là, l'ellipse rend la tournure encore plus suprenante au premier aspect.

6. C'est ce que Schiller nous a montré dans sa *Fiancée de Messine*.

7. D'autres soins, d'autres préoccupations.

8. On dirait plutôt aujourd'hui : rejeter.

9. « Les deux plus grands tragiques de la France en ont usé bien différemment avec le public, dans un cas à peu près pareil. Pierre Corneille se fait une gloire de ne pas avoir traité l'amour, comme à l'ordinaire, dans la tragédie de *Sertorius* : Racine, au contraire, semble vouloir s'excuser d'avoir donné très peu de part à l'amour dans sa *Thébaïde*. C'est que le premier était âgé et jouissait d'une réputation bien affermie; le second était encore très-jeune, et la *Thébaïde* était son premier essai. » (RICCOBONI, *De la Réformation du théâtre*, 152-153.) Comme cette *Préface* fut écrite en 1676 seulement, le raisonnement de Riccoboni tombe à plat. Tout ce que dit ici Racine est fort juste. Quand l'amour n'est pas l'âme du drame, quand il n'est qu'un accessoire, comme il en est un trop souvent dans les tragédies de Corneille, il est froid et glacé, et ce n'est qu'à force d'esprit que le poète peut sauver la situation. Racine ne se dissimulait aucunement que les amours d'Antigone et d'Hémon dans la *Thébaïde* ne sont pas d'un intérêt poignant.

En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille¹.

1. Aussi la princesse Dircé nous entretenant de sa flamme dans l'*Œdipe* de Corneille, Philoctète soupirant pour la vieille Jocaste dans l'*Œdipe* de Voltaire, sont-ils tout à fait ridicules.

ACTEURS

ÉTÉOCLE, Roi de Thèbes. HUBERT ¹.
 POLYNICE, frère d'Étéocle. LA GRANGE ².

1. « Molière, qui reconnut des dispositions dans cet acteur, se donna la peine de le former lui-même, en fit un excellent comédien, et lui confia plusieurs rôles dans ses pièces, à mesure qu'il les donnait au public. Après la mort de ce grand homme, Hubert passa dans la troupe de Guénégaud, fut conservé à la réunion, se retira le 14 avril 1685, par permission du Roi du 24 février précédent, avec une pension de 1000 livres, et mourut le vendredi 19 novembre 1700. Hubert jouait avec succès les rôles de médecin, de marquis, et ceux de femme, tels que Madame Jourdain, la comtesse d'Escarbagnas, Bélise des *Femmes savantes*, Madame Pernelle, Madame Jobin de la *Devineresse*, etc. Hubert jouait aussi quelques confidants de tragédie. » (LEMAZURIER, *Galerie des act. du Th. Fr.*, t. 1, p. 289.)

2. « Charles Varlet, sieur de La Grange, né à Amiens, comédien dans une troupe de province, et ensuite dans celle de Molière, débuta en 1658 au théâtre du Petit-Bourbon, avec cet homme illustre qui avait pris plaisir à le former..... Dans la première scène de *l'Impromptu de Versailles*, après avoir donné des avis à plusieurs de ses camarades, Molière n'adresse à La Grange que cette phrase : *Pour vous, je n'ai rien à vous dire...* En 1673, il passa sur le théâtre de Guénégaud, et fut conservé à la réunion de 1680. La Grange jouait dans les deux genres ; à cette époque il quitta la tragédie, et s'en tint aux rôles du haut comique, dans lesquels il ne cessa de plaire au public. Quoique parvenu à un certain âge, il jouait encore les amoureux d'une manière noble et aisée ; la fin de sa carrière ne lui offrit aucuns désagréments. On lit dans *l'Histoire du Théâtre Français* de Chappuzeau (p. 282-284) : « La troupe du Palais-Royal a eu pour son premier orateur l'illustre Molière, qui, six ans avant sa mort, fut bien aise de se décharger de cet emploi, et pria Lagrange de le remplir à sa place. Celui-ci s'en est toujours acquitté dignement jusqu'à la rupture entière de la troupe du Palais-Royal, et il continua de l'exercer avec grande satisfaction des auditeurs dans la nouvelle troupe du Roi. Quoique sa taille ne passe guère la médiocre, c'est une taille bien prise, un air libre et dégagé ; et, sans l'ouïr parler, sa personne plait beaucoup. Il passe avec justice pour très-bon acteur, soit pour le sérieux, soit pour le comique, et il n'y a point de rôle qu'il n'exécute très-bien. Comme il a beaucoup de feu et de cette honnête hardiesse si nécessaire à l'orateur, il y a du plaisir à l'écouter quand il vient faire le compliment ; et celui dont il sut régaler l'assemblée à l'ouverture de la troupe du Roi était de la dernière justesse. Ce qu'il avait imaginé fut prononcé avec une merveilleuse grâce ; et je ne puis enfin dire de lui que ce que j'entends dire à tout le monde, qu'il est très-poli et dans ses discours et dans toutes ses actions ; mais il n'a pas seulement succédé à Molière dans la fonction d'orateur ; il lui a succédé aussi dans le soin et le zèle qu'il avait pour les intérêts communs, et pour toutes les affaires de la troupe, ayant tout ensemble de l'intelligence et du crédit. » La Grange avait épousé Marie Ragueneau, comédienne du même théâtre : il n'en eut qu'une fille, qu'il aimait beaucoup ; et, l'ayant mariée à un homme qui la rendit malheureuse, il mourut de chagrin le 1^{er} mars 1692. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, p. 298-301.)

JOCASTE ¹, mère de ces deux Princes et d'Antigone. M^{lle} BÉJART ².
 ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice. . . . M^{lle} DE BRIE ³.

1. Les deux premières éditions portent *Jocaste*, orthographe du vers 1509.

2. Madeleine Béjart, qui était l'aînée de cette famille d'acteurs, naquit le 8 janvier 1618. A dix-neuf ans, nous la trouvons dans le Languedoc, où la comédienne nomade charmait tout le monde par son talent et par son éclatante beauté de rousse. C'est là que commença sa longue liaison avec Esprit de Raymond de Moir-moiron, baron de Modène, gentilhomme ordinaire de Monsieur (Gaston d'Orléans). Elle en eut une fille, qui naquit le 3 juillet 1638, sept ans avant Armande Béjart, et avant que Molière s'associât aux destinées de la famille Béjart ; cette fille fut baptisée sous le nom de Françoise à la paroisse Saint-Eustache : il est donc impossible de la confondre avec Armande. En 1645, Madeleine eut l'audace de vouloir entrer en rivalité avec l'Hôtel de Bourgogne et le théâtre du Marais, et fonda l'*Illustre Théâtre*. La nouvelle troupe, dont Molière était membre, partit bientôt pour la province, en même temps que le baron de Modène se rendait à Rome avec Henri de Guise. De retour à Paris, Madeleine Béjart n'est plus directrice de la troupe ; elle est devenue simple sociétaire ; mais sa qualité de fondatrice et de doyenne lui conserve cependant une certaine supériorité dans la troupe, où elle joue les soubrettes et les reines. Ce double emploi, par une coutume singulière, fut longtemps confié à la même actrice, et c'est ce qui décida une spirituelle soubrette de la Comédie Française, Mademoiselle Joly, à jouer, le 23 octobre 1790, pour ramener le public au théâtre, le rôle d'Athalie (*Censeur dramatique*, III, 554). On lit sur les registres de la paroisse Saint-Paul : « Le 17 février 1672, demoiselle Magdeleine Béjart est décédée paroisse de Saint-Germain l'Auxerrois, de laquelle le corps a été apporté à l'église Saint-Paul, et ensuite inhumé sous les charniers de ladite église, le 19 dudit mois. — Signé : Béjart l'Éguisé. J. B. P. Molière. » Madeleine Béjart avait fait son testament le 2 janvier 1672. Elle instituait pour légataire universelle, après prélèvement des legs particuliers et d'une somme destinée à faire dire des messes pour son âme, sa sœur, Armande Béjart, et, par substitution, sa nièce, Madeleine-Esprit Poque-lin de Molière. Pierre Mignard, le célèbre peintre, était un des exécuteurs testamentaires. L'inventaire, dressé en présence de Pierre Mignard, porte, outre un mobilier assez élégant et une assez belle vaisselle d'argent, une somme de 17,900 livres en louis d'or et pistoles d'Espagne. Madeleine Béjart se mêla un peu de littérature. Le registre de La Grange porte qu'elle *raccommoda* la pièce de *Don Quichotte ou les Enchantements de Merlin*.

3. « Catherine Leclerc, femme d'Edme Wilquin, sieur de Brie ou Debric, comédienne de province, entra dans la troupe de Molière en 1658, passa en 1673 au théâtre de Guénégaud, fut conservée à la réunion, et reçut l'ordre de sa retraite avec une pension de 1000 livres, le lundi 19 juin 1684. Cependant il paraît qu'elle continua de jouer jusqu'au 14 avril 1685.... C'était une fort bonne actrice : grande, bien faite, extrêmement jolie, elle conserva longtemps un air de jeunesse. On sait que Molière lui confia le rôle d'*Agnès* dans l'*Ecole des Femmes*, jouée pour la première fois le 26 décembre 1662 ; et tous les historiens du théâtre rapportent l'anecdote suivante qui est relative à ce rôle. Quelques années avant la retraite de Mademoiselle Debric, ses camarades l'engagèrent à le céder à une autre actrice plus jeune, nommée Angélique Dueroisy. Lorsque celle-ci se présenta pour le jouer, le parterre demanda Mademoiselle Debric avec tant d'instance, qu'on fut obligé de l'aller chercher chez elle. Elle vint, joua le rôle en habit de ville, parce qu'on ne voulut pas même lui donner le temps d'en changer, reçut des applaudissements qui *ne finissaient point*, et conserva le rôle d'*Agnès* jusqu'à sa retraite. Elle le jouait encore à soixante-cinq ans.... On fit à cette occasion les vers suivants :

Il faut qu'elle ait été charmante,
 Puisqu'aujourd'hui, malgré ses ans,
 A peine des traits naissants
 Égalent sa beauté mourante.

Mademoiselle Debric mourut le 19 novembre 1706. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, t. II, p. 146-150.)

- CRÉON, oncle des Princes et de la Princesse . . LA THORILLIÈRE ¹.
 HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone. . . . BÉJART ².
 OLYMPE, confidente de Jocaste.
 ATTALE, confident de Créon.
 UN SOLDAT de l'armée de Polynice ³.
 GARDES ⁴.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais royal.

1. Voir les *Acteurs des Plaideurs*.

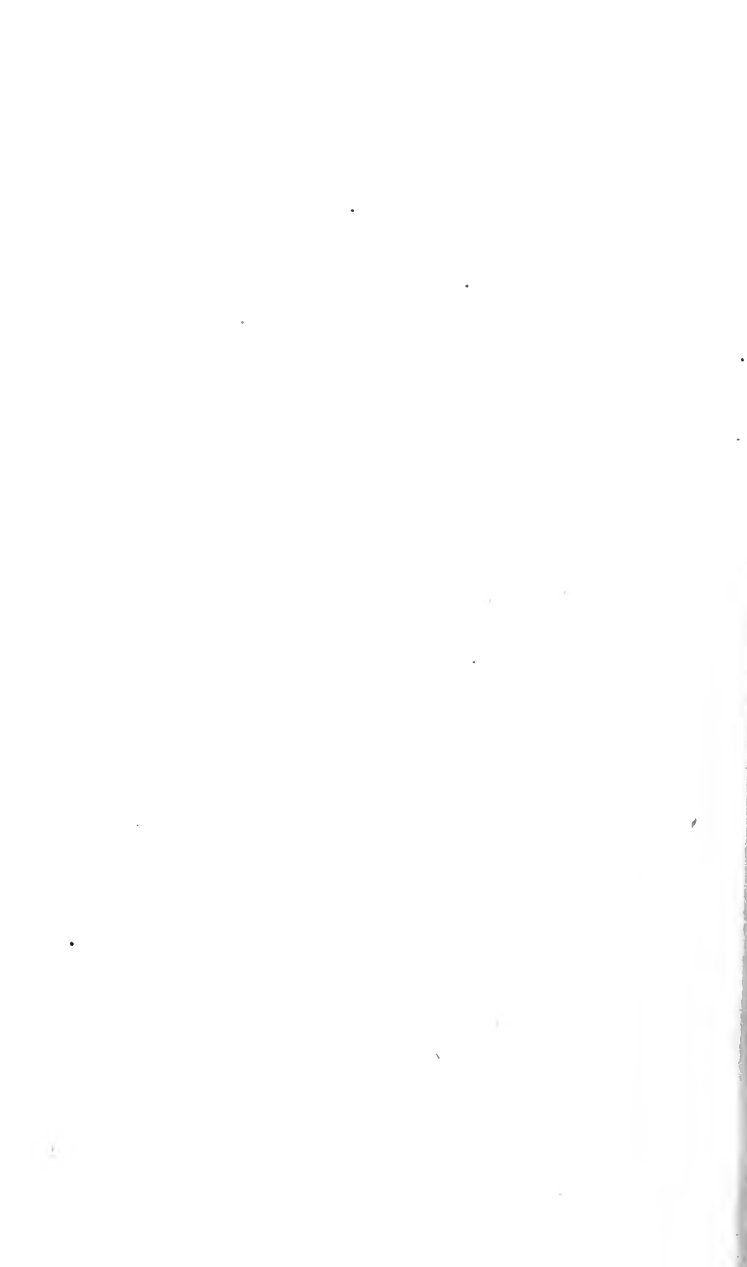
2. Louis Béjart naquit le 4 décembre 1630. A l'âge de quinze ans, il s'engagea avec son frère et ses sœurs dans l'illustre Théâtre, et mena avec eux et avec Molière le train de la comédie nomade. On a peu de détails sur lui pendant la période qui précéda la rentrée de la troupe à Paris. On sait qu'il était surnommé l'Éguisé. Devenu sociétaire de la troupe de Monsieur, les frères Parfaict nous disent qu'il joua avec succès dans le tragique les troisième et quatrième rôles, et dans le comique les pères et les seconds valets. La nature l'avait disgracié. Dans une pièce intitulée *Élomire hypocondre* (Élomire est l'anagramme de Molière) que le Boulanger de Chalussay avait dirigée contre Molière, Élomire disait à Angélique (Madeleine Béjart) :

Tes frères ? qui ? ce bègue et ce borgne boiteux.

C'est à la suite d'un accident que Béjart était devenu boiteux. Il avait aperçu un jour, place du Palais-Royal, deux de ses amis qui venaient de mettre l'épée à la main l'un contre l'autre. Béjart avait de la bravoure et du sang-froid ; il l'avait prouvé en 1665, lorsque que le théâtre du Palais-Royal avait été envahi par les soldats de la Maison du Roi. Il se jeta donc entre ses deux amis, et se blessa au pied, en rabattant avec son épée celle de l'un des adversaires. Il resta boiteux. Ce fut lui qui, dans *l'Avare*, joua d'original le rôle de La Flèche ; voilà pourquoi Molière a fait dire à Harpagon : « Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. » Tous les acteurs boitent depuis dans le rôle de La Flèche, et Cieéron-Rival nous dit même qu'on boita dans tous les rôles que tenait Béjart. Cependant Béjart dut, à cause de son infirmité, quitter le théâtre, dix-huit mois après *l'Avare*, à Pâques de l'an 1670. La Grange nous dit dans ses registres que « le sieur Béjart, par délibération de toute la troupe, a été mis à la pension de 1000 livres, et est sorti de la troupe. Cette pension a été la première établie à l'exemple de celle qu'on donne aux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. » Béjart mourut le 29 septembre 1678.

3. Var. — UN SOLDAT GREC.

4. La première édition porte UN PAGE avec les GARDES. Cet anachronisme singulier se trouvait déjà dans *la Thébaïde* de Robelin et dans *l'Antigone* de Roton. Segrain, dans son roman de *Bérénice* (t, 221), donnait également un page à Radamiste ; Mairét en donnait un à Solyman dans sa *Mort de Mustapha*. Malgré ces précédents, Racine n'a pas tardé à faire disparaître son page de *la Thébaïde*. — Voir la dernière note des *Acteurs de Mithridate*.



LA THÉBAÏDE

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe ? Ah mortelles douleurs !

1. *L'Antigone* de Rotrou s'ouvrait d'une façon toute semblable.

JOCASTE.

Qu'ils ont bien à propos usé de mon sommeil !
Ils n'ont pas appelé ma voix à leur conseil ;
Et, lorsqu'ils ont voulu tenter cette sortie,
On a bien su garder que j'en fusse avertie.
C'est bien, ô Nuit, c'est bien de tes plus noirs pavots
Que tu m'as distillé ce funeste repos.
Mais quel chef les conduit ?

ISMÈNE.

Étéocle lui-même.

On a reproché au début des deux tragédies de Rotrou et de Racine un peu d'obscurité : on ne sait ni qui parle, ni de qui il s'agit ; on n'adressera pas le même reproche au début de *l'Étéocle* de Legouvé ; mais on n'y trouvera pas la vivacité et l'émotion de celui de la *Thébaïde* :

JOCASTE.

Viens, ma chère Antigone, en ce jour de misère,
Entendre et partager les douleurs d'une mère ;
Quels maux m'apprête encor le céleste courroux ?
N'était-ce point assez que, pleurant un époux,
J'eusse vu si longtemps sur nus tristes rivages
L'impéotrable Sphinx exercer ses ravages ?
N'était-ce point assez qu'unie à son vainqueur,
Quand déjà le repos rebaisait dans mon cœur,
J'eusse vu, recevant une clarté funeste,
Dans mon époux un fils, dans l'hymen un inceste ;
Et qu'Édipe, brisant des liens abhorrés,
Eût éteint la lumière en ses yeux déchirés ?
Après tant de rhagrins, me faut-il voir encore
Deux fils, que du pouvoir l'ardente soif devore,
S'armer l'un contre l'autre, et leurs noires fureurs
De leur naissance impie attester les horreurs ?

Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs ¹ !
 Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes ²,
 Et le sommeil les ferme en de telles alarmes ³ !
 Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais, 5
 Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits ⁴ !
 Mais en sont-ils aux mains ?

OLYMPE.

Du haut de la muraille

Je les ai vus déjà tous rangés en bataille ;
 J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts ;
 Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts. 10
 J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même ⁵ ;
 Il marche des premiers, et d'une ardeur extrême ⁶
 Il montre aux plus hardis à braver le danger ⁷.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger ⁸.
 Que l'on coure avertir et hâter la Princesse ⁹ ; 15
 Je l'attends ¹⁰. Juste ciel, soutenez ma faiblesse ¹¹ !
 Il faut courir, Olympe, après ces inhumains ¹² ;
 Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
 Nous voici donc, hélas ! à ce jour détestable ¹³

1. C'est pendant le sommeil de Jocaste qu'Étéocle a tenté une sortie.

2. Racine reprendra cette expression dans *Andromaque* (II, 1) :

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes....

3. Voir *Esther*, note du vers 297.

4. Var. — Il devait bien plutôt les fermer pour jamais
 Que de favoriser le plus noir des forfaits. (1664-87.)

Jocaste, pendant toute la pièce, demandera la mort au ciel, et ne s'avisera qu'assez tard de suivre le conseil du proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera.

5. C'est le premier nom propre qui soit prononcé ; les expositions de Racine seront dorénavant plus prompts.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

7. Que ces vers semblent faibles, quand on les compare à ceux par lesquels Virgile (*Énéide*, IX, 28-29) peint la marche de Turnus :

Medio dux agmine Turnus

Vertitur arua tenens, et toto vertice supra est.

8. La douleur de Jocaste porte tout à l'extrême ; c'est, de la part du poète, un artifice habile, qui nous prépare au duel fratricide d'Étéocle et de Polynice.

9. Var. — Que l'on aille au plus vite avertir la Princesse (1664).

La Princesse ! nous voilà bien loin du théâtre grec.

10. Dans l'édition de 1664, c'est à un page que Jocaste s'adresse. Le poète ayant supprimé ce page, il faut supposer que Jocaste s'adresse à quelques-unes de ses femmes, qui ne sont pas plus mentionnées en tête de cette scène que les femmes de Monime en tête du dernier acte de *Mithridate*, et celles de Phèdre à la dernière scène de la tragédie.

11. Cette apostrophe au ciel, avec un verbe au pluriel, n'est pas dans le génie grec.

12. Var. — Il faut, il faut courir après ces inhumains (1664-87).

13. Var. — Nous voici donc, Olympe, à ce jour détestable (1664-87).

La correction faite par le poète au vers 17 l'obligeait à modifier le vers 10.

Dont la seule frayeur me rendait misérable ¹ ! 20
 Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi ²,
 Et le courroux du sort. voulait être assouvi.
 O toi, Soleil, ô toi qui rends le jour au monde ³,
 Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
 A de si noirs forfaits prêtés-tu tes rayons ⁴ ? 25
 Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
 Mais ces monstres ⁵, hélas ! ne t'épouvantent guères :
 La race de Laïus les a rendus vulgaires ⁶ ;
 Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
 Après ceux que le père et la mère ont commis ⁷. 30
 Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
 S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides :
 Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
 Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux ⁸.

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères ? 35

ANTIGONE.

Oui, Madame : on m'a dit la fureur de mes frères.

1. Digne de pitié, comme dans *Esther* (II, 1) :

Hâi, craïot, envi, souvent plus misérable
 Que tous les malheureux que mon pouvoïr accable.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 505.

3. Var. — O toi, qui que tu sois, qui rends le jour au monde. (1664-87.)

Jocaste ouvrait les *Phéniennes* d'Euripide par une apostrophe au soleil.

4. *Prêtés-tu tes* : exemple de cacophonie : ils sont rares chez Racine.

5. *Monstre* est pris ici dans le sens d'*action monstrueuse*.

6. Var. — Le seul sang de Laïus les a rendus vulgaires. (1664-87.)

Louis Racine trouve, nous ne savons pourquoi, que *vulgaires* pour *communs* est ici une mauvaise expression.

7. La douleur égare Jocaste : son crime et ceux d'Œdipe étaient inconscients, ce n'étaient donc plus des crimes.

8. Racine a supprimé ici quatre vers :

Ce sang, en leur donnant la lumière céleste.
 Leur donna pour le crime une pente funeste ;
 Et leurs cœurs, infectés de ce fatal poison.
 S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison.

Dans la tragédie de Sénèque (80-82), Œdipe s'étonnait d'avoir mis au jour une fille vertueuse.

Unde in nefanda specimen egregium domo ?
 Unde ista generi virgo dissimilis suo ?
 Fortuna, credis ? Aliquis est ex me pius.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas ¹
 Arrêter, s'il se peut, leur parricide bras.
 Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ²;
 Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
 Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
 Répandre notre sang pour attaquer le leur ³.

40

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le Roi lui-même ⁴.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi ⁵; ma douleur est extrême ⁶.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous ? et quel trouble...

1. Racine avait d'abord écrit :

Allons, chère Antigone, allons tout de ce pas (1664-87).

Sénèque avait développé plus longuement cette idée (*Phœnissæ*, v. 407-411) :

Ibo, ibo, et armis obvium opponam caput.
 Stabo inter arma : petere qui fratrem volet,
 Petat antè matrem ; tela, qui fuerit pius,
 Rogante ponat matre ; qui non est pius,
 Incipiat a me ;

et Robert Garnier aussi (*Antigone*, II) :

J'irai, j'irai, soudaine, et serai toute prête
 D'affronter leurs couteaux et leur tendre la tête,
 Leur tendre la poitrine, afin que celui d'eux
 Qui meurtrira son frère en puisse meurtrir deux.
 S'ils ont quelques bontés, mes piloyables larmes
 Les devront émonvoir à mettre bas les armes ;
 Mais, s'ils n'en ont aucune, ils devront commencer
 En moi leur parricide, et sur moi s'élançer.

Enfin la Jocaste de Rotrou avait dit (*Antigone*, I, 1) :

Allons tôt, c'est trop d'ordre en ce désordre extrême :
 Ce poil mal ordonné, cette confusion
 Me sera bien séante en cette occasion.
 Nature, confonds-les, c'est ici ton office :
 Tout dépend de toi seule, et rien de l'artifice ;
 Viens te montrer, mon sein, qui les a allaiés ;
 Avancez-vous, mes bras, qui les avez portés ;
 Toi, flanc incestueux dont ils ont pris naissance,
 Viens, s'ils ont du respect, faire voir ta puissance.

2. Le mot *tendre* est ici tout à fait impropre : ces incorrections seront fort rares chez Racine.

3. *Attaquer le sang de quelqu'un* n'est pas une expression heureuse.

4. C'est d'une voix étranglée par la terreur qu'Antigone prononce ces mots.

5. Voir la *Notice sur Esther*, t. IV, p. 183, note 1.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

JOCASTE.

Ah ! mon fils, 45

Quelles traces de sang vois-je sur vos habits ¹?
Est-ce du sang d'un frère? ou n'est-ce point du vôtre ²?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté
Pour combattre à mes yeux ne s'est point présenté. 50
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie :
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ³,
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux ⁴.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine 55

1. Racine a tiré cet effet dramatique d'une réflexion assez froide que faisait en mauvais vers la Jocaste de Rotrou :

Ce cœur dénaturé, teint du sang de son frère,
Se vient-il rafraîchir dans les bras de sa mère?
(*Antigone*, I. II.)

Tout ce début de la *Thébaïde* est éminemment tragique, et peu de pièces offrent une exposition plus dramatique; malheureusement Racine ne saura pas toujours maintenir l'intérêt. — Il avait d'abord écrit :

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous? Et quel mal si caché....

JOCASTE.

Ah ! mon fils, de quel sang êtes-vous là taché? (1664.)

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous et quel mal si caché..,

JOCASTE.

Ah ! mon fils, de quel sang revenez-vous taché? (1676-87.)

2. Var. — Est-ce de votre frère, ou n'est-ce point du vôtre? (1664.)

3. Var. — Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté.
Seulement quelques Grecs, d'un insolent courage,
M'ayant osé d'abord disputer le passage,
[J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux]. (1664)
Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté.
Du camp des Argiens une troupe hardie
[M'a voulu de nos murs disputer la sortie]. (1676-87.)

Poudre et *poussière* ne sont synonymes que dans le style élevé; autrement *poudre* se dit des substances pulvérisées, *poussière* de la terre desséchée et réduite en particules.

4. Rien ne cause impression sur le public comme la vue du sang sur les habits d'un acteur. Nous doutons cependant qu'au xvii^e siècle cet effet réaliste se soit manifesté autre part que dans le texte de Racine. On ne devait pas plus voir les taches de sang sur les vêtements d'Étéocle que les marques du couteau d'Athalie sur la poitrine de Joas.

Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine¹ ?

ÉTÉOCLE.

Madame, il était temps que j'en usasse ainsi²,

Et je perdais ma gloire à demeurer ici³.

Le peuple, à qui la faim se faisait déjà craindre,

De mon peu de vigueur commençait à se plaindre, 60

Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné,

Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné.

Il le faut satisfaire ; et, quoi qu'il en arrive,
Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive⁴.

Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats⁵, 65

Qu'elle soit seulement juge de nos combats.

J'ai des forces assez pour tenir la campagne,

Et si quelque bonheur nos armes accompagne⁶,

L'insolent Polynice et ses fiers alliés⁷

Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds. 70

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel ! souiller vos armes⁸ ?

1. *Soudaine et tout à coup*, exprimant la même idée, forment pléonasme-nous aimions autant le premier texte :

Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée ?

Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée ? (1664-84.)

2. Hémistiche prosaïque et dur.

3. Entre ce vers et le suivant on lit dans les éditions de 1664 et de 1676 :

Je n'ai que trop languï derrière une muraille.

Je brûlais de me voir en un champ de bataille.

Lorsque l'on peut paraître au milieu des hasards,

Un grand cœur est honteux de garder des remparts.

J'étais las d'endurer que le fier Polynice

Me reprochât tout haut cet indigne exercice,

Et criât aux Thébains, afin de les gagner,

Que je laissais aux fers ceux qui me font régner.

Le dernier vers se lit dans l'édition de 1687 :

Que je laissais périr ceux qui me font régner.

4. Bloquée.

5. Il ne se défendra plus du haut des remparts ; il veut descendre dans la plaine.

6. Inversion pénible et dure ; Racine n'est pas encore maître des secrets de l'alexandrin.

7. Var. — L'insolent Polynice et ses Grecs orgueilleux

Laisseront Thèbes libre, ou mourront à ses yeux. (1664.)

8. Var. — Vous préserve le ciel d'une telle victoire !

Thèbes ne veut point voir une action si noire.

Laissez là son salut et n'y songez jamais ;

La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix.

Dure-t-elle à jamais, cette cruelle guerre

Dont le flambeau fatal désole cette terre !

Prolongez nos malheurs, augmentez-les toujours,

Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours !

Vous-même d'un tel sang souilleriez-vous vos armes ?

[La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?] (1664.)

La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?
 Si par un parricide ¹ il la fallait gagner ²,
 Ah ! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner ³ ?
 Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime, 75
 De nous donner la paix sans le secours ⁴ d'un crime,
 Et, de votre courroux triomphant aujourd'hui,
 Contenter votre frère, et régner avec lui ⁵.

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner partager ma couronne,
 Et céder lâchement ce que mon droit me donne ? 80

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang ⁶
 Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
 Œdipe, en achevant sa triste destinée,
 Ordonna que chacun régnerait son année ;
 Et, n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois, 85
 Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux Rois ⁷.
 A ces conditions vous daignâtes ⁸ souscrire.
 Le sort vous appela le premier à l'empire,
 Vous montâtes au trône ; il n'en fut point jaloux :
 Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous ? 90

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre ;
 Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre ⁹ ;

1. *Parricide* est pris ici dans son sens le plus général : crime monstrueux.

2. Voir la note du vers 474.

3. Jocaste dit semblablement à Étéocle dans les *Phéniciennes* d'Euripide (349-350) :

Τὴν τὴν πορρωτὴ ἀδικίαν εὐδαίμονα,
 Τίμης ὑπέροιστο, καὶ μὲν ἤγγισται τόδε,
 Περιβλάπτειται τίμην :

4. Expression embarrassée et malheureuse.

5. Var. — Vous pouvez vous montrer généreux tout à fait,
 Contenter votre frère et régner en effet.

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner lui céder ma couronne,
 Quand le sang et le peuple à la fois me la donne ? (1664-87.)

6. Var. — Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang. (1664.)

7. Var. — Il voulut que tous deux vous en fussiez les Rois.
 A ces conditions vous voulûtes souscrire. (1664-87.)

Cette mesure était si bien le moyen de rendre ennemis à jamais deux frères déjà mal disposés l'un pour l'autre, que plusieurs poètes y ont vu une malédiction jetée par Œdipe mourant sur ses fils ingrats.

8. Par ce mot poli Jocaste se flatte d'attendrir son fils.

9. Racine avait d'abord donné plus d'étendue à ce développement :

ÉTÉOCLE.

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père.
 Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire ?
 On promet tout, Madame, afin d'y parvenir ;

Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
 C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser. 95
 Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
 Après avoir six mois senti sa violence ¹?
 Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain,
 Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ²?
 Prendrait-elle pour Roi l'esclave de Mycène,
 Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine, 100
 Qui s'est au Roi d'Argos indignement soumis,
 Et que l'hymen ³ attaché à nos fiers ennemis?
 Lorsque le Roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
 Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre ⁴ ;
 L'amour eut peu de part à cet hymen honteux, 105
 Et la seule fureur en alluma les feux ⁵.
 Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ⁶ ;

Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
 J'étais alors sujet et dans l'obéissance,
 Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
 Ce que je fis alors ne m'est plus une loi :
 Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un Roi.
 D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
 Un Roi sort à l'instant de sa propre personne :
 L'intérêt du public doit devenir le sien ;
 Il doit tout à l'État et ne se doit plus rien.

JOCASTE.

Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
 Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire ;
 Et quand ce nouveau rang l'affranchirait des lois,
 Au moins doit-il tenir sa parole à des Rois.

ÉTÉOCLE.

Polynice à ce titre aurait tort de prétendre :
 Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre ;
 Et lorsque sur le trône il s'est venu placer... (1664.)

1. Voilà six mois que Polynice est venu mettre le siège devant Thèbes.

2. L'heureuse hardiesse de cette expression et de quelques autres pouvait déjà faire pressentir à quel point de perfection Racine allait porter l'art du style.

3. Voir *Mithridate*, note du vers 207.

4. *Espérer de*, tournure qui a un peu vieilli. Racine l'emploiera encore dans *Andromaque* (I, iv) :

Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
 Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector ;

et dans *Britannicus* (II, vi) :

Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore ?

5. Bien que seulement indiqué, ce rapprochement entre les feux de la fureur et les feux de l'hymen ne nous paraît pas aujourd'hui fort heureux. — On trouve dans Stace de longs détails sur le mariage de Polynice.

6. Racine a imité ce développement de Rotrou (*Antigone*, I, III) :

Sur le désir des miens mon trône se soutient.
 Je lui cédaï l'État, mais l'État me retient.
 J'étais prêt à quitter le sceptre qu'on lui nie ;
 Le peuple aime mon règne et craint sa tyrannie ;
 Je le possède aussi moins que je ne le sers :
 Les honneurs qu'il me rend sont d'honorables fers.

Elle s'attend par moi de voir finir ses peines ¹ :
 Il la faut accuser si je manque de foi,
 Et je suis son captif, je ne suis pas son Roi ². 110

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
 Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche.
 Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas,
 Et le crime tout seul a pour vous des appas ³.
 Hé bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide, 115
 Je vous offre à commettre un double parricide :
 Versez le sang d'un frère ; et si c'est peu du sien,
 Je vous invite encore à répandre le mien ⁴.
 Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
 D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre ; 120
 Et, n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
 De tous les criminels vous serez le plus grand ⁵.

ÉTÉOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire ⁶ :
 Il faut sortir du trône ⁷ et couronner mon frère ;

1. On trouve dans *Bérénice* un autre exemple de cette forme : *s'attendre de* :
 Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater.

Quelques grammairiens, déclarant cette tournure incorrecte, ont soutenu que Racine ne l'avait employée dans *Bérénice* que pour éviter le hiatus ; mais il n'avait pas ici d'hiatus à éviter, pas plus que La Fontaine lorsqu'il écrivait dans ses *Fables* (X, m) :

On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.

2. Toutes les raisons que donne Étéocle sont fort mauvaises : le mariage de Polynice n'a rien de honteux, et quant au dernier argument invoqué par le roi, il est ridicule.

3. Ici Jocaste déraisonne ; mais on aimait alors à voir déraisonner les douleurs tragiques. — Pour *appas*, voir *Mithridate*, note du vers 681.

4. Geoffroy remarque que Racine modèle ici maladroitement sa Jocaste sur le moins heureux peut-être des personnages de Corneille, la Sabine d'*Horace*.

5. Il est curieux de rapprocher de ce morceau froid et faux les admirables imprecations d'Agrippine dans *Britannicus* (V, vi) ; on verra l'étendue du chemin parcouru par Racine, et la rapidité de sa marche.

6. Racine a pris ce mouvement à l'*Astrate* de Quinault (1663) :

Eh bien, Madame, eh bien, il faut vous obéir.

Il l'imitera de plus près encore dans *Andromaque* (I, iv) :

Eh bien ! Madame, eh bien, il faut vous obéir :
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.

7. *Sortir du trône* n'est pas une expression très heureuse.

Il faut, pour seconder votre injuste projet¹, 125
 De son Roi que j'étais, devenir son sujet ;
 Et, pour vous élever au comble de la joie,
 Il faut à sa fureur que je me livre en proie² ;
 Il faut par mon trépas³...

JOCASTE.

Ah ciel! quelle rigueur!

Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur⁴! 130
 Je ne demande pas que vous quittiez l'empire :
 Régniez toujours, mon fils, c'est ce que je desire⁵.
 Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
 Si pour moi votre cœur garde quelque amitié⁶,
 Et si vous prenez soin de votre gloire même, 135
 Associez un frère à cet honneur suprême.
 Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous ;
 Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
 Les peuples, admirant cette vertu sublime,
 Voudront toujours pour prince un Roi si magnanime, 140
 Et cet illustre effort⁷, loin d'affaiblir vos droits,
 Vous rendra le plus juste et le plus grand des Rois.
 Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible⁸,
 Si la paix à ce prix vous paraît impossible,
 Et si le diadème a pour vous tant d'attraits⁹, 145
 Au moins consolez-moi de¹⁰ quelque heure de paix.

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1132.

2. C'est contre Antigone que l'Étéocle d'Alfieri (*Polinice*, trad. Petitot, I, III) manifeste de la défiance : « Vous savez donc ses desseins ; il me paraît qu'ils vous sont bien connus. Vous vous ressemblez peut-être tous deux. »

3. Étéocle n'est pas sincère en parlant ainsi ; c'est un moyen pour lui de se délivrer des reproches de sa mère.

4. Phèdre dira à Hippolyte (II, v) :

Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

6. Voir *Athalie*, note du vers 717.

7. Ce mot était d'un usage très commun dans la langue tragique du XVII^e siècle ; Corneille en fait un emploi fréquent, sans y attacher grand sens, et Racine lui-même ne lui en donnera pas beaucoup plus, lorsqu'il écrira dans *Bérénice* (I, III) :

Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête,
 Vous attend pour témoin de cette illustre fête.

8. Jocaste voit que le visage de son fils reste impassible ; elle se résout dououreusement à demander moins. — Corneille quelquefois, et Crébillon toujours, remplacent dans cette tournure le verbe *trouver* par le verbe *éprouver* :

Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle.

(*L'Illusion comique*, II, 1.)

9. Var. — Et que le diadème ait pour vous tant d'attraits.

10. *De* est ici pour *par*.

Accordez cette grâce aux larmes d'une mère¹.
 Et cependant², mon fils, j'irai voir votre frère ;
 La pitié dans son âme aura peut-être lieu³,
 Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu⁴. 150
 Dès ce même moment permettez que je sorte :
 J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
 Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir⁵.

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir, vous le pouvez revoir⁶ ;
 Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes, 155
 Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
 Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
 Et le faire venir jusque dans ce palais⁷.
 J'irai plus loin encore ; et pour faire connaître⁸
 Qu'il a tort en effet de me nommer un traître, 160
 Et que je ne suis pas un tyran odieux,
 Que l'on fasse parler et le peuple et les Dieux⁹.
 Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;
 Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse¹⁰.

1. Var. — Accordez quelque trêve à ma douleur amère. (1664-87.)
 Racine se souvient ici de Sènèque (*Phœnissæ*, 484-487) :

Si pacis odium est, furere si bello placet,
 Inducias te mater exiguas rogal,
 Ferat ut reverso post fugam natu oscula,
 Vel prima vel suprema.

2. Pendant cette trêve.

3. *Place*, comme dans ces vers de Quinault (*Le Faux Tiberinus*. V, v)

Je le plains, mais le bien qu'en nous le ciel m'envoie,
 Ne laisse dans mon cœur de lieu que pour la joie.

4. C'est ce cri déchirant qui triomphe de la rigueur d'Étéocle ; Jocaste, qui s'en aperçoit, se hâte de profiter de son avantage.

5. Racine avait d'abord placé ici un vers faible :

Dans cette occasion rien ne peut m'émouvoir.

6. Var. — Madame, sans sortir vous le pouvez bien voir. (1664.)

7. Étéocle, dans la tragédie de Legouvé (I. II), explique (ce que ne fait pas l'Étéocle de Racine) pourquoi il ne permet pas à sa mère d'aller voir Polynice :

Il répandrait partout qu'Étéocle a tremblé....
 Que dis-je ? à votre aspect s'il osait davantage !
 S'il osait dans son camp vous garder en otage !

L'Étéocle de Racine, qui est plus poli, couvre ces motifs d'un voile de déférence pour Jocaste. L'unité de lieu exigeait d'ailleurs que Polynice pénétrât dans Thèbes.

8. Var. — Je ferai plus encore, et pour faire connaître (1664-87.)

9. Étéocle veut se donner le beau rôle, et sans peine ; il sait ce que répondra le peuple, et se charge de faire parler les Dieux.

10. Var. — Si le peuple le veut, je lui cède ma place ;

Mais qu'il se rende aussi, si le peuple le chasse. (1664-1676.)

Je ne force personne¹ ; et j'engage ma foi 165
De laisser aux Thébains à se choisir un Roi².

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON³.

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes⁴ :
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà tout en larmes⁵ :
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts. 170

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
Cependant⁶ vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice, et lui parler de paix.
Créon, la Reine ici commande en mon absence ; 175
Disposez tout le monde à son obéissance⁷ ;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménéceé, et j'en ai fait le choix⁸.
Comme il a de l'honneur autant que de courage⁹,

1. C'est-à-dire : je laisse chacun libre d'exprimer son avis.

2. Cette construction, *laisser*, accompagné deux fois de la proposition *à*, se rencontre rarement.

3. « Dans l'emploi des tyrans, je voudrais un homme de très grande taille, maigre, ayant l'œil creux, le regard errant, les sourcils épais, la physionomie sombre, ne parlant, ne gesticulant jamais qu'avec l'air de la méfiance, et n'offrant, dans tout son ensemble, qu'un homme continuellement dévoré de projets et de remords. — Il me semble que le comédien qui posséderait, ou parviendrait à se donner cette façon d'être, n'aurait plus après qu'à dire les vers : les trois quarts de ses études seraient faits. » (Mademoiselle CLAIRON, *Mémoires*, p. 252.)

4. « Le peuple, qui a été témoin qu'Étéocle est sorti de Thèbes, n'a pu ignorer sa rentrée ; sa frayeur est donc ici sans fondement. L'empressement de Créon à venir trouver le roi n'a pas une meilleure cause. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

5. Cette entrée de Créon montre clairement qu'Étéocle sait bien ce qu'il fait, lorsqu'il propose de s'en remettre à la décision du peuple.

6. Pendant ce temps.

7. Comme Étéocle, Néron espérera calmer sa mère en l'entourant des insinuations de la puissance (*Britannicus*, IV, 11) :

Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

8. Hémistiche de remplissage. C'est pour éviter de pareilles faiblesses que Boileau donna le conseil à Racine de faire toujours, à son exemple, le second vers avant le premier.

9. Racine avait d'abord écrit :

Comme il a de l'honneur autant que du courage.

Ce vers a pour but de nous réparer au dévouement de Ménéceé.

Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage¹, 180
 Et sa vertu suffit pour les rendre assurés².
 Commandez-lui, Madame.

(A Créon.)

Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi? Seigneur....

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue³?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas; 185
 Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCÈNE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, Madame⁴? et par quelle conduite⁵
 Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
 Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;

Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver⁶. 190

CRÉON.

Eh quoi, Madame, eh quoi? dans l'état où nous sommes,
 Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes
 La fortune promet toute chose aux Thébains⁷,
 Le Roi se laisse ôter la victoire des mains?

1. Voir *Athalie*, note du vers 975.

2. Confiants, comme dans cette phrase de Bossuet : « N'è vous tenez point pour assurée sur votre vertu. »

3. Rien, dans ce que vient de dire Étéocle en présence de Créon, ne peut autoriser ce dernier à croire que le roi veut abdiquer.

4. Louis Racine a remarqué que Créon devait suivre Étéocle, ou expliquer pourquoi il s'arrêtait. Remarquons à notre tour qu'Étéocle a donné à Créon des ordres qu'il doit exécuter avant de rejoindre le roi. — Dans Sophocle, Créon est le propre frère de Jocaste; Racine ne semble pas avoir suivi cette tradition.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 131.

6. L'accumulation des s et des c dans ce vers y produit un effet désagréable

7. Toute chose, latinisme.

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle : 195
 La honte et les remords vont souvent après elle.
 Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
 Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
 Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire
 Que lui laisser gagner une telle victoire ? 200

CRÉON.

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine¹,
 Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'État leur servira de loi. 205

CRÉON.

L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un Roi²,
 Qui d'un ordre constant³ gouvernant ses provinces,
 Accoutume à ses lois et le peuple et les princes⁴.
 Ce règne interrompu de deux Rois différents,
 En lui donnant deux Rois, lui donne deux tyrans. 210
 Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire⁵

1. Voltaire a placé ce vers tout entier dans sa *Rome sauvée* (II, III). Photin disait dans le *Pompée* de Corneille (II, III) :

....C'est ne régner pas qu'être deux à régner ;
 Un Roi qui s'y résout est mauvais politique ;
 Il détruit son pouvoir quand il le communique.

2. Homère avait dit (*Iliade*, II, 204) :

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κείρανος ἔστω.

Créon est dans le vrai ; le politique raisonne mieux que la mère ; mais il ne cherche qu'à perdre les deux frères, que Jocaste veut sauver.

3. Sans ces bouleversements administratifs qu'amènerait chaque année le changement de souverain.

4. La difficulté de trouver une rime à *provinces* a forcé Racine à nous présenter ici des *princes* que nous ne nous attendions guère à y rencontrer.

5. Var. — Vous les verriez toujours, l'un à l'autre contraire,
 Détruire aveuglément ce qu'aurait fait un frère,
 L'un sur l'autre toujours former quelque attentat. (1664-87.)

Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère ¹ ;
 Vous les verriez toujours former quelque attentat ²,
 Et changer tous les ans la face de l'État.
 Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire, 215
 Accroît leur violence en bornant leur empire.
 Tous deux feront gémir les peuples tour à tour :
 Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour,
 Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
 Et d'horribles dégâts signalent leur passage ³. 220

JOCASTE.

On les verrait plutôt par de nobles projets
 Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets ⁴.
 Mais avouez, Créon, que toute votre peine,
 C'est de voir que la paix rend votre atteinte vaine ;
 Qu'elle assure à mes fils le trône où ⁵ vous tendez, 225
 Et va rompre le piège où vous les attendez ⁶.
 Comme, après leur trépas, le droit de la naissance ⁷
 Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
 Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
 Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ; 230
 Et votre ambition, qui tend à leur fortune ⁸,
 Vous donne pour tous deux une haine commune.
 Vous inspirez au Roi vos conseils dangereux ⁹,

1. Stace, dans sa *Thébaïde* (I, 173-178), avait prêté à un Thébain ces paroles :

.....Hincne Ozyriis, ait, aspera rebus
 Fata tulere vicem ? toties mutare timendos,
 Alternoque jugo dubitantia subdere colla !
 Partiti versant populorum fata, manaque
 Fortunam fecere levem. Semperne vicissim
 Exsulibus servire dabor ?

2. On appelle *attentat* une entreprise criminelle contre les lois.

3. Var. — Et par de grands dégâts signalent leur passage (1664).

Tout ce couplet est excellent, net, précis, bien écrit ; de plus, tout ce que dit Créon est juste, et le public s'y associe ; mais ce personnage ne lui a pas encore été présenté ; il ignore qu'il a affaire à un traître ; il sera longtemps avant de savoir ce qu'il doit penser de Créon, et il en résultera pour lui une certaine gêne.

4. Il faut être mère pour se repaître de pareilles chimères.

5. Voir la note du vers 537.

6. Racine avait écrit d'abord :

Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
 Elle rend pour jamais vos desseins avortés (1664).

7. Var. — Comme après mes enfants le droit de la naissance.... (1664).

Nous avons déjà remarqué que Racine n'explique pas le lien de parenté qui unit Créon aux deux princesses.

8. Expression embarrassée et obscure.

9. *Inspirer* est pris ici dans son sens étymologique, *souffler à* ou *dans*.

Et vous en servez un pour les perdre tous deux ¹.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères ². 235

Mes respects pour le Roi sont ardents et sincères ³ ;

Et mon ambition est de le maintenir

Au trône où vous croyez que je veux parvenir ⁴.

Le soin ⁵ de sa grandeur est le seul qui m'anime ;

Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime : 240

Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi ⁶,

Chacun n'est pas ici criminel comme moi ⁷.

JOCASTE.

Je suis mère, Créon ; et, si j'aime son frère ⁸,

La personne du roi ne m'en est pas moins chère.

De lâches courtisans peuvent bien le haïr ⁹ ; 245

Mais une mère enfin ne peut pas se trahir ¹⁰.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres ¹¹ :

Les ennemis du Roi ne sont pas tous les vôtres ;

Créon, vous êtes père, et dans ces ennemis

Peut-être songez-vous que vous avez un fils. 250

1. Dans l'*Antigone* de Rotrou (II, iv), c'est Etéocle qui disait à Créon

Votre intérêt, Créon, vous ment plus que ma gloire ;
Vous pressez le combat et craignez la victoire,
Vous savez qu'après nous le sceptre des Thébains,
Par ordre et droit de sang, doit passer en vos mains.
Mais les garde le ciel de votre tyrannie !

2. Créon accepte avec beaucoup de modération les reproches violents de Jocaste ; il se contente de répondre qu'il ne se flatte point d'aussi folles et criminelles espérances. — On appelle *chimères* des imaginations absurdes. La *Chimère* était mythologiquement un monstre, qui avait la queue d'un dragon, le ventre d'une chèvre, le poitrail et la tête d'un lion, et dont la gueule vomissait des flammes.

3. Pluriel poétique.

4. Voir la note du vers 537.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

7. Créon ne s'est pas irrité des soupçons de Jocaste ; il y répond par de perfides imputations.

8. Var. — Tant que pour ennemi le Roi n'aura qu'un frère,
Sa personne, Créon, me sera toujours chère. (1664-87.)

9. Pour flatter le roi. Toute cette dispute est bien froide après l'intérêt dramatique des premières scènes.

10. Trahir son cœur, sa tendresse ; l'expression n'est pas nette.

11. Ce premier acte finit très froidement ; l'exposition, qui devait le commencer, y est rejetée à la fin. Ce n'est que dans la cinquième scène que nous découvrons les véritables sentiments de Créon pour Etéocle, l'existence d'Ilémon, son amour pour Antigone, l'amour que lui porte cette princesse, et son horreur pour Créon qui ose l'aimer. Nous aurions dû apprendre tout cela dès la première scène, ou si le plan de l'auteur s'y opposait, il devait reporter ces explications au début du second acte. Quand l'action est engagée, de simples conversations sont oiseuses et insipides.

On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice ¹.

CRÉON.

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice :
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un ² ;
Et je souhaiterais, dans ma juste colère, 255
Que chacun le haït comme le haït son père ³.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige ⁴ ;
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige ⁵, 260
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer ⁶.
La honte suit toujours le parti des rebelles ;
Leurs grandes actions sont les plus criminelles :
Ils signalent leur crime en signalant leur bras ⁷, 265
Et la gloire n'est point où les Bois ne sont pas ⁸.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure ⁹.

1. Il est trop évident que ce vers ne s'adresse pas tant à Créon qu'aux spectateurs.

2. Le motif de la haine de Créon, c'est qu'il soupçonne un rival dans son fils ; mais le spectateur n'en sait encore rien.

3. Ce vers, qui semble exprimer une pensée générale, s'adresse en réalité à Antigone.

4. Dans ce dialogue à mots couverts, Antigone laisse voir qu'elle répond à l'amour d'Hémon, et Créon qu'il en est mécontent.

5. Var. — Mais je sais bien à quoi ce révolté m'oblige. (1659.)

6. Impossible de rien lire de plus prosaïque que ces deux vers.

7. Ce vers est beau, et rachète l'embarras de ceux qui ont servi à l'amener.

8. On devait beaucoup applaudir en 1664 ce vers médiocre, et qui ne présenterait pas de sens, détaché de ceux qui le précèdent : c'était une allusion à la Fronde. Peut-être Condé, abandonné de la gloire, quand il passa dans le camp espagnol, n'en sut-il pas fort bon gré à Racine.

9. Corneille, se souvenant de ce vers de son jeune rival, l'a développé dans *Tite et Bérénice* (IV, v), en quelques vers, qui expliquent assez bien la *Thébaïde* :

...Plus vous m'êtes cher, Prince, et plus je vous crains
De ceux qu'unit le sang plus doux sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines.
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté ¹?
 Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous, trop de bonté. 270
 C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux ².

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes ³. 275

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes ⁴ ;
 Tout vous semble permis ; mais craignez mon courroux :
 Vos libertés enfin retomberaient sur vous ⁵.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
 Et l'amour du pays nous cache une autre flamme ⁶. 280
 Je la sais ; mais, Créon, j'en abhorre le cours ⁷,
 Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, Madame ; et je veux par avance ⁸
 Vous épargner encor jusques à ma présence.
 Aussi bien mes respects redoublent vos mépris ⁹ ; 285
 Et je vais faire place à ce bienheureux fils.

1. Un homme *emporté* est celui qui se laisse entraîner par sa colère : « Il n'y avait point d'erreur si prodigieuse où l'ardeur de la dispute n'entraînât l'esprit emporté de Luther. » (BOSSUET, *Hist. des Var.*, II, 41.)

2. Créon perd ici le sentiment des convenances ; il ne serait pas possible, croyons-nous, de retrouver dans le théâtre de Racine une faute du même genre ; cette querelle est froide, et Créon y joue un personnage ridicule.

3. Ce vers est mauvais : l'amour, qui est une passion, ne peut être opposé au commun des hommes.

4. Il était temps en effet que Jocaste intervint.

5. Var. — Vos libertés enfin retomberont sur vous. (1681-1689.)

6. Il est assez bizarre que ce soit Antigone la première, qui nous avertisse de la passion qu'elle a inspirée.

7. Abhorrer le cours d'une flamme, quel jargon !

8. En attendant, dès à présent.

9. Racine avait écrit d'abord :

Le Roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse¹.

Adieu : faites venir Hémon et Polynice².

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant³, ils vont venir tous deux ;
Tous deux ils prévindront tes desseins malheureux⁴. 290

SCÈNE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide ! A quel point son insolence monte !

JOCASTE.

Ses superbes⁵ discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos desirs sont exaucés des cieux⁶,
La paix nous vengera de cet ambitieux ;
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère : 295
Appelons promptement Hémon et votre frère⁷ ;
Je suis pour ce dessein prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander⁸.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice⁹,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice, 300

Aussi bien mes devoirs redoublent vos mépris (1684-87.)

On retrouvera ce pluriel poétique dans *Mithridate* (III, v).

Je reconnais toujours vos injustes mépris :
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

1. Var. — Vous savez que le Roi m'appelle à son service.

2. Cette ironie, cette petite pique entre Antigone et Créon, tout cela présente bien peu d'intérêt. Cette scène n'est et ne pouvait être qu'une conversation. Il fallait donc se garder de la placer au milieu d'un acte.

3. Ce mot s'employait au xvii^e siècle dans le style noble ; ce qui a permis à Corneille de dire dans *Héraclius* (IV, iv) :

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

4. Racine a encore employé *malheureux* avec le sens de *criminel* dans *Athalie* (III, vii) :

Des prophètes divins malheureuse homicide.

5. Orgueilleux.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

7. Var. — Appelons au plus vite Hémon et votre frère.

8. Jocaste parle en reine, Étéocle lui ayant confié le pouvoir.

9. C'est-à-dire : si tu laisses enfin désarmer ta justice.

Seconde mes soupirs ¹, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs ².

ANTIGONE, demeurant un peu après sa mère.

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel, en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle ³ ; et permets en ce jour
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour ⁴ !

305

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1132.

2. *Faut, enfin, fais*, nouvel exemple de cacophonie.

3. L'Antigone de Garnier (111) n'avait pas de semblables inquiétudes à concevoir ; car Hémon, pour consoler sa douleur, lui dépeignait son amour avec force comparaisons, et ajoutait :

Moi, j'ai toujours l'amour cousu dans les entrailles.

4. Il était impossible de finir avec une élégance plus fautive et une froideur plus glaciale un acte dont le début était si animé et si pathétique.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HÉMON¹.

HÉMON.

Quoi ? vous me refusez votre aimable présence ?
Après un an entier de supplice et d'absence ?
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ? 310

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère² ?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits³,
Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles : 315
Ils iront bien sans nous consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,

1. Racine se rendait bien compte du peu d'intérêt que pouvaient présenter les froides amours d'Hémon et d'Antigone au milieu des fureurs d'Étéocle et de Polynice ; mais c'est l'imitation de Corneille qui l'a fait tomber dans cette faute. Dans toutes ses dernières tragédies, Corneille place au second plan une princesse qui disserte sur l'amour qu'elle dit éprouver. Ces princesses, dont l'infante du *Cid* était d'ailleurs le modèle, répandent avec leurs pleurs un ennui profond. Mettant en scène l'histoire d'Œdipe, en 1659, Corneille avait déjà défiguré ce terrible sujet par un épisode amoureux, dont deux vers, ceux mêmes qui ouvraient la pièce, sont restés célèbres :

Quelque ravage affreux qu'étaie ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

2. Racine avait écrit d'abord :

Hé quoi ! vous me plaignez votre aimable présence. (1664-1687.)

Plainte avait dans ce vers le sens de : accorder à regret, donner avec peine, comme dans la lettre du 26 février 1685 de Madame de Sévigné : « Je crois que mon fils ne plaindrait pas de plus gros gages pour avoir un vrai bon cuisinier. »

3. Jocaste, dans son malheur, a voulu aller consulter les Dieux. A la fin du second acte de *la Thébaine* de Jean Robelin, sa Jocaste sortait, en disant :

Allons par sacrifices
Importuner les Dieux à nous être propices.

4. Comme vous le désirez.

De l'état de son sort interroge ses dieux ¹.

- Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ²? 320
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ³?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ⁴?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle?
Songiez-vous que la mort menaçait loin de vous 325
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ⁵?
Ah! d'un si bel objet quand une âme est blessée ⁶,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée ⁷,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas ⁸!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas! 330
Un moment loin de vous me durait une année ⁹;
J'aurais fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé jusques à mon retour

1. A ces vers, un « ah! » charmé s'échappait de toutes les loges : voilà qui était du dernier galant. Et cet engouement pour le style précieux ne finit pas avec le xvii^e siècle, puisque Crébillon, faisant représenter en 1742 son *Catilina*, commençait encore une scène par les vers suivants (I, III) :

CATILINA.

Quoi ? Madame, aux autels vous devancez l'aurore !
Et quel soin si pressant vous y conduit encore ?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux !

TULLIE.

Si ce sont là les Dieux à qui tu sacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, si leur pouvoir égalait leur courroux,
La foudre deviendrait le moindre de leurs coups.

2. *Douceur* est pris ici au sens moral.

3. *Amitié* est ici pour amour, comme dans *Alexandre* (III, II) :

Lui vouer à tes yeux une amitié fidèle.

4. Nous voici dans le plus pur jargon des précieuses. Deux ans avant *la Thébaïde*, la vieille de l'*École des Femmes* ne parlait pas autrement (II, VI)

.....Vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.
..... Vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal...
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.

5. Comment Antigone ne préférerait-elle pas un jeune amant, qui parle si bien, au vieux Créon qui, dans son langage, la respecte si peu ?

6. Voir *Phèdre*, note du vers 636. — Tout cela nous semble aujourd'hui ridicule. La passion est toujours la même, mais elle s'exprime, selon les pays et les temps, d'une manière différente.

7. Au milieu de ces oripeaux vieilliss, ce vers est resté dans sa beauté première ; il serait à sa place dans les plus belles tragédies de Racine.

8. Voir *Mithridate*, note du vers 681.

9. Titus, dans la *Bérénice* de Racine, exprimera des idées semblables (I, IV) ; il est intéressant de rapprocher les deux morceaux et de saisir dans cette comparaison les progrès du poète.

Que mon éloignement vous prouvait mon amour,
Et que le souvenir de mon obéissance 335
Pourrait en ma faveur parler en mon absence,
Et que, pensant à moi, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi¹.

ANTIGONE.

Oui, je l'avais bien cru, qu'une âme si fidèle²
Trouverait dans l'absence une peine cruelle ; 340
Et si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitais, Hémon, qu'elle vous fit souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume³
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui⁴ 345
Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui.
Surtout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre,
O Dieux ! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis⁵ ! 350
Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles⁶ ;
J'en voyais et dehors et dedans nos murailles⁷ ;
Chaque assaut à mon cœur livrait mille combats⁸ ;
Et mille fois le jour je souffrais le trépas⁹.

1. Que la différence est grande entre les deux moitiés de ce complet ! Dans la première, c'est un bel esprit qui s'écarte à parler ; dans la seconde, c'est le cœur qui parle lui-même, et sans interprète.

2. Var. — Oui, je prévoyais bien qu'une âme si fidèle. (1664.)

Remarquons qu'Antigone dans ces vers s'amuse à reprendre les paroles d'Hémon (v. 323-324).

3. Expression vague et peu heureuse.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

5. Sabine, dans l'*Horace* de Corneille (I, 1), exprimait des sentiments analogues ; mais elle les exprimait bien mieux que ne le fait ici Antigone.

6. Racine avait d'abord (1664) placé entre ce vers et celui qui le précède le développement suivant :

Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,
On la craint sans réserve, on hait sans retenue ;
Dans tous ces mouvements le cœur n'est pas contraint.
Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint ;
Mais voyant attaquer mon pays et mon frère,
La main qui l'attaquait ne m'était pas moins chère.
Mon cœur, qui ne voyait que mes frères et vous,
Ne haïssait personne, et je vous craignais tous.

7. M. de Voltaire, dans ses *Commentaires* sur Corneille, a fait remarquer pourquoi il fallait dire : « *Je voyais des objets de douleur dans ou hors nos murailles*, et non *dedans et dehors...* » *Dedans, dehors*, sont des adverbes, et non des prépositions. » (L'ŒUVRE DE BOISJERMAIN.)

8. Cette comparaison entre les combats qui se livrent sous les murs de Thebes et ceux qui se passent dans le cœur d'Antigone ne nous paraît pas très heureuse.

9. Ce trait, cher à Sénèque le Tragique, avait frappé Racine, qui l'a plusieurs fois employé.

HÉMON.

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême ¹, 355
 Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même ?
 J'ai suivi Polynice ; et vous l'avez voulu :
 Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
 Je lui vouai dès lors une amitié sincère ;
 Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père ; 360
 Sur moi par ce départ j'attirai son courroux ;
 Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon ², et je vous fais justice :
 C'est moi que vous serviez en servant Polynice ;
 Il m'était cher alors comme il l'est aujourd'hui, 365
 Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
 Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
 Et j'avais sur son cœur une entière puissance ;
 Je trouvais à lui plaire une extrême douceur,
 Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur. 370
 Ah ! si j'avais encor sur lui le même empire ³,

1. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

2. Cet hémistiche, prononcé d'une voix douce, suffit pour récompenser le malheureux Hémon.

3. Var. — Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

Non, non, son amitié ne s'est point affaiblie :
 Il vous chérit encor ; mais ses yeux ont appris
 Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
 Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
 Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
 Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur,
 La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

Mais enfin si sur lui j'avais le moindre empire,
 [Il aimerait la paix pour qui mon cœur soupire.] (1664.)
 Tout ce passage est imité de l'*Antigone* de Hofrou (1, iv) :

HÉMON.

Il conserve en sa vie un bien qui vous est dû ;
 Bien mieux que sa valeur vous l'avez défendu.
 Vous étiez son bouclier au milieu des alarmes,
 Et vous l'avez sauvé seule, absente et sans armes.

ANTIGONE.

Hélas ! joindre sa mort à mon cruel ennui
 Serait bien, cher Hémon, me tuer plus que lui :
 A moi bien plus qu'à lui vous rendiez cet office,
 Vous sauviez Antigone en sauvant Polynice.
 En effet, et vos yeux peut-être en sont témoins,
 Une étroite amitié de tout temps nous a joints,
 Qui passe de bien loin cet instinct ordinaire
 Par qui la sœur s'attache aux intérêts du frère ;
 Et, si la vérité se peut dire sans fard,
 Eléocle en mon cœur n'eut jamais tant de part :
 Quoiqu'un même devoir pour tous deux m'intéresse,
 J'ai toujours chéri l'autre avec plus de tendresse ;
 Jamais nos volontés ne faisaient qu'un parti ;
 Mais je suis toujours même, et lui s'est démenti.

Il aimerait la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en serait adouci :
Je le verrais, Hémon ; vous me verriez aussi ¹.

HÉMON.

De cette affreuse ² guerre il abhorre l'image : 375
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le ciel, touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères. 380
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage :
Je les connais tous deux, et je répondrais bien 385
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien ³.
Mais les Dieux quelquefois font de plus grands miracles ⁴.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien ! apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ⁵ ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE.

Hélas !

ANTIGONE.

Quoi ? qu'en a-t-on appris ?

Est-ce la guerre, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! c'est encore pis ! 390

1. Voilà un vers d'une délicatesse exquise, et qui serait digne d'être placé dans *Andromaque*. Tout autre poète eût écrit : *Je vous verrais aussi*.

2. Voir *Athalie*, note du vers 1057.

3. Ici Racine se départ de cette délicatesse que nous admirions tout à l'heure.

4. Ce vers est une adroite transition pour amener la scène suivante. Toute la scène que l'on vient de lire est imitée de l'*Antigone* de Rotrou (t. IV). On comparera avec intérêt les deux poètes.

5. Cette scène et l'oracle qu'elle renferme ne serviront en rien à la pièce. L'action languit étrangement entre la sortie d'Étéocle et l'entrée de Polynice.

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :

« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut, par un ordre fatal ¹,
Que le dernier du sang royal ²

395

Par son trépas ensanglante vos terres. »

ANTIGONE.

O Dieux, que vous a fait ce sang infortuné,
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contents ³ de la mort de mon père ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère ⁴ ?

400

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas ;
Votre vertu vous met à couvert du trépas ⁵ ;
Les Dieux savent trop bien connaître l'innocence....

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance ⁶.
Mon innocence, Hémon, serait un faible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte ⁷ ;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,

405

1. Ainsi le veulent les destins.

2. Cet oracle est imité de Stace (*la Thébaïde*, X, 610-614) :

Audite, o soutes, extrema litamina Divum,
Lahdaicidæ : venit alma salus, sed limite duro.
Martius inferias et sæva efflagitat anguis
Sacra, cadat generis quicumque novissimus exstat
Viperei : datur hoc tantum victoria pælo.

Qu'entendent par *novissimus* et par *le dernier* Stace et Racine ? Il semble qu'ils veulent dire : *le plus jeune* ; il faut alors que Ménécée soit bien jeune pour l'être plus qu'Antigone. Tirésias, qui annonce à Créon cet oracle dans *les Phéniennes* d'Euripide, explique (v. 944-948) comment Hémon et les enfants d'Œdipe ne sauraient être menacés par lui. Mais ici rien n'est expliqué, et de plus, cet oracle et le dévouement de Ménécée ne servent à rien.

3. C'est-à-dire : ne vous contentez-vous pas ? De même dans *Andromaque* (IV, 1) :

Père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.

4. Var. — Tout notre sang doit-il subir votre colère ? (1664-87.)

5. Cela n'est pas une raison : et Iphigénie ? et Polyxène ?

6. *Et* est ici une sorte de latinisme ; il a le sens d'*aussi*.

7. Ce développement ne se déroule pas très nettement. Racine avait écrit d'abord :

Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plaintes ;
Et, s'il faut avouer le sujet de mes craintes..... (1664-1676).

C'est pour vous que je crains : oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ; 410
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste ¹,
Et fera regretter aux Princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains ².

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ? 415
Un si noble trépas flatte trop mon courage ³ ;
Et du sang de ses Rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu ⁴.

ANTIGONE.

Eh quoi ? si parmi nous on a fait quelque offense ⁵,
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ? 420
Et n'est-ce pas assez du père et des enfants,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres :
Punissez-nous, grands Dieux ! mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ⁶ ; 425
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le ciel punit sur vous et sur votre famille
Et les crimes du père et l'amour de la fille ⁷ ;
Et ce funeste amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus. 430

HÉMON.

Quoi ? mon amour, Madame ? Et qu'a-t-il de funeste ?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ⁸ ?

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

2. « Pourquoi Antigone applique-t-elle la réponse de l'oracle à Hémon ? Il aurait mieux convenu que ce fût lui qui s'en fit l'application : le dialogue se serait tourné en une dispute généreuse, et la scène eût acquis plus de chaleur. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

3. Voir *Phèdre*, note du vers 357.

4.

Est tanti mihi

Cum regibus jacere.

(SÉNÈQUE, *Phanissæ*, 631-652.)

5. *Parmi nous*, c'est-à-dire dans la famille d'Œdipe ; remarquez la délicatesse de cette allusion : on a fait quelque offense ; Antigone n'ose point prononcer les mots de parricide et d'inceste.

6. C'est le crime d'Œdipe qui va perdre Hémon.

7. L'amour d'Hémon pour Antigone (et c'est de cet amour qu'il s'agit, et non de celui d'Antigone pour Hémon) a toujours été présenté comme pur et vertueux, mais Antigone considère les enfants d'Œdipe comme des sortes de parias dont le contact souille et dont l'affection perd.

8. Hémon a raison ; mais il parle bien mal.

Et puisque sans colère il est reçu de vous ¹,
 En quoi peut-il du ciel mériter le courroux?
 Vous seule en mes soupirs êtes intéressée ² : 435
 C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée.
 Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants ³,
 Ils seront criminels ou seront innocents ⁴.
 Que le ciel à son gré de ma perte dispose ⁵,
 J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause, 440
 Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
 Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
 Aussi bien que ferais-je en ce commun naufrage ⁶?
 Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ?
 En vain les Dieux voudraient différer mon trépas, 445
 Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.

1. Il est un peu loin du mot *amour* qu'il remplace.

2. Le ciel n'a pas à s'occuper de mon affection.

3. Selon ce qu'auront décrété vos arrêts.

4. Racine a supprimé ici un assez long développement :

Aussi, quand jusqu'à vous j'osai porter ma flamme,
 Vos yeux seuls imprimaient la terreur dans mon âme ;
 Et je craignais bien plus d'offenser vos appas,
 Que le courroux des Dieux que je n'offensais pas.

ANTIGONE.

Autant que votre amour votre erreur est extrême,
 Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
 Quelque rigueur pour vous qui parut en mes yeux,
 Hélas! ils approuvaient ce qui fâchait les Dieux.
 Oui, ces Dieux, ennemis de toute ma famille,
 Aussi bien que le père en détestaient la fille.
 Vous aimâtes, Hémon, l'objet de leur courroux,
 Et leur haine pour moi s'étendit jusqu'à vous.
 C'est là de vos malheurs le funeste principe ;
 Fuyez, Hémon, fuyez de la fille d'OEdipe.
 Tâchez de n'aimer plus, pour plaire aux Immortels,
 Et la fille et la sœur de tant de criminels.
 Le crime en sa famille...

HÉMON.

Ah! Madame, leur crime
 Ne fait que relever votre vertu sublime,
 Puisque, par un effort dont les Dieux sont jaloux,
 Vous brillez d'un éclat qui ne vient que de vous.
 [Que le ciel à son gré de ma perte dispose...] (1664.)

5. Cette expression ne nous semble pas heureuse, on dit : *disposer d'une personne, de la vie d'une personne*, mais non : *de la perte d'une personne*.

6. Var. — Plût aux Dieux seulement que votre amant fidèle
 Pût avoir de leur haine une cause nouvelle,
 Et que, pour vous aimer méritant leur courroux,
 Il pût mourir encor pour être aimé de vous!
 [Aussi bien que ferais-je en ce commun naufrage ?] (1664.)

Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine ¹ ;
 Attendons... Mais voici Polynice et la Reine ².

SCÈNE III.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLYNICE.

Madame, au nom des Dieux, cessez de m'arrêter :
 Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter ³. 450
 J'espérais que du ciel la justice infinie ⁴
 Voudrait se déclarer contre la tyrannie,
 Et que, lassé de voir répandre tant de sang,
 Il rendrait à chacun son légitime rang.
 Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice, 455
 Et que des criminels il se rend le complice,
 Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
 Quand le ciel est injuste, écoute l'équité ⁵ ?
 Dois-je prendre pour juge une troupe insolente ⁶,
 D'un fier usurpateur ministre violente ⁷, 460
 Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
 Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est ⁸ ?
 La raison n'agit point sur une populace :
 De ce peuple déjà j'ai senti l'audace ⁹ ;
 Et, loin de me reprendre après m'avoir chassé, 465
 Il croit voir un tyran dans un prince offensé.

1. Var. — Mais peut-être en ce point notre frayeur est vaine. (1664.)

2. Toute cette scène est aussi froide qu'inutile.

3. On rencontre assez fréquemment dans *la Thébaïde* des locutions qui, comme celle-ci, manquent de propriété et de justesse ; nous ne nous arrêterons pas à les relever toutes.

4. La justice infinie est, en théologie, un des attributs de Dieu : « S'il est une telle justice, souveraine et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie, etc. » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*.)

5. Le poète a-t-il voulu, en nous montrant, dès son entrée, Polynice révolté contre le ciel, nous présenter dans sa mort une juste vengeance des Dieux ? Ces vers pourraient nous le faire croire.

6. Voir *Athalie*, note du vers 467.

7. On reconnaît dans ce vers la main d'un jeune homme habitué à faire des hexamètres latins.

8. Ainsi, le peuple s'est prononcé pour Étéocle, et les Dieux aussi ; et Polynice refuse encore de céder. Une seule chose est restée dans son cœur : un certain respect pour sa mère.

9. *Ressentir* n'a pas ici d'autre sens que *sentir*, comme dans *Bérénice* (V, vi) :

Je ressens tous les maux que je puis ressentir.

Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
 Il croit que tout le monde aspire à la vengeance ¹.
 De ses inimitiés rien n'arrête le cours :
 Quand il hait une fois, il veut haïr toujours. 470

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
 Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
 Pourquoi par tant de sang ² cherchez-vous à régner
 Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ³ ?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître ? 475
 Sitôt qu'il hait un Roi, doit-on cesser de l'être ⁴ ?
 Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
 Qui font monter au trône ou descendre les Rois ⁵ ?
 Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
 Le sang nous met au trône, et non pas son caprice ⁶ : 480
 Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;
 Et, s'il n'aime son Prince, il le doit respecter ⁷.

JOCASTE.

Vous serez un tyran ⁸ haï de vos provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;
 De ce titre odieux mes droits me sont garants ⁹ : 485
 La haine des sujets ne fait pas les tyrans ¹⁰.
 Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

1. Et le peuple ne porte pas un faux jugement sur Polynice. C'est en vain que Racine nous a montré le bon droit de Polynice : la façon même dont ce prince le fait valoir nous détache de lui ; nous ne pouvons nous intéresser ni à l'un ni à l'autre des deux frères, et, malgré le talent incontestable du jeune poète, son œuvre nous laisse froids.

2. Tournure latine : au moyen de tant de sang.

3. L'édition de 1664 porte encore *gagner*, qui était la vieille forme du mot, et qui rimait avec *régner* ; mais, dès le xvi^e siècle. Bèze disait que les gens qui se piquaient de bien parler prononçaient *gagner*. C'est ainsi qu'au lieu de *Champagne*, *compaigne*, etc., on dit : *Champagne*, *compagne*.

4. Toutes ces maximes politiques étaient chères au xvii^e siècle et à Corneille nous aimerions mieux aujourd'hui un peu de sentiment. — On, c'est-à-dire ce roi.

5. On le voit, Polynice serait un adversaire féroce du suffrage universel.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 492.

7. Encore quatre vers où l'expression manque souvent de justesse.

8. Jocaste donne à ce mot un sens tout à fait moderne. On appelait *tyran* en Grèce celui qui usurpait la puissance souveraine dans une république, soit qu'il se montrât cruel, soit même qu'il exerçât le pouvoir avec modération.

9. Me garantissent, me mettent à l'abri de ; c'est à tort que Racine a pris ce mot dans ce sens.

10. Ce vers a besoin, pour être compris, d'être expliqué par ceux qui le précédent.

JOCASTE.

Il est aimé de tous ¹.

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime,

Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir

Au rang où ² par la force il a su parvenir;

490

Et son orgueil le rend, par un effet contraire ³,

Esclave de son peuple et tyran de son frère.

Pour commander tout seul il veut bien obéir,

Et se fait mépriser pour me faire haïr ⁴.

Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître :

495

Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître;

Mais je croirais trahir la majesté des Rois,

Si je faisais le peuple arbitre de mes droits ⁵.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ⁶?

Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes?

500

Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,

Vous, de verser du sang, moi, de verser des pleurs ⁷?

N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?

Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère :

Le cruel pour vous seule avait de l'amitié ⁸.

505

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son âme est sourde à la pitié,

Que pourrais-je espérer d'une amitié passée,

.1. Ce passage est imité de Rotrou (*Antigone*, II, IV) :

JOCASTE.

Mais quoi ? son règne plaît, le vôtre est redouté.
Il a gagné les cœurs.

POLYNICE.

Et moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.

2. Voir la note du vers 537.

3. Pure cheville qui a, de plus, l'inconvénient de ne pas présenter un sens très clair.

4. Il y a bien de la subtilité dans toutes ces antithèses. Racine n'est guère encore dans *la Thébaine* qu'un disciple de Corneille, et l'on sait qu'en général les élèves renchérissent sur les défauts de leur maître.

5. Ainsi, dans cette pièce, il semble (que Racine nous pardonne d'employer à propos d'une de ses œuvres des expressions toutes modernes!) que Polynice représente la monarchie absolue, et son frère la monarchie constitutionnelle.

6. *Tant* est exclamatif, et la tournure de la phrase est interrogative : il en résulte pour le lecteur une certaine gêne.

7. L'amour de l'antithèse peut conduire un homme de talent au ridicule. Voir les vers 1211-1212.

8. Doña Isabelle, au dénouement de *la Fiancée de Messine* de Schiller, réclamera de même le secours de sa fille pour triompher de l'endurcissement de don César ; mais, dans le drame allemand, l'intervention de la jeune fille sera mieux motivée.

Qu'un long éloignement n'a que trop effacée.
 A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ¹ ;
 Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang ². 510
 Ne cherchez plus en lui ce Prince magnanime,
 Ce Prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
 Dont l'âme généreuse avait tant de douceur ³,
 Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur.
 La nature pour lui n'est plus qu'une chimère ⁴ : 515
 Il méconnaît ⁵ sa sœur, il méprise sa mère ;
 Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis ⁶,
 Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis ⁷.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon âme affligée :
 Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ; 520
 Dites que de mon rang l'injuste usurpateur ⁸
 M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur ⁹.
 Je vous connais toujours, et suis toujours le même ¹⁰.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime ¹¹,

1. C'est-à-dire : ne suis-je pas confondue dans la foule.

2. Var. — Et son cœur ne se plaît qu'à répandre du sang. (1664)
 Ce cœur, qui répandait du sang, n'était en effet pas heureux.

3. *Magnanime, âme généreuse*, c'est là une pure répétition. — En dépit de l'assertion d'Antigone, il est permis de douter que le Polynice de Racine ait jamais eu beaucoup de douceur.

4. Expression tout à fait impropre. Pour *chimère*, voir la note du vers 235.

5. *Méconnaître*, c'est ici : ne pas vouloir reconnaître, désavouer, comme dans *Iphigénie* (III, 1) :

Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?

6. Hémistiche de pur remplissage.

7. Racine a supprimé ici quatre vers :

Il revient ; mais, hélas ! c'est pour notre supplice.
 Je ne vois point mon frère en voyant Polynice.
 En vain il se présente à mes yeux éperdus :
 Je ne le connais point, il ne me connaît plus. (1664.)

8. Var. — Dites que de mon rang le lâche usurpateur. (1664-87.)

9. Racine a supprimé encore ici quatre vers :

De votre changement ce traître est le complice :
 Parce qu'il me déteste, il veut qu'on me haisse.
 Aussi, sans imiter votre exemple aujourd'hui,
 Votre haine ne fait que m'aigrir contre lui. (1664.)

Voir *Athalie*, note du vers 717.

10. Souvenir lointain des vers fameux de Corneille (*Horace*, II, III) :

HORACE.

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.

11. L'Antigone de Rotrou disait (II, 1) :

Voilà donc cette sœur qui vous était si chère,

Que d'être inexorable à mes tristes soupirs, 525
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs¹ ?

POLYNICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère
Que de lui faire ici cette² injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain³ ? 530
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage.
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point⁴ :
Avec vos ennemis ils ne conspirent point⁵.
Cette paix que je veux me serait un supplice, 535
S'il en devait coûter le sceptre à Polynice ;
Et l'unique faveur, mon frère, où⁶ je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus longtemps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie⁷,
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie,
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux, 540
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grâce légère

Econduite aujourd'hui d'une seule prière.
Eh quoi ! cette amitié, qui naquit avec nous,
De qui, non sans raison, Étéocle est jaloux,
Et par qui je vois bien que je lui suis suspecte,
Ne pouvant l'honorer comme je vous respecte,
Cette tendre amitié reçoit donc un refus !
Elle a perdu son droit et ne vous touche plus

1. Voir *Andromaque*, note du vers 81.

2. Le rapprochement de ces deux mots forme à la fois une cacophonie et un pléonasmc. Racine avait d'abord, au lieu de *ici*, mis *enfin*, puis *ainsi*. — Dans l'*Antigone* de Rotrou (II, II). Polynice disait à sa sœur :

.....Par cette amitié si parfaite et si tendre,
Par où je connais bien que vous me voulez prendre,
Et pour qui j'aurais peine à vous rien refuser,
De moi-même aujourd'hui laissez-moi disposer.
Outre mon intérêt et celui de la Grèce,
Mon honneur, plus que tout, à ce devoir me presse.
J'arme pour le bon droit, lui pour la trahison ;
Il tient pour l'injustice, et moi pour la raison.

3. Comment, après ce vers, qui prouve que l'ambition seule règne sur le cœur de Polynice, le verrons-nous tout à l'heure sur le point de s'attendrir ?

4. Voir *Britannicus*, note du vers 736.

5. Antigone dira à sa mère dans l'*Étéocle* de Legouvé (I, 1) :

Que Polynice au moins n'a-t-il pu voir nos larmes !
Il saurait que, de loin partageant son ennui,
Tous les cœurs, dans ces murs, ne sont pas contre lui.

6. Pour *à laquelle*, tournure rapide et élégante, fort en usage au XVII^e siècle.

7. Il est impossible de rien voir de plus plat que les deux vers qu'on vient de lire ; Racine n'a pas encore appris l'art de dire élégamment les choses les plus simples.

Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ? 545

Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?

Quoi ? ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve ¹ ?

Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève ?

Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas ;

Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas ² ! 550

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible ³ ;

Aux larmes de sa mère il a paru sensible ;

Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui ⁴.

Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui ⁵.

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine 555

Laisser agir encor la Princesse et la Reine :

Accordez tout ce jour à leur pressant de-ir ⁶ ;

Vôyons si leur dessein ne pourra réussir.

Ne donnez pas la joie au ⁷ Prince votre frère

De dire que sans vous la paix se pouvait faire. 560

Vous aurez satisfait une mère, une sœur,

Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.

Mais que veut ce soldat ? son âme est tout émue ⁸ !

1. Var. — Ce jour-ci tout entier n'est-il pas de la trêve ? (1664.)

2. Voilà un vers de sentiment, qui est loin de nous déplaire, malgré sa simplicité ; et nous ne nous rangeons pas à l'avis de La Harpe, qui en a blâmé l'ellipse, comme trop familière.

3. Dans la pièce de Rotrou (II, n), Antigone disait à Polynice :

Encore à la nature Étéocle défère ;
Il se laisse gagner aux plaintes de ma mère ;
Il n'a pas dépourvu tous sentiments humains,
Et te fer est tout prêt à tomber de ses mains ;
Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible.

4. Voilà un vers fort élégant, et comme Racine en écrira beaucoup dans la suite. Peut-être y a-t-il dans ce passage un souvenir de la *Thébaïde* de Stace (XI, 375-378) :

Ilum gemitu jam supplice mater
Frangit, et exortum dimittere dicitur ensem ;
Tu mihi fortis adhuc ! mihi, quæ tua nocte dieque
Exsilia erroresque leo ?

5. Var. — Vous l'appellez tyran, vous l'êtes plus que lui. (1664-1687.)

Après avoir jeté dans son drame *Antigone* et *Hémon*, Racine semble s'en être trouvé embarrassé, et ne rencontrer qu'avec peine l'occasion de leur faire ouvrir la bouche.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

7. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

8. On lit *toute émue* dans les éditions publiées du vivant de Racine.

SCÈNE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON,

UN SOLDAT.

UN SOLDAT.

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompue ¹.
 Créon et les Thébains ², par ordre de leur Roi, 565
 Attaquent votre armée, et violent leur foi ³.
 Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence ⁴,
 De soutenir leur choc de toute sa puissance.
 Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir ⁵.

POLYNICE.

Ah! les traîtres ⁶! Allons, Hémon, il faut sortir. 570
 (A la Reine.)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole,
 Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polynice ! Mon fils.... Mais il ne m'entend plus ⁷ :
 Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
 Chère Antigone, allez, courez à ce barbare : 575

1. Ce coup de théâtre est fort habile. Il dispense le poète de nous montrer Polynice trop tendre, s'il cède aux instances qui lui sont adressées, ou trop brutal, s'il les repousse.

2. Racine a raison de nommer tout d'abord Créon : c'est, on le comprend, par ses suggestions et par ses menées que l'escarmouche s'est engagée. Le poète avait écrit d'abord (1684-87) :

Et les Thébains, conduits par Créon et leur Roi.

3. Cette idée de faire rompre la trêve appartient à Stace (*la Thébàïde*, VII, 603-611):

Rumpitur et Graium subito per castra tumultu
 Concilium : fugit externos Iocasta per hostes,
 Jam non ausa preces : natas ipsamque repellunt
 Qui modo tam mites.

Le quatrième acte du *Polynice* d'Alfieri se terminera à peu près de même : Créon vient dire à Etéocle : « Nous sommes trahis, la trêve est rompue. Adraste fait un assaut général, et il menace de détruire la ville si Polynice n'est pas sur-le-champ mis en liberté. »

4. Eschyle (*les Sept devant Thèbes*, v. 490) et Euripide (*les Phéniciennes*, v. 125-126) nomment Hippomédon parmi les chefs qui sont venus avec Polynice sous les murs de Thèbes.

5. On ne comprend pas trop bien comment, la trêve étant rompue, le soldat a pu parvenir jusqu'à Polynice. L'explication ne nous en sera donnée qu'à l'acte suivant, au commencement de la scène IV.

6. Ces mots font songer au fameux cri de Mithridate, à la fin de l'acte IV :

Les Romains!

7. Jocaste est restée seule avec Antigone.

Du moins allez prier Hémon qu'il les sépare ¹.
 La force m'abandonne ², et je n'y puis courir ;
 Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir ³.

1. Il doit y avoir ici un jeu de scène muet ; c'est à un geste de découragement d'Antigone que Jocaste répond par ce vers :

Du moins allez prier Hémon qu'il les sépare.

2. Racine a repris cet hémistiche dans *Phèdre*, v. 154. — Les premières éditions de *la Thébaïde* portaient :

Le courage me manque, et je n'y puis courir.

3. La pauvre Jocaste finit par devenir agaçante : elle meurt toujours sans mourir jamais. Cependant la fin de cet acte est animée et dramatique, comme l'était le début du drame.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE ¹.

Olympe, va-t'en voir ce funeste spectacle ² :
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle, 580
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti ³.

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animait son courage ⁴ :
Une héroïque ardeur brillait sur son visage ;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout ⁵. 585

JOCASTE.

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout :
Eclaircis promptement ma triste inquiétude ⁶.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE.

Va : je veux être seule en l'état où je suis ⁷,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis ⁸ ! 590

1. On est tout étonné, quand la toile se lève, de retrouver Jocaste en vie.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

3. Le poète a eu soin de nous dire au premier acte (v. 177-181) que Ménécée était fils de Créon ; mais il n'est pas inutile de le rappeler. — Voir *Andromaque*, note du vers 72.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 357.

5. Jusqu'ici, la pièce marche assez bien, entre la terreur et l'espoir. Quand la toile se lève, les armées sont aux mains ; Étéocle accorde une trêve ; elle est rompue ; et voici que l'espérance renaît avec la sortie de Ménécée.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

7. Racine reprendra cet hémistiche dans son *Iphigénie* (v. 1188).

8. Var. — Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis (1684-87).

Pour *ennuis*, voir *Phèdre*, note du vers 255. — C'est Olympe que Jocaste envoie s'informer de ce qui s'est passé, et c'est Antigone qui va venir le lui annoncer ; nous ne reverrons plus Olympe qu'au cinquième acte. Les dix vers que l'on vient de lire sont donc absolument inutiles : Jocaste aurait pu dans son monologue nous apprendre que Ménécée était sorti, et même nous pouvions pour en être instruits attendre l'entrée d'Antigone. — Il est à remarquer aussi que les trois premières scènes de l'acte III de *Phèdre* rappelleront par leur disposition les trois premières scènes de cet acte.

SCÈNE II.

JOCASTE seule.

Dureront-ils toujours, ces ennuis si funestes ¹ ?
 N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
 Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
 Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ² ?
 O ciel, que tes rigueurs seraient peu redoutables, 595
 Si la foudre d'abord ³ accablait les coupables !
 Et que tes châtimens paraissent infinis,
 Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis ⁴ !
 Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infâme
 Où de mon propre fils je me trouvai la femme ⁵, 600
 Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
 Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
 Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
 Devait-il attirer toute votre colère ?
 Le connaissais-je, hélas ! ce fils infortuné ? 605
 Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené ⁶.
 C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
 Voilà de ces grands Dieux la suprême justice !
 Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.2. Encore ! — Voir *Iphigénie*, v. 1673.

3. Aussitôt.

4. Dans le *Louis XI* de Casimir Delavigne (IV, ix), le duc de Nemours, qui a formé le projet de tuer Louis XI, jette son poignard en surprenant les terreurs et les angoisses dans lesquelles se débat la vie du roi : le plus cruel supplice qu'il lui puisse infliger, c'est de le laisser vivre.5. Au commencement de l'acte V de son *Polinice*, Allieri placera le monologue suivant dans la bouche de Jocaste : « Antigone ne revient pas. Quelle cruauté de me retenir ici ! Je dois donc, seule et tremblante, entendre de loin le bruit cruel de cette guerre impie ! Je dois attendre que cette exécration soit exécutée ! — Ah ! malheureuse ! je vis encore ! j'espère encore ! Qu'espérer ? Il n'y a plus d'espérance. Ah ! la fatalité, qui pèse sur mon existence, veut qu'avant de mourir je sois témoin du fratricide.... Il ne reste pas dans Thèbes d'autres crimes à commettre, et Jocaste ne le verrait pas ? — O vous ! souverains arbitres de Thèbes ! vous, Dieux des enfers, pourquoi tardez-vous à ouvrir vos immenses abîmes, et à m'y engloutir ? Ne suis-je pas celle qui ai donné des fils et des frères à mon fils ?... Et ces cruels, qui s'enivrent aujourd'hui du sang l'un de l'autre, ne sont-ils pas les fruits de cet horrible inceste ? Dieux des enfers, nous vous appartenons tous, oui tous. Jamais y eut-il de plus cruel supplice ? Je sens dans mon cœur toute la tendresse d'une mère, et je frémis d'être mère. » (Trad. Petitot.)

6. Var. — [Le connaissais-je, hélas ! ce fils infortuné.]

Lorsque dedans mes bras vous l'avez amené ? (1664.)

Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas ¹ ! 610
 Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
 Afin d'en faire après d'illustres misérables ² ?
 Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
 Chercher des criminels à qui le crime est doux ³ ?

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien ! en est-ce fait ? l'un ou l'autre perfide 615
 Vient-il d'exécuter son noble parricide ⁴ ?
 Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah ! Madame, en effet

1. Cornicille, dans son *Œdipe* (III, v), joué en 1659, cinq ans avant *les Frères ennemis*, mettait dans la bouche de Thésée de beaux vers sur la fatalité :

Quoi ? la nécessité des vertus et des vices
 D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
 Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit
 Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prêté !
 L'âme est donc tout esclave ! une loi souveraine
 Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne !

L'Œdipe de Voltaire (1718) se plaindra aussi de la fatalité (V, iv) :

Le voilà donc rempli, cet oracle exécrable !
 Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
 Inceste, parricide, et pourtant vertueux !
 Misérable vertu, nom terrible et funeste,
 Toi, par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
 A mon noir ascendant tu n'as pu résister....
 Un Dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime ;
 Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
 Et j'étais malgré moi, dans mon aveuglement,
 D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
 Voilà tous mes forfaits ; je n'en connais point d'autres.
 Imployables Dieux, mes crimes sont les vôtres ;
 Et vous m'en punissez !

2. Voir la note du vers 141.

3. Ce monologue, qui est absolument inutile, pourrait bien avoir été imposé à Racine par la vanité de l'actrice chargée du rôle de Jocaste. Le troisième acte, sans que la pièce y perdît rien, pouvait parfaitement commencer avec la scène suivante.

4. Racine a supprimé ici quatre vers :

D'un triomphe si beau vient-il de s'honorer ?
 Qui des deux dois-je plaindre, et qui dois-je abhorrer ?
 Ou n'ont-ils point tous deux, en mourant sur la place,
 Confirmé par leur sang la céleste menace ?

Il a compris que l'empressement de Jocaste ne lui permettait pas de parler longtemps elle-même, et que son impatience devait être laconique. — Jocaste avait dit dans l'*Antigone* de Rotrou (I, ii) :

Comment ? ces enragés
 Gisent-ils déjà morts, l'un par l'autre égorgez ?

L'oracle est accompli, le ciel est satisfait ¹.

JOCASTE.

Quoi? mes deux fils sont morts ²?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
 Rend la paix à l'État et le calme à votre âme : 620
 Un sang digne des Rois dont il est découlé,
 Un héros pour l'État s'est lui-même immolé ³.
 Je courais pour fléchir Hémon et Polynice ⁴;
 Ils étaient déjà loin avant que je sortisse :
 Ils ne m'entendaient plus, et mes cris douloureux ⁵ 625
 Vainement par leur nom les rappelaient tous deux.
 Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ;
 Et moi, je suis montée en haut de la muraille,
 D'où le peuple étonné regardait, comme moi,
 L'approche d'un combat qui le glaçait d'effroi ⁶. 630
 A cet instant fatal, le dernier de nos Princes,
 L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces ⁷,
 Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
 Et trop indigne aussi d'être fils de Créon ⁸,

1. On se demande pourquoi Antigone ne s'empresse pas de rassurer Jocaste. La aute était encore plus grave, lorsque Jocaste développait davantage sa question.

2. Nous ne partageons pas l'inquiétude de Jocaste, certains que les deux princes ne peuvent mourir, au plus tôt, que dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte.

3. Var. — Pour l'État et pour nous s'est lui-même immolé. (1664.)

4. Var. — Je sortais pour fléchir Hémon et Polynice. (1664-87.)

5. Var. — Je leur criais d'attendre et d'arrêter leurs pas,
 Mais, loin de s'arrêter, ils ne m'entendaient pas.

Ils ont couru tous deux vers le champ de bataille. (1664-87.)

6. « Tout le monde a présent à la pensée ce bel endroit de l'*Iliade* où Priam, assis sur une des tours de Troie, se fait nommer par Hélène les guerriers grecs qu'il aperçoit dans la plaine. Cette heureuse invention s'est retrouvée au x^e siècle de notre ère, dans l'imagination de l'Homère persan, Firdousi, chez qui le jeune Sohrab se fait montrer d'un lieu élevé, par un prisonnier, les chefs les plus illustres de l'armée qu'il est venu combattre. Depuis, elle a passé de l'antique épopée dans l'épopée moderne, et le poème du Tasse, à l'exemple du poème d'Homère, représente, sur les murs de Jérusalem, Herminie qui fait connaître au vieil Aladin les héros de l'armée chrétienne. Ce n'est pas la dernière transformation qu'elle ait subie ; elle a reparu, il y a quelques années, dans un roman (*Ivanhoë*) qu'on peut citer sans irrévérence, même après ces chefs-d'œuvre de la muse épique. Comme Hélène, comme Herminie, la Rebecca de Walter Scott décrit au chevalier blessé, à qui elle prodigue ses tendres soins, l'armée qui assiège le château où ils se sont tous deux renfermés. » (PATIN, *Tragiques grecs, Euripide, les Phéniciennes.*) — Stace montrait aussi son Antigone au sommet d'une tour (*la Thébaïde*, VII, 243-246) :

Turre procul sola nondum concessa videri
 Antigone populis teneras defenditur a'ra
 Veste genas; juxtaque comes quo Lains ibat
 Armigero.

7. Voir *Alexandre*, note du vers 14.

8. Voir *Britannicus*, note du vers 784. Étéocle disait à Créon dans *la Thébaïde* de Stace (XI, 304) :

Tanto indignissime nato.

De l'amour du pays montrant son âme atteinte, 635
 Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
 Et, se faisant ouïr des Grecs et des Thébains ¹ :
 « Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains ² ! »
 Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :
 Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle, 640
 De leur noire fureur ont suspendu le cours ³ ;
 Et ce Prince, aussitôt poursuivant son discours :
 « Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
 « Par qui vous allez voir vos misères bornées ⁴.
 « Je suis le dernier sang de vos Rois descendu, 645
 « Qui par l'ordre des Dieux doit être répandu.
 « Recevez donc ce sang que ma main va répandre ⁵,
 « Et recevez la paix, où vous n'osiez prétendre ⁶. »
 Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ⁷ ;

1. Voir la note du vers 1059.

Je voyais de la tour le choc des deux armées,
 L'une et l'autre au combat âpremeot animées.
 Quand lui, la face ouverte et nullement emue,
 Hardi, s'étant planté sur le bord de la tour,
 Et voyant sans frayeur les bas lieux d'alentour,
 A regardé le camp, et d'une voix profonde
 A fait tourner vers lui les yeux de tout le monde :
 « Arrêtez, a-t-il dit d'un ton impérieux ;
 Arrêtez, je l'ordonne, et de la part des Dieux ;
 Arrêtez. » Cette voix est à peine entendue
 Que la main aux soldats demeure suspendue.
 Chacun reste interdit, l'œil et le bras levé ;
 Le coup demeure en l'air et n'est point achevé.
 Là, ce jeune héros pousse une voix moins forte,
 Et d'un accent égal leur parle en cette sorte :
 « Thèbes, goûte la paix que je vais t'acheter ;
 Mon sang en est le prix, je viens te l'apporter ;
 Repousse loin de toi cet orage de guerre
 Qu'excite un insolent sur sa natale terre ;
 Possède en paix tes champs, tes temples, les maisons,
 Sans autre changement que celui des saisons,
 Qu'Hymen mettant tes fils dans les bras de tes filles
 De liens éternels unisse les familles ;
 Règne enfin caressée et du ciel et du sort ;
 La promesse des Dieux doit ce prix à ma mort. »
 Il tire après ces mots une brillante épée,
 Et, se l'étant au sein jusqu'aux gardes trempée,
 Se lance de la tour, le fer encore en main,
 Noble victime aux Dieux pour le peuple thébain.

(ROTROU, *Antigone*, I, II.) Un trait qui se trouve dans Rotrou et dans Racine semble avoir été emprunté par eux à Stace (*la Thébaine*, X, 760-761) :

Despexitque acies hominum, et clamore profundo
 Convertit campum jussitque silentia bello.

3. Toutes ces prétendues expressions poétiques ne sont pas de la poésie.
4. Terminées.
5. Il y a dans tout cet épisode une confusion perpétuelle entre les deux acceptions, morale et physique, du mot *sang*.
6. Voir la note du vers 537.
7. Vers bizarre : du moment que le héros se tait, il n'a plus de mots à achever ; et d'autre part, s'il se frappe en achevant son discours, il n'est pas nécessaire de dire qu'il se tait.

Et les Thébains, voyant expirer ce héros, 650
 Comme si leur salut devenait leur supplice ¹,
 Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
 J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang,
 Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
 Créon, à son exemple, a jeté bas les armes, 655
 Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes ;
 Et l'un et l'autre camp, les voyant retirés ²,
 Ont quitté le combat, et se sont séparés.
 Et moi, le cœur tremblant, et l'âme tout émue,
 D'un si funeste objet j'ai détourné la vue ³, 660
 De ce Prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
 Est-il possible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle
 Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ?
 Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer ⁴, 665
 Puisque même mes fils s'en laissent désarmer ?
 La refuserez-vous, cette noble victime ⁵ ?
 Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
 Si vous donnez les prix ⁶ comme vous punissez,
 Quels crimes par ce sang ne seront effacés ? 670

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée :
 Les Dieux sont trop payés du sang de Ménécée ;
 Et le sang d'un héros, auprès des Immortels,
 Vaut seul plus que celui de mille criminels ⁷.

JOCASTE.

Connaissez mieux du ciel la vengeance fatale : 675
 Toujours à ma douleur il met quelque intervalle ;

1. Expression tout à fait impropre.

2. Que peut signifier cet hémistiche ? Retirés du combat ?

3. A cet objet d'horreur, l'œil troublé, le teint blême,
 J'ai demeure longtemps plus morte que lui-même.

(ROTROU, *Antigone*, I, II.) Racine emploiera encore le mot *objet* pour désigner la dépouille sanglante d'Hippolyte (*Phèdre*, v. 1569) :

Triste objet, où des Dieux triomphe la colère.

Pour *funeste*, voir *Mithridate*, note du vers 1513.

4. Voir la note du vers 141.

5. C'est-à-dire : ne suffira-t-elle pas pour apaiser votre courroux ?

6. Cette expression ne s'emploie plus aujourd'hui dans le langage relevé.

7. Racine a supprimé ici quatre vers :

Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
 De deux camps animés d'une égale furie ;
 Et, si de tant de sang ils n'étaient point lassés,
 A leur bouillante rage ils les auraient laissés.

Mais, hélas ! quand sa main semble me secourir,
 C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr¹.
 Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes²,
 Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes. 680
 S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
 Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
 Il m'amène mon fils ; il veut que je le voie ;
 Mais, hélas ! combien cher me vend-il cette joie³ !
 Ce fils est insensible et ne m'écoute pas ; 685
 Et soudain il me l'ôte, et l'engage aux combats⁴.
 Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère⁵,
 Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère :
 Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
 Et retire son bras pour me mieux accabler. 690

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle⁶.
 Polynice endurci n'écoute que ses droits⁷ ;
 Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix ;
 Oui, du lâche Créon. Cette âme intéressée 695

1. La joie de Jocaste ne dure pas longtemps. Camille se plaignait de même dans l'*Horace* de Corneille (IV, iv) :

Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
 Asservie en esclave à plus d'événements,
 Et le piteux jouet de plus de changements ?
 Un oracle m'assure, un songe me travaille ;
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
 Mon hyuen se prépare, et presque en un moment
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant.
 Ce choix me désespère, et tous le désavouent ;
 La partie est rompue, et les Dieux la renouent ;
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
 O Dieux ! sentais-je alors des douleurs trop légères
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
 L'aimer ecor sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien.

2. Var. — Il a mis cette nuit quelque trêve à mes larmes (1664.)

3. Var. — Mais combien chèrement me vend-il cette joie ! (1664.)

4. Le mot *ciel*, auquel se rapporte *il*, en est bien éloigné. *Engager*, c'est ici : entraîner dans.

5. Expression un peu trop familière.

6. Ici encore Racine a fait une coupure :

En vain tous les mortels s'épuiseraient le flanc,
 Ils se veulent baigner dedans leur propre sang.
 Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse :
 L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice.

7. C'est Antigone qui dit à sa mère, dans le *Polynice* d'Alfieri (trad. Petitot, I, 1) :
 « O ma mère, il n'y a qu'un sceptre, ils sont deux rois : qu'espérez-vous ? »

Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée ¹ ;
 En vain, pour nous sauver, ce grand Prince se perd ² :
 Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
 De deux jeunes héros cet infidèle père...

ANTIGONE.

Ah ! le voici, Madame, avec le Roi mon frère.

700

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON ³.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ⁴ ?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
 Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres ⁵,
 Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
 Ont insensiblement tout le corps ébranlé ⁶,

705

Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
 La bataille sans doute allait être cruelle,
 Et son événement vidait notre querelle ⁷,
 Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
 De tous les combattants a retenu le bras ⁸.
 Ce Prince, le dernier de la race royale ⁹,

710

1. Var. — Nous ôte tout le fruit du sang de Ménécée. (1664-87.)
 Racine a voulu faire disparaître la cacophonie que formait le rapprochement de ces deux mots : *ôte tout*.

2. Voir *Iphigénie*, note du vers 1016.

3. Créon, tout entier à sa douleur, véritable ou feinte, assistera pendant quel temps à cette scène sans y prendre part.

4. Jocaste n'a point revu Étéocle, depuis que la trêve a été rompue.

5. Var. — Mais de quelques soldats, tant des Grecs que des nôtres. (1664-87.)

6. Ces inversions dures et pénibles, qui dénotent peu de souplesse dans le talent du poète, disparaîtront complètement des vers de Racine après *la Thébaïde*.

7. *Événement* a ici le vieux sens de *dénouement*, issue, comme dans ce vers de *Bajazet* (IV, VII) :

Ah ! de tant de conseils événement sinistre !

Vider une querelle, c'est la régler, la terminer :

Petits princes, videz vos débats entre vous.

(LA FONTAINE, *Fables*, IV, IV.)

8. Var. — Quand du fils de Créon le funeste trépas

Des Thébains et des Grecs a retenu le bras. (1664.)

9. Tout le monde, décidément, explique *le dernier* par le plus jeune. L'oracle annonçait l'extinction totale de la race d'Œdipe.

S'est appliqué des Dieux la réponse fatale ;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah ! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie ¹ 715
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De votre ambition vaincre l'emportement ²?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre : 720
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère :
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O Dieux ! aimer un frère, est-ce un plus grand effort 725
Que de haïr la vie et courir à la mort ?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre ³?

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous ⁴,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux ; 730
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die ⁵
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie :
La gloire bien souvent nous porte à la haïr ⁶ ;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les Dieux voulaient son sang ; et ce Prince sans crime 735
Ne pouvait à l'État refuser sa victime ;
Mais ce même pays, qui demandait son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang ⁷.

1. Pourquoi cette scène va-t-elle être froide ? C'est que nous avons déjà vu Jocaste essayer de vaincre la colère de ses deux fils, et qu'elle ne peut ici que répéter ce qu'elle a déjà dit.

2. On appelle *emportement* ce mouvement déréglé qu'excite une passion. Voltaire écrira dans *Olympie* (III, 1) :

C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage.

3. Toujours cette malheureuse confusion entre les deux acceptions du mot *sang* que nous avons signalée.

4. Voir la note du vers 141.

5. Ce n'est pas de cet archaïsme que Molière se moque, lorsque Trissotin lit son fameux sonnet dans les *Femmes savantes* (III, 1) ; si *quoiqu'on die* est ridicule, c'est qu'il ne signifie rien. Racine emploiera encore cette forme dans *Bérénice* (V, vi) :

Mais, quoique je craignisse, il faut que je le die.

6. Ce vers, peu net, signifie : La soif de la gloire nous porte souvent à mépriser la vie.

7. Étéocle est un véritable sophiste.

Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure :
 Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure ¹ ; 740
 Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
 Et descendre du trône, et courir à la mort ².

CRÉON.

Ah ! Méneceé est mort, le Ciel n'en veut point d'autre :
 Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre ³ ;
 Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix, 745
 Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits ⁴.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi ? même Créon pour la paix se déclare ?

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
 Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé ⁵ :
 Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé. 750

CRÉON.

Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême ⁶ ?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même ;
 Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah ! dans ses ennemis ⁷

Je trouve votre frère, et je trouve mon fils !
 Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre ? 755
 Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
 Seigneur, mon sang ⁸ m'est cher, le vôtre m'est sacré :
 Serai-je sacrilège, ou bien dénaturé ?
 Souillerais-je ma main d'un sang que je révère ?

1. Après que Thèbes a prononcé pour lui, Étéocle peut, sans grand danger, parler ainsi.

2. Il est de toute évidence que ce ne sont là que des mots.

3. Var. — Faites servir son sang sans y joindre le vôtre. (1664-1676.)

4. Bien que les spectateurs soient prévenus qu'en face de Créon ils sont en face d'un traître, ce changement soudain de langage les déconcerte ; ils se demandent si, en réalité, la mort généreuse de son fils n'a pas changé le cœur de Créon.

5. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

7. Var. Ah ! dans ces ennemis. (1664-76.)

8. Décidément, Racine, dans *la Thébaïde*, fait de ce mot l'abus le plus malheureux

Serai-je parricide ¹, afin d'être bon père ? 760
 Un si cruel secours ne me peut soulager,
 Et ce serait me perdre au lieu de me venger.
 Tout le soulagement où ma douleur aspire ²,
 C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire ³.
 Je me consolerais, si ce fils que je plains 765
 Assure par sa mort le repos des Thébains.
 Le ciel promet la paix au sang de Ménécée ;
 Achevez-la, Seigneur : mon fils l'a commencée ;
 Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ⁴ ;
 Et que son sang en vain ne soit pas répandu ⁵. 770

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
 Au sang ⁶ de Ménécée il n'est rien d'impossible.
 Que Thèbes se rassure après ce grand effort :
 Puisqu'il change votre âme, il changera son sort.
 La paix dès ce moment n'est plus désespérée : 775
 Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
 Bientôt ces cœurs de fer se verront ⁷ adoucis :
 Le vainqueur de Créon ⁸ peut bien vaincre mes fils.

(A Étéocle.)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche ;
 Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche ; 780
 Soulagez une mère, et consolez Créon :
 Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître :
 Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être :
 Il demande surtout le pouvoir souverain, 785
 Et ne veut revenir que le sceptre à la main ⁹.

1. Il faudrait ici au propre *infanticide* ; mais le mot *parricide* s'emploie pour désigner tous les meurtres contre nature ; voir *Andromaque*, note du vers 1574.

2. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

3. Sens latin : pouvoir, autorité.

4. De son sang.

5. Ce discours de Créon est fort surprenant ; mais Jocaste, qu'il comble de joie, s'empresse de croire à un bonheur qu'elle n'osait espérer.

6. C'est la dixième fois que le mot *sang* est prononcé dans cette scène.

7. Cette forme, qui a un peu vicilli, était plus élégante que *seront*.

8. Cette expression, par laquelle Bacine semble vouloir désigner Ménécée, est peu claire.

9. Var. — Et ne reviendra pas que le sceptre à la main. (1664.)

SCENE V.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, ATTALE.

ATTALE.

Polynice, Seigneur, demande une entrevue :
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue ¹.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici ²,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci 790

Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente ³.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colère ; 795
Et j'ai su depuis peu que le Roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide ⁴ repos,
Se réserve Mycène, et le fait Roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête ⁵ retraite. 800
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais ⁶.
Tâchez dans ce dessein ⁷ de l'affermir vous-même ;
Et lui promettez tout, hormis le diadème ⁸.

1. Voir *Esther*, note du vers 849.

2. Var. -- On ne dit pas pourquoi ; mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente (1664-87.)

3. On ne comprend pas du tout pourquoi Créon cherche à rapprocher les deux frères ; Racine l'expliquera dans la scène suivante ; mais il eût mieux fait de l'expliquer tout d'abord. Le public aime à savoir à quoi s'en tenir sur les personnages qui parlent devant lui.

4. Assuré.

5. Honorable : il veut se retirer avec les honneurs de la guerre.

6. Créon espère bien qu'il va la rompre. Juste au début du second acte de son *Polynice*, Alfieri placera ces paroles dans la bouche de Créon : « Mettez fin à vos longues plaintes, Jocaste. Ce jour qui vous annonçait tant de malheurs ne finira peut-être pas sans que vous voyiez la paix rendue à Thèbes. J'ai su inspirer au cœur d'Étéocle une telle horreur de cette guerre impie, qu'il a déjà presque le projet de tenir son serment, pourvu que son frère change ses menaces en prières. »

7. De faire la paix.

8. *Hormis*, c'est-à-dire *mis hors*, était primitivement un vrai participe qui s'accordait : « Hors mise la clancur de propriété. » (*Liv. des mét.* 9.)

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème, il ne demande rien ¹. 805

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins ².

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien :
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire ;
Et le sang reprendra son empire ordinaire ³.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher ⁴.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des Dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux ⁵. 810

ÉTÉOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien ! qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah ! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains ⁶.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche, 815
Dédaigneuse Princesse ; et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone ⁷

1. Créon le sait bien, et c'est là-dessus qu'il compte pour envenimer encore la haine des deux princes.

2. Jocaste, abusée par son amour maternel, presse une entrevue qui ne peut aboutir qu'au crime.

3. Créon doit avoir envie de rire en prononçant ces mots.

4. Etéocle nous paraît aller bien loin tout à coup dans la voie de la conciliation.

5. Racine a bien fait de corriger le vers primitif :

Attendez-le plutôt, et voyez-le en ces lieux.

Jocaste aime mieux que l'entrevue ait lieu à Thèbes : elle pourra revoir ses deux fils dans le palais où ils sont nés.

6. Antigone se berce aussi de l'espérance de la paix, et elle va revoir Hémon. Dans sa joie, elle dit à Créon les premières paroles aimables qu'elle lui ait adressées.

7. *Antigone* rime mal avec *trône*.

Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône ; 820
 Nous verrons, quand les Dieux m'auront fait votre Roi ¹,
 Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admirerait un changement si rare ?
 Créon même, Créon pour la paix se déclare ²!

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ³? 825

ATTALE.

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensais le moins ;
 Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
 J'admire à tous moments cet effort magnanime
 Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau ⁴.
 Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau ⁵; 830
 Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
 Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah ! sans doute, qui peut d'un généreux effort
 Aimer son ennemi peut bien aimer la mort.
 Quoi ? je négligerais le soin de ma vengeance ⁶, 835
 Et de mon ennemi je prendrais la défense ?
 De la mort de mon fils Polynice est l'auteur,
 Et moi je deviendrais son lâche protecteur ?

1. C'est toujours à Antigone absente que ce discours s'adresse. Créon, qui juge d'après son cœur du cœur de la princesse, se figure que, par ambition, elle l'aimera, ou tout au moins l'épousera : la voyant fière, il la juge ambitieuse. Il semble que ce couplet soit une sorte d'aparté ; sans quoi l'on ne comprendrait pas comment Attale, après les paroles que Créon vient de prononcer, le félicite naïvement de son zèle pour la paix.

2. Var. — De voir que ce grand cœur pour la paix se déclare ? (1664.)

3. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

4. En lisant des vers comme ceux qui précèdent, on conçoit que Boileau ait voulu apprendre à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles, art dans lequel l'élève a bientôt dépassé le maître. Le jeune poète faisait presque un acte par semaine. De là de grandes faiblesses de versification ; dans les trois vers qui précèdent, *en effet*, *à tout moment*, *enfin*, sont des chevilles, ou peu s'en faut. C'est là en partie ce qui a précipité la *Thébaïde* dans l'oubli : le temps ne respecte que ce qui a été fait avec son aide.

5. Attale est un des plus insignifiants et peut-être le plus outrageusement flatteur des confidants que Racine a mis sur la scène.

6. Créon va contredire Attale, et lui dévoiler ses plans ; et cependant les deux premiers vers de ce couplet semblent la continuation du développement commencé par Attale. Racine avait d'abord placé entre ce vers et celui qui le précède quatre vers assez médiocres, qui avaient du moins le mérite de mieux faire sentir la suite des idées :

Et j'abandonnerais avec bien moins de peine
 Le soin de mon salut que celui de ma haine.
 J'assurerais ma gloire en courant au trépas ;
 Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas. (1664.)

Quand je renoncerais à cette haine extrême ¹,
 Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème? 840
 Non, non : tu me verras d'une constante ardeur
 Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
 Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères ² :
 Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ³ ;
 Je brûle de me voir au rang de mes aïeux ^{4,5} 845
 Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux ⁵.
 Surtout depuis deux ans ce noble soin ⁶ m'inspire ⁷ ;
 Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire ⁸.
 Des Princes mes neveux ⁹ j'entretiens la fureur,
 Et mon ambition autorise la leur ¹⁰. 850
 D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;
 Je lui fis refuser le trône à Polynice ¹¹.
 Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer ;
 Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser ¹².

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes, 855
 D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
 Et, puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
 Pourquoi par vos conseils vont-ils se voir tous deux ¹³ ?

1. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

2. Le mot *ardeur* est répété deux fois en trois vers ; de plus, *un trône qui fait des ardeurs* ne nous paraît pas d'une bonne langue.

3. Voilà un beau vers, énergique et cornélien ; la faiblesse de ceux qui l'entourent contribue à le relever.

4. Var. — Tout mon sang me conduit au rang de mes aïeux. (1664-87).

5. *Envisager* a ici le sens d'*avoir en vue*, désirer, comme dans cette phrase de Lesage (*Turcaret*, V, xvi) : « Nous envisageons le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là. »

6. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

7. M'inspire mes actions, dirige ma conduite.

8. De temps en temps, de la trame de ces vers médiocres se détache un vers qui est d'un véritable poète.

9. Pour être oncle d'Étéocle, Créon ne peut être que frère de Jocaste ; et cependant, lorsque Jocaste et Créon sont en présence, rien dans leurs discours ne marque cette parenté.

10. Voir la note du vers 940.

11. Var. — Je lui fis refuser l'empire à Polynice. (1664-87.)

12. Racine, ayant dans le vers 852 remplacé *l'empire* par *le trône*, a été obligé de modifier ici le vers qu'il avait écrit d'abord :

Et je le mis au trône afin de l'en chasser.

13. Var. — Pourquoi par vos conseils s'embrassent-ils tous deux ?

Tout le monde se pose la même question qu'Attale ; Créon va y répondre, mais moins clairement que le trouve Luncau de Boisjerman : « On voit clairement par ce que dit Créon, que son objet est de ménager une entrevue entre les deux frères, afin qu'ils se déterminent au combat singulier. Quel est donc le projet de Créon ? Il ne peut hasarder de faire périr lui-même le roi, parce qu'il deviendrait l'horreur du peuple, et qu'il aurait tout à craindre du ressentiment de Polynice ; il ne peut se flatter non plus que les deux frères

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle ¹,
 Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle. 860
 Il s'arme contre moi de mon propre dessein ;
 Il se sert de mon bras pour me percer le sein ².
 La guerre s'allumait lorsque, pour mon supplice ³,
 Hémon m'abandonna pour servir Polynice ⁴ :
 Les deux frères par moi devinrent ennemis ; 865
 Et je devins, Attale, ennemi de mon fils ⁵.
 Enfin, ce même jour, je fais rompre la trêve,
 J'excite le soldat ⁶, tout le camp se soulève,
 On se bat ; et voilà qu'un fils désespéré
 Meurt ⁷, et rompt ⁸ un combat que j'ai tant préparé. 870
 Mais il me reste un fils ; et je sens que je l'aime,
 Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même ⁹.
 Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis :
 Il m'en coûterait trop s'il me coûtait deux fils.

se tuèrent dans ce combat, mais bien que l'un périra par les mains de l'autre. Si c'est Étéocle qui est vainqueur, Créon se propose de faire ouvrir les yeux au peuple sur le crime du roi, et alors il lui sera aisé de s'en défaire sans craindre de vengeur ; au contraire, si c'est Polynice qui sort victorieux du combat, les Thébains ne voudront point recevoir dans leurs murs le meurtrier de leur roi, et donneront la couronne à Créon. Voilà, à ce que nous croyons, le ressort de la politique de cet homme ambitieux ; Racine aurait dû le développer davantage. » On se demande seulement pourquoi Créon n'avait pas compris dès le premier acte qu'une entrevue était le meilleur moyen d'envenimer encore la haine des deux frères.

1. *Mortel* a ici le sens de *funeste*, comme dans *Iphigénie* (V, VI) :

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.

2. Tous ces vers sentent l'élève de rhétorique.

3. Hémistiche très faible, amené par la rime.

4. Var. — Hémon m'abandonna pour suivre Polynice. (1664-76.)

5. Comme nous croyons peu à la tendresse paternelle de Créon, ce vers ne nous donne aucun frisson.

6. Singulier poétique ; on en trouve des exemples même en prose : c'est ainsi que Cicéron nous montre dans ses *Verrines* un homme efféminé portant à ses narines un sachet rempli de feuilles de roses, « reticulum plenum rosæ ».

7. La Harpe, qui a tant admiré ce même rejet au vers 13 de *Mithridate*, a oublié de dire que Racine se l'était emprunté à lui-même.

8. Répétition du même mot à trois vers de distance. Le verbe *rompre* était d'ailleurs d'un usage fréquent au XVII^e siècle dans le sens d'*empêcher d'avoir lieu* :

Ce qu'on diffère est à demi rompu.

(CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 1.)

9. Ces vers sont bien étranges. Au premier acte, Créon maudissait Hémon ; la mort de Ménécée change ses sentiments, mais pas au point cependant de le décider à sacrifier son amour à son fils. C'est pour sauver Hémon qu'il veut amener les deux princes à se battre seuls, dit-il : s'il aime tant Hémon, qu'il lui cède donc Antigone. Tout cela ne se tient pas. Cette pièce est l'œuvre d'un jeune homme spirituel, qui combine avec intelligence des situations, mais qui fait parler les passions sans les connaître.

Des deux Princes d'ailleurs la haine est trop puissante ¹ : 875
 Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
 Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
 Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
 Les autres ennemis n'ont que de courtes haines ² ;
 Mais quand de la nature on a brisé les chaînes, 880
 Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
 Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
 L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère ³.
 Mais leur éloignement ralentit leur colère :
 Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi, 885
 Quand il est loin de nous on la perd à demi ⁴.
 Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient :
 Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
 Que, rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
 Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser ⁵. 890

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :
 On porte ses remords avec le diadème ⁶.

CRÉON.

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins ⁷,
 Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins ⁸.
 Du plaisir de régner une âme possédée 895
 De tout le temps passé détourne son idée ⁹ ;

1. Est trop forte ; *puissante* est mise ici pour la rime.

2. Pas toujours ; le désir de faire une antithèse amène souvent de l'exagération dans la pensée.

3. Polydice disait dans les *Phéniennes* d'Euripide (v. 374-375) :

Ὦς δεινὸν ἔχθρα, μητέρα, οἰκείων εἶλωσιν,
 Καὶ δυσκλύτους ἔχουσα τὰς διαλλαγὰς !

Ces deux vers sont soulignés dans l'exemplaire d'Euripide que possédait Racine, et le poète a écrit en marge : « *Haine de parents.* »

4. Racine reprendra cette idée tout à l'heure (IV, 11), en mettant dans la bouche d'Aéocle ce vers :

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

5. Voir *Britannicus*, note du vers 1314.

6. Il serait extraordinaire qu'un confident osât censurer, même avec tant de discrétion, la conduite d'un prince ; aussi Attale ne parle-t-il ainsi que pour permettre à Créon de placer une petite dissertation ironique sur le remords, que son confident a dû entendre plus d'une fois, et qu'il voit venir.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

8. Il serait intéressant de comparer Créon à Narcisse et à Mathan ; ce Créon a des maximes terribles ; mais il n'est qu'un traître de mélodrame : ce qu'il y a de plus effrayant en lui, c'est sa grosse voix.

9. Ces deux mots rimeront souvent ensemble dans le théâtre de Racine. Voir notamment *Athalie*, v. 519-520.

Et de tout autre objet un esprit éloigné ¹
 Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
 Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
 Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche ² : 900
 Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ³ ;
 Mais, Attale, on commet les seconds sans remords ⁴.

1. C'est-à-dire : un esprit qui ne songe qu'au trône.

2. Voir *Bajazet*, note du vers 391.

3. C'est le proverbe vulgaire : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

4. Voir *Athalie*, note du vers 962. Le nombre effrayant des récidivistes que condamnent chaque année les tribunaux prouve que Créon est dans le vrai. — « Il faut remarquer ici que l'action ne fait pas un seul pas dans cet acte, elle n'est pas plus avancée qu'à la fin du second, excepté qu'on a rendu compte de cette fausse alerte que la mort de Ménécée a terminée ; de plus, tous les acteurs viennent et s'en vont, sans motif et sans raison, ils parlent sans savoir ce qu'ils disent ; enfin, soit par l'action, soit par la diction, cet acte est un tissu d'inconséquences. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre ;
Et tous deux en ce lieu ¹ nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut ; mais je répondrais bien 905
Que par cette entrevue on n'avancera rien ².
Je connais Polynice et son humeur altière ³ ;
Je sais bien que sa haine est encor tout entière ;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours ⁴ ;
Et pour moi, je sens bien que je le hais toujours. 910

CRÉON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine ⁵.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais ⁶.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée ⁷ : 915
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec ⁸ nous ; et sa noire fureur ⁹

1. Voir *Esther*, note du vers 908.

2. Créon est tout à fait de cet avis, nous le savons.

3. Var. — Je sais que Polynice est une humeur altière. (1664.)

4. Vers faible et de remplissage, qui ne fait que mieux d'ailleurs ressortir la sombre énergie du vers suivant.

5. « Créon parle ici en fourbe habile ; il connaît trop la haine d'Étéocle pour ne pas savoir que, plus il feindra de vouloir adoucir ce cœur féroce, plus il l'envenimera. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

6. La peinture de la haine, voilà ce qui a quelque prix dans ce drame ; cette scène renfermera, notamment, quelques traits d'une admirable énergie.

7. Ce mot était encore du style noble au xvii^e siècle ; Corneille a écrit dans *Cinna* (II, v) :

Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée.

8. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

9. Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

Aussitôt que la vie entra dans notre cœur ¹.
 Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
 Que dis-je ? nous l'étions avant notre naissance ². 920
 Triste et fatal effet d'un sang incestueux !
 Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
 Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
 De nos divisions lui marqua l'origine.
 Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau, 925
 Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau ³.
 On dirait que le ciel, par un arrêt funeste ⁴,
 Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste ⁵ ;

1. Dans la *Fiancée de Messine* de Schiller, c'est Doña Isabelle, en grand deuil, qui expose aux sénateurs de Messine assis autour d'elle la haine fratricide de ses deux fils. « Vous les avez vus, au milieu de vous, croître et prospérer ; mais avec eux se développait le germe fatal et mystérieux d'une déplorable haine fraternelle, qui, après avoir troublé la douce union de l'enfance, est devenue terrible par le progrès de l'âge. Jamais je n'ai pu jouir du spectacle de leur concorde ; je les ai nourris tous deux sur ce sein maternel, tous deux ont eu leur part de mes soins et de mon amour, et j'ai vu depuis l'enfance conquérir leur attachement, seul penchant qui leur soit commun. Pour tout le reste, ils sont divisés par une sanglante discorde. A la vérité, tant qu'a duré le gouvernement sévère de leur père, il a su, par une justice rigoureuse et forte, dompter leur bouillante ardeur, et maintenir sous un joug de fer leurs âmes audacieuses. Ils n'osaient pas approcher l'un de l'autre, quand ils étaient armés ; ils n'osaient pas coucher sous le même toit. C'est ainsi qu'une autorité redoutable empêchait l'explosion terrible de leurs passions féroces ; mais au fond de leur cœur la haine subsistait sans s'affaiblir. L'homme fort ne songe pas à arrêter le mal dans sa source, parce qu'il peut empêcher le torrent de se déchaîner. — Ce qui devait arriver, arriva ; dès que la mort eut fermé ses yeux, dès que ses fils ne furent plus retenus par sa main puissante, leur ancienne haine éclata, comme la flamme d'un brasier ardent s'échappe dès qu'elle n'est plus renfermée. Je vous dis ici ce dont vous êtes tous témoins : Messine se divise ; cette animosité fraternelle brise tous les liens de la nature, et déchaîne une discorde universelle ; le glaive s'est opposé au glaive ; la ville est devenue un champ de bataille, et cette salle même a été arrosée de sang. » (Trad. de Barante.)

2. Les quatre vers qui suivent n'ont été ajoutés par Racine qu'assez tard ; les éditions primitives portaient :

Et déjà nous l'étions avecque violence ;
 Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
 Et le serons peut-être encor dans le tombeau.
 [On dirait que le ciel, par un arrêt funeste.] (1664-87.)

On sait qu'avant de naître une précoce haine
 Fit du flanc maternel notre première arène.
 Pour moi, dès le berceau, prompt à le délier,
 A nos futurs combats j'aimais à m'essayer.

(LEGOUVÉ, *Étéocle*, III, II.)

3. Allusion à la légende qui prétend que les deux frères ne s'unirent même pas dans la mort, et que les flammes de leur bûcher commun témoignèrent encore de leur haine :

Ecce iterum fratres : primos ut contigit artus
 Ignis edax, tremuere rugi, et novus advena bustis
 Pectillur : exundant diviso vertice flammæ,
 Alternosque apices abrupta luce cornescant.

(STACE, *la Thébaïde*, XII, 429-432.)

4. Voir *Mithriate*, note du vers 1513.

5. Var. — Voulut de nos parents venger ainsi l'inceste. (1664.)

Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
 Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour ¹. 930
 Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
 Ne crois pas que pour lui ma haine diminue ² :
 Plus il approche, et plus il me semble odieux ;
 Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux ³.
 J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire ⁴ : 935
 Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
 Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié ;
 Et je crains son courroux moins que son amitié.
 Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
 Que sa fureur au moins autorise la mienne ⁵ ; 940
 Et puisqu'enfin mon cœur ne saurait se trahir ⁶,
 Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
 Tu verras que sa rage est encore la même,
 Et que toujours son cœur aspire au diadème ;
 Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner ; 945
 Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner ⁷.

CRÉON.

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible ⁸.
 Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible ;
 Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,

1. Tout ce morceau est excellent : à l'approche de son frère, Étéocle éprouve le besoin de se rappeler à lui-même la violence et l'ancienneté de sa haine pour l'exciter encore.

2. Étéocle dira dans la tragédie de Legouvé (III, 1) :

Depuis que je l'attends, je le hais plus encore !
 J'en rends grâce au destin, ce cœur avec eunni
 Sentirait s'affaiblir l'horreur que j'ai pour lui.
 Oui, si je le reçois, c'est qu'en cette entrevue
 Ma haine jouira d'éclater à sa vue.

3. Le mot *haine*, que remplace le pronom *elle*, en est un peu éloigné ; cette tache est venue de ce que Racine a modifié le vers précédent, qu'il avait d'abord écrit ainsi :

Plus il approche, et plus il allume ses feux.

Le prénom *ses* empêchait d'oublier le mot *haine*.

4. *Quitter* s'employait alors journellement pour *céder* ; c'est ainsi que la marquise de Sévigné écrira à Bussy-Rabutin, le 23 octobre 1685 : « J'ai quitté ma plume à ma fille avec plaisir. »

5. *Mienne* ne rime pas bien avec *haine*. — *Autoriser* a ici le sens de : rendre possible, justifier.

6. Agir contre lui-même, contre ses intérêts, comme dans *Phèdre* (II, 1) :

Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir ?

7. Voir la note du vers 474.

8. Créon voit Étéocle dans les dispositions qu'il souhaite, et cependant il veut encore irriter sa haine.

Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur. 950
 Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes ¹,
 Je serai le premier à reprendre les armes ;
 Et si je demandais qu'on en rompît le cours ²,
 Je demande encor plus que vous régniez toujours.
 Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse, 955
 S'il faut avec la paix recevoir Polynice ³.
 Qu'on ne nous vieune plus vanter un bien si doux :
 La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
 Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche ;
 Ne le soumettez pas à ce Prince farouche : 960
 Si la paix se peut faire, il la veut comme moi ⁴ ;
 Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son Roi.
 Cependant écoutez le Prince votre frère,
 Et s'il se peut, Seigneur, cachez votre colère ;
 Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici⁵? 965

Vont-ils venir, Attale ?

1. L'édition de 1664 porte *treuvasse*; ou se prononçait alors *eu* ce mot; deux vers du *Misanthrope* nous en offrent la preuve (I, 1) :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
 Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve !

2. De la paix. Racine abuse dans cette première œuvre du mot *cours*, qui faisait partie de ce qu'on appelait, il n'y a pas encore longtemps, le vocabulaire poétique.

3. Racine a supprimé ici un développement tout entier :

La paix est trop cruelle avecque Polynice :
 Sa présence aigrirait ses charmes les plus doux,
 Et la guerre, Seigneur, nous plait avecque vous.
 La rage d'un tyran est une affreuse guerre :
 Tout ce qui lui déplaît, il le porte par terre ;
 Du plus beau de leur sang il prive les États,
 Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.
 [Tout le peuple Thébain vous parle par ma bouche.] (1664.)

4. C'est-à-dire : dans les mêmes conditions que moi, aux conditions que je viens de dire.

5. Encore un trait de passion. L'édition de 1664 porte :

Mais quelqu'un vient.

ÉTÉOCLE

Ils bien ! sont-ils bien près d'ici ?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.

Ils ont trouvé d'abord la Princesse et la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine ¹.

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux ².
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous ³ ! 970

CRÉON.

Ah! le voici. Fortune, achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage !

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON,
CRÉON.

JOCASTE.

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux ⁴,

1. C'est-à-dire : voisine.

2. Il entre : son aspect redouble encor ma rage,
(LEGOUVE, *Étéocle*, III, II.)

3. La grande scène va s'engager, la scène capitale du drame, et le dénouement en est connu à l'avance. Racine imitera dans cette scène Euripide, Sénèque, Garnier et Rotrou.

4. Dans l'*Antigone* de Rotrou (II, IV), Jocaste disait à ses fils :

Mes fils, enfin le ciel achève mon ouvrage :
Sa bonté vous rassemble, à mes regards émus,
Dans ce palais anguste élevé par Cadmus,
Et je puis, confondant mon ivresse et la vôtre,
Du même embrassement vous presser l'un et l'autre.
Combien je dois bénir ce moment fortuné,
Le seul depuis longtemps que les Dieux m'ont donné !
Polynice, Étéocle, embrassez-vous.

Voici comment, dans une circonstance toute semblable, Schiller, dans sa *Fiancée de Messine*, fait parler Doña Isabelle : « (*Isabelle s'avançant entre ses deux fils*). Jette les yeux ici-bas, reine des cieux, et que ta main réprime les mouvements orgueilleux de mon cœur. Une mère peut aisément s'oublier quand elle contemple l'éclat de ses enfants. Pour la première fois, depuis qu'ils sont nés, je goûte mon bonheur tout entier. Jusqu'à ce jour j'ai été contrainte de partager les douces jouissances de mon âme, et d'oublier que j'avais un fils. lorsque je jouissais de la présence de l'autre. Ah! j'avais bien le même amour de mère. mais c'étaient mes fils qui étaient toujours divisés. Dites, oserai-je sans frémir me livrer au doux empire de ce cœur enivré de joie ? (*A don Manuel*.) Lorsque je presse avec tendresse la main de ton frère, est-ce donc enfoncer un trait dans ton sein ? (*A don César*.) Lorsque mon cœur se réjouit à son aspect, est-ce donc un larcin que je te fais?... O mes fils! le monde est plein de haine et de fausseté : chacun n'aime que soi, tous les liens tissés par un bonheur fragile sont incertains, variables et sans force; ce que le caprice a noué, le caprice le dénoue ensuite. La nature seule est sincère, elle seule repose sur des ancrs fermes et éternelles; tout le reste flotte au gré des vagues orageuses de la vie. Le penchant vous donne un ami; l'intérêt vous donne un compagnon; heureux

Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.
 Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence, 975
 Dans ce même palais où vous prîtes naissance ¹ ;
 Et moi, par un bonheur où je n'osais penser ²,
 L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
 Commencez donc, mes fils, cette union si chère,
 Et que chacun de vous reconnaisse son frère. 980
 Tous deux dans votre frère envisagez vos traits ;
 Mais, pour en mieux juger, voyez-les de plus près.
 Surtout que le sang parle et fasse son office.
 Approchez, Étéocle ; avancez, Polynice...
 Hé quoi ? loin d'approcher, vous reculez tous deux ³ ? 985

celui à qui la naissance donne un frère : la fortune n'aurait pu le lui donner ; c'est un ami marqué par la nature. Contre ce monde plein de guerres et de trahisons, les voilà deux qui résistent ensemble. (*Elle prend la main à tous les deux.*) O mes fils ! venez, prenez la résolution de renoncer réciproquement à toute explication : car le tort est de chaque côté. Soyez nobles, et remettez-vous avec grandeur d'âme des offenses cruelles et sans excuse. Le triomphe le plus divin, c'est le pardon. Jetez sur le tombeau de votre père cette ancienne haine qui date de votre première enfance ; commencez une nouvelle vie embellie par votre amour ; qu'elle soit consacrée à la concorde et au pardon. (*Elle recule d'un pas comme pour leur laisser la place d'approcher l'un de l'autre. Tous deux fixent les yeux sur la terre, sans se regarder.*) » — Doña Isabelle dit encore plus tard, alors qu'elle entre avec ses deux fils réconciliés : « Il brille enfin pour moi, ce jour tant souhaité, si longtemps attendu ! Je vois mes fils unis par le cœur : avec quel bonheur je les vois se presser mutuellement la main ! Pour la première fois votre heureuse mère peut vous ouvrir son cœur dans cette réunion intime. Cette foule grossière de témoins importuns, qui se plaçait toujours entre nous, prête à combattre, s'est éloignée ; le bruit des armes ne retentit plus à mon oreille. Telle qu'une troupe de nocturnes oiseaux, habitants d'une maison en ruines, qui depuis de longues années était devenue leur domicile, s'envole comme un noir essaim, éblouis par la clarté du jour, lorsque l'ancien possesseur, longtemps exilé, fait entendre le bruit joyeux de son retour, et vient construire un nouvel édifice ; telle s'enfuit l'ancienne haine avec son ténébreux cortège : le soupçon caverneux, l'envie au regard louche, la pâle jalousie, quittent nos portes pour se rendre en murmurant aux portes de l'enfer, tandis que la paix nous revient avec la confiante amitié et la douce concorde. » (Trad. de Barante.)

1. Tout ce qui, dans d'autres circonstances, devrait pousser les deux frères dans les bras l'un de l'autre, s'unit ici pour les séparer. Le palais paternel leur rappelle mille souvenirs de leur haine d'enfants.

2. Voir la note du vers 537.

3. Σγάσσον δὲ δεινὸν ὄμμα καὶ θυμὸς πνοάς·
 Οὐ γὰρ τὸ λαϊμόμητον εἰσορᾷς κάρα
 Γοργόνος, ἀδελφὸν δ' εἰσορᾷς ἕκοντα σόν.
 Σὺ τ' αὖ πρόσωπον πρὸς κασίγνητον στρέφεις,
 Πολύνοιχις· ἐς γὰρ ταύτην ὄμμασι βλέπων
 Λέξεις τ' ἄμεινον, τοῦδε τ' ἐνδίδξει λόγους.
 (EURIPIDE, *Phéniciennes*, 454-459.)

Sénèque avait écrit aussi (*Phœnissæ*, 467 et 473-474) :

Accede propius.....
Quo vultus refert ?
 Acieque pavida fratris observas manum ?

D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux ¹ ?
 N'est-ce point que chacun d'une âme irrésolue,
 Pour saluer son frère, attend qu'il le salue ;
 Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier ²,
 L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ³ ? 990
 Étrange ambition, qui n'aspire qu'au crime,
 Où le plus furieux passe pour magnanime !
 Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux ;
 Et les premiers vaincus sont les plus généreux ⁴.
 Voyons donc qui des deux aura plus de courage, 995
 Qui voudra le premier triompher de sa rage.
 Quoi? vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer,
 Et, venant de si loin, vous devez commencer ⁵ :
 Commencez, Polynice, embrassez votre frère ⁶ ;

1. On appelait un visage, un regard fâcheux, celui qui annonçait de mauvaises dispositions : « Il n'a pas mauvaise mine, mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. » (HAUTEROCHE, *Crispin médecin*, II, IV.) — Voir *Iphigénie*, note du vers 905.

2. Affecter est pris ici au sens latin : ambitionner : « Il fut soupçonné d'affecter la tyrannie. » (BOSSUET, *Hist.*, III, VII.)

3. M. Littré a écrit dans son *Dictionnaire*, à propos de ce distique de Racine : « Le second vers est incorrect : on s'embrasse l'un l'autre, mais on n'est pas le premier à s'embrasser l'un l'autre. »

4. Id gerere bellum cupitis in quo est optimum
 Vinci.

(SÉNÈQUE, *Phœnissæ*, v. 490-491.) Jocaste, dans l'*Antigone* de Rotrou, disait également (II, IV) :

Quelle gloire, bons Dieux ! ou plutôt quelle rage
 À faillir le premier met le plus de courage !
 La valeur est honteuse en pareil différend,
 Et la gloire appartient à celui qui se rend.

Le vieux Robert Garnier avait développé aussi cette idée dans son *Antigone* (II, II) :

Vous faites une guerre où plus grande est la gloire
 De se trouver vaincu que d'avoir la victoire.

5. La pauvre Jocaste n'est pas trop dupe elle-même des raisons qu'elle énonce ; à mesure que se développe ce couplet, sa joie tombe, et la crainte l'envahit : elle parle, sans plus trop savoir ce qu'elle dit : aussi la fin de son discours est-elle ridicule, quand on songe qu'elle s'adresse à Étéocle et à Polynice.

6. La Jocaste d'Euripide (*Phéniennes*, 465-467) prononçait à peu près les mêmes paroles, mais avec un sens tout différent :

Δόρος μὲν ὅτι σὸς πρόσθι, Πολύνοικε; τίκνον;
 Σὺ γὰρ στρατιῶμα Δαναίδων ἔχεις ἄγρον,
 Ἄδικα πιπρωθῶς.

Junge complexus prior,
 Qui, tot labores totque perpressus mala,
 Longo parentem fessus exilio vides,
 Accede propius.

(SÉNÈQUE, *Phœnissæ*, v. 464-467.) Jocaste disait aussi à Polynice dans l'*Antigone* de Rotrou (II, IV) :

Ci, mes premiers baisers s'adresseront à vous
 Qu'une si longue absence a séparé de nous.

Et montrez...

ÉTÉOCLE.

Hé, Madame ! à quoi bon ce mystère¹ ? 1000
Tous ces embrassements ne sont guère à propos :
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos².

POLYNICE.

Quoi ? faut-il davantage expliquer mes pensées ?
On les peut découvrir³ par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu, 1005
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi ;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi. 1010

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse⁴.

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber⁵.

Venez les recevoir d'une approche civile,
Et déchargez vos mains de ce faix inutile.
Eh ! quel est cet abord ? Qu'il est peu gracieux !
Pourquoi sur votre frère attachez-vous les yeux ?
Je vous couvrirai tout, et, pour vous faire outrage,
Il faudrait que par moi son fer se fit passage.
Chassez de votre esprit ce défiant souci,
Si ce n'est que ma loi vous soit suspecte aussi.

1. L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne
N'est pas dans ses retours aussi prompt que la haine.

(CRÉBILLON, *Atrée et Thyeste*, III, III.) — *Mystère* a ici à peu près le sens d'*embarras*, comme dans ce vers de Molière (*Femmes savantes*, II, IX) :

Du nom de philosophe elle fait grand mystère.

2. Ainsi, dès les premiers vers, nous savons à quoi nous en tenir sur le dénouement de cette scène ; aussi nous paraîtra-t-elle un peu longue, malgré l'intérêt de la situation, et d'assez beaux morceaux.

3. Deviner.

4.

ΗΘΥΝΕΙΚΗΣ.

Τοῦ μίτρου; ἔχων τὸ πλεῖστον;

ΕΤΕΟΚΑΗΣ.

Φίμ'. Ἀπαλλάσσου δὲ γῆς.

(EURIPIDE, *les Phéniciennes*, v. 604.) L'Étéocle d'Euripide cherchait du moins à expliquer, à excuser son injustice ; celui de Racine ne dit rien pour se justifier.

5. On reconnaît dans ce dialogue une imitation évidente de la manière de Corneille.

JOCASTE.

O Dieux ! que je me vois cruellement dèçue ! 1015.
 N'avais-je tant pressé cette fatale vue
 Que pour les désunir encor plus que jamais ¹ ?
 Ah ! mes fils, est-ce là comme on parle de paix ?
 Quittez, au nom des Dieux, ces tragiques pensées.
 Ne renouvelez point vos discordes passées : 1020
 Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain ².
 Est-ce moi qui vous mets les armes à la main ?
 Considérez ces lieux où vous prîtes naissance :
 Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
 C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour ; 1025
 Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour ³ :
 Ces Princes, votre sœur, tout condamne vos haines ⁴ ;
 Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,
 Qui pour vous réunir immolerais... Hélas ⁵ !
 Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas ! 1030
 Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure :

1. Hélas ! quand j'invitai mes deux fils à se voir,
 J'avais cru que leur haine en serait attendrie ;
 Et votre haine éclate avec plus de furie !
 (LEGOUVÉ, *Étéocle*, III, II.)

2. C'est-à-dire : sur un champ de bataille.

3. Ces quatre vers ont fourni tout un développement à Legouvé (*Étéocle*, III, II.)

JOCASTE.
 Tout vous dit en ces lieux de déposer les armes.
 ÉTEOCLE.
 Tout me dit en ces lieux que le spectre est à moi.
 POLYNICE.
 Tout me dit en ces lieux que je dus être roi.
 JOCASTE.
 Là le flambeau du jour vint luire à votre vue.
 ÉTEOCLE.
 Là j'obtins la couronne.
 POLYNICE.
 Et là je l'ai perdue !
 JOCASTE.
 Songez qu'en ce séjour mon sein vous réunil.
 ÉTEOCLE.
 Je songe que j'y règne.
 POLYNICE.
 Et moi, qu'il m'en bannit.
 JOCASTE.
 Regardez cet autel de nos dieux domestiques.
 POLYNICE.
 C'est par eux que voilant ses projets despotiques,
 Il jura ce traité qu'il ose déjaigner.
 ÉTEOCLE.
 C'est par eux qu'aujourd'hui je jure de régner.

4. Créon, Antigone et Hémon assistent à cette scène ; après la sortie désespérée de Jocaste, Antigone et Hémon prononceront quelques mots ; mais Créon restera muet. Cette scène n'en est pas moins pour l'acteur une des plus difficiles de son rôle : il faut que la joie envahisse par degrés son visage, et que les spectateurs en soient témoins, sans que les acteurs en scène, occupés d'ailleurs d'autres intérêts, le remarquent.

5. Ces deux vers sont d'un rare prosaïsme.

Ils ne connaissent plus la voix de la nature ¹.

(A Polynice.)

Et vous, que je croyais plus doux et plus soumis...

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis :

Il ne saurait régner sans se rendre parjure.

1035

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure ².

Le trône vous est dû, je n'en saurais douter ;

Mais vous le renversez en voulant y monter.

Ne vous laissez-vous point de cette affreuse guerre ³ ?

Voulez-vous sans pitié désoler cette terre ⁴ ?

1040

Détruire cet empire afin de le gagner ⁵ ?

Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ⁶ ?

Thèbes avec raison craint le règne d'un Prince

Qui de fleuves de sang inonde sa province ⁷.

Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?

1045

Vous êtes son tyran avant qu'être son Roi.

Dieux ! si devenant grand souvent on devient pire,

Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,

Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas ?

1. Racine a ici supprimé quatre vers :

La fière ambition qui règne dans leur cœur
N'écoute de conseils que ceux de la fureur.
Leur sang même, infecté de sa funeste haleine,
Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.

2. *Injure* a ici le sens d'*injustice* ; c'est la traduction du vieil adage latin : « *Summum jus, summa injuria* », que Voltaire traduira plus littéralement encore dans son *Œdipe* (III, III) :

Mais l'extrême justice est une extrême injure,

3. Voir *Athalie*, note du vers 1057.

4. *Désoler* a ici son sens étymologique : faire la solitude, dépeupler, comme dans *Athalie* (II, v) :

Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages.

5. Imitation de Sénèque (*Phœnissæ*, v. 555 et sq.) :

Ne, precor, ferro erue
Patriam ac Penates, neve, quas regere expelis,
Everte Thebas. Quis tenet mentem furor ?
Patriam petendo perdis : ut fiat lua,
Vis esse nullam ?

Et Sénèque continue longuement ce développement, que Robert Garnier développera encore. — Ici aussi la première édition portait *gagner*.

6. Var. — Est-ce dessus des morts que vous voulez régner ?

7. Voir *Alexandre*, note du vers 14.

Si vous êtes cruel quand vous ne réglez pas ¹ ? 1030

POLYNICE.

Ah ! si je suis cruel, on me force de l'être ;
 Et de mes actions je ne suis pas le maître ².
 J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ³ ;
 Et c'est injustement que le peuple me craint.
 Mais il faut en effet soulager ma patrie ; 1035
 De ses gémissements mon âme est attendrie.
 Trop de sang innocent se verse tous les jours :
 Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ⁴ ;
 Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce ⁵,
 A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse : 1060
 Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien ⁶.

JOCASTE.

Du sang de votre frère ⁷ ?

POLYNICE.

Oui, Madame, du sien.

Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
 Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.
 Moi-même à ce combat j'ai voulu l'appeler ⁸ : 1065

1. Autre pensée empruntée à Sénèque (*Phœnissæ*, v. 582-584) :

Tam ferum et durum geris
 Sævumque in iras peclus, et nondum imperas !
 Quid sce, tra facient ?

2. Responsable.

3. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

Var. — Si je suis violent, c'est que je suis contraint.
 Et c'est injustement que le peuple me craint.
 Je ne me connais plus en ce malheur extrême :
 En m'arrachant au trône on m'arrache à moi-même.
 Tant que j'en suis dehors, je ne suis plus à moi ;
 Pour être vertueux, il faut que je sois Roi.
 [Mais il faut en effet soulager ma patrie.] (1664.)

4. Des malheurs de ma patrie.

5. Les Thébains aussi sont des Grecs ; mais Racine ne donne ici ce nom qu'à l'armée des sept chefs.

6. Dans *la Thébaïde* de Jean Robelin (III), Polynice disait sur un ton semblable :

Faites-le sortir hors qu'il me vienne combattre.
 Nous batrons seul à seul, vienne s'il ha le cueur.
 C'il des deux sera Roy qui sera le vainqueur.
 Mieux vaut par le hasard de deux, pour qui la terre
 Se hérissé de fer, terminer une guerre,
 Que de voir de leurs camps les contraires efforts
 Peupler d'âmes l'Érèbe, et les plaines de morts.

7. Ce cri est un argument.

8. Étéocle dira dans le *Polynice* d'Alfieri (trad. Petitot, I, iv) : « Et que désirai-je plus que d'en venir aux mains moi seul avec mon frère ? C'est l'objet de tous mes vœux ; je soupire sans cesse après ce moment. La haine que j'ai pour lui est à moi aussi ancienne que la vie ; et je la conserve avec plus de soin que mon existence. »

A tout autre qu'à toi je craignais d'en parler :
 Tout autre aurait voulu condamner ma pensée,
 Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée ¹.
 Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
 Si ce que tu ravis tu le sais conserver ².
 Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

1070

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie ³.
 Créon sait là-dessus quel était mon desir ⁴ :
 J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
 Je te crois maintenant digne du diadème,
 Et te le vais porter au bout de ce fer même ⁵.

1075

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein ⁶ ;
 Et commencez par moi votre horrible dessein ⁷.
 Ne considérez point que je suis votre mère :
 Considérez en moi celle de votre frère.

1080

1. C'est ce qui explique pourquoi Polynice avait paru s'attendrir, en demandant une entrevue. — Voir *Esther*, note du vers 908.

2. Polynice veut parler du trône.

3. Étéocle ne veut pas laisser à Polynice le plaisir d'avoir songé le premier à cette lutte fratricide.

* ΠΟΛΥΝΕΙΚΗΣ.

Ἄντιτάζομαι πτεῶν σε.

ΕΤΕΟΚΛΗΣ.

Κἀγὼ τοῦδ' ἔρωσ' ἔγχι.

(EURIPIDE, *les Phéniciennes*, v. 622.).

4. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

5. Étéocle disait à son frère dans l'*Antigone* de Rotrou (II, III) :

Ton appel est au reste un bien que je t'envie ;
 J'en prétendais la gloire, et tu me l'as ravie,
 Cent fois de ce d-s-sein mon cœur m'avait pressé,
 Et ce n'est que du temps que tu m'as devancé.
 Thèbes, sur qui jamais nul ne régna sans crime,
 Le sort te va donner un prince légitime.
 Voyons s'il m'ôtera le nom que j'en ai pris ;
 Que le champ du combat en soit aussi le prix.

Et Polynice disait à son frère :

Et le droit que je veux est au bout de ce fer.

6. Garnier avait fait dire à sa Jocaste (*Antigone*, II) :

Ils devront commencer
 En moi leur parricide, et sur moi s'élancer.

Dans l'*Antigone* de Rotrou (II, IV), Jocaste disait à ses fils :

Plongez, plongez, cruels, vos armes dans mon sein ;
 Déployez contre moi votre aveugle colère,
 Contre moi qui donnai des frères à leur père....
 Si le crime vous plaît, un plus grand s'offre à vous :
 Ce flanc dont vous sortez est en butte à vos coups.
 Cessez donc cette guerre, ou cessez-en la trêve ;
 Faites qu'elle s'éteigne, ou bien qu'elle s'achève ;
 Ou n'allez pas plus outre, ou passez jusqu'au bout ;
 Ne considérez rien, ou considérez tout.

7. L'exécution de votre horrible dessein.

Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
 Recherchez-en la source en ce malheureux flanc ¹.
 Je suis de tous les deux la commune ennemie,
 Puisque votre ennemi reçut de moi la vie :
 Cet ennemi sans moi ne verrait pas le jour. 1083
 S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
 N'en doutez point, sa mort me doit être commune ² ;
 Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
 Et, sans être ni doux ni cruel à demi,
 Il faut me perdre, ou bien sauver mon ennemi. 1090
 Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
 Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
 Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
 Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un ³.
 Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne ⁴, 1093
 Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne ⁵.
 Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
 Si je vous empêchais un moment de régner ⁶.
 Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère ⁷ ?

POLYNICE.

J'épargne mon pays.

1. Toutes ces subtilités, chères à la Sabine de Corneille, sont absolument hors de la nature.

2. Doit être parlée par moi.

3. Ces antithèses, cette reprise :

Barbares, rougissez, etc.,

tout cela est hors de la nature et faux. D'ailleurs Racine a imité ici deux passages de Sénèque (*Phœnissæ*, 412-414 et 453-458) :

.....Nullum teste me fiet nefas,
 Aut si aliquid et me teste committi potest,
 Non fiet unum.....
Sancta si pietas placet,
 Donate matrem pace ; si placuit scelus,
 Majus paratum est : media se opponit parens.
 Proinde bellum tollite, aut belli moram.

La Jocaste d'Alfieri dira à ses deux fils (*Polinice*, trad. Petitot, II, III) :
 « Tournez contre moi vos épées ; je suis aussi de votre sang. Rivaux dans les forfaits, fils d'Œdipe, nés pour le crime, et poussés au crime par les implacables Furies, c'est ici, c'est ici qu'il faut enfoncer le fer dont vous êtes armés. Le voilà, le flanc coupable où vous fûtes conçus par un inceste. Ne frappez point votre frère ; mais frappez celle qui vous a donné le jour. C'est un plus grand crime, et il est plus digne de vous. »

4. La première édition portait :

Aussi bien ce n'est point que l'amitié vous tienne.

5. C'est-à-dire : en cherchant à lui enlever la sienne.

6. Ici la bonne Jocaste voit clair ; cela est assez rare pour qu'on éprouve le besoin de le constater.

7. Il semble par instants que Racine et Jocaste aient un faible pour Polynice : c'est pour soulager sa patrie qu'il provoque Etéocle en combat singulier, et ce n'est pas de son côté que, dans le combat, sera la trahison.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère.

1100

POLYNICE.

Je punis un méchant ¹.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'hui

Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aie chercher un maître;

Qu'errant et vagabond je quitte mes États,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas ?

1105

De ses propres forfaits serai-je la victime ?

Le diadème est-il le partage du crime ² ?

Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?

Et cependant il règne, et je suis exilé ³ !

1110

1. Voir la note du vers 289.

2. La part, le lot.

3. Polynice disait dans *la Thébaïde* de Robelin (II) :

Quoi ? que j'erre toujours
Sans terre, sans pays, sans a-seuré séjour ?
Que toujours fugitif dans Argos je mendie
Le chelif entretient de ma honteuse vie,
Pendant qu'il régnera en mon riche palais,
Suyvi de courtisans, de pages, de laquais ?
Que toujours je fléchisse, et que souffler je n'ose.
Sous l'insolent haut bec de ma superbe épouse ?...
Afin que notre pact resorlit son effet,
Vous m'avez commandé de sortir : je l'ay fait.
Maintenant je reviens, faites en même sorte
Que comme luy je règne et comme moy il sorte.

Racine a imité ici l'*Antigone* de Rotrou (II, IV) :

Ne vous semble-t-il point que la gloire d'un prince
Soit d'errer vagabond de province en province ?
Chassé de mes pays, de mes biens, de ma cour,
De mon partage eueur dois-je point de retour ?
Que pourrais-je avoir pis si j'étais le parjure,
Si j'avais violé les droits de la nature ?
Il faut qu'un traître règne, et que je sois banni !
Il sera le coupable, et je serai puni !
Nou, nou, le droit ordonne, en première maxime,
Le prix à l'innocence et le supplice au crime.

Rotrou avait lui-même imité Sénèque (*Phanissæ*, 586-590) :

Ut profugus errem semper ? ut patria arcear,
Opemque gentis hospes externæ sequar ?
Quid paterer aliud, si felissimæ fidem,
Si pejerassem ? fraudis alienæ dabo
Pœnas ; at ille præmium scelerum ferret !

Robert Garnier avait dit aussi (*Antigone*, II, II) :

Serai-je donc toujours errant parmi le monde ?
Traînerai-je ma vie à jamais vagabonde ?
Comme un homme exilé, me faut-il à jamais
Mon vivre mendier de palais en palais,
Sans terre, sans moyens ? Quelle peine plus dure
Eussé-je dû porter, si j'eusse été parjure
Comme cel affronteur ?

JOCASTE.

Mais si le Roi d'Argos vous cède une couronne ¹...

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?

En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté,

Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?

D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,

1115

Et d'un Prince étranger que je brigue la place ?

Non, non : sans m'abaisser à lui faire la cour,

1. Dans la première édition, c'était Hémon qui disait ce vers, et non Jocaste ; mais Racine a compris qu'il fallait tenir toujours la reine au premier plan. Voilà pourquoi il a supprimé ici un développement :

JOCASTE.

Un exil innocent vaut mieux qu'une couronne

Que le crime noircit, que le parjure donne.

Votre bannissement vous rendra glorieux,

Et le trône, mon fils, vous rendrait odieux.

Si vous n'y montez pas, c'est le crime d'un autre

Mais si vous y montez, ce sera par le vôtre.

Conservez votre gloire.

ANTIGONE.

Ah ! mon frère, en effet,

Pouvez-vous concevoir cet horrible forfait ?

Ainsi donc tout à coup l'honneur vous abandonne

O Dieux ! est-il si doux de porter la couronne ?

Et, pour le seul plaisir d'en être revêtu,

Peut-on se dépouiller de toute sa vertu ?

Si la vertu jamais eût régné dans votre âme,

En feriez-vous au trône un sacrifice infâme ?

Quand on l'ose immoler, on la connaît bien peu ;

Et la victime, hélas ! vaut bien plus que le Dieu.

HÉMON.

Seigneur, sans vous livrer à ce malheur extrême,

Le ciel à vos desirs offre le diadème

Vous pouvez, sans répandre une goutte de sang,

Dès que vous le voudrez, monter à ce haut rang,

Puisque le Roi d'Argos vous cède une couronne.

POLYNICE.

[Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?] (1664.)

Dans l'*Antigone* de Rotrou (I, vi) c'est le beau-père de Polynice, Adraste, qui disait :

Venez prendre et donner un paisible repos

Sur le trône de Lerne ou sur celui d'Argos :

Là, monarque absolu, vous n'avez point de frère

Qui vous rompe de pacte et qui vous soit contraire ;

Là, votre épouse et moi, devenus vos sujets,

De nos fidèles soins appuierons vos projets,

Et votre autorité n'y sera divisée

Par aucune puissance à la vôtre opposée.

POLYNICE.

Non, non, ne point régner, les Dieux m'en sont témoins,

Est le ressentiment qui me touche le moins,

Et jamais ma couronne, entre mes mains remise,

N'aurait d'autorité qui ne vous fût soumise.

Jocaste dira enfin dans l'*Étéocle* de Legouvé (II, III) :

L'hymen du roi d'Argos t'assure l'héritage ;

Sache te contenter de cet heureux partage,

Chez ces peuples d'avance à l'obéir tout prêts,

Emporte des Thébains l'estime et les regrets.

Laisse Thèbe, et le sceptre, et le crime à ton frère ;

Cède aux vœux, cède aux pleurs, cède aux cris de ta mère.

Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père ¹,
La main de tous les deux vous sera toujours chère. 1120

POLYNICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi ;

L'un me ferait esclave, et l'autre me fait Roi.

Quoi? ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme ²?

D'un éclat si honteux ³ je rougirais dans l'âme.

Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé ⁴ ? 1125

Je ne régnerais pas, si l'on ne m'eût aimé ?

Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître ;

Et, quand j'y monterai, j'y veux monter en maître,

Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,

Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr ⁵. 1130

Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,

N'être point Roi, Madame, ou l'être à juste titre ⁶ ;

Que le sang me couronne ⁷ ; ou, s'il ne suffit pas,

Je veux à son secours ⁸ n'appeler que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage : 1135

Que votre bras tout seul fasse votre partage ;

Et, dédaignant les pas des autres souverains ⁹,

Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.

1. Var.

HÉMON.

Qu'on le tienne, Seigneur, d'un beau-père ou d'un père,
[La main de tous les deux vous sera toujours chère.]

POLYNICE.

Hémon, la différence est trop grande pour moi. (1664.)

2. Nouvelle imitation de Sénèque (*Phœnixæ*, 595-598):

Conjugi donum datus,
Arbitria thalami dura felicis feram,
Humilisque socerum lixa dominantem sequar ?
In servitutum cadere de regno grave est.

3. C'est-à-dire : d'un sceptre si honteusement acquis.

4. Un trône ne se ferme pas : l'expression n'est pas heureuse ; cependant, deux vers plus bas, le poète dira : *ouvrir le trône* ; il est probable qu'il y a dans sa pensée une ellipse, et qu'il entend : le chemin du trône.

5. Ici disparaît toute trace de cet intérêt du poète pour Polynice que nous croyions reconnaître tout à l'heure. — Voir une pensée semblable dans *Britannicus* (v. 1056).

6. Var. — Être Roi, cher Hémon, et l'être à juste titre.

7. Le mot *sang* a perdu entièrement ici son premier sens ; autrement, l'image serait plus qu'étrange.

8. Au secours du sang ; la note du vers précédent s'applique également à celui-ci.

9. De marcher sur les pas de.

Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même :
 Qu'un superbe laurier soit votre diadème ; 1140
 Régniez et triomphez, et joignez à la fois
 La gloire des héros à la pourpre des Rois.
 Quoi ? votre ambition serait-elle bornée
 A régner tour à tour l'espace d'une année ?
 Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter, 1145
 Quelque trône où vous seul ayez droit de monter ¹.
 Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
 Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
 Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
 Et votre frère même ira vaincre avec vous ². 1150

1. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

2. La malheureuse Jocaste n'a jamais des idées pratiques et se paie toujours de mots. Ce dernier vers est assez beau ; mais Polynice sait ce que valent de pareilles chimères. Tout ce développement d'ailleurs n'a pas été imaginé par Racine : on lit dans Sénèque (*Phœnix*, 629-624) :

Melius islis viribus
 Nova regna nullo scelere maculata appetes.
 Quin ipse frater, arma comitatus tua,
 Tibi militabit. Vade, et id bellum gere
 In quo pater materque pugnante tibi
 Favere possint ;

et dans la *Thébaïde* de Jean Robelin (III) :

Si un si grand désir de commander l'époinl,
 Que de sceptre passer ne se puisse ton point,
 Va, va moy employer ces troupes carnagères
 A soumettre à tes lois des terres estrangères,
 Va faire estinceler ces reluisans barnois
 Aux bords Marméricains, ou aux champs Cyrenois.....
 Ou s'il te plaît, pour voir plutôt le jour éclore
 Seigneurier les lieux plus proches de l'Aurore,
 Fend le gyron d'Asie, et t'en va saccager
 Le Persan, l'Hyrcanois, ou le Parthe léger
 Ou (plus près) ceux auxquels les courses serpenlières
 De l'Euftrate et du Tigre encernent les frontières.
 C'est là où assouvir faut ton ambition.

Mais c'est Rotrou (*Antigone*, II, IV) que Racine suit de plus près :

Je sais qu'à votre tête il faut une couronne.
 Mais que hors de chez vous votre main vous la donne.
 Faut-il que d'un seul lieu vos desseins soient bornés ?
 Et ne saurais-je avoir deux enfans couronnés ?....)
 Osez ce qu'ont osé tant d'autres conquérans :
 Tenez tout de vous seul, et rien de vos parents ;
 Encore en tiendrez-vous ce grand cœur en partage,
 Ce cœur qui vous peut faire un si bel héritage,
 Qui vous peut au besoin donner un si beau rang,
 Sans que vous le cherchiez dans votre propre sang.

La Jocaste de Garnier, qui était beaucoup plus bavarde, décrivait longuement les pays où elle envoyait son fils chercher un trône, et terminait ainsi (II) :

Là vsudra beaucoup mieux vos forces employer
 Pour un sceptre nouveau que de nous guerroyer ;
 Vous y pouvez sans crime acquerre un diadème ;
 Là Thèbe vous auez, et votre frère même
 Suivant vos étendards...

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères¹,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,

Élevez-le vous-même à ce trône fatal.

Ce trône fut toujours un dangereux abîme :

La foudre l'environne aussi bien que le crime.

Votre père et les Rois qui vous ont devancés,

Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés².

1155

1. Voir la note du vers 235.

2. Tous les poètes qui ont traité ce sujet, se sont arrêtés sur cette idée :

POLYNICES.

Sceleris et fraudis suæ

Pœnas nefandus Irater ut nullas ferat ?

JOCASTA.

Ne metue : pœnas et quidem solvet graves :

Regnabit.

POLYNICES.

Hæcne est pœna ?

JOCASTA.

Si dubitas, avo

Patrique crede. Sceptra Thebarum fuit

Impune nulli gerere.

(SÈNÈQUE, *Phœnissæ*, 642-649.)

POLYNICE.

Hé ! que pour le loyer de sa fraude impudente

Il tienne le royaume, et que moi je n'abandonne !

Jamais, jamais, Madame, il faut qu'il soit puni

De m'avoir traitement de ma terre banni.

JOCASTE.

Celui est bien puni, qui à Thèbes commande ;

Nul n'y a maîtrisé sans adversité grande ;

Depuis Cadmus nombreux : vous n'en verrez aucun

Qui n'ait été battu de ce malheur commun.

POLYNICE.

Il n'y a tel malheur que perdre son empire.

(GARNIER, *Antigone*, II.)

Faut-il, pour être heureux, porter un diadème ?

Et quel trône d'ailleurs brûles-tu d'occuper ?

Celui que tant de fois la foudre vint frapper,

Le trône si glissant des tristes Labdacides ?

Vois Laïus en tomber sous des mains parricides ;

Vois son fils, que les Dieux rendirent criminel,

Y régner dans l'inceste et le sang paternel ;

Peux-tu donc disputer, trop plein de tes outrages,

Un écueil que des tiens ont blanchi les naufrages ?

Fuis plutôt, mon cher fils, fuis ce rang dangereux :

Tremble d'y rencontrer un précipice affreux.

(LEGOUVÉ, *Étéocle*, III, II.)

Jocaste disait aussi à ses fils dans le *Polinice* d'Alfieri (trad. Petitot, II, IV) :
« Ah ! ne savez-vous pas que, dans Thèbes, parvenir au trône est le plus grand
des malheurs ? Jetez vos regards sur vos aïeux ; quel est celui qui porta la couronne,
sans être coupable ? Certainement le trône où s'asseyait OEdipe est
illustre ; vous craignez qu'on ne sache pas dans le monde qu'OEdipe a eu des
fils ?..... Êtes-vous vertueux ? laissez le trône aux parjures. Voulez-vous tirer
vengeance de votre frère ? livrez-le à la haine de Thèbes, de la Grèce, du monde
et des Dieux ; qu'il règne à ce prix. — Moi aussi, je suis née dans la pourpre
des rois, et j'ai traîné mes tristes jours dans des pleurs continuels, au milieu
d'une vaine splendeur, désirant sans cesse un état obscur. — O trône cruel !
quelle autre chose es-tu qu'une injustice antique toujours soufferte et encore
plus abhorrée ! Que n'ai-je jamais eu cet honneur funeste ! je ne serais pas en
même temps mère et femme d'OEdipe ; cruels ! je ne serais pas votre mère. »

POLYNICE.

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,
 J'y monteraï plutôt que de ramper à terre. 1160
 Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
 Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux ¹.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chute si vaine ².

POLYNICE.

Ah! ta chute, crois-moi, précédera la mienne ³.

JOCASTE.

Mon fils, son règne plaît ⁴.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux. 1165

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les Dieux.

ÉTÉOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te voulaient interdire ⁵,
 Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire :
 Ils ne savaient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
 Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois ⁶. 1170

1.

Est tanti mihi

Cum regibus jacere.

(SÉNÈQUE, *Phœnissæ*, v. 651-652.) — Étéocle, refusant de descendre du trône, disait à Jocaste dans *la Thébaine* de Robelin (II) :

Plustôt m'ouvrant le flanc

Hardy je vomirai et la vie et le sang.

Meur, meur, si tu n'es plus ce que tu voulais estre,

Plustôt que d'estre serf quand tu as esté maistre.

Corneille avait dit aussi dans *Rodogune* (V, 1) :

Trône, à t'abandonner je n'y puis consentir ;

Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;

et Quinault, dans *Phaëton* :

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève,

Il est beau même d'en tomber.

2. Si présomptueuse. — L'acteur, qui représentait Étéocle, avait besoin d'une grande expérience de la scène pour ne pas faire mauvaise figure pendant les quatre-vingt-dix vers que viennent d'échanger Polynice et Jocaste.

3. Vaine et mienne riment mal ensemble.

4. Jocaste disait, dans l'*Antigone* de Rotrou (II, IV).

Mais quoi ? son règne plaît, le vôtre est redouté.

5. Interdire quelqu'un d'une charge, d'une fonction, c'est lui défendre d'en continuer l'exercice. et ici l'empêcher d'en prendre possession.

6. Dans la construction ordinaire, on mettrait les mots *une fois* avant le verbe auquel ils se rapportent.

Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
 Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être :
 L'un des deux, tôt ou tard, se verrait renversé,
 Et d'un autre soi-même on y serait pressé ¹.
 Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne², 1175
 Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
 Partager avec toi la lumière des cieus ³.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie.
 A ce cruel combat tous deux je vous convie. 1180
 Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer,
 Que tardez-vous ? allez vous perdre et me venger ⁴.
 Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères ⁵ ;
 Montrez en vous tuaut comme vous êtes frères ⁶ ;
 Le plus grand des forfaits vous a donné le jour ; 1185
 Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
 Je ne condamne plus la fureur qui vous presse ;
 Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse.
 Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir ;

1. Génè.

2. Voir la note du vers 289.

3. Ce dernier vers, qui est fort beau, est le seul qui marque quelque gradation. C'est ce qui cause la froideur de cette scène : comme elle commence par la provocation, tout ce qui suit ne fait faire aucun pas à l'action.

4. Que chacun d'entre vous aille me venger de la douleur que me cause l'autre.

5. C'est-à-dire : de votre père et de votre mère ; c'est ainsi que dans *Esther* (v. 80) les mots *leurs princes* désignent le roi et la reine. — C'est OEdipe qui disait dans Sénèque (*Phœnissæ*, 333-378) :

Exhortor, aliquid ut patre hoc dignum gerant.
 Agite, o propago clara, generosam indolem
 Probate factis ; gloriam ac laudes meas superate.
 Sic estis orti. Scelere defungi haud levi,
 Haud usitato, tanta nobilitas potest.

6. Dans l'*Antigone* de Rotrou (II, III), lorsque Étéocle consent à se battre avec son frère en combat singulier, Polynice lui dit :

Tu m'es donc frère enfin !

C'est une traduction de la *Thébaïde* de Stace (XI, 394) :

O mihi nunc primum longo post tempore frater.

Comme s'employait pour *comment* au xvii^e siècle ; c'est ainsi que Molière a dit dans le *Misanthrope* (I, II) :

Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
 Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir ¹. 1190

ANTIGONE.

Madame... O ciel ! que vois-je ? Hélas ! rien ne les touche ² !

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

1. Cette sortie de la Jocaste de Racine est loin de produire la même émotion que la sortie de la Jocaste de Sophocle dans *Œdipe Roi* (v. 1071-1072) :

Ἰὸς ἰὸς, δύστηνε! τοῦτο γὰρ σ' ἔχω
Μόνον προστιπέην, ἄλλο δ' οὐποθ' ὑπερὸν.

A force de répéter qu'elle allait mourir, la Jocaste de Racine a escompté l'émotion que pouvait causer sa mort ; le silence de la Jocaste de Sophocle est terrible par l'énergique résolution qu'il trahit. — Ce couplet de Racine est imité de Rotrou (*Antigone* II, IV) :

Bien, puisque ni sanglots, ni prières, ni larues
Ne peuvent de vos mains faire tomber les armes,
Et qu'avecque raison je vous puis reprocher
Que vous portez un cœur aussi dur qu'un rocher,
Je conjure des Dieux la puissance suprême
De me faire venger par votre refus même ;
Et vous souhaitez encor quelque malheur plus grand
Que celui que promet ce mortel différend.
Une invincible ardeur en mes veines s'allume,
Qui d'un secret effort jusqu'aux os me consume :
Ma constance est à bout, la nature se tait,
La fureur me possède, et ce malheur me plaît.
Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres et d'incestes :
Vous ne mourrez pas seuls, et je suivrai vos pas
Pour vous persécuter même jusqu'au trépas.

(Elle sort furieuse.)

Dans la *Fiancée de Messine* de Schiller, Doña Isabelle, voyant qu'elle ne peut parvenir à réconcilier ses fils, leur dit : « Je n'y sais plus rien. J'ai épuisé toutes les armes de la persuasion, j'ai vainement essayé le pouvoir des mères. Celui qui vous contenait par la force est dans le tombeau, et votre mère est là entre vous sans puissance. Accomplissez votre sort ; vous en avez la libre faculté. Obéissez au démon qui, dans sa fureur, vous aveugle et vous pousse ; profanez les saints autels des Dieux domestiques ; que ce palais même, où vous prîtes naissance, devienne le théâtre de votre mutuel assassinat. Devant les yeux de votre mère, détruisez-vous, non par une main étrangère, mais par votre propre main. Tels que les frères thebains, précipitez-vous l'un sur l'autre, saisissez-vous tous deux, et pressez-vous avec rage, dans un embrassement d'airain, poitrine contre poitrine, chacun s'efforçant d'échanger sa vie avec la vie de son frère, et plongeant son poignard dans le sein de l'autre ; que la mort elle-même n'apaise point votre discorde ; que la flamme, que la colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher, se divise en deux parts : signe terrible et de la façon dont vous aurez péri, et de la façon dont vous aurez vécu. » (trad. de Barante). — Voir, pour ce dernier trait, la note du vers 926.

2. M. Palin fait, à propos des *Phéniciennes* d'Euripide, une remarque qui peut s'appliquer à cette scène : « Je trouve bien sévère le sentiment du scolaste et de W. Schœgel, qui jugent cette scène inutile, parce que, disent-ils, il n'en résulte rien ; comme si ce n'était rien dans un ouvrage dont une haine domestique est le sujet qu'une tentative de réconciliation, l'espoir fugitif qu'elle fait naître, le redoublement de terreur qui la suit. Je le demande, le sujet offrait-il autre chose au poète ? n'est-ce point le sujet lui-même ? » (*Tragiques grecs, Euripide, les Phéniciennes*). — Racine avait écrit d'abord :

CRÉON.

Heureux emportement !

ANTIGONE.

Hélas ! rien ne les touche !

ANTIGONE.

Princes¹...

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLYNICE.

Courons². Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE.

Adieu, Princesse, adieu³.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez ! Gardes, qu'on les retienne⁴ ; 1195
 Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne⁵.
 C'est leur être cruels⁶ que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah ! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore.
 Si la vertu vous plaît⁷, si vous m'aimez encore, 1200
 Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains⁸,
 Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains⁹.

1. La pauvre Antigone est bien naïve de tenter encore un effort : Étéocle ne la daigne même pas écouter.

2. C'est la première fois que les deux frères sont d'accord. Voir les vers 1312-1316.

3. A partir de ce moment, Jocaste, Étéocle et Polynice ne reparaitront plus ; les comparses seuls vont occuper la scène, et la pièce devenir de plus en plus froide.

4. Quand Aricie s'enfuit, à la dernière scène de *Phèdre et Hippolyte*, Pradon met dans la bouche de Thésée cet hémistiche :

Gardes, qu'on la ramène !

Ce cri de Thésée semble la parodie de celui d'Antigone. Le sens du ridicule manquait absolument à Pradon.

5. Var. — Et n'obéissez pas à leur rage inhumaine.

C'est leur être cruel que de les contenter. (1664.)

6. C'est se montrer cruels pour eux.

7. Cet hémistiche assez faible signifie : si la vertu vous anime, veus inspire.

8. Voir *Andromaque*, note du vers 1574.

9. C'est à cause de ce dernier mot, et pour éviter une répétition, que Racine a refait le vers 1196.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, seule ¹.

A quoi te résous-tu, Princesse infortunée ² ?
Ta mère vient de mourir dans tes bras ³ :

1. Ce dernier acte va être rempli exclusivement par Antigone et par Créon et par le froid développement d'insipides passions. C'est à peu près sur le même plan que sera conçu le dernier acte d'*Andromaque*; mais, comme nous nous intéresserons à Oreste et à Hermione, ce dernier acte d'*Andromaque* sera fort émouvant; on peut dire tout le contraire du dernier acte de *la Thébaine*.

2. Les stances étaient fort à la mode dans la tragédie au xvii^e siècle: Tristan en plaçait à deux reprises dans son *Osman*; nous citerons plus loin celles de l'*Antigone* de Rotrou; on connaît celles de *Polyeucte* et du *Cid*. Le procureur Vollichon, dans *le Roman bourgeois* de Furetière (éd. Jannet, I, 102-103), professe une haute estime pour ces « couplets de vers », qu'il déclare « le plus beau des pièces ». — Scarron, dans son *Jodelet* (1645), se moquait déjà des stances tragiques, et les parodiait agréablement par deux fois :

Pleurez, pleurez, mes yeux : l'honneur vous le commande ;
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en : j'en demande.

Je viens d'allumer ma chandelle, etc.

« Le dernier exemple que nous avons des stances est dans *la Thébaine*. Racine se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu; qu'ils devenaient poètes mal à propos. » (VOLTAIRE, éd. Beuchot, XXXV, 33.) — Racine, dans une lettre à l'abbé Le Vasseur (décembre 1663), cite une autre stance, qui, dit-il, était la première :

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu causes d'égarements!
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants!
Que leurs chutes sont déplorables!
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux!

Le poète écrivit quelques jours après une autre lettre à l'abbé Le Vasseur, dans laquelle il lui disait : « J'ai changé toutes les stances avec quelque regret. Ceux qui me les avaient demandées s'avisèrent ensuite de me proposer quelque difficulté sur l'état où était ma Princesse, peu convenable à s'étendre sur des lieux communs. J'ai donc tout réduit à trois stances, et ôté celle de l'ambition, qui me servira peut-être ailleurs. »

3. Ma mère entre mes bras vient d'être sa meurtrière.

(GARNIER, *Antigone*, III.)

- Ne saurais-tu suivre ses pas, 1205
 Et finir en mourant ta triste destinée ?
 A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
 Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
 De leurs cruelles armes.
 Leur exemple t'anime à te percer le flanc ; 1210
 Et toi seule verses des larmes,
 Tous les autres versent du sang ¹.
- Quelle est de mes malheurs l'extrémité ² mortelle ?
 Où ³ ma douleur doit-elle recourir ?
 Dois-je vivre ? dois-je mourir ? 1215
- Un amant me retient ⁴, une mère m'appelle :
 Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend ⁵.
 Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
 Et m'en ôte l'envie ⁶.
- Que je vois de sujets d'abandonner le jour ! 1220
 Mais, hélas, qu'on tient à la vie,
 Quand on tient si fort à l'amour !
- Oui, tu retiens, Amour, mon âme fugitive ⁷ ;
 Je reconnais la voix de mon vainqueur :
 L'espérance est morte en mon cœur, 1225
- Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
 Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau,
 Que je dois de mes jours conserver le flambeau ⁸
 Pour sauver ce que j'aime.
- Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi : 1230
 Je ne vivrais pas pour moi-même,

1. Antigone pratique le respect filial ; elle parle comme parlait sa mère (II, III) :

Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
 Vous, de verser du sang, moi de verser des pleurs ?

Racine sacrifie encore à l'imitation de Corneille et au bel esprit ; il n'ose pas encore être lui-même.

2. Il faut entendre par ce mot la position la plus fâcheuse, la plus critique, comme dans *Mithridate* (III, 1) :

En êtes-vous réduit à cette extrémité ?

3. A quoi.

4. Nous ne nous intéressons pas assez aux amours d'Antigone et d'Hémon pour être très émus à leur sujet ; aussi serons-nous étonnés de voir Antigone, qui a survécu à sa mère et à ses frères, ne pouvoir survivre à son amant.

5. Ce vers est très malheureux : on ne voit généralement rien dans la nuit.

6. Ces strophes n'ont rien de lyrique : quelle différence avec celles des chœurs d'*Athalie* ou d'*Esther*, et des *Cantiques spirituels* !

7. Racine fera dire à Esther (II, VII) :

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
 Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

8. Voir la même image dans *Athalie* (v. 282).

Et je veux bien vivre pour toi¹.
Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle ?...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien ! ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait ? 1235

OLYMPE.

J'y suis courue en vain : c'en était déjà fait³.
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui courait et qui criait aux armes ;
Et, pour vous dire enfin d'où venait sa terreur,

1. Des stances semblables ouvraient le troisième acte de l'*Antigone* de Rotrou :

ANTIGONE, en deuil, dans sa chambre.

Inconstante reine du monde,
Qui fais tout par aveuglement,
Sans dessein et sans fondement,
Et sur qui toutefois toute chose se fonde,
Pousse ta roue et ne te la-se pas ;
Fais que son tour s'achève :
Il faudra qu'elle nous relève,
Après nous avoir mis si bas,

Tels que d'une mer agitée
On voit les flots, s'entre-suyvants,
Se fuir après au gré des vents,
Et ne tenir jamais une assiette arrêtée :
Tel est ton ordre aux biens que tu nous fais ;
Tu caresses, tu frappes,
Tu viens à nous, tu nous échappes,
Et tu ne l'arrêtes jamais.

Mais pourquoi, trompense Déesse,
S'il est vrai que tu n'as point d'yeux,
Est-ce plutôt à de hauts lieux
Qu'à des toits de bergers que ta rigueur s'adresse ?
Tu ne peux voir sur la tête d'un Roi
L'éclat que tu lui donnes ;
Et qui tient de toi des couronnes ;
A toujours guerre avecque toi.

2. Il était d'usage que les stances fussent interrompues après le premier vers de l'une d'elles par l'arrivée d'un nouveau personnage. On en trouve un plaisant exemple dans le *Jodelet* (1664) de Scarron. Au début de l'acte V, Béatrix, la suivante, vient, une lumière à la main, pour préparer une chambre ; elle dépose son chandelier, et récite quelques stances burlesquement tragiques, dont nous avons donné en note les premiers vers au commencement de cet acte ; la scène se termine ainsi :

Et cependant mon mal me presse...
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle, ma maîtresse :
Reprenons notre chandelier.

3. Racine imite encore ici Corneille : comme la Julie d'*Horace*, Olympe ne connaît que la moitié de la vérité ; mais cet artifice, qui produit dans *Horace* deux scènes admirables, ne produit pas grand-chose ici. — Grammaticalement,

Le Roi n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur ¹. 1240
 On parle aussi d'Hémon : l'on dit que son courage
 S'est efforcé longtemps de suspendre ² leur rage,
 Mais que tous ses efforts ont été superflus.
 C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime : 1245
 Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime ³.
 Je l'avais conjuré d'empêcher ce forfait ;
 Et s'il l'avait pu faire, Olympe, il l'aurait fait.
 Mais, hélas ! leur fureur ne pouvait se contraindre.
 Dans des ruisseaux de sang elle voulait s'éteindre. 1250
 Princes dénaturés, vous voilà satisfaits :
 La mort seule entre vous pouvait mettre la paix ⁴.
 Le trône pour vous deux avait trop peu de place ⁵ ;
 Il fallait entre vous mettre un plus grand espace,
 Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords ⁶, 1255
 L'un parmi les vivants, l'autre parmi les morts.
 Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore ⁷ !
 Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,

y ne peut se rapporter qu'à *forfait*. — Oreste dira en entrant, au cinquième acte d'*Andromaque* (scène III) :

Madame, e'en est fait, et vous êtes servie.

1. Olympe ne se presse guère de donner ces nouvelles.

2. *Suspendre* a ici le sens d'arrêter, interrompre, comme dans *Athalie* (II, 1) :

Mes filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.

3. Racine reprendra ce vers dans *Britannicus* (I, II) :

Burrhus, pour le mensonge, eut toujours trop d'horreur.

4. Eschyle avait exprimé deux fois cette pensée dans les *Sept devant Thèbes* (v. 867-868) :

Ἡδὴ δὲ τίλ -
 λαγθεὶ σὺν σιδάροσ ;

et (v. 922-924) :

Πικρὸς λυτὴρ νεικίων...
 θηκτὸς σιδάρος.

5. Eléocle exprimait la même idée au vers 1172.

6. Remarquons *mettre* et *mit* dans deux vers qui se suivent ; c'est là une négligence. — « Le *discord* est le contraire de l'*accord* ; la *discorde* est le contraire de la *concorde*. *Discorde* dit donc plus et autre chose que *discord* ; car *être en accord* ne veut pas dire *être en concorde*. » (LITTRÉ.)

7. *Déplore*, pour *plaindre*, s'employait au XVII^e siècle avec un nom de personne pour régime :

Ils s'estiment heureux, alors qu'on les déplore.

(CORNEILLE, *Horace*, III, II.)

Puisque, de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous ! 1260

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eût enlevé Polynice².
Ce Prince était l'objet³ qui faisait tous vos soins⁴ ;
Les intérêts du Roi vous touchaient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimais d'une amitié sincère⁵ : 1265
Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère ;
Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux⁶,
Il était vertueux, Olympe, et malheureux⁷.

Mais, hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime. 1270
Son frère plus que lui commence à me toucher :
Devenant malheureux, il m'est devenu cher⁸.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste⁹, et j'en connais la cause :

1. Racine a supprimé ici tout un développement :

Quand on est au tombeau, tous nos tourments s'apaisent ;
Quand on est furieux, tous nos crimes nous plaisent ;
Des plus cruels malheurs le trépas vient à bout ;
La fureur ne sent rien, mais la douleur sent tout.
Cette vive douleur, dont je suis la victime,
Ressent la mort de l'un, et de l'autre le crime.
Le sort de tous les deux me déchire le cœur ;
Et, plaignant le vaincu, je pleure le vainqueur.
A ce cruel vainqueur quel accueil dois-je faire ?
S'il est mon frère, Olympe, il a tué mon frère.
La nature est confuse et se tait aujourd'hui :
Elle n'ose parler pour lui, ni contre lui.

2. Cette Olympe parle vraiment trop en soubrette.

3. On appelait *objet* dans le style noble tout ce qui était la cause d'une passion, d'un sentiment ; Racine dira encore dans *Alexandre* (I, II) :

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Voir *Athalie*, note du vers 717.

6. Var. — Et ce qui le rendait agréable à mes yeux. (1664.)

7. La vertu de Polynice ! Enfin, la tendresse est aveugle. — Remarquons que les deux hémistiches de ce vers riment ensemble.

8. Ce sont là d'excellents sentiments ; mais Antigone a beau faire, elle ne peut parvenir à nous intéresser.

9. On ne sait jamais si Créon a, oui ou non, des sentiments d'humanité ; ici, il entre, l'œil triste, ayant l'air de pleurer son fils ; tout à l'heure il dira :

Il n'est point de fortune à mon bonheur égale ;

c'est un caractère très mal composé.

Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux ¹.

1275

SCÈNE III.

ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE, ATTALE.

CRÉON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux ²?
Est-il vrai que la Reine...

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O Dieux ! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau ³?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau ;
Et, s'étant d'un poignard en un moment ⁴ saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie ⁵.

1280

ANTIGONE.

Elle a su prévenir ⁶ la perte de son fils.

CRÉON.

Ah ! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis...

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frère ⁷, 1285

1. Il y a là quelque exagération ; mais, comme le dira Burrhus dans *Britannicus* (I, II) :

La douleur est injuste.

Voir aussi *Athalie*, note du vers 1706.

2. Voir *Esther*, note du vers 908.

3. Voir la note du vers 1228.

4. Ces trois mots sont une pure cheville. Peut-être, cependant, Racine a-t-il voulu leur faire dire que Jocaste s'est frappée si précipitamment qu'on n'a pas eu le temps d'arrêter son bras.

5. Racine avait pu lire dans l'*Antigone* de Garnier (V) :

O grands Dieux immortels ! ô père Jupiter !
Terminez, je vous prie ma douleur et ma vie.

6. C'est à Hémon qu'Antigone dit dans la tragédie de Rotrou (III, IV) :

Vous voyez en sa mort une œuvre de sa main ;
Heureuse et douce mort, puisqu'elle a su par elle
De celle de ses fils prévenir la nouvelle !

Remarquons ici un trait de la délicatesse de Racine : ce n'est pas Antigone qui raconte la mort de sa mère. — *Prévenir* a, dans ce vers, le sens de *devancer*, comme dans *Andromaque* (I, IV) :

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.

7. Pour que ce couplet pût produire quelque effet, il faudrait que nous nous fussions intéressés à Créon et à Antigone.

Et n'en accusez point la céleste colère.
 A ce combat fatal ¹ vous seul l'avez conduit :
 Il a cru vos conseils ; sa mort en est le fruit.
 Ainsi de leurs flatteurs les Rois sont les victimes :
 Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes ; 1290
 De la chute des Rois vous êtes les auteurs ;
 Mais les Rois en tombant entraînent leurs flatteurs ².
 Vous le voyez, Créon, sa disgrâce mortelle
 Vous est funeste ³ autant qu'elle nous est cruelle :
 Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous, 1295
 Et vous avez peut-être à pleurer comme nous ⁴.

CRÉON.

Madame, je l'avoue ; et les destins contraires ⁵
 Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères ⁶.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils ! Dieux ! que veut ce discours ⁷ ?
 Quelqu'autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours ? 1300

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire ?

ANTIGONE.

J'ai su que Polynice a gagné la victoire ⁸,
 Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
 Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres ; 1305
 Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres.

1. *Fatal* est pris ici dans le sens de *malheureux*, *funeste*, et n'a gardé aucun souvenir de son étymologie.

2. Voir *Phèdre*, note du vers 1326.

3. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

4. Il y a ici un quiproquo : Antigone fait allusion aux malheurs dont la vengeance de Polynice menace Créon, et Créon croit qu'elle parle de la mort d'Hémon.

5. *Opposés, ennemis*, comme dans *Britannicus* (IV, III) :

Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
 Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

6. Voir *Andromaque*, note du vers 1603.

7. Ellipse pour : *que veut dire ?*

8. Racine imite visiblement ici Corneille (*Horace*, IV, II) :

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
 Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

ANTIGONE.

Rigoureuse Fortune, achève ton courroux ¹.
Ah! sans doute, voici le dernier de tes coups!

CRÉON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie ²
Les deux Princes sortaient pour s'arracher la vie; 1310
Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux ³,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère
Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire ⁴:
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis; 1315
Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis ⁵.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur. 1320

1. *Achever*, c'est ici : épuiser, rendre complet l'effet de, comme dans *Athalie* (III, III) :

Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance, etc.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1416. — Ici commence le grand récit, auquel Racine a su donner quelques traits originaux, et dans lequel il n'est pas, tant s'en faut, resté inférieur à ses devanciers. On trouvera, à la fin de la pièce, le récit de la mort des deux frères dans Euripide, Stacc, Garnier, Robelin, Rotrou et Pader d'Assezan. Voici comment, dans le *Polinice* d'Alfieri (trad. Petitot, V, II), Antigone racontera à Jocaste le combat des deux frères : « Polinice s'élançait vers la mêlée; la terreur le précède, la mort le suit. A droite, à gauche, devant lui, il donne mille morts; il cherche le trépas et ne peut le trouver : aux coups qu'il porte, l'armée de Thèbes balance, cède, fuit, et espère en fuyant conserver une vie honteuse. Étéocle soudain quitte en fureur son armée en désordre, et il crie d'une voix terrible : « A Polinice ! » Il le cherche partout; il le trouve enfin..... Étéocle l'insulte, l'appelle lâche, et le défie; il veut le forcer à en venir à un combat singulier. « Thébains, s'écrie-t-il, Argiens, suspendez vos fureurs; vous prodiguez mal à propos votre sang pour notre querelle; c'est à nous à mettre fin à ce combat, et nous l'allons faire en votre présence dans ce champ de mort. Et toi, que je ne dois plus appeler mon frère, épargne le sang thébain, tourne sur moi, sur moi seul, ta haine, ton courroux et ton épée. » Il dit, et il se précipite sur son frère..... A cette vue, un froid mortel glace tous les guerriers; l'une et l'autre armée, mêlées dans ce moment, restent immobiles et n'osent empêcher le combat. — Étéocle, altéré de sang et dévoré par sa rage, ne prenant aucun soin de sa vie, pourvu qu'il donne la mort, se jette sur son malheureux frère et lui porte mille coups..... Longtemps Polinice ne s'occupe qu'à éloigner le fer qui le menace. Plein de générosité, il craint plus pour son frère que pour lui, et refuse de le frapper. Mais Étéocle le pousse, le presse, le serre : alors Polinice s'écrie : « Tu le veux. Étéocle, j'en atteste le ciel et Thèbes. » En disant ces mots, les yeux tournés vers le ciel, il abaisse la pointe de son épée. Les Furies la guident : elle perce le sein d'Étéocle, qui tombe. Son sang rejaillit sur son frère, qui, à cette vue, tourne contre lui-même son glaive fumant... C'est tout ce que j'ai vu. »

3. Voir *Esther*, note du vers 908.

Var. — Que d'une égale ardeur ils y couraient tous deux. (1664.)

4. Nous avons déjà remarqué plusieurs fois par quelle erreur de goût Racine joue perpétuellement dans cette pièce sur les deux acceptions du mot *sang*.

5. Ce développement tout entier est dans la manière de Corneille.

D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
 Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ¹ ;
 Et, la seule fureur ² précipitant leurs bras,
 Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
 Mon fils, qui de douleur en soupirait dans l'âme, 1325
 Et qui se souvenait de vos ordres, Madame ³,
 Se jette au milieu d'eux ⁴, et méprise pour vous
 Leurs ordres absolus qui nous arrêtaient tous ⁵.
 Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
 Et pour les séparer s'expose à leur furie ; 1330
 Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours ⁶ ;
 Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
 Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage ;
 De mille coups mortels il détourne l'orage,
 Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux, 1335
 Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
 Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie ⁷ .

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie ⁸ !

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras ;
 Et me reconnaissant : « Je meurs, dit-il tout bas, 1340
 Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse ⁹.
 En vain à mon secours votre amitié ¹⁰ s'empresse :

1. M. Paul Mesnard a retrouvé un double souvenir de ces deux vers dans la *Henriade* de Voltaire (VI, 251-52) :

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage ;

et (VIII, 245-246) :

Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

3. Il est assez maladroit de la part de Créon, même après la mort de son fils, de parler ainsi : de telles paroles ne peuvent que rallumer la passion d'Antigone.

4. Remarquez le bonheur de cette coupe qui fait image.

5. Racine avait d'abord écrit (1664-1687) :

Leurs ordres absolus qui nous retenaient tous.

Il s'aperçut assez tard que le verbe *retenir* était encore employé dans le vers suivant ; et il remplaça *retenaient* par *arrêtaient* ; mais *arrêtaient tous* est peu harmonieux.

6. Il serait curieux de compter combien de fois cette expression banale a trouvé place dans la *Thébaïde*.

7. Tout cet épisode, assez heureusement mené, est entièrement de l'invention de Racine.

8. Voir la note du vers 1473.

9. Voir la note du vers 1326.

10. Voir *Athalie*, note du vers 717.

C'est à ces furieux que vous devez courir.
 Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
 Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle 1345
 A leur noire fureur ¹ n'apporte point d'obstacle ;
 Seulement Polynice en paraît affligé ² :
 « Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
 En effet sa douleur renouvelle sa rage ³,
 Et bientôt le combat tourne à son avantage. 1350
 Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
 Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
 Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie ⁴,
 Le nôtre à la douleur, et les Grecs ⁵ à la joie ;
 Et le peuple, alarmé du trépas de son Roi, 1355
 Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
 Polynice, tout fier du succès de son crime,
 Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
 Dans le sang de son frère il semble se baigner :
 « Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner. 1360
 Regarde dans mes mains l'empire et la victoire ;
 Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
 Et, pour mourir encore avec plus de regret,
 Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet ⁶. »
 En achevant ces mots, d'une démarche fière 1365
 Il s'approche du Roi couché sur la poussière,
 Et pour le désarmer il avance le bras.
 Le Roi, qui semble mort, observe tous ses pas :
 Il le voit, il l'attend, et son âme irritée
 Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée ⁷. 1370

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

2. Dans toute cette dernière partie, Racine semble vouloir ramener un peu d'intérêt sur Polynice.

3. *Renouveler*, c'est ici : donner une nouvelle force, comme dans *Bérénice* (IV, v) :

Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.

4. *S'abandonner en proie à* est une locution qui ne nous paraît pas très heureuse.

5. Voir la note du vers 1059.

6. Cette idée est bien plus naturelle et bien mieux amenée que celle qui termine l'*Étéocle* de Legouvé ; les paroles de Polynice sont ici un cri de passion ; dans la pièce de Legouvé, le mot d'*Étéocle* :

Je meurs vengé d'un frère et je meurs encor Roi,

n'est qu'un trait brillant, destiné à faire applaudir le nom de l'auteur.

7. Ces deux vers semblent plutôt appartenir à l'épopée qu'à la tragédie ; mais on ne peut leur refuser de la grandeur.

L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs ¹,
 Et retarde le cours ² de ses derniers soupirs.
 Prêt à rendre la vie, il en cache le reste ³,
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste ⁴;
 Et, dans l'instant fatal que ce frère inhumain 1375
 Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
 Il lui perce le cœur ⁵; et son âme ravie,
 En achevant ce coup, abandonne la vie.
 Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
 Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers ⁶. 1380
 Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère;
 Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.
 Son visage, où la mort a répandu ses traits ⁷,
 Demeure plus terrible et plus fier que jamais ⁸.

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeste ⁹! 1385

1. Ce vers, assez faible, signifie que l'espoir de se venger l'anime et le charme encore. — Pour *desirs*, voir *Britannicus*, note du vers 385.

2. Jamais Racine n'avait encore employé si maladroitement cette expression banale.

3. Ce vers n'est pas correct; *rendre la vie* étant ici une expression toute faite, qui ne peut se décomposer, le poète n'avait pas le droit d'en détacher les mots *la vie*, pour en faire le régime de *le reste*.

4. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

5. Encore une coupe heureuse. — Dans Euripide, c'est Polynice qui tend ce piège à son frère; Racine a suivi Stace et Rotrou.

6. Racine traduit ici le dernier vers de l'*Enéide* de Virgile :

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Voltaire, dans *la Henriade* (VIII, 391), imitera de très près le vers de Racine :

Et son âme en courroux s'envola chez les morts.

7. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

8. Tout ce récit renferme des beautés de premier ordre, et la fin est d'une rare énergie. Casimir Delavigne s'est souvenu de ces vers dans ses *Messéniennes* (*la Bataille de Waterloo*), quand il nous peint l'ennemi s'arrêtant devant la garde, qui ne s'est pas rendue :

Les voilà, ces héros si longtemps invincibles !
 Ils menacent encor les vainqueurs étonnés.
 Glaces par le trépas, que leurs yeux sont terribles !

9. Racine a trouvé cette apostrophe dans *la Thébaïde* de Stace (XI, 655-656) :

Proh blanda potestas,
 Et sceptri malesuadus amor!

dans Garnier (*Antigone*) :

Hé ! que je connais bien, que je connais bien ore
 Qu'entre tous les malheurs, execrable Pandore,
 Desquels traîtreusement ta détestable main,
 Jadis, envénima tout notre genre humain,
 Il n'y avait poison, ny peste plus cruelle
 Que le hautain desir du sceptre qui pointelle
 Les folles-tres esprits, dont les desseins trop hauts
 Causent en trebuchant un abysme de maux;

et dans Rotrou (*Antigone*, I, III) :

Maudite ambition, abominable peste,
 Monstre altéré de sang, que ton fruit est funeste !

D'un oracle cruel suite trop manifeste !
 De tout le sang royal il ne reste que nous ;
 Et plutôt aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
 Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
 Eût suivi de plus près le trépas de ma mère ¹ ! 1390

CRÉON.

Il est vrai que des Dieux le courroux embrasé ² •
 Pour nous faire périr semble s'être épuisé ;
 Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
 Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
 En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE.

Ah ! vous réglez, Créon, 1395
 Et le trône aisément vous console d'Hémon ³.
 Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
 Et ne contraignez point ma triste inquiétude ⁴.
 Aussi bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous ⁵ ;
 Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux. 1400
 Le trône vous attend, le peuple vous appelle ;
 Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
 Adieu : nous ne faisons tous deux que nous gêner ⁶.
 Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, arrêtant Antigone.

Ah ! Madame, réglez, et montez sur le trône : 1405
 Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone ⁷.

1. Que votre mort, ma mère, est un bien que j'envie :
 Et qu'il me serait doux de vous avoir suivie !

(ROTROU, *Antigone*, III, II.)

Antigone regrette de n'être pas morte avant d'avoir appris tant de malheurs.

2. Louis Racine blâme cette épithète ; elle est synonyme d'*ardent* ; mais l'usage n'en a pas accepté l'emploi.

3. C'est ce que Créon va dire lui-même tout à l'heure.

4. *Contraindre*, c'est ici : tenir dans la contrainte, gêner, comme dans *Andromaque* (IV, v) :

Pour moi, loin de contraindre un injuste courroux.

On lit dans l'*Amphytrion* de Molière (II, IV) :

JUPITER.

Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude

Qui cherche de la solitude,

Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

5. S'étendraient jusqu'à vous.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 1454.

7. *Antigone* rime mal avec *trône*.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserais de la main des Dieux même ¹ ;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème !

1410

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux ².
D'un si noble destin je me connais indigne ;
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame ?

1415

ANTIGONE.

M'imiter ³.

CRÉON.

Que ne ferais-je point pour une telle grâce !
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse :
Je suis prêt...

ANTIGONE, en s'en allant.

Nous verrons.

CRÉON, la suivant.

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, en s'en allant.

Attendez ⁴.

1. *Même* reste au singulier, soit parce que le poète le rapporte à *main*, soit que, conformément à la grammaire, il construise ainsi : *Je le refuserais même de la main des dieux*.

2. On trouvera dans *Phèdre* (I, III) deux vers qui rappellent ceux-ci :

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux !
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

3. C'est une mauvaise plaisanterie : comment, même en se tuant, Créon pourrait-il épouser Antigone morte ? Il n'y a là, au lieu de sentiment et de passion, que des petits artifices assez maladroits.

4. « *Attendez* est comique et familier. L'erreur dans laquelle cette réponse équivoque jette Créon, produit un effet absolument ridicule. » (LUNEAU DE BOIS-JERMAIN.)

SCÈNE IV.

CRÉON, ATTALE.

ATTALE.

Son courroux serait-il adouci ¹? 1420
Croyez-vous la fléchir ?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale ² :
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale ³,
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.
Je demandais au ciel la Princesse et le trône : 1425
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour ⁴,
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour ;
Il allume pour moi deux passions contraires ;
Il attendrit la sœur, il endureit les frères ⁵; 1430
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur ⁶.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux, si vous n'étiez point père ⁷.
L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer ⁸ ; 1435
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux fils...

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige ⁹,

1. Toute cette scène, simple conversation qui n'a pour objet que de laisser à Antigone le temps de se tuer, va être d'une froideur désespérante.

2. Luneau de Boisjermain se demande avec raison comment Créon peut « se flatter d'obtenir la main de la princesse, puisqu'elle lui a dit, avant de sortir, lorsqu'il lui a offert la couronne :

Je la refuserais de la main des Dieux même. »

3. Tout cela est de la vraie comédie ; comme nous ne nous intéressons ni à Antigone, ni à Créon, la déception que va éprouver celui-ci tout à l'heure nous donnera envie de rire.

4. *En ce jour* est une pure cheville. *Couronner une flamme*, bien que *ma flamme* soit devenu synonyme de *mon amour*, nous semble une expression aussi hasardée que *corroborer ma flamme*, dont se moque tant l'un des actes les plus charmants du théâtre contemporain. Ajoutons que Racine n'était pas seul à employer de son temps cette locution.

5. Il serait curieux de savoir ce que Racine, parvenu à l'apogée de son talent, devait penser d'un pareil vers.

6. Ce couplet est le triomphe de la mauvaise antithèse. — La joie de Créon ne nous touche pas plus que ne le fera bientôt sa douleur.

7. Si vous n'aviez pas été.

8. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

9. Comment croire à une douleur qui s'exprime si faiblement ?

Je sais ce que de moi le rang de père exige ;
 Je l'étais ; mais surtout j'étais né pour régner ;
 Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner ¹. 1440
 Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire ² :
 C'est un don que le ciel ne nous refuse guère.
 Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux :
 Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
 Mais le trône est un bien dont le ciel est avare ³ ; 1445
 Du reste des mortels ce haut rang nous sépare ;
 Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
 La terre a moins de Rois que le ciel n'a de Dieux ⁴.
 D'ailleurs tu sais qu'Hémon adorait la Princesse,
 Et qu'elle eut pour ce Prince une extrême tendresse. 1450
 S'il vivait, son amour au mieu serait fatal :
 En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival ⁵.
 Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
 Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ⁶ ;
 Et, sans me rappeler des ombres des enfers, 1455
 Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
 Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone ;
 J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.
 Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
 J'étais père et sujet, je suis amant et Roi. 1460
 La Princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
 Que... Mais Olympe vient ⁷.

ATTALE.

Dieux ! elle est toute en larmes.

1. Voir la note du vers 474.

2. Ce développement aurait pu paraître ingénieux et agréable aux contemporains de Sophocle, habitués à entendre de pareilles dissertations ; pour nous, il est odieux et ridicule.

3. Tout ce rôle de Créon a été inspiré à Racine par Stace (*la Thébaïde*, XI, 650-660) :

Cadmique tenebat
 Jura Creon. Miser heu bellorum terminus ! illi
 Pugnant fratres : hunc et Mavortia clamant
 Semina, et impensus patriæ paullo ante Menœceus
 Conciliat populis : scandit fatale tyrannus
 Flebilis Aoniæ solium : proh blanda potestas,
 Et sceptri malesuadus amor ! nunquamne priorum
 Hærebunt documenta novis ! juvat ecce nefasto
 Stare loco, regimenque manu traclare cruentum.
 Quid melior Fortuna potest ? Jam flectere patrem
 Incipit, atque datis abolere Menœcea regnis.

4. Voilà un beau vers, et bien antique.

5. Voir la note du vers 1326.

6. Voir la note du vers 1353, et *Britannicus*, note du vers 1515.

7. Au dix-septième siècle, on mettait des grandes lettres en tête d'un certain nombre de substantifs. Ainsi, dans ce couplet, *Père, Ciel, Trône, Rois, Rival, Ombres, Enfers, Amant*, étaient écrits avec des majuscules.

SCÈNE V.

CRÉON, OLYMPE, ATTALE.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, Seigneur¹ ? la Princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! regrets superflus² !

Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine, 1465

Et du même poignard dont est morte la Reine,

Sans que je pusse voir son funeste dessein,

Cette fière Princesse a percé son beau sein³.

Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,

Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée⁴. 1470Jugez à cet objet⁵ ce que j'ai dû sentir.

Mais sa belle âme enfin, toute prête à sortir :

« Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie⁶, »

Dit-elle ; et ce moment a terminé sa vie.

J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras⁷, 1475Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas⁸ :

Heureuse mille fois si ma douleur mortelle

1. Le pauvre Créon attend, parce qu'Antigone lui a dit d'attendre.

2. Cheville, dont les poètes dramatiques ont fait le plus déplorable abus.

3. Un peu plus, Olympe dirait, comme Sénèque, dans l'*Arie et Petus* de Gilbert (1660) :

Elle ouvre son beau sein, le temple des vertus.....

4. Voilà trois vers qui disent à peu près la même chose.

5. On appelle *objet* tout ce qui se présente à la vue ; c'est ainsi que dans *Phèdre* (V, vi), parlant du corps d'Hippolyte, Racine dira :

Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)....

6. Il est de règle au théâtre qu'une amante ne survive pas à celui qu'elle aime ; aussi Antigone, qui survivait très bien à sa mère, et qui aurait survécu à ses frères, croirait manquer aux bienséances en survivant à Hémon. Rien cependant ne nous faisait pressentir la violence de cette passion ; Antigone et Hémon nous paraissaient un peu ressembler à ces deux amoureux que M. Sardou, dans un de ses drames, compare à des veilleuses.

7. Pourquoi Olympe revient-elle sans cesse sur la beauté d'Antigone ? Est-ce pour déchirer davantage le cœur de Créon ? Est-ce parce que le cœur humain s'attendrit plus facilement sur une victime jeune et belle ?

8. *Les pas* d'une femme dont le corps est déjà froid !

Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle ¹ !
(Elle s'en va.)

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux ² ! 1480
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore ;
Et pour ne me point voir, vous les fermez encore ³ !
Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas ⁴.
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse, 1485
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine ;
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine ⁵ 1490
Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter ⁶.
Mourons donc...

ATTALE, et des gardes.

Ah ! Seigneur, quelle cruelle envie ⁷ !

1. C'est ainsi que doit parler une confidente qui se respecte ; c'est ainsi que parlera Zaïre au dénouement de *Bajazet* :

Ah ! Madame !... Elle expire. O ciel ! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

Ajoutons que la mort de Zaïre et d'Olympe nous laissera profondément indifférents. — Il n'y a pas de plus effroyable tuerie au théâtre que celle de *la Thébaïde* ; comme le sort de Créon est enveloppé d'obscurité, et qu'on ne sait au dénouement s'il va descendre aux enfers ou cutrer aux Petites Maisons, il ne reste donc plus de vivant, ou de sain, quand la toile tombe, qu'Olympe, Attale, et les Gardes ; c'est peu.

2. Var. — Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux. (1664.)

3. « Cette phrase n'est pas claire. Créon ne dit pas qu'Antigone ferme encore une fois ses beaux yeux, puisqu'elle les a déjà fermés pour jamais ; il veut dire : *et encore c'est pour ne me point voir que vous fermez vos yeux*. Les deux vers suivants expliquent cette énigme. » (SAINT-MARC-GIRARDIN.)

4. Cela n'est pas vrai ; mais la douleur est toujours portée à s'ulcérer elle-même.

5. Créon déguisé en berger qui soupire, est grotesque.

6. Ce vers pouvait sembler beau à un jeune homme ; Racine a dû plus tard aisément comprendre qu'il était ridicule.

7. OEnone dira à *Phèdre* (I, III) :

Quoi ? vous ne perdrez point cette cruelle envie ?

CRÉON.

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie ¹.
 Amour, rage, transports ², venez à mon secours ; 1495
 Venez, et terminez mes détestables jours ;
 De ces cruels amis trompez tous les obstacles ³.
 Toi, justifie, ô Ciel, la foi de tes oracles :
 Je suis le dernier sang du malheureux Laïus ;
 Perdez-moi ⁴, Dieux cruels, ou vous serez déçus ⁵. 1500
 Reprenez, reprenez cet empire funeste ⁶ :
 Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste ⁷.
 Le trône et vos présents excitent mon courroux ;
 Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
 Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes ⁸ ; 1505
 Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes ⁹.
 Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
 Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
 Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone ¹⁰,
 Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône, 1510
 Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
 Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
 Arrêtez ¹¹... Mon trépas va venger votre perte ;
 La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte ;

1.

Qui cogit mori

Nolentem, in æquo est, qui que propterantem impedit.
Occidere est, velare cupientem mori.

(SÉNÈQUE, *Phœnissæ*, 98-100.) Racine s'est peut-être aussi souvenu de ce vers d'Horace (*Art poétique*, 467) :

Invitum qui servat idem facit occidenti.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

3. Ellipse, pour : les obstacles formés par ces cruels amis.

4. Pour le sens de *perdre*, voir *Athalie*, vers 1122.

5. Vous serez trompés, votre oracle recevra un démenti.

6. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

7. Après que Créon s'est montré enflammé de la soif du trône, on est tout étonné de lui voir sacrifier le trône à son amour ; on ne se doutait point de la force de cette passion sénile. Quelle différence entre cette peinture et celle de l'amour de Mithridate ! Le seul intérêt que présente pour nous ce dénouement de *la Thébaïde*, c'est qu'il est l'ébauche du dénouement d'*Andromaque*.

8. Ce vers, qui est bon, en a remplacé un qui était bien faible :

Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes.

9. Ellipse pour : à celui de tant d'autres victimes. Racine dira encore dans *Britannicus* (V, vi) :

Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de les crimes,
Ajoutera la perle à tant d'autres victimes.10. Voir les *Acteurs*, p. 23, note 1.

11. C'est à ses victimes, dont les plaintes le poursuivent, que Créon jette ce cri.

Je ressens à la fois mille tourments divers¹,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers².

1515

(Il tombe entre les mains des Gardes.)

1. Vers faible et digne de Pradon.

2. Ces sortes d'hallucinations, que Racine peindra supérieurement dans *Andromaque*, étaient alors un lieu commun au théâtre. Voici les paroles qu'en 1660 Gilbert avait mises dans la bouche de Néron, à la dernière scène de son *Arié et Pétus* :

Je sens que ma raison m'abandonne et s'égare :
Et mon esprit rempli de crainte et de fureur
Ne voit autour de moi que des objets d'horreur ;
Sabine, pour troubler mon âme épouvantée,
Vient plaindre dans ces lieux sa mort précipitée ;
Je l'entends qui gémit dans l'ombre de la nuit,
Et j'aperçois de loin ma Mère qui la suit ;
L'estomac entr'ouvert et l'œil encore humide,
Qui reproche à ma main cet affreux parricide ;
Je vois Britannicus tel que dans ce festin
Où le poison finit son malheureux destin,
Qui, m'imputant sa mort, et celle d'Octavie,
Vient me redemander et l'Empire et la vie :
Mais qu'aperçois-je encor dans ce nuage épais ?
Quelle est cette beauté si brillante d'attraits ?
Ah ! je la reconnais ! C'est ta divine Arié,
Qui vient du clair Olympe aux beaux champs d'Hespérie ;
Arrête, belle Arié, arrête ici les pas !
Mais elle se détourne et ne m'écoute pas :
Je la vois qui descend en la nuit éternelle,
Et l'amour tout sanglant qui s'enfuit avec elle ;
Mon amante et ce Dieu chez les ombres errants,
Éprouvent les Enfers plus doux que les tyrans.
Mais la Terre s'entr'ouvre et l'Olympe s'allume ;
J'entends un bruit au ciel plus grand que de coutume.
La voix de Jupiter retentit dans les airs,
Et je le vois lui-même environné d'éclairs ;
Je le vois qui s'apprête à me réduire en poudre ;
Un monstre comme moi mérite un coup de foudre ;
Pour montrer aux tyrans qu'il est là-haut des Dieux,
Jupiter fait tomber la vengeance des cieux ;
Il détourne son bras, et sa rouge tempête
Se perd sur les rochers pour épargner ma tête.

C'est à Jocaste qu'Alfieri prêtera ces transports au dénouement de son *Polinice* :
« Votre sort est rempli. Frères impies, fils d'inceste, vous vous êtes entr'égorgés.
Il ne reste plus rien à perdre à votre mère. — Dieux plus coupables que nous,
foudroyez-moi du haut des cieux, pour me le prouver, ou vous n'êtes pas des
Dieux..... Mais que vois-je ?.... Quel immense et horrible abîme s'ouvre sous mes
pieds !.... Le royaume des morts se présente à mes yeux.... Ombre pâle de Laïus, tu
me tends les bras !.... à ta criminelle épouse ! Quel horrible spectacle !... Je te vois
percé de coups ! Tes mains, ton visage, sont ensanglantés ! Tu pleures, malheu-
reux, tu cries vengeance ! Quel fut l'impie qui déchira ton sein ?.... Quel fut-il ?
Ce fut OEdipe, cet OEdipe, ton fils.... que je reçus dans ton lit fumant encore de
ton sang. — Mais quelle voix prononce mon nom ?.... J'entends un bruit affreux
qui remplit d'horreur les enfers.... Un cliquetis d'armes et d'épées.... O fils de
mon fils !.... O mes fils !.... Ombres féroces.... O frères ! vos fureurs durent encore
après le trépas ! Accours, Laïus ; c'est à toi de les séparer.... Mais j'aperçois à
leur côté ces infâmes Euménides. Vengeresse Alecton ! c'est moi qui suis leur
mère ; tourne vers moi ton pâle flambeau ; lance sur moi tes serpents ! Voici,
voici le flanc incestueux qui enfanta ces monstres. Furie, que tardes-tu ?.... qui
l'arrête ? je vole vers toi... je meurs. » (Trad. Petitot.) — Voir *Britannicus*, note
du vers 1768, et *Alexandre*, note du vers 1548.

APPENDICE.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
DANS LES PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

(1361-1429.)

Τὰ μὲν πρὸ πύργων εὐτυχήματα χθονὸς
οἶσθ'· οὐ μακρὰν γὰρ τειχέων περιπτυχαί,
ὥστ' οὐχ ἅπαντά σ' εἰδέναι τὰ δρώμενα.
Ἐπεὶ δὲ χαλκείοις σώμ' ἐκροσμήσανθ' ὄπλοις
οἱ τοῦ γέροντος Οἰδίου νεανίαι,
ἔστησαν ἐλθόντ' ἐς μέσον μεταίχμιον,
δισσὼ στρατηγῶ καὶ διπλῶ στρατήλατα,
ὡς εἰς ἀγῶνα μονομάχου τ' ἀλκὴν δορός.
Βλέψας δ' ἐς Ἄργος ἤκε Πολυνείκης ἀράς·
ὦ πότνι' Ἥρα, σὸς γὰρ εἰμ', ἐπεὶ γάμοις
ἔξευξ' Ἀδράστου παῖδα καὶ ναίω χθόνα,
δός μοι κτανεῖν ἀδελφόν, ἀντήρη δ' ἐμὴν
καθαιματώσαι δεξιὰν νικηφόρον.

[Αἰσχιστον αἰτῶ στέφανον, ὁμογενῆ κτανεῖν.

Πολλοῖς δ' ἐπήει δάκρυα τῆς τύχης ὄση,
κᾶθλεψαν ἀλλήλοισι διαδόντες κόρας.]

Ἐτεοκλῆς δὲ Παλλάδος χρυσάσπιδος
βλέψας πρὸς οἶκον ηὔξατ'· ὦ Διὸς κόρη,
δοῦς ἔγχος ἡμῖν καλλίνικον ἐκ χειρὸς
εἰς στέρν' ἀδελφοῦ τῆσδ' ἀπ' ὠλένης βαλεῖν,
κτανεῖν θ', ὅς ἦλθε πατρίδα πορθήσων ἐμὴν.
Ἐπεὶ δ' ἀφείθη πυρσὸς ὡς Τυρσηνικῆς
σάλπιγγος ἠχὴ σῆμα φοινίου μάχης,
ἤξαν δρόμημα δεινὸν ἀλλήλοισι ἔπι·
κάπροι δ' ὄπως θήγοντες ἀγρίαν γένυν,
ξυνῆψαν, ἀφρῶ διάθροχοι γενειάδας·
ἤσσον δὲ λόγχαις· ἀλλ' ὑφίζανον κύκλοις,

ὄπως σίδηρος ἐξολισθάνοι μάτην.
 Εἴθε' ὄμμ' ὑπερσχόν ἴτυος ἄτερος μάθοι,
 λόγγην ἐνώμα στόματι, προφθῆναι θέλων.
 Ἄλλ' εὖ προσῆγον ἀσπίδων κεγγρώμασιν
 ὀφθαλμόν, ἀργόν ὥστε γίγνεσθαι δόρυ.
 Πλείων δὲ τοῖς ὀρώσιν ἐστάλασσ' ἰδρῶς
 ἢ τοῖσι δρωῖσι διὰ φιλῶν ὀβριωδίαν.
 Ἐτεοκλῆς δὲ ποδὶ μεταφείρων πέτρον
 ἴχνους ὑπόδρομον, κῶλον ἐκτός ἀσπίδος
 τίθησι· Πολυνεΐκης δ' ἀπήντησεν δορί.
 πληγὴν σιδήρῳ παραδοθεῖσαν εἰσιδὼν,
 κνήμην τε διεπέρασεν Ἀργεῖον δόρυ·
 στρατὸς δ' ἀνηλόαξε Δαναϊδῶν ἅπας.
 Κὰν τῷδε μόχθῳ γυμνὸν ὦμον εἰσιλῶν
 ὁ πρόσθε τρωθεὶς στέρνα Πολυνεΐκου βία
 διῆκε λόγγην καπέδωκεν ἡδονάς
 Κάδμου πολίται· ἀπὸ δ' ἔθραυσ' ἄκρον δόρυ.
 Εἰς δ' ἄπορον ἤκων δορός ἐπὶ σκέλος πάλιν
 χωρεῖ, λαβὼν δ' ἀφῆκε μάρμαρον πέτρον·
 μέσον δ' ἄκοντ' ἔθραυσεν· ἐξ ἴσου δ' Ἄρης
 ἦν, κάμακος ἀμφοῖν χεῖρ' ἀπεστερημένοι.
 Ἐνθένδε κώπας ἀρπάσαντε φασγάνων
 ἐς ταῦτόν ἤκον, συμβαλόντε δ' ἀσπίδας
 πολὺν ταραχμὸν ἀμφιβάντ' εἶχον μάχης.
 Καί πως νοήσας Ἐτεοκλῆς τὸ Θεσσαλὸν
 εἰσήγαγεν σόφισμ' ὀμιλίᾳ χθονός·
 ἀπαλλαγεῖς γὰρ τοῦ παρεστῶτος πόνου,
 λαῖον μὲν ἐς τοῦπισθεν ἀναφέρει πόδα,
 πρόσω τὰ κοῖλα γαστρός· εὐλαδούμενος·
 πριεῖς δὲ κῶλον δεξιὸν δι' ὀμφοῦ
 καθῆκεν ἔγχος σφονδύλοισι τ' ἐνήρμοσεν,
 Ὅμοῦ δὲ κάμψας πλευρὰ καὶ νηδὺν τάλας
 ξὺν αἵματηραῖς σταγόσι Πολυνεΐκης πίπτει.
 Ὅ δ' ὦ, κρατῶν δὴ καὶ νενικηκώς μάχη,
 ξίφος· δικῶν ἐς γαῖαν ἐσκύλευέ νιν,
 τὸν νοῦν πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔχων, ἐκεῖσε δέ.
 Ὅ καὶ νιν ἔσφηλ'· ἔτι γὰρ ἐμπνέων βραχὺ,
 σώζων σίδηρον ἐν λυγρῷ πεσθήματι,
 μόλις μὲν, ἐξέτεινε δ' εἰς ἤπαρ ξίφος
 Ἐτεοκλέους ὁ πρόσθε Πολυνεΐκης πεσών.
 Γαῖαν δ' ὀδᾶξ ἐλόντες, ἀλλήλοισιν πέλας
 πίπτουσιν ἄμφω, κοῦ διώρισαν κράτος.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
DANS LA THÉBAÏDE DE STACE

(IX, 499-574.)

. Rex impius aptat
Tela, et funestæ casum prior occupat hastæ.
Illa viam medium clypei conata per orbem
Non perfert ictus, atque alto vincitur auro.
Tunc exsul subit, et clare funesta precatur :
« Di, quos effosso non irritus ore rogavit
Œdipodes, firmate nefas, non improba posco
Vota : piabo manus, et eodem pectora ferro
Rescindam, dum me moriens hic sceptrâ tenentem
Linguat, et hunc secum portet, minor umbra, dolorem. »
Hasta subit velox equitis femur inter, equique
Ilia, letum utrique volens : sed plaga sedentis
Laxato vitata genu, tamen irrita voti
Cuspis in obliquis invenit vulnura costis.
It præceps sonipes strictæ contemptor habenæ,
Arvaque sanguineo scribit rutilantia gyro.
Exsultat, fratris credens hunc esse cruorem.
Credet et ipse metu : totis jamque exsul habenis
Indulget, cæcusque avidos illidit in ægrum
Cornipedem cursus ; miscentur frena, manusque,
Telaque, et ad terram turbatis gressibus ambo
Præcipitant : ut nocte rates, quas nubilus Auster
Implicuit, frangunt tonsas, mutantque rudentes,
Luctatæque diu tenebris, hiemique, sibique,
Sicut erant, imo pariter sedere profundo.
Hæc pugnæ facies : cocunt sine more, sine arte,
Tantum animis, iraque, atque ignescentia cernunt
Per galeas odia, et vultus rimantur acerbo
Lumine ; nil adeo mediæ telluris, et euses
Impliciti, nexæque manus, alternaque sævi
Murmura, ceu lituos rapiunt, aut signa tubarum.
Fulmineos veluti præceps quum cominus egit
Ira sues, strictisque erexit pectora selis :

Igne tremunt oculi, lunataque dentibus uncis
 Ora sonant: spectat pugnas de rupe propinqua
 Venator pallens, canibusque silentia suadet.
 Sic avidi incurrunt: necdum letalia miscent
 Vulnera, sed cœptus sanguis: facinusque peractum.
 Nec jam opus est Furiis: tantum mirantur, et adstant
 Laudantes, hominumque dolent plus posse furores.
 Fratris uterque furens cupit affectatque cruorem,
 Et nescit manare suum: tandem irruit exsul,
 Hortatusque manum, cui fortior ira, nefasque
 Justius, alte ensem germani in corpore pressit,
 Qua male jam plumis imus tegit inguina thorax.
 Ille dolens nondum, sed ferri frigore primo
 Territus, in clypeum turbatos colligit artus.
 Mox intellecto magis ac magis æger anhelat
 Vulnere; nec parcat cedenti, atque increpat hosti:
 « Quo retrahis, germane, gradus? o languida somno,
 Et regnis effœta quies! longaque sub umbra
 Imperia! exsilio rebusque exercita egenis
 Membra vides: disce arma pati, nec fidere lætis. »
 Sic pugnant miseri: restabat lassa nefando
 Vita duci, summusque cruor, poterantque parumper
 Stare gradus: sed sponte ruit, fraudemque supremam
 In media jam morte parat: clamore Cithæron
 Erigitur, fraterque ratus vicisse, levavit
 Ad cœlum palmas: « Bene habet: non irrita vovi,
 Cerno graves oculos, atque ora natantia leto.
 Huc aliquis propere sceptrum atque insigne comarum
 Dum videt. » Hæc dicens gressus admovit, et arma,
 Ceu templis decus et patriæ laturus ovanti,
 Arma etiam spoliare cupit: nondum ille peractis
 Manibus, ultrices animam servabat in iras.
 Utque superstantem pronumque in pectore sensit,
 Erigit occulte ferrum, vitæque labantis
 Reliquias tennes odio supplevit, et ensem
 Jam lætus fratris non frater corde reliquit.
 Ille autem: « Vivisne? et adhuc manet ira superstes,
 Perfide, nec sedes unquam meriture quietas?
 I mecum ad manes: illic quoque pacta reposcam,
 Si modo Agenorei stat Gnoissia judicis urna,
 Qua reges punire datur. » Nec plura locutus,
 Concidit, et totis fratrem gravis obruit armis.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
DANS L'ANTIGONE DE ROBERT GARNIER (1580).

Ils se lèvent sur pieds, et l'espée en la dextre,
Et le pavois luisant dessus le bras senestre,
S'attaquent l'un à l'autre avec tout leur effort,
Résolus de donner ou recevoir la mort.
La haine et le courroux sous l'armet apparoissent;
La force et la vigueur en se voyant leur croissent,
Ils roidissent le corps d'une jambe avancez,
Courbez sur leurs estocs, et leurs bras esclancez,
Se tirent coups de poincte, ore par la visière,
Ore par l'estomach d'une adresse guerrière :
S'entrefouillent au vif, faisant à chaque fois
Le rouge sang couler au travers du harnois.
Ils cherchent les défauts, découpent les courroyes,
Se désarment le corps, et se couvrent de playes.....
Ainsi les deux guerriers, seul à seul bataillans,
D'un courage indompté s'entr'alloient chamaillant
Se ruoient acharnez coups d'estoc et de taille,
Detranchoient mainte lame et mainte forte maille,
Se marteloient le corps, sur l'acier tempestant,
Comme deux forgerons sur l'enclume battant
Un fer à tour de bras, qu'on voit geindre de peine,
Se courber, refrogner, et sortir hors d'haleine,
Ou comme on voit aussi la gresle craqueter
Sur le toict des maisons, quand l'ireux Jupiter
Contre l'alme Ceres en Esté se colère,
Ou qu'il froisse le chef de Bacchus le bon père.
A la fin Polynice, à qui les lasches tours
De son frère ennemy se présentent toujours,
Son exil vergongneux et la foy parjurée,
Se fâche qu'il ait tant contre luy de durée,
Grince les dents de rage, et se tenant tendu
Va de pieds et de mains, se jette à corps perdu
Contre son adversaire, et de tel effort entre

Qu'il luy met demy pied de son espée au ventre.
 Le sang en sort fumeux, comme sur un autel
 Le sang d'un agneau fume après le coup mortel,
 Que le prêtre sacré dans la gorge luy donne.

Étéocle pallist, devient faible, et s'étonne
 De voir son sang couler d'une telle roideur :
 Il sent glacer son front de mortelle froideur,
 Ses genoux tremblotter; toutesfois il essaye,
 Avec son peu d'effort, d'apparier sa playe
 Sur le corps de son frère : il le suit et resuit,
 Et l'autre, en le mocquant, se destourne et le fuit.

Pendant il se lasse, et n'a plus de puissance
 De supporter son corps, il perd toute espérance :
 Il tombe renversé, ses armes font un bruit,
 Et ses yeux sont voilez d'une effroyable nuit.....
 Polynice, assuré d'avoir du tout vaincu,
 Jette l'espée à bas, à bas jette l'escu,
 Se désarme le corps de sa forte cuirace :
 Puis, élevant au ciel les deux mains et la face,
 Rend grâce aux immortels d'une gaye ferveur,
 De luy avoir donné ce jourd'huy leur faveur,
 Approche d'Étéocle, et pensant qu'il deust estre
 Du tout desanimé, comme il faisait paroistre,
 Luy veut, comme vainqueur, le harnois arracher :
 Mais ainsi que mal sage, il vient à se pancher,
 Courbé dessus la face, et les genoux à terre ;
 Son frère le guignant tout le reste resserre
 De sa force escoulée, et s'animant le cœur
 Et les nerfs languissans de sa vieille rancœur,
 Sa vengeresse espée en l'estomach luy plante
 Puis vomist, trépassant, son âme fraudulente.

Polynice, du coup se sentant affaibly,
 Et son âme noïer dans le fleuve d'oubly,
 Dist avec un sanglot qu'il poussa des entrailles :
 « Tu vis donc, desloyal, et encores batailles
 De ruse et de cautelle, allons ! allons là bas
 Aux lices de Pluton achever nos combats. »
 A ces mots il tomba sur le corps de son frère,
 Meslant son tiède sang de son sang adversaire.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
 DANS LA *THÉBAÏDE* DE JEAN ROBELIN (1584).
 (IV.)

LE MESSAGER.

Les camps haineux
 Commençoient leurs fureurs sanglantes, quand eux deux,
 Superbement montez sur des coches de guerre,
 Bruyant plus que ne fait de Jupin le tonnerre,
 Vindrent s'entrechoquer de si roides efforts,
 Estants également et adextres et forts,
 Que tous deux, nonobstant les vaines résistances
 De leurs faibles harnois, s'outrèrent de leurs lances.
 Plustot que je ne dis ils furent trébuchez,
 Plustot que je ne dis ils furent accrochez
 Pied-contremont aux chars, qui, privez de conduite,
 Les alloient attrainnant d'une contraire fuite.
 Leur fouet alloit pendant inutile en leur main,
 Leur bois meurtrier gravoit le rivage Thébain
 Au gré de leurs chevaux, qui, libres en leur peine,
 Qui çà qui là guidoient leurs guides par la plaine.
 C'estoit grande pitié de voir bondir à bas
 Leurs chefs tout mutilez, tout hideux d'un amas
 De sang boueux, de sang qui d'une rouge trace
 Passementoit des champs la poudreuse surface.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
 DANS L'*ANTIGONE* DE ROTROU (1638).
 (III, II.)

HÉMON.

Quand leur haine obstinée eut rendu de la Reine
 Le pouvoir sans effet et la prière vaine,
 Et qu'au champ du combat chacun d'eux consentit,
 La rage s'y vint rendre, et nature en sortit.
 Pareils à deux lions, et plus cruels encore,
 Du geste chacun d'eux l'un l'autre se dévore :

Avant qu'en être aux mains ils combattent des yeux,
Et se lancent d'abord cent regards furieux.

Enfin, d'un maintien grave et d'une voix altière,
Polynice tout haut pousse cette prière :

« O Dieux, si quelquefois vous consentez au mal,

Quand il semble ordonné par un décret fatal,

Et qu'on en peut nommer la cause légitime ,

Guidez ce bras vengeur, et soutenez mon crime :

Après, pour l'expier, à moi-même inhumain,

Dedans mon propre sang je laverai ma main,

Si ce traître y peut voir le sceptre qu'il me nie,

Avant que de son corps son âme soit bannie ;

Et s'il peut en mourant emporter avec soi

Le regret de savoir que je survive Roi. »

Là commence l'approche, où l'ardeur qui les presse

Pratique aux premiers coups quelque art et quelque adresse.

Ils passent sans effet et d'une et d'autre part ;

Mais bientôt la fureur l'emporte dessus l'art :

Chacun voulant porter, et chacun voulant rendre,

Quitte, pour attaquer, le soin de se défendre ;

Et tous deux, tout danger à leur rage soumis,

S'exposent aussi nus que s'ils étaient amis :

Mais après que, pareils de force et de courage,

Ils ont gardé longtemps un égal avantage,

De Polynice enfin le sort guide le bras :

Il pousse un coup mortel qui porte l'autre à bas.

ANTIGONE.

Et le ciel à ce crime a prêté sa lumière !

HÉMON.

Le Roi tombe, et son sang coule sur la poussière :

Mais en sa chute encor sa haine se soutient,

Et son cœur veut éclore un espoir qu'il retient :

Couleur ni mouvement ne reste à son visage ;

Il semble que des sens il ait perdu l'usage :

Il le réserve tout pour un dernier effort,

Et sait encor tromper dans les bras de la mort.

Polynice, ravi d'une fausse victoire,

Dont bientôt sa défaite effacera la gloire,

Levant les mains au ciel, s'écrie à haute voix :

« Soyez bénis, ô Dieux, justes juges des Rois !

Thèbes, dessus ma tête apporte ta couronne :

Elle est mienne, et le sang par deux fois me la donne.

Apporte, cette vue hâtera son trépas ;
 Ma tête achèvera l'office de mon bras. »
 Il s'approche à ces mots, lui veut ôter l'épée ;
 Mais sa main est à peine à cette œuvre occupée
 Que l'autre, ramassant un reste de vigueur
 Que la haine entretient à l'entour de son cœur,
 Retire un peu le bras, puis, le poussant d'adresse,
 Lui met le fer au sein, que mourant il y laisse.
 Polynice, à ce coup, mortellement atteint,
 Une froide pâleur s'emparant de son teint :
 « Quoi, ta rage, dit-il, n'est donc pas assouvie,
 Et tes déloyautés ont survécu ta vie ?
 Ta perfidie arrête où ton âme n'est pas ;
 Attends-moi, traître, attends, je vais suivre tes pas,
 Et, plus ton ennemi que je ne fus en terre,
 Te porter chez les morts une immortelle guerre ;
 Là, nos âmes feront ce qu'ici font nos corps ;
 Nous nous battons vivans et nous nous battrons morts. »
 Avecque ce discours il achève sa vie ;
 La lumière à ses yeux est pour jamais ravie ;
 Et nous, le cœur transi de frayeur et d'ennui,
 Demeurons sur le champ presque aussi morts que lui.

RÉCIT DE LA MORT D'ÉTÉOCLE ET DE POLYNICE
 DANS L'ANTIGONE DE PADER D'ASSEZAN ¹ (1686).

(I, 1.)

Dès l'ouverture de cette pièce, la confidente Phénice fait à Antigone, sa maîtresse, le récit suivant.

Déjà, pour forcer cette ville,
 Tous les Grecs avaient fait un effort inutile :
 Déjà leurs bataillons rompus et renversés

1. Une note manuscrite déjà ancienne du recueil dans lequel se trouve à la Bibliothèque de l' Arsenal cette tragédie, est ainsi conçue : « *Antigone* de Dassezan, ou plutôt de Boyer, je l'ay dans le théâtre de cet auteur. » Le *Manuel du libraire* de Brunet assure également que l'abbé Boyer publia cette tragédie sous le pseudonyme de Pader d'Assezan. D'autre part, les frères Parfaict et la *Biographie générale* disent que Pader d'Assezan était un avocat de Toulouse, et, dans la *Préface* de son *Artaxerce*, l'abbé Boyer revendique la paternité d'une tragédie d'Agamemnon, qui a paru sous le nom de ce personnage. Que Pader d'Assezan ait été un ami de Boyer, comme le supposent les frères Parfaict (t. XIII, 16-17), ou Boyer lui-même, ce qui est certain, c'est que la tragédie d'*Antigone* est fort médiocre.

Étaient loin de nos murs presque tous repoussés :
Quand Polynice, aigri par la douleur mortelle
De voir que tant de sang coule pour sa querelle,
Pour se faire un destin plus cruel ou plus doux,
Veut seul avec le Roi combattre aux yeux de tous.
Étéocle aussitôt, à sa fureur en proie,
Accepte le combat, et l'accepte avec joie.
Les Grecs épouvantés, les Thébains éperdus,
Par leur ordre, et d'horreur, demeurent suspendus ;
Et, voyant à quel point va leur rage et leur haine,
La victoire elle-même est longtemps incertaine :
Étéocle à la fin se voit percer le flanc,
Il pâlit, il chancelle, il tombe dans son sang.
Polynice à l'orgueil pleinement s'abandonne :
Il se baisse, il lui veut arracher la couronne.
Mais le Roi, qu'il croit mort, ramassant sa vigueur,
Frappe, et fait en mourant expirer son vainqueur.



ALEXANDRE

NOTICE SUR ALEXANDRE.

La Thébàide avait été favorablement écoutée ; *Alexandre* fut un succès brillant et durable. Avant même que l'œuvre eût été donnée en public, on en parlait déjà, et on la vantait. Écrivant à Arnaud d'Andilly, le 4 février 1665, Pomponne lui racontait que chez Madame du Plessis-Guénégaud, en présence du duc de La Rochefoucauld, de Madame de La Fayette et de Madame et de Mademoiselle de Sévigné, le jeune Racine était venu lire une « comédie de *Porus* qui était assurément d'une grande beauté ». Tout le monde avait été de l'avis de Pomponne, et l'on prédisait au nouvel ouvrage la plus longue carrière. C'est alors que Racine eut l'idée d'aller soumettre sa tragédie à Corneille ; peut-être se présenta-t-il avec trop d'assurance chez l'auteur du *Cid* ; toujours est-il que Corneille lui dit qu'il faisait fort bien les vers, mais qu'il n'avait aucun talent pour la tragédie. Racine fut très irrité ; on retrouvera des traces de sa colère dans *les Plaideurs* et dans la *Première Préface* de *Britannicus*. En dépit des avis de Corneille, il ne songea qu'à voir jouer son œuvre. A quels comédiens la donnerait-il ? « L'abbé de Bernay, chez qui il demeurait, souhaite qu'elle fût représentée par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ; et M. Racine voulait que ce fût par la troupe de Molière. Comme ils étaient en grande contestation là-dessus, M. Despréaux intervint, et décida par une plaisanterie, disant qu'il n'y avait plus de bons acteurs à l'Hôtel de Bourgogne ; qu'à la vérité il y avait encore le plus habile moucheur de chandelles qui fût au monde, et que cela pouvait bien contribuer au succès d'une pièce. Cette plaisanterie seule fit revenir l'abbé de Bernay, qui était d'ailleurs très obstiné ; et la pièce fut donnée à la troupe de Molière ¹. » Racine ne tarda pas à s'en repentir. A l'exception de Mademoiselle Du Parc, servie d'ailleurs par son incomparable beauté, tous les comédiens du Palais-Royal jouèrent la pièce fort lâchement ; si lâchement que, dès le lendemain sans doute, et probablement sur de nouvelles instances de l'abbé de Bernay, Racine porta, sans rien dire, sa pièce à l'Hôtel de Bourgogne ; l'amour de la gloire, bien naturel chez un jeune homme, l'emporta sur l'affection qui l'unissait à Molière, et ce fut une rupture entre les deux poètes : « Le même jour (18 décembre), dit le registre de La Grange, la troupe fut surprise que la même pièce d'*Alexandre* fût jouée sur

1. BROSSETTE, note sur le vers 185 de la *Satire* III de Boileau.

le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Comme la chose s'était faite de complot avec M. Racine, la troupe ne crut pas devoir les parts d'auteur au dit M. Racine, qui en usait si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres comédiens¹. » Ainsi, c'est en moins de treize jours que l'Hôtel de Bourgogne monta l'*Alexandre*, ce qui est un véritable tour de force. L'étonnement augmente encore, lorsqu'on lit dans la *Gazette de France* du 19 décembre 1665 : « Le 14 décembre, la Comtesse d'Armagnac traita le Roi à souper avec toute la magnificence possible. Ce superbe festin, où étaient aussi Monsieur et Madame, avait été précédé de la représentation du *Grand Alexandre* par la troupe royale, et suivi d'un bal. » C'est donc en neuf jours, en réalité, que les comédiens apprirent et jouèrent la tragédie nouvelle. Voilà une rapidité que ne connaissent plus nos théâtres.

Louis Racine a commis une inexactitude en disant que son père « retira sa pièce » à la troupe du Palais-Royal ; elle fut jouée sur les deux théâtres à la fois, comme le constate la Gazette rimée de Robinet, le 27 décembre 1665 :

Le fameux *Alexandre*
Paraît, comme on sait, à la fois,
Sur les deux théâtres français.

Cependant cette singularité : la même tragédie jouée à la fois sur deux scènes dans sa nouveauté, ne dura pas longtemps ; car Molière, à partir du 27 décembre, cessa de donner l'*Alexandre*. La vogue de la nouvelle tragédie, soutenue par le talent de Floridor, de Mademoiselle des Oeillets et de Montfleury, se soutint assez longtemps à l'Hôtel de Bourgogne. Les partisans de Racine aimaient à l'applaudir, même après ses chefs-d'œuvre, et ses adversaires étaient indulgents pour une pièce où il se montrait si manifestement disciple de Corneille. C'est ce qui fait que le 16 mars 1672, après *Britannicus*, *Bérénice* et *Bajazet*, Madame de Sévigné écrira à sa fille : « Jamais Racine n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. » Étrange jugement, auquel affectaient de s'associer les ennemis de Racine ; cependant leur indulgence perfide ne les empêchait pas de diriger contre *Alexandre* plusieurs critiques, dont quelques-unes étaient fondées. Voyons ce qu'on peut dire de la seconde tragédie de Racine, et ce qu'ils en ont dit.

Racine a écrit dans sa *Seconde Préface* qu'il n'y a pas de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans son *Alexandre*. On aurait tort de prendre à la lettre cette assertion, et le seul énoncé de ces deux faits qu'*Axiane* est un personnage d'invention, comme la Viriathe de *Sertorius* (1662), sur laquelle d'ailleurs elle se modèle, et que Cléofile n'était pas sœur de Taxile, suffit à montrer que, si Racine s'est conformé souvent à l'histoire, il a souvent aussi pris des libertés avec elle. Voici d'ailleurs ce que nous raconte l'histoire, si l'on peut donner ce nom à l'œuvre romanesque de Quinte-Curce et à la biographie de Plutarque.

¹ En même temps qu'il portait son *Alexandre* à la troupe rivale de la troupe de Molière, Racine prenait à son ami sa meilleure actrice : Mademoiselle Du Parc passa à l'Hôtel de Bourgogne pour jouer *Andromaque*.

Quand il atteignit les bords de l'Indus, Alexandre entra dans le royaume d'Omphis, pays aussi vaste que l'Égypte, et d'une incomparable fertilité. Omphis avait déjà depuis longtemps envoyé demander à Alexandre s'il lui permettait de garder provisoirement le titre de souverain ; il avait fait bon accueil à Epiestion qui précédait Alexandre, et fourni gratuitement du blé à ses troupes. A l'approche d'Alexandre, il fit ranger ses éléphants et son armée en bataille, et s'avança au-devant du roi de Macédoine. Alexandre se demanda d'abord s'il ne venait pas en ennemi ; mais promptement rassuré par les protestations d'Omphis, il lui dit, au rapport de Plutarque : « Guide-tu que ceste entreveüe nostre se puisse demesler sans combatre, nonobstant toutes ces bonnes paroles et ces amiables caresses ? non, non, tu n'y as rien gagné : car je te veux combatre, et te combatray de courtoisie et d'honesteté, afin que tu ne me surmontes point en bñeficence et bonté ¹. » Après quoi, Omphis obtint d'Alexandre de porter le nom de Taxile, que, dans son pays, prenait tout souverain en montant sur le trône ; et, dans sa joie, il offrit au roi quatre-vingts talents d'argent monnayé, et des couronnes d'or pour lui et pour ses courtisans. Alexandre lui rendit ses présents, y ajouta trente chevaux de ses écuries, harnachés comme lorsqu'il les montait lui-même ; et, dans un souper, lui porta pour santé mille talents d'argent monnayé ; ce qui, disent Plutarque et Quinte-Curce, ne plut guère aux courtisans du roi. Au rapport d'Arrien, sept cents cavaliers indiens se joignirent à l'armée d'Alexandre.

Derrière l'Hydaspe, Porus, un roi ennemi de Taxile, attendait Alexandre. C'était, au rapport de Quinte-Curce, un prince d'une taille extraordinaire ², d'un courage égal à sa force, et plus éclairé qu'on ne pouvait s'y attendre à cette époque et dans ces contrées. Le fleuve avait quatre stades de largeur ; son cours ressemblait à celui d'un torrent, et nulle part il n'était guéable. Sur l'autre rive se dressaient quatre-vingt-cinq éléphants, parmi lesquels celui de Porus se distinguait par sa taille gigantesque, et trente mille barbares poussaient des cris aigus. Le milieu du fleuve était semé d'îles sur lesquelles s'engagèrent quelques escarmouches. Alexandre imagina une ruse. Tandis que Ptolémée, avec sa cavalerie, attirait d'un autre côté l'attention de l'ennemi, en feignant de vouloir traverser le fleuve sur un autre point ; tandis qu'Attale, revêtu des ornemens d'Alexandre, avec lequel il offrait de loin quelque ressemblance, restait devant la tente royale, Alexandre passait et se cachait dans la plus grande des îles qui sèment le lit de l'Hydaspe. Favorisé par la nuit et par la tempête ³, il parvient bientôt sur la rive

1. Trad. Amyot xviii.

2. Plutarque (xix) dit que Porus avait quatre coudées et une palme de haut.

3. C'est à un moment où il était entraîné par le courant qu'Alexandre, suivant le récit de Plutarque (xix), prononça le mot rapporté par Racine : « O Athéniens, pourriez-vous bien croire combien de travaux et de dangers j'endure pour estre loué de vous ! »

occupée par l'ennemi, et s'y élance le premier; avant que Porus ait eu le temps de se reconnaître, il lui tue quatre cents cavaliers, et s'empare d'un grand nombre de chariots. Les chars de Porus ne servant qu'à jeter la confusion dans ses rangs, le roi indien fait avancer ses éléphants, ces éléphants que Saint-Evremond regrettaient de ne pas retrouver dans la tragédie de Racine. A leur vue, les Macédoniens s'arrêtent un moment : « Enfin, s'écrie Alexandre, je trouve un danger qui égale mon courage ! » Et la mêlée s'engage, terrible; elle dure jusqu'à la huitième heure du jour, alors que les éléphants, fatigués de leurs blessures, et lassés du combat, reculent à travers l'armée indienne, écrasant sous leurs pieds ceux qui les conduisent. Dès lors, Porus est perdu.

Laissons ici la parole à Quinte-Curce; comme nous arrivons au passage précis qui a inspiré Racine, il ne convient plus de faire un résumé rapide, il faut citer l'auteur lui-même.

« Abandonné par la plupart des siens, et entouré par les ennemis, Porus se mit à lancer sur eux, du haut de son éléphant, les traits dont il s'était amplement muni, et fit de loin de nombreuses victimes, exposé lui-même aux coups qui le cherchaient de toutes parts. Déjà par neuf fois son dos et sa poitrine avaient été frappés; il avait perdu beaucoup de sang, et ses mains languissantes laissaient tomber plutôt qu'elles n'envoyaient les flèches. Son éléphant ne s'en portait pas avec moins d'ardeur dans la mêlée, enflammé par la rage, et ayant jusqu'ici échappé aux traits lancés contre lui. Mais le cornac s'aperçoit que les bras inertes du roi ne se servent plus de leurs armes, et qu'il conserve à peine ses sens; aussitôt il entraîne l'animal. Alexandre le poursuit; mais son cheval, percé de coups, chancelle et s'affaisse, déposant à terre le roi plutôt qu'il ne le renverse¹; il lui faut changer de monture, et sa poursuite en est retardée. Cependant le frère de Taxile, un roi des Indes, envoyé en avant par Alexandre, conseille à Porus de ne pas s'obstiner à éprouver les extrémités de la fortune, et de se rendre au vainqueur. Mais Porus, bien que ses forces fussent épuisées, et qu'il perdît tout son sang, se ranima à cette voix souvent entendue : « Je reconnais, dit-il, le frère de Taxile, traître à sa patrie et à son royaume; » et il brandit contre lui une arme qui, par hasard, n'avait pas glissé de ses mains; le trait perce la poitrine, et ressort par le dos. Après ce dernier

1. Ce détail est rapporté également par Justin (XII, vii); voici d'ailleurs le petit nombre de lignes qu'il consacre à cette histoire : « Unus ex regibus Indorum fuit, Porus nomine, viribus corporis et animi magnitudine pariter insignis : qui bellum jam pridem, audita Alexandri opinione, in adventum ejus parabat. Commisso itaque prælio, exercitum suum Macedonas invadere jubet; sibi regem eorum privatam hostem deposcit. Nec Alexander pugnae moram fecit : sed prima congressione vulnerato equo, quum præceps in terram decidisset, concursu satellitum servatur. Porus multis vulneribus obrutus capitur. Qui victum se adeo doluit, ut, quum veniam ab hoste invenisset, neque eibum sumere voluerit, neque vulnera curari passus sit, ægreque sit ab eo obtentum, ut vellet vivere. Quem Alexander ob honorem virtutis incolumem in regnum remisit. »

exploit, Porus précipite sa fuite. Mais son éléphant, à son tour, percé de coups, chancelait. Porus s'arrête, et oppose ses fantassins à l'ennemi qui le poursuit. Déjà Alexandre l'avait rejoint, et, connaissant son opiniâtreté, avait défendu d'épargner ceux qui résisteraient. De toutes parts les traits pleuvent sur les fantassins et sur Porus lui-même ; accablé sous leur nombre, il glisse de sa monture. Le cornac, persuadé qu'il en descend volontairement, fait, selon l'usage, agenouiller l'éléphant ; aussitôt tous les autres éléphants, dressés à ce manège, se couchent, et cette méprise livre aux vainqueurs Porus et tous les siens. Le roi ordonna de dépouiller Porus, qu'il croyait mort ; les soldats se précipitèrent pour lui arracher sa cuirasse et ses vêtements ; mais l'éléphant se mit à défendre son maître, menaçant ceux qui voulaient le dépouiller, et, soulevant le corps, il le replaça sur son dos. Une pluie de traits s'abat sur l'animal, qui tombe percé de coups, et Porus est placé sur un chariot. Quand Alexandre voit son ennemi entr'ouvrir ses paupières, il oublie sa haine, et, touché de pitié : « Malheureux, lui dit-il, quelle démence t'a poussée, quand tu connaissais le bruit de mes exploits, à tenter la fortune des armes, alors qu'auprès de toi l'exemple de Taxile te montrait comment ma clémence traite ceux qui se soumettent à moi ? — Puisque tu m'interroges, dit Porus, ma réponse sera aussi libre que ta question : je ne croyais pas qu'il y eût au monde une valeur supérieure à la mienne ; je connaissais mes forces, et je n'avais pas encore éprouvé les tiennes ; le succès de la guerre a montré ta supériorité ; mais, dans l'état où je suis réduit, je ne m'estime pas peu fortuné d'être au monde le premier après toi. » Et, comme le vainqueur lui demandait ensuite comment il le devait traiter, « Agis, répondit Porus, selon ce que t'inspirera ce jour où tu as appris combien la prospérité est chose fragile. » Cette leçon lui réussit mieux qu'une prière. Cette grandeur d'âme, à qui la crainte était inconnue, et que la fortune ne pouvait briser, parut à Alexandre mériter non seulement de la compassion, mais des honneurs. Il fit soigner les blessures de Porus, comme s'il avait combattu pour sa propre cause ; et, quand il fut rétabli contre toute attente, il l'admit au nombre de ses amis¹ ; bientôt même il agrandit ses États. Dans le cœur d'Alexandre rien ne fut jamais plus solide et plus ferme que l'admiration pour la valeur et pour la véritable gloire ; mais il estimait plus la renommée chez un ennemi que chez un de ses sujets : il craignait que la grandeur des siens ne diminuât sa propre grandeur, tandis qu'il sentait que son nom grandirait de la grandeur de ceux qu'il aurait vaincus². »

Il est incontestable que l'histoire n'est pas sans noblesse, et que les deux figures d'Alexandre et de Porus ont un puissant relief. Shakspeare eût tiré de ce récit un drame animé, plein de vie, de mouvement et d'intérêt. Corneille eût adopté un plan semblable à celui

1. Nous retrouverons au chapitre II du livre IX Porus aux côtés d'Alexandre.

2. VIII, XIV.

de Racine ; il eût remplacé par des conversations et par des dissertations les coups d'épée et le tumulte des deux camps ; mais, dans les années de la maturité de son génie, il eût probablement, comme l'affirme Saint-Evremond dans une *Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée Alexandre le Grand*, donné à certaines scènes une vigueur et un éclat qui manquent à la tragédie de Racine. Voici d'ailleurs ce passage, dans lequel Saint-Evremond expose des idées fort justes :

« La condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devait dans la sienne, la vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune attire la considération des historiens, et les oblige à nous en laisser une peinture. Le poète, qui pouvait ajouter à la vérité des choses, ou les parer du moins de tous les ornements de la poésie, au lieu d'en employer les couleurs et les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté ; et soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par sécheresse et stérilité, il demeure beaucoup au-dessous du véritable. Il pouvait entrer dans l'intérieur, et tirer du fond de ces grandes âmes, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvements ; mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paraît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

« J'aurais souhaité que le fort de la pièce eût été à nous représenter ces grands hommes, et que, dans une scène digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs âmes jusqu'où elle pourrait aller. Si la conversation de Sertorius et de Pompée a tellement rempli nos esprits, que ne devait-on pas espérer de celle de Porus et d'Alexandre sur un sujet si peu commun ? J'aurais voulu encore que l'auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir ; une grande armée de l'autre côté avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables ; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettaient la confusion partout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvantèrent les Macédoniens, et qui surent faire dire à Alexandre qu'enfin il avait trouvé un péril digne de lui, tout cela devait fort élever l'imagination du poète, et dans la peinture de l'appareil, et dans le récit de la bataille ¹. »

Et ce n'est pas seulement dans la mise en scène et dans le récit des événements que se remarque cette absence complète de couleur locale ; si jamais on eut raison de dire que les héros de Racine avaient été élevés à l'hôtel de Rambouillet, c'est à propos d'*Alexandre*. Tous, le roi de Macédoine comme les princesses indiennes, connaissent à fond la carte de Tendre ; tous emploient le jargon des romans à la mode ; Porus, comme Alexandre, subordonne le soin de sa gloire et l'intérêt de son armée aux préoccupations du plus insipide des

1. SAINT-EVREMOND, *Œuvres*, t. II, p. 279-280.

amours ; c'est pour les beaux yeux d'Axiane que Porus tient tête à Alexandre ; c'est pour les beaux yeux de Cléofile qu'Alexandre entreprend la conquête du monde ; Éphestion le dit à cette princesse en termes fort clairs au début du second acte :

Il ne cherchait que vous en courant aux combats ;
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de Princes,
D'un cours impétueux traverser nos provinces.
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.

Saint-Évremond jugeait de pareilles mœurs avec beaucoup de sévérité, et nous ne pouvons que nous associer à ses critiques : « On parle à peine des camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand et de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un royaume, n'excite point Porus au combat ; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, et l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans, quand ils entreprennent une aventure ; et le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Don Quichotte dans le combat qu'il ne se recommande à Dulcinée..... Gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, et ne ruinons pas le Héros établi par tant de siècles en faveur de l'Amant que nous formons à notre fantaisie ! »

Le but secret de cette *Dissertation* était d'exalter la gloire de Corneille, auquel elle ne mesure pas les éloges ; le vieux poète, fort ombrageux, et dont les succès du jeune Racine excitaient déjà l'inquiétude, la lut avec tant de plaisir, qu'il écrivit à Saint-Evremond une lettre que nous reproduisons ici, parce qu'elle expliquera le ton de la *Première Préface de Britannicus* :

Monsieur,

« L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement, et dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerai encore dans le silence, si je n'avais peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous. Aussi je vous avoue après cela que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur le débris

1. SAINT-ÈVREMOND, *Œuvres*, t. II, p. 280-281.

imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avait pour les anciens héros refondus à notre mode. Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici que vous m'avez pris par mon faible, et que ma *Sophonisbe*, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur ! J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps ; et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions¹. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis ; mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

CORNEILLE². »

« On le voit, Corneille a mis dans cette lettre le doigt sur le défaut capital d'*Alexandre*, que ne se dissimulait pas Louis Racine lui-même : « Le grand défaut qui y règne, est un amour qui en paraît faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'*Alexandre* n'en paraît que l'épisode. » La tendresse qui remplit cette tragédie, la rend fade et languoureuse ; c'est une pastorale plutôt qu'un drame ; elle amollit l'âme au lieu de l'élever, comme le dit excellemment Saint-Évremond : « Aux sujets véritablement héroïques, la grandeur d'âme doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui serait doux et tendre dans la maîtresse d'un homme ordinaire est souvent faible et honteux dans l'amante d'un héros. Elle peut s'entretenir, quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même, elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère et sûre confidente ses craintes et ses douleurs ; mais, soutenue de sa gloire, et fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentiments passionnés, et animer son amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa faiblesse. En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un héros amolli par des soupirs et des larmes : et, s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paraître la fermeté de son cœur que la dureté de son âme³. »

1. Corneille, sans qu'il s'en doute, explique ici pourquoi tant de ses tragédies sont si froides : pour que l'amour n'ennuie point au théâtre, il faut qu'il fasse le nœud même du drame, et que ce soit autre chose qu'un amour de tête.

2. On ne sait si cette lettre fut écrite avant ou après *Andromaque*.

3. SAINT-ÉVREMOND, *Œuvres*, t. II, p. 283-284.

Cependant, après avoir fait son procès à Racine, il est juste de dire aussi qu'il n'est pas seul coupable des défauts que l'on a pu relever dans son *Alexandre*. Saint-Évremont n'a pas pris garde qu'en attaquant Racine, certains de ses coups allaient frapper Corneille, et que si Alexandre traverse le monde pour aller voir Cléofle, César ne combat dans la *Mort de Pompée* que pour les yeux de Cléopâtre. Seulement, dans la tragédie de Corneille, cet amour ridicule n'occupe que le second plan ; dans celle de Racine, il est la pièce même ; comme font tous les disciples, Racine a renchéri sur les défauts de son maître, et il y a été poussé par deux mobiles d'ordre différent.

Sa tragédie devait d'abord être intitulée *Porus* ; il lui donna le nom d'*Alexandre* pour la dédier à Louis XIV ; or, nous voyons dans l'exposition de *Phèdre* et dans celle de la *Princesse d'Élide* que, sans la galanterie, un prince ne pouvait pas être un *honnête homme*. Louis XIV, qui n'avait encore commandé aucune expédition, était déjà en revanche, au point de vue tout particulier où nous nous plaçons, le plus *honnête homme* peut-être de son royaume ; Racine a cru devoir modeler entièrement son Alexandre à la ressemblance de Louis XIV.

D'autre part, Riccoboni, composant son recueil de pièces morales pour l'impératrice de Russie, aurait semblé profondément ridicule aux courtisans de Versailles s'ils avaient pu lire à l'article *Alexandre*, dans sa *Réformation du Théâtre* ¹ : « La morale et l'instruction que les spectateurs peuvent tirer de cette tragédie se réduisent à cette maxime : que dans les plus vertueux et les plus grands héros, non seulement la passion d'amour est excusable, mais que d'une certaine façon elle est même nécessaire ; maxime insoutenable et très-pernicieuse : aussi je ne crois pas que l'*Alexandre* de M. Racine, puisse jamais convenir au nouveau Théâtre. » Ce que blâmait Riccoboni était ce que louait la cour, gâtée par les fadeurs des romans à la mode, que Racine imite dans sa tragédie. Le temps où paraît *Alexandre* est, rappelons-nous-le bien, celui où Thomyris compose un *madrigal massagète pour le charmant ennemi qu'elle aime*, où Brutus et Lucrece flirtent ensemble, où Horatius Coclès lui-même est épris, où Dunois brûle en holocauste aux yeux de la Pucelle. On a beau rire des travers et des ridicules de son époque, en dépit de soi, l'on en subit l'influence. Racine était porté par sa nature à peindre les transports et les égarements de l'amour ; il les étudia dans les romans, avant de les étudier dans la nature, et c'est ainsi que commencent tous les écrivains. Ne nous étonnons donc pas, et ne lui faisons pas trop de reproches si son Alexandre ressemble au Cyrus de Mademoiselle de Scudéry, finement raillé par Boileau dans son amusant *Dialogue des Héros de roman* :

DIOGÈNE à Pluton.

« Sauriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces,

traversé l'Asie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perse, et ravagé enfin plus de la moitié du monde ?

PLUTON.

Belle demande ! C'est que c'était un Prince ambitieux qui voulait que toute la terre lui fût soumise !

DIOGÈNE.

Point du tout ; c'est qu'il voulait délivrer sa Princesse qui avait été enlevée. »

Au moment où il écrivait *Alexandre*, Racine, tout en imitant Corneille, entrait dans l'école romanesque de Quinault ; on s'est beaucoup donné de peine en vue d'expliquer qu'au contraire l'*Alexandre* de Racine était une louable tentative pour rompre avec cette école. Disons-le sincèrement : avec *Alexandre*, Racine dévie ; au point de vue de l'intrigue et des caractères, *Alexandre* est inférieur à la *Thébaïde* ; on a beau tourner et retourner de toutes les façons les vers de Boileau dans le *Repas ridicule* :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros chez Quinault parlent bien autrement ;

on est obligé de convenir qu'Alexandre est de la famille des héros de roman fustigés par Boileau, et l'on ne peut que rire de la petite malice, attribuée à Charles de Sévigné, qui intercala dans le *Dialogue* de Boileau la scène suivante dirigée contre son ami :

PLUTON.

« Mais qui est ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié sérieux et moitié badin ? Le voilà bien échauffé !

DIOGÈNE.

Je crois que c'est Alexandre. Qu'il est changé ! J'ai peine à le reconnaître. Sa physionomie n'est ni grecque, ni barbare : c'est un guerrier petit-maitre ; apparemment que ses longs voyages l'ont un peu gâté. C'est pourtant Alexandre, je le reconnais encore ¹.

PLUTON.

Oh ! pour le coup, nous avons un véritable héros et non pas un face douceux. Il n'a jamais soupiré que pour la gloire. Il s'est même si peu piqué de galanterie que, dans sept ans, il n'a visité qu'une fois la femme et les filles de Darius, bien qu'elles fussent les plus belles Princesses du monde et ses prisonnières. Je jurerais qu'il s'est garanti du mauvais air que les autres ont respiré, et qu'ayant entendu parler de révolte, il se hâte de la venir apaiser. Approchez, généreux vainqueur de l'Asie, approchez. Il s'agit de combattre. Le Roi des Enfers a besoin de votre bras.

ALEXANDRE.

Je suis venu. L'Amour a combattu pour moi.
La Victoire elle-même a dégagé ma foi.

1. Ainsi Alexandre est un peu moins défiguré que les autres. Cela est vrai ; mais il ne faut pas aller plus loin dans la justification de Racine.

Tout cède autour de vous. C'est à vous à vous rendre.
 Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
 Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
 A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

DIOGÈNE.

Ne l'avais-je pas bien dit, qu'il s'était gâté dans ses voyages?
 Alexandre le Grand est devenu conteur de fleurettes.

PLUTON.

Quel diable de jargon nous vient-il parler? Quoi? Alexandre, qui
 ne respirait que les combats, s'oublie auprès d'une maîtresse!

ALEXANDRE.

Que vous connaissez mal les violents désirs
 D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs!
 J'avouerais qu'autrefois, au milieu d'une armée,
 Mon cœur ne soupirait que pour la renommée.
 Mais, hélas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
 Ont produit sur mon cœur des effets différents!
 Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite.

DIOGÈNE.

Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus.

ALEXANDRE.

Hé! quoi? vous croyez donc qu'à moi-même barbare
 J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?

PLUTON.

Peste soit de l'extravagant et de sa tendresse mal imaginée! Il est,
 ma foi! tout aussi fou que les autres. On avait bien raison, là-haut,
 de plaindre la Macédoine de n'avoir pas eu de petites-maisons pour
 le renfermer. Si, pendant sa vie, on l'avait traité en fou, il serait
 venu plus sage ici. Qu'on l'enferme donc au plus vite.»

Racine ne tardera pas à comprendre tout ce qu'il y avait de faux
 dans les subtilités raffinées et précieuses de l'école romanesque; il
 ne fut pas flatté sans doute de lire dans le *Triomphe de Pradon*¹: «
 Jamais Quinault n'a tant répandu de sucre et de miel dans ses opéras que
 le grand Racine n'en a mis dans son *Alexandre*, nous faisant du plus
 grand héros de l'antiquité un ferluquet (*sic*) amoureux;» mais, quand
 il lut ces lignes, il était de l'avis de Pradon. S'il faut en croire Bros-
 sette, parmi les corrections que Racine vieillissant fit à son théâtre,
 les plus nombreuses devaient trouver place dans *Alexandre*. Il ne
 s'agissait pas sans doute d'une refonte générale de la pièce: la façon
 malheureuse dont le plan avait été conçu ne le permettait pas; mais
 il est probable que Racine s'était montré plus sévère dans les mani-
 festations et dans l'expression des tendresses anémiques dont cette
 pièce est remplie. On sait que, poussé par les scrupules étroits d'une
 piété exagérée, Racine détruisit ces corrections avec les fragments
 de son *Alceste*.

1. 1684, in-12, p. 84.

découvre, le priant de se tirer à sauveté dans son bataillon. Daire, craignant d'augmenter la mauvaise volonté des siens s'il montre quelque défiance, néglige l'offre et l'advis de ce fidelle Grec. »
Alexandre triomphe :

Nous avons, mes amis, par manière d'ébat,
 Une chasse à poursuivre et non pas un combat.

Il est si content de cette comparaison, qu'il la poursuit durant toute la scène, et même durant une scène de l'acte suivant. Pendant ce temps, Daire se lamente :

Ma constance défaut, le courage abbatu
 A un torrent de pleurs, qui débonde, fait place;
 Eunuques, que ce deuil ne paraisse en la face;
 Couvert, emportez-moi dans la tente gémir :
 Que ne puis-je en ces bras ma triste âme vomir !!

A la fin de l'acte, le traître Besse s'empare de Daire, qui s'écrie :
 Sacriléges bourreaux, que libre au moins je meure!

A l'acte V, Besse laisse Daire « navré à mort dans un chariot de bagage, tandis que luy se sauve à la fuite, d'autant qu'Alexandre les poursuivait de près. Polystrate, vieil soldat Macédonien, trouve d'aventure Daire, tirant aux abbois, renversé de son chariot. » Malgré cette triste situation, Daire raconte très longuement ses malheurs, et appelle sur les traîtres le châtiment d'Alexandre :

Ah ! l'excessive soif m'avance le trépas ;
 D'un peu d'eau maintenant ne me refuse pas.

Il ne tarde pas à succomber, et, dit Polystrate,

Là voilà demeuré sans couleur, qui trépassé,
 Ses yeux mornes éteints, ses membres sont de glace,
 Qui ne demandent plus que la tombe à présent.

Alexandre envoie le corps de Daire à Sisigambe, et les pleurs de la reine et du chœur des demoiselles termine cette tragédie écrite à la hâte, mais non sans talent, qui manque un peu d'intérêt, mais où le caractère d'Alexandre n'est gâté par aucune passion romanesque, et où le héros macédonien prononce quelques paroles assez fières.

La *Mort d'Alexandre* est une œuvre plus attachante. L'intrigue est peut-être encore plus simple ; car on sait dès le second acte qu'Alexandre va mourir ; tout l'intérêt du drame consiste dans l'admiration que nous cause l'héroïsme avec lequel Alexandre accueille d'abord les prédictions de sa mort, puis la mort elle-même. Il y a là

1. Daire terminait par les plaintes suivantes le troisième acte de la tragédie de Jacques de la Taille.

Ores je veux demourer solitaire,
 Rien ne me peut que te déplaisir plaire :
 Le seul ennuy mes ennuis désennuye.
 Qu'un chascun donc d'auprès de moy s'en fuyé,
 Et me laissez lamenté à par .sic) moy,
 Si vous avez pitié de mon esmoy.

quelques traits d'une véritable grandeur et quelques scènes d'une saveur étrange, qui font que la pièce se lit sans ennui.

Alexandre, malgré ses qualités héroïques, est violent et cruel ; aussi l'Ombre de Parménion vient-elle, dans une sorte de prologue, appeler sur lui le malheur.

Bientôt Alexandre lui-même paraît avec ses généraux, Antigone et Perdice ; des visions troublent ses nuits ; les Dieux semblent irrités, et le roi s'en étonne :

J'atteste, Jupiter, ta puissance infinie,
Mes desseins ne butter qu'à faire une harmonie
Des peuples de la terre unis sous mêmes loix,
Et qu'one la cruauté n'inspira mes exploits.

Ses amis le calment et le flattent, et Antigone dit de lui, en sa présence :

Outre l'éternité du renom précieux,
Une place là haut l'attend dedans les cieux.

Mais voilà qu'un mage chaldéen vient annoncer à Alexandre que le vainqueur du monde doit mourir dans Babylone. Le roi reçoit cet arrêt sans pâlir :

La peur, incompatible à mon los, ne veut pas
Que sur aucun sujet je recule d'un pas....
Craignent, craignent la mort ceux de qui le tombeau
La mémoire engloutit, ne laissant rien de beau ;
Mes gestes immortels chez la race future
N'ont plus qu'appréhender de pareille aventure.

Cependant, par prudence, il ne prolongera pas son séjour dans Babylone.

L'acte II nous montre Antipater conspirant contre Alexandre avec ses deux fils, Cassandre et Iolas, et chargeant ce dernier de verser le poison au roi ; et quel poison ! Locuste pâlirait de honte, à voir les effets terribles qu'il produit :

...Mêle avec son vin cette froide liqueur
Qu'auprès de Nonacris une roche distille ;
Sa nature à l'instant perce tout, si subtile
Qu'auenn vaisseau, hormis la crampe d'un mulet,
Captive ne la tient, en luy seul on la met 1 ;
Trois gouttes de cette eau, mortelle à qui l'avale,
Eteignent peu à peu la faculté vitale.
...Ce venin seeret ne laisse aucune marque
Chez ceux que sourdement il trahit à la Parque,
Ne provoque la soif ou les vomissements,
Ains petit à petit endort les sentiments 1.

Nous sentons bien qu'Alexandre est perdu.

1. Hardy ne fait ici que développer quelques vers de l'*Alexandre* (III) de Jacques de la Taille :

C'est une eau qui procède
D'une pierre qui rend une sueur si froide
Qu'elle ne peut lenir dedans vaisseau quelconque
Qu'elle ne brise et casse.....
.....(Ce poison) souffre seulement
La crampe d'un mulet, ou de quelque jument.

A l'acte III, un page accourt, tout effrayé, annoncer à Alexandre qu'un fantôme est assis sur le trône du roi. Alexandre le croit en délire :

Son bon sens l'abandonne ;

mais la porte est ouverte, et le page lui montre le fantôme :

Solide qui n'a point une substance aérée,
Le voilà, même forme à son cors demeurée,
Ton diadème au chef effroyable séant,
Et qu'un bruit impourveu allarme pour néant.

Le devin Aristandre interpelle cet être mystérieux, qui dit se nommer Denis, et déclare que le Dieu Sérapis lui a donné l'ordre d'aller tenir la place d'Alexandre. Le roi entre en fureur :

Soldats, qu'on me l'emmène égorger hors d'icy.
Cela dut être fait, car je le veux ainsi.

Sur ces entrefaites, Plistarque vient à son tour raconter un prodige dont tout le peuple a été témoin :

Un monde curieux contemplant sur les lices
Ces lions que tu fais (généreuses délices)
Nourrir dedans le parc, lorsqu'on voit en courroux
L'animal ridicule et stupide sur tous,
Que Priape s'éleut d'agréable victime,
Les venir affronter en combat légitime,
Terraçant d'un seul coup le plus rogue d'entre eux.

Alexandre est ému : non qu'il craigne la mort ; mais, si son successeur doit être indigne de lui, il viendra

de dessous terre
Venger ce déshonneur plus vite qu'un tonnerre.

Au bruit, Roxane paraît, et Alexandre s'empresse de congédier tout le monde :

Retirez-vous, amis, ma Reine le commande.

Elle vient le supplier de quitter Babylone ; il le lui promet : « Ma lumière,

Approche, qu'un baiser apaise tes douleurs,
Et réprime le flux de ces humides pleurs...
...L'Empereur du monde est serf de ton empire. »

La scène continue avec ce mélange de grossièreté et de mièvrerie qui est particulier au xvi^e siècle ; mais pour nous autres modernes la toile, qui ne tombe pas, la laisse durer trop, beaucoup trop longtemps.

Au quatrième acte, Alexandre reparait, chancelant : il a bu le poison ; il est soutenu par ses amis, qui gémissent :

Sans toi nous languirons, pareils à la baleine
Que son élément laisse à sec dessus l'arène.

Alexandre seul n'est point abattu, et au médecin, qui l'invite à se coucher, il répond :

Un Empereur ne doit expirer que debout.

Il veut lutter contre la mort :

Sus, sus, que derechef j'endosse le harnois,
Que cent mille clairons résonnent à la fois, etc. ;

mais il tombe évanoui. Enfin, au dernier acte, il console ses fidèles Argyraspides :

Mes jours s'en vont finir, non pas ma renommée,

défend à Roxane de le suivre au tombeau, et confie, en mourant, à Perdico l'enfant qu'elle porte dans son sein¹. Telle est cette tragédie, sans intrigue, sans incidents, sans péripéties, sans amours combattus, qui, devant les théories de Corneille, se soutient par la seule admiration. Malgré la faiblesse du style, cette lecture nous donne pour le héros un certain respect, que n'inspire pas toujours l'*Alexandre* de Racine, et que fera perdre complètement la *Parthénie*² de Baro.

Cette tragédie romanesque et froide, avec laquelle offrira quelques points de ressemblance l'*Adélaïde du Guesclin* de Voltaire, ne renferme ni caractères bien tracés, ni situations intéressantes ; on sent que le secrétaire de d'Urfé ne travaille plus cette fois sur le plan et sur les notes de son maître.

Parmi les captives d'Alexandre, il s'en trouve une qui refuse de danser comme ses compagnes, pendant l'orgie du vainqueur, et qui répond aux ordres du roi :

Elles savent flatter, et moi je sais mourir³.

1. Hardy doit beaucoup aussi pour cette pièce à l'*Alexandre* de Jacques de La Taille, dédié en 1674 par son frère, Jehan de La Taille de Bondaroy, à Henry de Bourbon, roy de Navarre. Le plan est à peu près le même, si ce n'est que Hardy a mis à la scène et raconté longuement deux prodiges, qui faisaient simplement dans Jacques de La Taille la matière d'un court récit (It) :

Et l'un de vos Lyons,
Qu'un âne déchire, qu'est-ce qu'il pronostique,
Sinon que vous mourrez par quelque domestique ?
Et l'homme qui naguère envoyé de Sarape,
Avec le Diadème et la royale cappe,
Dedans un Irène lui veu quelque temps sans mot dire (sic)
Ne presageait-il pas la fin de vostre Empire ?

Jacques de La Taille suppose que le poison versé à Alexandre a été donné par Aristote ; enfin, ce n'est pas Roxane qu'il nous montrait, mais une autre femme d'Alexandre, Saptine, nièce de Daire, et, au dénouement, elle venait raconter comment Sigambre, mère de Daire, s'était étranglée sur le corps d'Alexandre. La scène d'amour du troisième acte, avec sa grâce et aussi ses obscénités, appartient tout entière à Hardy. Le sujet traité par Racine était vaguement indiqué dans la première scène de Jacques de La Taille :

Je tais icy comment vous conquistes la ville
Qui allaicta Bacchus ; je tais comme Taxille,
L'Empiere Cléofe, Aliazare, Pore,
Le paisible Fegel, Portican, et encore
Mille rois Indiens ont expérimenté
Vostre vaillance, Sire, avec vostre bonté.

1. En 1642, chez Antoine de Sommerville, en la Salle des Merciers, à l'Écu de France, avec une dédicace à Mademoiselle (sic).

2. I, II.

Alexandre, naturellement, en tombe éperdument amoureux ; il envoie pour l'attendrir une vieille femme, Carinte ; il essaie lui-même le pouvoir de son éloquence :

Si tu fermes ton cœur, au moins ouvre ta bouche,
Et réponds aux discours que fait ma passion,
Si tu ne veux répondre à mon affection¹.

Cédant aux instances de Parthénie, il rend à la liberté Hytaspe, qu'elle lui a dit être son frère, et qui est en réalité son mari. Carinte découvre la supercherie, et la révèle à Alexandre. Ce prince est transporté de colère ; mais il trouve assez de force d'âme pour adresser néanmoins à Parthénie cette galante déclaration :

Non, les traits de vos yeux pénètrent trop avant,
Et pour n'être pas craints ils blessent trop souvent ;
De leurs divins appas le charme inévitable
De tous mes ennemis est le plus redoutable :
Lui seul a pu borner le cours de mes exploits,
Et soumettre ma gloire au pouvoir de ses lois² ;

et il ose s'émanciper jusqu'à vouloir baiser la main de sa captive. Celle-ci s'indigne vertueusement, et Alexandre hors de lui fait mettre Hytaspe aux fers. Les deux époux s'adressent les adieux suivants, qui terminent le troisième acte :

HYTASPE
Ne laissez pas noyer au torrent de vos larmes
Ce que vous possédez et d'appas et de charmes...

PARTHENIE.
Je perds en te perdant et la force et la voix.

HYTASPE.
Trop fidèle compagne à mes desirs ravie,
Comme tu perds la voix, que ne perds-je la vie ?

Au quatrième acte, Alexandre ordonne à Éphestion d'assassiner Hytaspe, et annonce la mort de son époux à Parthénie, qui éclate en imprécations ; Alexandre, transporté de fureur, commande qu'on la mène au supplice.

Mais au dernier acte, il est pris de remords, il tombe aux genoux de Parthénie, il la supplie de le tuer ; elle s'écrie :

Que vois-je ? Est-ce Alexandre ? O Dieux ! est-il possible ?
Celui que la pitié trouvait inaccessible
Fait un double ruisseau des larmes qu'il répand.

Elle est émue de pitié, et, comme c'est une bonne âme, elle cherche des excuses à son crime :

Je l'impute à l'amour ; c'est lui seul qui l'a fait³.

Par bonheur, Ephestion, qui est aussi une bonne âme, a sauvé Hytaspe, et tout le monde s'embrasse au dénouement.

Cette pièce insipide est un chef-d'œuvre auprès de *Porus* ou la

1. I, vi.

2. III, II.

3. V, IV.

Générosité d'Alexandre, tragédie par l'abbé Claude Boyer ¹. L'auteur a pris la peine de nous avertir que sa pièce ne valait rien dans sa *Dédicace à M. le chevalier de Rivières* : « Je la croy très médiocre. » Cet avis était inutile. Lorsque l'action s'engage, la femme de Porus, Argire, et ses deux filles, Oraxène et Clairance, sont prisonnières d'Alexandre. Perdicas, prince de Macédoine, est épris des charmes de Clairance, et il avoue son amour à la princesse en termes pompeux :

A peine le Dieu Mars, amoureux de ma gloire,
Semblait vous attacher au char de ma victoire,
Que votre œil adorable, amusant ma raison,
Dans mon char triomphant me menait en prison ².

Clairance ne saurait rester insensible à une passion qui s'exprime avec tant d'élégance. Cependant un gredin, du nom d'Attale, persuade à Porus que sa femme le trompe avec Alexandre. Sans réfléchir qu'Alexandre a autre chose à faire que de s'amouracher d'une respectable matrone qui a deux filles à marier, Porus entre dans une violente jalousie. Justement Argire lui a écrit, et vanté la douceur avec laquelle Alexandre traite ses captives. C'est une preuve de la perfidie de la reine ! De son côté, un prince des Indes, Arsacide, est exaspéré : Attale lui a persuadé qu'Oraxène, qu'il aime, est éprise de Perdicas, comme il a persuadé à Perdicas que Clairance, qu'il aime, est fiancée à Arsacide. Voilà donc les trois princes en proie aux tourments de la jalousie. Porus et Arsacide se déguisent, et viennent au camp d'Alexandre, à la suite de l'ambassadeur envoyé par Porus avec mission d'offrir au vainqueur une rançon des plus modestes pour la reine. Une scène abominable éclate entre les deux époux ; l'arrivée d'Alexandre force Porus à se retirer, furieux de laisser le roi seul avec sa femme. Alexandre expose à la reine qu'il ne veut point prendre sur lui de la rendre pour une rançon indigne d'elle, mais qu'il la laisse libre de faire ce qu'elle veut. Argire se désole, craignant de ne plus pouvoir dissiper les ridicules soupçons de son époux. Le troisième acte ne nous fait point avancer d'un pas : nous assistons de nouveau aux transports jaloux de Porus et d'Arsacide ; Porus fait à sa femme une scène qui double exactement celle du second acte ; Arsacide adresse à son tour des reproches à Oraxène, qu'il croit éprise de Perdicas. Pour faire preuve d'équité, détachons de ses plaintes quelques vers, qui sont au nombre des moins mauvais de la pièce :

Où sont tant de serments et donnés et reçus
Que mon timide amour avait si bien conçus,
Serments qui m'assuraient d'une foi si durable
Par tout ce que le ciel a de plus vénérable ?
Il ne t'en souvient plus, ou, sans les rappeler,
Il ne t'en souvient plus que pour les violer ³.

1. A Paris, chez Toussaint Quinet, au Palais, soubz la montée de la Cour des Aydes, 1648, avec privilège du Roi.

2. I, III.

3. III, III.

En conséquence, Arsacide sort, résolu à tuer Perdicas. Oraxène, en prend facilement son parti ; mais il n'en est pas de même de Clairance. Tout à l'heure, elle blâmait Oraxène de vouloir désabuser Arsacide :

..... Quoi, ma sœur? descendre à cette complaisance ?

elle supplie maintenant Oraxène de le faire, et c'est au tour de celle-ci de répondre :

Pour un ingrat descendre à cette complaisance ?

Cette scène où les deux sœurs découvrent ainsi sans les avouer leurs sentiments secrets est assez ingénieuse.

Lorsque la toile se lève sur le quatrième acte, Perdicas est en train d'apprendre à Oraxène que Porus ne veut plus racheter la reine : il a chargé son ambassadeur d'avertir Alexandre qu'il prétendait maintenant la reprendre par la force. Arsacide entre, voit auprès l'un de l'autre Oraxène et Perdicas, tire son épée, et s'élançant sur son prétendu rival, malgré les efforts de Clairance, qui les rejoint. Les deux princes croisent le fer. Leur duel est interrompu par Alexandre, qui vient d'échapper aux coups de Porus. Il croit voir dans Arsacide un second assassin, et le fait arrêter, malgré les protestations de Perdicas, qui a découvert le secret d'Arsacide, et le défend, sans trahir son rang. Porus, chargé de chaînes, est amené, et va être puni de mort, lorsqu'Argire entre, et sauve son époux en le nommant. Malgré les accents généreux que l'abbé Boyer a prêtés à son héros, Porus, vulgaire assassin, et vulgairement jaloux d'une femme entre deux âges, fait une assez piètre figure. S'il est venu chercher Alexandre sous un déguisement jusque dans son camp, c'est, dit-il, parce qu'il n'a pu le trouver ailleurs ; ce à quoi répond avec assez de fierté Alexandre :

Il n'est pas mal aisé de trouver Alexandre.
Tu ne peux le trouver, lui qui dans les combats
S'expose tous les jours au moindre des soldats ;
Lui qui vient de si loin fondre comme un tonnerre
Au cœur de tes États te déclarer la guerre ¹.

Et il ajoute en vers supportables :

La poudre qui s'élève en mille tourbillons
Sous les pas triomphants de mes fiers bataillons,
Tant de forts renversés et tant de murs superbes
Dont le fameux débris est caché sous les herbes,
Tes soldats par ce fer de mille coups percés,
Tes escadrons toujours pliants ou renversés
Font voir pour ton malheur que du moins Alexandre
Attaque beaucoup mieux que tu ne sais défendre.

Puis il met entre les mains de Porus la preuve de la trahison

d'Attale, lui rend sa liberté, sa femme, ses enfants, ses États, auxquels il joint même d'autres contrées. Porus essaie de se relever en n'acceptant que sa liberté, afin de combattre encore Alexandre. Au début du cinquième acte, la confidente Clarice nous apprend, dans un récit effroyablement long et ennuyeux, qu'Attale a péri. Alors s'engage entre elle et les deux sœurs un dialogue assez naturel et assez joli :

ORAXÈNE.
Mais dis-moi promptement que faisait Arsacide !

CLARICE.
On l'ignore.

CLAIRANCE.
Ma sœur, vous êtes trop timide.

CLARICE.
Il est vrai que l'on croit qu'avecque Perdiccas....

CLAIRANCE.
Ah ! je t'entends.

ORAXÈNE.
Ma sœur, ne vous alarmez pas.

Phradato vient bientôt annoncer que Porus est vaincu. Argire, sans raison aucune, se figure qu'Alexandre l'a livré à la mort, et injurie le vainqueur. Mais Porus revient, qui la calme, et qui accepte d'Alexandre, après sa défaite, les dons qu'il avait refusés avant. Le quiproquo naïf et enfantin qui armait l'un contre l'autre Perdiccas et Arsacide s'explique, et tout se termine par des mariages. Mais cette tragédie prouve la fausseté du proverbe qui dit que tout est bien qui finit bien : nous avons vu que l'intrigue ne valait rien ; le style ne lui est pas supérieur ; presque toujours, il est d'une faiblesse rare ¹.

On le voit, aucune de ces pièces, pas même le *Porus*, n'offre de rapport avec l'*Alexandre* de Racine, et Racine ne doit rien à ses devanciers. Son œuvre est-elle très supérieure aux leurs ? Si nous n'examinons que le plan et l'intrigue, nous avouons trouver plus d'intérêt à *la Mort d'Alexandre* de Hardy.

Mais ce qui élève Racine bien au-dessus de ses prédécesseurs, ce qui interdit même toute comparaison, c'est la pureté, la richesse et l'harmonie de sa langue. *Alexandre* est déjà, au point de vue du style, bien supérieur à *la Thébàïde* : « C'est, dit La Harpe, la première de nos pièces qui ait été écrite avec cette élégance qui consiste dans la propriété des termes, dans la noblesse de l'expression, dans le nombre et la cadence du vers. » La Harpe, dans cette appréciation, se montre sévère pour *la Thébàïde* ; mais,

1. On peut citer pour exemple ce vers de Porus (II, 1) :

Je versai sur sa lettre un déluge de larmes.

Les vers les moins mauvais sont des imitations de Corneille :

Enfants impétueux de mon amour extrême,
Ou souffrez que je meure, ou souffrez que je l'aime.

à cela près, ce qu'il dit est parfaitement juste. Racine, dans *Alexandre*, imite Corneille de plus près encore qu'il ne l'avait fait dans *la Thébaïde* ; mais, tout en l'imitant, tout en lui empruntant son vocabulaire, il s'en distingue déjà par les qualités personnelles de style ; jamais le ton ne s'abaisse dans *Alexandre*, même dans les scènes secondaires ; partout la même énergie de l'expression déjà voilée par l'élégance de la forme. Sans doute la passion ne parle pas encore dans *Alexandre* le langage qu'elle parlera dans *Mithridate* et dans *Phèdre* ; elle n'a pas cette éloquence chaude et vive, ces accents émus et profonds, que Racine lui donnera plus tard, et dont il emportera le secret avec lui ; *Alexandre* n'est encore qu'une œuvre de rhétorique ; mais le luxe éclatant des images est toujours réglé par un goût déjà sûr, la grandeur tombe rarement dans l'emphase, l'élégance dans la recherche ; on est moins étonné de la perfection du style d'*Andromaque*, lorsqu'on vient de relire *Alexandre*.

Cette belle langue dut contribuer, dans un siècle épris de la forme, à prolonger le succès d'*Alexandre*, dont les représentations durèrent jusqu'à la fin du règne de Louis XIV¹. Depuis la réunion des deux théâtres, en 1680, jusqu'en 1715, les comédiens représentèrent vingt-cinq fois *Alexandre* à Paris, et sept fois devant la cour. Mais de beaux vers ne pouvaient suppléer toujours à l'intérêt qui manque à cette tragédie, et *Alexandre* disparut complètement de la scène. Louis Racine le constate dans l'*Examen* qu'il a fait de cette tragédie : « Le bruit qu'elle fit à sa naissance est depuis longtemps oublié : elle ne rappelle plus de spectateurs, quoiqu'elle puisse toujours mériter des lecteurs. » Sous le second empire, les trois premiers actes d'*Alexandre* parurent un soir à la Comédie-Française avec un succès d'estime ; mais ils n'y reparurent plus.

Alexandre a été un peu mieux apprécié à l'étranger que *la Thébaïde* ; on en signale une traduction hollandaise en vers de Bogaert, qui devait deux ans plus tard, en 1695, traduire également les *Plaideurs*, et une traduction anglaise de Ozell, qui parut en 1714, sous la même couverture qu'une traduction de *Britannicus*. En Allemagne, bien qu'il existât déjà une traduction d'*Alexandre*, Chr. Schreiber a fait en 1808 une adaptation de la tragédie de Racine, qu'il a intitulée *Alexandre dans les Indes*.

Saint-Jean de Luz, août 1881.

1. « L'élégance de la versification et les allusions adulatrices à Louis XIV, héros toujours réel de ces pièces héroïques, donnèrent à l'ouvrage un succès qu'il était loin de mériter par lui-même. » (LAMARTINE, *Cours familier de littérature, Entretien XIII*, t. III, p. 33.)

ALEXANDRE LE GRAND¹

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(1665².)

1. La tragédie devait s'appeler d'abord *Porus* ; c'est sous ce nom que Pomponne la signale à Arnauld d'Andilly, dans sa lettre du 4 février 1665. — Voir la note 1 du titre de *Mithridate*.

2. Le registre de La Grange constate qu'*Alexandre le Grand* fut représenté pour la première fois par la troupe de Molière le vendredi 4 décembre 1665 ; et la *Muse de la Cour* du 7 décembre signale à cette représentation la présence de Monsieur, d'Henriette d'Angleterre, du grand Condé, de son fils, le duc d'Enghien, et de la princesse Palatine, Anne de Gonzague. Les Frères Parfaict ont commis une erreur en affirmant qu'*Alexandre le Grand* parut également le même jour à l'Hôtel de Bourgogne ; le registre de La Grange dit expressément qu'il n'y fut représenté pour la première fois, que le vendredi 18 décembre, jour de la sixième représentation au Palais-Royal.

ÉPITRE AU ROI¹.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'*Alexandre*, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ, c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand². Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros³, il n'a pas plus tôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un Roi⁴ dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre⁵? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement⁶ et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé⁷ que celle de vos vertus⁸. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins

1. Racine était le plus habile des courtisans, comme le plus délicat des poètes; aussi, dès ses débuts, sut-il se faire agréer de la Reine, en célébrant son arrivée à Paris, et du Roi, en lui dédiant *Alexandre*, écrit pour lui; c'est par la même flatterie que, dans *Tite et Bérénice*, Corneille donnera à l'Empereur romain les traits de Louis XIV.

2. Voir les notes que nous avons mises à la fin des *Dédicaces* d'*Andromaque* et de *Britannicus*.

3. Allusion aux critiques de Corneille et de Saint-Evremond.

4. Si ce n'est à un roi; cette tournure a vieilli.

5. « *Siluit terra in conspectu ejus.* » (*Macchabées*, I, 1, 3.) Racine a repris cette pensée dans le vers 920. Le poète oubliera quelque temps cette poésie des saintes Écritures dont sa jeunesse a été nourrie; mais il y reviendra au temps d'*Esther* et d'*Athalie*.

6. Voir pour le sens d'*étonner*, *étonnement*, *Athalie*. note du vers 414.

7. Littré ne veut établir aucune distinction entre *imposer* et *en imposer*, s'appuyant sur cette phrase de Massillon dans l'*Oraison funèbre du prince de Conti*: « il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même. »

8. Un courtisan loue chez les grands jusqu'aux vertus qu'ils pourraient avoir.

éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines, et déjà VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où ¹ Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes ². L'histoire est pleine de jeunes conquérants. Et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer pour les victoires de son père ³. Mais Elle me permettra de lui dire que devant ⁴ Elle on n'a point vu de Roi qui à l'âge d'Alexandre ait fait paraître la conduite d'Auguste, qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume ⁵, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands Princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre ⁶. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un Roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils ⁷ l'état florissant de son royaume ⁸, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe ⁹? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ, je m'engage dans une carrière trop

1. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

2. Racine semble s'être dans tout ce morceau souvenu d'un développement de Cicéron au chapitre II du *Pro Marcello* : « Bellicis laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum multis, ne propriæ sint imperatorum; et certe in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus multum juvant; maximam vero partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat, et quidquid prospere gestum est, id pæne omne ducit suum. At vero hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulo ante adeptus, socium habes neminem : totum hoc, quantumcumque est, quod certe maximum est, totum est, inquam, tuum. »

3. Jaloux de ne pouvoir encore l'imiter.

4. Au XVII^e siècle, on employait indistinctement *devant* et *avant* :

De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.

(LA FONTAINE, *Fables*, VI, XI.)

5. Ainsi le poète trouve moyen de faire un éloge à Louis XIV de ce qu'il ne quitte presque jamais Paris ou Versailles.

6. Racine fait allusion au petit traité de Plutarque intitulé : *Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre*.

7. Voir *Athalie*, note du vers 862.

8. La flatterie est d'autant plus délicate que, comme on se le rappelle, le jeune roi avait, à la mort de Mazarin, déclaré qu'il serait désormais son premier ministre.

9. Toutes ces flatteries nous paraissent aujourd'hui ridiculement exagérées; mais c'est là un effet d'optique dont il faut nous défier.

vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité¹; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle, que nous La verrons peut-être, à la tête d'une armée², achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage Roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles³ au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus⁴. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération⁵ avec laquelle je suis,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle
serviteur et sujet,

RACINE.

1. Cette louange est embarrassée et pénible: le poète ne sait plus trop comment se dégager de ses hyperboles.

2. Louis XIV n'avait point encore commandé d'expédition; il était donc difficile de le comparer à Alexandre, sans faire d'Alexandre un héros galant comme Louis XIV.

3. Ce mot était goûté au xvii^e siècle. Boileau, parlant à Racine de ses tragédies, les désignera par cette périphrase: *tes illustres veilles*.

4. Plutarque (*Vie d'Alexandre*, xv) rapporte qu'Alexandre se plaignait de n'avoir pas, comme Achille, un Homère.

5. Racine tiendra fidèlement sa parole. et sera en droit d'écrire, vers la fin de ses jours, à Madame de Maintenon: « Dicu m'a fait la grâce, Madame, de ne jamais rougir de l'Évangile ni du Roi dans tout le cours de ma vie. »

PREMIÈRE PRÉFACE ¹.

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce²; et je m'engagerai³ moins encore à faire une exacte⁴ apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait; je me fais trop de justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès que l'on ait représenté mon *Alexandre*, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres⁵ de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres⁶ approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme et m'exciter à faire encore mieux dans la suite. Mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même⁷, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion⁸ de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée de certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues⁹ contre un ouvrage qu'on n'estime pas. On se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa

1. Cette *Préface* est celle de l'édition *princeps*. Elle a déjà subi un certain nombre de retranchements dans l'édition de 1672.

2. Cela n'est pas exact; il n'est question de Porus que dans les chapitres XIII et XIV, et l'expédition d'Alexandre dans l'Inde ne fournit la matière que de six chapitres (IX-XIV). — Racine écrivait *Quinte-Curce*.

3. J'entreprendrai.

4. C'est-à-dire : l'apologie de tous les endroits sans exception.

5. Le Roi, Condé, etc.

6. Voir la *Thébaïde*, note du vers 141.

7. Exemple de fausse modestie.

8. *Opinion* est pris ici avec le sens de *bonne opinion*, comme dans cette phrase de Fontenelle (*Manfredi*) : « Le fond de tout cela est qu'il avait sincèrement peu d'opinion de lui-même. »

9. Voir *Britannicus*, note du vers 1163.

chute ¹. Cependant j'ai eu le plaisir ² de voir plus de six fois de suite ³ à ma pièce le visage de ces censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner ⁴. Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croye ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus ⁵. Mais je n'aurais jamais fait si je m'arrêtais aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts ⁶ d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête ⁷ et par des grimaces affectées ⁸, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote ⁹.

En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusqu'au titre de ma tragédie, et qui ne veulent pas que je l'appelle *Alexandre* ¹⁰, quoique Alexandre en fasse la principale

1. Cela est fort juste, et devrait calmer un peu l'irritation de Racine.

2. Remarquez l'ironie spirituelle de ce tour.

3. Cela est beaucoup en effet, surtout lorsqu'on songe au petit nombre de représentations qu'avait alors une œuvre dramatique.

4. On trouve déjà dans cette *Préface* le Racine des *Petites Lettres* et des *Épigrammes*. Il est à remarquer que, les critiques dirigées contre *Alexandre* étant tombées, Racine, dans l'édition de 1672, supprima tout le développement qui finit ici, et qui commençait à ces mots : « Cependant j'ai eu le plaisir, » etc.

5. On le verra, en effet, dans les *Variantes* que nous publions au bas du texte.

6. On peut voir que Racine ne reculait pas, au besoin, devant un jeu de mots.

7. Des mouvements de tête de gauche à droite, des signes de désapprobation.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 127.

9. Molière est entièrement d'accord avec Racine, comme nous en fait juger une agréable scène de la *Critique de l'École des Femmes* (VII) : « *LYSIDAS*. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art. — *DORANTE*. — Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours ! Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et, cependant, ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote ; je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ? »

10. La réponse est bien simple : « Messieurs, j'ai voulu flatter le Roi, à qui j'ai dédié ma tragédie. »

action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paraît-il plus grand? Alexandre n'est-il pas toujours le vainqueur¹? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paraître en lui rendant ses États. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre² un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps³, Éphestion n'a pas dû⁴ s'y trouver lui-même. Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce Prince⁵. Mais ils ne considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence, que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu, et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devrait épargner la patience de son maître, et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au vaincu retournent à la gloire du vainqueur⁶. Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléofile⁷. C'est assez

1. Alexandre grandit en effet de la grandeur même de Porus.

2. Ils ne nous semblent pas, nous l'avouons, avoir tort.

3. Quel est ce capitaine? C'est ce que nous ne savons; suivant un procédé commode, Racine, pour réfuter les objections de ses adversaires, oppose leurs critiques les unes aux autres.

4. Voir *Bajazet*, note du vers 931. — M. Mesnard trouve l'argument médiocre. Racine était du même avis, puisqu'il a envoyé Éphestion sur le champ de bataille; mais, tout médiocre qu'est cet argument, le poète se croit en droit de l'opposer aux critiques qui voulaient envoyer Alexandre lui-même à l'ennemi.

5. Cette critique est délicate et fine, et nous ne trouvons pas que Racine y réponde très bien; il ne voit pas qu'elle s'adresse moins à Éphestion, qui prononce ces paroles, qu'à Porus qui les écoute.

6. Tout ce développement, à partir de : « Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion, » est supprimé dans l'édition de 1672.

7. Il est certain que la pauvre Cléofile fait au dénouement une assez triste mine.

pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse ¹, a reçu ² des louanges de ceux qui, étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile ³. Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité. Je vois bien qu'ils le connaissent médiocrement ⁴. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont liées nécessairement les unes avec les autres ⁵, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir ⁶, et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin ⁷? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble. Les uns disent que Taxile n'est pas assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte. Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux ⁸; les autres me reprochent qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence ⁹, et avec des sentiments si opposés ¹⁰.

1. Racine n'a pas l'air de se douter que son héros a quelque ressemblance avec les héros dont il se moque.

2. On écrirait plutôt aujourd'hui : « ait reçu », et cependant la forme employée par Racine est beaucoup plus logique.

3. C'est par cette simplicité d'action, en effet, que Racine s'éloignait de l'école romanesque, à laquelle il avait fait malheureusement dans *Alexandre* trop d'autres concessions.

4. L'édition de 1672 ne porte point cette phrase.

5. S'il est impossible que l'une se soit produite sans amener fatalement les autres.

6. Cela sera une des préoccupations constantes de Racine. Cette phrase est dirigée contre Corneille vieillissant.

7. Le caractère du théâtre entier de Racine est résumé dans cette phrase.

8. Nous avons peine à croire que l'on ait fait véritablement au poète cette objection, malgré l'interprétation que quelques critiques ont donnée aux vers fameux de Boileau :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre :
C'est n'est qu'un glorieux, qui ne dit rien de tendre.

9. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.

10. Racine reprendra cet argument dans les *Préfaces* d'*Andromaque* et de *Britannicus*.

SECONDE PRÉFACE ¹.

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci ². Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs ³, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce ⁴. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux Rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien ⁵ fit au vainqueur, qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses États, et en ajouta ⁶ beaucoup d'autres ⁷.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce Prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de travaux ⁸ j'endure pour me faire louer de vous ⁹ ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je

1. Cette *Seconde Préface* a été écrite pour l'édition de 1676.

2. Nous avons dit dans notre *Notice* ce qu'il fallait penser de cette assertion de Racine.

3. Notamment Plutarque et Justin.

4. Voir la note 2 de la *Première Préface*.

5. *Brave*, placé avant le substantif qu'il qualifie, a pris une acception tout à fait familière.

6. Les premières éditions portaient : « et y en ajouta » :

7. Nous avons donné le résumé de ce livre de Quinte-Curce dans notre *Notice*.

8. *Travaux* a ici le sens d'entreprises glorieuses, mais pénibles, comme dans cette phrase du discours de Bossuet pour la prise de voile de Mademoiselle de la Vallière : « Qu'est-ce donc qu'il a souhaité, ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même et qu'il a fait souffrir aux autres ? »

9. Rapporté par Plutarque (*Vie d'Alexandre*, xix).

puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là que ¹ des personnes m'ont reproché que je faisais ce Prince plus grand qu'Alexandre ². Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même ³ de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur ⁴ ; car, comme dit Sénèque : « Nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage ⁵. » *Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser* ⁶.

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce ⁷. Ces deux historiens rapportent qu'une Reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce Prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : « *Regna Cleofidis Reginae petit, quæ, cum se dedisset ei, regnum ab* ⁸ *Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat ; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est* ⁹. »

Il paraît ¹⁰ par la suite de ce passage que les Indiens regar-

1. Jusqu'au point que.

2. Racine ne craint pas de placer cinq fois *que* dans la même phrase. La langue française s'écartant depuis deux siècles chaque jour davantage de la langue latine, on veut aujourd'hui des phrases plus dégagées et plus vives.

3. Voir la *Thébaïde*, note du vers 1409.

4. C'est ce qui fait qu'Hector est pour nous le véritable héros de l'*Illiade*.

5. Voir la note 2.

6. *Consolatio ad Helviam*, xiii.

7. Quinte-Curce rapporte (VIII, x) que lorsqu'Alexandre marcha sur Mazaga, il trouva la ville défendue par Cléophas, mère d'Assacan, le dernier roi, qui venait de mourir. Cléophas, qui était sans doute jeune encore, gouvernait au nom d'un petit enfant qu'elle avait. La place ne put résister longtemps ; alors, dit Quinte-Curce, « *Regina cum magno nobilium feminarum grege, aureis pateris vina libantium, processit. Ipsa, genibus Regis parvo filio admoto, non veniam modo, sed etiam pristinae fortunæ impetravit decus : quippe appellata Regina est ; et credidere quidam plus formæ quam miserationi datum. Pucro quoque, certe postea ex ea utcumque genito, Alexandro fuit nomen.* »

8. Racine a omis ici à dessein deux mots du texte de Justin : « *concupitulum redemptum* ».

9. XII, vii.

10. Toute cette fin ne se trouve que dans les éditions de 1681 et 1689.

daient cette Cléofile comme les Romains depuis regardèrent Cléopâtre ¹. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux Reines ; et Cléofile en usa envers Alexandre à peu près comme Cléopâtre en a usé depuis envers César. L'une eut un fils, qu'elle appelait Alexandre ; et l'autre eut un fils, qu'elle appelait Césarion . On pouvait ajouter cette ressemblance au parallèle que l'on a fait de ces deux conquérants, d'autant plus qu'ils se ressemblent beaucoup dans la manière dont ils ont été amoureux². Cette passion ne les a jamais tourmentés plus que de raison³. Et quand Cléofile aurait été sœur de Taxile, comme elle l'est dans ma tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avait pour elle ne l'aurait pas empêché de rétablir Porus en présence de cette Princesse ⁴.

1. Justin ajoute en effet : « Cleophis Regina, propter prostratam pudicitiam, scortum regium ab Indis exinde appellata est. »

2. C'est ce qui explique pourquoi l'*Alexandre* de Racine est calqué sur le *César* de Corneille.

3. Comment Racine ne s'est-il pas aperçu alors qu'une telle passion ne pouvait pas fournir un drame intéressant ?

4. Taxile n'intéresse pas, Cléofile n'intéresse pas, Alexandre n'intéresse pas, parce que ni l'un ni l'autre n'aime véritablement. Comment alors la tragédie ne serait-elle pas froide ?

ACTEURS.

THÉÂTRE DE MOLIÈRE.

ALEXANDRE	LA GRANGE ¹ .
PORUS, {	LA THORILLIÈRE ² .
TAXILE, } Rois dans les Indes.	HUBERT ³ .
AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes. . .	M ^{lle} DU PARC ⁴ .
CLÉOFILÉ ⁵ , sœur de Taxile.	M ^{lle} MOLIÈRE ⁶ .

1. Voir les *Acteurs de la Thèbaïde*.

2. Voir les *Acteurs des Plaïeurs*.

3. Voir les *Acteurs de la Thèbaïde*.

4. Voir les *Acteurs d'Andromaque*.

5. Var. — CLÉOPUILE (1666-72).

6. Armande Bèjart épousa Molière le lundi gras 20 février 1662 ; elle avait dix-sept ans ; l'union fut célébrée à Saint-Germain l'Auxerrois. On sait quelles atroces calomnies le comédien Montfleury contribua à répandre sur la naissance de la Molière, et comment Louis XIV en fit raison en tenant sur les fonts avec Madame l'enfant né du poète et de sa femme. On sait aussi que Molière ne fut pas heureux en ménage. A sa mort, la Molière, par remords, ou par orgueil, afficha une douleur théâtrale. Elle fit une requête à l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, et alla se jeter aux pieds du Roi pour obtenir que Molière ne fût pas jeté dans le cimetière infâme et non consacré où l'on enfouissait les enfants morts avant le baptême, les suicidés et les Juifs. « Quoi ? s'écria-t-elle, on refusera la sépulture à un homme qui a mérité des autels ? » Elle jeta cent pistoles au peuple, « en le suppliant avec des termes si touchants de donner des prières à son mari qu'il n'y eut personne de ces gens-là qui ne priaît Dieu de tout son cœur. » Cependant elle ne sut pas conserver le nom qu'elle avait la gloire de porter : le 31 mai 1677, elle épousa, à la Sainte-Chapelle basse de Paris, un comédien qui avait quelque talent, François Guérin du Triehier, ou d'Estricher, dont elle eut, en 1678, un fils, Nicolas-Armand-Martial Guérin, qui mourut sans enfants en 1708. La Molière prit sa retraite avec une pension de 1000 livres le 14 octobre 1694, et mourut à 55 ans, le 30 novembre 1700. La fille qu'elle avait eue de Molière, Madeleine Poquelin, personne grande et bien faite, mais plus spirituelle que jolie, épousa, en juillet 1705, Claude de Rachel, écuyer, sieur de Montalant, âgé de 59 ans ; elle avait elle-même 40 ans, et mourut sans enfants le 23 mai 1723. Le pamphlet de *la Fameuse Comédienne* avoue que la Molière, malgré une toux éternelle, était inimitable dans les pièces de son mari. Dans *le Parisien*, de Champmeslé, elle joua avec la plus grande finesse un rôle écrit tout entier en italien. On lit dans les *Entretiens galants* (1681) : « Remarquez que la Molière et La Grange font

ÉPHESTION DU CROISY ¹.

voir beaucoup de jugement dans leur récit, et que leur jeu continue lors même que leur rôle est fini. Ils ne sont jamais inutiles sur le théâtre; ils jouent presque aussi bien quand ils écoutent que quand ils parlent. Leurs regards ne sont pas dissipés; leurs yeux ne parcourent pas les loges. Ils savent que leur salle est remplie; mais ils parlent et ils agissent comme s'ils ne voyaient que ceux qui ont part à leur action; ils sont propres et magnifiques sans rien faire paraître d'affecté. Ils ont soin de leur parure, et ils n'y pensent plus dès qu'ils sont sur la scène. Et si la Molière retouche parfois à ses cheveux, si elle raccommode ses nœuds et ses pierreries, ces petites façons cachent une satire judicieuse et naturelle. Elle entre par là dans le ridicule des femmes qu'elle veut jouer; mais enfin, avec tous ses avantages, elle ne plairait pas tant, si sa voix était moins touchante; elle en est si persuadée elle-même que l'on voit bien qu'elle prend autant de divers tons qu'elle a de rôles différents.» Molière enfin nous a laissé de sa femme un charmant portrait dans le *Bourgeois gentilhomme* (III, IX) : « CLÉONTE. — Elle a les yeux petits : mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir. — COVIELLE. — Elle a la bouche grande. — CLÉONTE. — Oui, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches : et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs : elle est la plus amoureuse du monde. — COVIELLE. — Pour sa taille, elle n'est pas grande. — CLÉONTE. — Non, mais elle est aisée et bien prise. — COVIELLE. — Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions. — CLÉONTE. — Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela : et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs. — COVIELLE. — Pour de l'esprit... — CLÉONTE. — Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat. — COVIELLE. — Sa conversation... — CLÉONTE. — Sa conversation est charmante. — COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse. — CLÉONTE. — Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos? — COVIELLE. — Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde. — CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles. »

1. « La déclaration de Louis XIII relative aux comédiens, d'après laquelle ils peuvent monter sur le théâtre sans déroger à la noblesse, devait intéresser Philbert Gassaud, sieur du Croisy, qui était un gentilhomme de Beauce. Entraîné sans doute par un penchant irrésistible, il entra dans une troupe de province, dont il était le chef lorsqu'il se joignit à celle de Molière. Il vint avec lui à Paris en 1658, et fut bientôt regardé comme un des meilleurs acteurs du Palais-Royal. Le rôle de Tartuffe, qui lui fut confié par Molière, prouve... qu'il devait avoir beaucoup de talent pour la comédie.... Quant à la tragédie, il y était chargé des confidents. — Du Croisy était un bel homme, fort gras, et le public ne lui en faisait pas un crime, Mademoiselle Clairon n'ayant point encore écrit que la graisse était ignoble au théâtre. Après la mort de Molière, il passa sur le théâtre de Guénégaud, fut conservé à la réunion en 1680, quitta la scène le lundi 18 avril 1689 avec la pension de 1000 livres, et mourut d'une goutte remontée à Conflans Sainte-Honorine, village auprès de Paris, vers la fin de 1695, âgé de soixante-cinq ou soixante-six ans. De son mariage avec Marie Claveau il eut deux filles. La première, nommée Angélique, âgée de cinq ans en 1666, était au nombre des petits comédiens du Dauphin, et mourut en vingt-quatre heures au mois de février 1670; la seconde, Marie-Angélique, épousa Paul Poisson, et parvint à une extrême vieillesse. » (LEMAZURIER, *Galerie des act. du Th.-Fr.*, t. I, p. 248-250.) Cet acteur, qui joua d'original le rôle de Tartuffe, était devenu, vers la fin de sa vie, le grand ami du curé de son village.

HÔTEL DE BOURGOGNE.

ALEXANDRE	FLORIDOR ¹ .
PORUS, } TAXILE, } Rois dans les Indes.	{ MONTFLEURY ² . { BRÉCOURT ³ .
AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes.	M ^{lle} DES OÛILLETs ⁴ .
CLÉOFILÉ, sœur de Taxile.	M ^{lle} D'ENNEBAUT ⁵ .
EPHESTION	HAUTEROCHÉ ⁶ .
SUITE D'ALEXANDRE ⁷ .	

La scène est sur le bord de l'Hydaspe ⁸, dans le camp de Taxile.

1. Voir les Acteurs d'*Andromaque*.
2. Voir les Acteurs d'*Andromaque*.
3. Voir les Acteurs de *Britannicus*.
4. Voir les Acteurs d'*Andromaque*.
5. Voir les Acteurs des *Plaideurs*.
6. Voir les Acteurs des *Plaideurs*.
7. Voir la dernière note des Acteurs de *Mithridate*.
8. Voir la note du vers 30.



ALEXANDRE LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TAXILE, CLÉOFILE ¹.

CLÉOFILE.

Quoi ? vous allez combattre un Roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense ²,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses Rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois ³ ?
Mon frère ⁴, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre : 5
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis ⁵, et les Rois enchaînés ;
Et prévenez ⁶ les maux qui les ont entraînés ⁷.

1. Les costumes de Taxile, d'Axiane, de Cléofile, de Porus, doivent être somptueux, si nous nous en rapportons au témoignage de Quinte-Curce (VIII, ix) sur le luxe inouï des princes indiens : « Regum tamen luxuria, quam ipsi magnificentiam appellant, supra omnium gentium vitia. Quum Rex sane in publico conspici patitur, turibula argentea ministri ferunt, lotumque iter. per quod ferri destinavit, odoribus complent. Aurea lectica margaritis circumpendentibus recubat : distincta sunt auro et purpura carbasa, quæ indutus est : lecticum sequuntur armati corporisque custodes ; inter quos ramis aves pendent, quas cantu seriis rebus obstreperè docuerunt. »

2. « Le sujet est très-bien annoncé. Taxile et Cléofile font bien connaître Alexandre ; mais le lieu de la scène, qui est le camp de Taxile, n'est point désigné assez positivement. » (LÉNEAU DE BOISJERMAIN.)

3. Ces premiers vers nous indiquent déjà quel sera le caractère de l'*Alexandre* : il renfermera de très beaux vers, mais qui devront leur éclat moins au sentiment ou à la passion qu'à l'élégance et à la richesse de l'expression ; et le poète se complaira tellement à soigner la forme de son œuvre qu'il oubliera de songer à l'action.

4. Cette parenté de Taxile et de Cléofile est de l'invention de Racine.

5. Réduits en esclavage.

6. Prévenez par votre soumission.

7. *Entraînés* n'est pas le mot propre ; le poète l'a choisi parce qu'il rime richement avec *enchaînés*.

TAXILE ¹.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
 Je présente la tête au joug qui nous menace, 10
 Et que j'entende dire aux peuples indiens
 Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ² ?
 Quitterai-je Porus ? Trahirai-je ces Princes
 Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces ³,
 Et qui, sans balancer sur un si noble choix ⁴, 15
 Sauront également vivre ou mourir en Rois ⁵ ?
 En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre,
 Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
 Et, le croyant déjà maître de l'univers,
 Aille, esclave empressé, lui demander des fers ⁶ ? 20
 Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
 Ils l'attaqueront même au sein de la victoire ⁷ ;
 Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
 Tout prêt à le combattre, implore son appui !

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse ⁸ ; 25
 Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse ⁹ :
 Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
 Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
 De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage ¹⁰, 30

1. Le nom de *Taxile* n'est pas un nom propre, mais une sorte de titre, comme celui de *Pharaon* en Égypte. Ce surnom était tiré de la ville principale des États de ces rois indiens, *Taxiles*, située dans le Penjab, entre l'Indus et l'Hydaspe. Le prince que Racine fait ici parler s'appelait en réalité *Omphis* : « Omphis, permittente Alexandro, et regium insigne sumpsit, et, more gentis suæ, nomen, quod patris fuerat : *Taxilen* appellaverè populares, sequente nomine imperium, in quemcumque transiret. » (QUINTE-CURCE, VIII, XII.)

2. Racine est déjà dans *Alexandre* un versificateur consommé ; à ce point de vue *Alexandre* témoigne d'un progrès considérable sur *la Thébaine*.

3. Quand on voit le mot *Princes* à la fin d'un vers, on est à peu près sûr de trouver le mot *provinces* à la fin du vers précédent ou du vers suivant.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 479.

5. Racine se souvenait-il de ce vers lorsqu'il faisait dire dans *Athalie* par Joad à Joas (IV, v) :

Et périssez du moins en Roi, s'il faut périr.

6. Le poète avait d'abord écrit, moins heureusement :

Aille jusqu'en son camp lui demander des fers ? (1666-87.)

7. On ne peut nier que ce ne soient là de fort beaux vers ; c'est ce qui fait qu'*Alexandre* se lit encore aujourd'hui avec un certain intérêt.

8. Vers dur et désagréable :

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse.

9. *S'empresse*. c'est ici : témoigner de l'ardeur.

10. L'Hydaspe, un des fleuves du Penjab, traversait le royaume de Porus.

Ai-je mérité seul son indigne pitié ¹ ?
 Ne peut-il à Porus offrir son amitié ² ?
 Ah ! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
 Pour écouter jamais une offre si honteuse :
 Il cherche une vertu qui lui résiste moins, 35
 Et peut-être il me croit plus digne de ses soins ³.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
 Que de ses ennemis il vous croit le plus brave ;
 Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
 Il se promet du reste ⁴ un triomphe certain. 40
 Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
 Son amitié n'est point le partage des lâches ⁵ :
 Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
 On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
 Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire, 45
 Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ⁶ ?
 Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours ⁷ :
 Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours ⁸.
 Vous me voyez ici maîtresse de son âme ⁹ ;
 Cent messages secrets m'assurent de sa flamme ¹⁰ ; 50

1. Sa pitié qui est indigne de moi, qui me déshonore.

2. C'est la seconde fois que Porus est détaché, dans ce dialogue, du reste des princes indiens : c'est lui qui dirige leur ligue.

3. On reconnaît dans cette ironie l'imitation de Corneille.

4. Des autres.

5. N'est point la part de, n'est pas réservée à. — *Lâches et taches* riment mal ensemble.

6. Cette transition est un peu pénible, et la phrase a quelque obscurité : Cléofile reproche à son frère d'avoir jugé digne d'elle une alliance qu'il juge indigne de lui.

7. *Rendre des soins à quelqu'un*, c'était ce qu'on appelle aujourd'hui lui faire la cour :

Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits.

(MOLIÈRE, *le Misanthrope*, III, III.)

8. Expression banale, amenée pour la rime.

9. Quinte-Curce aurait dit plus brutalement : « sa maîtresse ».

10. Cléopâtre, dans le *Pompée* de Corneille (II, 1), parlait à Charmion d'un style ridicule que Cléofile se croit obligée d'imiter :

Chaque jour ses courriers
 M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
 Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
 La fortune le suit et l'amour l'accompagne ;
 Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
 Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
 Et de la même main dont il quitte l'épée,
 Fumante encor du sang des amis de Pompée,
 Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
 Dans son champ de victoire il se dit mon captif.

Mais Cléofile a du moins le bon goût de développer cette idée avec moins de complaisance que Cléopâtre.

Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés ¹
 Se font jour au travers de deux camps opposés ².
 Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
 De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre :
 Vous m'avez engagée à souffrir son amour, 55
 Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour ³.

TAXILE

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
 Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes ⁴ ;
 Et sans que votre cœur doive s'en alarmer,
 Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer ⁵ ; 60
 Mais l'État aujourd'hui suivra ma destinée :
 Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
 Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
 Je dois demeurer libre, afin de l'affranchir.
 Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ; 65
 Mais, comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre ⁶.
 Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix ⁷,
 Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
 Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
 Pour cette liberté que détruisent ses charmes : 70
 Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
 Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux ⁸.

1. Langage suranné qui avait la vogue au temps de Corneille et de Racine :

Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
 (*Le Cid*, I, iv.)

2. Racine a eu raison de supprimer quatre vers, qu'il avait placés d'abord entre celui-ci et le suivant :

Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère ?
 Vites-vous ses soupirs d'un regard de colère ?
 Et, lorsque devant vous ils se sont présentés,
 Jamais comme ennemis les avez-vous traités ?

3. Nous sommes obligés de convenir, en jugeant la conduite de Taxile d'après nos idées modernes, qu'il a rempli là un assez triste rôle.

4. Rapprochement de mots d'une élégance tout à fait malheureuse.

5. Var. — Le vainqueur de l'Asie a pu vous désarmer (1666-76).

6. Expression vague, et qui aurait besoin d'être expliquée.

7. Qu'est-ce que c'est que *des beaux yeux ennemis de la paix* ? On ne peut s'empêcher de s'étonner qu'une pareille friperie ait eu de l'éclat autrefois, au temps où Polyeucte disait à Nérarque (I, 1) :

Sur mes pareils, Nérarque, un bel œil est bien fort.

8. C'était là le ton de la conversation en 1665. On lit au sujet de M. de Vaurouy, dans le *Mémoire* écrit par l'abbé Fléchier *sur les Grands Jours* qui furent tenus à Clermont en cette même année 1665, la phrase suivante : « Ainsi cet homme, qui était venu pour remettre les peuples dans leur liberté, se laissa vaincre lui-

Il faut servir, ma sœur, son illustre colère ¹ ;
Il faut aller...

CLÉOFILE.

Hé bien ! perdez-vous pour lui plaire ² ;
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal ³ ; 75
Servez-les, ou plutôt servez votre rival ⁴.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne :
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur ⁵,
Assurez à Porus l'empire de son cœur ⁶. 80

TAXILE.

Ah ! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE.

Mais vous-même

Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoi ? ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate à vos yeux même étale ⁷ sa valeur ?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire, 85
Ce n'est qu'autour de lui que vole la Victoire ;

même à sa passion, et perdit sa liberté, sans vouloir même la défendre. » (Ed. Gonod, p. 309.) Et cela signifie, en prose vulgaire, que M. de Vaurouy devint amoureux. Fléchier s'était déjà servi plus haut (*ibid.* 238) de ces expressions dans les circonstances suivantes. Un usage établissait en Auvergne qu'un forçat était délivré si une femme le demandait en mariage ; un de ces malheureux, faisant partie d'un convoi qui passait à Clermont, essaya de se faire épouser par une fille de mauvaise vie. Nous laissons la parole à l'abbé Fléchier : « On mena la fille au prisonnier, qui la trouva fort à son gré, et témoigna qu'il s'estimait heureux de cette rencontre, qui lui donnait occasion de sortir de ses fers, et d'entrer dans les siens..... Ce pauvre homme perdit ainsi sa liberté, voulant la sauver, et devint esclave de celle qu'il regardait comme sa libératrice. » Nous pouvons ne plus aimer le ton des héros de Racine ; mais il serait injuste de leur demander de parler moins élégamment que les galériens du xvii^e siècle.

1. Voir *la Thébaïde*, note du vers 144.

2. Les premières éditions portaient deux vers encore plus précieux :

Il faut servir, ma sœur, leur illustre colere
Il faut aller...

CLÉOFILE.

Hé bien ! perdez-vous pour leur plaire.

3. Tout mauvais qu'il est, ce vers l'est moins que les précédents, parce qu'il est ironique.

4. La transition est heureusement ménagée.

5. Cléofile veut dire sans doute que les exploits de Taxile, en assurant l'indépendance d'Axiane, lui donneront plus de force pour repousser l'amour de son défenseur.

6. On reconnaît encore dans tout ce développement les procédés familiers à Corneille.

7. Voir *Mithridate*, note du vers 1028. — *Étaler*, c'est ici : exposer en un langage qui donne du prix, faire comme un marchand qui étale et fait valoir ses étoffes ; Corneille a dit de même dans *Héraclius* (III, II) :

Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins :
 La liberté de l'Inde est toute entre ses mains ;
 Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre ¹ ;
 Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre ². 90
 Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
 Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant ?

TAXILE.

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
 Hélas ! dans son erreur affermissiez Taxile ³.
 Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ? 95
 Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux ⁴.
 Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
 Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère ⁵ ;
 Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens ;
 Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants ⁶. 100
 Pourquoi dans les combats chercher une conquête
 Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
 Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer :
 Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
 Pour ne vanter que lui, l'injuste Renommée 105
 Semble oublier les noms du reste de l'armée.
 Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat ⁷,
 Et comme ses sujets il vous mène au combat ⁸.

1. « Louis Racine demande si l'expression *réduits en cendre* convient à des murs. Oui, sans doute, puisque tous les anciens peuples faisaient entrer du bois dans la construction de leurs murs ; d'ailleurs, en poésie, par ce mot *murs* on entend la ville entière, les maisons, les tours, les portes, etc. » (LUNEAU DE BOIS-JERMAIN.)

2. Cette tournure n'est pas des plus correctes : *lui* est le cas régime, et ne devrait pas être pris comme sujet. Cependant l'usage tend à prévaloir contre la règle. — Racine avait écrit d'abord un vers où l'exagération était vraiment trop forte :

D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre (1666-87.).

3. Voir *Mithridate*, note du vers 16.

4. C'est-à-dire : à ne pas en croire ses yeux ; le vers primitif était désagréable :

Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ses yeux (1666).

5. Toute cette scène est très froide, parce que nous ne saurions nous intéresser ni à Taxile, ni à Cléofile.

6. Voir la note du vers 47.

7. Voir la note du vers 90.

8. Ce développement est assez habile, et Cléofile ne manque pas d'adresse ; mais il nous est absolument indifférent qu'elle réussisse ou qu'elle échoue dans sa négociation.

Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
 Les Grecs et les Persans ¹ vous enseignent un maître ; 110
 Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers :
 Porus y viendra même avec tout l'univers.
 Mais Alexandre enfin ² ne vous tend point de chaînes ³ ;
 Il laisse à votre front ces marques souveraines ⁴
 Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner ⁵. 115
 Porus vous fait servir, il vous fera régner.
 Au lieu que ⁶ de Porus vous êtes la victime,
 Vous serez .. Mais voici ce rival magnanime ⁷.

TAXILE.

Ah ! ma sœur, je me trouble ; et mon cœur alarmé,
 En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé ⁸. 120

CLÉOFILÉ.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
 L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre ⁹.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS ¹⁰.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
 Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.

1. Voir la note du vers 244.

2. *Enfin* est une pure cheville.

3. Expression impropre, pour dire : ne prétend point vous imposer la servitude.

4. Le bandeau royal.

5. Porus ne traite pas Taxile en roi.

6. Tandis que : « Fût-elle bergère au lieu qu'elle est fille de Roi. » (FENELON, *Télémaque*, XXII.)

7. Ce vers doit être prononcé sur un ton ironique.

8. Ces vers sont sans doute, dans la pensée de Racine, un hommage involontaire rendu par Taxile au mérite de Porus.

9. Cette première scène a un des mérites par lesquels se distinguent celles qui ouvrent *Bajazet* et *Athalie*. Non seulement elles exposent le sujet ; mais encore elles engagent l'action : ici Cléofile cherche à gagner son frère auprès d'Alexandre, et y réussit. C'est d'ailleurs à peu près la seule chose que l'on puisse louer dans cette scène.

10. « Le premier rôle en homme doit avoir une taille au-dessus de la moyenne ; n'être ni gras, ni maigre : la graisse est ignoble au théâtre, et la maigreur a l'air mesquin. Il faut qu'il soit bien pris dans sa taille, et qu'elle n'ait aucune déféctuosité sensible ; qu'elle annonce la force, et qu'elle soit élégante. S'il est beau, tant mieux, pourvu que ce soit une beauté mâle : des traits délicats seraient un défaut. Cet emploi demande la plus grande expression, la plus grande mobilité dans la physionomie : il faut qu'elle soit en état de tout peindre. Le visage qui reste immobile prouve l'ignorance. Mais, quels que soient

Nos chefs et nos soldats, brûlant d'impatience, 125
 Font lire sur leur front une mâle assurance ;
 Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
 Se promettent déjà des moissons de lauriers ¹.
 J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
 Par des cris généreux éclater à ma vue ² : 130
 Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
 L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
 Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ³ ?
 Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages :
 Il se sent faible encore ; et, pour nous retenir ⁴, 135
 Éphestion demande à nous entretenir ⁵,
 Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre ;
 Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
 Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter ?

PORUS.

La paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter ? 140
 Hé quoi ? nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
 Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres ⁶,

le savoir et l'intelligence, il faut que la nature les seconde. La physionomie n'est expressive qu'avec de grands traits, l'œil bien ouvert, le sourcil marqué, la bouche un peu saillante et des cheveux bruns. Les petits traits se confondent à très peu de distance ; un petit œil peut être fin, spirituel, mais jamais imposant ; la bouche renfoncée ne peut jamais exprimer la douleur ; et la couleur blonde est fade au théâtre. » (Mademoiselle CLAIROX, *Mémoires*, p. 253.) La taille au-dessus de la moyenne est ici d'autant plus nécessaire que Porus était un géant ; son costume doit être éclatant, car Quinte-Curce nous dit (VIII, XII), que ses armes étaient enrichies d'or et d'argent. Porus devait être déjà d'un certain âge, puisque, selon Arrien (V, III), il avait un fils qui lutta contre Alexandre au passage de l'Hydaspe, et périt dans le combat.

1. *Guerriers* et *lauriers* sont en poésie, comme *provinces* et *princes*, des mots inséparables.

2. *Eclater*, c'est-à-dire : se manifester. Lueux de Boisjermain remarque non sans raison que « des *cris* ne frappent point la *vue*, et que d'ailleurs *j'ai vu... à ma vue* ne saurait se dire. »

3. Voir la *Thébaïde*, note du vers 141.

4. Retenir notre ardeur, retarder notre attaque.

5. Quinte-Curce (VIII, x) nous dit qu'Alexandre, à peine entré dans l'Inde, reçut la soumission de plusieurs petits rois de cette contrée ; mais, les autres ne venant pas, le conquérant dut envoyer en avant Éphestion et Perdicas.

6. Voltaire écrivait à M. de La Noue, le 3 avril 1739 : « Peut-être qu'en général cette maigreur ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre poésie. Nous avons besoin de hardiesse, et nous devrions ne rimer que pour les oreilles ; il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la *guerre* à la fin de l'autre ; cependant prononcez-t-on *terre* autrement que *père* et *mère* ? Prononcez-t-on *sang* autrement que *camp* ? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer, ce me

Et le fer à la main entrer dans nos États
 Pour attaquer des Rois qui ne l'offensaient pas ;
 Nous l'aurons vu piller des provinces entières, 145
 Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières,
 Et, quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
 J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner ¹ ?

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le ciel l'abandonne :
 D'un soin toujours égal sa faveur l'environne. 150
 Un Roi qui fait trembler tant d'États sous ses lois
 N'est pas un ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser j'admire son courage ² ;
 Je rends à sa valeur un légitime hommage ;
 Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs 155
 Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
 Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre ³ ;
 Mais, si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
 Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
 Que lui dresse en tremblant le reste des mortels ⁴. 160
 C'est ainsi qu'Alexandre estina tous ces Princes
 Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces ⁵.
 Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
 Darius en mourant l'aurait-il vu son Roi ⁶ ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avait su se connaître ⁷, 165
 Il régnerait encore où règne un autre maître.

semble, que l'oreille n'est juge que des sons, et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage. » Alfred de Musset eut la même hardiesse que Voltaire ; il a rimé, comme La Fontaine, pour l'oreille, et n'en est pas moins un autre poète que presque tous nos parnassiens.

1. Cette tirade, malgré un peu d'enflure, est vraiment héroïque et belle. Racine a eu tort de nous montrer Porus avant Alexandre ; il a eu tort surtout de faire parler Alexandre d'un tout autre style que Porus.

2. « Les éloges que Porus fait d'Alexandre ennoblissent le caractère de l'un et l'autre de ces deux princes. » (LÉNEAU DE BOISJERMAIN.)

3. « *Hi tum cælum illi aperiebant ; Herculemque et Patrem Liberum, et eum Polluce Castorem novo numini cessuros esse jaebant.* » (QUINTE CURCE, VIII, III.)

4. « *Merita deinde percensuit (Cleo), quibus uno modo referri gratiam posse, si quem intelligerent Deum esse, confiterentur, exigua thuris impensa tanta beneficia pensaturi.* » (QUINTE-CURCE, VIII.) — Ces vers peignent fièrement le caractère de Porus.

5. Voir la note du vers 14.

6. Ces quatre vers sont un peu obscurs, et l'on a de la peine à saisir d'abord la suite du raisonnement.

7. S'il avait eu le sentiment de ce qu'il pouvait.

Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
 Avait un fondement que vos mépris¹ n'ont pas :
 La valeur d'Alexandre à peine était connue ;
 Ce foudre² était encore enfermé dans la nue. 170
 Dans un calme profond Darius endormi
 Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi³.
 Il le connut bientôt⁴ ; et son âme étonnée⁵
 De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée⁶.
 Il se vit terrassé⁷ d'un bras victorieux ; 175
 Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux⁸.

PORUS.

Mais encore⁹ à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
 Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre¹⁰ ?
 Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
 Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers¹¹. 180
 Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage ;
 Toujours son amitié traîne¹² un long esclavage.
 En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi :
 Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi¹³.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire, 185

1. Racine affectionne ce pluriel.

2. Ce mot, pris au figuré, est toujours masculin ; pris au propre, toujours féminin : au temps de Racine il était toujours des deux genres.

3. Racine avait d'abord écrit moins heureusement :

A peine connaissait un si faible ennemi (1666-88).

4. Cette coupe produit un effet analogue à celui de l'hémistiche fameux du *Cid* (IV, III) :

Nous nous levons alors.

5. Voir *Athalie*, note du vers 414.

6. « Une âme qui se voit abandonnée d'un grand pouvoir, tout cela n'est pas absolument bien clair. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Par un.

8. Voir la note du vers 170. — Il y a dans tout cet acte de fort beaux vers ; mais ce ne sont que des beautés d'expression, telles qu'en peut souvent rencontrer un très bon élève de rhétorique.

9. Locution familière :

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

(MOLIERE, le *Misanthrope*, I, I.)

10. Ainsi la paix proposée par Alexandre n'est aux yeux de Porus qu'un leurre, une trahison.

11. Var. — Que cette paix trompeuse a jetés dans ses fers. (1666-72.)

12. Amène avec elle, à sa suite.

13. Vers énergique et concis, qui résume bien la situation.

Par quelque vain hommage on peut le satisfaire ¹.
 Flattons par des respects ² ce Prince ambitieux,
 Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux ³.
 C'est un torrent qui passe ⁴, et dont la violence
 Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance ; 190
 Qui, grossi du débris ⁵ de cent peuples divers,
 Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
 Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ⁶ ?
 D'un favorable accueil honorons son passage ;
 Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien ⁷, 195
 Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ! osez-vous croire ?
 Compteraï-je pour rien la perte de ma gloire ⁸ ?
 Votre empire et le mien seraient trop achetés,
 S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés ⁹. 200
 Mais croyez-vous qu'un Prince enflé ¹⁰ de tant d'audace
 De son passage ici ne laissât ¹¹ point de trace ?
 Combien de Rois, brisés à ce funeste écueil,
 Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil !
 Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes, 205
 Tant que nous régnerions flotteraient ¹² sur nos têtes ;

1. Var. — De quelque vain hommage on peut le satisfaire.

2. Par des témoignages de déférence : « Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre. » (PASCAL, *Pensées*, éd. Havet, I.)

3. Voir *Esther*, note du vers 908.

4. Taxile aime les comparaisons ; tout à l'heure Alexandre était un foudre ; le voilà maintenant devenu un torrent. Ce sont là de simples développements de rhétorique.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 556.

6. Les premières éditions portaient un autre vers :

N'attirons point sur nous les effets de sa rage.

7. Ainsi le plan de Taxile est celui-ci : soumettons-nous à Alexandre ; à peine sera-t-il passé que nous reprendrons notre indépendance. Cela nous semble bien, en effet, conforme aux mœurs orientales.

8. Cette réplique est assez belle. Tant que Porus ne sera pas en face d'Axiane, il parlera véritablement en héros.

9. Ce pluriel n'est pas heureux. Racine tournera mieux ces vers, en les reprenant dans *Bajazet* (II, III) :

Ce reste malheureux serait trop arreté,
 S'il faut le conserver par une lâcheté.

10. Au XVII^e siècle, ce mot s'employait encore en bonne part. Corneille a écrit dans *Nicomède* (II, 1) :

Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats.

11. On écrirait plutôt en prose : *laisserait*.

12. C'est-à-dire : ne seraient pas solides.

Et nos sceptres, en proie à ¹ ses moindres dédains,
 Dès qu'il aurait parlé, tomberaient de nos mains.
 Ne dites point qu'il court de province en province :
 Jamais de ses liens il ne dégage un Prince ² ; 210
 Et, pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
 Souvent dans la poussière il leur cherche des Rois ³.
 Mais ces indignes soins ⁴ touchent peu mon courage ⁵ :
 Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
 Porus n'a point de part dans tout cet entretien ; 215
 Et quand la gloire parle, il n'écoute plus rien ⁶.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
 Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui,
 Prévenons Alexandre, et marchons contre lui. 220

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides ⁷.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides ⁸.

TAXILE.

Le peuple aime les Rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines. 225

PORUS.

Ils plairont à des Rois, et peut-être à des Reines ⁹.

TAXILE.

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

1. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

2. Voir la note du vers 14.

3. « Neminem esse potiore, quam Abdolonymum quemdam, longa quidem cognatione, stirpi regiæ adnexum, sed ob inopiam suburbanum hortum exigua colentem stipe. » (QUINTE-CURCE, IV, 1.)

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 357.

6. Ces vers gagneraient à être appliqués à Porus par un autre que par Porus lui-même.

7. Tout ce dialogue coupé, où les répliques se pressent et se heurtent, est encore imité de Corneille.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 357.

9. Ces petites picoteries ne sont pas du domaine de la tragédie, bien que Corneille en ait abusé, notamment dans *Tite et Bérénice* ; de plus Porus, sûr du cœur d'Axiane, a mauvaise grâce à railler un rival malheureux. Il nous rappelle un peu ici les marquis du *Misanthrope*.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux ¹.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne ? 230
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour ².

PORUS.

Hé bien ! je l'avouerai, que ma juste colère ³
Aime la guerre autant que la paix vous est chère ;
J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur ⁴, 235
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée ⁵
Attend depuis longtemps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet ⁶
M'avait déjà rendu son ennemi secret. 240
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie ;
Je l'attirais ici par des vœux si puissants
Que je portais envie au bonheur des Persans ⁷ ;
Et maintenant encor, s'il trompait mon courage, 245

1. Racine a supprimé ici tout un développement :

TAXILE.

Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la Reine.

TAXILE.

Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE.

Mais enfin croyez-vous que l'amour vous ordonne
[D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?] (1666-76.)

2. Vous écoutez, vous vous laissez entraîner par.

3. C'est pour faire le vers que Racine a écrit : *je l'avouerai*, au lieu de : *j'avoue-*
rai ; cette tournure est peu correcte.

4. *Chaleur*, au xvii^e siècle, s'employait dans le style soutenu pour *ardeur* ;
ainsi Corneille a dit dans *Nicomède* (II, III) :

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge.

5. C'est ce vers que la marquise de Sévigné parodiait en l'appliquant à *Bajazet* :

Du bruit de *Bajazet* mon âme importunée,

6. Racine avait écrit d'abord (1666-72) :

La jalouse fierté que son nom m'inspirait.

7. Il est d'usage en prose de nommer *Perses* les habitants de l'ancienne
Perse, et *Persans* ceux de la Perse moderne. Racine emploie indifféremment
ces deux mots. Voir les vers 559 et 1111.

Pour sortir de ces lieux s'il cherchait un passage,
 Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
 Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter ¹.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
 Vous promet dans l'histoire une place éclatante ; 250
 Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
 Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber ².
 La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle ;
 Découvrez ³ cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
 Pour moi, je troublerais un si noble entretien, 255
 Et vos cœurs rougiraient des faiblesses du mien ⁴.

SCÈNE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE ^b.

Quoi? Taxile me fuit! Quelle cause inconnue...

1. Var. — Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

Le Porus de l'abbé Boyer disait avec moins d'élégance, mais non pas avec moins d'héroïsme (III, 1) :

Autrefois au seul bruit de ses grandes merveilles,
 Quand le nom d'Alexandre eut frappé mes oreilles,
 Avec le même effet je sentis dans mon cœur
 Allumer le desir d'attaquer ce vaioqueur.
 Quand j'appris qu'il venait fondre sur cette terre,
 Mon âme avecque joie embrassa cette guerre,
 Et me voir prévenu par ce fameux vainqueur
 Est le seul déplaisir qui trouble ce bonheur.

2. En faisant du bruit ; votre chute aura du retentissement.

3. Montrez-lui.

4. Tout à l'heure Porus avait mauvaise grâce à le prendre avec Taxile sur un ton ironique. Ici, l'ironie ne réussit guère mieux à Taxile, parce que nous ne pouvons nous intéresser à lui : « Il y a dans cette scène un vice bien marqué, » dit La Harpe, c'est que Taxile s'y montre tout différent de ce qu'il était dans la « précédente, et soutient contre Porus la cause que Cléofile vient de soutenir contre « lui. Ce changement si prompt serait contraire à tous les principes, quand même « il aurait quelques motifs apparents. Mais l'auteur n'a pris soin d'en indiquer « aucun. » — Je ne puis pas être de l'avis de La Harpe dans cette critique. Cléofile a tout fait pour décider son frère Taxile à accepter la paix qu'offre Alexandre, et elle a surtout cherché à le persuader en lui montrant que la reine Axiane lui préférera toujours Porus. Quand même il ferait tout contre Alexandre, il ne sera jamais dans cette guerre, aux yeux d'Axiane, que le second de Porus. La jalousie qu'il a contre Porus pousse donc Taxile à la paix ; et c'est cette jalousie aussi qui fait que l'entretien tourne entre les deux princes indiens à des picoteries amoureuses, très peu dignes de la tragédie telle que Racine essayait de la faire, mais qui s'expliquent ou s'exécutent par la rivalité des personnages. » (SAINT-MARC GIRARDIN.) — Luceau de Boisjermain remarque avec raison qu'un cœur ne rougit point.

5. Racine avait écrit d'abord :

Quoi Taxile me fuit! Quelle cause imprévue... (1666-72.)

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue ;
 Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards ¹,
 De quel front pourrait-il soutenir vos regards ²? 260
 Mais laissons-le, Madame ; et puisqu'il veut se rendre ³,
 Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre ⁴.
 Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main ⁵,
 Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS.

Il en fait trop paraître ⁶. 265
 Cet esclave déjà m'ose vanter son maître ;
 Il veut que je le serve ⁷...

AXIANE.

Ah ! sans vous emporter,
 Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter :
 Ses soupirs, malgré moi ⁸, m'assurent qu'il m'adore.
 Quoi qu'il en soit ⁹, souffrez que je lui parle encore ; 270
 Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
 D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris ¹⁰.

PORUS.

Hé quoi ? vous en doutez ? et votre âme s'assure ¹¹
 Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
 Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui, 275
 Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui ?

1. Voir la note du vers 707.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1049.

3. Var. — Mais quittons-le, Madame. et puisqu'il veut se rendre, (1666-87.)

4. Var. — Laissons-le avec sa sœur adorer Alexandre (1666).

5. Taxile paraît disposé à reconnaître la divinité d'Alexandre.

6. Expression vague, dont le sens est probablement : on voit trop ses desseins.

7. Cet hémistiche doit être lancé avec un cri d'indignation.

8. Elle éprouve, en présence de Porus, le besoin de se justifier d'être aimée de Taxile ; mais ce vaillant cœur exprime ses sentiments d'un ton aussi langoureux que Porus.

9. Boursault, dans son roman d'*Artémise et Poliante*, reprochera à Racine d'abuser de cette locution peu poétique.

10. L'abbé d'Olivet ne veut pas que l'on dise : *achever un dessein* ; mais nous attachons plus de foi à l'autorité de Racine, qui a écrit encore dans *Mithridate* (III, 1) :

De semblables projets veulent être achevés ;

et dans *Andromaque* (III, 1) :

Le dessein en est pris, je le veux achever.

Observons cependant que Taxile ne peut achever un dessein qu'il n'a pas pris

11. Voir *Athalie*, note du vers 201.

Hé bien ! aidez-le donc à vous trahir vous-même ¹ :
 Il vous peut arracher à mon amour extrême ² ;
 Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux ³,
 La gloire de combattre et de mourir pour vous ⁴. 280

A X I A N E.

Et vous croyez qu'après une telle insolence ⁵
 Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense ⁶ ?
 Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loi ⁷,
 Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi ?
 Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ? 285
 Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime ⁸ ?
 Entre Taxile et vous s'il fallait prononcer,
 Seigneur, le croyez-vous ⁹, qu'on me vit balancer ¹⁰ ?
 Sais-je pas ¹¹ que Taxile est une âme incertaine ?
 Que l'amour le retient quand ¹² la crainte l'entraîne ? 290
 Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur
 Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ?
 Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
 Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère ¹³ ;
 Mais je connus ¹⁴ bientôt qu'elle avait entrepris 295

1. Racine avait écrit d'abord :

Hé ! bien ! Madame, aidez-le à vous trahir vous-même.

Voir *Phèdre*, note du vers 717.

3. On sent trop que cet hémistiche n'a d'autre raison d'être que la nécessité de la rime.

4. La grandeur d'âme de Porus provoque moins d'enthousiasme, lorsqu'on voit qu'il songe moins en somme à sa gloire qu'à sa dame.

5. « *Insolence* n'est pas le mot propre ; livrer sa maîtresse à Alexandre serait une lâcheté. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

6. *Amitié* s'employait parfois au XVII^e siècle avec le sens d'*amour* : c'est ainsi que Pascal a dit : « C'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames. »

7. Véritable ablatif absolu.

8. On sait que l'estime conduit à l'amour, et que *Tendre-sur-Estime* est un des bourgs importants de la *Carte de Tendre*. Voir *Mithridate*, note du vers 407.

9. Cette tournure n'est pas correcte ; il faudrait simplement : *croyez-vous*. Nous avons déjà relevé la même construction au vers 233.

10. Voir *Phèdre*, note du vers 479.

11. Nous retrouverons un exemple de cette ellipse dans *Mithridate* (v. 125) :

Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu.....

12. Alors que d'autre part.

13. Ces deux vers sont très faibles et la construction lâche de la fin de ce couplet rappelle le récit d'Albin dans *Polyeucte* (I, iv).

Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,

Après qu'entre les morts on ne le put trouver :

Le Roi de Perse aussi l'avait fait enlever, etc.

14. Je reconnus, comme dans *Athalie* (III, III) :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.

De l'arrêter au piège où son cœur était pris ¹.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ² !
 Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?
 Pourquoi par tant de soins voulez vous épargner ³
 Un Prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner ⁴. 300

Vous verrai-je, accablé du soin ⁵ de nos provinces,
 Attaquer seul un Roi vainqueur de tant de Princes ⁶ ?
 Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur ⁷
 Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.

Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ⁸ ? 305

Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée ⁹.

Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
 Ce qui suivra sa mort le touche faiblement ¹⁰.
 Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
 Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile, 310

Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
 Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
 Hé bien ! Seigneur, allez : contentez votre envie ;
 Combattez ; oubliez le soin de votre vie ;

Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux, 315

Vous préparait peut-être un sort assez heureux ¹¹.

Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
 Allait ¹².... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée :

Un si long entretien vous serait ennuyeux ;

1. Voir *la Bajazet*, note du vers 256. — Ces vers sont assez obscurs ; il ne faut pas s'arrêter au sens exact que l'on tire des mots : Cléofile voulait attacher son frère à l'alliance d'Alexandre.

2. Il est un peu tard pour nous indiquer quel est le lieu de la scène ; mais enfin mieux vaut tard que jamais.

3. Ne pas mécontenter.

4. Nous pouvons savoir gré à Axiane de sa conduite ; mais cela ne nous empêche pas de trouver ce premier acte cruellement froid.

5. Du soin de défendre, de protéger

6. Voir la note du vers 14.

7. On lit, au lieu de ce vers, dans les deux premières éditions :

Mon cœur dans un rival vous cherche un défenseur.

8. L'intention d'Axiane semble donc être d'envoyer Taxile se battre, et de retenir Porus loin de la mêlée. De tels sentiments ne font naître en nous pour elle ni admiration, ni sympathie.

9. Voir *Phèdre*, note du vers 482. — *Blessée* est ici pour *touchée, occupée*.

10. Ce vers est délicat et touchant ; mais le développement qui suit en va détruire l'effet par sa précision brutale.

11. Axiane manque incontestablement de modestie.

12. Elle allait faire un aveu ; gardons-en le souvenir ; car elle la niera plus tard.

Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux ¹. 320

PORUS.

Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme ².

Ordonnez de mes jours ; disposez de mon âme.

La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas ;

Mais que n'y peuvent point tant de divins appas ³ ?

Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre 325

Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre ;

Que c'était pour Porus un bonheur sans égal

De triompher tout seul aux yeux de son rival ⁴.

Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine :

Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine ⁵. 330

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur, qui veut bien m'obéir,

1. Ces vers froids et d'une coquetterie insipide ont peut-être inspiré le fameux cri d'Hermione au quatrième acte (scène v) d'*Andromaque* :

Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi :
Ton cœur, impatient de revoir la Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre l'entretienne ;
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.

Ce rapprochement montre la longueur de l'étape parcourue par Racine entre *Alexandre* et *Andromaque*.

2. Porus, qui renonce à sa gloire pour un caprice d'Axiane, menace de devenir tout à fait ridicule.

3. Voir *Mithridate*, note du vers 681.

4. Tout en ne lui disant rien, il ne lui expose pas moins tout ce qu'il lui sacrifie.

5. « Voilà Porus qui se conforme à l'étiquette de la tragédie romanesque, et qui devient à son tour un soupirant amoureux. Il est curieux de voir Racine, dans son *Alexandre*, tantôt suivre son génie qui le pousse vers l'histoire et la vérité, et tantôt retomber sous le joug des romans à la mode. » (SAINT-MARC GIRARDIN.) — « Je m'imaginai en Porus une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangère. Le héros des Indes devait avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux et d'autres fruits. Les hommes y paraissent tout autres par la différence des visages, et plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison. Une morale, une sagesse singulière à la région, y semble régler et conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble né parmi nous ou du moins y avoir vécu toute sa vie... Concluons qu'*Alexandre* et Porus doivent conserver leur caractère tout entier ; que c'était à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étaient ; non pas à eux de venir sur les bords de la Seine étudier notre naturel et prendre nos sentiments. Le discours de Porus devait avoir quelque chose de plus étranger et de plus rare. Si Quinte-Curce s'est fait admirer dans la harangue des Scythes par des pensées et des expressions naturelles à leur nation, l'auteur se pouvait rendre aussi merveilleux en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre monde. (SAINT-EYREMOND, *Dissertation sur Alexandre*, II, 276-279.)

N'est pas entre des mains qui le puissent trahir ¹.

Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,

Arrêter un héros qui court à la victoire ².

Contre un fier ennemi précipitez vos pas ;

335

Mais de vos alliés ne vous séparez pas.

Ménagez-les, Seigneur, et d'une âme tranquille ³

Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile ;

Montrez en sa faveur des sentiments plus doux.

Je le vais engager à combattre pour vous ⁴.

340

PORUS.

Hé bien ! Madame, allez, j'y consens avec joie.

Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie ;

Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près ⁵,

J'attends Éphestion, et le combat après.

1. Ce langage nous paraît franchement insupportable.

2. C'est très bien ; mais alors pourquoi tout à l'heure disait-elle le contraire ? par coquetterie, sans doute, et pour s'assurer de son ascendant sur Porus.

3. C'est-à-dire sans inquiétudes jalouses.

4. A l'exception de Porus, aucun personnage dans la pièce n'est intéressant : Alexandre aime Cléofile pour le mauvais motif, Éphestion est le confident complaisant de cet amour, Cléofile cherche à gagner son frère à la cause de son amant, et ici Axiane va donner de l'espoir à Taxile, pour l'amener à servir la cause d'un rival. Que tous ces héros sont mesquins, et qu'ils répondent peu à l'idée que nous nous en étions formée !

5. Lorsqu'il retournera auprès d'Alexandre qui l'envoie.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION ¹.

Oui, tandis que vos Rois ² délibèrent ensemble, 345
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici ³.
Fidèle confident du beau feu de mon maître ⁴,
Souffrez que je l'explique ⁵ aux yeux qui l'ont fait naître; 350
Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder ⁶.

1. « Les supérieurs du spectacle et les comédiens mêmes croient que le premier venu suffit aux rôles de confidents. Je suis loin de penser ainsi; cet emploi demande une intelligence très-fine et très-attentive; de plus, ils représentent presque tous des gouverneurs, des princes, des ministres, des généraux, des ambassadeurs, des capitaines des gardes, ou des favoris; ils sont les dépositaires de tous les grands secrets; on les charge des ordres les plus importants. Est-il possible que tout cela convienne à des jeunes gens? à des êtres sans noblesse, sans maintien, et souvent de l'ignorance la plus profonde? — Cet emploi, souvent trop négligé par les auteurs, demande des acteurs adroits, décents, imposants même, pour ne pas exciter le rire dans les vers dont la tournure a vieilli, dans des monosyllabes toujours très-difficiles à bien dire. Les récits exigent un organe susceptible de toutes les intonations, une physionomie en état de tout peindre: il faut donc être infiniment scrupuleux sur le choix des personnes qui doivent jouer cet emploi, et n'en plus faire la place d'un protégé. La sottise et l'ignorance doivent être attentivement bannies du théâtre. » (Mademoiselle CLAIROUX, *Mémoires*, p. 254-255.) On sait que Mademoiselle Clairon voulut jouer dans la *Mérope* de Voltaire le rôle de la confidente Isménie, à cause du grand récit du cinquième acte. — Alexandre, après avoir épousé Roxane, prit les vêtements des nations vaincues par lui. Il doit donc être revêtu de la tunique blanche; Éphestion porte la robe rouge des favoris du prince.

2. Les rois de l'Inde.

3. « Nous ne reprochons point à Racine d'avoir fait venir Éphestion dans le camp de Taxile pour parler de paix, et de s'occuper à entretenir Cléofile de la passion d'Alexandre pour elle. Le rôle humiliant que fait ici ce guerrier, est une suite du plan que Racine s'était tracé; nous le blâmerons seulement d'avoir choisi un sujet aussi peu intéressant, ou Porus et Alexandre n'entreprennent la guerre que pour suivre leurs maîtresses. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. Ce feu n'a rien de très beau; mais un courtisan a l'admiration facile et prompte.

5. Que je l'expose tout entier. Ce vers prouve qu'on n'a conservé aucun souvenir du sens étymologique du mot *feu*.

6. Ce ton prétentieux et fade était alors tout à fait à la mode.

Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
 Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ¹ ?
 Voulez-vous que son cœur ², incertain et confus, 355
 Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
 Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
 Faut-il donner ³ la paix ? faut-il faire la guerre ?
 Prononcez : Alexandre est tout prêt d'y courir ⁴,
 Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir ⁵. 360

CLÉOFILÉ.

Puis-je croire qu'un Prince au comble de la gloire ⁶
 De mes faibles attraits garde encor la mémoire ⁷ ;
 Que, trainant après lui la victoire et l'effroi,
 Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
 Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne : 365
 A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
 Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
 Sous le faix des lauriers est bientôt accablé ⁸.
 Tandis ⁹ que ce héros me tint sa prisonnière,
 J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ; 370
 Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens
 Alexandre à son tour brisa bientôt les siens ¹⁰.

ÉPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
 Compter les tristes jours d'une si longue absence,

1. *L'aveu*, c'est-à-dire : l'approbation, comme dans *Bérénice* (I, IV) :

J'obtins l'aveu d'Agrippa, votre frère.

Attendre après une personne ou une chose, c'est en avoir besoin : « Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre que de le faire attendre après vous. » (BOSSUET, *Ord.*)

2. Le cœur d'Alexandre.

3. On écrirait plutôt aujourd'hui : accorder.

4. A la guerre.

5. Notons qu'au moment où se passe l'action de cette tragédie, Alexandre venait d'épouser Roxane ; ce qui ne rend pas plus intéressants Éphestion et Cléofilé.

6. Les deux premières éditions portaient :

Puis-je croire qu'un Prince au comble de sa gloire...

7. Rappelons ce que dit Quinte-Curce de la reine Cléofilé : « Regina cum magno nobilium feminarum grege, aureis pateris vina libantium, processit. Ipsa genibus regis parvo filio admoto, non veniam modo, sed etiam pristinae fortunae impetravit decus. Quippe appellata regina est; et credi lere quidam plus formae quam miserationi datum. Puero quoque, certe postea ex ea utcumque genito, Alexandro fuit nomen. » (VIII, x.) — Voir la note du vers 643.

8. L'image n'est pas très heureuse. — Voir *Bajazet*, note du vers 178.

9. Aussi longtemps que.

10. Il sera, dans toute cette tragédie, commis des rapprochements entre les fers de l'esclavage et ceux de l'amour; il faut en prendre son parti avec résignation. Voir la note du vers 72.

Vous sauriez que, l'amour précipitant ses pas ¹, 375
 Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
 C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de Princes,
 D'un cours impétueux traverser vos provinces ²,
 Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
 Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous. 380
 On voit en même champ ³ vos drapeaux et les nôtres;
 De ses retranchements il découvre les vôtres;
 Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
 Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur ⁴.
 Que lui sert de courir de contrée en contrée, 385
 S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ⁵ ?
 Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
 Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
 Si votre esprit, armé de mille défiances...

CLÉOFILE.

Hélas ! de tels soupçons sont de faibles défenses ; 390
 Et nos cœurs, se formant mille soins ⁶ superflus,
 Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
 Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
 J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
 Je craignais que le temps n'en eût borné le cours ⁷ ; 395
 Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours ⁸.
 Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
 Et dans les murs d'Omphis ⁹ m'arrêta prisonnière,
 Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers, 400
 Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
 Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
 Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
 Et, de sa liberté perdant le souvenir,
 Même en la demandant, craignait de l'obtenir ¹⁰.
 Jugez si son retour me doit combler de joie. 405
 Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie ?

1. Encore un exemple d'ablatif absolu.

2. Voir la note du vers 14.

3. Dans la même plaine.

4. Cet Éphestion est incontestablement un des disciples de l'illustre Sapho.

5. *Alexandre* ne supporterait décidément plus la représentation.

6. Mille préoccupations, mille inquiétudes. Voir *Iphigénie*, v. 557.

7. Racine fait de ce mot un abus fatigant dans *Alexandre*.

8. En dépit des intérêts politiques qui animent son discours, Cléofile manque un peu trop à cette discrétion prêchée aux femmes par l'*Astrée*. Voir la note du vers 1132 et *Britannicus*. note du vers 639.

9. *Omphis* était le véritable nom de Taxile, et jamais il n'y a eu de ville qui portât le nom d'*Omphis*.

10. Élégance alléguée et démodée.

Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter¹ ?

ÉPHESTION.

Non, Madame ; vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend² aujourd'hui la terreur de ses armes ; 410
Il présente la paix à des Rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.

Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile³.
Son courage⁴, sensible à⁵ vos justes douleurs, 415
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage⁶ ;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des Rois qu'épargne son courroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous⁷. 420

CLÉOFILÉ.

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée
D'une crainte si juste est sans cesse agitée :
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras⁸.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme, 425
Axiane et Porus tyrannisent⁹ son âme :
Les charmes d'une Reine et l'exemple d'un Roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi¹⁰.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême¹¹ ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même. 430
Je sais qu'en l'attaquant cent Rois se sont perdus ;

1. Ce mot est ici un peu faible.

2. *Suspendre*, c'est ici : faire trêve à, interrompre, comme dans *Athalie* (II, 1) :

Mes filles, c'est assez : suspendez vos cantiques.

3. C'est en effet ce qui va arriver.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 357.

5. Qui se laisse toucher par.

6. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

7. Ce petit discours flatte très habilement la vanité de la reine.

8. Cette expression d'une énergique et poétique concision tranche heureusement sur la fadeur de cette scène.

9. Exercent sur son âme une autorité despotique, tyrannique : « Il est tyrannisé par ses passions. » (FÉNÉLON, *Télémaque*, V.)

10. *Des charmes qui s'élèvent* : la métaphore ne nous paraît pas très heureuse.

11. Porus disait dans la tragédie de Boyer (III, 1) :

Et ne me trouve point dans ce désordre extrême ;

et Ladislas à Théodore dans le *Venceslas* de Rolrou (II, 1) :

Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême ?

Racine dira encore dans *Andromaque* (V, 1) :

Je ne choisirai point dans ce désordre extrême.

Je sais tous ses exploits ; mais je connais Porus ¹.
 Nos peuples, qu'on a vus triomphants à sa suite
 Repousser les efforts du Persan ² et du Scythe,
 Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
 Vaincront à son exemple, où périront vengés ³ ;
 Et je crains.....

435

ÉPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine :
 Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
 Que l'Inde en sa faveur arme tous ses États ⁴,
 Et que le seul Taxile en ⁵ détourne ses pas.
 Mais les voici.....

440

CLÉOFILÉ.

Seigneur, achevez votre ouvrage ⁶ :
 Par vos sages conseils dissipez cet orage ⁷ ;
 Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
 De le faire tomber sur d'autres que sur nous ⁸.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes
 Mette tous vos États au rang de nos conquêtes,
 Alexandre veut bien différer ses exploits,
 Et vous offrir la paix pour la dernière fois ⁹.
 Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
 Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;

445

450

1. Le poète ne perd aucune occasion de nous peindre la défaite de Porus comme le plus grand des triomphes d'Alexandre.

2. Voir la note du vers 244.

3. Remarquable exemple de concision poétique : ou ne périront qu'après avoir vengé par avance leur trépas.

4. Voir la note du vers 506.

5. A quoi se rapporte ce mot ? Grammaticalement à *Etats* ; mais le sens s'y oppose. Ce vers est très obscur.

6. Racine saura dans *Athalie* (III, vu) donner une admirable énergie à cette locution familière, qui est ici simplement familière.

7. La fureur d'Alexandre.

8. Toute cette scène est glaciale. Le théâtre de Corneille se soutient en général par l'admiration ; mais c'est un sentiment qu'il est difficile de tenir longtemps en haleine ; Corneille n'y parvient pas toujours, et ses disciples n'y parviennent jamais. Heureusement le ton de la tragédie de Racine va, pour quelques instants, se relever.

9. « Ce n'est plus le *fidèle confident du beau feu* d'Alexandre, c'est Éphestion qui parle en guerrier, en ambassadeur. Cette scène est non seulement la plus belle de la pièce, mais elle est encore comparable aux plus belles scènes du théâtre. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
 Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards ¹.
 Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
 Et de sang et de morts vos campagnes jonchées ²,
 Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers, 455
 N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers ³.
 Il ne vient point ici, souillé du sang des Princes ⁴,
 D'un triomphe barbare effrayer vos provinces ⁵,
 Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
 Sur le tombeau des Rois élever sa grandeur. 460
 Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
 N'allez point dans ses bras irriter la Victoire ⁶ ;
 Et, lorsque son courroux demeure suspendu ⁷,
 Princes, contentez-vous de l'avoir attendu ⁸.
 Ne différez point tant à lui rendre l'hommage 465
 Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage ;
 Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
 D'un si grand défenseur honorez vos États.
 Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre ⁹,
 Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre ¹⁰. 470
 Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui
 Si vous voulez tout perdre ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare ¹¹
 Nous fasse méconnaître une vertu si rare,
 Et que dans leur orgueil nos peuples affermis 475

1. « Jam Hydaspem Alexander superare decreverat. . . Ad amnem Hydaspem pervenit ; in cujus ulteriore ripa Porus consererat, transitu prohibiturus hostem. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIII.)

2. L'abbé d'Olivet a eu raison de critiquer cette expression ; on n'a pas le droit de dire : jonché de sang.

3. Voir la note du vers 128.

4. Voir la note du vers 14.

5. Racine s'est souvenu sans doute de ces paroles d'Alexandre dans Quinte-Curce (VIII, VIII) : « Veni... in Asiam, non ut funditus everterem gentes, nec ut dimidiam partem terrarum solitudinem facerem, sed ut illos quoque, quos bello subegissem victoriæ meæ non pœniteret. »

6. Racine reprendra ce beau vers dans son *Idylle sur la Paix* :

Ont osé dans ses bras irriter la Victoire.

7. Voir la note du vers 410.

8. Alexandre.

9. « Porum quoque nominis sui fama ratus ad deditionem posse compelli. misit ad eum Cleocharen, qui denuntiaret ei, ut stipendium penderet. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIII.) — Racine a remplacé Cléocharès par Éphestion.

10. Ce vers est très bien fait ; mais ce ne sont encore là que des beautés de rhétorique.

11. Les premières éditions portaient :

Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare.

Prétendent, malgré vous, être vos ennemis ¹.
 Nous rendons ce qu'on doit aux illustres ² exemples :
 Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples ;
 Des héros, qui chez vous passaient pour des mortels,
 En venant parmi nous ont trouvé des autels ³ ; 480
 Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
 Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves ⁴ :
 Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher ⁵,
 Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
 Assez d'autres États, devenus vos conquêtes, 485
 De leurs Rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes ⁶.
 Après tous ces États qu'Alexandre a soumis ⁷,
 N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
 Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
 Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître. 490
 Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ⁸ ;
 Votre empire n'est plein que d'ennemis convertis ⁹.
 Ils pleurent en secret leurs Rois sans diadèmes ¹⁰ ;
 Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ¹¹ ;

1. VAR. — Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis. (1666-72.)
 On trouvera dans *Britannicus* (III, 1) deux vers qui, par la constructi
 par les rimes, rappellent un peu ces deux-ci :

Mais si dans son devoir votre cœur affermi
 Voulait ne point s'entendre avec son ennemi.

2. Voir *la Thébàïde*, note du vers 141.

3. « Ce souvenir d'Hercule et de Bacchus est aussi rappelé à Alexandre par
 les petits rois de ce pays, dans Quinte-Curce (VII, x) : « Alexandro, fines Indiæ
 ingresso, gentium suarum reguli occurrerunt, imperata facturi : illum tertium
 Jove genitum ad ipsos pervenisse memorantes : Patrem Liberum atque Herculem
 fama cognitos esse. » — Philostrate nous représente aussi Tantale et Ajax
 comme des demi-dieux parmi les Indiens. Ces peuples, s'il en faut croire Elien,
 avaient Homère traduit en leur langue : ce qui, sans doute, n'avait pas peu
 contribué à leur donner de la vénération pour les héros grecs. » (LUNEAU DE
 BOISJERMAIN.)

4. « Quos viceris, amicos tibi esse cave credas. Inter dominum et servum nulla
 amicitia est ; etiam in pace, belli tamen jura servantur. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

5. Vers prosaïque et de remplissage ; de plus, un éclat ne touche point.

6. Var. — Sous le joug d'Alexandre ont vu ployer leurs têtes.

7. Var. — Après tant de sujets à ses armes soumis (1666-72).

La construction ordinaire et correcte serait : après qu'Alexandre a soumis
 tous ces États.

8. Var. — Pour secouer le joug les yeux toujours ouverts (1666-72.)

9. « Bellum tibi ex victoria nascitur : nam, ut major fortiorque sis quam quis-
 quam ; tamen alienigenam dominum pati nemo vult. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

10. Var. — Le Bactrien conquis reprend son diadème ;

[Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes] (1666.)

Var. — Quelques Rois ont déjà repris leurs diadèmes ;

[Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes] (1672.)

11. Cette image ne nous paraît pas heureuse ; plus on tend une chaîne, plus
 au contraire elle offre de résistance, Racine imite ici Quinte-Curce (IV, XI). « Pe-
 riculosum est prægrave imperium : difficile est continere, quod capere non

Et déjà dans leur cœur ¹ les Scythes mutinés 495
 Vont sortir de la chaîne où ² vous nous destinez.
 Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
 Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ³ :
 Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
 Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits ⁴. 500
 Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
 Et je l'attends déjà comme un Roi doit attendre
 Un héros dont la gloire accompagne les pas,
 Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes États ⁵.

PORUS.

Je croyais, quand l'Hydaspe, rassemblant ses provinces, 505
 Au secours de ses bords fit voler tous ses Princes ⁶,
 Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
 Engagé que des Rois ennemis des tyrans ⁷.
 Mais puisqu'un Roi, flattant la main qui nous menace ⁸,
 Parmi ses alliés brigue une indigne place, 510
 C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
 Et de parler pour ceux que Taxile a trahis ⁹.
 Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie ¹⁰ ?
 Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ¹¹ ?

possis. Videsne, ut navigia, quæ modum excedunt, regi nequeant? Nescio an Darius tam multa amiserit. quia nimis opes magnæ jacturæ locum faciunt. Facilius est quædam vincere quam tueri : quam hercule expeditius manus nostræ rapiunt quam continent ! »

1. En secret. « Jurando gratiam Seythas sancire ne credideris. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

2. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

3. « Quibus bellum non intuleris, bonis amicis poteris uti : nam et firmissima est inter pares amicitia ; et videntur pares, qui non fecerunt inter se periculum virium. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

4. « Nec tibi amico opus est, de cuius benevolentia dubites. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

5. Taxile essaie par ce dernier vers de colorer sa soumission. « Taxile a déjà changé de caractère deux ou trois fois. Dans le commencement de la pièce il a parlé avec fermeté ; dans la seconde scène il ne montre que de la faiblesse : ici il reprend son premier langage ; mais bientôt il retombe dans son caractère, et finit son rôle et sa vie par une indigne lâcheté. Cette alternative de grandeur et de bassesse forme une contradiction choquante dans le rôle de ce personnage. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

6. Voir la note du vers 14. — Est-il bien juste de personnifier ici l'Hydaspe, et de lui donner des provinces ?

7. Cette réponse de Porus va être fort belle. Cette scène est une heureuse imitation des grandes délibérations de Corneille entre Pompée et Sertorius, entre Nicomède et Flaminius.

8. Cette comparaison tirée de l'espèce canine est dure pour Taxile.

9. VAR. — Je soutiendrai ma gloire, et, répondant en Roi.

Je vais parler ici pour la Reine et pour moi. (1666-72.)

10. « Quid nobis tecum est ? » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

11. *Octroyer*, comme le remarque le *Dictionnaire de l'Académie*, s'emploie de préférence « en style de chancellerie et de finance ».

De quel front ¹ ose-t-il prendre sous son appui 515
 Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ²?
 Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
 L'Inde ³ se reposait dans une paix profonde ;
 Et, si quelques voisins en troublaient les douceurs,
 Il portait dans son sein ⁴ d'assez bons défenseurs. 520
 Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
 A-t-on de votre maître excité la furie ⁵?
 Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
 Désoler un pays inconnu parmi nous ?
 Faut-il que tant d'États, de déserts, de rivières, 525
 Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières ?
 Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
 Sans connaître son nom et le poids de ses fers ⁶?
 Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
 Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire ⁷ ; 530
 Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
 Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
 Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes ⁸,
 Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes ! 535
 Plus d'États, plus de Rois. Ses sacrilèges mains
 Dessous ⁹ un même joug rangent tous les humains.

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1049.

2. « Omnium gentium, quas adisti, latro es. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

3. L'Inde est ici pour l'Indus, comme au vers 1152 ; voilà pourquoi il est du genre masculin.

4. Dans le sein de l'Indus ! Racine prend ici, comme au vers 505, le nom des lleuves pour désigner les contrées qu'ils arrosent.

5. « Nunquam terram tuam attigimus. » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.) Racine reprendra ce mouvement dans *Iphigénie* (IV, vi) :

Jamais vaisseaux, partis des rives du Seomandre,
 Aux champs thesaliens osèrent-ils descendre ?

Pour *furie*, voir *Mithridate*, note du vers 1416.

6. « Quis sis, unde venias, licetne ignorare in vastis sylvis viventibus ? » (QUINTE-CURCE, VII, VIII.)

7. Boileau vantait ce portrait d'Alexandre : « Il est, disait-il, de la main d'un poète héroïque, et celui que j'ai fait est de la main d'un poète satirique. » Voici celui de Boileau :

L'enragé qu'il était, né roi d'une province
 Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
 S'en alla follement, et pensant être dieu,
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
 Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie emplit toute la terre.

8. Construction latine ; *maître absolu* se rapporte à *de lui* dont l'idée est comprise dans le mot *ses*.

9. Ce vers nous offre un des derniers exemples du mot *dessous* employé comme préposition ; cependant Victor Hugo a encore écrit dans ses *Feuilles d'Automne* (28) :

Poursuivent un œil noir dessous la jalousie.

Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore ¹ ;
 De tant de souverains nous seuls régnons encore.
 Mais que dis-je, nous seuls ? il ne reste que moi
 Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi ². 540
 Mais c'est pour mon courage une illustre matière ³.
 Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
 Afin que par moi seul les mortels secourus,
 S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ⁴,
 Et qu'on dise partout, dans une paix profonde : 545
 « Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
 « Mais un Roi l'attendait au bout de l'univers,
 « Par qui le monde entier a vu briser ses fers ⁵. »

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage.
 Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage. 550
 Si le monde penchant n'a plus que cet appui ⁶,
 Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui ⁷.
 Je ne vous retiens point : marchez contre mon maître.
 Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître :
 Et que la renommée eût voulu, par pitié ⁸, 555

1. A l'avance. Ce vers, comme tout ce couplet d'ailleurs, est très beau. Si tout le rôle de Porus était écrit de ce style, il ne serait pas complètement éclipsé par celui de Nicomède.

2. A ce vers. Porus toise Taxile d'un regard de mépris. — Voir *Bajazet*, note du vers 256.

3. On n'a pas remarqué, croyons-nous, que ce vers était imité de Corneille (*Horace*, II, III) :

Le sort qui, de l'honneur nous ouvre la barrière,
 Offre à notre constance une illustre matière.

4. Ici, nous tombons dans l'exagération, et Porus nous rappelle un peu le capitaine Matamore.

5. La fin de ce couplet, par la construction et par le ton, fait songer à ce morceau d'Émilie dans *Cinna* (I, II) :

Joignons à la douceur de venger nos parents
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
 Et faisons publier par toute l'Italie :
 • La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie ;
 • On a touché son âme, et son cœur s'est épris :
 • Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. •

6. Racine a pu trouver cette image dans le *Pompée* de Corneille (I, I) :

Pourra prêter l'épaulé au monde chancelant,

7. Pour un ambassadeur, Éphestion manque de politesse ; il n'a pas droit de parler à Porus comme Auguste à *Cinna* (V, I) :

D'un étrange malheur son destin le menace,
 Si pour montrer au trône et lui donner la loi,
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi....
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

8. Éphestion est d'une rare insolence ; mais cette impolitesse prépare et justifie la noble réponse que l'indignation va arracher à Porus.

De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
Vous verriez...

PORUS.

Que verrais-je, et que pourrais-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ¹ ?
Serait-ce sans efforts les Persans subjugués ²,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ³ ? 560
Quelle gloire en effet ⁴ d'accabler la faiblesse
D'un Roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé ⁵,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé ⁶,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre, 565
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits ⁷,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et, leur crainte écoutant je ne sais quels oracles ⁸,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu pût trouver des obstacles ⁹. 570
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme ¹⁰,

1. « Neminem me fortiorem esse censebam; meas enim noveram vires. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

2. Voir la note du vers 244.

3. Corneille n'a pas de vers plus énergique que celui-ci.

4. Ce mouvement rappelle le début du discours de Junon à Vénus au livre IV de l'*Enéide* (93-95) :

Egregiam veni laudem et spolia ampla refertis,
Tuque puerque tuus; magnum et memorabile nomen,
Una dolo Divum si femina victa duorum est!

5. Encore un peu d'exagération dans ce dernier trait.

6. Nous ne pouvons que regretter, avec Saint-Evremond, que Racine n'ait pas donné plus de place dans cette tragédie à la poésie descriptive, où il se montrait déjà si habile.

7. Var. — Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits. (1666-72.)

8. Nouvel exemple d'ablatif absolu.

9. « Jamque omnibus preparatis, quod olim prava mente conceperat, tunc esse maturum, quonam modo cœlestes honores usurparet; Jovis filium non dici tantum se, sed etiam credi volebat; tanquam perinde animis imperare posset ac linguis: itaque more Persarum Macedonas venerabundos ipsum salutare prostermentes humi corpora ». (QUINTE-CURCE, VIII, v.) — Le courtisan Cléon disait à Alexandre au début de la tragédie de Jacques de la Taille :

A quey tient-il, ô Roy, puisque si grand vous êtes,
Qu'adorer de vos gentz, comme un Dieu, ne vous failtes ?
Pourquoy vos saints atels ne fument-ils encore ?
Faut-il qu'un tas de Dieux pesle-mesle on adore,
Qui ne nous sont connus que de nom seulement,
Et qu'on laisse ceux-là qu'on voit journellement ?
Pui-que les Royz Persans, moindres cent loiz que vous,
Font courber devant eux les hommagers genoux,
Vous doit-on espargner de l'encens, pour salaire
Des biens et des plaisirs qu'il vous a pleu nous faire ?

10. Nouveau regard de mépris lancé sur Taxile.

Le fils de Jupiter passe ici pour un homme ¹.
 Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ; 575
 Il nous trouve partout les armes à la main ² ;
 Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
 Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes ³,
 Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps
 Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans ⁴. 580
 Ennemis du repos qui perdit ces infâmes ⁵,
 L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes ⁶.
 La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
 Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer ;
 C'est elle...

ÉPHESTION, en se levant.

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre ⁷. 585
 A de moindres objets son cœur ne peut descendre ⁸.
 C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses États,
 Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
 Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
 Attaquer, conquérir et donner les couronnes ⁹ ; 590

1. « Hominem consequitur aliquando, nunquam comitatur divinitas. » (QUINTE-CURCE, VIII. v.)

2. De pareils vers font vivement regretter que Racine ait eu l'idée de créer le personnage d'Axiane.

3. Il s'agit de la résistance énergique du rocher d'Aorne, protégé par l'Indus qui coule à ses pieds : « Haud secus quam par erat, promptissimorum juvenum cæterorumque militum interitu commotus rex signum receptui dedit. » (QUINTE-CURCE, VIII. xi.)

4. Voir la note du vers 244.

5. *Infâm* est pris ici dans son sens étymologique. On sait que *infamis* est composé de *in* privatif, et de *fama*, réputation.

6. Voilà encore un fort beau vers, et cette scène en renferme un assez grand nombre ; mais la lecture de la pièce entière les fait acheter cher. Crébillon, dans son *Rhadamiste et Zénobie* (II, II), a placé quelques vers descriptifs également assez heureux :

La pompe de ces lieux,
 Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
 Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
 Mon palais, tout ici n'a qu'un faîte sauvage ;
 La Nature, maître en ces affreux climats,
 Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats ;
 Son sein tout herissé n'offre aux dé-irs de l'homme
 Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

7. Ce vers met heureusement en présence Alexandre et Porus.

8. Cependant rappelons-nous les paroles adressées tout à l'heure à Cléophile par Ephestion,

Fidèle confident du beau feu de son maître.

9. Ce portrait d'Alexandre est fort beau, et ce dernier vers est encore plus remarquable que le fameux mot de César : « Veni, vidi, vici. » Cependant, non sans raison, l'abbé d'Olivet a remarqué que dans ces vers les deux participes *arrachant* et *ébranlant* ne se rapportaient pas au même substantif, ce qui fait quelque confusion. — Racine avait d'abord écrit ainsi le dernier vers :

Attaquer, conquérir, et rendre les couronnes.

Et puisque votre orgueil ose lui disputer
 La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
 Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
 Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
 Bientôt le fer en main vous le verrez marcher ¹.

595

PORUS.

Allez donc : je l'attends, ou je le vais chercher ².

SCÈNE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi ? vous voulez, au gré de votre impatience...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance :

Éphestion, aigri seulement contre moi,

De vos soumissions rendra compte à son Roi ³.

600

Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,

Attendent le combat, sous mes drapeaux rangées ;

De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,

Et vous serez, Seigneur, le juge du combat ⁴ :

A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,

605

De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle ⁵.

SCÈNE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, à Taxile.

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis

1. Hélas ! nous l'entendrons plutôt soupirer.

2. Ce dernier vers est très beau, et achève de peindre l'héroïque fierté de Porus. « C'est particulièrement dans cette scène que l'auteur commence à montrer un talent décidé pour la versification. A quelques fautes près, qui sont même fort légères, tout ce que dit Porus est excellent. Il y a de la force et de l'élévation dans les idées, et la diction est d'un homme qui connaît déjà toutes les formes de la phrase poétique. » (GEOFFROY.)

3. Nouvel exemple de cette ironie que Racine avait apprise à l'école de Corneille.

4. Le pauvre Taxile, qui écoute ces paroles altières sans y répondre, demeure sur le théâtre en assez méchante posture.

5. Voir *Athalie*, note du vers 1118. — A partir de cet endroit, la tragédie va faiblir, pour ne se relever qu'à la dernière scène. C'est Porus qui la soutient ; or, dans les dernières scènes de cet acte, il va reprendre son rôle d'amoureux transi, et quittera le théâtre à la fin du second acte pour n'y plus reparaitre qu'au dénouement. Avec lui tout l'intérêt va s'éloigner de la scène.

Se vantent que Taxile est à moitié soumis ¹ ;
 Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi ² d'un ennemi doit être un peu suspecte, 610
 Madame; avec le temps ils me connaîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux ;
 De ceux qui l'ont semé confondez ³ l'insolence ;
 Allez, comme Porus, les forcer au silence,
 Et leur faire sentir, par un juste courroux, 615
 Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste ⁴ que vous ⁵.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
 Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée,
 Porus fait son devoir, et je ferai le mien ⁶.

SCÈNE V.

AXIANE, PORUS ⁷.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien ⁸, 620
 Lâche ; et ce n'est point là, pour me le faire croire ⁹,
 La démarche d'un Roi qui court à la victoire.
 Il n'en faut plus douter, et ¹⁰ nous sommes trahis :

1. Var. — Vous comptent hautement au rang de leurs amis.

Ils se vantent déjà qu'un Roi qui les respecte... (1666-87.)

2. Le témoignage, la parole.

3. *Confondre*, c'est ici : réduire à l'impossibilité de se justifier, comme dans *Iphigénie* (III, 1) :

Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur.

Achille en veut connaître et confondre l'auteur.

4. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

5. Axiane tient la promesse qu'elle a faite à Porus à la fin de l'acte précédent :

Je le vais engager à combattre pour vous.

6. Le pauvre Taxile en est réduit à équivoquer, pour pouvoir sortir sans être injurié. Mais ces équivoques ne le rendent pas plus intéressant.

7. Remarquons que cet acte se termine, comme le précédent, par une scène entre Axiane et Porus; et, dans cette scène, il sera rien dit de plus que dans la première. Axiane cependant expliquera un peu plus clairement la tendresse de ses sentiments, rendant plus invraisemblables encore ses paroles du dernier acte, lorsqu'en présence d'Alexandre elle déclarera qu'elle fait à Porus pour la première fois un aveu que nous lui aurons déjà deux fois entendu faire.

8. Expression familière, comme il est moins rare d'en rencontrer chez Corneille que chez Racine.

9. Cet hémistiche est une pure cheville.

10. Cette conjonction ne semble placée ici que pour allonger le vers.

Il immole à sa sœur sa gloire et son pays ;
 Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre, 625
 Attend pour éclater¹ que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un faible appui² ;
 Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
 Mes yeux sans se troubler³ ont vu son inconstance ;
 Je craignais beaucoup plus sa molle résistance. 630
 Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
 Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur⁴.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
 Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ;
 Et, courant presque seul au-devant de leurs coups, 635
 Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous⁵.

PORUS.

Hé quoi ? voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
 Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
 Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
 Refusât le combat qu'il vient de présenter⁶ ? 640
 Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame,
 Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
 C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas⁷
 Excitaient tous nos Rois, les entraînaient aux combats⁸,
 Et de qui la fierté, refusant de se rendre, 645

1. Voir *Esther*, note du vers 716.

2. Var. — O Dieux !

PORUS.

Son changement me dérobe un appui
 Que je connaissais trop pour m'assurer sur lui. (1666-76.)

3. Ce ne sont pas les yeux de Porus qui auraient pu se troubler, mais son cœur.

4. C'est, sous une forme plus relevée, la pensée bien connue qu'il vaut mieux avoir un franc ennemi qu'un ami maladroit ou tiède.

5. Souvenir de la *Médée* de Corneille (I, iv) :

Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ? — Moi.

Pour opposer contre, voir *Athalie*, note du vers 207.

6. Présenter le combat, c'est faire les dispositions nécessaires pour l'engager.

7. Ce vers exciterait aujourd'hui l'hilarité au théâtre, surtout si l'actrice chargée du rôle d'Axiane était un peu forte, ou au contraire, un peu maigre. Pour le mot *appas*, voir *Mithridate*, note du vers 681.

8. Il paraît, à la honte des rois de l'Inde, qu'ils ne s'y rendaient pas de très bonne grâce.

Ne voulait pour amant¹ qu'un vainqueur d'Alexandre².
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif que pour le mériter³.

Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne : 650

Et, puisque mes soupirs s'appliquaient vainement⁴

A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur 655
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien ! Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort⁵.

Après⁶, dans votrè camp j'attendrai votre sort. 660

Ne vous informez point de l'état de mon âme :

Triomphez et vivez⁷.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame ?

Pourquoi dès ce moment ne puis-je pas savoir)
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir⁸ ?) 665

Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,

A ne vous plus revoir peut-être me condamne,
Voulez-vous qu'en mourant un Prince infortuné⁹

1. Rappelons-nous que les mots *amant* et *maîtresse* n'avaient pas au xviii^e siècle le sens désavantageux qu'on y attache aujourd'hui.

2. Quinault, dans son opéra d'*Armide*, a imité ce vers :

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

3. « On attend le combat avec impatience ; on veut savoir quel sera le vainqueur ; on s'intéresse pour Porus : mais loin de satisfaire le spectateur, tout le reste de cet acte se passe en misérables jeux de mots, et en discours doucereux et fades ; cette galanterie, toujours déplacée dans une tragédie, étouffe entièrement l'intérêt. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. Pas si vainement que Porus, nous ne savons pourquoi, semble le croire.

5. La pauvre Axiane passe son temps à prêcher vainement la guerre : nous verrons tout à l'heure que Taxile, craignant que l'éloquence de la reine n'ait plus de pouvoir sur ses soldats que sur lui-même, la retiendra prisonnière dans son camp.

6. *Après*, pour *ensuite*, est du style le plus familier.

7. Ces trois mots suffisent pour que Porus n'ait plus besoin de s'informer des sentiments de la reine ; mais Porus ne comprend rien, ou feint de ne rien comprendre.

8. Est-il rien de plus ridicule qu'un pareil vers dans la bouche de Porus ?

9. Les deux premières éditions portaient :

Voulez-vous qu'en mourant ce cœur infortuné...

Ignore à quelle gloire il était destiné ¹ ?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je ?

PORUS.

Ah ! divine Princesse ²,

Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse ³, 670
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour ⁴,
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ⁵ ?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.

La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur 675
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur ⁶.

1. Ainsi, pour Porus, la gloire consiste à être aimé d'Axiane. Ces fadeurs dégradent le héros qui parlait tout à l'heure avec une si chaleureuse éloquence.

2. Jargon à la mode dans les tragédies de l'école romanesque.

3. Ce vers est franchement grotesque.

4. *En ce jour* est une pure cheville. Pour le mot *estime*, voir *Mithridate*, note du vers 407.

5. Décidément Porus abuse des soupirs.

6. Cet aveu, plus que clair, rappelle un peu celui de Monime à Xipharès, et celui d'Aricie à Hippolyte. Voir *Mithridate*, note du vers 222.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AXIANE CLÉOFILÉ¹.

AXIANE.

Quoi ? Madame, en ces lieux on me tient enfermée² ?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée ?
Et, commençant par moi sa noire trahison³,
Taxile de son camp me fait une prison ? 680
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître ?
Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur⁴ !

CLÉOFILÉ.

Expliquez mieux les soins⁵ et les justes alarmes⁶ 685
D'un Roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes⁷ ;

1. Nous sommes au troisième acte, et c'est la troisième fois qu'au lever du rideau nous voyons en scène Cléofile ; nous l'y retrouverons au début du dernier acte ; au moins cette fois ne disparaîtra-t-elle pas après la première scène, comme dans les deux premiers actes. C'est là une négligence évidemment bien légère, mais qui donne un peu de monotonie à un drame. Racine a eu tort également de commencer trois actes de *Mithridate* par une scène entre Monime et Phèdime.

2. « Le poète, n'osant violer l'unité de lieu, avait besoin d'Axiane dans le camp de Taxile. Il a mieux aimé abaisser le caractère de Taxile que de manquer à une règle d'Aristote : mais comment supposer que Porus, conduisant au combat son armée et celle d'Axiane, laisse sa maîtresse dans le camp et au pouvoir de son rival Taxile ? » (GEOFFROY.)

3. Var. — Et commençant sur moi sa noire trahison (1666-72.)

4. Cléofile et Taxile ne nous intéressent aucunement ; par malheur, Axiane ne nous intéresse pas beaucoup plus. — Pour l'emploi du mot *captiver*, voir *Britannicus*, note du vers 601.

5. Les soins, ce sont ici les attentions, les précautions de Taxile ; ce mot a le même sens à peu près ici que dans le *Misanthrope* (III, III) :

Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits.

6. Voir *Esther*, note du vers 297.

7. Il n'y a qu'une chose qui soit plus agaçante que ce jeu de mots ; c'est son retour constant.

Et regardez, Madame, avec plus de bonté
 L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
 Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
 D'une égale chaleur au combat animées ¹, 690
 De leur fureur partout font voler les éclats ²,
 De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ³ ?
 Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
 Un plein calme en ces lieux ⁴ assure ⁵ votre tête :
 Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité 695
 Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté ⁶.
 Quoi? lorsque mes sujets, mourant dans une plaine ⁷,
 Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine,
 Qu'au prix de tout leur sang ils signaient leur foi ⁸ ;
 Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi, 700
 Ou me parle de paix ⁹ ? et le camp de Taxile
 Garde dans ce désordre une assiette tranquille ¹⁰ ?
 On flatte ma douleur d'un calme injurieux !
 Sur des objets de joie on arrête mes yeux ¹¹ !

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère 705
 Abandonne aux périls une tête si chère ¹² ?
 Il sait trop les hasards ¹³...

1. Var. — D'une égale fierté l'une et l'autre animées. (1666-76.)

2. Cette longue périphrase signifie : tandis que les traits volent de toutes parts.

3. Exemple du style ampoulé que l'on croyait convenir à la tragédie; on peut rapprocher de ce vers le vers 162 d'*Athalie*.

4. Voir *Esther*, note du vers 908.

5. Voir *Athalie*, note du vers 1665.

6. Indigne de moi, qui me déshonore.

7. Cet hémistiche est une cheville tout à fait malheureuse; il n'importe aucunement à la pensée que les sujets d'Axiane meurent dans une plaine ou dans une vallée.

8. Leur fidélité.

9. Ce rejet, opposé à la longue période qui précède, est fort habile, et produit un très grand effet.

10. *Assiette* a ici le sens d'*état, disposition d'esprit*. Boileau s'appropriera ce vers dans le *Lutrin* (1, 37-38) :

Mais une église seule, à ses yeux immobile,
 Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.

11. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

12. Voir *Phèdre*, note du vers 6.

13. Les périls du combat; Racine a dit également dans ses *Poésies* (1) :

Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards.

AXIANE.

Et pour m'en détourner

Ce généreux amant me fait emprisonner !

Et tandis que pour moi son rival se hasarde¹,Sa paisible valeur me sert ici de garde² !

710

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! le moindre éloignement

A votre impatience est un cruel tourment ;

Et, si l'on vous croyait, le soin³ qui vous travaille⁴

Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferais plus, Madame : un mouvement⁵ si beau

Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,

Perdre tous mes États, et voir d'un œil tranquille

715

1. Voir *Athalie*, note du vers 1535.

2. Ce dernier vers, qui est très beau, semble rappeler le ton de Nicomède. Racine a supprimé ici avec raison tout un long développement.

Ah ! Madame, s'il m'aime, il le témoigne mal.

Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.

Il devait dans un champ, plein d'une noble envie.

Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie.

Balancer mon estime, et comme lui courir

Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

D'un refus si honteux il craint peu les reproches :

Il n'a point du combat évité les approches ;

Il en eût partagé la gloire et le danger ;

Mais Porus avec lui ne veut rien partager.

Il aurait cru trahir son illustre colère,

Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE.

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,

Se serait fait, Madame, attendre plus d'un jour.

Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance :

Votre amant, votre frère, étaient d'intelligence.

Le lâche, qui dans l'âme était déjà rendu,

Ne cherchait qu'à nous vendre après s'être vendu.

Et vous m'osez encor parler de votre frère ?

Ah ! de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barrière.

CLÉOFILE.

[Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement...] (1666.)

3. Voir *Phèdre*, note du vers 482.4. C'est-à-dire : qui vous tourmente, qui vous inquiète, comme dans ce vers de Corneille (*Horace*, IV, iv) :

Un oracle m'assure, un songe me travaille.

5. *Mouvement* est pris ici avec le sens de *transport*, *impulsion*, comme dans le *Misanthrope* (III, v) :

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
 D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Alexandre en payer le cœur de Cléofile¹.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner²?

Alexandre en ces lieux pourra le ramener³.

720

Permettez que, veillant au soin de votre tête,

A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame ; et déjà votre cœur

Vole vers Alexandre⁴, et le nomme vainqueur ;

Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,

725

Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate⁵ :

Vous poussez un peu loin vos vœux précipités⁶,

Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.

Oui, oui⁷...

CLÉOFILE.

Mon frère vient ; et nous allons apprendre

Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

730.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus ; et ce front satisfait

Dit assez à mes yeux que Porus est défait⁸.

SCÈNE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,

Eût suivi les conseils d'une amitié sincère⁹,

1. Axiane devient tout à fait insolente, aussi Cléofile va-t-elle s'empresser de prendre le même ton.

2. Var. — Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner. (1666-72.)

3. L'ironie est sanglante. — Voir *Esther*, note du vers 908.

4. Racine dira plus heureusement encore dans *Mithridate* (II, vi) :

Quand je verrai mon âme, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.

5. Voir *Esther*, note du vers 716.

6. *Précipités*, c'est-à-dire : qui vont trop vite ; de même dans *Iphigénie* (II, v) :

Toutefois vos transports sont trop précipités.

7. Le rapprochement de ces deux mots forme un hiatus, comme dans *Andromaque* (II, III) :

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement.

8. Est-il bien vraisemblable que la seule contenance de Taxile persuade à la fière Axiane que l'invincible Porus est vaincu ? D'ailleurs, elle ne nous intéresse pas assez pour que nous souffrions de la voir humiliée en présence de Taxile et de Cléofile.

9. Nous savons ce qu'il faut penser de l'attachement de Taxile pour Porus.

Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

735

AXIANE.

Quoi ? Porus...

TAXILE.

C'en est fait ¹; et sa valeur trompée

Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.

Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu ²,

N'accable point encore un rival abattu),

740

Ce n'est point que son bras, disputant la victoire,

N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire ³;

Qu'elle-même ⁴, attachée à ses faits éclatants ⁵,

Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps;

Mais enfin contre moi sa vaillance irritée

745

Avec trop de chaleur s'était précipitée.

J'ai vu ses bataillons rompus et renversés ⁶,

Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;

Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,

Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite ⁷;

750

Et, de son vain courroux trop tard désabusé,

Souhaiter le secours qu'il avait refusé ⁸.

AXIANE.

Qu'il avait refusé ! Quoi donc ? pour ta patrie

Ton indigne courage attend que l'on te prie ⁹ ?

755

Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,

1. C'est une affaire finie : de même dans *Polyeucte* (III, iv) :

Albin, en est-ce fait ?

2. Sa valeur.

3. « Porus, destitutus a pluribus, tela multo ante præparata in circumfusos ex elephanto suo cæpit ingerere, multisque eminus vulneratis, expositus ipse ad ietus undique petebatur. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

4. Tout à l'heure le mot *victoire* était pris dans le sens de *succès*; ici la *Victoire* est personnifiée; cette tournure n'est pas correcte.

5. Vers faible, et de remplissage.

6. « Porus tamen cum paucis, quibus metu potior fuerat pudor, colligere dispersos. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.) — On retrouvera ce vers dans l'*Antigone* de Pader d'Assezan (I, 1) :

Déjà leurs bataillons rompus et renversés....

7. « ...donec rector belluæ regem conspexit, fluentibus membris omissisque armis, vix comptem mentis. Tum belluam in fugam concilat. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

8. Ce récit est un plaidoyer : la défaite de Porus justifie la conduite de Taxile.

9. VAA. — Qu'il avait refusé, lâche ! Pour ta patrie

Ton infâme courage attend donc qu'on le prie ? (1666.)

Ce tutoiement est à remarquer ; mais il produit moins d'effet ici qu'au quatrième acte d'*Andromaque*, parce qu'Axiane n'a pas les mêmes raisons de s'indigner que Hermione.

Et te forcer toi-même à sauver tes États ?
 L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte ¹,
 Dis-moi, n'était-ce pas une voix ² assez forte ?
 Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
 Tout l'État périssant n'a pu t'encourager ³ ! 760
 Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne ⁴.
 Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne ⁵.
 Garde à tous les vaincus un traitement égal,
 Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival ⁶.
 Aussi bien c'en est fait ⁷ : sa disgrâce ⁸ et ton crime 765
 Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime ⁹.
 Je l'adore, et je veux avant la fin du jour
 Déclarer à la fois ma haine et mon amour,
 Lui vouer à tes yeux une amitié fidèle ¹⁰,
 Et te jurer aux siens une haine immortelle. 770
 Adieu : tu me connais. Aime-moi, si tu veux.

TAXILE.

Ah ! n'espérez de moi que de sincères vœux,
 Madame ; n'attendez ni menaces ni chaînes ¹¹ ;
 Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des Reines. 775
 Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
 Un trône que Porus devait moins hasarder ¹² ;
 Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
 La sacrilège main qui le voudrait abattre.

1. Encore un hémistiche qui n'est qu'une cheville.

2. Un encouragement, un stimulant.

3. Te donner du courage. — Pour la construction, voir *Iphigénie*, note du vers 905.

4. Ces grands airs de bravoure devaient plaire aux spectateurs du xvii^e siècle, auxquels Corneille en avait donné le goût.

5. Ce vers est peu clair ; il semble d'abord qu'Axiane veuille dire : Épouse-moi, puisque c'est sans doute le prix auquel tu as vendu ton alliance à Alexandre. Mais la suite indique qu'Axiane s'attend seulement à être retenue captive.

6. Var. — Enchaîne ta maîtresse avecque ton rival. (1666-87.)

7. Voir la note du vers 737.

8. Voir *Mithridate*, note du vers 95.

9. Axiane n'est pas sincère : elle aime Porus depuis plus longtemps qu'elle ne l'avoue.

10. Il faut d'abord qu'elle le retrouve ; mais la passion ne s'inquiète pas de ces menus détails.

11. Le ton de Taxile forme un contraste risible avec celui d'Axiane. Toute cette scène remplace la nature par la convention ; et la convention qu'on admettait au xvii^e siècle ne ressemble pas à celle que nous admettons aujourd'hui. Remarquons, en passant, que Cléofile joue, dans cette scène, le rôle muet d'une simple confidente.

12. Var. — Un sceptre que Porus devait moins hasarder. (1667-87.)

Racine s'est aperçu que le mot *abattre*, qui termine le vers 778, ne s'appliquait pas au mot *sceptre*. — *Devait* est un latinisme ; il est ici pour : *aurait dû*. Voir *Bajazet*, note du vers 931.

AXIANE.

Quoi ? par l'un de vous deux mon sceptre raffermi ¹
 Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ? 780
 Et sur mon propre trône on me verrait placée
 Par le même tyran qui m'en aurait chassée ² ?

TAXILE.

Des Reines et des Rois vaincus par sa valeur
 Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
 Voyez de Darius et la femme et la mère : 785
 L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
 Caresser un tyran, et régner par pitié ³.
 Penses-tu que j'imite une faible Persane ?
 Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ? 790
 Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
 J'aïlle vanter partout la douceur de ses fers ⁴ ?
 S'il donne les États, qu'il te donne les nôtres ;
 Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
 Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux, 795
 Et tu seras encor plus esclave que nous ⁵.
 J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire ⁶,
 Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
 S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
 Des traîtres comme toi font souvent des ingrats ; 800
 Et, de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
 Du perfide Bessus regarde le supplice ⁷.
 Adieu ⁸.

1. Ce verbe s'emploie plus ordinairement au figuré.

2. Ces vers s'adressent moins à Taxile qu'à Cléofile, et sont pour elle une sanglante injure.

3. Par la pitié d'un autre.

4. C'est ce que, dans l'histoire, fera Taxile. Racine le tuera au dernier acte.

5. Vers énergique et beau, qui ne suffit pas à racheter la froideur de cette scène.

6. Veillant sur sa gloire comme un amoureux sur sa maîtresse.

7. C'est-à-dire : songe au supplice. Bessus est ce satrape de Bactriane qui avait retenu prisonnier, puis mis à mort Darius. Alexandre le fit battre de verges et écarteler.

8. Cette sortie d'Axiane est assez belle, et a quelque grandeur; mais jusqu'à la fin de cet acte, le ton va baisser.

SCÈNE III.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport ¹ :
 Alexandre et le temps vous rendront le plus fort ;
 Et cet âpre ² courroux, quoi qu'elle en puisse dire, 805
 Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
 Maître deses destins ³, vous l'êtes de son cœur.
 Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ⁴ ?
 Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
 Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre ⁵. 810
 D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
 M'a semblé démentir le nombre de ses faits ⁶.
 Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
 Accorder ⁷ tant de gloire avec tant de jeunesse ⁸ ;
 Mais de ce même front l'héroïque fierté, 815
 Le feu de ses regards, sa haute majesté,

1. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

2. Cet adjectif était, au sens moral, d'un emploi assez fréquent au XVII^e siècle :

Aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
 (CORNEILLE, *Polyeucte*, I, 1.)

3. Pluriel poétique, employé déjà dans le *Don Garcie de Navarre* de Molière (I, II) :

Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
 Par le feu Roi mourant commettre son enfance,
 A caché ses destins aux yeux de tout l'État.

4. Var. — Mais vous venez de voir Alexandre vainqueur. (1672.)

5. Cette expression, beaucoup trop familière, achève de ravalier la dignité de Taxile.

6. « Florus a dit à peu près la même chose, en parlant de Rome : « Si magnitudinem illius cum annis compares, ætatem ultra putes. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Dans *Quinte-Curce* (VII, VIII), ce qui étonne surtout les envoyés des Scythes, c'est la petite taille d'Alexandre. « In vultu regis defixerant oculos ; credo, quia magnitudine corporis animum æstimantibus modicus habitus haudquaquam famæ par videbatur. »

7. Concilier ; comme dans *Athalie* (III, VIII) :

Comment peut-on avec tant de colère
 Accorder tant d'amour.

8. Ces vers sont une flatterie délicate adressée à Louis XIV.

Font connaître Alexandre ¹. Et certes son visage
 Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;
 Et, sa présence auguste appuyant ses projets ²,
 Ses yeux comme son bras font partout des sujets. 820
 Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire ³,
 Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire ⁴.
 Toutefois, à ma vue oubliant sa fierté,
 Il a fait à son tour éclater sa bonté ⁵.
 Ses transports ⁶ ne m'ont point déguisé sa tendresse : 825
 « Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princesse ⁷ ;
 Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
 Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
 Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
 Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire ⁸ ; 830
 Je vous confie encor la conduite du mien ⁹.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
 Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION ;

SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion ¹⁰. Que l'on cherche Porus ; 835

1. Cet hémistiche est une heureuse correction du poète ; car l'édition de 1666 portait :

Le font bientôt connaître.

Certes est une pure cheville.

2. L'habitude qu'avaient Racine et Boileau d'écrire le second vers avant le premier est cause que chez eux souvent le premier vers est assez faible.

3. Var. — Il sortait du combat, et, tout couvert de gloire (1666-72.)

4. Ce dernier vers est beau ; mais, répétons-le, on ne remarque guère dans *Alexandre* que des beautés de rhétorique.

5. Voir *Esther*, note du vers 716.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

7. C'est simplement pour la rime qu'Alexandre ne donne pas à Cléofile le titre de reine auquel elle a droit.

8. Luneau de Boisjermain remarque avec raison que cette expression n'est pas française.

9. Voir *Britannicus*, note du vers 1160.

10. Il est à remarquer qu'Alexandre ne paraît qu'au troisième acte, comme César dans le *Pompée* de Corneille ; et ce n'est qu'après avoir songé à des soins plus importants que tous deux s'occupent de leur amour. Seulement Alexandre y

Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus ¹.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, à Taxile.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une Reine aveuglée

Vous préfère d'un Roi la valeur déréglée ² ?

Mais ne le craignez point : son empire est à vous ;

D'une ingratitude ³ à ce prix fléchissez le courroux.

840

Maître de deux États, arbitre des siens mêmes,

Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur : prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.

Ne tardez point : allez où l'amour vous appelle ⁴ ;

845

arrive plus tôt que César, et, ce qui est malheureux, il ne répondra pas du tout au portrait que le poète nous en a tracé. — « Il paraît qu'il (*Racine*) a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre : en quoi il n'était pas possible de réussir ; car l'histoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du roman ; et faire un plus grand héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraisemblance..... Peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il (*Racine*) a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ça a été son dessein, il ne pouvait pas mieux réussir ; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourraient emporter sur lui comme Porus. Ce n'est pas qu'Éphestion n'en donne une belle idée ; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais quand il paraît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que par modestie il veuille paraître un simple homme chez les Indiens, dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un Dieu parmi les Perses. A parler sérieusement, je ne connais ici d'Alexandre que le seul nom : son génie, son humeur, ses qualités, ne me paraissent en aucun endroit. Je cherche dans un héros impétueux des mouvements extraordinaires qui me passionnent, et je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang-froid où je puis être. » (SAINT-EVREMOND, *Dissertation sur Alexandre*, t. II, p. 274-276.) — Alexandre ne paraît qu'au troisième acte, et Éphestion n'a paru qu'au second ; mais tous deux étaient annoncés dès le premier acte, conformément à ce précepte de Corneille (*Premier discours du poème dramatique*) qu'il faut « qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants, qui ne soit connu par le premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. »

1. Ce vers a du moins le mérite de préparer le dénouement dès l'entrée d'Alexandre. Luneau de Boisjerman remarque que c'est le mot d'Annibal après la bataille de Cannes : « Épargnez les vaincus. » — Voir *Andromaque*, note du vers 72.

2. C'est fini ; le héros macédonien entre dès à présent dans des subtilités langoureuses et des intrigues indignes de lui, d'où il ne se dégagera qu'au dénouement.

3. Voir *Mithridate*, note du vers 1028.

4. On lit dans la *Dissertation sur Alexandre*, de Saint-Evremond : « Il est.... ridicule d'occuper Porus de son seul amour sur le point d'un grand combat, qui allait décider pour lui de toutes choses : il ne l'est pas moins d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient ; on pourrait l'y faire entrer avec empressement pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller re-

Et couronnez vos feux d'une palme si belle ¹.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
 Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui ²?
 Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
 N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire? 850
 Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
 De mes propres lauriers mes amis couronnés,
 Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
 Font voir que je soupire après d'autres conquêtes ³.
 Je vous avais promis que l'effort de mon bras 855
 M'approcherait bientôt de vos divins appas ⁴;

voir Cléofile, lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, et à qui la victoire ne paraissait assez pleine que lorsqu'il avait ou détruit ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui rien faire gagner de l'autre. Il est aussi peu héros d'amour que de guerre : l'histoire se trouve défigurée, sans que le roman soit embelli : guerrier, dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur ; amant, dont la passion ne produit rien qui touche notre tendresse. » Louis Racine souscrivait absolument à ces critiques : « Quand il renvoie si promptement le frère pour rester seul avec la sœur, lorsqu'il dit des choses si galantes à cette sœur, qu'il vient chercher tandis que les armées combattent encore, et que lui-même, qui a trouvé dans Porus un rival digne de son estime, après l'avoir joint, n'y songe plus, parce qu'il a été séparé par un gros de soldats, on a raison de ne pas reconnaître Alexandre. »

1. « Cette métaphore ne serait-elle pas absolument saugrenue, si feu n'avait pas été absolument vidé de son sens ordinaire, s'il n'était pas devenu un synonyme indifférent d'amour et de tendresse? » (M. SARCET, *le Temps* du 7 juillet 1873, *Chronique théâtrale*.)

2. « Racine justifie l'amour d'Alexandre pour Cléofile par l'autorité de Justin, mais s'il peut en parler comme historien, je crains bien qu'il ne puisse pas le défendre comme poète tragique. La passion d'amour, qui du temps de Racine s'était si généralement emparée du théâtre, peut seule l'excuser d'en avoir fait usage avec tant de profusion. — En effet, je crois que si on représentait Alexandre sans amour, les spectateurs s'en accommoderaient mieux, quoique l'histoire fût en droit de s'en plaindre. Voir Alexandre attendri, soupirant, doucereux auprès d'une femme, il semble que cela ne s'accorde point avec la haute opinion que nous avons de ce héros; Alexandre n'est connu généralement que du côté de la grandeur d'âme, de la magnanimité et du courage, et le faible de la passion d'amour paraît toujours en défigurer le caractère. » (RICCOBONI, *de la Réformation du Théâtre*, p. 256-257.) — Mais qu'eût dit Louis XIV, si Alexandre n'avait pas été amoureux, lui qui ne pouvait encore avoir que ce point de ressemblance avec Alexandre? Il est triste cependant qu'Alexandre ne vienne en scène que pour servir l'amour de Taxile, et acheter ainsi les complaisances de sa sœur.

3. Toujours le même jeu de mots : c'est la monotonie dans le mauvais goût.

4. Ces vers détestables sont imités du *Pompée* de Corneille (IV, III), où César dit à Cléopâtre :

C'était pour acquérir un droit si précieux (*celui de vous servir*)
 Que combattait partout mon bras ambitieux

Mais dans ce même temps souvenez-vous, Madame,
 Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
 Je suis venu : l'amour a combattu pour moi ¹ ;
 La Victoire elle-même a dégagé ma foi ² ; 860
 Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
 Votre cœur l'a promis : voudra-t-il s'en défendre ?
 Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
 A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ³ ?

CLÉOFILÉ.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible 865
 Garde seul contre vous le titre d'invincible ⁴ ;
 Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
 Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus :
 Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages ⁵ ;
 Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ; 870
 Et, quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour
 Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour ⁶.

Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
 Plus, pour le conserver que pour vaincre Pompée.
 Je l'ai vaincu, Princesse ; et le dieu des combats
 M'y favorisait moins que vos divins appas.

Pour *appas*, voir *Mithridate*, note du vers 68 f.

1. Alexandre ne fait ici que résumer le discours de César à Cléopâtre (*Pompée*, IV, m) : *Vos divins appas*

...conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage ;
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer...
 M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.

2. *Dégager sa foi*, c'est : reprendre ce que l'on avait donné comme gage de sa foi, c'est-à-dire : tenir sa parole ; c'est ainsi que Corneille a dit dans *Cinna* (III, v) :

Qu'il achève et dégage sa foi,
 Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

Dégager la foi de quelqu'un, c'est ici lui permettre de tenir sa parole.

3. On ne sait ce qu'il faut plus admirer dans ce couplet, ou le manque de goût d'Alexandre, ou son manque de modestie.

4. Racine se souvient ici de deux vers placés par Rotrou dans son *Antigone* (II, m) :

Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,
 Conservez contre moi le titre d'invincible.

5. Tournure elliptique : l'action d'avoir dompté les Indiens est un de ses moindres ouvrages.

6. Cléofile parle encore ici sur le même ton que Cléopâtre à César dans le *Pompée* de Corneille (IV, m) :

Je sais ce que je dois au souverain bonheur
 Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur.
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes :
 Je sais ce que je suis ; je sais ce que vous êtes.
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;
 Le sceptre que je porte est un de vos présents ;
 Vous m'avez, par deux fois, rendu le diadème :
 J'avoue, après cela, Seigneur, que je vous aime,

Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes¹
 Me troublent bien souvent par de justes alarmes².
 Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur, 875
 Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
 Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
 Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
 On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :
 La gloire fit toujours vos transports les plus doux³ ; 880
 Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
 La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire⁴.

ALEXANDRE.

Que vous connaissez mal les violents desirs⁵
 D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs⁶ !
 J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée, 885
 Mon cœur ne soupirait que pour la renommée ;
 Les peuples et les Rois, devenus mes sujets,
 Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets⁷.
 Les beautés de la Perse à mes yeux présentées⁸,
 Aussi bien que ses Rois, ont paru surmontées⁹. 890
 Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
 N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits ;
 Amoureux de la gloire¹⁰, et partout invincible,
 Il mettait son bonheur à paraître insensible.
 Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans¹¹, 895

Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
 Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.

Mais ici s'arrête la ressemblance entre la scène de *Pompée* et celle d'*Alexandre*. Cléopâtre va craindre que Rome ne permette pas à César d'épouser une reine; Cléophile, que l'amour d'*Alexandre* pour elle ne soit qu'un caprice.

1. Voir *Bajazet*, note du vers 138.

2. Voir *Esther*, note du vers 297.

3. Pour *transports*, voir *Britannicus*, note du vers 1515. — Photin, parlant de César, exprimait la même pensée dans le *Pompée* de Corneille (II, IV) :

L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur,
 Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.

Racine aurait dû méditer cette vérité, avant de construire sa tragédie.

4. Ces minauderies sont bien loin du style de la véritable tragédie; l'excuse de Racine, c'est qu'après *Alexandre* il n'y reviendra plus.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

6. Il est à remarquer que la réponse d'*Alexandre* commencera par les mêmes mots qui terminent le discours de Cléophile.

7. Latinisme; la construction ordinaire serait : des objets assez dignes de mes vœux ; mais Racine prend à dans le sens de la préposition latine *ad*.

8. Racine avait écrit d'abord :

Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées.

9. *Alexandre* est resté insensible à leurs attraits ; inutile d'ajouter qu'il ment.

10. Voir la note du vers 797.

11. Ces antithèses ridicules et faciles ont fait fureur.

Ont produit sur mon cœur des effets différents !
 Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
 Il vient avec plaisir avouer sa défaite :
 Heureux si, votre cœur se laissant émouvoir¹,
 Vos beaux yeux à leur tour avouaient leur pouvoir² ! 900
 Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire³ ?
 Toujours de mes exploits me reprocher la gloire,
 Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris⁴
 Ne devaient arrêter que de faibles esprits ?
 Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre 905
 Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
 Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
 Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
 J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
 Des peuples inconnus au reste de la terre, 910
 Et vous faire dresser des autels en des lieux
 Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux⁵.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînez la victoire captive ;
 Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive⁶.
 Tant d'États, tant de mers qui vont nous désunir⁷, 915
 M'effaceront bientôt de votre souvenir.
 Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
 Achever quelque jour la conquête du monde ;
 Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
 Et la terre en tremblant se taire devant vous⁸, 920
 Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse,
 Au fond de ses États vous regrette sans cesse,
 Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
 Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux⁹ ?

1. Nouvel exemple d'ablatif absolu.

2. Dans ces vers, où le poète joue sur le mot *avouer*, ce n'est pas l'esprit qui manque, c'est le goût.

3. Var. — Veulent-ils donc toujours douter de leur victoire ? (1666-72.)

4. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

5. Que des hommes ordinaires, dont le courage n'enflamme point l'âme.

6. Racine s'est dit qu'Alexandre, puisqu'il se faisait élever des autels, pouvait bien en offrir aussi à Cléofile ; chacun donne à celle qu'il aime ce qu'il peut : Thomas Diafoirus offre à Angélique le spectacle de la dissection d'une femme ; Alexandre, comme Céladon, offre un temple à sa maîtresse.

7. C'est-à-dire : je doute que vous y portiez mon souvenir.

8. Ce mot s'emploie plus fréquemment au figuré.

9. Voir *l'Épître au Roi*, p. 161, note 5.

Si Cléofile savait combien peu elle nous intéresse, elle se hâterait de s'en aller.

ALEXANDRE.

Hé quoi ? vous croyez donc qu'à moi-même barbare 925
 J'abandonne en ces lieux¹ une beauté si rare ?
 Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
 Au trône de l'Asie où je vous veux placer² ?

CLÉOFILÉ.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère³.

ALEXANDRE.

Ah ! s'il disposait seul du bonheur que j'espère, 930
 Tout l'empire de l'Inde, asservi⁴ sous ses lois,
 Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILÉ.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
 Apaisez seulement une Reine offensée ;
 Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui, 935
 Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui⁵.

ALEXANDRE.

Porus était sans doute un rival magnanime⁶ :
 Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
 Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint ;
 Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point⁷ : 940
 Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
 Allait entre nous deux finir notre querelle⁸,
 Lorsqu'un gros de soldats⁹, se jetant entre nous,
 Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups¹⁰.

1. Voir *Esther*, note du vers 908.

2. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

3. Nous voilà bien loin du style de la tragédie ; cette reine parle comme Camille à la fin du premier acte d'*Horace*, comme Lucrèce dans la dernière scène du *Menteur* :

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 1123.

5. Cléopâtre avait meilleure grâce dans le *Pompée* de Corneille (IV, v) à implorer César pour son frère. Grâce à l'intervention de Cléofilé, nous verrons, à l'acte suivant, Alexandre remplir auprès d'Axiane le rôle peu digne qu'au second acte Éphestion a rempli auprès de Cléofilé.

6. Cet éloge de Porus relève un peu Alexandre ; mais on ne sait trop pourquoi cet éloge arrive ici, et c'est étrangement répondre à la prière de Cléofilé.

7. Ce vers est beau dans la bouche d'Alexandre.

8. Racine aime à prendre comme sujet de sa phrase un substantif abstrait qui remplace et désigne une personne ; cette fois il n'a pas été heureux dans le choix de ce substantif.

9. Voir *Mithridate*, note du vers 1439.

10. Ce dernier trait est d'un poète ; mais il ne suffit pas à racheter la faiblesse de cette scène. — Rien n'est plus bizarre que de voir Alexandre, au lieu de continuer à chercher Porus, s'en venir tranquillement conter fleurette à Cléofilé.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION¹.

ALEXANDRE.

Eh bien ! ramène-t-on ce Prince téméraire ? 945

ÉPHESTION.

On le cherche partout ; mais, quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépasDérobe ce captif au soin² de vos soldats.Mais un reste des siens, entourés dans leur fuite³,

Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite, 950

A nous vendre leur mort semblent se préparer⁴.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer⁵.

Madame, allons fléchir une fière Princesse,

Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse⁶ ;

Et puisque mon repos doit dépendre du sien, 955

Achevons son bonheur pour établir⁷ le mien.

1. Éphestion ne jouera plus dans la tragédie qu'un rôle de comparse ; ce petit récit et celui de la mort de Taxile au dénouement sont placés dans sa bouche uniquement pour éviter au poète d'amener en scène deux soldats ou deux capitaines.

2. Aux recherches.

3. Var. — Mais un reste des siens, ralliés de leur fuite,
A du soldat vainqueur arrêté la poursuite (1666 et 72).

4. Var. — Leurs bras à quelque effort semble se préparer.

ALEXANDRE.

Observez leur dessein sans les désespérer. (1666.)

Var. — Leur bras à quelque effort semble se préparer.

ALEXANDRE

Qu'on ne leur laisse point le temps de respirer. (1672.)

Var. — A lui vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE

5. Désarmez les vaincus sans les désespérer. (1676.)

Sans les désespérer, c'est-à-dire : sans les réduire au désespoir, à ne plus chercher de salut que dans la mort.

6. Racine a cru sans doute nous faire admirer beaucoup son Alexandre, en lui faisant attacher si peu d'importance à ce combat, d'où dépend l'empire de l'Inde. La vérité est qu'Alexandre, ne songeant dans un pareil moment qu'à fléchir pour Taxile les beaux yeux d'Axiane, afin de fléchir pour lui-même les beaux yeux de Cléofile, est profondément ridicule.

7. Fonder, assurer ; comme dans *Athalie* (I, 1) :

Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AXIANE, seule.

N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ¹ ?
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs ² ? 960
D'un odieux amant sans cesse poursuivie ³,
On prétend malgré moi m'attacher à la vie :
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas ⁴.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre. 965
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre.
On te découvrirait au bruit de tes efforts ⁵ ;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas ! en me quittant, ton ardeur redoublée ⁶
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée, 970
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur ⁷,

1. Sans doute Axiane veut dire que, si elle n'avait pas poussé Porus à la guerre, elle n'aurait pas contribué à la gloire de son vainqueur. Et cependant, au premier acte, elle a semblé un moment vouloir l'écartier du combat.

2. Luneau de Boisjermain déclare doctoralement que l'on ne s'entretient qu'avec des personnes. — « *Arecque*, de trois syllabes, n'est plus que dans ce seul endroit de Racine ; car il l'a corrigé partout ailleurs où ses premières éditions nous apprennent qu'il l'avait employé. » (D'OLIVET.) Ajoutons que le poète ne s'en était servi que dans ses deux premières tragédies.

3. Tournure latine ; ce participe se rapporte, non pas au sujet, mais au régime du vers suivant.

4. Axiane parle comme l'Aria de Pline le Jeune (III, XVI) : « *Nihil agitis, inquit ; potestis enim efficere ut male moriar ; ne moriar, non potestis.* »

5. Ce vers embarrassé signifie : on te reconnaîtrait aux efforts de ton bras.

6. Cet adjectif ressemble un peu à une cheville.

7. Ainsi donc l'ardeur et la langueur se partagent Porus ; il était impossible à Racine d'écrire quelque chose de plus mauvais. Le poète reprendra dans *Phèdre* (II, 1) le mot *langueur* ; mais il en fera un emploi beaucoup plus heureux :

Ses yeux, qui vainement voulaient vous éviter,
Déjà pleins de langueur ne pouvaient vous quitter.

Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur ¹ ;
 Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes ²,
 Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes ³.
 Et pourquoi te cachais-je avec tant de détours ⁴ 975
 Un secret si fatal au repos de tes jours ?
 Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance ⁵,
 Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence !
 Combien de fois, sensible à tes ardens desirs ⁶,
 M'est-il en ta présence échappé des soupirs ! 980
 Mais je voulais encor douter de ta victoire ;
 J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire ⁷ :
 Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand Roi,
 Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi ⁸.
 J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire : 985
 Je te l'ai dit cent fois ; mais je devais te dire
 Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois ⁹.
 J'appris à la connaître en voyant tes exploits ;
 Et, de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
 En un autre que toi je l'aurais moins aimée ¹⁰. 990
 Mais que sert de pousser des soupirs superflus ¹¹,
 Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus ¹² ?
 Il est temps que mon âme, au tombeau descendue ¹³,
 Te jure une amitié ¹⁴ si longtemps attendue ;
 Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi, 995
 Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.

1. Ce langage est plein de vraisemblance sur les lèvres d'Axiane et de Porus !

2. Racine trouvait sans doute que ce trait devait grandir Porus à nos yeux. Le *que* par lequel commence ce vers ne se rapporte plus à *demandaient*, mais à *disaient*, *affirmaient*, qui est sous-entendu.

3. Voir *Esther*, note du vers 297.

4. Voir *Britannicus*, note du vers 697.

5. Racine dira encore avec le même sens dans *Bajazet* (I, 1) :

C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
 Il se rend accessible à tous les janissaires.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

7. Ce vers entortillé signifie : je me figurais soupirer pour la gloire.

8. Tout cela nous intéresse aussi peu que possible.

9. C'est-à-dire : c'est pour toi seul que j'aimai la gloire.

10. Le commencement de ce vers présente un rapprochement désagréable de syllabes sourdes.

11. Le vers suivant rend cette épithète inutile.

12. Décidément Axiane croit que Porus est mort ; alors nous trouvons que ses regrets s'expriment bien froidement.

13. Expression bizarre, puisque l'âme n'entre pas au tombeau ; et si Racine prend le mot *âme* dans le sens de *vie*, l'expression n'en est pas plus juste.

14. Le mot *amitié* est pris ici dans un sens bien voisin du mot *amour*.

Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre ¹
 Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
 Je sais qu'il se dispose à me venir parler ²,
 Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler. 1000
 Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
 A sa fausse douceur servira de trophée.
 Qu'il vienne : il me verra, toujours digne de toi,
 Mourir en Reine, ainsi que tu mourus en Roi ³.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE ⁴.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, hé bien ! trouvez-vous quelques charmes 1005
 A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
 Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis ⁵,
 La triste liberté de pleurer mes ennuis ⁶ ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
 Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime. 1010
 Je fus son ennemi ; mais je ne l'étais pas
 Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
 Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître ⁷,
 L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître ;

1. On trouvera dans *Andromaque* (III, VIII) un autre exemple de cette construction : un indicatif présent suivi de l'imparfait du subjonctif :

Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent,
 Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux, etc.,

Voir la *Thébaïde*, *Préface*, p. 25, note 5.

2. Alexandre, qui connaît l'étiquette, ne serait pas venu visiter Axiane sans lui avoir fait d'abord demander une audience.

3. Axiane ne manque pas d'énergie, mais elle manque un peu d'émotion, et voilà pourquoi son malheur ne nous en donne pas. « Le monologue d'Axiane est long et froid. En général, le monologue ne doit être que l'expression d'un cœur combattu par deux passions opposées, ou déchiré par une situation violente. Alors, tout ce qu'on dit doit être tourné en sentiments, et non en réflexions. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. « Axiane est dans le camp de Taxile, cet odieux amant dont elle est poursuivie, et dont elle se plaint. Alexandre vient l'y trouver. D'où viennent-ils ? et où vont-ils après leur entretien ? » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Il est probable qu'Alexandre arrive avec une escorte ; après un premier échange de saluts, il congédie son escorte, et c'est après un second échange de saluts qu'Axiane lui adresse la parole.

5. Racine a repris cet hémistiche dans *Iphigénie* (v. 1188).

6. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

7. Voir la note du vers 518.

Entre les plus grands Rois il se fit remarquer¹.
Je savais...

4013

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater² ?
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

4020

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus; mais, quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire³.
J'avouerais que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats⁴,
Et qu'au seul nom d'un Roi jusqu'alors invincible
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible⁵.
Tandis que je croyais, par mes combats divers,
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue⁶
Tenir la Renommée entre nous suspendue⁷;
Et voyant de son bras voler partout l'effroi⁸,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi⁹.
Lassé de voir des Rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit¹⁰ de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager¹¹;

4025

4030

4035

1. Cette oraison funèbre de Porus et les reproches inutiles d'Axiane à Alexandre rendent cette scène on ne peut plus languissante. Si véritablement Porus est mort, l'intrigue se réduit à ceci : Axiane épousera-t-elle Taxile, ou ne l'épousera-t-elle pas ? Qu'elle l'épouse ou le refuse, il nous importe peu, et nous souffrons de voir le vainqueur du monde y attacher tant d'importance.

2. Voir *Esther*, note du vers 716.

3. Voilà le germe de l'admirable vers de *Mithridate* (III, 1) :

Montrer aux nations Mithridate détruit.

Voir *Iphigénie*, note du vers 501.

5. C'est-à-dire : je ressentis un violent désir d'accomplir de nouveaux exploits.

6. Latinisme; on dirait en latin : *vulgata virtus*.

7. L'image est assez belle; la Renommée s'arrête dans son vol et plane indécise au-dessus des deux héros, ne sachant encore duquel elle doit aller plutôt divulguer les exploits.

8. Luncau de Boisjermain a été effrayé de la hardiesse lyrique de cette tournure, que tout le monde admirerait aujourd'hui.

9. « Itaque Alexander, contemplatus et regem et agmen Indorum : « Tandem, inquit, par animo meo periculum video, cum bestiis simul et cum egregiis viris res est. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

10. La réputation, la renommée.

11. « Nec sane quidquam ingenium ejus solidius aut constantius habuit, quam admirationem verè laudis et gloriæ : simplicius tamen famam æstimabat in hoste, quam in eive : quippe a suis credebat magnitudinem suam destrui posse ; eandem clariorē fore, quo majores fuissent, quos ipse vicisset. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

Je suis venu chercher la gloire et le danger ¹.
 Son courage, Madame, a passé ² mon attente.
 La victoire, à me suivre autrefois si constante ³,
 M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers ⁴.
 Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers. 1040
 Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
 Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
 Qu'une chute si belle élève sa vertu ⁵,
 Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu ⁶.

A X I A N E.

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie 1045
 Lui fit abandonner tout le soin de sa vie,
 Puisque de toutes parts trahi, persécuté ⁷,
 Contre tant d'ennemis il s'est précipité.

1. Alexandre, qui a lu Corneille, se souvient du fameux vers du *Cid* :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Dans la tragédie de l'abbé Boyer (III, 1,) c'est Porus lui-même qui dit :

Autrefois, au seul bruit de ses grandes merveilles,
 Quand le nom d'Alexandre eut frappé mes oreilles,
 Avec le même effet je sentis dans mon cœur
 Allumer le desir d'attaquer ce vainqueur.
 Quand j'appris qu'il venait fondre sur cette terre,
 Mon âme avecque joie embrassa cette guerre,
 Et me voir prévenu par ce fameux vainqueur
 Est le seul déplaisir qui troubla ce bonheur.

2. *Passer* est ici synonyme de *dépasser*, *surpasser*, comme dans ce vers de *Phèdre* (IV, vi) :

Le crime de la sœur passe celui des frères.

3. Corneille a également fait suivre cet adjectif d'un infinitif dans *l'Imitation*, (I, II) :

Ah ! si tu le voyais, tu serais plus constant
 A courir sans relâche au bonheur qui t'attend.

4. « *Magnum belluæ injecere terrorem; insolitusque stridor non equos modo, tam pavidum ad omnia animal, sed viros quoque ordinesque turbaverat. Jam fugæ circumspiciebant locum paullo ante victores.* » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.) — Voir la note du vers 128.

5. *Une chute qui élève*; cette antithèse nous paraît un peu forcée. — Voir *Mithridate*, note du vers 569.

6. « *Sed ne sic quidem parum felix sum, secundus tibi* », dit Porus dans *Quinte-Curce* (VIII, XIV). — Ces paroles d'Alexandre sont assez belles; mais elles perdent de leur prix, lorsqu'on songe au but intéressé dans lequel Alexandre les prononce. — Boyer avait placé des paroles analogues dans la bouche de Porus (V, IV) :

Ma perte en cet état vaut mieux qu'une victoire.
 Et bien que je me voie à les pieds abattu,
 Je suis trop glorieux de l'avoir combattu.
 Alexandre, dont l'âme est toute généreuse
 A rendu par son bras ma défaite orgueilleuse.

7. Ce mot nous paraît amené pour la rime.

Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
 Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière ¹ 1050
 Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
 Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu ²,
 Et, loin de remporter une gloire parfaite,
 D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
 Triompez ; mais sachez que Taxile en son cœur 1055
 Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur,
 Que le traître se flatte, avec quelque justice,
 Que vous n'avez vaincu que par son artifice ³ ;
 Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
 De le voir partager cette gloire avec vous. 1060

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire :
 Jamais on ne m'a vu dérober la victoire ⁴,
 Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
 Tromper mes ennemis ⁵, au lieu de les dompter.

1. Voir la *Thébaïde*, note du vers 141.

2. Axiane, résolue à mourir, ne craint pas de le prendre de haut avec le vainqueur ; elle ne lui dit pas, comme Cornélie à César dans le *Pompée* de Corneille (III, v) :

Le destin, que dans tes fers je brave,
 M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;

mais elle le lui prouve.

3. Il est certain qu'Axiané a beau jeu, et peut dire, avec quelque justice, que, sans la défection de Taxile, Alexandre n'aurait peut-être pas eu si facilement raison de Porus.

4. C'est la célèbre réponse que, au dire de Plutarque (*Vie d'Alexandre*, XXXI), fit un jour le héros macédonien : « Οὐ κλέπτω τὴν νίκην. » Racine avait écrit en regard dans son Plutarque : « Alexandre ne dérobaît point la victoire. » Cette noble parole avait été déjà reprise par Alexandre Hardy dans sa *Mort de Daire* (I, II), alors que le conquérant s'indigne contre Parménion, qui lui propose d'attaquer Daire par ruse :

ALEXANDRE.

N'advienne que jamais Alexandre vainqueur
 Dérobe la victoire, acte d'un lâche cœur,
 Qu'autrement qu'en l'on sa vaillance procède ;
 La fraude présuppose une crainte, qui cède ;
 Je veux que le Soleil témoigne à l'Univers
 Qu'à la forte vertu tous chemins sont ouverts ;
 Je veux que l'ennemi ne trouve cause aucune
 Dessus quoy rejeter son suprême infortune,
 Dessus quoy renouer tel espoir qui seroit
 Que la guerre d'un siècle éteinte ne seroit,
 Je ne veux l'Orient subjugué en ténèbres,
 Tache ignominieuse à mes exploits célèbres,
 Chez qui toujours l'honneur tiendra mesme compas,
 Au moins tant que Cloton les borne du trespass.

5. « Quem (*Alexandrum*) sciret, gloriæ militantem, nihil magis quam famam timere perfidiæ. » (QUINTE-CURCE, VIII, XII.)

Quoique partout, ce semble¹, accablé sous le nombre, 1065
 Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
 Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
 Et le jour a partout éclairé mes combats².
 Il est vrai que je plains le sort de vos provinces³ :
 J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes⁴ ; 1070
 Mais s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux,
 Je les aurais sauvés ou combattus tous deux⁵.
 Oui, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible⁶.
 Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
 Ne tient-il qu'à jeter tant de Rois dans les fers⁷, 1075
 Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
 Et que vous aient fait tant de villes captives,
 Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?
 Qu'ai-je fait, pour venir⁸ accabler en ces lieux⁹
 Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux¹⁰ ? 1080
 A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
 Avons-nous soulevé des nations entières,
 Et contre votre gloire excité leur courroux ?
 Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux.

1. Outre que *ce semble* est du style de la conversation, il est absolument inutile.

2. « Cette réponse est digne d'Alexandre, et les vers sont dignes de Racine. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

3. Var. — Il est vrai que j'ai plaint le sort de vos provinces. (1666-76.)

4. Voir la note du vers 14. — *Prévenir* signifie ici *empêcher, détourner*, comme dans cette phrase de Fénelon (*Télémaque*, XVI) : « Cependant Adraste prévenait toutes les entreprises des alliés. »

5. L'intrépide Alexandre aurait préféré avoir deux ennemis à combattre ; mais, prenant l'intérêt des princes indiens malgré eux-mêmes, il les aurait voulu sauver tous deux.

6. Du moment qu'Alexandre a vaincu Porus, Axiane est en effet disposée à le croire invincible.

7. Dans ce vers un peu obscur, *ne tient-il qu'à* signifie sans doute : *suffit-il de* ; c'est-à-dire : parce que vous avez le pouvoir de jeter tant de rois dans les fers, êtes-vous en droit d'en user ? On peut rapprocher de ce vers le passage suivant de La Fontaine (*Fables*, IV, xx) :

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure (dans votre trésor).

A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

8. Pour que vous veniez. D'ordinaire, cette tournure ne s'emploie que lorsque l'infinifit se rapporte au sujet de la phrase : « J'attendais, pour sortir, que la pluie eût cessé de tomber. » Cependant Racine s'est encore servi de cette tournure dans la *Première Préface d'Andromaque* : « Le public m'a été trop favorable pour m'embarasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes. »

9. Voir *Esther*, note du vers 908.

10. C'est-à-dire : que seul j'ai pu aimer.

Contents ¹ de nos États, et charmés l'un de l'autre, 1085
 Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre ².
 Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
 Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur ³.
 Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime ⁴,
 Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime, 1090
 Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
 D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ⁵ ?
 Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
 Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame,
 Vous voulez que, saisi d'un indigne ⁶ courroux, 1095
 En reproches honteux j'éclate contre vous ⁷.
 Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
 Donnera quelque atteinte à sa gloire passée ⁸ ;
 Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
 Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé ⁹. 1100
 Mon âme, malgré vous à vous plaindre engagée,
 Respecte le malheur où vous êtes plongée ¹⁰.
 C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
 Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux ¹¹.
 Sans lui vous avoûriez que le sang et les larmes 1105
 N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes :
 Vous verriez...

1. Voir *Iphigénie*, note du vers 1479.

2. Rien ne nous avait avertis jusqu'ici de cette douceur idyllique des amours de Porus et d'Axiane.

3. C'est déjà fait.

4. On ne peut pas dire qu'un sang soit magnanime.

5. Ces deux vers sont ridicules, et les suivants s'y rattachent mal : si Alexandre se sent bien malheureux, il n'est pas un tyran farouche de tragédie, que rien ne touche.

6. Indigne de moi.

7. Voltaire a emprunté ce vers à Racine pour sa *Zaïre* (IV, II) :

Vous ne m'entendez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux éclater contre vous.

8. La démentira.

9. Il est impossible de s'exprimer plus galamment qu'Alexandre. Mais comme la terreur tragique est loin de la scène !

10. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

11. Ces deux vers sont détestables : qu'est-ce qu'un trouble qui ferme les yeux d'Axiane pour se mettre en leur place, et ne regarder en Alexandre qu'un tyran odieux ? Racine, dans son *Alexandre*, s'efforce, à la manière de Corneille, de dire les choses les plus simples avec une élégance compliquée et obscure. A partir d'*Andronaque*, il cherchera au contraire la véritable élégance dans une simplicité correcte et sobre.

AXIANE.

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir,
 Ces vertus, dont l'éclat aigrir mon désespoir ¹ ?
 N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
 Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ² ? 1110
 Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus ³
 Se plaier sous le joug et vanter vos vertus ⁴,
 Et disputer enfin, par une aveugle envie ⁵,
 A vos propres sujets le soin de votre vie ?
 Mais que sert à ce cœur que vous persécutez 1115
 De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
 Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
 Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
 Tant de Rois par vos soins vengés ou secourus,
 Tant de peuples contents me rendent-ils Porus ? 1120
 Non, Seigneur : je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
 D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même ⁶,
 Que l'univers entier m'en impose la loi,
 Et que personne enfin ne vous hait avec moi ⁷.

1. C'est sur le même ton que Cornélie s'écrie en présence de César dans le *Pompée* de Corneille (III, v) :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Pour aigrir, voir *Esther*, note du vers 836.

2. Ces vers entortillés signifient : Ne vous ai-je pas toujours vu modéré dans la victoire ? — « Equidem moderationis meæ certissimum indicium est, quod ne victis quidem impero..... Non est diuturna possessio, in quam gladio inducimur : beneficiorum gratia sempiterna est. Si habere Asiam, non transire volumus, cum his communicanda est nostra clementia : horum fides stabile et æternum faciet imperium. » (QUINTE-CURCE, VIII, VIII.)

3. Voir la note du vers 244.

4. « At enim Persæ, quos vicimus, in magno honore sunt apud me..... Itaque militans vobiscum, pro imperio vestro sanguinem fundit, qui superbe habiti etiam rebellassent. » (QUINTE-CURCE, VIII, VIII.)

5. Hémistiche obscur, et placé là pour la rime.

6. Cornélie disait à César dans le *Pompée* de Corneille (V, iv) :

Tu vois que la vertu, qu'en vain on veut trahir,
 Me force de priser ce que je dois haïr.

7. Ce couplet est beau, et, de plus, il a le mérite de mieux préparer la conversion d'Axiane, au dénouement, que Corneille n'a préparé dans *Cinna* celle d'Émilie. — Luneau de Boisjermain remarque que « Pompée, dans Corneille, tient à Scrtorius un langage à peu près semblable :

Eh ! votre empire en est d'autant plus dangereux
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire ;
 Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
 Et que la liberté trouvera peu de jour
 A détruire un pouvoir que fait regner l'amour.

(III, II.)

ALEXANDRE.

J'excuse les transports¹ d'une amitié² si tendre. 1125
 Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
 Si la commune voix³ ne m'a point abusé,
 Porus d'aucun regard ne fut favorisé⁴.
 Entre Taxile et lui votre cœur en balance⁵,
 Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence; 1130
 Et, lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
 Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui⁶?
 Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
 Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle⁷?
 Ne vous accablez point d'inutiles douleurs: 1135
 Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
 Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
 Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire;

1. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

2. Voir *Athalie*, note du vers 717.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 1742.

4. Nous avons déjà remarqué que cela n'était pas vrai; mais il est dans le rôle d'Alexandre de paraître le eroire. Toute la fin de cette scène, dans laquelle Alexandre va simplement appuyer la déclaration et la demande de Taxile, est indigne de ce héros et du théâtre tragique.

5. En suspens; comme dans ces vers de Corneille (*Horace*, II, III) :

Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance.

6. A décider; comme dans *Iphigénie* (I, III) :

Gardez-vous de réduire un peuple furieux.
 Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.

Ce que dit Alexandre n'est pas conforme à la vérité; mais quand Axiane aurait tenu la conduite qu'il lui prête, elle eût été fidèle à cette discrétion que l'auteur de l'*Astrée* loue dans ses bergères: Diane aime Sylvandre, le berger inconnu, et cependant voilà, en présence de son corps inanimé, les premières paroles qu'elle prononce: «Après s'être bien essuyé les yeux, et se faisant un très-grand effort, elle s'approcha de Phillis, et lui dit à l'oreille: «Je vous supplie, ma sœur, cherchez à son bras le brasselet que vous savez, afin que, quand on le dépouillera, quelqu'un ne le trouve» (IV, 253). Sylvandre n'était pas mort, naturellement; mais, plus tard, un oracle le condamne à périr sur un bûcher; c'est seulement alors, quand le cortège funèbre passe devant sa demeure, que Diane se départ de sa retenue: «Toute en furie, elle se jeta en bas du lit, et courant aux fenêtres: «Où vas-tu, mon Sylvandre, s'écria-t-elle, où vas-tu, mon Berger? Est-ce donc aujourd'hui le jour qui me doit ôter l'espérance de te voir et de te posséder jamais?» (V, 915.) Lorsque Diane pousse ce cri, elle est, comme Axiane, résolue à mourir; Sylvandre sauvé, elle reprendra sa discrétion première. Nous avons vu qu'Axiane, en face de Porus, était moins réservée que Diane; mais elle cachait non moins soigneusement son secret aux autres yeux.

7. Le rapprochement de ces deux mots *cendre* et *brûler* est bien malheureux.

Et, redonnant ¹ le calme à vos sens désolés,
 Rassurez vos États par sa chute ébranlés. 1140
 Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un maître.
 Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoi ? le traître ² !

ALEXANDRE.

Hé ! de grâce, prenez des sentiments plus doux :
 Aucune trahison ne le souille envers vous.
 Maître de ses États, il a pu se résoudre ³ 1145
 A se mettre avec eux à couvert de la foudre ⁴.
 Ni serment ni devoir ne l'avaient engagé
 A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé ⁵.
 Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
 S'intéresse au bonheur d'un Prince qui vous aime ⁶. 1150
 Songez que, réunis par un si juste choix,
 L'Inde ⁷ et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois ;
 Que pour vos intérêts tout me sera facile ⁸,
 Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
 Il vient. Je ne veux point contraindre ⁹ ses soupirs ; 1155
 Je le laisse lui-même expliquer ses desirs ¹⁰.
 Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude ¹¹.
 L'entretien des amants cherche la solitude ¹² :
 Je ne vous trouble point.

1. Ce mot ne s'emploie guère que dans le style familier. — On trouve dans *Athalie* un vers qui rappelle beaucoup celui-ci (II, III) :

A vos sens agités venez rendre la paix.

2. C'est à la fois un cri de dégoût pour le nom qui lui est prononcé, et d'étonnement : Axiane ne peut croire qu'Alexandre ose lui proposer Taxile.

3. Il ne faut pas donner à *se résoudre* le sens de *se résigner*, mais simplement celui de *se décider*.

4. Voir la note du vers 170.

5. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

6. C'est ce qu'Alexandre lui-même devait avoir la dignité de ne pas dire. « Les amours d'Alexandre pour Cléofile, et de Porus pour Axiane, sont le principal vice de la pièce; la scène où ce défaut frappe davantage est celle-ci: le vainqueur de l'Inde n'y paraît être que le médiateur d'une petite intrigue. à peine digne de la comédie. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Voir la note du vers 518.

8. Vers faible,

9. Gêner; comme dans *Iphigénie* (II, 1) :

Ne les contraindons point, Doris, retirons-nous.

10. Voir *Britannicus*, notes des vers 548 et 385.

11. Mot assez rarement employé dans le style noble pour *dur*, *fâcheux*, *pénible*; Racine écrira encore dans *Bérénice* (II, v) :

Ah ! qu'il m'explique un silence si rude !

12. *L'entretien des amants*, exemple de singulier poétique. « Alexandre, dit

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant Roi ¹,
 Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi ². 1160
 On veut en ta faveur combattre ma colère ;
 On dit que tes desirs ³ n'aspirent qu'à me plaire,
 Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
 On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
 Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ⁴? 1165
 Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
 Es-tu prêt?..

TAXILE.

Ah ! Madame, éprouvez seulement ⁵
 Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
 Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
 Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même ⁶, 1170
 Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits ⁷,

Luneau de Boisjermain, froidement amoureux, est déjà ridicule ; mais il le paraît bien plus encore, lorsqu'en confident discret il se retire pour ne point troubler *l'entretien* de Taxile et d'Axiane. » Ne peut-on pas voir dans ce vers un ordre donné par Alexandre à Axiane ? Ne peut-on pas dire que, sous cette forme discrète et polie, le vainqueur fait entendre à la reine captive ses volontés absolues ? — C'est la seule interprétation qui ne rende pas ces vers ridicules.

1. Cette ironie est préparée par les paroles d'Alexandre :

Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un maître.
 Plus ardent que jamais, Taxile....

2. « Cette scène, dit Luneau de Boisjermain, par la situation, par la manière dont elle est traitée, ressemble beaucoup à une scène de Corneille, où Viriathe dit à Perpenna, dans *Sertorius* (II, IV) :

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit.
 Par où prétendez-vous mériter une Reine ?
 A quel titre lui plaire ? Et par quel charme un jour
 Obliger la couronne à payer son amour ? »

3. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

4. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

5. *Seulement* ne se rapporte pas à *éprouvez*, mais à *un espoir si charmant*.

6. Nous sommes loin de l'héroïque réponse d'Émilie à Maxime dans le *Cinna* de Corneille (IV, v) :

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir.

7. Voir *Britannicus*, note du vers 548.

Et haïr Alexandre autant que je le hais ;
 Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ¹ ;
 Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
 Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi, 1175
 Et juge qui des deux était digne de moi.
 Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence ²,
 D'un esclave et d'un Roi faisait la différence ³.
 Je l'aimai, je l'adore ; et puisqu'un sort jaloux
 Lui défend de jouir d'un spectacle si doux ⁴, 1180
 C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire ⁵ :
 Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
 Toujours tu me verras, au fort de mon ennui ⁶,
 Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée ⁷ ? 1185
 L'image de Porus n'en peut être effacée.
 Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas,
 Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
 Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime ⁸ :
 Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime. 1190
 L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
 Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
 Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite ⁹.

1. Voir *Esther*, note du vers 297.

2. *Douteux* est pris ici pour *incertain*. Corneille avait employé ce mot avec le même sens dans *Polyeucte* (I, 1) :

Il regarde en arrière, et, douteux de son choix,
 Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

3. Var. — D'un lâche et d'un héros faisait la différence. (1666.)

4. Ce vers peu modeste signifie : lui enlève le plaisir de me voir avouer la tendresse que j'éprouve pour lui.

5. La gloire d'être aimé d'Axiane. Cette reine manque de plus en plus de modestie. En outre, elle obéit peu à l'invitation d'Alexandre.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 1474.

8. Cette réplique est belle ; mais, répétons-le, à part quelques vers des rôles d'Axiane et de Porus, et la scène du conseil au second acte, tout le reste de cette tragédie est franchement mauvais.

9. Casimir Delavigne se souvenait peut-être de ce beau vers, lorsqu'il faisait dire au Cid, dans sa *Fille du Cid* (III, 1) :

Quant à moi, si je meurs, qu'un convoi me ramène,
 A travers les païens, au tombeau de Chimène ;
 Que, droit sur les arçons et Tizonade au vent,
 La face à l'ennemi, mon corps marche en avant ;
 Et si désir leur vient de vous barrer la route,
 Mon ombre suffira pour les mettre en déroute.

Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite ¹,
 Font lire sur leurs fronts justement courroucés 1195
 Le repentir du crime où tu les as forcés.
 Va seconder ² l'ardeur du feu qui les dévore ;
 Venge nos libertés qui respirent encore ³ ;
 De mon trône et du tien deviens le défenseur ;
 Cours, et donne à Porus un digne successeur. 1200
 Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage ⁴
 Qu'un si noble dessein étonne ⁵ ton courage.
 Je te propose en vain l'exemple d'un héros :
 Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos ⁶.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être ⁷ 1205
 Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître,
 Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
 Que vous et vos États, tout est entre mes mains ;
 Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
 Je pourrai...

AXIANE

Je t'entends ⁸. Je suis ta prisonnière : 1210
 Tu veux peut-être encor captiver mes desirs ⁹ ;
 Que mon cœur, en tremblant réponde à tes soupirs.
 Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ¹⁰ ;

1. Il faut que Taxile soit bien passionnément épris pour ne pas envoyer promener une Reine qui le traite si mal.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1132.

3. C'est-à-dire : tandis qu'elles respirent encore.

4. Racine s'est évidemment souvenu de ce vers, lorsqu'il a écrit les admirables imprécations d'Hermione (*Andromaque*, IV, v) :

Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
 Tu comptes les moments que tu perds avec moi !

5. Voir *Athalie*, note du vers 414.

6. Voir *Mithridate*, note du vers 1087. La coupe de ce vers rappelle un vers de *la Thébaïde* (IV, III) :

Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

7. Racine a supprimé ici quelques vers :

TAXILE.

Hé bien ! n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes
 Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes ;
 Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur
 Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
 Tout amant que je suis, vous oubliez peut-être... (1666-72.)

8. Voir *Britannicus*, note du vers 245.

9. Voir *Britannicus*, notes des vers 715 et 385.

10. Qui te convient mal, qui ne t'est pas naturelle : « Je crus trouver à ces dames

Appelle à ton secours la terreur et la crainte ¹ ;
 Parle en tyran tout prêt à me persécuter ² ; 1215
 Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
 Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
 Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
 Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
 Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus ³. 1220

TAXILE.

Ah ! plutôt...

SCÈNE IV.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE ⁴.

Ah ! quittez cette ingrate Princesse ⁵,
 Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
 Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
 Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer ⁶.
 Je l'aime ; et quand les vœux que je pousse ⁷ pour elle 1225
 N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
 Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,

un air contraint et gêné. » (J.-J. ROUSSEAU, *la Nouvelle Héloïse*, II, 26.) — Racine emploie volontiers le mot *dépouiller* au sens figuré ; voir *Esther* (II, 1) et *Athalie* (I, 1, et II, v) ; voir encore *Alexandre* (V, 1).

1. Il n'y a pas gradation dans ce vers, mais pléonasmе.

2. Il est impossible de témoigner à quelqu'un plus de mépris qu'Axiane n'en témoigne à Taxile. Comment après cela le poète veut-il que nous nous intéressions à l'amour de ce prince ?

3. Axiane appelle la mort.

4. « Cléofile arrive sur la scène, on ne sait d'abord pourquoi ; elle avait pourtant une raison à faire valoir, c'était d'annoncer à son frère que Porus n'était point mort, comme on l'avait cru. Il est vrai qu'elle le lui apprend dans la même scène, mais c'est par là qu'elle aurait dû commencer. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

5. On employait au xvii^e siècle dans le style noble le mot *quitter* pour dire que l'on rompait avec une personne aimée ; c'est ainsi que Corneille a écrit dans *Nicomède* (V, 1) :

Venge-toi d'une ingrate et quitte une cruelle.

6. Ce pauvre Taxile est ridicule et insupportable.

7. Ce verbe, qui a vieilli, était fort employé au temps de Corneille :

Je crains de trop entendre,
 Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
 Ne pousse quelque suite indigne de tons deux.

Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
 Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne :
 C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne. 1230
 Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
 Si je n'étais aimé, je serais moins haï ¹.
 Je la verrais, sans vous, par mes soins défendue,
 Entre Porus et moi demeurer suspendue ² ;
 Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant 1235
 Que de l'avoir réduite à douter ³ un moment ?
 Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine :
 Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine ⁴.
 J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
 Même contre Alexandre, et même contre vous ⁵.
 Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre ; 1240
 Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre ;
 Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
 Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux ⁶.

CLÉOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille ⁷ ; 1245
 Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille ⁸.
 A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
 Courez : on est aux mains, et Porus vous attend ⁹.

TAXILE.

Quoi ? Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître ¹⁰ ?

1. Racine reprendra ce mouvement, mais avec beaucoup plus de bonheur, dans *Andromaque* (V, III) :

C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
 L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale,
 Nous le verrions encor nous partager ses soins.
 Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins.

2. Voir la note du vers 1030.

3. *Douter* est ici pour *hésiter*, comme dans *Athalie* (III, IV) :

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?

4. Racine parle ici le jargon des romans à la mode, dont Boileau s'est moqué si agréablement dans son *Dialogue des héros de roman*, en faisant dire à Cyrus : « Aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une insensible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oui, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Artamène, il faut servir une insensible. Oui, fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare. »

5. Cette conversion de Taxile est loin d'intéresser comme celle d'Attale dans *Nicomède*, parce que les motifs qui la décident manquent de noblesse.

6. Cette générosité achève de gagner à Taxile notre sympathie.

7. Ces vers sont ironiques ; il n'est peut-être pas inutile de le dire.

8. Voir la note du vers 713.

9. On comprend que Cléofile n'ait pas voulu faire part à Axiane de cette nouvelle ; mais on se demande pourquoi elle a tant tardé à l'annoncer à Taxile.

10. Var. — Quoi ? ma sœur, on se bat ? Porus vient de paraître ? (1666-87.)

CLÉOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnaître. 1250
 Il l'avait bien prévu : le bruit de son trépas
 D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
 Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
 Troubler une victoire encore mal affermie;
 Il vient, n'en doutez point, en amant furieux, 1255
 Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
 Que dis-je ? Votre camp, séduit¹ par cette ingrâte²,
 Prêt à suivre Porus, en murmures éclate³.
 Allez vous-même, allez, en généreux amant,
 Au secours d'un rival aimé si tendrement. 1260
 Adieu⁴.

SCÈNE V.

TAXILE, seul.

Quoi ? la fortune obstinée à me nuire,
 Ressuscite un rival armé pour me détruire⁵ ?
 Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
 Qui, tout mort qu'il était, me l'avaient préféré ?
 Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête, 1265
 A qui doit demeurer cette noble conquête⁶.
 Allons ; n'attendons pas dans un lâche courroux
 Qu'un si grand différend se termine sans nous⁷.

1. Voir *Britannicus*, note du vers 1537.

2. Voir *Mithridate*, note du vers 1028.

3. Racine reprendra ce vers dans *Andromaque* (I, 1) :

Toute la Grèce éclate en murmures confus.

4. Cléofile a été blessée des deux vers prononcés tout à l'heure par son frère :

Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre ;
 Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre.

5. Voir la note du vers 1022.

6. Axiane.

7. Si l'on demandait à l'Iphigénie de Favart (*les Réveries renouvelées des Grecs*) pourquoi sort Taxile, elle répondrait ce qu'elle répond au sujet de Thoas : « Pour se faire tuer. » — « Voilà un acte fini ; et, si l'on en excepte la scène précédente, où Cléofile vient dire que Porus n'est point mort, l'action n'est pas plus avancée qu'au commencement. » (LUCHEAU DE BOISJERMAIN.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi ? vous craignez Porus même après sa défaite ¹ ?
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ? 1270
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur 1275
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée ;
Mais, Seigneur, c'est un Roi malheureux et soumis,
Et dès lors je le compte au rang de vos amis ². 1280

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre ³ :
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre : 1285
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre ⁴,

1. Var. — Quoi ? vous craignez Porus même après sa défaite ?
Ma victoire à vos yeux semble-t-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter.
Lui-même à son vainqueur il se vient présenter.

2. Ce vers est beau. Tout ce que les acteurs disent d'Alexandre nous fait voir en lui un véritable héros ; mais cette impression s'efface, dès qu'Alexandre lui-même ouvre la bouche.

3. Voir *Bajazet*, note du vers 256.

4. Ceci est un pur sophisme : si Alexandre n'était pas venu menacer Porus, Porus n'aurait pas déclaré la guerre à Alexandre.

Le punir des malheurs qu'il a pu¹ prévenir²,
 Et de m'avoir forcé moi-même à le punir³.
 Vaincu deux fois, hai de ma belle Princesse⁴...

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse, 1290
 Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
 La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
 Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos Princes,
 Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces⁵,
 Qu'il a voulu peut-être en marchant contre vous 1295
 Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
 Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
 Son nom volât partout à la suite du vôtre.
 Mais si je le défends, des soins si généreux
 Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux⁶. 1300
 Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
 Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
 Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
 Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir⁷.
 Et maintenant encor que votre cœur s'apprête 1305
 A voler de nouveau de conquête en conquête,
 Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
 Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
 Mon âme loin de vous languira solitaire⁸.
 Hélas ! s'il condamnait mes soupirs à se taire⁹, 1310
 Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
 Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop, Madame ; et si ce cœur se donne¹⁰,
 Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,

1. Voir *Bajazet*, note du vers 931.

2. Voir la note du vers 1070.

3. *Le punir* de m'avoir forcé à *le punir* ; négligence étrange.

4. C'est là un des plus grands crimes de Porus. — Voir *Britannicus*, note du vers 1560.

5. Voir la note du vers 14.

6. Cléofile n'a pas gardé longtemps rancune à Taxile de sa velléité de révolte.

7. Ce trait est assez habile, engageant Alexandre à prendre, par intérêt, les intérêts de Taxile.

8. Ce vers est l'ébauche de l'admirable vers de *Bérénice* (I, IV) :

Dans l'orient désert quel devint mon ennui !

9. Cléofile ne cesse de répéter qu'elle est sous la tutelle de son frère, tandis que nous voyons, durant tout le cours de la tragédie, que c'est elle qui prend son frère sous sa tutelle.

10. Hémistiche rude et désagréable à l'oreille.

Bien mieux que tant d'États qu'on m'a vu conquérir, 1315
 Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
 Encore une victoire, et je reviens, Madame,
 Borner toute ma gloire à régner sur votre âme¹,
 Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
 Le destin d'Alexandre et celui des humains². 1320
 Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage³.
 Si près de l'Océan, que faut-il davantage
 Que d'aller me montrer à ce fier élément⁴,
 Comme vainqueur du monde et comme votre amant⁵ ?
 Alors.....

CLÉOFILÉ.

Mais quoi, Seigneur? toujours guerre sur guerre? 1325
 Cherchez-vous des sujets au delà de la terre?
 Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
 Des pays inconnus même à leurs habitants⁶ ?
 Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
 Ils vous opposeront de vastes solitudes, 1330
 Des déserts que le ciel refuse d'éclairer⁷,

t. Pourquoi ne commence-t-il pas par là? C'est que son amour pour Cléofile n'est qu'une amourette.

2. Racine se souviendra de ces deux vers dans *Britannicus* (V, III), alors qu'il fera dire à Agrippine :

La confiance auguste a mis entre mes mains
 Des secrets d'où dépend le destin des humains.

3. « Inde ventum est in regionem Oxydracarum Mallorumque. » (QUINTE-CURCE, IX, IV.)

4. On doit constater un peu d'embarras dans ces deux vers.

5. « Jam prospicere se Oceanum ; jam perflare ad ipsos auram maris : ne inviderent sibi laudem, quam peteret. » (QUINTE-CURCE, IX, IV.)

6. C'est ce que, dans Quinte-Curce (X, III), Cœnus dit à Alexandre : « Emensis maria terrasque melius nobis quam incolis omnia nota sunt. Pœne in ultimo mundi fine consistimus. In alium orbem paras ire, et Indiam quæris Indis quoque ignotam. » — L'insatiable ambition d'Alexandre a été assez heureusement dépeinte dans un *Sonnet* dont Jacques de la Taille a fait suivre sa tragédie d'*Alexandre*.

Ce Roy qui, accoudé sus l'Olympe, crouloit
 Les Astres de sa teste, une main sur l'Aurore,
 L'autre sur l'Océan, et d'un pié l'Hyperbore,
 Et de son autre pié l'Éthiope fouloit :

Ce Roy, dont le pouvoir tout pouvoir excelloit,
 Et de qui la grandeur, qui son nom tant honore,
 Fut la grandeur du monde, et si grande qu'encore
 Nulle grandeur, fors qu'elle, à elle s'égalloit :

Ce grand Roy, dis-je, après qu'il eust humé sa mort,
 Ne laissa rien de luy qu'un pitoyable exemple
 Combien est inconstant de fortune le sort :

Mais je croy qu'Alexandre alla douter ailleurs
 (N'estant à sa grandeur ce grand Tout assez ample)
 D'autres mondes, croyant qu'il'y en eust plusieurs.

7. « Inter feras serpentisque degentes crucere ex latebris et cubilibus suis expetis, ut plura, quam sol videt, victoria lustres. » (QUINTE-CURCE, IX, III.)

Où la nature semble elle-même expirer ¹;
 Et peut-être le sort, dont la secrète envie
 N'a pu cacher le cours d'une si belle vie ²,
 Vous attend dans ces lieux ³, et veut que dans l'oubli 1335
 Votre tombeau du moins demeure enseveli ⁴.
 Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
 Vingt fois renouvelée et vingt fois consumée ?
 Vos soldats, dont la vue excite la pitié ⁵,
 D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié ⁶, 1340
 Et leurs gémisséments vous font assez connaître ⁷...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître ⁸.
 Ces cœurs qui, dans un camp, d'un vain loisir déçus ⁹,

1. Tous ces vers, qui sont très beaux, ont été inspirés au poète par Quinte-Curce (IX, iv) : « Trahi extra sidera et solem, cogique adire, quæ mortalium oculis natura subduxerit. Novis identidem armis novos hostes existere. Quos ut omnes fundant fugentque, quod præmium ipsos manere ? Caliginem, ac tenebras, et perpetuam noctem profundo incubantem ; repletum immanium belluarum gregibus fretum ; immobiles undas, in quibus emoriens natura defecerit. » — Rotrou, avant Racine, avait fait usage de cette idée, qu'il avait d'ailleurs empruntée à Sénèque ; il fait dire à Hercule mourant (I, 1) :

Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
 Où ces bras triomphants ne se soient signalés ?
 J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
 Plus loin qu'ou tes rayons ont porté ta lumière ;
 J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
 Et j'ai vu la nature au delà de mes pas.

« Un poète moderne s'est approprié la pensée du quatrième vers de Racine, une des plus belles de ce poète, en appelant *tombeau de la nature* les extrémités du Nord. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

2. On sait que, d'après la croyance antique, les Dieux étaient jaloux du bonheur et de la gloire des mortels.

3. Voir *Esther*, note du vers 908.

4. Racine s'est souvenu de ces deux vers dans *Phèdre* (II, vi) :

Qu'en un profond oubli.
 Cet horrible secret demeure enseveli.

5. Var. — [Vos soldats, dont la vue excite la pitié],
 Qui d'eux-même en cent lieux ont laissé la moitié,
 Par leurs gémisséments vous font assez connaître... (1666.)
 Vos soldats, qui, tout blancs, excitant la pitié,
 [D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié],
 Par leurs gémisséments vous font assez connaître... (1672.)

6. Image assez malheureuse ; ce vers veut dire sans doute que la plupart ont laissé plusieurs de leurs membres sur le champ de bataille.

7. « Intuere corpora exsanguia, tot perfossa vulneribus, tot cicatricibus putria. Jam tela hebetia sunt, jam arma deficient... Quotocunque lorica est ? quis equum habet ?... Omnium victores, omnium inopes sumus. Nec luxuria laboramus, sed bello instrumenta belli consumpsimus. Hunc tu pulcherrimum exercitum nudum objicies belluis ? » (QUINTE-CURCE, IX, III.)

8. Voir *Mithridate*, note du vers 1444.

9. Egarés par ; comme dans cette phrase de Bossuet (*Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*) : « Déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès. »

Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus ¹,
 Revivront ² pour me suivre, et, blâmant leurs murmures, 1345
 Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures ³.
 Cependant de Taxile appuyons les soupirs ⁴ :
 Son rival ne peut plus traverser ses desirs ⁵
 Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la Reine ⁶.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien ! Porus respire. 1350
 Le ciel semble, Madame, écouter vos souhaits ;
 Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas ! il me l'ôte à jamais ⁷ !
 Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine ;
 Sa mort était douteuse, elle devient certaine :
 Il y court ; et peut-être il ne s'y vient offrir 1355
 Que pour me voir encore ⁸ et pour me secourir.
 Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
 En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée ;
 En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
 Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur : 1360
 Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage

1. « Hæc tecum, quam sine te cum his, loqui malui ; non uti inireum circumstantis exercitus gratiam, sed ut vocem loquentium potius, quam ut gemitum murmurantium audires. » « Ut finem orationi Cœnus imposuit, clamor undique cum ploratu oritur, regem, patrem, dominum confusis appellantium vocibus. » (QUINTE-CURCE, IX, III.)

2. Ces soldats à demi morts, qui ont laissé sur les champs de bataille la moitié d'eux-mêmes, se ranimeront.

3. Alliance de mots originale et heureuse : « Omnis multitudo, et maxime militaris, mobili impetu fertur. Ita seditionis non remedia, quam principia majora sunt. Non alias tam alacer clamor ab exercitu est redditus, jubentium ducere diis secundis, et æquaret gloria, quos æmularetur. » (QUINTE-CURCE, IX, IV.)

4. Voir *Bajazet*, note du vers 748.

5. Voir *Britannicus*, notes des vers 1041 et 385.

6. Encore une scène pendant laquelle l'action n'a point fait un pas ; elle n'avancera guère plus dans la scène suivante.

7. Racine excellera à ramener ainsi la terreur sur le théâtre par un simple mot placé au début d'une scène.

8. Nous avons déjà vu et nous allons voir encore que parmi les vertus d'Axiane il ne faut pas compter la modestie.

Tombe sur tant de morts qui ferment son passage ¹.
 Encor si je pouvais, en sortant de ces lieux ²,
 Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux !
 Mais Taxile m'enferme ³ ; et cependant le traître 1365
 Du sang de ce héros est allé se repaître ⁴ :
 Dans les bras de la mort il le va regarder ⁵,
 Si toutefois encore il ose l'aborder ⁶.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie ⁷.
 Son retour va bientôt contenter votre envie ⁸. 1370
 Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui ?
 Le bras qui l'accablait deviendrait son appui ?
 J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
 Mais quel miracle ⁹ enfin n'en dois-je point attendre ?

1. Louis Racine voulut voir une faute d'impression dans ces deux vers, et les refit ainsi :

Il faut bien qu'il succombe, et, malgré son courage,
 Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

2. Voir *Esther*, note du vers 908.

3. Cet hémistiche provoquerait aujourd'hui des sourires au théâtre.

4. Cette expression énergique a été plaisamment appliquée par Boileau à une puce dans une énigme :

Du repos des humains implacable ennemie,
 J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
 Je me repais de sang, et je trouve ma vie
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

5. Vers magnifique, comme nous en avons déjà rencontré quelques-uns dans cette tragédie.

6. Racine s'est peut-être souvenu ici du passage dans lequel Quintus de Smyrne (Τά μετ' Ὀμήρου, III, 181-185), dépeint les Troyens effrayés en présence du corps d'Achille :

Ὡς δ' ὅτε θῆρα δαρσινὸν ὑπ' αἰζχροῖσι δαμίντα
 μῆλα περιτρομέουσι παρὰ σταθμὸν ἀβρόχσεντα
 βλήμενον, οὐδὲ οἱ ἄγχι παρελθέμεναι μεμάσιν,
 ἀλλὰ μιν ὡς ζῶοντα νέβρον περιπερίκασιν·
 ὡς Τρῶες φοβέοντο καὶ οὐκ ἐτόντ' Ἀχιλλῆα.

Casimir Delavigne a essayé de reprendre ce trait dans ses *Messéniennes*, alors qu'il nous montre Jeanne d'Arc sur le bûcher :

Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :
 A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
 Jeanne, encor menaçante,
 Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
 Pourquoi reculer d'épouvante,
 Anglais ? Son bras est désarmé.

7. « Egrum curavit haud secus quam si pro ipso pugnasset ; confirmatum contra spem omnium..... » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

8. Le poète a déjà écrit (I, III) :

Hé bien ! Seigneur, allez, contentez votre envie.

9. Nous n'avons pas ici les mêmes raisons de blâmer l'emploi de ce mot qu'au vers 1575 d'*Athalie*.

Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis, 1375
 Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.
 Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre :
 La gloire également vous arma l'un et l'autre,
 Contre un si grand courage il voulut s'éprouver¹,
 Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver². 1380

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés³ qui bravent ma colère,
 Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère.
 Son orgueil en tombant semble s'être affermi⁴;
 Mais je veux bien cesser d'être son ennemi. 1385
 J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre⁵ ;
 De mes ressentiments je fais Taxile arbitre :
 Seul il peut, à son choix, le perdre⁶ ou l'épargner,
 Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile ?
 Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile⁷ ? 1390
 Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
 Ah ! Seigneur, votre haine a juré son trépas.
 Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire⁸.
 Qu'une âme généreuse est facile à séduire⁹ !
 Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux, 1395
 Admirait des vertus qui ne sont point en vous¹⁰.

1. Voir *Phèdre*, note du vers 541.

2. Axiane, voyant Porus en danger, devient, contre son caractère, aimable et douce avec Alexandre : c'est ce qui prouve qu'elle aime véritablement.

3. Répétés, et qui vont sans cesse en augmentant.

4. Voir *Britannicus*, note du vers 1182. Mais il est moins difficile de justifier le vers de *Britannicus* que celui d'*Alexandre*.

5. Je dépouille la haine d'un ennemi et le titre d'ennemi. — Voir la note du vers 1213.

6. Voir *Iphigénie*, note du vers 4016.

7. C'est à dessein que ce mot est placé en pleine lumière à la fin du vers : il doit être prononcé avec dégoût.

8. Axiane fait allusion aux paroles qu'Alexandre lui a adressées plus haut (IV, II) :

Oui, j'ai cherché Porus ; mais, quoi qu'on puisse dire,
 Je ne le cherchais pas afin de le détruire.

9. Voir *Britannicus*, note du vers 240.

10. Racine a retranché ici un long développement :

Je croyais que, touché de mes justes alarmes,
 Vous sauveriez Porus...

ALEXANDRE.

Que j'écoute vos larmes,
 Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
 Désespère Taxile, et brave mon pouvoir !
 Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?

Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle ;
 Ensanglantez la fin d'une course si belle.
 Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
 Perdez le seul enfin que vous deviez¹ sauver.

1400

ALEXANDRE.

Hé bien ! aimez Porus sans détourner sa perte² ;
 Refusez la faveur qui vous était offerte ;
 Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux ;
 Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous³.
 Le voici. Je veux bien le consulter lui-même⁴.
 Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême⁵.

1405

C'est moi, dont la faveur le noircit et l'opprime
 Vous le verriez, sans moi, d'un œil moins irrité.
 Mais on n'en croira pas votre injuste fierté.
 Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,
 Consultez votre amour, consultez votre haine.
 Vous le pouvez, d'un mot, ou sauver ou punir.
 Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

Hélas ! que voulez-vous que ma douleur prononce ?
 Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce ?
 Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
 Que je livre à Taxile ou Porus ou mon cœur ?
 Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile ?
 Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
 J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour ?
 Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
 Punissez les mépris d'une fière Princesse,
 Qui d'un cœur endurci le haira sans cesse.

CLÉOPILE.

Et pourquoi ces mépris qu'il n'a pas mérités,
 Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
 Pourquoi garder toujours cette haine enflammée ?

AXIANE.

C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée.
 Je connais vos desseins. Votre esprit alarmé
 Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
 Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
 Il saura quelle main l'expose à ma colère :
 Heureuse, si je puis lui donner aujourd'hui
 Plus de haine pour vous que je n'en ai pour lui !
 Armez-vous donc, Seigneur, etc. (1666.)

1. Voir *Bajazet*, note du vers 931.

2. *Détourner* un malheur d'une personne, c'est l'écarter de façon à en préserver cette personne ; Racine dira de même dans *Athalie* (V, 11) :

De tant de maux, Abner, détournons la menace.]

3. Cette scène, dans laquelle Alexandre pose à Axiane comme alternative d'épouser Taxile ou de voir mourir Porus, ne relève pas à nos yeux le héros de Racine.

4. Var. — Le voici. Consultons-le en ce péril extrême. (1666.)

Il vient. Il faut l'entendre en ce péril extrême. (1672.)

5. Var. — Je veux à son secours n'appeler que lui-même. (1666-72.)

Alexandre et Porus vont donc être en présence. Il en est temps, car la patience du lecteur moderne commence à se lasser de ces fadeurs qui n'ont pas d'inté-

SCÈNE III.

PORUS¹, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILÉ,
ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien ! de votre orgueil, Porus, voilà le fruit².

Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit ?

Cette fierté si haute est enfin abaissée³.

Je dois une victime à ma gloire offensée :

1410

Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois

Vous offrir un pardon refusé tant de fois⁴.

Cette Reine, elle seule à mes bontés rebelle⁵,

rêt, et de ces cris qui ne soulèvent pas d'émotion. Mais tel était le goût du temps pour ces dissertations galantes que, pendant la plus brillante période de Racine, Madame de Sévigné disait encore qu'il n'irait jamais plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*.

1. « Porus s'approche avec une contenance assurée; sa physionomie n'est point abattue par sa disgrâce; héros, il vient trouver un héros; prince, il a défendu contre un autre ses États. » (ARRIEN, trad. Chaussard, V, IV, 7.)

2. Voir notre *Notice sur Alexandre*.

3. L'Alexandre de Racine, qui débite des madrigaux tandis que Porus se bat, n'a point le droit de le traiter avec trop de hauteur. L'Alexandre de l'abbé Boyer (*Porus*, V, II) payait du moins de sa personne. Phradate, un soldat de Porus, vient raconter à la reine Argire comment son époux a été vaincu par Alexandre :

On voit à même temps ces deux Rois en présence,
Qui, sans perdre un moment à se considérer,
D'une égale valeur se viennent mesurer.
Là d'un commun accord une louable rage
Dessus ce sang royal exerce leur courage.
L'espoir de la victoire, excitant leur ardeur,
Relève le vaincu, renverse le vainqueur ;
Tantôt Porus triomphe, et tantôt Alexandre....
Ils reviennent aux mains avec plus de fureur,
Par des coups redoublés signalent leur valeur,
Et la chute du Roi seulement les sépare.
Pour Alexandre enfin le destin se déclare.
Le Roi tombe à ses pieds; il veut le relever,
Et descend de cheval afin de le sauver.
Mais le Roi, dédaignant un secours ennemi,
Ne se croit malheureux ni vaincu qu'à demi ;
Et son cœur, ramassant le reste de ses forces,
De ses soins obligeants repousse les amorces.
Il fait tout ce qu'il peut, mais son corps abattu,
Par des coups languissants trahissant sa vertu,
Et sa faible vigueur servant mal son courage
Font de l'autre côté voler tout l'avantage.

4. La conclusion n'est pas très logique. — Refusé tant de fois à d'autres qu'à Porus.

5. Var. — Axiane, elle seule, à mes bontés rebelle. (1666-76.)

Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle ¹,
 Et que sans balancer ² vous mouriez seulement 1415
 Pour porter au tombeau le nom de son amant ³.
 N'achetez point si cher une gloire inutile :
 Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile ⁴ ?

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins :

Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins ⁵. 1420
 C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;
 Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;
 Il t'a livré Porus ⁶. Que feras-tu jamais
 Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
 Mais j'ai su prévenir le soin ⁷ qui te travaille ⁸ : 1425
 Va le voir expirer sur le champ de bataille ⁹.

ALEXANDRE.

Quoi ? Taxile ?

CLÉOFILE.

Qu'entends-je ¹⁰ ?

ÉPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort ¹¹ :

Il s'est livré lui-même aux rigneurs de son sort.
 Porus était vaincu ; mais, au lieu de se rendre,

1. C'est une douce consolation pour Porus, ce parfait amant, d'être instruit de la bouche d'Alexandre qu'il est aimé. Malgré cela, Axiane éprouvera pour la troisième ou quatrième fois le besoin d'apprendre pour la première fois à Porus qu'elle est sensible à sa tendresse.

2. Voir *Phèdre*, note du vers 479. — La phrase est mal construite, *veut* étant d'abord suivi d'un infinitif, puis de *que* et d'un subjonctif.

3. Cette froide raillerie dégrade le vainqueur.

4. Un sourire ironique accompagne cette réponse de Porus.

5. Ce tutoiement familier aux héroïnes de Corneille (*Cornélie* dans *Pompée*, *Pulchérie* dans *Héraclius*, etc.), qui nous paraît aujourd'hui tout simplement malhonnête, passait alors pour force d'âme.

6. C'est tout cela réuni qui fait que nous ne pouvons nous intéresser à cette action.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

8. Voir la note du vers 713.

9. Cette conclusion est très morale ; mais elle n'empêche pas la pièce d'être froide.

10. La mort de Taxile dérange les petites combinaisons assez peu propres de sa sœur ; il est donc naturel que Cléofile en conçoive de la douleur ; mais le poète ne s'attend pas sans doute à nous voir nous associer à cette douleur.

11. Porus aurait eu mauvaise grâce à faire ce récit lui-même ; voilà pourquoi Racine l'a confié à Éphestion.

Il semblait attaquer, et non pas se défendre¹. 1430
 Ses soldats, à ses pieds étendus et mourants,
 Le mettaient à l'abri de² leurs corps expirants.
 Là, comme dans un fort, son audace enfermée
 Se soutenait encor contre toute une armée,
 Et d'un bras qui portait la terreur et la mort³ 1435
 Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord⁴.
 Je l'épargnais toujours⁵. Sa vigueur affaiblie
 Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie,
 Quand sur ce champ fatal Taxile descendu⁶ :
 « Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû. 1440
 C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
 Porus : il faut périr, ou me céder la Reine. »
 Porus, à cette voix ranimant son courroux,
 A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
 Et, cherchant son rival d'un œil fier et tranquille : 1445
 « N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
 Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi⁷ ?
 Viens, lâche, poursuit-il ; Axiane est à toi :
 Je veux bien te céder cette illustre conquête⁸ ;
 Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête. 1450
 Approche. » A ce discours, ces rivaux irrités
 L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
 Nous nous sommes en foule opposés à leur rage ;

1. La sympathie du public se porte de préférence sur le héros malheureux ; d'ailleurs Alexandre n'a, dans cette tragédie, rien d'un héros. Aussi Porus vaincu nous paraît-il plus grand qu'Alexandre vainqueur, ou plutôt dont les soldats sont vainqueurs.

2. C'est-à-dire : à l'aide de, derrière.

3. « Macedonas non belluarum modo, sed etiam ipsius regis adspectus parum-
 pour inbibuit. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

4. C'est-à-dire : de cette sorte de forteresse.

5. Éphestion obéit aux ordres qu'a donnés Alexandre à son entrée en scène au troisième acte :

Que l'on cherche Porus ;
 Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.

6. « Il est affreux à Taxile d'attendre le moment où Porus est las de combattre pour l'attaquer : ce lâche n'est point digne de l'amitié d'Alexandre. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Ce dernier trait achève en effet de peindre Taxile, et l'intérêt que porte Alexandre à ce traître nous empêche d'en porter à Alexandre.

7. « At ille, quamquam exhaustæ erant vires, descriebatque sanguis, tamen ad notam vocem excitatus..... Agnosco, inquit, Taxilis fratrem, imperii regnique sui proditoris. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

8. Voir la *Thébaïde*, note du vers 141. — Ainsi, jusqu'à la fin, ce malheureux amour défigurera le sujet choisi par Racine, et Porus veut mourir moins en roi qui prétend s'ensevelir sous les débris de son trône, qu'en paladin défendant sa maîtresse.

Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
 Joint Taxile, le frappe¹ ; et, lui perçant le cœur,
 Content de sa victoire², il se rend au vainqueur³. 1435

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes :
 C'est sur moi qu'est tombé tout le faix⁴ de vos armes.
 Mon frère a vainement recherché votre appui ;
 Et votre gloire, hélas ! n'est funeste⁵ qu'à lui. 1460
 Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
 Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
 Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
 On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous⁶ ?

AXIANE.

Oui, Seigneur, écoutez⁷ les pleurs de Cléofile. 1465
 Jê la plains⁸. Elle a droit de regretter Taxile :
 Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
 Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
 Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
 Il⁹ s'est offert lui-même à sa juste colère. 1470
 Au milieu du combat que venait-il chercher ?
 Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
 Il venait accabler, dans son malheur extrême¹⁰,
 Un Roi que respectait la Victoire elle-même.

1. La rapidité du mouvement de Porus est heureusement rendue par la coupe de ce vers. — « Et telum, quod unum fortè non effluerat, contorsit in eum, quod per medium pectus penetravit ad tergum. Hoc ultimo virtutis opere edito... » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV.)

2. Voir *Iphigénie*, note du vers 1419.

3. Voir la *Première Préface*, page 166, note 5, et le texte auquel cette note correspond.

4. *Faix* vient du latin *fascis*, faisceau.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

6. On ne dit pas : *aux yeux de vous* ; mais Racine a cru pouvoir hasarder cette expression en intercalant au milieu un autre régime : *aux yeux de sa sœur et de vous* ; la phrase n'en est pas moins échoquante. Le poète voulait terminer par le mot *vous* ; Cléofile réserve en effet pour la fin cet argument, qu'elle juge le plus persuasif, montrant Alexandre atteint du coup qui a frappé Taxile.

7. *Ecouter* a ici le sens d'*écouter avec bienveillance, ne pas repousser, accueillir*, comme dans *Bajazet* (III, IV) :

Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux...

8. On ne sait trop si Axiane parle sérieusement ou avec ironie. D'ailleurs, tout ce couplet présentera un peu de confusion : à un certain moment, Axiane semblera vouloir intercéder pour Porus ; puis, tout à coup, elle y renoncera pour demander à mourir avec lui. Le poète a sans doute voulu montrer que dans les plus grands cœurs il peut y avoir un moment de faiblesse ; mais il faut deviner son intention ; car elle n'apparaît pas nettement.

9. Taxile.

10. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ? 1475
 Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
 Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime¹ ;
 Vengez-vous, mais songez que j'ai part à son crime.
 Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
 Alexandre le sait, Taxile en a gémi. 1480
 Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême²
 De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même³.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait⁴.
 Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait⁵.
 Crains Porus ; crains encor cette main désarmée⁶ 1485

1. Porus.

2. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

3. *En mourant* se rapporte-t-il à Porus ou à la reine ? c'est ce qu'il est difficile d'établir. Si Porus ne sait pas qu'il est aimé, ce n'est point faute cependant de se l'être entendu dire par Axiane. Mais les amoureux de Racine ne peuvent jamais se décider à écouter les aveux qu'on leur fait ; ses amantes ne peuvent croire qu'elles ont eu l'indiscrétion de révéler leurs sentiments les plus chers. Mithridate en offre de curieux exemples. — On peut rapprocher cette déclaration de celle de Zénobie à Arsame, dans le *Rhadamisthe et Zénobie* de Crébillon, que nous avons citée en note au vers 710 de *Mithridate*.

4. Var. Ah ! Madame, sur moi, laissez tomber leurs coups.

Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.

Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire

Pouvait à mes soupirs accorder la victoire ?

[Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.] (1666-76.)

5. Porus parlait déjà avec assez de fierté dans la tragédie de l'abbé Boyer (IV, vu) :

Tu sais vaincre, Alexandre,
 Et le ciel, assemblant tant de vertus en toi,
 Saos doute à l'univers ne veut donner qu'un Roi.
 A cette auguste loi j'obéis sans contrainte ;
 Règne ; porte partout ou l'amour ou la crainte ;
 Rien ne puisse arrêter ton dessein glorieux ;
 Toutefois, sans choquer l'ordonnance des Dieux,
 Trouve bon que ce cœur plein de reconnaissance
 Ose se prevaloir de ta magnificence ;
 Il choisit, et des biens que m'offre ta bonté,
 Je te veux seulement devoir ma liberté.
 Je la reçois de toi, mais si pleine et si belle
 Que mon premier orgueil ne revient avec elle ;
 Et, n'ayant jusqu'ici combattu qu'à demi,
 Je brûle de t'avoir encor pour ennemi.
 Après ce que pour moi ta bonté vient de faire,
 Ce desir est ingrat, injuste, téméraire,
 Dont tout autre que toi se pourrait outrager,
 Mais le grand Alexandre en saura mieux juger....
 Souffre donc qu'un combat achève notre guerre ;
 Non pour te disputer l'Empire de la terre :
 Tu peux seul y porter tes desirs justement,
 Les Dieux te l'ont promis, et je veux seulement
 Que quelque grand exploit heureux ou magnanime
 Avant ton amitié m'acquière ton estime.
 Ainsi charmé d'un bien que je n'ose accepter
 Je ne te combattrai que pour le mériter,

C'est le cas de répéter, après la lecture de ces vers : « Quel mépris de la vie humaine ont tous ces conquérants ! »

6. Voir la note du vers 1368.

Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
 Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
 Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis¹.
 Étouffe dans mon sang ces semences de guerre² ;
 Va vaincre en sûreté le reste de la terre³.
 Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
 Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien⁴.
 Parle : et sans espérer que je blesse⁵ ma gloire,
 Voyons comme tu sais user de la victoire.

1490

Ch

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser :
 Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
 En effet, ma victoire en doit être alarmée,
 Votre nom peut encor plus que toute une armée⁶.
 Je m'en dois garantir. Parlez donc. Dites-moi,
 Comment prétendez-vous que je vous traite ?

1495

PORUS.

En Roi⁷. 1500

ALEXANDRE.

Hé bien ! c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite.

1. Nous avons déjà vu plus haut (I, II) cette image :

Dans un calme profond Darius endormi.

2. Cette image est plus juste qu'elle ne paraît d'abord : *étouffer* une plante, c'est l'empêcher de germer, en la privant d'air; or, une nappe de sang répandue au-dessus d'une semence la privera d'air, et l'*étouffera*.

3. Ces deux mots : *en sûreté*, donnent au vers beaucoup d'énergie et de fierté; peut-être même trouvons-nous dans ces paroles de Porus un peu d'arrogance et de déclamation; mais le XVII^e siècle, habitué aux exagérations grotesques des capitaines Rodomont et Fier-à-bras, n'était pas choqué de quelques mots qui nous paraissent, à nous autres modernes, dépasser un peu la mesure.

4. Luneau de Boisjermain rappelle que « Cornélie dit à César, dans *la Mort de Pompée*, de Corneille (III, v) :

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien :
 Ordonne, etc. »

5. Que je porte atteinte à.

6. Beau vers, et qui fait honneur à Alexandre, puisqu'il va néanmoins rendre à Porus ses Etats.

7. « Estant donques ce roy Porus pris, Alexandre luy demanda comment il le traitteroit. Porus luy respondit qu'il le traittast royalement. Alexandre luy demanda s'il vouloit rien dire d'avantage, et il respondit de rechef, que le tout se comprenoit sous ce mot royalement. » (PLUTARQUE, *Alexandre*, trad. Amyot, III.)

— Le récit d'Arrien (V, XIX) est à peu près semblable; celui de Quinte-Curce (VIII, XIV) s'écarte des autres : « *Rursus interrogatus, quid ipse victorem statuere debere censeret* : « Quod hic, inquit, dies tibi suadet, quo expertus es quam caduca felicitas esset. » Dans le *Porus* de Boyer (IV, VI), Argire, femme de Porus, disait à Alexandre :

Souviens-toi qu'il est Roi, plutôt que ton esclave ;
 Et, ne prétendant pas de lui donner la loi,
 Songe à te moins traiter en esclave qu'en Roi.

Je ne laisserai point ma victoire imparfaite ¹.
 Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
 Régnerez toujours, Porus; je vous rends vos États ².
 Avec mon amitié recevez Axiane ³ :
 A des liens si doux tous deux je vous condamne.
 Vivez, régnerez tous deux, et seuls de tant de Rois

1505

1. Incomplète.

2. « Quippe magnitudinem animi ejus interritam, ac ne fortuna quidem infractam, non misericordia modo, sed etiam honore excipere dignatus est.... in amicorum numerum recepit : mox donavit ampliore regno, quam tenuit. » (QUINTE-CURCE, VIII, XIV). Mêmes détails dans Arrien (V, VI). Dans la tragédie de l'abbé Boyer (IV, VII), Alexandre rend la liberté à Porus pour qu'il puisse châtier un scélérat qui l'a trahi, et lui parle ainsi :

.....Va dans ton camp châtier ce rebelle ;
 C'est à toi de punir un sujet infidèle ;
 Puisque tu n'as des fers que par sa trahison,
 Il est de mon devoir de rompre la prison.
 Permetts qu'à ce devoir j'ajoute quelque chose :
 Puisqu'il plaît au hasard que d'elle (*Argire*) je dispose,
 Avecque tous les tiens, Prince, je te la rends.
 Souffre pour sa rançon, celle de tes enfants,
 Que j'ajoute aux États qui sont sous ta couronne
 Ceux que sur ton voisin ma conquête me donne.
 J'aurai beaucoup gagné, si je puis à ce prix
 Compter le grand Porus au rang de mes amis.

Dans *la Mort de Daire* de Hardy (V, II), Alexandre avait moins de gloire à bien traiter le corps de son ennemi; au soldat Polystrate, qui lui annonçait que Daire n'était plus, il disait :

Trop à ma volonté, qui ne souhaitoy pas
 A ce Prince ennemy tel indigne trépas,
 Qui ne puis que mon deuil ne se témoigne aux larmes,
 Qui le couvriray mort de cette cotte d'armes,
 Protestant immoler à ses mânes heureux
 Ce couple d'assassins qui fuit en vain peureux,
 Pour qui n'a l'Univers de retraite assurée,
 Une peine exemplaire au forfait mesurée,
 Un supplice inventé qui s'égale d'horreur,
 A sa plus que brutalle et damnable fureur...
 Or quelqu'un de vous rende à sa mère ce cors,
 Pour les derniers honneurs que désirent les mors
 Pour procurer (devoir enjoint de la nature)
 A son fils trépassé royale sepulture.

3. Pourquoi cette générosité d'Alexandre ne nous touche-t-elle guère? C'est qu'il n'a aucun mérite à être généreux. Il n'était cruel que pour être agréable à Taxile, et Taxile est mort; sa cruauté n'a donc plus de raison d'être, et sa clémence ne lui coûte aucun sacrifice, puisque Cléofile, cette courtisane reine, comme l'appelaient les Indiens, se trouvera toujours trop honorée de subir l'amour du vainqueur. La clémence d'Auguste dans *Cinna* nous touchait beaucoup plus, car l'empereur avait à vaincre l'indignation la plus légitime. L'imitation de Corneille est d'ailleurs évidente dans ce morceau; le mouvement est le même, et Racine est allé jusqu'à vouloir faire, comme Corneille, un mauvais jeu de mots :

A des liens si doux tous deux je vous condamne.

Voici d'ailleurs les vers de *Cinna* (V, III) :

Avec cette beauté que je t'avais donnée
 Reçois le consulat pour la prochaine année,
 Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang ;
 Préfères-en la pourpre à celle de mon sang.

Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(A Cléofile.)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre¹;
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre. 1510

Je vous aime; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs².

Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense³: 1515

Il en triompherait; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.

Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu tout entière.

Laissez régner Porus couronné par mes mains, 1520
Et commandez vous-même au reste des humains.

Prenez les sentiments que ce rang vous inspire;
Faites dans sa naissance admirer votre empire⁴,

Et, regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux⁵.

AXIANE.

Oui, Madame, réglez; et souffrez que moi-même 1525
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime⁶.

Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant⁷.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes⁸
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes; 1530

Mais rien ne me forçait, en ce commun effroi⁹,
De reconnaître en vous plus de vertus qu'en moi.

Je me rends; je vous cède une pleine victoire¹⁰.

1. La pauvre Cléofile fait en effet assez triste mine.

2. Voir *Andromaque*, note du vers 81.

3. *Être en défense*, c'est être en état de se défendre :

Eh bien ! ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

(VOLTAIRE, *Catiline*, I, VI.)

4. Vers embrouillé et détestable.

5. Luneau de Boisjermain rapproche de ces vers le mot fameux : « Le roi de France ne venge point les injures du duc d'Orléans. »

6. La pièce va, comme *Cinna* et *Rodogune*, se terminer par des congratulations.

7. Après un coup d'aile rapide vers une poésie plus élevée, nous retombons dans le langage doucereux et fade des romans.

8. Voir *Esther*, note du vers 297.

9. Cet hémistiche n'est qu'une cheville.

10. Ce développement, à un mot près, important, il est vrai, se trouvait dans Quinte-Curce (VIII, XIV) : « Neminem me fortiozem esse censebam : meas enim noveram vires, nondum expertus tuas ; fortiozem esse te belli docuit eventus. »

Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire ¹.
 Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois ; 1535
 Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
 Je vous suis ² ; et je crois devoir tout entreprendre
 Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre ³.

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu ?
 Je ne murmure point contre votre vertu. 1540
 Vous rendez à Porus la vie et la couronne :
 Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;

1. Porus n'adresse pas des éloges moins enthousiastes à Alexandre dans la tragédie de l'abbé Boyer (V, IV, et scène dernière) :

Je hârais le sceptre et le titre de Roi,
 S'il fallait les tenir d'un autre que de toi ;
 Mais, pour me consoler du sort de cette guerre,
 Je n'ai qu'à regarder tous les Rois de la terre ;
 Ils ont tous mérité la haine ou la pitié,
 Et j'ose me vanter d'avoir ton amitié.
 Redons grâce aux bontés d'un vainqueur généreux.
 Puisse-t-il à jamais, plus craindre que le tonnerre,
 Faire à tout l'univers une aussi douce guerre ;
 Et puissent par son bras cent Princes étonnés
 Se voir à même temps captifs et couronnés !

Émilie disait à Auguste dans *Cinna* (V, III) :

Et, je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés.

2. On sait que Porus accompagna en effet Alexandre à travers l'Inde.

3. « Le vers est beau, mais le sentiment qu'il exprime est-il digne de Porus ? Après avoir fait éclater, dans tout le cours de la pièce, un enthousiasme aussi vif pour la liberté de son pays, après avoir si vaillamment combattu pour maintenir son indépendance, convient-il à Porus de conspirer contre la liberté du monde, et de tout entreprendre pour lui donner un maître, quelque grand qu'on le suppose ? Cet élan de la reconnaissance n'est-il pas trop peu mesuré ? Et Porus, en parlant ainsi, ne dément-il pas le caractère que le poète lui a donné dans toute la pièce ? » (GROFFAOU.) — Dans le fameux *Roman d'Alexandre* de Lambert le Court et Alexandre de Bernay, qui a donné son nom au vers alexandrin, Porus a beau être appelé « un hom de grant vertu, » il est bien petit en face d'Alexandre ; deux fois vaincu, il vient humblement se soumettre à son vainqueur :

Porrus voit qu'il est pris, si l'eslut sospirer,
 Et voit ses hommes mors que n'i ot recouvrer ;
 Quand autre ne pot estre, ne se vol esmuier.
 Là ù voit Alixandre, rent lui son brane d'acier
 Et dist en son latin que il l'avoit mult eier.
 Alixandres l'entent sans autre latinier,
 Quar de tous les langages s'estloit fait doctrinier,
 Et quand il prist l'espée se l'prent à manecier
 Por cou que l'ot tant fait pener et travaillier ;
 L'aubere li fait fors traire e l'elue bon d'acier.
 Porrus voit Alixandre armé sor son destrier,
 Eovers lui s'umelie et li prist à proier
 Que ne le face ocire et son cors damagier ;
 Quar sans de bone garde, en pot avoir d'ur muer,
 Plus que ne porteroient 4000 soumier.
 Prist se par ni l'estrier, se pié li va baisier,
 Pité ot Alixandres, si le fist redrecier ;
 Rent li toute sa tiere et commande à baillier.
 Ses prisons li amaint, s'es a fait destier
 Et quant Porrus le voit prist soi à mervillier...

Mais ne me pressez point : en l'état où je suis ¹,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis ².

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle ;
Faisons en soupirant éclater ³ notre zèle,
Et qu'un tombeau superbe ⁴ instruisse l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir ⁵.

1545

1. Racine reprendra cet hémistiche dans *Iphigénie* (v. 1188).

2. Voir *Phèdre*, note du vers 255. — Ainsi, au dénouement de l'*Alexandre* Cléofile seule gémit de la gloire de son amant, comme Cléopâtre de celle de César au dénouement du *Pompée* de Corneille :

Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si, voyant sa mort due à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;
J'en ressens dans mon âme un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

3. Voir *Esther*, note du vers 716.

4. Taxile ne le mérite guère.

5. La tragédie finit froidement, comme elle a commencé, fidèle au précepte d'Horace (*Épître aux Pisons*, 126-127) :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit.

Alexandre, vers la fin du *Daire* de Jacques de la Taille, disait, en pleurant mort de son adversaire :

Que Daire de là bas voye mes saintes larmes,
Qu'il voye sa vengeance accomplir par mes armes.
Mais allons où il git, à fin que l'honneur de
A un si noble corps loy soit par moy rendu.

« Quelques-uns, dit Corneille dans son *Premier discours du Poème dramatique*, réduisent le nombre des vers qu'on y recite (*dans une pièce de théâtre*) à quinze cents, et veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur règle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, et un peu plus de dix-huit cents aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur. » Et, dans son *Commentaire*, Voltaire ajoute : « Deux mille vers, dix-huit cents, quinze cents, douze cents, il n'importe : ce ne sera pas trop de deux mille vers, s'ils sont bien faits, s'ils sont intéressants ; ce sera trop de douze cents, s'ils ennuient. » On remarquera que les premières œuvres de Racine ne contiennent guère plus de quinze cents vers ; *Athalie* seule en comprendra plus de dix-huit cents.

ANDROMAQUE.



NOTICE SUR ANDROMAQUE

L'*Andromaque* de Racine ressemble fort peu à l'*Andromaque* d'Euripide ; Racine, d'ailleurs, le dit lui-même dans sa seconde préface : « Quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. » C'est ce que nous va montrer une analyse rapide de la pièce grecque.

Après la ruine de Troie, le sort a livré l'épouse d'Hector au fils d'Achille, et Andromaque a de Pyrrhus un fils, du nom de Molossos ; elle a d'ailleurs perdu les faveurs de son maître, depuis qu'il a épousé la fille d'Hélène, Hermione. Au moment où l'action s'engage, Pyrrhus est à Delphes, et Hermione, qui accuse de sa stérilité les sortilèges d'Andromaque, veut, avec l'aide de son père Ménélas, faire périr sa rivale en l'absence du roi. Andromaque a caché son enfant, et s'est réfugiée dans un temple de Thétis, situé entre la ville de Phthie, où règne Pyrrhus, et celle de Pharsale, où commande le vieux Pélée, père d'Achille, dont elle fait implorer le secours. Hermione vient accabler d'outrages sa rivale, lui ordonne de sortir du temple, et, sur le refus d'Andromaque, menace de l'y contraindre par le feu. Elle se retire, en lançant à la malheureuse mère la plus cruelle des menaces ; bientôt en effet Ménélas arrive avec Molossos, dont il a découvert la retraite ; la mère doit périr, ou le fils ; Andromaque n'hésite pas à se livrer pour son enfant. Ménélas la condamne à mort, et, malgré ses promesses, malgré les touchantes supplications d'Andromaque et de Molossos, il laisse à Hermione le soin de décider sur le sort de l'enfant. Par bonheur, arrive le vieux Pélée, qui délivre les captifs. Ménélas, honteux, repart pour Lacédémone, sous le ridicule prétexte d'une guerre, dont il se souvient juste à point.

Il semble que la pièce soit finie ; nullement ; elle se poursuit, et, d'après nos idées françaises, c'est une seconde tragédie qui se greffe sur la première, puisqu'il ne sera plus fait mention d'Andromaque que dans deux vers, au dénouement. Nous verrons tout à l'heure ce qui constitue l'unité de la pièce grecque.

Hermione, désespérée de l'insuccès de sa tentative, veut mourir ; elle redoute le courroux de Pyrrhus ; elle craint qu'il ne la tue ou ne la donne comme esclave à sa rivale ; elle va prévenir la vengeance du roi en se donnant la mort, quand survient Oreste. Le fils d'Agamemnon se rend compte qu'avec son passé il lui est difficile de se marier ailleurs que dans sa famille ; voilà pourquoi il vient chercher

sa cousine Hermione, se doutant bien que son union avec Pyrrhus n'est pas sans nuages. Hermione consent sans trop de peine à partir avec Oreste, et n'élève aucune objection quand il lui promet de la débarrasser à Delphes de son mari par un assassinat. A peine ce couple intéressant est-il parti, qu'un messager vient annoncer à Pélée le meurtre de Pyrrhus. Mais, tandis que le vieillard se désole, Thétis, son épouse, lui apparaît, lui ordonne d'enterrer Pyrrhus au pied de l'autel Pythien et d'unir Andromaque à Hélénius, frère d'Hector, promet à Molossos une longue suite de fils, qui se succéderont sur le trône des Molosses, et offre à Pélée lui-même l'immortalité de la part de Jupiter. La moralité de cette tragédie, c'est que Pyrrhus est mort pour avoir eu deux femmes ; elle eût été goûtée de ce mathématicien qui demandait ce que prouvaient les tragédies de Racine.

Les inconvénients de la bigamie, telle est en effet la thèse qu'Euripide a voulu soutenir dans son *Andromaque*. Louis Racine nous dit, dans un Mémoire ¹, que la guerre du Péloponèse et la peste, qui avaient dépeuplé Athènes, avaient fait naître deux lois, l'une qui donnait le droit de citoyen au fils d'un Athénien et d'une mère étrangère, l'autre qui permettait d'épouser deux femmes. Athénée mentionne cette dernière loi, contre laquelle s'élève Euripide. L'unité d'*Andromaque* est donc dans cette attaque contre la bigamie légale : le poète ne peint pas les malheurs d'Andromaque, mais les désordres de l'intérieur de Pyrrhus, et la mort du roi est la conséquence de sa conduite. Jamais le poète qui a tant maltraité les femmes ², ne les a accablées comme dans ce drame ³, dont Oreste résume ainsi la morale :

Κακόν γ' ἔλεξας, ἀνδρα δις ἔχειν λίχη.

On voit que l'inspiration de la pièce grecque est tout autre que celle de la pièce française.

Racine était trop parfait courtisan pour reprendre sous le règne de Louis XIV la thèse d'Euripide ; il a négligé aussi l'élément merveilleux, et laissé dans la coulisse Ménélas, qui était odieux, et Pélée, qui était inutile. En revanche, il a mis en scène Pyrrhus, et place sur le premier plan Oreste et Hermione. Andromaque est restée la veuve d'Hector ; Pyrrhus a respecté sa captive ; c'est pour le fils d'Hector qu'elle tremble. Tous ces changements suffiraient à transformer la pièce ; mais il en est un autre, qui modifie entièrement le caractère des deux tragédies. Dans *Athalie*, c'est Dieu qui dirige l'action, la précipite et la dénoue ; dans *Andromaque*, l'amour plane avec toutes ses fureurs sur la pièce, dont il est l'âme. Dans Euripide,

1. *Acad. des inscriptions et belles-lettres*, X, 314.

2. Dans *Oreste*, Echécle (v. 128-129) raille la coquetterie persistante d'Hélène ; voir aussi l'opinion de Pylade (v. 737) et d'Oreste sur les femmes (v. 1590).

3. Andromaque donne à Hermione des conseils ; elle lui indique comment elle devait se conduire (v. 205-231) ; elle n'a que du mépris pour les femmes (v. 250-273). Hermione elle-même médit des femmes (v. 930-953).

Oreste fait un mariage de convenance ; si Hermione parle de son amour outragé, elle ne fait qu'accepter l'excuse que lui tend Oreste ; elle craint plus Pyrrhus qu'elle ne le hait ; c'est son orgueil qui souffre plutôt que son cœur. Racine a introduit l'amour dans ces trois cœurs, et, par cela même, a fait de l'œuvre froide d'Euripide le plus passionné des drames. Cette idée lui a été suggérée par Virgile, comme il l'indique dans sa préface ; mais la mise en œuvre admirable de cette idée lui appartient tout entière. Soyons juste cependant : l'intrigue d'*Andromaque*, comme l'a signalé Voltaire, est en germe dans le *Pertharite* de Corneille, toute l'intrigue, jusqu'à cet étroit enchaînement de trois passions, qui fait que les mouvements dont le premier personnage est agité ont immédiatement leur contre-coup dans le second, puis dans le troisième. Supposez en effet qu'Hector ressuscite au cinquième acte, qu'il poignarde Oreste, et qu'alors Pyrrhus et Hermione, Hector et Andromaque tombent dans les bras les uns des autres ; donnez aux héros grecs des noms barbares, et vous aurez *Pertharite*. Pyrrhus abandonne Hermione, sa fiancée, pour Andromaque, sa captive, comme Grimoald sa fiancée Edwige pour sa captive Rodelinde. Pyrrhus réduit Andromaque à l'alternative de l'épouser ou de voir mourir son fils, comme Grimoald y réduit Rodelinde. Enfin Hermione promet de se donner à Oreste, s'il la venge de Pyrrhus, comme Edwige se livrera à Garibalde, s'il punit la perfidie de Grimoald. Le plus grand mérite de *Pertharite* serait-il d'avoir inspiré le plan d'*Andromaque* ?

Nous avons vu dans quel cadre Racine a mis ses acteurs, et dans quelle situation il les place les uns en face des autres. Voyons maintenant quelle transformation il a dû faire subir aux personnages de la tradition pour les faire entrer dans ce cadre ; car, dans Racine, ce ne sont pas les situations qui font les caractères, mais les caractères qui font les situations.

Les personnages de la légende antique sont de deux sortes : il en est dont le nom cité représente immédiatement à notre esprit, et semble personnifier un type, un caractère, une passion ; à ceux-là, le poète n'oserait pas toucher : qui donc tenterait de représenter Ulysse naïf, Clytemnestre douce et tendre, Pénélope adultère, Oreste timide et paisible ? Le nom d'Andromaque est devenu tellement synonyme d'amour maternel, que, après la mort d'Astyanax, Euripide, la voulant mettre en scène, la représente encore tremblant pour son fils. Il est d'autres personnages au contraire dont la tradition a moins nettement accusé les traits, et dont le nom n'éveille en nous que des souvenirs généalogiques : telle est Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas. On ne sait comment la peignait Sophocle dans sa tragédie d'*Hermione* ; mais, dans son *Oreste*, Euripide a esquissé une figure de jeune fille

1. L'abbé de la Porte signale en 1639 une *Andromaque* d'un certain Salabray ; nous ne savons ni si Racine s'en est inspiré, ni s'il la connaissait. En 1659, un anonyme avait donné une tragédie d'*Astyanax*.

douce et compatissante; élevée par Clytemnestre, elle ne doit avoir pour les paricides qu'horrenn et que haine, et cependant elle leur promet d'intercéder pour eux :

Σώθηθ' ὅσον γε τούτ' ἔμ' 1.

Son affectueuse bonté rend encore plus odieux l'attentat que vont commettre sur elle Électre et Oreste; et c'est là dans Euripide une faute d'autant plus étrange qu'il n'a jamais sacrifié au désir de rendre une femme aimable.

Tout autre est l'Hermione qu'Euripide nous montre dans son *Andromaque*; c'est une furieuse, et Oreste et elle seront des époux assortis. Dans son cœur bouillonne le plus indomptable des orgueils; la vanité a desséché dans son âme tous les bons sentiments; le poète a peint en elle le fléau des époux, cette « uxor dotata » que maudiront dans un uisson passionné et superbe tous les maris de Plaute; les premiers mots qu'elle prononce ne laissent pas de doute :

Κόσμον μὲν ἀμφὶ κρατὶ χρυσίας χλιδῆς,
 Στολμόν τε χρωτὸς τόνδε ποικίλων πίπλων,
 Οὐ τῶν Ἀχιλλέως οὐδὲ Πηλέως ἄπο
 Δόμων ἀπαρχὰς διῦρ' ἔχουσ' ἀφικόμην,
 Ἄλλ' ἐκ Λακωνίης Σπαρτιάτιδος χθονός
 Μενέλαος ἡμῖν ταῦτα δωρεῖται πατὴρ
 Πολλοῖς σὺν ἔδνοις, ὥστ' ἐλευθεροστομῆν 2.

Hermione est stérile, et la captive a un fils. De là la jalousie de Sarah pour Agar : ce sont les maléfices de la Phrygienne qui sont cause³ de cette stérilité; qu'elle meure, ou qu'Hermione ait le plaisir de la voir, humiliée, implorer à genoux son pardon, et balayer la maison⁴. L'excuse de ses emportements est dans son extrême jeunesse : Hermione est presque un enfant⁵; elle a toutes les colères et tous les caprices d'un enfant gâté, et son père lui passe les fantaisies les moins raisonnables; elle s'en prend à Andromaque de ce qu'elle n'est pas mère, comme un enfant se fâche contre qui refuse de lui donner les étoiles; et quand elle comprend qu'elle a été trop loin et va être punie, elle est prise du désespoir furieux des enfants qui trépignent et voudraient voir tomber un malheur sur leurs parents qui les grondent. Elle jette ses voiles, se découvre la poitrine, se déchire le visage, s'arrache les cheveux, trouve tout simple qu'on la délivre par un assassinat d'un mari qu'elle craint et qu'elle n'aime pas, et n'a pas le plus petit remords d'accepter les offres d'Oreste. Elle ne craignait qu'une chose : devenir l'esclave de cette concubine, dont elle est la maîtresse. La seule preuve de tendresse qu'elle donne à l'époux qu'elle

1. Ὁρέστης, v. 1345.

2. Ἀνδρομάχη, v. 147-154.

3. *Ibid.*, v. 32-36 et 157-158.

4. *Ibid.*, v. 163-168.

5. V. 238. Νία πίφυκας.

laisse tuer, c'est de ne pas promettre elle-même sa main à son meurtrier :

Νουτυμάτων μὲν τῶν ἰγῶν πατὴρ ἰμὸς
Μίρμανν ἔξει, κοῦκ ἰμὸν κρίνειν τόδε ¹.

L'Hermione de Racine tient à Oreste le même langage :

L'amour ne règle pas le sort d'une Princesse :
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse ².

Mais par ces paroles l'Hermione grecque se donne, l'Hermione française se refuse à Oreste. L'Hermione de Racine, qui est touchante, a les mêmes emportements que celle d'Euripide, qui est odieuse ; deux mots expliquent tout : elle aime. Comme l'Hermione grecque, l'Hermione française est une toute jeune fille ; son orgueil et sa passion ont toute la naïveté de la jeunesse, et c'est cette naïveté qui l'excuse et nous attache à elle. Des quatre femmes en proie aux fureurs de la jalousie que Racine a mises sur la scène, Hermione est incontestablement la plus touchante : elle n'est pas cruelle, comme Roxane ; elle a des droits sur Pyrrhus qu'Ériphile n'a point sur Achille ; enfin, à l'opposé de Phèdre, elle nourrit un amour pur et légitime. Tout est en elle spontané et irréfléchi ; si elle raisonnait, si elle essayait de justifier sa conduite, elle serait vite odieuse, comme l'Émilie de *Cinna*. Mais, quand elle dit à Oreste :

Vengez-moi : je crois tout ³ ;

quand elle lui demande :

Qui te l'a dit ? ⁴

elle ne procède que par cris de passion ; elle ne se connaît plus, elle ne s'appartient plus ; elle appartient à l'amour. L'Hermione d'Euripide, qui laisse tuer Pyrrhus, est odieuse ; l'Hermione de Racine, qui le fait tuer, nous semble plutôt à plaindre ; victime de l'amour, elle meurt de sa passion, et sa mort commande une pitié mêlée de respect. Le seul rôle de Phèdre est plus beau que celui d'Hermione.

Racine a fait subir au personnage d'Oreste une transformation analogue. Il a composé ce rôle des deux rôles d'Oreste dans l'*Andromaque* d'Euripide, et d'Ulysse dans les *Troyennes* de Sénèque. C'est Oreste qui a été chargé par les Grecs de demander à Pyrrhus la mort d'Asryanax ; mission bien invraisemblable, dont il s'acquitte fort maladroitement ; c'est qu'un autre soin l'occupe :

Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Asryanax, lui ravir ma Princesse ! ⁵

1. *Ἀνδρομάχη*. v. 987-988.
2. *Andromaque*, III, II.
3. *Ibid.*, IV, III.
4. *Ibid.*, V, III.
5. *Ibid.*, I, .

En effet, tandis que l'Oreste grec ne déclare à Hermione que juste autant d'amour que la politesse l'exige¹, l'Oreste français porte dans sa passion pour Hermione la rage et la fureur qui le poursuivent. Il en résulte que l'Oreste grec assassine froidement un roi qu'il ne connaît pas, longtemps après que ce roi a épousé une femme que le meurtrier n'aime pas lui-même. L'Oreste français, au contraire, sent de terribles combats se livrer dans son cœur, lorsque la femme qu'il aime lui demande la tête de son rival², et, le meurtre consommé, les remords le déchirent³. L'Oreste d'Euripide est odieux; Racine a su rendre intéressant le sien, en nous montrant dans toute leur violence son amour et ses remords, et aussi en plaçant à côté de lui Pylade. En créant ce personnage, Racine s'est souvenu d'un admirable passage de l'*Oreste* d'Euripide. Ménélas vient de sortir, abandonnant à la fureur des Argiens Oreste et Électre; Oreste se laisse aller à son désespoir, et, tout à coup, voyant apparaître Pylade, il s'écrie :

Ἄλλ' εἰσορῶ γὰρ τόνδε φίλιτατον βροτῶν
Πυλάδην, ὁρόμῃ στείχοντα Φωκίων ἄπο,
Ἥδιϊαν ὄψιν· πιστὸς ἐν κακοῖς ἀνὴρ
Κρείσσων γαλήνης ναυτιλοῖσιν εἰσορᾶν ἔ.

Mais bientôt cet Oreste, chargé de la réprobation universelle, ne veut pas que Pylade partage son sort :

Τί γὰρ προσήκει καθναεῖν σ' ἐμοῦ μέτα;

et Pylade répond :

Ἦρου; τί δὲ ξὴν σῆς ἱταίριας ἄτερ ῥ;

Réplique sublime dans sa simplicité, et qui n'est égalée que par ce dialogue de la tragédie de Racine :

ORESTE.

Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Assez et trop longtemps mon amitié t'accable :
Évite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit :
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne,
Va-t'en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione ῥ.

Non, ce n'est pas un misérable, celui qui mérite un tel dévouement; l'amitié de Pylade contribue à transfigurer l'Oreste de l'*Andromaque*

1. Ἀνδρομάχη, v. 966-982.

2. *Andromaque*, IV, III.

3. *Ibid.*, V, IV.

4. Ὀρίστης, v. 725-729.

5. *Ibid.*, v. 1071-1072.

6. *Andromaque*, III, I.

d'Euripide, et cette transformation que Racine a fait subir à Oreste et à Hermione est peut-être dans son *Andromaque* ce qui montre le mieux l'art du poète.

Si Andromaque occupe moins souvent la scène qu'Hermione ou qu'Oreste, cette gracieuse figure n'en est pas moins le principal personnage du drame qu'elle suscite et qu'elle conduit. M. Janet, dans un très remarquable article, publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1875, a très bien établi la loi de réaction par laquelle chaque action d'Andromaque a un contre-coup dans le cœur de Pyrrhus, et par suite dans ceux d'Hermione et d'Oreste; de sorte qu'Andromaque est comme le premier anneau d'une chaîne dont Oreste est le dernier anneau, et Pyrrhus et Hermione les anneaux intermédiaires.

Il semble que les commentateurs n'aient rien laissé à dire sur le personnage d'Andromaque. Il reste à les concilier. En parlant de l'héroïne de Racine, LaHarpe s'écrie : « Que cela est grec ! » Chateaubriand dit : « Andromaque est une chrétienne. » Nous allons chercher ce qu'ont de vrai deux opinions si opposées, en examinant les différents portraits que les poètes anciens nous ont laissés d'Andromaque et de Tecmesse, ces deux sœurs jumelles douées des mêmes vertus, unies dans les éloges comme dans les épigrammes :

Odimus et mæstas 1; Tecmessam diligat Ajax ;
 Nos, hitarem populum, femina læta capit.
 Nunquam ego te, Audromache, nec te, Tecmessa, rogarem
 Ut mea de vobis altera amica foret.

L'Andromaque d'Homère est déjà le type de l'amour conjugal et de l'amour maternel; c'est la Lucrece phrygienne, modeste, cachée, filant la laine dans l'ombre de sa demeure, professant pour son mari une déférence que son amour lui rend facile, chérissant dans son fils son fils et aussi Hector, et gardant, dans le calme même du logis, je ne sais quelle tristesse, comme si de noirs pressentiments flottaient toujours autour d'elle; nous la voyons toujours telle qu'Homère nous l'a peinte une fois, souriant au travers de ses larmes², figure douce et touchante, dont la reproduction fidèle est cause que l'*Hector* de Luce de Lancival se lit encore aujourd'hui avec un certain plaisir. C'est qu'elle n'a plus sa mère, c'est qu'Achille a tué son père et ses sept frères; Hector lui tient lieu de tout ce qu'elle a perdu :

¹Εκτορ, ἀτὰρ σὺ μοὶ ἴσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
²Ἢδὲ κασιγνήτος, σὺ δὲ μοὶ θαλερὸς παρακοίτης 3.

N'y a-t-il pas déjà là comme un parfum de christianisme : « Tu quitteras ton père et ta mère pour t'attacher à ton époux ? » Et lorsqu'elle voit le cadavre d'Hector attaché au char d'Achille, ce n'est

1. Ovide, *Art d'aimer*, III.

2. *Iliade*, VI, 484 : δακρύνεν γέλασσαν.

3. *Ibid.*, 429-430.

pas sur elle-même qu'elle gémit ; elle songe aux souffrances qui attendent l'orphelin, habitué, hélas ! à toutes les douceurs du luxe dans le palais de son père. Ilion est perdu par la mort d'Hector ; les Troyennes vont être emmenées en esclavage ; son fils partagera-t-il sa servitude, ou sera-t-il tué par quelque Grec irrité contre Hector ? il y a tant de Grecs irrités contre Hector ! C'est ainsi que l'orgueil de l'épouse reparait dans la douleur de la mère ¹.

Telle, la Tecmesse de Sophocle, apprenant qu'Ajax veut mourir, essaie de le détourner de sa funeste résolution, en lui montrant l'avenir de leur fils, qui n'a que lui : car sa mère n'a plus d'autre parent, d'autre patrie, d'autre fortune qu'Ajax ².

Andromaque est peut-être la seule femme qu'ait respectée Euripide. Il nous la montre aimant et allaitant même les enfants d'Hector, tant sa tendresse est vive pour son époux ³. Il nous peint les vertus qu'elle pratiquait dans la maison de son mari, sa retenue pudique et discrète, sa déférence prompte et sereine ⁴. Andromaque est le modèle des épouses, modèle dont on trouve bien rarement des copies, au jugement d'Euripide.

Trois tragédies dans l'antiquité nous ont montré Andromaque tremblant pour les jours de son fils ; ce sont l'*Andromaque* et les *Troyennes* d'Euripide, et les *Troyennes* de Sénèque. Dans l'*Andromaque*, la mère, sommée par Ménélas de se livrer si elle ne veut pas voir périr son fils, n'hésite pas un seul instant à se sacrifier pour son enfant, et le fait sans une plainte ⁵. Dans les *Troyennes*, Andromaque ne peut plus se dévouer pour son enfant ; elle ne pourra même pas l'ensevelir ; elle est entraînée par Pyrrhus, et promise à son amour. Aussi, comme il ne lui est plus permis que de gémir, exhale-t-elle des plaintes longues et touchantes au moment de quitter l'enfant, qui s'abrite sous l'aile de sa mère ⁶. Elle ne peut lutter contre le sort : elle cède, et c'est elle qui s'arrache d'elle-même, le cœur brisé, aux embrassements de son fils.

L'Andromaque de Sénèque n'a plus rien de cette résignation touchante ; elle se démène sur la scène d'une façon qui eût prodigieusement étonné les Grecs. Elle cache son fils dans le tombeau d'Hector, et veut persuader Ulysse qu'il a péri. Ulysse la félicite, car l'enfant a ainsi échappé à un cruel supplice ; à cette révélation, Andromaque pâlit ; Ulysse a compris : Astyanax est vivant. Il ordonne de raser le tombeau d'Hector. Andromaque va-t-elle livrer son fils ? Va-t-elle laisser jeter au vent les cendres d'Hector ? Telle est la cruelle alternative qu'elle se pose dans un admirable couplet ⁷. Elle comprend enfin que

1. *Iliade*, XXIV, 725-745.

2. *Ajax*, 510-519.

3. *Ἀνδρομαχία*, v. 222-226.

4. *Τρωάδες*, v. 640-652.

5. *Ἀνδρομαχία*, v. 406-415.

6. *Τρωάδες*, v. 735-775.

7. *Troades*, v. 643.

son fils mourrait sous les débris du tombeau, et qu'elle aurait ainsi deux malheurs à pleurer; elle sauve de l'outrage les cendres du père en livrant la vie du fils. Cette terrible alternative est celle où sera placée l'Andromaque de Racine.

Nous avons réservé pour la fin l'Andromaque de Virgile, parce que c'est d'elle que s'est particulièrement inspiré Racine. Quoique Chateaubriand la déclare plus épouse que mère, l'Andromaque de Virgile enveloppe dans un même souvenir le père et l'époux qu'elle a perdus. Ses premiers mots sont pour Hector :

Hector ubi est¹ ?

et ses derniers pour Astyanax :

O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo².

L'Andromaque de Virgile a déjà la pureté de celle de Racine. Le souvenir importun de Molossos a été écarté loin de nous. Sans doute la princesse grecque avait dit à Hécube, dans les *Troyennes*, que la mort de Polyxène était moins cruelle que l'esclavage où elle-même était entraînée³, et Virgile semble n'avoir fait que traduire Euripide, lorsqu'il fait dire à son héroïne :

O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum Trojæ submœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile⁴.

Mais l'Andromaque d'Euripide s'exprime ainsi sur le corps d'Hector, sur les ruines de Troie, après s'être exaltée elle-même par le récit de ses maux. L'Andromaque de Virgile, longtemps après la mort de Pyrrhus, alors qu'elle a épousé le frère d'Hector, ne peut songer sans frémir à l'union monstrueuse qu'elle a dû subir; c'est à cet outrage que font allusion les premiers mots qui s'échappent de son cœur; et elle les prononce à voix basse, le front courbé.

L'Andromaque de Racine a cette grâce noble et chaste, et cette résignation plaintive. Ce n'est plus la captive livrée aux brutales amours de Pyrrhus; c'est une princesse détrônée à la cour d'un roi voisin; en écrivant ce rôle dans une tragédie dédiée à Henriette d'Angleterre, Racine songeait à Henriette de France, réfugiée à la cour de Louis XIV. Andromaque est traitée en Épire avec tous les égards dus à son rang⁵.

1. *Enéide*, III, 312.

2. *Ibid.*, 489-491.

3. *Troades*, 626-627.

4. *Enéide*, III, 321-324.

5. Cette situation n'était pas celle de l'Andromaque grecque; cependant elle était entourée de quelque considération. *Ἀνδρομάχη*, v. 55-65.

L'Andromaque de Séuèque ne pouvait sauver son fils qu'en laissant jeter au vent les cendres d'Hector ; celle de Racine ne peut arracher son enfant à la mort qu'en épousant le fils du meurtrier d'Hector. La situation est la même ; mais l'Andromaque latine, qui sait ne pouvoir fléchir Ulysse, éclate en imprécations ; l'Andromaque française, qui connaît son pouvoir sur Pyrrhus, a recours à la prière, nous dirions à la plus sainte des coquetteries, si ce mot n'emportait toujours avec lui une idée de blâme. Elle souffre à tomber aux pieds de Pyrrhus, non par orgueil (elle se traîne aux genoux d'Hermione), mais par pudeur ; sa vue irrite la flamme de Pyrrhus ; quand elle lui parle pour son fils, elle sent que chaque mot ranime l'espérance dans le cœur du roi, et elle se reproche ses prières comme un crime envers l'ombre d'Hector. Elle ne cesse de rappeler à Pyrrhus tous les sujets qu'elle a de le haïr ; deux fois elle se trouve en sa présence ¹, et six fois dans ces deux entrevues le nom d'Hector revient sur ses lèvres comme pour décourager le fils d'Achille ; elle sait qu'une espérance donnée au roi peut seule sauver Astyanax, et à peine la lui a-t-elle laissé concevoir, qu'elle en a comme un remords.

Chateaubriand prétend que l'Andromaque de Racine doit au christianisme cette pureté de sentiments. Il n'en est rien ; nous avons trouvé la même délicatesse dans Virgile. Chateaubriand allègue, à l'appui de son assertion, la tendresse maternelle de notre Andromaque : « Les anciens n'arrêtaient pas longtemps les yeux sur l'enfance ; il semble qu'ils trouvaient quelque chose de trop naïf dans le langage du berceau. Il n'y a que le Dieu de l'Évangile qui ait osé nommer, sans rougir, les petits enfants. » Or, Astyanax ne paraît pas dans la tragédie de Racine, tandis qu'Euripide introduit dans une de ses tragédies Molossos, et que, dans une autre, Andromaque embrasse en scène ² Astyanax. Alors, c'est par sa fidélité conjugale que l'Andromaque de Racine est chrétienne ? Or, Andromaque disait, dans les *Troyennes* ³ d'Euripide :

Ἄπειπτα αὐτὴν, ἥτις ἄνδρα τὸν πάρος
Καινοῖσι λίκτροις ἀποβαλοῦσ' ἄλλον φιλεῖ.

Dans *Andromaque*, jamais, par pudeur, elle ne nommait Pyrrhus autrement que le père de son enfant ; et, cri sublime, c'était Hector qu'elle appelait au secours du fils de Pyrrhus ⁴ :

Ὡ πόσις, πόσις, εἶθε σάν
Χεῖρα καὶ δόρυ σύμμαχον
Κτησαίμαν, Πριάμου παῖ.

Toutes les Andromagues invoquent Hector ; nulle ne le fait d'une

1. I, 4 et III, 6.

2. Elle se contente de dire dans notre théâtre :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui (II, IV).

3. Ἰρωάδες, v. 62-663.

4. Ἀνδρομάχη. 523-526.

façon aussi touchante. Comme preuve d'une humilité toute chrétienne dans Andromaque, Chateaubriand cite encore ces vers :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;
Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste ¹.

Or, ces vers sont une traduction de Sénèque ¹ :

Pone ex animo reges atavos,
Magnific senis jura per omnes
Incluta terras : excidat Hector.
Gere captivum.

Hécube même, dans les *Troyennes* d'Euripide, a encore plus d'humilité chrétienne que l'Andromaque de Racine :

Ὅρω τὰ τῶν θεῶν, ὡς τὰ μὲν πρῶτος ἔγω
Τὸ μηδὲν ὄντα, τὰ δὲ δοκοῦντ' ἀπόλειπον θ.

N'est-ce pas la parole même de l'Évangile : « Le superbe sera abaissé, et l'humble sera élevé ? » En résumé, il ne faut voir dans l'Andromaque de Racine ni une Grecque, ni une chrétienne; c'est une chaste et sereine figure née dans l'âme tendre du poète, au milieu du siècle le plus poli de tous, d'une étude attentive et charmée d'Homère et de Virgile.

Pendant cette discrétion même du dix-septième siècle, qui a voulu jeter un voile sur ce que le sujet avait de trop odieux, a eu un résultat inattendu, que relève très justement Manzoni ² : « Ce pauvre Astyanax, ce malheureux fils d'Hector, ne parait jamais dans la pièce que comme un accessoire, un moyen. » En effet, si Oreste demande sa mort, c'est pour amener Pyrrhus à la lui refuser ; Pyrrhus ne voit dans cet enfant qu'un moyen de parvenir à assouvir sa passion, à laquelle il rapporte tout, et il comprend si peu l'amour maternel, qu'il va jusqu'à dire à Andromaque :

Ce fils, ce même fils, objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en ameriez moins.

Le danger de l'enfant n'émeut en rien la jalouse Hermione. Ce trio de furieux ne compte absolument pour rien la vie d'Astyanax, et Racine a bien entendu qu'il en fût ainsi, « puisque la tragédie d'Andromaque se dénoue sans que le sort d'Astyanax soit décidé. Il est, pour le moment, en sûreté avec sa mère ; le peuple les a pris tous les deux sous sa protection ; mais le projet conçu par la

1. *Andromaque*, IV, 1.

2. *Troades*, v. 717-716.

3. *Troades*, v. 108-609. Voir aussi 1243-1250.

4. Célèbre poète italien (1784-1873). Son œuvre capitale est le roman des *Fiancés* (*I promessi sposi*). Le passage que nous citons est tiré d'une très curieuse *Lettre sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie*.

Grèce entière d'immoler le fils d'Hector subsiste ; la vie de l'enfant est toujours en danger ; car ses ennemis sont toujours les plus forts, et les motifs qu'ils ont pu avoir de l'immoler sont plutôt renforcés qu'affaiblis, depuis que sa mère semble avoir trouvé un parti dans la Grèce même. » D'où vient qu'à la représentation personne ne fait ces observations, qui sont fort justes ? C'est que, dans les deux derniers actes de la tragédie, la passion débordante d'Oreste, de Pyrrhus, d'Hermione, envahit le théâtre ; elle nous émeut au point de nous faire oublier Astyanax, et de n'y songer que lorsqu'il est nommé au dénouement. Dans les *Andromagues* antérieures, l'enfant parlait et pleurait en scène, Andromaque le tenait dans ses bras ; le chœur le montrait suivant le sein maternel, Hécube l'ensevelissait dans le bouclier d'Hector. Dans la pièce de Racine, Astyanax reste dans la coulisse ; il n'est que le pivot autour duquel tourne l'action ; ce n'est pas à lui que l'intérêt s'attache ; c'est un défaut, et il faut en convenir avec Louis Racine.

Andromaque obtint un succès presque unanime, et Perrault nous a dit qu'elle » fit à peu près le même bruit que le *Cid*, lorsqu'elle fut représentée ¹. » A peine M. de Lionne l'a-t-il envoyée à Saint-Évremond, qu'il reçoit cette réponse : » Votre *Andromaque* est fort belle : trois de mes amis m'en ont envoyé trois par la poste, sans considérer l'économie nécessaire dans une république. » Fontenelle, neveu de Corneille, obligé de reconnaître ce succès de Racine, l'attribue dans sa *Vie de Corneille* à l'engouement des femmes : « Voilà ce qu'il fallait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées. » Paris eut son *Andromachomanie*, comme Athènes avait eu son *Euripidomanie*.

Un événement tragique augmenta la vogue d'Andromaque : la mort subite de Montfleury, qui jouait le rôle d'Oreste. Le bruit se répandit qu'il était mort épuisé par ce rôle écrasant ; Robinet le laisse entendre, dans sa lettre du 17 décembre 1667, et on lit dans le *Mercure de France* en mai 1738 : « On assure que son ventre s'ouvrit ; il était si prodigieusement gros qu'il était soutenu par un cercle de fer ². » Peut-être cette légende n'a-t-elle été inventée que pour

1. Perrault, *Hommes illustres*, II, 81.

2. Ce pauvre gros homme se sentait ridicule, et ne savait où se mettre, quand, par malice, on prononçait devant lui le nom du terrible seigneur Cyrano de Bergerac au grand nez. C'est que, à la suite d'une dispute, Cyrano avait défendu à Montfleury de paraître d'un mois au théâtre. A deux jours de là, l'auteur joua dans une mauvaise pièce de Balthasar Baro, le secrétaire d'Honoré d'Urfé, et le continuateur de l'*Astrée* ; l'histoire ne nomme point cette mauvaise pièce : était-ce la *Clarimonde* ? ou le *Saint-Eustache* ? ou l'*Amante vindicative* ? Il paraît que nous n'avons que l'embarras du choix. Cyrano, du parterre, força Montfleury de se retirer, et publia *Contre un gros homme* la dixième de ses *Lettres satiriques*, lettre très curieuse, pleine d'esprit et de mauvais goût, qui mériterait d'être citée dans son entier, mais dont l'étendue et les convenances ne nous permettent de donner que quelques fragments : « La nature qui vous ficha une tête sur sa poitrine, ne voulut pas expressément y mettre le col, afin de le dérober aux malignités de votre horoscope. Vous avez ce qu'aux hommes on appelle face si fort au-dessous des épaules, et ce qu'on appelle les épaules si fort au-dessus de la

faire pendant à la mort de Mondory, qui périt ainsi, victime de l'emportement avec lequel, dans la *Mariane* de Tristan, il poussait les imprécations du roi Hérode. Quoi qu'il en soit, cet accident donna à la tragédie de Racine un regain de succès, bien que ses détracteurs essayassent de dire qu'elle était morte avec son interprète. C'est ce que soutient Saint-Évremond¹. D'ailleurs Saint-Évremond est prévenu contre *Andromaque*, et cette prévention perçe au milieu des éloges qu'il est pourtant bien obliyé d'accorder au chef-d'œuvre nouveau²: « Ceux qui m'ont envoyé *Andromaque* m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle; mais je crois qu'on peut aller plus loin dans les passions, et qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentiments que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que doux; ce qui doit exciter de la pitié ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille. » Toute la dissertation est faite pour cette conclusion: Saint-Évremond est un dévot de Corneille; un éloge donné à Racine est donc pour lui un vol fait à son dieu. Il veut cependant paraître impartial; aussi écrira-t-il dans un article sur les Tragédies³: « Quelques louanges que je donne à cet excellent auteur (Corneille), je ne dirai pas que ses pièces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur notre théâtre. Nous avons été touchés de *Mariane*, de *Sophonisbe*, de *Alcionée*, de *Vencesias*, de *Stilicon*, de *Andromaque*, de *Britannicus*, et de plusieurs autres, à qui je ne prétends rien ôter de leur beauté, pour ne les nommer pas. » Quel honneur pour Racine d'être mis à côté de Tristan, de Mairêt, de Du Ryer, de Rotrou, de Thomas Corneille et de plusieurs autres! Après *Alexandre*, Saint-Évremond le traitait mieux⁴: « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillisse de Corneille me donne bien moins d'alarmes, et je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrais qu'avant sa mort il adoptât l'auteur de cette pièce, pour former avec la tendresse d'un père

face, que vous semblez un saint Denis portant son chef entre ses mains..... Encore je ne dis que la moitié de ce que je vois: car, si je descends mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'imagine voir aux limbes tous les fidèles dans le sein d'Abraham, sainte Ursule qui porte les onze mille vierges enveloppées dans son manteau, ou le cheval de Troie, farci de quarante mille hommes... Votre gros embonpoint vous fait prendre par vos spectateurs pour une longe de veau qui se promène sur les lardons.... Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne saurait vous bâtonner tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échinez qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau? C'est pourquoi, Gros Crève, serviteur à la pailleasse. » — Voir les notes que nous avons consacrées à Montfleury au bas de la liste des acteurs, et à la dernière scène du V^e acte.

1. II, 16.

2. II, 19.

3. III, 17.

4. II, 18. Début de la *Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée Alexandre le Grand*, adressée à M^{me} Bourneau, une femme d'esprit que Saint-Évremond avait fort vue en Angleterre.

son vrai successeur ¹. » C'est qu'alors Racine n'avait pas fait à Corneille le chagrin de donner son *Andromaque*, dont le succès, malgré la mort de M^{lle} Duparc (1668), qui jouait le rôle d'Andromaque², ne se refroidit pas un instant durant le dix-septième siècle. Madame de Sévigné a un faible pour cette tragédie, qu'elle va voir à Vitré, où une troupe de campagne lui fait « pleurer plus de six larmes ³ ; » et Madame de Maintenon fera jouer *Andromaque* aux demoiselles de Saint-Cyr ⁴. En 1685, Baillet, dans ses jugements des Savants⁵, disait de Racine et d'*Andromaque* : « C'est maintenant de toutes ses pièces celle que la cour et le public revoient le plus volontiers, de sorte que les connaisseurs nous semblent lui donner le prix sur toutes les autres. »

Mais il n'y a pas de triomphe sans mélange, et l'envie déchira la nouvelle tragédie de Racine. Toutes les critiques adressées au poète se trouvent rassemblées dans la *Folle Querelle*⁶, que Subligny⁷ fit représenter sur le théâtre du Palais-Royal, le vendredi 18 mai 1668. *Andromaque* enveloppa de son succès cette parodie, à laquelle les partisans de Corneille se firent un devoir d'aller applaudir. On répandit d'ailleurs le bruit que Molière, qui était depuis *Alexandre* brouillé avec Racine, était l'auteur de l'œuvre nouvelle⁸, et, dans sa préface, Subligny fait parade de cette opinion, qui s'était glissée dans le public⁹. La *Folle Querelle*, à laquelle pourrait bien avoir collaboré le

1. Après la mort de Corneille, un comédien dira :

Puisque Corneille est mort, qui nous donnait du pain,
Faut vivre de Racine, ou bien mourir de lui. (Abbe de la Porte, *Anecd. dram.*, II, 575.)

2. Robinet, Lettre du 15 décembre 1668.

3. Lettre à M^{me} de Grignan, du 12 août 1671.

4. Le vertueux comédien Riccoboni dit, dans sa sévère *Réformation du théâtre*, dédiée à la grande Catherine : « Il me semble que l'on pourrait laisser *Andromaque* telle qu'elle est, et lui donner place sur le théâtre de la Réforme, après avoir pourtant fait précéder un examen très-exact des maximes et des expressions de cette pièce, pour corriger celles qui pourraient blesser les bonnes mœurs. »

5. IV. 5^e partie, p. 414.

6. *La Folle Querelle ou la Critique d'Andromaque* parut chez Thomas Jolli avec une dédicace à madame la maréchale de l'Hôpital et une préface. Le privilège est du 28 juin 1668.

7. Adrien-Thomas Perdon de Subligny, né vers 1640, n'était pas comédien, comme le dit Louis Racine, mais avocat au Parlement. Il semble qu'il fut lié avec la comtesse de la Suze, et qu'il fit partie de son salon littéraire, avec Pelisson, Segrais et Ménage. Il épousa M^{lle} Bourgoïn, le 5 septembre 1667. En 1666, Subligny avait débuté par la *Muse Dauphine*, lettres en vers libres assez bien tournés et assez spirituels, qu'il eut la hardiesse de dédier au Dauphin; on en a conservé un numéro du 3 février 1667. Subligny fit jouer au Palais-Royal, le 1^{er} août 1670, le *Dés-spoir extravagant*, dont on n'a plus que le titre, et publia la même année la *Fausse Clélie, histoire française galante et comique*, satire de M^{lle} de Scudéry. En 1671, il défendit *Berénice* contre l'abbé de Villars, et fit paraître en 1677 une *Dissertation sur les deux Phèdres*.

8. Voir du Lorens, lettre du 8 septembre 1668.

9. Subligny, préface de la *Folle Querelle*: « Cette comédie a diverti assez de monde dans le grand nombre de ses représentations, et elle a même assez plu à ses ennemis, pour borner la vengeance qu'ils en ont prise à publier que le plus habile homme que la France ait encore eu en ce genre d'écrire en était l'auteur, je veux dire Monsieur de Molière, et qu'il n'y avait rien de moi que mon nom. Je

père du président Hénault, fut jouée trente fois environ ; elle bénéficia du succès de *Georges Dandin*, qu'elle accompagna le plus souvent. La *Folle Querelle* n'est pas une bonne pièce ; mais Paris aimait alors ces discussions littéraires, comme Athènes aimait jadis les plaidoyers sur le théâtre. Il y a de l'esprit dans cette petite œuvre, qui n'est pas une parodie, comme on l'a dit, mais qui renferme quelques scènes de parodie assez lestement troussées. L'intrigue, si intrigue il y a, en peut être résumée en cinq lignes : Éraсте aime Hortense, qui, ne lui pardonnant pas de goûter l'*Andromaque*, prétend se donner à Lysandre. Éraсте veut enlever son ingrate, et, au lieu d'elle, enlève une précieuse, qui rappelle un peu la Climène de la *Critique de l'École des femmes* ; furieux, il la ramène, et, tandis qu'on discute à nouveau sur *Andromaque*, survient la mère d'Hortense, qui donne sa fille à Lysandre. Dans la discussion, Subligny s'est montré très partial : dans sa comédie, tous les personnages qui défendent Racine sont idiots ou peu honnêtes, quelquefois les deux. La vicomtesse ¹ « a presque laissé perdre 40,000 livres de rentes depuis son veuvage, pour ne vouloir songer qu'à des aventures de roman ; quand elle va chez ses avocats ou ses procureurs, elle souhaite qu'ils ne soient pas chez eux, de peur de parler d'affaires, et elle croit avoir gagné un empire, quand elle ne les a pas trouvés, sans songer que c'est sa ruine. On la vint exécuter ces jours passés pour ses dettes, et, pendant qu'on détendait sa tapisserie, Madame était encore dans son lit, qui disait aux sergents : « Faites tout doucement, et ne m'éveillez pas. » Éraсте est encore plus bête ; il affirme que Pylade tutoie Oreste, puis, que Pylade n'était pas roi ² ; il appelle Ulysse le plus fin diable qui fût en France ³ ; dans la même scène, il avoue qu'il s'est laissé raconter que *Cinna* avait été copié sur *Andromaque*, etc. Enfin, on apprend au dénouement que c'est un malhonnête homme ; Silviane, mère d'Hortense, lui dit : « J'ai appris de Cléonte que vous devez deux fois plus que votre bien ne vaut, et que vous nous vouliez tromper. » Il faut convenir que Subligny a donné là de jolis champions à Racine. Il blâme très longuement le style d'*Andromaque* ⁴, avec force exemples, dans les scènes les plus mortelles de sa comé-

sais combien cette erreur m'a été avantageuse ; mais je n'ai pas le front d'en profiter plus longtemps, et, dût-on ne plus trouver ma comédie si belle, je fais conscience d'exposer davantage cet homme illustre aux reproches que méritent, à ce qu'on dit, les faiseurs de critiques. C'est donc moi qui ai fait le crime. J'ai tâché seulement à le commettre de l'air dont M. de Molière s'y serait pris, parce que sa manière d'écrire me plaît si fort que je voudrais toujours l'imiter, si j'avais à travailler pour la scène, et que même, si l'envie m'en prend quelque jour, je le prierai hardiment de ses leçons. » Cette dernière phrase est un chef-d'œuvre ; la paysanne qui disait à Scribe, en lui amenant son fils : « On dit, Monsieur, que vous gagnez beaucoup d'argent : apprenez-lui donc votre métier, » était moins sotte que cet écrivain : il y a du métier dans Scribe ; il n'y en a pas dans Molière.

1. *Folle Querelle*, I, 1.

2. *Ibid.*, I, v.

3. *Ibid.*, II, IX.

4. *Ibid.*, III, VI, VII, VIII.

die, et il y revient longuement encore dans sa préface. Il voit des obscénités partout. Il reprend les critiques de Condé, d'Olonne et Créqui. Enfin, il charge le valet Langoumois de résumer son opinion sur chacun des personnages d'*Andromaque*¹ : « On dit qu'Oreste était un plaisant roi, Pyrrhus un sot, Andromaque une grande bête et Hermione une guenippe. » C'est concis, mais énergique.

Racine profita-t-il des critiques de Subligny? Oui: il supprima au dernier acte une scène, dans laquelle Andromaque, délivrée par Hermione, demeurait en assez méchante posture; il modifia beaucoup de ses vers,

Et peut-être sa plume aux censeurs de Pyrrhus
Dut les plus nobles traits dont il peignit Burrhus.

Les critiques de Subligny nous amènent tout naturellement à parler du style d'*Andromaque*. Voici ce qu'en a dit Louis Racine² : « Le véritable style de la Tragédie est peu connu. Il ne doit pas être pompeux comme le style du Poème héroïque, il ne doit pas non plus être simple comme le style de la Comédie..... La Tragédie, étant un poème en dialogue, ne doit point être écrite en vers pompeux qui ne conviennent point à une conversation, ni en vers simples, parce que cette conversation est noble. C'est donc ce milieu entre la pompe du vers héroïque et la simplicité du vers comique, cette noblesse sans affectation, et ce naturel sans bassesse qu'il est difficile d'observer toujours. Le défaut des vers trop poétiques n'est pas ordinairement le défaut de nos poètes médiocres; mais nos meilleures Tragédies n'en sont pas exemptes. Est-il naturel, par exemple, qu'une nourrice s'exprime avec tant de pompe :

Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture³ ?

« Est-il naturel qu'une jeune fille emploie cette image hardie :

Le fer moissonna tout, et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erechthée⁴ ?

« Les vers d'*Andromaque* sont à l'abri de cette critique : ils sont toujours simples sans bassesse, et harmonieux sans pompe. Je ne citerai pour exemple que cet endroit, qu'un génie médiocre aurait embelli par de grandes figures. Lorsqu'Andromaque, résolue de s'immoler elle-même en descendant de l'autel, recommande son fils à Céphise, qu'on examine les vers qu'elle prononce, on n'y trouvera ni images, ni figures, ni même d'épithètes; ce ne sont que des expres-

1. *Folle Querelle*, I, 1.

2. *Acad. des inscriptions et belles-lettres*, X, 320.

3. *Phèdre*, I, III.

4. *Ibid.*, I, 1.

sions simples, aussi naturelles que les sentiments : la rime seule les distingue de la prose, et cependant les vers sont nobles et harmonieux :

« Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.....
Fais connaître à mon fils les Héros de sa race ;
.....
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour. » 1

Il y a de l'exagération dans ce jugement de Louis Racine. Ce qu'il faut signaler, c'est que le rôle d'Andromaque est écrit d'un tout autre style que ceux de Pyrrhus, Oreste et Hermione. Ceux-ci parlent souvent encore comme les héros d'*Alexandre*, et se servent de ce style solennel et un peu alambiqué dans lequel se drapaient alors les spirituels romans en vogue. Ne nous étonnons donc pas si tous trois ont infiniment d'esprit, plus que n'en auront les futurs héros du poète ; s'ils en ont quelquefois un peu plus que de goût ; s'ils affectionnent les dissertations amoureuses et les madrigaux ; s'ils ont du penchant pour les abstractions ; s'ils font un abus incroyable du mot *yeux*. N'allons pas dire que ce n'est pas là le langage de la nature ; c'est le langage de la nature à l'Hôtel de Rambouillet, où l'on avait coutume de personnifier les yeux et le cœur de la personne aimée, de l'*objet* ; il était d'usage dans la société élégante de parler de ce style, et chacun trouvait naturel ce langage qui lui venait naturellement à la bouche ; dans le langage, l'éducation a une part plus grande que la nature. Les sentiments et les passions de Pyrrhus, d'Oreste et d'Hermione seront partout et dans tous les siècles vrais et naturels ; à la Cour, au dix-septième siècle, leur langage aussi était vrai et naturel. Andromaque, au contraire, ne porte en rien la marque de l'époque. Tout est simplicité et grâce dans les vers que lui prête le poète ; la princesse captive emploie les tournures les plus usuelles, celles qui se présentent d'elles-mêmes sur toutes les lèvres, quelle que soit l'éducation qu'elles aient reçue ; aucune recherche, aucune affectation de pompe ; le charme de ce langage consiste précisément dans sa pureté naturelle et dans son aisance noble ; c'est bien là l'élégance familière du style de la tragédie attique, et c'est en cela que l'on a pu dire avec raison que l'*Andromaque* de Racine était une tragédie grecque. Le style dans lequel est écrit le rôle d'Andromaque est comme les sentiments qu'elle exprime : il ne porte pas de date. Il est tellement lié aux pensées qu'il rend, qu'il semble qu'on ne pourrait les rendre autrement. C'est peut-être de tout le théâtre de Racine le rôle qui vieillira le moins.

La perfection incontestée de l'*Andromaque* de Racine explique pourquoi un sujet si beau a tenté si peu de poètes. Tous ont redouté la comparaison. Les *Troyennes* de Châteaubrun, où se retrouvaient quelques situations de la pièce de Racine, sont aujourd'hui

oublées, la *Troade* de Pradon n'est plus connue que par l'épigramme de Racine, et qui se souvient de l'*Andromaque* italienne¹ de Zeno ?

En revanche, on joua sur les théâtres étrangers de nombreuses adaptations ou traductions de notre *Andromaque*. « Dès 1675, dit l'abbé du Bos², les Anglais avaient une traduction en prose de l'*Andromaque* de Racine. » La Hollande imita bientôt cet exemple. Une note manuscrite de M. Riccoboni, le père, nous apprend qu'il parut, vers la fin du dix-septième siècle, une traduction italienne d'*Andromaque* : « L'*Andromaque* de monsieur Racine fut traduite en vers non rimés italiens par des seigneurs de la ville de Modène, qui la représentèrent dans le temps que les troupes du Roi de France étaient en ce pays, vers 1700. Ce qu'il y a de particulier à la traduction de cette pièce, c'est que chaque acteur traduisit son rôle, et la scène entière où il se trouvait avec Andromaque ou Hermione. Le baron de Raugoni, envoyé du duc de Modène en France, était un des acteurs de cette pièce, et jouait le rôle d'Oreste. » Bien plus, au dix-huitième siècle, la comédie italienne donna *Andromaque* à Paris ; on lit dans le *Mercur de France* en mars 1725 : « Le 15 mars 1725, les comédiens Italiens, habillés à la romaine, donnèrent également avec succès une traduction très-littérale, en vers rimés... Dans l'épître dédicatoire, adressée à milord Peterborough, on apprend que plusieurs académiciens d'Italie ont concouru à faire cette traduction, que M. Fraguier a trouvée digne de l'approbation. »

L'Angleterre ne resta pas en arrière de l'Italie ; nous avons vu qu'elle eut tout de suite une traduction d'*Andromaque* : « En 1712, dit l'abbé du Bos, Philips fit représenter et puis imprimer une nouvelle traduction en vers de cette même tragédie³. » La pièce, intitulée la *Mère en détresse*, était dédiée à la duchesse de Montaigu, à laquelle Philips attribue les qualités qui distinguaient Madame. Malgré l'incomparable talent de mistress Oldfield⁴ et de mistress Porter,

1. Cet opéra est fort curieux. L'auteur a réuni dans une seule pièce les *Troyennes* de Sénèque et l'*Andromaque* de Racine ; à Pyrrhus, Andromaque, Hermione et Oreste, il a joint Ulysse, et, qui plus est, Hélénius. Andromaque a ravi Télémaque à Pénélope, et le présente avec Astyanax aux fureurs d'Ulysse. Télémaque dit à son père, comme Léontine à Phocas (Corneille, *Héraclius*) :

Devine, si tu peux, et[choisis, si tu poses.

Au dénouement Pyrrhus pardonne à Oreste, comme Auguste à Cinna, et lui donne Hermione ; Andromaque épouse Hélénius.

2. *Réflexions sur la poésie et sur la peinture*, II, 462.

3. *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, II, 462.

4. Mistress Oldfield était la personne la plus élégante et la plus délicate de son temps. « Voici ce que Pope lui fait dire au moment de l'agonie : « Quelle horreur ! un linceul de laine ! (Le parlement, pour augmenter la consommation des laines, venait d'ordonner que les morts fussent ensevelis dans de la flanelle.) Ah ! cela révolte ! Que mes femmes préparent mes dentelles les plus précieuses, mon linge le plus beau ; surtout que le rouge ne soit point épargné ; je ne puis souffrir l'idée de paraître laide après ma mort. » (Voir abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, t. II, *Anecd. angl.*, p. 523.)

le rigide Richardson jugea sévèrement la pièce, si sévèrement qu'il inclinait à ranger Racine parmi les écrivains qui « semblent avoir pour but de soulever ces orages du cœur dont la violence emporte tout, religion, raison, bonnes mœurs. » Ce singulier jugement ne mérite pas même une réfutation.

Évreux, juillet 1830.

ANDROMAQUE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1667 ¹

4. Les frères Parfait placent la première représentation d'*Andromaque* au 10 novembre 1667. Malheureusement le 10 novembre 1667 tombait un jeudi, et l'Hôtel de Bourgogne ne jouait pas le jeudi. Nous tenons seulement de deux sources différentes qu'*Andromaque* fut représentée à la Cour le 17 novembre; en effet, Robinet, dans sa lettre en vers du samedi 19 novembre 1667, dit :

• La cour, qui, selon ses désirs,
Tous les jours change de plaisirs,
Vit jeudi certain dramatique,
Poème tragique et non comique,
Dont on dit que sont beaux les vers
Et tous les incidents divers,
Et que cet œuvre de Racine
Maint autre rare auteur chagrine. •

Et l'on peut lire à la même date, dans la *Gazette* : « Le 17 novembre, Leurs Majestés eurent le divertissement d'une fort belle tragédie, par la troupe royale, en l'appartement de la Reine, où étaient quantité de seigneurs et de dames de la Cour. » Pourquoi cette représentation donnée chez la Reine ne serait-elle pas la première de toutes? *Iphigénie* eut bien l'honneur d'être jouée d'abord devant la Cour, et *Andromaque* naissait sous les auspices de Madame. La *Gazette* et Robinet semblent parler de cette tragédie comme d'une chose toute nouvelle; et, si *Andromaque* avait paru dès le 11 novembre, Robinet écrivait-il le 26 :

• J'ai vu la pièce toute neuve
D'Andromaque, d'Hector la veuve? •

Subligny, dans la préface de la *Folle Querelle*, déclare qu'il assistait à la première représentation d'*Andromaque*; mais il s'agit évidemment de la première représentation à l'Hôtel de Bourgogne. Mademoiselle nous apprend que la Cour était en fête pour recevoir le duc de Montmouth, fils du roi d'Angleterre, et M. de Vaudemont, fils de M. de Lorraine. Ce dernier, beau garçon, bien fait, qui dansait fort bien, était fils de M^{me} de Cantecroix, bru de la marquise d'Autriche, bâtarde de l'empereur Rodolphe; les princes de sa maison le traitaient en bâtard, et le Roi en cadet de Lorraine; il faisait encore plus de cas du duc de Montmouth. C'est sans doute à ces princes que la reine Marie-Thérèse voulut donner la primeur d'*Andromaque*. — Voir la note 1 du *Titre de Mithridate*.

DÉDICACE.

A MADAME¹.

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savait que Votre Altesse Royale avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. On savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements². On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, Madame, si j'ose me vanter de cet heureux commencement

1. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fille de Charles 1^{er} d'Angleterre et de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, naquit le 16 juin 1644, épousa, le 31 mars 1661, Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et mourut subitement, le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans. Bossuet prononça son oraison funèbre. Michelet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1859, a tracé de cette princesse une charmante esquisse : « Henriette n'était que bienveillance. Pour briller, elle n'avait nul besoin de critiques, ni même de saillies. Elle fut toute douceur et lumière, sympathique pour tous, bonne même pour ses ennemis... Elle avait l'attrait singulier de ceux qui ne doivent pas vivre... C'était l'ombre d'une ombre, comme une fleur sortie du tombeau... Sa danse était une chose singulière, dit Cosnac ; elle n'était qu'esprit, et jusqu'aux pieds... Madame avait beaucoup de l'esprit des Valois, le charme des deux Marguerite... Le charme d'Henriette n'est nullement étranger aux caractères de femmes que Molière traça alors et plus tard, surtout à celui de Léonor dans l'*Ecole des Maris*, et d'Henriette des *Femmes savantes*. » Remarquez que, par un sentiment de reconnaissance délicate et discrète, Molière, dans les *Femmes savantes*, a donné à son héroïne le nom de Madame.

2. On sait que Madame donna à Corneille et à Racine le sujet de *Titus et Bérénice*. Il est très-permis de supposer que Racine avait traduit un jour devant elle, avec son talent de lecteur si vanté, ces beaux vers dans lesquels Virgile dépeint l'entrevue d'Andromaque et d'Énée, et que Madame lui avait dit, séduite par le touchant caractère d'Andromaque : « Voilà un admirable sujet de tragédie. »

de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque* tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de Votre Altesse Royale.

Mais, Madame, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper ¹. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, Madame, et Votre Altesse Royale a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à Votre Altesse Royale.

1. « Elle seule sut distinguer les hommes, dit La Fare, et personne après elle. » Elle s'intéresse à tous les grands écrivains de l'époque. Les pleurs de Bossuet disent assez haut quel tendre attachement l'unissait à Madame. Qui ne se la rappelle, faisant signe à Boileau, tandis qu'elle traverse au bras du Roi la galerie de Versailles pour se rendre à la chapelle, et lui murmurant à l'oreille :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort ?

Elle fut la plus zélée protectrice de Molière. C'est à Madame que Molière, en 1662, dédia son *École des Femmes*, dans une épître sérieuse, attendrie, où il montre le fond même de son cœur, torturé par la jalousie. En 1664, le 28 février, pour faire pièce au parti dévot, Madame fait à Molière l'honneur de tenir avec le Roi son premier enfant sur les fonts baptismaux. Dans une visite que Louis XIV rend à Madame à Villers-Coterets, elle fait venir Molière, et c'est chez elle que le *Tartuffe* est joué pour la seconde fois : « Le *Misanthrope*, dit Michelet, fut joué chez Madame d'abord, et, je crois, fait pour elle. » On comprend que Racine dise déjà d'elle : « La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. » On comprendra M^{me} de Sévigné écrivant à son cousin Bussy-Rabutin, le 6 juillet 1670, qu'en perdant Madame, « on perdit toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la Cour. »

Voilà sans doute la moindre de vos excellentes qualités. Mais, Madame, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle, je suis,

MADAME,

De Votre Altesse Royale

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur.

RACINE ¹.

1. La part de la flatterie est grande dans cette dédicace; mais au moins cette flatterie n'était pas déplacée. D'ailleurs, Racine n'abusera pas des dédicaces, c'est, au dix-septième siècle, une preuve d'indépendance et de fierté. Les poètes étaient très-peu payés par les comédiens. Hardy recevait trois écus pour ses pièces; il est vrai qu'il s'était fait associer aux bénéfices de la troupe. Tristan devait recevoir cent écus pour les *Rivaux*; quand on sut que la pièce était de Quiuault, un débutant, on n'en donna que cinquante avec le neuvième de la recette, tant que la pièce serait dans sa nouveauté. Racine eut pour *Andromaque* cent écus. Avec les éditeurs, les prix étaient encore plus dérisoires. Somerville paya pour l'*Alcyonée* de Du Ryer (1639), tant vantée par Ménage, Saint-Evremoud et la reine Christine, 2 francs le cent les petits vers, et 4 francs le cent les grands. Deux ans après *Andromaque*, le *Tartuffe* (et Dieu sait le bruit qu'il avait fait !) ne fut payé par Ribout que 2000 livres. Pour vivre, il fallait que les poètes reçussent une pension du roi ou du cardinal, entraissent chez les grands sous le titre de domestiques, comme on disait alors, ou leur offrirent des dédicaces ou de petites pièces de vers. Les dédicaces étaient récompensées par un présent. La reine Christine avait promis à Scudéry pour son *Alaric* une chaîne d'or de mille pistoles; mais elle la garda, parce que le poète avait refusé de retirer de sa dédicace le nom d'un courtisan disgracié. Tous les poètes faisaient sans remords trafic de dédicaces. Celle de *Cinna* fit proverbe; on appela les dédicaces trop flatteuses des *dédicaces à la Montoron*. Après *Bérénice*, Racine n'en écrivit plus. Voir notre dernière note de la *Dédicace de Britannicus*.

PREMIÈRE PRÉFACE

Virgile, au troisième livre de l'*Énéide*. C'est Enée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Solemnes tum forte dapes et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras....
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos....
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obruncat ad aras ¹. »

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

Mais véritablement mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. Aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que

1. V. 292-293, 301, 303-305, 320-328, 330-332.

Sénèque ¹, dans sa *Troade*, et Virgile, dans le second livre de l'*Énéide*, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire.

Encore s'est-il trouvé des gens ² qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon ³ a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que

1. Le Pyrrhus de Sénèque est absolument féroce :

Quodcumque libuit facere victori, licet.....

et ailleurs

Nimium diu
A cæde nostra regia cessat manus,
Paremque poscit Priamus.

2. Il s'agit du prince de Condé, auquel, selon Louis Racine et Brossette, Pyrrhus avait paru trop violent et trop emporté. Le grand Condé cependant ne passait pas lui-même pour un modèle de douceur. Comme le fait remarquer Feillet, dans la *Misère au temps de la Fronde*, « sa cruauté a quelque chose de proverbial dans les écrits de l'époque ; c'est le trait dominant de son caractère ; on dirait que sa figure, qui a quelque chose de l'oiseau de proie, avec ses yeux à fleur de tête et son nez aquilin, terrifiait les contemporains. » Lenet le vit un jour, quand il était encore enfant, cruellement fouetter devant lui pour avoir crevé et arraché les yeux à un moineau. Omer Talon, Mailly, le religieux de Saint-Denis flétrissent sa cruauté à propos du massacre de l'Hôtel de Ville. La cruauté, d'ailleurs, était héréditaire dans cette famille : Saint-Simon, parlant du fils du grand Condé, dit qu'il fut « cruel père et mari terrible », et de son petit-fils, que « sa férocité était extrême et se montrait en tout ». Mais Condé fréquentait assidûment l'Hôtel de Rambouillet, et les mœurs des vraies précieuses tempérèrent ce qu'il y avait de farouche dans son humeur ; le lion rentra ses griffes, pour faire la cour à M^{lle} du Vigan ; il était auprès d'elle doux, tendre, discret. « Il ne pouvait, dit Mademoiselle, la quitter qu'il ne répandit des larmes, et lorsqu'il partit pour le dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Nordlingen), il s'évanouit lorsqu'il la quitta. » Mais Racine, sachant qu'il n'y avait pas eu en Macédoine d'*incomparable Arthémice*, n'avait pas cru devoir modeler le fils d'Achille sur le grand Condé.

3. Honoré d'Urfé (1568-1625) avait composé une grande pastorale du nom d'*Astrée*, qui était devenue le bréviaire des honnêtes gens au dix-septième siècle. L'œuvre, laissée inachevée par lui, avait été terminée d'après ses notes par son secrétaire Baro. Ce roman de cinq mille trois cent soixante-dix-huit pages, sans compter les préfaces et les avertissements, est le code en action du parfait amour ; c'est l'histoire de l'amour dans toutes les classes, dans toutes les situations, sous toutes ses formes. Quant à Céladon, l'amant de la bergère Astrée, c'est, dit Saint-Marc Girardin (*Cours de littérature dramatique*, III, 77), « un dévot d'amour, qui s'humilie avec satisfaction sous les coups de sa maîtresse, comme le dévot s'humilie sous la main de Dieu. » Astrée, dans un accès de colère, lui enjoint de mourir, et il se précipite dans le Lignon. Sauvé, malgré lui, et banni de la présence d'Astrée, il croit que cette fois il va mourir de sa douleur ; alors il se résout (II, 140) « à une chose qu'il n'eût jamais pensée, qui était d'écrire à sa maîtresse, parce que le rigoureux commandement qu'elle lui avait fait en le bannissant de sa présence lui en ôtait la hardiesse : mais, pensant assurément que ses jours étaient près de leur fin, il jugea d'être obligé de ne point partir de cette vie sans prendre congé d'elle en quelque sorte. » Plus tard il dira (II, 489) : « Comment j'our de la vue de ce que l'on aime ? L'ouir parler ? Lui baiser la main ? Ouïr de sa bouche cette parole, je vous aime ? Est-il possible que la faiblesse d'un cœur puisse supporter tant de contentement ? Est-il possible que, le pouvant, un e-prit le conçoive sans ravissement ? et ravi, qu'il ne s'y fonde, et se scute dissoudre de trop

faire ? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables. Mais je les prie de se souvenir que ce n'est pas à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent¹, tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Et Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons ni tout à fait méchants². Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'indignation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

de plaisir et de félicité ? » Malgré l'engouement du dix-septième siècle pour Céladon, on sentait qu'il était un peu fade, et les dames de la Cour l'ont prouvé, en appelant Vert-Céladon (Sorel, *Hist. com. de Francion*, V. 296) le vert pâle tirant sur la couleur du saule ou de la feuille de pêcher. Pyrrhus, en effet, ne ressemble guère à Céladon.

1. Horace, *Épître aux Pisons*, 119-121 :

Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

2. Aristote, *Poétique*, chap. XIII. « Πρῶτον μὲν δῆλον ὅτι οὔτε τοῖς ἐπιεικέσι ἀνδράσιν δεῖ μεταβάλλοντας φαίνεσθαι ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν (οὐ γὰρ οὐκ ἐπιεικὲς οὐδὲ ἱλιεῖνόν τοῦτο ἀλλὰ μισαρὸν ἐστίν).... οὐδ' αὖ τὸν σφόδρα πονηρὸν ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μεταπίπτειν. Τὸ μὲν γὰρ φιλόνητον ἔχει ἀν' ἡ τοιαύτη σύστασις, ἀλλ' οὔτε ἔλεον οὔτε φόβον.... Ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων λοιπός. Ἔστι δὲ τοιοῦτος; ὁ μῆτε ἀρετῆ διαφέρων καὶ δικαιοσύνη, μῆτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλων εἰς τὴν δυστυχίαν, ἀλλὰ δι' ἀμαρτίαν τινά, κ. τ. λ.....»

SECONDE PRÉFACE

Virgile, au troisième livre de l'*Énéide*. C'est Énée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Solemnes tum forte dapes et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras....
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameia virgo,
« Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
« Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
« Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
« Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
« Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
« Servitio enixæ, tulimus : qui deinde secutus
« Ledæam Hermoniem, Lacedæmoniosque hymenæos....
« Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
« Conjugis, et scelerum furiis agitato, Orestes
« Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras ¹. »

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. *Andromaque*, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus. *Andromaque* ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Asryanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que

1. V. 292-293, 301, 303-305, 320-328, 330-33.

nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franciade*¹, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie²?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène*! Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie; et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, dont elle n'était point partie. Tout cela fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote³.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi

1. Le poème de Ronsard, écrit en vers décasyllabiques, est resté inachevé.

2. Ceci répond à une critique de la Vicomtesse rivaude dans la *Folle Querelle* (II, 9) : « Quand on veut déguiser l'histoire, il faut que cela serve à quelque chose de grand et d'ingénieux, comme quand Ronsard sauve cet enfant pour entirer l'origine de plusieurs grands rois. Mais dans l'*Andromaque*, on le sauve sans dire pourquoi, ni comment. » Quel que soit le dépit de Racine, en se voyant adresser de pareilles critiques par les admirateurs d'un homme qui s'était permis de beaucoup plus grandes licences historiques, il sait encore se contenir; après *Britannicus*, il ne le pourra plus, et s'en prendra à Corneille lui-même. « Mais, disent-ils, ce prince n'entraît que dans sa quinzième année, lorsqu'il mourut. On le fait vivre lui et Narcisse deux ans de plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un Empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des Empereurs. » Et, deux pages plus loin, il se permettra une satire sanglante du théâtre de Corneille. (*Première préface de Britannicus*.)

3. Livre II, chap. 113, 114, 115.

Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique Homère le fasse blesser au bras ¹ et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste ² aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat ³ et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété ⁴ de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien « qu'il ne
« faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques
« changements qu'ils ont pu faire dans la fable ; mais qu'il
« faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont
« fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils
« ont su accommoder la fable à leur sujet ⁵. »

1. *Iliade*, XXI.

2. *Œdipe roi*, V. 1224 et sq.

3. *Phéniciennes*. On apprend la mort de Jocaste au vers 1456 :

Μήτηρ δ' ὅπως ἰσίδε τήνδε συμφορὰν,
Ἵπερπαθήσας ἤσπασ' ἐκ νεφροῦ χιτροῦ,
Κἄπραξε δεινὰ· διὰ μέσου γὰρ αἰχλίνος
Ἵθεί σιδήρον· ἐν δὲ τοῖσι φιλοτάτοις
Θανοῦσα κείται, περιβαλοῦσ' ἄμφοιν χίτρας.

C'est la tradition d'Euripide que Racine a suivie dans sa *Thébaïde*.

4. Contradiction : « La *contrariété* singulière des faits qu'il racontait sur sa naissance avec des pièces authentiques sur cet objet. » (D'Alembert, *Acad. franç.*, V, p. 497.)

5. Traduction un peu libre du commentaire de Camerarius, philologue allemand du seizième siècle, sur les vers 540-542 de l'*Electre* : « Quod reprehendi, a nobis præsertim, non debet, quos non errata talia historiarum anxie exquirere, sed illa pulcherrima exempla bonarum artium et præcepta optima vitæ et memorabiles sententias morum atque sapientiæ observare oporteat. » Ce commentaire se trouve dans le *Sophocle* de Paul Estienne (1603). Sophocle, d'accord avec Hésiode, donne deux enfants à Ménélas, tandis qu'Homère ne parle que d'Hermione.

ACTEURS

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus. M^{de} DU PARC ¹.
PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire. FLORIDOR ².

1. Marie-Anne du Parc,

Par qui le petit dieu porte-arc,
Qui lui sert de fidèle escorte,
Fait des siennes d'étrange sorte
(ROBINET, 26 mai 1667.)

avait alors trente-quatre ans, et n'était pas bonne actrice, si nous en croyons Boileau. La veuve de Gros-René,

Des humains grande tentatrice.
(ROBINET, *ibid.*)

« l'héroïne du théâtre », comme elle est appelée dans la *Fameuse comédienne*, se contentait des succès faciles que lui valaient sa beauté et la richesse de ses costumes. Tous les poètes du temps furent épris d'elle, à commencer par Sarrazin et Molière, dans la troupe duquel elle entra. A peine avait-elle joué à Rouen, en 1658, que Corneille offrait à la façonnrière actrice les stances bien connues :

Marquise, si mon visage, etc.

Lorsqu'elle quitta Rouen, il lui adressa une élégie :

Allez, charmante Iris, allez en d'autres lieux, etc.

Thomas Corneille lui déclara également ses sentiments :

Iris, je vais parler, c'est trop de violence.....

Enfin, Racine, qui en était épris, avait enlevé la du Parc à Molière, pour la faire entrer à l'Hôtel de Bourgogne. Elle eut un grand succès dans le rôle d'Andromaque, et mourut au milieu de son triomphe (ROBINET, 15 décembre 1668) :

L'hôtel de Bourgogne est en deuil,
Depuis peu voyant au cercueil
Son Andromaque si brillante,
Si pompeuse, si triomphante.....

On sait que La Voisin, dans son interrogatoire du 17 février 1680, déclara « qu'elle avait connu la demoiselle du Parc, comédienne, et que sa belle-mère nommée de Gorla, lui avait dit que c'était Racine qui l'avait empoisonnée. » Cela est odieusement ridicule. La Champmeslé prit le rôle d'Andromaque.

2. Il était admirablement conservé, malgré ses soixante ans; sa figure était imposante, sa taille haute et bien prise, sa voix mâle avait quelque chose de pénétrant et d'affectueux; son port et ses manières étaient pleins de distinction. Ses noms et titres étaient Josias de Soulas, sieur de Primefosse, ex-enseigne du régiment de Rambures; il était petit-fils de ce Lazare-Victorin de Soulas massacré dans la nuit de la Saint-Barthélemy aux côtés de Coligny, dont il avait été page. Adoré du public, qui l'écoutait dans un religieux silence, il était le seul comédien de l'Hôtel de Bourgogne qu'eût épargné Molière dans l'*Impromptu de Versailles*. Floridor ne s'abandonnait jamais à l'inspiration, il avait un talent correct; son jeu était aussi étudié et aussi mesuré que la versification de Racine;

ORESTE, fils d'Agamemnon, amant d'Hermione. MONTFLEURY 1.
HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus. M^{lle} DES OEUILLET 2.

Il n'était pas journalier, et jouait toujours également bien. Samson nous dit dans son *Art théâtral*, qu'il n'était pas de son temps,

Où les amants, en proie à leurs transports jaloux
Semblaient des échappés de l'hôpital des fous.

Et il ajoute, toujours d'après la tradition :

Floridor, le premier, à l'usage infidèle,
D'un débit sans cadence offrit l'heureux modèle.

Il faut donc penser que Tallemant était de mauvaise humeur, lorsqu'il écrit (VII, 176) : « C'est un médiocre comédien, quoique le monde en veuille dire », car tous les contemporains s'accordent à le vanter. La *Muse de la Cour*, de 20 décembre 1665, dit qu'il valait « son pesant d'or » ; Boursault, dans l'*Artémise et Poliante*, assure qu'il est si accoutumé à bien faire que « dans sa bouche une mauvaise chose ne le paraît plus » ; enfin Scarron fait l'éloge de Floridor dans le *Roman comique*, quand il nous montre le grotesque La Racune se plaignant qu'il est « trop froid ».

1. Antoine-Jacob de Montfleury, gentilhomme, avait quitté le duc de Guise, dont il était page, pour entrer à l'Hôtel de Bourgogne, où il créa avec le plus éclatant succès le *Cid* et *Horace*. En 1638, Richelieu lui prêta sa maison de campagne de Ruel, pour faire ses noces avec Jeanne de la Chalpe, veuve de Pierre Rousseau, écuyer. Il avait soixante-cinq ans, quand il joua Oreste. Son portrait, qui se trouve en tête de sa tragédie de *La mort d'Asdrubal* (Paris, in-4^o, chez Antoine Sommaville et Toussaint Quinet, avec une dédicace au duc d'Épernon), nous le montre plus gros encore que ne furent ses successeurs Champmeslé et Roséris. Comme Gros-Guillaume, il était garrotté de deux ceintures placées à une assez grande distance l'une de l'autre, de sorte qu'il ressemblait assez à un tonneau à deux cerceaux. C'était « un roi gros et gras comme quatre ; un roi, morbleu ! qui était entripaillé comme il faut ; un roi d'une vaste circonférence, et qui pouvait remplir un trône de la belle manière. » (Molière, *Impromptu de Versailles*.) Ce gros bonhomme était du moins un grand artiste : « Il est rare, dit Chapuzeau, de voir un acteur exceller dans le tragique et dans le comique ; et le théâtre n'a guères qu'un Montfleury, qui s'est rendu illustre en toutes manières. » Tallemant, le rapprochant de Floridor, dit : « Montfleury, s'il n'était point si gros et qu'il n'affectât point de montrer sa science, serait un tout autre homme que lui. » Robinet le compare à Mondory, et l'on sait que cet acteur mourut de fatigue après la *Mariane* de Tristan. Guéret, dans son *Parnasse réformé*, introduit Montfleury parlant d'un ton à faire trembler tout le Parnasse ; Montfleury était donc de la race des acteurs emphatiques, et qui crient. C'est Montfleury que contrefait Molière dans l'*Impromptu de Versailles*, lorsqu'il dit : « Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. » Le fils de Montfleury écrivit des comédies. Sa *Femme juge et partie*, dont la vogue balança le succès de *Tartuffe*, est restée dans le répertoire de second ordre.

2. Petite, maigre, sans beauté, M^{lle} des Oeuillets avait alors quarante-six ans ; mais sa grâce, sa sensibilité, son intelligence, en avaient fait dans *Alexandre*, de l'aveu de tous, une Axiane accomplie. D'ailleurs, en scène, elle semblait grandir, rajeunir, devenir belle. Boursault dira, dans *Artémise et Poliante*, qu'elle a coutume de charmer tous ceux devant qui elle paraît, et, lorsqu'elle sera morte, le 23 octobre 1670, Poisson pourra écrire, sans crainte d'être contredit : « La des Oeuillets était une des merveilles du théâtre, quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni belle, elle en était un des principaux ornements :

Et justement on dira d'elle
Qu'elle n'était pas belle au jour
Comme elle était à la chandelle ;
Mais, sans avoir donné d'amour,
El sans être jeune ni belle,
Elle charmait toute la cour. ●

Voir les Acteurs de *Britannicus*.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLÉONE, confidente d'Hermione.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHOENIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus. HAUTEROCHE¹.

SUITE D'ORESTE.

LA SCÈNE EST A BUTHROTE, VILLE D'ÉPIRE, DANS UNE SALLE DU PALAIS
DE PYRRHUS.

1. Voir les *Acteurs des Plâideurs*, et la dernière note des *Acteurs de Mi-thridate*.

ANDROMAQUE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui ¹, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici ².

1. Racine affectionne ce genre de début. Beaucoup de ses tragédies ou d'actes de ses tragédies s'ouvrent par ce : *Oui* ; il semble ainsi en effet que la toile se lève sur une conversation déjà commencée, et ce *Oui* répond à une série d'interrogations, qu'il dispense le poète d'exprimer :

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
(*F'laideurs*, III, 1.)

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
(*Britannicus*, IV, 1.)

Oui, Madame, Néron, qui l'aurait pu penser ?
(*Id.*, V, 1.)

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
(*Iphigénie*, I, 1.)

Oui, Seigneur, nous partions.
(*Id.*, III, 1.)

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.
(*Athalie*, I, 1.)

2. L'amitié est ce qu'il y a de plus noble dans le cœur d'Oreste ; voilà pourquoi Racine nous l'a montré tout d'abord à côté de Pylade. Latouche, dans sa *Notice sur André Chénier*, prétend que Chénier rencontra Roucher sur la charrette de l'échafaud, et que les deux poètes consolèrent leur dernière heure en récitant la première scène d'Andromaque. Une personne qui connaît dans ses plus petits faits l'histoire de la Révolution, a bien voulu nous écrire au sujet de cette légende : « Latouche dit tenir ce détail d'un homme » dont l'âge et le malheur avaient glacé la mémoire ». Il y paraît. Il ne semble pas que Chénier et Roucher se soient beaucoup connus. On trouve, en avril 1792, dans le *Journal*

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste 5
 Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?
 Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
 A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ¹?

PYLADE.

J'en rends grâces au ciel, qui m'arrêtant sans cesse ²
 Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce, 10
 Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
 Presque aux yeux de l'Épire écarta nos vaisseaux.
 Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes !
 Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ³,
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger 15
 Que ma triste amitié ne pouvait partager !
 Surtout je redoutais cette mélancolie
 Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie.
 Je craignais que le ciel, par un cruel secours,
 Ne vous offrit la mort que vous cherchiez toujours. 20
 Mais je vous vois, Seigneur ; et, si j'ose le dire,
 Un destin plus heureux vous conduit en Épire :

de Paris, de très violents articles des deux poètes contre la fête offerte par Collot d'Herbois aux quarante soldats suisses de Châteaueux, graciés des galères, où ils avaient été envoyés en 1790, pour la sauglante affaire de Nancy. Mais il existe, sous le titre de *Consolations de ma captivité*, deux volumes contenant la correspondance de Roucher avec sa fille Eualie, devenue plus tard Madame Guillois, et publiés par le sieur Guillois. Dans cette correspondance, où Roucher cite toutes les personnes avec lesquelles il s'est trouvé en rapport pendant ses huit mois de captivité, il ne parle pas une seule fois d'André. A propos même d'une critique qu'il fait de l'*Ode à l'Être suprême*, de Marie-Joseph Chénier, il ne dit pas un mot de son frère, dont il paraît ignorer la détention à Saint-Lazare. Enfin cela est peut-être vrai, quoique invraisemblable, mais il faut se défier des *racontars*. Lamartine n'a-t-il pas fait guillotiner pendant la terreur Target, qui ne s'en portait pas plus mal quelques années plus tard ? Et le peintre Müller ne met-il pas dans son tableau des condamnés de Saint-Lazare, que la charrette attend aux portes, l'ex-coiffeur de Marie-Antoinette, Léonard, qui ne mourut que vers 1820 ?*

1. L'exposition d'*Esther* se fait par le même procédé. Esther retrouve ainsi Elise, sa compagne.

Est-ce toi, chère Elise ? O jour trois fois heureux !...
 Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
 Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

Deux amis, qui ont été séparés si longtemps, ont à se raconter un grand nombre d'événements dont le spectateur se trouve ainsi tout naturellement instruit.

2. Racine écrivait généralement le second vers tout d'abord ; il remplissait souvent ensuite le premier à l'aide d'un participe. Nous en trouverons de très nombreux exemples ; mais nous nous contentons de signaler ce procédé une fois pour toutes.

3. Pylade ne tutoie pas Oreste, quoique fils de roi lui-même, et parent d'Oreste. C'est que Pylade est un confident. M. Taine l'appelle le *menin* d'Oreste (*Journal des Débats*, 24 juillet 1858). Les menins étaient les six gentilshommes que Louis XIV, en 1680, attachait à la personne du Dauphin.

Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ? 23
L'amour me fait ici chercher une inhumaine ¹.
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ?

PYLADE.

Quoi ? votre âme à l'amour en esclave asservie 30
Se repose sur lui du soin de votre vie ?
Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ² ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus, 35
Vous l'abhorriez ; enfin, vous ne m'en parliez plus ³.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompais moi-même.

Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime ⁴.
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs : 40
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille ⁵,
Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis ⁶.

1. C'est là le jargon mis à la mode par les Balzac et les Voiture. Même remarque pour le premier vers de la réplique de Pylade ; de plus *esclave* et *asservie* ont le même sens.

2. *Var.* Par quels charmes, après tant de tourments soufferts,
Peut-il vous inviter à rentrer dans ses fers ?

(1668-1687.)

3. Pour bien comprendre tout le sens de cet hémistiche, on peut lire la scène v de l'acte II, qui lui servira de commentaire.

4. Les premières éditions portaient un vers malheureux :

Ami, n'insulte point un malheureux qui t'aime.

5. Oreste parle ici d'Hélène, femme de Ménélas, et mère d'Hermione, que Pyrrhus avait contribué à rendre à son mari.

6. *Ennui* avait au xviii^e siècle, comme *gêne*, un sens beaucoup plus énergique qu'aujourd'hui ; il était synonyme de douleur.

La mort avancera la fin de mes ennuis.

(*Andr.*, I, IV.)

Pour accabler César d'un éternel ennui,

Madame, sans mourir elle est morte pour lui,

(*Britann.*, V, VIII.)

Je te vis à regret, en cet état funeste,
 Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
 Toujours de ma fureur interrompre le cours,
 Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
 Mais quand je me souvins que parmi tant d'alarmes
 Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes,
 Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris ¹
 Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris ².
 Je fis croire et je crus ma victoire certaine ;
 Je pris tous mes transports pour des transports de haine ;
 Détestant ses rigueurs, rabaisant ses attraits,
 Je défiais ses yeux ³ de me troubler jamais. 55
 Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
 En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
 Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
 Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés. 60
 J'y courus. Je pensais que la guerre et la gloire
 De soins plus importants rempliraient ma mémoire ⁴ ;
 Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
 L'amour achèverait de sortir de mon cœur.

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.

(*Iphigénie*, IV, 14.)

Dans l'*Andromaque* d'Euripide (966-981), Oreste reproche aussi à Ménélas de lui avoir enlevé Hermione, pour la donner à Pyrrhus :

Ἐμὴ γὰρ οὐσα πρὶν
 Ἐν τῷδε ναίεις ἀνδρὶ σοῦ πατρὸς κάκη,
 Ὅς πρὶν τὰ Τροίας ἰσθαλεῖν ὄρσιμάτα,
 Γυναῖκ' ἰμοὶ σε δοῦ ; ὑπίσχεθ' ὕστερον
 Τῷ νῦν σ' ἔρχοντι Τρωάδ' εἰ πέρσοι πόλιν.....
 Ἠλθουν μὲν, ἤλθουν, συμφοραῖς δ' ἠνεύχθημεν,
 Ἐὼν δὲ στερηθεὶς ὠχρόμην ἄκων γάμων.

1. *Epris* ne se joint pas forcément à *d'amour* :

Les deux troupes, éprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens.

(La Fontaine, VII, 8.)

2. Racine avait d'abord mis :

Voulut, en l'oubliant, venger tous ses mépris.

Il céda à une critique de Subligny dans la préface de sa *Folle Querelle* :
 « Tant qu'il écrira ainsi, on dira toujours qu'il exprime ses pensées à contresens, parce qu'on voit bien qu'il a prétendu dire : punir ses mépris, et non pas les venger. »

3. Pour cette expression, qui sera si souvent répétée dans la tragédie, consulter la fin de notre Notice sur *Andromaque*.

4. *Soin* a un sens plus étendu au dix-septième siècle que de nos jours.

D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

(*Iphig.*, III, 11.)

Mémoire signifie ici : mon cœur qui se souvenait.

Mais admire¹ avec moi le sort, dont la poursuite 65
 Me fait courir alors au piège que j'évite².
 J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus;
 Toute la Grèce éclate en murmures confus;
 On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse
 Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce, 70
 Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
 Reste de tant de rois sous Troie ensevelis³.
 J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras, 75
 Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
 On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
 Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne;
 Ménélas, sans le croire, en paraît affligé,
 Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé. 80
 Parmi les déplaisirs où son âme se noie⁴,
 Il s'élève en la mienne une secrète joie :
 Je triomphe ; et pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport.
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place : 85
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace⁵;

1. mention
de Ronsard
75

1. *Admirer* a ici le sens latin de s'étonner :

Nil admirari, propè res est una, Numici.
(Horace.)

2. *Var.* - Me fait courir moi-même au piège que j'évite. (1668-1693.)

Subligny (*Folle Querelle*, III, vin) avait trouvé non sans quelque raison que moi-même était une cheville.

3. Il n'y a pas d'hiatus, mais une rencontre de voyelles plus désagréable qu'un hiatus. La difficulté de placer le mot Troie a amené dans *Andromaque* beaucoup d'exemples de cette éision de l'e final devant une voyelle, produisant une succession de voyelles pénible à l'oreille :

Hector tomba sous lui : Troie expira sous nous.
(*Andr.*, I, II.)
 L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.
(*Ibid.*)

On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse.
(*Ibid.*)

4. Encore un de ces mots dont le sens s'est affaibli ; au temps de Racine, il signifiait douleur :

Un cœur accablé de tant de déplaisirs.
(*Andr.*, II, I.)

Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs.
(*Ath.*, I, III.)

5. Virgile avait dit (*Enéide*, IV, 23) :

Agnosco veteris vestigia flamma

Je sentis que ma haine allait finir son cours,
 Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus ¹ : j'entreprends ce voyage ². 90
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant dont la vie alarme tant d'États ³.
 Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
 Au lieu d'Astyanax lui ravir ma princesse ⁴ !
 Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés ⁵ 95
 Des périls les plus grands puissent être troublés.
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
 Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne ⁶.
 J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux. 100
 Toi qui connais Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encor le tient-elle asservi ⁷ ?
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ⁸ ?

et Corneille (*Sertorius*, 263-264) ;

On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
 Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

1. Voir la note du v. 72.

2. Voilà une expression familière et du langage journalier. Racine ne les craignait pas ; elles passent, comme les plus hardies, entraînées dans l'harmonie de la période et des vers.

3. C'est à cette ambassade d'Oreste que dans sa *Folle Querelle* (I, iv) Subligny s'attaque avec le plus de violence : « Est-ce à cause que, du plus grand roi de Grèce qu'il était, Oreste n'est plus qu'un simple ambassadeur de petits principiums qu'on veut qu'il tranche tant du grand avec Pylade ? » Hortense avait déjà dit : « Un simple résident suffisait bien pour faire l'ambassade d'Oreste, et cependant, il n'a pas laissé de veur lui-même demander un chétif petit enfant à Pyrrhus. » (I, iv.) Barbier d'Aucour, dans son *Apollon vendeur de Mithridate* (1675), reproche également à Racine d'avoir fait

D'Oreste, roi d'Argos, un simple ambassadeur,
 Qui n'agit toutefois avec le roi Pylade
 Que comme un argoulet ;
 Et, loin de le traiter comme son camarade,
 Le traite de maître à valet.

4. Voir dans notre Notice sur *Andromaque* l'opinion de Manzoni sur cette ambassade.

5. Mon crime redoublé n'émeut point la colère ?
 (CORN., *Hor.*, IV, VII.)

6. Var. - Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne (1668-87).

7. « Est-il encore l'esclave d'Hermione ? » Pylade, a dit tout à l'heure :
 Quoi ? votre âme à l'amour en esclave asservie.....

8. Var. Me rendra-t-il, Pylade, un cœur qu'il m'a ravi ? (1668-76.)

PYLADE.

Je vous abuserais si j'osais vous promettre 105
 Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre :
 Non que de sa conquête il paraisse flatté.
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté :
 Il l'aime. Mais enfin cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ; 110
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
 Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
 De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,
 Et fait couler des pleurs, qu'aussitôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu plus de cent fois 115
 Cet amant irrité revenir sous ses lois,
 Et, de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
 Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
 Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui : 120
 Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
 Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime ¹.

ORESTE.

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ²?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence, 125
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
 Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes.
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes ³. 130

1. Voilà l'analyse la plus complète du caractère de Pyrrhus : ne pouvant aimer Hermione qui l'aime, ne pouvant qu'aimer Audromaque, qui ne l'aimera jamais.

Cette situation se trouvait déjà dans le *Pertharite* de Corneille (11), où Rodelinde disait à Edwige :

Si, malgré la parole et donnée et reçue,
 Il cess-a d'être à vous du moment qu'il m'eut vue,
 Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
 Lui rendent les mépris que vous en recevez.

2. Racine avait mis d'abord :

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
 Ses attrait offensés et ses yeux sans pouvoir.

Subligny fit une remarque fort juste : des yeux ne se voient pas eux-mêmes.

3. Virgile (*Enéide*, I, 26-27).

Manet alta mente repostum
 Judicium Paridis, spectatque injuria lorum

Toujours prête à partir, et demeurant toujours ,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,
 Me jeter...

PYLADE.

Achevez, Seigneur, votre ambassade.
 Vous attendez le Roi. Parlez, et lui montrez
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés. 135
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse .
 Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
 Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir. 140
 Il vient¹.

ORESTE.

Eh bien ! va donc disposer la cruelle
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX².

1. Voici dans la *Folle Querelle*, ce que dit de cette scène la Vicomtesse ridicule (I, vi) : « C'est peut-être la tragédie où toutes choses sont de meilleur exemple, et j'y songeais encore hier, en rendant visite à une petite provinciale fort au-dessous de ma qualité, qui eut l'insolence de m'attendre dans sa chambre et sur son siège, au lieu de venir au-devant de moi. Hé as ! disais-je, cela est bien éloigné de l'honnêteté de Pyrrhus, qui loin de souffrir qu'on amène Oreste à son audience, le va chercher où il est, pour savoir le sujet de son ambassade. »

2. En 1798, cette scène était jouée par Talma (Oreste et Dronin (Pyrrhus). Voilà sur leur costume quelques remarques, que nous empruntons au *Censeur dramatique, Journal des principaux théâtres de Paris et des départements*, rédigé par Grimod de la Reinière : « Comment supposer qu'Oreste, ambassadeur de la Grèce auprès de Pyrrhus, arrive devant le Roi la tête nue, sans armes, tel en un mot qu'il serait dans son propre palais ? Tous les raisonnements des peintres qui gouvernent aujourd'hui la Tragédie ne sauraient nous convaincre que ce costume ne soit pas un contre-sens,

Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé,

de vient un vers ridicule dans la bouche d'un homme désarmé, et qui l'accompagne d'un geste du poing fermé, au lieu d'avoir en sa main une épée ou un poignard. Il est étonnant que M. Talma qui raisonne bien en général l'effet de la pantomime de ses rôles, n'ait pas été frappé de cette inconvenance. Nous demanderons aussi pourquoi Pyrrhus ne reçoit point le fils d'Agamemnon, l'ambassadeur de Grèce, la couronne sur la tête et assis sur son trône, position qui a toujours été d'usage chez les souverains, qui s'environnent de toute leur pompe pour donner audience aux ambassadeurs ? Croit-il suppléer à la couronne par un simple ruban, en forme de bandicette, entrelacé dans ses cheveux ? Il se trompe, et si la couronne est incommode dans tout le cours du rôle, nous pensons que Pyrrhus ne peut au moins se dispenser de paraître avec dans la seconde scène du premier acte.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix ¹,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ²,
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie 115
 De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
 Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
 Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place. 150
 Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
 Vous voit du sang troyen relever le malheur,
 Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector? 155
 Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
 D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis. 160
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ³?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre
 Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux ⁴,

Cette scène ferait bien plus d'effet si elle était accompagnée de toute la pompe qu'elle exige. » (T. III, p. 524-525.) La tradition a résisté et subsisté.

1. *Grainurum omnium
 Procerumque vox est, petere quos feras domo
 Hectorea soboles prohibet, hanc facta expetunt.*
 (SÉNÈQUE, *Troyennes*, 525-527.)

C'est le camp tout entier, seigneur, qui le demande.

(PRADON, *Troade*, II, III)

2. *Var.* - Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.
 Subligny, dans sa préface, appelait ce vers un *beau galimatias*.

3. Voir Sénèque, *Troyennes*, 527-532 :

*Solicita Danaos pacis incertæ fides
 Semper tenebit, semper a tergo timor
 Respicere coget, arma nec poni sinet
 Dum Phrygibus animos natus eversis dabit
 Andromacha.*

et 549-560) :

*Magna res Danaos movet
 Futurus Hector : libera nos hoc metu.*

Pradon, dans sa *Troade*, fera dire à Ulysse :

*Cet enfant peut un jour ressembler à son père ;
 Tout ce qu'Hector a fait, son fils le pourrait faire.
 C'est la crainte des Grecs : ils demandent ce fils
 Pour le sacrifier au repos du pays.*

4. Souvenir de Virgile, *Énéide*, II, 275-276 :

*... Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
 Vel Danaûm Phrygiis jaculatus puppibus ignes.*

Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense? 165
 Vous-même de vos soins craignez la récompense,
 Et que dans votre sein ce serpent élevé ¹
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie ²,
 Assurez leur vengeance, assurez votre vie; 170
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
 Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

● PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée ³.
 De soins plus importants je l'ai crue agitée,
 Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur, 175
 J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
 Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'eutremise;
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ⁴? 180
 Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
 La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
 Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
 D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
 Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie 185
 Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
 Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
 L'it tomber en mes mains Andromaque et son fils ⁵.

Pradon met dans la bouche d'Ulysse, chargé de la même commission, ces vers (*Troade*, II, 4) :

Quand je dis qu'un enfant peut troubler nos États,
 Je persuade aux Grecs ce que je ne crois pas.

1. Savez-vous quel serpent inhumain
 Iphigénie avait réchauffé dans son sein?
 (*Iphig.*, V, 17.)

2. *Envie* a ici le sens de desir. Phèdre veut se tuer; Oenone l'en détourne :
 Quoi ? vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
 (*Phèdre*, I, III.)

3. S'inquiète trop. Pradon a prêté à Pyrrhus une réponse assez mâle dans sa *Troade* (II, III).

4. Sénèque, *Troyennes*, 753-756 :

Hoc est pectoris facinus lui,
 Nocturne nitens, fortis in pueri necem.

Conspirer a ici le sens de comploter à l'unanimité « consensu omnium conspirante ac pæne conflato », comme dit Cicéron.

5. Euripide, *Troyennes* :

(Κασάνδραν) Ἐξίχιστόν νιν ἔλαβεν, Ἀγαμέμνων ἄναξ.

(V. 249.)

Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;
 Cassandre dans Argos a suivi votre père : 190
 Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
 Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
 On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse ¹ ;
 Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
 Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin ² : 195
 Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
 Je songe quelle était autrefois cette ville
 Si superbe en remparts, en héros si fertile,
 Maîtresse de l'Asie : et je regarde enfin
 Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin. 200
 Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
 Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
 Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
 Que Troie en cet état aspire à se venger ³.
 Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée, 205
 Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
 Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
 Sous tant de morts, sous Troie il fallait l'accabler.
 Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
 En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ; 210
 La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
 Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups ⁴.

Καὶ τὸνδ' (Ἀνδρομάχην) Ἀχιλλεύς ἔλαβε παῖ; ἰξαιρετον,
 (V. 274.)

Ἰθακῆς Ὀδυσσεύ; ἔλαχ' ἀνάξ δούλην α' ἔχειν (Ἐκάδη).
 (V. 276.)

1. Euripide (*Troyennes*, 1159-1161, 1164-1165):

Τι τὸνδ' Ἀχαιοὶ, παῖδα δεισαντες φόνον
 Κατὸν διειργάσασθε ; μὴ Τροίαν ποτὶ
 Πισυῦσαν ἑρθώσωσιν
 Πόλεως δ' ἀλούσῃς καὶ Φρυγῶν ἐρθαριμένων
 Βρέφους τοσόνδ' ἰδέισατε.

2. *Soin* est ici synonyme d'inquiétude. « Votre santé est l'unique soin de ma vie. »
 (Séguier, 9 juin 1677.)

3. Sénèque (*Troyennes*, 733, 742) :

An has ruinas urbis in cinerem ditas
 Hic excitabit ? Hæ manus Trojam erigent ?
 Nullas habet spes Troja, si tales habet.
 Non sic jacemus Troes, ut cuiquam metus
 Possimus esse.

4. Sénèque (*Troyennes*, 263-264, 265-266, 278-284) :

Troja nos lumbos facit
 Nimum ac feroces.....
 . . . Fateor, aliquando impotens

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
 Mais que ma cruauté survive à ma colère?
 Que, malgré la pitié dont je me sens saisir, 215
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir?
 Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proie;
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
 De mes inimitiés le cours est achevé;
 L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé¹. 220

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
 Un faux Astyanax fut offert au supplice
 Où le seul fils d'Hector devait être conduit².
 Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
 Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père; 225
 Il a par trop de sang acheté leur colère³.
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer;
 Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
 Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie :
 Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie; 230
 Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus

Regno ac superbus, alius memet tuli.....
 Sed regi frenis nequit
 Et ira, et ardens hostis, et victoria
 Commissa nocti. Quidquid indignum aut ferum
 Cuiquam videri potuit, hoc fecit dolor,
 Tenebræque, per quas ipse se irrilat furor,
 Gladiusque felix, cujus infecti semet
 Vecors libido est.....

1. Sénèque (*Troyennes*, v. 184-236) :

Quidquid eversa potest
 Superesse Trojæ, maneat. Exactum satis
 Penarum et ultra est.

2. M. P. Mesnard, dans sa savante édition de Racine, donne sur ce vers la très intéressante note qui suit : « Ulysse... jeta Astyanax en bas des murailles (*Servius in Eneid.*, lib. III, v. 489). D'autres disent que ce fut Ménélas qui fit cette exécution (*Idem in Eneid.*, II, 457). D'autres l'attribuent à Pyrrhus tout seul... (PAUSANIAS, lib. X). Quoi qu'il en soit, les poètes et les faiseurs de romans ont bien su le ressusciter, ou plutôt le faire échapper de la main des Grecs. » (*Dictionnaire de Bayle*, au mot *Astyanax*.) Les poètes auraient pu répondre qu'ils avaient trouvé le fondement de leurs fables dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, où il est dit qu'Ascagne ramena à Troie Scamandrius (qui est le même qu'Astyanax) et les autres Hectorides que Néoptolème avait laissés sortir de Grèce (Livre I, chapitre XLVII.) Il y a aussi dans Strabon (livre XIII), à propos de la ville de Scepsis, un passage qui suppose que Scamandrius, fils d'Hector, ne fut pas immolé par les Grecs et devint l'ami et le compagnon d'Ascagne. Cependant Racine, dans sa seconde préface, n'allègue pas ces anciennes autorités, mais se contente de rappeler que l'exemple de la liberté qu'il a prise avait déjà été donné par Ronsard et par nos vieilles chroniques.»

3. Par signifie ici : au prix de.

Le sang qui les fit vaincre et celui des vaincus.
 Aussi bien ce n'est pas la première injustice
 Dont la Grèce d'Achille a payé le service ¹.
 Hector en profita, Seigneur; et quelque jour
 Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

235

ORESTE.

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups ² :
 Ses yeux s'opposeront entre son père et vous ³.

240

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère ;
 Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
 Et je saurai peut-être accorder quelque jour
 Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
 Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène :

245

1. Allusion à la colère d'Achille, qui se retira sous sa tente, par suite de l'injustice qui lui était faite. Hector profita de l'absence d'Achille pour s'illustrer aux dépens des Grecs. La colère d'Achille est le sujet de l'*Illiade*.

2. Oreste est amené à poser indirectement la question qui lui tient le plus au cœur.

3. M. de Créqui se moqua de la façon dont Oreste remplissait son ambassade. Tandis que lui-même était ambassadeur à Rome, il avait offensé le peuple par ses dédains, et les sbires pontificaux tirèrent un jour sur le carrosse de l'ambassadeur et sur les fenêtres de son palais. Racine se vengea des critiques de Créqui par cette épigramme :

Créqui prétend qu'Oreste est un pauvre homme,
 Qui soutient mal le rang d'ambassadeur.
 Et Créqui de ce rang connaît bien la splendeur :
 Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

Ce dernier vers est tiré du *Menteur*. Charles III de Créqui, né vers 1623, était fils de Charles de Créqui, sieur de Canaples, mort en 1630, et d'Anne de Beauvoir du Roure, fille de Claude du Roure Combalet, et de Marie d'Albert de Luynes. Il avait épousé Anne-Armaude de Saint-Gelais, morte en 1709, dont le portrait, écrit par la marquise de Sourdis, se trouve dans les *Divers Portraits* de Mademoiselle. Il se battit à Rocroy, à Thionville, à Sierck (1643), à Fribourg, à Mayence, à Wurms, à Oppenheim (1644), à Nordlingen, à Trèves (1645), et obtint en 1646 un régiment de cavalerie. En 1647 et 1648, il servit dans l'armée d'Italie, et se signala au siège d'Orbitello. En 1649, il fut nommé maréchal de camp et commanda l'armée de Catalogne. En 1651, promu au grade de lieutenant général, il servit dans l'armée de Flandre. Il fut créé duc et pair de France en 1652. Il était déjà premier gentilhomme de la Cour du Roi, et fut l'un des courtisans les plus assidus de Versailles. C'est au duc de Créqui que Saint-Evremond écrivit en 1659 cette lettre qui fit tant de bruit, et parce qu'elle tournait en ridicule la paix des Pyrénées, et à cause de la disgrâce qu'elle attira sur son auteur. En 1660, M. de Créqui porta, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, les présents du Roi à la future Reine. En 1664, deux ans après sa naissance, comme volontaire, au siège de Tournai. Ce n'était pas, ou le voit, un petit personnage que Racine osait attaquer ainsi.

Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne ¹.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus ²,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus ³.

SCÈNE III

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse!

PYRRHUS.

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la Princesse ⁴. 250

PHOENIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer?
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer?

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix: j'y consens. Qu'elle parte.
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte :
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui. 255
Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui!

PHOENIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme :
Andromaque paraît ⁵.

SCÈNE IV

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils ⁶. 260

1. Oreste et Hermione étaient cousins germains.

2. Façon polie d'annoncer que l'audience est levée.

3. C'est sur le mot de *refus* que Pyrrhus congédie Oreste, qui sort le cœur plein de joie. Il est impossible d'être plus catégorique que Pyrrhus.

4. C'est avec la plus profonde indifférence que Pyrrhus doit prononcer ce vers.

5. C'est avec la plus grande joie que Pyrrhus doit prononcer cet hémistiche.

6. C'est la mère que Racine nous montre tout d'abord dans Andromaque. Il est vrai que dès le troisième vers elle va nommer Hector. Astyanax, Hector, Troie, voilà trois noms dont elle se sert dès l'abord pour repousser Pyrrhus. Le rôle d'An-

Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
l'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui ¹.

PYRRHUS.

Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes, 265
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE..

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ² ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte ³ ! 270

Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector ⁴.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ? 275
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;

dromaque n'est pas long ; mais, bien tenu, il prend une importance considérable : « On se rappellera toujours, dit l'auteur de la *Nouvelle lognette des spectacles*, la sensation inexprimable que mademoiselle Sainval cadette produisait en disant ce beau vers du rôle d'Andromaque :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

On n'applaudissait point alors ; un silence profond régnait dans la salle ; mais tous les regards étaient fixés, toutes les âmes étaient comprimées, et lorsque l'actrice abandonnait la scène, une explosion de sanglots soulageait de cette expression douloureuse ; des larmes coulaient de tous les yeux. » (Cité par Ricord aîné *Fastes de la Comédie française*, p. 178.)

1. Il est impossible de mieux exprimer le caractère d'Andromaque que ne le fait ce couplet d'entrée. On peut dire d'elle ce qu'Assuérus dira d'Esther (III, VIII) :

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes ;
Une noble pudeur a tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or,

2. Toujours elle rappelle à Pyrrhus ses cruautés ; elle lui rappelle les obstacles qui s'élèvent entre eux.

3. Sénèque (*Troyennes*, 706-707) :

Hic puer, hic est terror, Ulysse,
Mille carinis.

4. Voilà une de ces antithèses comme les aime Corneille ; c'est de leur place que ces mots tirent ici toute leur valeur.

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère ¹.
 Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux;
 Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups ². 280

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
 Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes;
 Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
 Demander votre fils avec mille vaisseaux ³;
 Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre; 285
 Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
 Je ne balance point, je vole à son secours :
 Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
 Mais parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
 Me refuserez-vous un regard moins sévère? 290
 Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
 Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ⁴?
 Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
 Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
 En combattant pour vous, me sera-t-il permis 295
 De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux ⁵ ? 300
 Captive, toujours triste, importune à moi-même ⁶,
 Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ⁷ ?

1. La phrase, sans ellipse, serait : « on craint que, s'il vivait, il n'essuyât, » et la grammaire serait satisfaite. Voir les vers 986 et 987.

2. Achille avait tué Étion, père d'Andromaque. (*Iliade*, VI, 16).

Κατὰ δ' ἔκτατον Ἡρώνα.

3. Les Grecs, pour reprendre Hélène, avaient passé la mer avec mille vaisseaux.

4. Voilà un langage qui nous choque aujourd'hui ; il semblait naturel en 1667.

5. Andromaque ne répond point directement ; sa pudeur en souffrirait trop.

6. Pradon (*Regulus*, II, 4) a copié ce vers :

Exilée, incertaine, importune à moi-même...

7. *Var.*—Que feriez-vous, hélas ? d'un cœur infortuné

Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné ? (1668 et 1673.)

Racine a satisfait Subligny, qui avait dit dans sa Préface : « Les pleurs sont l'office des yeux, comme les soupirs celui du cœur ; mais le cœur ne pleure pas » En 1674, Pradon fera dire à l'héroïne de sa tragédie de *Pirame et Thisbé*, II, II) :

Des yeux comme les miens accoutumés aux pleurs,

Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile:
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille ¹. 310

PYRRHUS.

Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse? et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés! 315
Qu'ils m'ont rendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ², 320

Seigneur, ignorent l'art d'atteinter sur les cœurs....
Leur feu, s'ils en avaient, s'est éteint dans les larmes;

et dans son *Tamerlan*, Astérie dira au tyran qui a détrôné son père (II, 11):

.... Quand il serait vrai que quelques faibles charmes,
Toujours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auraient touché votre âme, hé! pourrais-je, Seigneur,
Repondre à cet amour qui doit me faire horreur?

1. Rodelinde parle de même à Grimoald, dans le *Pertharite* de Corneille. II, v.)

Comte, pense-y bien, et pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée,
Ne crois que ta vertu: laisse la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que les yeux d'une femme
Plus que la propre gloire auraient touché ton âme;
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait puint aimé.

2. Ce vers malheureux est cause que quelques critiques ont reproché à Racine l'avoir fait de Pyrrhus un doucereux. Un homme qui menace une mère de faire périr son enfant, si elle ne consent pas à subir son amour, n'est pas un doucereux. Pyrrhus a l'amour passionné des héros antiques, cet amour musculeux et robuste, terrible dans ses emportements, qui se nourrit des pleurs mêmes qu'il fait couler. Il apporte à son amour la même violence, la même sauvagerie qu'aux combats. Il s'y livre tout entier, et, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, ce grand enfant n'a qu'Andromaque en tête, qu'Andromaque à la bouche. La résistance de sa captive l'irrite; il la fait pleurer, et sa voix preud alors pour la consoler des douceurs câlines. C'est en les tempérant de ces accents de tendresse que l'art de Racine a su faire accepter sur notre scène les violences de Pyrrhus. Quant à ce vers critiqué, à ce malheureux rapprochement de mots. M. Piccolos, dans les notes de sa traduction en grec moderne de *Paul et Virginie*, en a peut-être signalé l'origine dans un passage de *Théogène et Chariclée* (l. X, ch. xvii): « Ἐπιβαλε τῇ καρικίᾳ τὰς χεῖρας, ἄγειν μὲν ἐπὶ τοῦ βωμοῦ; καὶ τὴν ἐπ' αὐτῶν πυρκαϊῶν ἰνδυνούμινος, κλισίον δὲ αὐτὸς παρὶ τῷ πάθει τὴν καρδίαν σφυρόμινος. » M. P. Mesnard rapproche aussi de ce vers un passage de la 2^e action contre Verrès (V, 35): « Prætor amoris turpissimi flamma, ac classis populi romani prædonum incendio confia

Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...

Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?

Mais enfin, tout à tour, c'est assez nous punir :

Nos ennemis communs devraient nous réunir.

Madame, dites-moi seulement que j'espère. 325

Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;

Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;

J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.

Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :

Votre Iliion encor peut sortir de sa cendre ; 330

Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,

Dans ses murs relevés couronner votre fils !

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère.

Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.

Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor, 335

grabat. » M. Legouvé, dans sa belle tragédie de *Médée*, en expliquant l'amour de Jason pour Créuse, a expliqué celui de Pyrrhus pour Andromaque (I, II) :

Quand donc comprendras-tu qu'un même emportement
Fait bondir en nos seins le héros et l'amant ;
Que c'est le même sang, chargé des mêmes flammes,
Qui bouillonne en nos cœurs pour la guerre et les femmes ?
Croit-tu que je pourrais terrasser les géants,
Comblant dans les marais les abîmes béants,
Poursuivre les lions à coups de javeline,
Si je ne portais là, dans ma large poitrine,
Un cœur aussi terrible en ses rebellions
Que les torrents, les mers, la foudre et les lions.
Oui, pour te posséder, ô ma jeune maîtresse !
De larmes et de sang j'inonderais la Grèce,
Seul, j'irais affronter mille serpents Pythoniens....
C'est la loi, nous aimons comme nous combattons !

1. M. de Créqui ne trouvait Pyrrhus un amant trop épris, et d'Olonne voyait dans Andromaque une veuve trop fidèle. Racine se vengea par la plus cruelle des épigrammes :

La vraisemblance est choquée en ta pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui ;
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.

Il faut savoir que Créqui ne passait pas pour être galant envers les dames, et que Louis de la Trémoille, comte d'Olonne, qui mourut en 1686, avait acquis une grande célébrité par ses infortunes conjugales. Boisrobert s'était de bonne heure moqué de ce personnage, qui, sous la Fronde, en 1649, avait été arrêté, « comme il se voulait sauver habillé en laquais, » dit Retz dans ses *Mémoires*. A peine mariée, Catherine-Henriette d'Angennes, comtesse d'Olonne, dont Retz et Guy Joly vantent la beauté, laisse son mari près du Roi, et chevauche parmi les plus hardies frondeuses. (Mademoiselle. *Mémoires*, II, 245.) Le 13 novembre 1675, M^{me} de Sévigné écrira : « Le nom d'Olonne est trop difficile à purifier. » M^{me} d'Olonne est une des plus scandaleuses héroïnes de Bussy-Rabutin dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. Son mari se consolait en fendant, avec Saint-Evremont et Sablé Bois-Dauphin, l'ordre des Coteaux, dont Boileau nous a conservé le souvenir. C'est M. d'Olonne que La Bruyère a peint sous le nom de Cliton, le fin gourmand.

Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector ¹!
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
 Seigneur : c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
 Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
 J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux ². 340
 Votre amour contre nous allume trop de haine ³ :
 Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame ? Ah ! que vous me gênez ⁴ !
 Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
 Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire ; 345
 Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire :
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
 Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
 Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire 350
 Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
 Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez ?
 Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
 S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ? 355
 Aurait-elle oublié vos services passés ?
 Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
 Et quel époux encore ! Ah ! souvenir cruel !
 Sa mort seule a rendu votre père immortel ; 360
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes :

1. Ces vers rappellent la belle apostrophe de Virgile (*Enéide*, II, 56) :

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta, maneres !

2. Ce passage est imité des *Troyennes* de Sénèque, (468-476) :

O nate sero Phrygibus, at matre cito,
 Eritne tempus illud ac felix dies
 Quo, Troici defensor et vindex soli,
 Recidiva ponas Pergama, sparsos fuga
 Cives reducas ? nonien et patriæ suum
 Phrygibusque reddas ? Sed mei fati iunemor,
 Tuum magna timeo voto : quod captis sat est,
 Vivamus. Heu me ! Quis locus fidus meo
 Erit timori ? Quare te sede oculum ?

et de Virgile, (*Enéide*, I, 529) :

Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.

3. Nous regrettons ce vers : Andromaque ne devrait même pas prononcer le mot d'amour.

4. Voir *Phèdre* noté du vers 1454.

Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes ¹.

PYRRHUS.

Eh bien, Madame, eh bien, il faut vous obéir :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.

Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence 365

Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence ².

Songez-y bien ³ : il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, hâisse avec fureur.

Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :

Le fils me répondra des mépris de la mère ; 370

La Grèce le demande, et je ne prétends pas

Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats ⁴.

ANDROMAQUE.

Hélas ! il mourra donc : il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence.

Et peut-être après tout, en l'état où je suis, 375

Sa mort avancera la fin de mes ennuis.

Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ⁵ ;

1. Ce n'est point par orgueil qu'Andromaque ne se jette pas tout d'abord aux pieds de Pyrrhus, elle qui tombera aux genoux d'Hermione ; c'est par pudeur. Elle évite la présence de Pyrrhus ; car les regards dont il l'enveloppe, lui paraissent un outrage aux Mânes d'Hector ; elle sent que sa vue irrite la flamme de Pyrrhus, elle sent que chaque mot de prière, par cela seul qu'il ranime l'espoir au cœur de Pyrrhus, est un crime envers la mémoire d'Hector. Aussi ne cesse-t-elle de rappeler à Pyrrhus tous les sujets qu'elle a de le haïr :

Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups...
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?...
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes, etc.....

Deux fois elle se trouve en présence de Pyrrhus, et six fois dans ces deux entrevues le nom d'Hector revient sur ses lèvres, comme pour décourager le roi.

Pradon fera dire à Andromaque dans sa *Troade* (I, III :

C'est un monstre pour moi que le seul nom d'Achille,
Et je pourrais me voir dans les mains de son fils ?

2. Le sens de ce vers est : Pour s'arrêter dans l'indifférence, pour ne pas aller plus loin que l'indifférence.

3. Dans la *Folle Querelle* (III, 1), lorsqu'Eraste s'est emporté contre Hortense, l'a menacée, et lui a dit : « Songez-y bien ! » elle s'écrie : « Ha ! ha ! Voilà le « songez-y bien » de Pyrrhus ; après qu'il a bien fait le doucereux auprès d'Andromaque, il la traite de la même façon. Je ne m'étonne plus, monsieur, que vous défendiez si fort son caractère ; c'est une politique d'excuser les défauts de nos semblables, et nous faisons pour nous-mêmes en agissant de la sorte. »

4. Corneille, *Pertharite* (727-730) :

Puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise ;
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

5. Sénèque, *Troyennes*, v. 417-420

Jam erepta Danais conjugem sequeretur meum,
Nisi hic teneret : hic meos animos domat,
Morique prohibet ; cogit hic aliquid deos
Adhuc rogare : tempus ærumnæ addidit.

Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous...¹

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils².

380

Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver³.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver⁴.

1. C'est là l'argument le plus fort sur l'esprit de Pyrrhus ; pour sauver la mère, il sauvera le fils.

2. M. Legouvé a développé la pensée de Pyrrhus dans ces charmants vers de *Médée* (1, 6) :

Ah ! chers consolateurs !
Ils comprennent qu'on Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères.

3. Voilà un de ces mots qui permettront à Céphise de dire (III. VIII) :

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

4. Prévile, *Mémoires* (p. 131) : « Quelques acteurs, dans ce vers de Pyrrhus » Andromaque,

Madame, en l'embrassant, songez à le sauver...

emploient la menace quand au contraire le pathétique, l'intérêt, la pitié, en marquent l'esprit. C'est une véritable faute de sens qu'on ne ferait pas si l'on s'était pénétré du véritable caractère de Pyrrhus. » L'abbé de la Porte (*Anecd. dram.*, I, 75) nous dit que dans ce vers « Baron employait, au lieu de la menace, l'expression pathétique de l'intérêt et de la pitié. Il semblait même, par le geste touchant avec lequel il accompagnait ces mots, *en l'embrassant*, tenir Astyanax entre ses mains et le présenter à sa mère. » Pyrrhus compte pour dompter Andromaque sur la vue de son fils.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE ¹.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie : 385
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas ².

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste 390
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude ³.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui, 395
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait ; un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,

1. M^{lle} Clairon (1723-1803) a dit dans ses *Mémoires* : « Hermione avec des fleurs serait ridicule ; la violence de son caractère et le chagrin qui la dévore ne lui permettent ni recherche, ni coquetterie dans sa toilette. Elle peut avoir un habit magnifique, mais il faut que l'air le plus négligé dans tout le reste prouve qu'elle ne s'occupe point d'elle-même. Le premier coup d'œil que le public jette sur l'actrice doit le préparer au caractère qu'elle va développer. » Aucune artiste n'a étudié ses rôles comme M^{lle} Clairon ; elle alla jusqu'à s'appliquer à l'anatomie ; et elle nous dit elle-même qu'elle avait particulièrement étudié celle de la tête, pour connaître le jeu des muscles, et les ressorts qui font mouvoir la physionomie. Ses *Mémoires* sont très-curieux.

2. Geoffroy (*Cours de litt. dram.*, IV, 269) : « Le rôle d'Hermione n'est vraiment tragique que dans les deux derniers actes ; le deuxième et le troisième n'offrent qu'une princesse dédaignée par l'amant qu'elle aime, fatiguée par celui qu'elle n'aime pas, flottante entre l'amour et le dépit. Cette partie du rôle demande beaucoup de dignité, de finesse et un art consommé. »

3. Pénible. Corneille a dit (*Horace*, IV, m) :

Ce coup sera sans doute assez rude pour elle.

Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris! 400
Ah! Dieux!

CLÉONE.

Ah! dissipez ces indignes alarmes.
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ¹?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père. 405

HERMIONE.

Dans ces retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir ².

CLÉONE.

Eh bien, Madame, eh bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste. 410
Pour bien faire, il faudrait que vous le prévinsiez ³:
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone! il y va de ma gloire ⁴,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire;
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir! 415
Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr ⁵.

CLÉONE.

Fuyez-le donc, Madame; et puisqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah! laisse à ma fureur le temps de croître encore;
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer:
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer ⁶. 420
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle!

1. Rétablissez l'interrogation :

Croyez-vous qu'un amant vienne vous insulter?

et la tournure n'étonne plus; elle n'a plus rien que de très simple.

2. Cette décision de Ménéas flatte l'orgueil d'Hermione et déchire son cœur.

3. Cléone tente un appel à la fierté de sa maîtresse.

4. Ce mot est ici synonyme de réputation, comme dans *Iphigénie* (V, 11) :

Ma gloire vous serait moins chère que ma vie!

5. Pyrrhus vient de dire à Andromaque, à la fin de l'acte précédent :

Il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.

6. Hermione trompe sa confidente, ou plutôt p. en l plaisir à se tromper elle-même; ce qu'elle espère, sans l'oser avouer, c'est un retour de l'infidèle.

CLÉONE.

Quoi? vous en attendez quelque injure nouvelle?
 Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
 Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux?
 Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire? 425
 Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
 Je crains de me connaître en l'état où je suis ¹,
 De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire;
 Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire; 430
 Crois que dans son dépit mon cœur est endurci;
 Hélas! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi ².
 Tu veux que je le fuie. Eh bien! rien ne m'arrête :
 Allons. N'envions plus son indigne conquête;
 Que sur lui sa captive étende son pouvoir ³. 435
 Fuyons... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir!
 Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place!
 S'il venait à mes pieds me demander sa grâce!
 Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ⁴!
 S'il voulait!.. Mais l'ingrat ne veut que m'outrager. 440
 Demeurons toutefois pour troubler leur fortune;
 Prenons quelque plaisir à leur être importune;
 Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
 Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
 J'ai déjà sur le fils attiré leur colère; 445
 Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.

1. Dans le sens du proverbe socratique : « Connais-toi toi-même. »

2. Qu'est-ce qui fait la beauté de ce vers? Ce n'est pas l'élégance de l'expression, car il est composé des mots les plus simples; c'est la vérité du sentiment.

3. L'orgueil blessé d'Hermione rend naturelle cette antithèse.

4. Hermione laisse échapper sa pensée la plus intime. Aristie avait dit de même dans *Sertorius* (1, III) :

Vous savez à quel point mon courage est blessé,
 Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
 S'il chassait Emilie et me rendait ma place,
 J'aurais peine, Seigneur, à lui refuser grâce.

et Horace (III, 9) auparavant :

Quid si prisca redit Venuis
 Diuclusque iugo iungit ahenaeo,
 Si flava exentitur Chloë,
 Rejectæque patet janua Lydiæ?

Molière a tiré de cette ode d'Horace ses charmantes scènes de dépit amoureux du *Dépit amoureux*, du *Tartuffe* et du *Bourgeois gentilhomme*, et Ponsard sa gracieuse comédie d'*Horace et Lydie*.

Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir :
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ¹, 450
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée.
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ²? 455

HERMIONE.

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère ;
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur ³. 460
Et qui ne se serait comme moi déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie, 465
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens.
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie. 470
Mais c'en est trop, Cléone : et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible ⁴, Oreste a des vertus.
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici. 475

1. Var. - Pensez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Songent à balancer le pouvoir de vos charmes ? (1668 et 73.)

L'image n'était pas heureuse. Même après la correction, Cléone parle bien élégamment pour une suivante.

2. Les premières éditions portaient un vers de remplissage :

Pourquoi tant de froideur ? Pourquoi cette fierté ?

3. Hermione est une toute jeune fille, et elle apporte une entière naïveté à son premier amour.

4. On fera de ce mot l'usage le plus ridicule à la fin du dix-huitième siècle.

HERMIONE.

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici ¹.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
 Vous fasse ici chercher une triste Princesse ² ?
 Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
 L'heureux empressement qui vous porte à me voir ³ ? 480

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
 Vous le savez, Madame ; et le destin d'Oreste
 Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
 Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
 Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures, 485
 Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures :
 Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
 Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
 Que j'ai couru partout où ma perte certaine
 Dégageait mes serments et finissait ma peine. 490
 J'ai mendié la mort chez des peuples cruels ⁴,
 Qui n'apaisaient leurs Dieux que du sang des mortels :
 Ils m'ont fermé leur temple ; et ces peuples barbares
 De mon sang prodigué sont devenus avarés.
 Enfin je viens à vous, et je me vois réduit 495

1. Même en appelant Oreste, Hermione souhaiterait qu'il ne vint pas. Elle chérit son mal et craint le remède.

2. Ce vers a été substitué à un vers guindé et banal :

Ait suspendu les soins dont vous charge la Grèce.

3. Hermione aide elle-même Oreste à lui adresser sa déclaration.

4. Remarquez l'extrême hardiesse de cette alliance de mots : mendier la mort. L'école moderne mettrait en relief ces hardiesses ; Racine, qui en est très prodigue, les enveloppe et les dissimule avec tant de soin qu'elles échappent aux étrangers, et à bon nombre de Français, qui ne comprennent point l'art accompli de ce style. Geoffroy insinue qu'Oreste fait à Hermione un mensonge ; cependant Pylade a dit à Oreste (I, 1) :

Je craignais que le ciel, par un cruel secours,
 Ne vous offrit la mort que vous cherchiez toujours.

Oreste fait allusion à ses aventures de Tauride, et à sa rencontre avec Iphigénie.

A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit ¹.
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
 Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
 Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
 Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours ². 500
 Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
 Madame, c'est à vous de prendre une victime
 Que les Scythes auraient dérobée à vos coups ³,
 Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage ⁴. 505
 A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
 Que parlez-vous du Sythe et de mes cruautés ?
 Songez à tous ces rois que vous représentez.
 Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
 Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ? 510
 Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
 Madame : il me renvoie ; et quelque autre puissance ⁵
 Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle !

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter ⁶, 515

1. Ce trait, d'assez mauvais goût, prépare le détestable rapprochement qui termine ce couplet, et qui devait être fort prisé au grand siècle.

2. Le sens exigerait *encore une fois* ; le vers s'y oppose, et le sens est clair, malgré cette ellipse.

3. Cela est détestable, et Hermione a bien raison de dire à Oreste de quitter ce langage.

4. Var. - Non, non, ne pensez pas qu'Hermione dispose
 D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose.
 Mais vous-même est-ce ainsi que vous exécutez
 Les vœux de tant d'Etats que vous représentez ? (1568 et 73.)

Racine a refait ces quatre vers, sur les critiques de Subligny : « Il me semble que *se reposer sur un sang* est une étrange figure..... *Exécuter les ordres* n'est pas la même chose qu'*exécuter les vœux*, qui ne se dit que quand on a voué quelque chose ; mais ce n'était point un pèlerinage que les Grecs avaient voué eu Epire. » (Préface de la *Folle Querelle*.)

5. Oreste est très poli pour Hermione : il ne nomme pas sa rivale.

6. Var. - Ainsi donc, il ne me reste rien
 Qu'à venir prendre ici la place du Troyen ;
 Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre ;
 Pyrrhus protège l'un, et je vous livre l'autre.

HERM. — Hé quoi ? dans vos chagrins sans raison affermi,
 Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi ?
 [Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?]

Sur mon propre destin je viens vous consulter.
 Déjà même je crois entendre la réponse
 Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi? toujours injuste en vos tristes discours,
 De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours? 520
 Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
 J'ai passé dans l'Épire, où j'étais reléguée :
 Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis
 Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
 Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes? 525
 Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes?
 Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
 Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ¹?

ORESTE.

Souhaité de me voir! Ah! divine Princesse...
 Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse? 530
 Ouvrez les yeux; songez qu'Oreste est devant vous,
 Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
 Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ²;
 Vous, que mille vertus me forçaient d'estimer; 535
 Vous, que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer ³.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
 Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus :
 Je vous haïrais trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus ⁴. 540

Subligny avait dit, dans la Préface de la *Folle Querelle* : « Je ne trouve point que vous *croirez-vous mon ennemi?* pour dire : *me croirez-vous votre ennemie?* soit une chose bien écrite. »

1. Hermione ne ment pas; rappelons-nous que Cléone vient de lui dire dans la scène précédente :

N'est-ce pas toujours le même Oreste
 Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
 Et dont vous regrettiez la constance et l'amour?

2. C'est du jargon; mais c'est celui que parlait la fameuse Julie d'Angennes.

3. Hermione croit faire beaucoup pour Oreste, en lui adressant ces paroles; Oreste n'est pas du même avis.

4. Ce sont des vers comme celui-là qui permettent de dire que Racine a une profonde connaissance du cœur humain.

Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire ¹ !
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
 Et, l'amour seul alors se faisant obéir ²,
 Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
 O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre... 545
 Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre ³ !
 Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui.
 Car enfin il vous hait ; son âme ailleurs éprise ⁴
 N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ? 550
 Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ⁵,
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi. 555
 Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici ?
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
 Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?
 Je les ai méprisés ? Ah ! qu'ils voudraient bien voir
 Mon rival, comme moi, mépriser leur pouvoir ⁶ ! 560

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse ?
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce ;
 Rapportez-lui le prix de sa rébellion ;
 Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion :
 Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ⁷ ? 565

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
 Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux ?

1. Bien différent.

2. Racine et Boileau écrivaient d'abord le second vers ; ils remplissaient assez souvent le premier, comme ici, par un participe absolu.

3. Tour rapide pour *(Que de raisons plaideraient pour moi, etc.*

4. Oreste ne garde plus cette fois de ménagements ; il devient brutal, et il est très naturel que l'orgueil et le cœur d'Hermione soient blessés à la fois.

5. Ce pluriel était de l'usage commun : « On dit des injures, des mépris, des rudesses, des cruautés, des querelles, des plaintes, des rages. » (SÉVIGNÉ, octobre 1679.)

6. De la même façon que moi.

7. Oreste serait bien capable de le dire encore, et, qui plus est, il ne se tromperait pas.

Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux ¹.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque? 570

ORESTE.

Hé, Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux !

ORESTE.

Et vous le haïssez ² ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux. 575

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours un venin qui la tue ³,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour. 580

Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite ;
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir. 585

De la part de mon père allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre :
Du Troyen ou de moi faites-le décider ⁴.
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder ;
Enfin qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre ⁵. 590

1. Ce vers est franchement mauvais.

2. Oreste n'est pas abusé un instant par les petits artifices d'Hermione.

3. L'image est assez difficile à suivre et à expliquer.

4. Ce nom de Troyen est un terme de mépris, qu'Hermione ne ménagera point à Andromaque, ni à son fils.

5. « Ce qui rend cette scène si dramatique, c'est qu'Hermione exprime toujours le contraire de ce qu'elle dit ; elle veut faire croire qu'elle peut aimer Oreste et haïr Pyrrhus, et elle démontre le contraire. » (Note de M. Geruzez.)

M^{lle} Clairon, dans ses *Mémoires*, a très bien analysé le caractère d'Hermione. « Ce rôle offre continuellement le danger de ne pas atteindre le but ou de le dépasser. Le caractère en est passionné et n'est pas tendre, il est furieux et point méchant ; il est noble et fier, et se permet cependant de la séduction et de la dissimulation avec Oreste et de l'atrocité avec Pyrrhus..... Tout ce que j'ai cherché de ressources dans mon physique et dans mes réflexions pour lâcher d'atteindre à la beauté de ce rôle, pour y soutenir le caractère, sans altérer la fraîcheur de l'âge, est un de mes plus pénibles travaux..... Dans tout ce qui peint l'amour d'Hermione, il faut soigneusement éviter les sons les plus touchants, la physionomie simple et douce, qui caractérisent les âmes tendres, et

SCÈNE III

ORESTE.

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement;
 Je vous réponds déjà de son consentement.
 Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne ¹ :
 Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ;
 Tout autre objet ² le blesse ; et peut-être aujourd'hui 595
 Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
 Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie
 D'enlever à l'Épire une si belle proie ³ !
 Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector ⁴,
 Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor, 600
 Épire : c'est assez qu'Hermione rendue
 Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
 Mais un heureux destin le conduit en ces lieux ⁵.
 Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux !

SCÈNE IV

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

PYRRHUS ⁶.

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence 605

dans son emportement s'éloigner, autant qu'il est possible, des élans sûrs, fermes, de la femme expérimentée, telle par exemple que Roxane dans *Bajazet*. »

1. C'est là une explosion de joie, comme celle que le Cid éprouve, après son entrevue avec Chimène. Racine a tenu à exprimer dans ce monologue l'ivresse d'Oreste pour qu'on comprit mieux la rigueur du coup qui va le frapper.

2. *Objet*, femme aimée, ou aimable comme dans *Phédre*. (IV. 11):

Et pour tout autre objet ton âme indifférente.....

Ce sens a entièrement disparu.

3. En 1679, Pradon a repris cette expression dans sa *Statira*, en l'appliquant à son héroïne (II, VII):

Quoi ? vous avez repris une si belle proie ?

4. Cette apostrophe rappelle tout à fait celle de Rodrigue :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans ! etc.

5. Ce vers était, malgré son élégance, du langage de la conversation :

... Mais quel heureux sort en ces lieux vous amène ?

(*Misanthrope*, III, III.)

6. Au siècle dernier Crébillon se plaignait des costumes ridicules et de la décoration grotesque de notre scène. « Mais ce qui anéantissait encore plus l'illusion, c'étaient les bancs qui garnissaient la scène, et la foule des spectateurs qui

M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,
J'en ai senti la force et connu l'équité.

J'ai songé comme vous qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenais contraire ;
Que je relevais Troie, et rendais imparfait
Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime ;
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

610

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux ¹.

615

PYRRHUS.

Oui. Mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage :
D'une éternelle paix Hermione est le gage ;
Je l'épouse. Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous :
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main ².

620

ORESTE, à part.

Ah ! Dieux ³ !

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHOENIX.

PYRRHUS.

Eh bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître ?

625

PHOENIX.

Ah ! je vous reconnais ; et ce juste courroux,

remplissaient le théâtre. On ne savait quelquefois si le jeune seigneur qui allait prendre sa place n'était point l'amoureux de la pièce qui venait jouer son rôle. C'est ce qui donna lieu à ce vers :

On attendait Pyrrhus, on vit paraître un fat. »

1. Le coup de foudre est si grand qu'Oreste s'oublie jusqu'à parler contre son ambassade.

2. « On n'attend pas un cœur d'une main. Ces deux mots rapprochés ne sont à leur place que dans une locution proverbiale qui n'a rien de tragique. » (Note de M. Geruzez.)

3 Oreste est ainsi ballotté durant toute la pièce entre Hermione et Pyrrhus ; il n'a jamais le temps d'avoir une volonté personnelle.

Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous ¹.
 Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile :
 C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille, 630
 Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
 Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
 D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
 Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis, 635
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
 Considère, Phœnix, les troubles que j'évite ;
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite ;
 Que d'amis, de devoirs, j'allais sacrifier ;
 Quels périls... un regard m'eût tout fait oublier. 640
 Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle,
 Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
 Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.

Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée, 645
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
 J'allais voir le succès de ses embrassements ² :
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
 Sa misère l'aigrit ; et toujours plus farouche ³,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche. 650
 Vainement à son fils j'assurais mon secours :
 « C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ⁴ ;
 « Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace :
 « C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »

1. Var. [Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.]
 Et qui l'aurait pensé, qu'une si noble audace
 D'un long abaissement prendrait sitôt la place ?
 Que l'on pût sitôt vaincre un poison si charmant ?
 Mais Pyrrhus, quand il veut, sait vaincre en un moment.
 [Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile] (1668 et 1673).

2. Succès est ici dans son sens latin : issue.

3. Exemple de syllepse ; rapport de pensée, et non plus rapport grammatical.

4. « Pyrrhus doit mêler le tour du dépit et de la rage à l'expression tendre de ces paroles d'Andromaque qu'il a entendues, et qu'il répète en frémissant :

C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours, etc. »

(Marmontel, *Observations sur l'art de la déclamation.*) Ce passage est imité de Virgile (*Énéide*, III, 490) :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Hé! quelle est sa pensée? attend-elle en ce jour ¹ 655
 Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ²?

PHŒNIX.

Sans doute. C'est le prix que vous gardait l'ingrate.
 Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte ³.

Sa beauté la rassure; et malgré mon courroux,
 L'orgueilleux m'attend encore à ses genoux. 660
 Je la verrais aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille ⁴.
 Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille :
 Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus ⁵.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus ⁶.
 Allez voir Hermione; et, content de lui plaire, 665
 Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
 Vous-même à cet hymen venez la disposer.
 Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
 Il ne l'aime que trop ⁷.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,

et de Sénèque (*Troyennes*, v. 460 et 464-468) :

O nate, magni cerla progenies patris...
 Nimiumque patri similis; hos vultus meus
 Habebat Hector; talis incensu fuit,
 Habituque talis; sic tulit fortes manus;
 Sic celsus humeris, fronte sic torvâ micax,
 Cervice fusam dissipans latâ comam.

L'Andromaque de Pradon dira dans la *Troade* (I, III) :

Je voyais. . . .
 Mon Hector tout entier éclater sur son front.

1. Il paraît que Quinault-Dufresne prenait une voix de femme en disant les vers placés dans la bouche d'Andromaque, et qu'il reprenait sa voix naturelle, pour s'écrier :

Hé! quelle est sa pensée?

Il fallait pour risquer cet effet un art consommé. — *En ce jour* ressemble à une cheville.

2. Son amour pour Hector.

3. Ce qui lui fait illusion. *Mithridate*, III, IV :

Vain espoir qui me flatte!

4. Phœnix a raison de n'en rien croire.

5. Pyrrhus reprend ainsi les arguments que lui oppose Andromaque.

6. Souvenir évident d'Ovide (*Remedia amoris*, II, 251-252) :

Et malim taceas, quam te desisse loquaris.
 Qui nimium multis : « Non amo, » dicit, amat.

Pylade (I, 1) se flattait que l'amour d'Oreste était mort, parce qu'il ne l'entendait plus parler d'Hermione.

7. Le Phœnix de Racine est un homme sensé, mais il est loin du noble et majestueux vieillard d'Homère.

Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ¹? 670

PHŒNIX.

Quoi? toujours Andromaque occupe votre esprit?
Que vous importe, ô Dieux! sa joie ou son dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ²?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire :
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi; 675
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés ³.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds. 680
Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que prêt à l'excuser

1. PENSE (*Saf. V, v. 168*):

Censen' plorabit, Dave, relicta ?

Le pieux Louis Racine (Acad. des Inscr. et B.-L., X, p. 178) blâmait dans cette tragédie l'amour d'Oreste, d'Hermione et de Pyrrhus, et l'appelait l'introduction d'éléments comiques. « C'est à des acteurs en brodequin à nous amuser par ces puérilités, et non point aux héros dignes de paraître sur la scène tragique. Je veux bien être indulgent pour le rôle d'Hermione; sa jalousie et ses fureurs servent à relever par un beau contraste la sagesse et la vertu d'Andromaque; mais je méprise le fils d'Agamemnon, l'ambassadeur de toute la Grèce, quand il ne sait m'entretenir que des rigueurs de sa maîtresse, que tantôt il renonce à la voir, tantôt il est résolu de l'enlever : et qu'enfin, par complaisance pour elle, il se détermine à un indigne assaut. Je ne méprise pas moins le fils d'Achille, le vainqueur de Troie, qui court sans cesse de la fille d'Hélène à la veuve d'Hector, sans savoir laquelle des deux il veut perdre ou couronner, qui quitte Hermione, et la reprend, lui manque de parole aussi bien qu'à Oreste, tantôt offre à sa captive un bras prêt à relever Iliou, et tantôt lui présente ce même bras prêt à égorger Astyanax. » A propos de la scène qui nous occupe, Louis Racine ajoute : « Je me souviens d'avoir entendu dire à Boileau qu'il avait longtemps comme un autre admiré cette scène, mais qu'il avait depuis changé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne convenait point à la dignité de la Tragédie. Il m'ajouta qu'il se repentait d'avoir fait cette réflexion trop tard, parce que s'il l'eût faite dans les temps, il aurait exigé de l'auteur la suppression de cette scène, en quoi je remarquai le solide jugement de ce grand critique, et la docilité de son ami, puisqu'il ne doutait point qu'à une sage réflexion cet ami n'eût sacrifié sans peine une scène si brillante. .. C'est la même peinture que Molière nous présente dans la scène qui se passe entre Cléonte et Covielle. » De nos jours, où l'on tient beaucoup moins à la distinction des genres, cette scène n'est pas une de celles qui charment le moins dans *Andromaque*, en dépit de Boileau, de Louis Racine, et de J. B. Rousseau.

2. Quel art magique? quel sortilège?

3. En 1679, Pradon dira dans *Statira* (I, III) :

Je verrai mes attraits peut-être humiliés.

Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS.

Moi, l'aimer ? une ingrater 685

Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ¹ ?

Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi,

Je puis perdre son fils ; peut-être je le doi ² ;

Étrangère... que dis-je ? esclave dans l'Épire,

Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ; 690

Et je ne puis gagner dans son perfide cœur

D'autre rang que celui de son persécuteur ?

Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine :

Il faut bien une fois justifier sa haine :

J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler ! 695

De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !

Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !

Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause.

C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein ³.

PHŒNIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ? 700

Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.

Crains-tu pour ma colère un si faible combat ?

D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat ⁴.

Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne. 705

Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX.

Oui, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soumis

Protestez-lui...

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

1. Le sens est : plus je lui témoigne de tendresse, plus elle me hait.

2. Au moment où il semble disposé à livrer Astyanax, Pyrrhus éprouve le besoin de justifier à ses propres yeux cette barbarie.

3. M. Geruzet rapproche ces vers de celui de Camille :

Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

Selon lui, ce serait donc avec une joie haineuse que Pyrrhus prononcerait ces vers. Ne serait-ce pas plutôt un retour offensif de tendresse ? Pyrrhus ne s'apitoierait-il pas sur le sort d'une victime qu'il a tant aimée ? Alors les deux vers de Phœnix seraient ironiques ; il se moquerait de Pyrrhus, en paraissant abonder dans son sens. D'où la réponse de Pyrrhus : « Je t'entends. »

4. Une lampe, avant de mourir, jette un éclat plus vif.

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Modérez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connais plus : vous n'êtes plus vous-même. 710
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison ¹,
Pylade, je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse ².
Le dessein en est pris ; je le veux achever, 715
Oui, je le veux.

PYLADE.

Eh bien, il la faut enlever :
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ?
Dissimulez : calmez ce transport inquiet ;
Commandez à vos yeux de garder le secret. 720
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione .
A ses regards surtout cachez votre courroux.
O Dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

¹ 1. Locution familière.

² 2. Oreste a déjà dit à Pylade, dès la première scène :

J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.

C'est un dessein formé depuis longtemps, et qui n'a rien d'extravagant, quoi qu'en pense M. Gêruzez. Quant à Pylade, il a l'air d'abord d'y consentir ; mais c'est simplement pour ne pas heurter Oreste de front et irriter ainsi sa manie. Il lui exposera ensuite d'excellentes raisons ; et, s'il finit par céder, c'est qu'il voit qu'Oreste ne changera pas d'idée ; Pylade alors doit s'associer aux périls où Oreste veut absolument courir, tout en blâmant sa résolution.

³ 3. Une lettre effacée a donné ce beau vers, au lieu du vers assez insignifiant des premières éditions :

Tout dépend de Pyrrhus, et surtout d'Hermione

ORESTE.

Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ¹ ? 725
 La fureur m'emportait, et je venais peut-être
 Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel était le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
 Du coup dont ma raison vient d'être confondue ? 730
 Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
 Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
 Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare ²...

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre ³.
 Cependant, tourmenté de ses propres desseins, 735
 Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non ; je le connais, mon désespoir le flatte ;
 Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate ⁴ ;
 Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher :
 Le cruel ne la prend que pour me l'arracher. 740

Ah Dieux ! c'en était fait : Hermione gagnée
 Pour jamais de sa vue allait être éloignée.
 Son cœur, entre l'amour et le dépit confus ⁵,
 Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus ;
 Ses yeux s'ouvraient, Pylade ; elle écoutait Oreste, 745
 Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoi ! ce courroux enflammé

1. Crébillon, dans *Rhadamisthe et Zénobie*, a prêté à Rhadamisthe beaucoup de traits de l'Oreste de Racine. « Que prétendez-vous faire ? » lui demande Hiéron (II, 1).

RHAD. — Et que sais-je, Hiéron ? furieux, incertain,
 Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
 Jouet infortuné de ma douleur extrême,
 Dans l'état où je suis me connais-je moi-même ?

2. Ce n'est là qu'un cri de colère ; quand il faudra venir à l'exécution du crime, Oreste hésitera.

3. Le mot *bizarre* vient de l'espagnol ; il a d'abord signifié brave, avant de prendre le sens d'excrasagant.

4. C'est une grande vérité qu'exprime Burrhus, lorsqu'il dit :

La douleur est injuste.

(*Britannicus*, I, II.)

5. Embarrassé.

Contre un ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé ¹.

Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,

Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée? 750

M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,

Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais ².

Ἰσοί? votre amour se veut charger d'une furie

Qui vous détestera, qui toute votre vie

Regrettant un hymen tout prêt à s'achever, 755

Voudra...

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever ³.

Tout lui rirait, Pylade; et moi, pour mon partage,

Je n'emporterais donc qu'une inutile rage?

J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier;

Non, non, à mes tourments je veux l'associer; 760

C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne:

le prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,

Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,

Me rendent tous les noms que je leur ai donnés ⁴.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade: 765

Oreste ravisseur ⁵!

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?

Quand nos États vengés jouiront de mes soins,

L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?

Et que me servira que la Grèce m'admire,

Tandis que je serai la fable de l'Épire? 770

Que veux-tu? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,

Mon innocence enfin commence à me peser ⁶.

1. Phœnix et Pylade connaissent très bien tous les replis du cœur humain.

2. Heureuse correction de l'ancien vers :

Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirais.

3. Il est certain qu'Oreste est dans un transport; s'il était dans son bon sens, il ne parlerait pas ainsi.

4. Des yeux ne rendent pas des noms. Cela est mal écrit.

5. C'est en vain que Pylade présente à Oreste le soin de sa renommée; Oreste est hors de lui. Cette scène prépare aux grandes fureurs du dernier acte.

6. Ce vers commence un développement imité du début du poème de Claudien,

In Rufinum :

Sæpè mihi doctiam traxit sententia mentem,

Curarent Superi terras, an nullus inesset

Rector, et incerto fluctent mortalia casu....

Sed cùm res hominum tanta caligine volvi

Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
 Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
 De quelque part sur moi que je tourne les yeux ¹,
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
 Méritons leur courroux, justifions leur haine,
 Et que le fruit du crime en précède la peine ².
 Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
 Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
 Assez et trop longtemps mon amitié t'accable :
 Évite un malheureux, abandonne un coupable.
 Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit ³.
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.

775

730

Adspicere, lætosque diu florere nocentes.
 Vexarique pius, rursus labefacta cadebat
 Religio, causæque viam non sponte sequebar
 Atterius..... quæ nomina, sensu
 Ambiguo, vel nulla putat, vel nescia nostris.

Crébillon (*Rhadamisthe et Zénobie*, II, 1) fait dire à Rhadamisthe :

Ne me regarde plus que comme un furieux,
 Trop digne du courroux des hommes et des Dieux,
 Qu'a proscrit dès longtemps la vengeance céleste ;
 De crimes, de remords assemblage funeste ;
 Indigne de la vie et de ton amitié ;
 Objet digne d'horreur, mais digne de pitié ;
 Traître envers la Nature, envers l'Amour perfide ;
 Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
 Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
 Hiéron, j'oublierais qu'il est un ciel vengeur.

1. Sur quelque page de ma vie que je, etc.

2. Racine dira, avec encore plus d'énergie, au quatrième acte de *Phèdre* (sc. vi) :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Corneille avait dit (*Clitandre*, II, viii) :

Il ne m'est pas permis de jouir de mon crime...
 J'en mérite la peine, et n'en ai pas le fruit.

3. Pour la rime, Racine a remplacé par ce vers celui des premières éditions :

Cher Pylade, crois-moi, mon tourment me suffit

EURIPIDE (*Iphigénie en Tauride*, 687-691, 693, 699) :

Τὰ μὰ δει φέρειν κακά.
 Ἄπλᾶς δὲ λύπας ἔξόν, οὐκ οἶσω διπλᾶς.
 Ὅ γὰρ σὺ λυπρὸν κάποιεῖς ἔστων λέγεις,
 Ταῦτ' ἐστὶν ἡμῖν, εἰ σε συμμοχθοῦντ' ἐμοὶ
 Κτενώ....
 Σὺ δ' ὀλιθίος τ' εἶ, καθαρὰ τ' οὐ νοσοῦντ' ἔχεις
 Μίλαθρα.....
 Ἄλλ' ἔρπει καὶ ζῆ καὶ δόμους οἴκει πατρός·

et (*Oreste*, 1068-1072) :

O. — Καὶ χαῖρ' ἐπ' ἔργον δ', ὡς ὄρεθς, πορεύομαι.
 II. — Ἐπίσχες. ἐν μὲν πρώτῃ σοὶ μομαῖν ἔχω,
 εἰ ζῆν με χρῆζειν σοῦ θανόντος ἡλπίσας.
 O. — Τί γὰρ προσήκει καθναεῖν σ' ἐμοῦ μέτα;
 II. — Ἦρου; τί δὲ ζῆν σὸς ἐταιρίας ἄτερ;

Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne. 785
Va-t'en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione¹.
Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle. 790
Je sais de ce palais tous les détours obscurs ;
Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié. 795
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je à mon tour, dans un sort plus heureux²....

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur ; c'est tout ce que je veux. 800
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate ;
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate ;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE.

Eh bien ! mes soins vous ont rendu votre conquête³. 805

1. Racine aurait volontiers remis à la scène l'amitié d'Oreste et de Pylade. Nous avons conservé de lui le premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*. A propos de la tragédie d'*Oreste et Pylade* de La Grange-Chancel, l'abbé de La Porte dit (*Anecd. dram.*, II, 24) : « On prétend que La Grange n'est que le versificateur de cette tragédie, et que Racine en a fait le plan à la prière de la princesse de Conti, première douairière, dont La Grange était page. Elle ne fut interrompue que par la maladie et la mort de la célèbre Champmeslé, qui y jouait le rôle d'Iphigénie. »

2. Oreste, malgré la violence de son amour, n'est pas complètement égoïste, et cela nous intéresse à lui.

3. Pendant toute cette scène, si nous en exceptons un ou deux cris, qui leur échappent malgré eux, Oreste et Hermione diront toujours le contraire de ce

J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit ; et de plus on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre âme à ses vœux ne sera pas rebelle ?

HERMIONE.

Qui l'eût cru, que Pyrrhus ne fût pas infidèle ? 810
Que sa flamme attendait si tard pour éclater,
Qu'il reviendrait à moi quand je l'allais quitter ?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce,
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus. 815

ORESTE.

Non, Madame : il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire ¹.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? on a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ? 820
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse :
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partais : et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir ².

ORESTE.

Ah ! que vous savez bien, cruelle... Mais, Madame, 825
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous. J'espérais ; mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ? 830
Tel est votre devoir, je l'avoue ; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

qu'ils pensent ; Oreste, parce que, méditant un enlèvement, il veut donner le change à Hermione ; celle-ci, parce que, tout entière à son bonheur, elle craint d'être troublée dans sa joie par les reproches d'Oreste, et veut, autant que possible, se les épargner.

1. C'est le seul reproche que se soit permis Oreste, et il est bien modéré dans la forme. D'ailleurs, s'il ne se plaignait, son calme semblerait suspect.

2. Relâcher de son devoir, rabattre de la sévérité de son devoir. « Si nos pères n'eussent un peu relâché de la sévérité de la religion pour s'accommoder à la faiblesse des hommes, etc. » (PASCAL, *Prov.*, VII.)

SCÈNE III

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste ¹.
 Je le plains d'autant plus qu'auteur de son ennui, 835
 Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
 Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare :
 Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
 Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector ; 840
 Qui cent fois effrayés de l'absence d'Achille,
 Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
 Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
 Redemander Hélène aux Troyens impunis ?
 Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même ; 845
 Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime ².
 Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs :
 N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ³ ?
 Pyrrhus revient à nous. Hé bien ! chère Cléone,
 Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ? 850
 Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter

1. Sénèque a dit :

Curæ leves loquantur, ingentes stupent.

et Mathurin Régnier :

La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.

(Cloris et Philis.)

Hermione est, comme Oreste et Pyrrhus, aveuglée par sa passion. Cléone, qui n'aime pas, est aussi perspicace que Phœnix et Pylade. Étonnée, effrayée du silence d'Hermione, elle lui dira de même (IV, 11) :

Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !

2. Cette confiance et ce chant de triomphe peignent bien la jeunesse et l'orgueil naïf d'Hermione. On lui peut appliquer ce que Mademoiselle de Scudéry dit de l'espérance : « L'espérance est comme une jeune étourdie qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui plaise, qui n'a que de l'imagination et pas de jugement, que des chimères divertissent, qui prend le vrai pour le faux et le faux pour le vrai, qui sur de légères apparences prévoit une multitude de plaisirs qui ne peuvent être, et qui, encore qu'elle soit hardie à se promettre tout de l'avenir, ne laisse pas d'être timide. » (*Clélie*, IV^e part., livre I, p. 431, 447.)

3. La hardiesse de ce vers est très grande ; mais la perfection du style de Racine est telle que ce n'est qu'à la réflexion qu'on découvre ces hardieses.

Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter ¹?
 Intrépide, et partout suivi de la victoire,
 Charmant, fidèle enfin, rien ne manque à sa gloire ².
 Songe....

CLÉONE.

Dissimulez. Votre rivale en pleurs
 Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

855

HERMIONE.

Dieux! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme?
 Sortons : que lui dirais-je ³?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux

Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ⁴?

860

Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,

Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.

Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer ⁵

Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.

Ma flamme par Hector fut jadis allumée;

865

Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée ⁶.

1. Lorsqu'Hermione aura été trahie définitivement par Pyrrhus, elle jugera tout autrement ces mêmes exploits (IV, v).

2. Mettre, comme le font certaines éditions, la virgule avant *enfin* au lieu de la mettre après, c'est donner à ce vers un sens très faible, c'est supprimer toute une pensée. Phèdre dira (II, v), par un mouvement semblable :

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

3. Cet hémistiche donne raison à M^{lle} Clairon, lorsqu'elle dit que le caractère d'Hermione n'est point méchant.

4. Corneille avait dit dans *Théodore* (993-994) :

Placide suppliant, Placide à vos genoux
 Vous doit être, madame, un spectacle assez doux.

Andromaque, qui, par pudeur, ne peut se décider à supplier Pyrrhus, n'hésite pas à tomber aux pieds d'Hermione ; elle se dit, comme la Médée de M. Legouvé (I, v) :

Un jour d'hymen, quelle est la vierge de seize ans
 Qui ne s'attendrait sur de petits enfants?

Pour *pleurante*, voir la note du vers 1329.

5. Racine, oubliant que Pyrrhus n'était pas nommé dans le commencement de ce couplet, avait d'abord mis :

Par les mains de son père, hélas! j'ai vu percer, etc.

6. Virgile (*Énéide*, IV, 29) fait dire à Didon :

Ille meus, prius qui me sibi junxit, amores
 Abstulit : ille habet secum, servetque sepulcro.

Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
 Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ¹ ;
 Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite ²,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jette ³, 870
 Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
 C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
 Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
 Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
 J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ⁴. 875
 Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
 Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ⁵?
 Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
 Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
 Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer. 880

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère,
 Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
 Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme. 885
 Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame ⁶.

1. M. Legouvé (*Médée*, III, v) :

Vous serez mère un jour ; priez pour cette mère.

2. Cette restriction est très habile ; elle place pour un moment Hermione dans la même situation qu'Andromaque, sans qu'Hermione s'en puisse offenser. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire dit aux jeunes filles du chœur (v. 142-143) :

Ὡς δ' ἐγὼ θυροφθορῶ
 Μητρ' ἐμαθοῖς παθεῦσα, νῦν τ' ἄπειρος εἶ.

3. L'intérêt que nous lui portons.

4. Hélène (*Iliade*, XXI, 767-775) gémit ainsi sur la mort d'Hector :

Ἄλλ' οὐκ οὐκ σὺ ἀκουσα κακὸν ἔπος, οὐδ' ἀσύφθλον
 Ἄλλ' εἰ τις με καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν ἐπίπτοι
 Δαίρων, ἢ γαλόων, ἢ εἰνατέρων ἐπίπλων,
 Ἢ ἱκυρῆ (ἱκυρὸς δὲ, πατὴρ ὡς, ἦπιος αἰεί).
 Ἄλλὰ οὐ τόν' ἔπιτεροι παραιρέμενος κατέρουκες,
 Σῆ τ' ἀγανοφροσύνη καὶ σεις ἀγανοῖς ἐπίτεσσιν.
 Τῷ σέ, θ' ἄμα κλαίω καὶ ἐμ' ἄμμορον, ἀχνομένη κῆρ.
 Οὐ γάρ τις υἱὸς ἐτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
 Ἦπιος, οὐδέ φίλος· πάντες δὲ με περρίκασιν.

5. A la perte d'Hector.

6. D'où vient qu'au moment où Hermione semble maîtresse d'outrager sans péril sa rivale, elle ne le fait point ? C'est qu'elle n'a plus de colère ; enivrée de joie au retour de Pyrrhus, elle ne songerait plus à Andromaque, si Andromaque ne la venait trouver :

Dieux ! ne puis-je à la joie, etc.

Andromaque tombe à ses genoux ; alors les deux passions qui se partagent le cœur d'Hermione, l'amour et l'orgueil, sont satisfaites à la fois, et leur cri de triomphe s'échappe dans cette imprudente ironie :

S'il faut fléchir Pyrrhus, etc.

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CÉPHISE.

Je le croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, à Phœnix.

Où donc est la princesse ? 890
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux ?

PHOENIX.

Je le croyais.

ANDROMAQUE, à Céphise.

Tu vois le pouvoir de mes yeux ¹.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ² ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! tout m'abandonne !

PHOENIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione ³.

Elle ne songe pas que le conseil qu'elle donne peut la perdre ; Céphise, plus avivée, s'écrie :

Je croirais ses conseils, etc.

Mais l'orgueilleuse Hermione, dans l'ivresse de sa victoire, ne peut croire à un triomphe éphémère, et cette confiance dangereuse est l'effet de sa jeunesse. Geofroy (*Cours de litt. dram.*, VI, 269) : « Mademoiselle Duchesnoy a bien rendu, dans la scène avec Andromaque, la froide cruauté et le persiflage amer d'une rivale qui triomphe. Pour être bonne actrice dans de pareilles situations, il suffit presque d'être femme. »

1. Quelques comédiennes ont dit ce vers avec coquetterie et vanité. C'est un contre-sens grossier ; Pyrrhus entre en scène, sans regarder Andromaque, et la malheureuse mère, à qui Céphise vient de montrer comme dernière espérance le pouvoir qu'elle a sur le cœur de Pyrrhus, dit avec abattement :

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

2. Cette interrogation peint l'état de l'âme de Pyrrhus.

3. Phœnix veut à tout prix éviter une entrevue dangereuse. M. Geruzet fait remarquer qu'Hermione a cruellement laissé la place à Andromaque, et que cette

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné. 895

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector ¹. 900

ANDROMAQUE, se jetant aux pieds de Pyrrhus.

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?

Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère !

Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié ² :

Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ³ ?

Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ? 905

PYRRHUS.

Phoenix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

PYRRHUS.

J'étais aveugle alors : mes yeux se sont ouverts.

Sa grâce à vos desirs pouvait être accordée ;

Mais vous ne l'avez pas seulement demandée ⁴. 910

C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez

Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.

cruauté va être la cause de sa perte, en amenant l'entretien d'Andromaque et de Pyrrhus.

1. Ce cri de Pyrrhus est moins une bravade cruelle qu'une façon d'attirer Andromaque à ses pieds.

2. Remarquez tout ce qu'il y a dans ce mot d'exquise délicatesse. C'est ainsi que doit parler et que parlera presque toujours Andromaque.

3. Var. - Dieux ! n'en reste-t-il pas au moins quelque pitié ? (1668-1676.)

Vers lourd, que Racine a bien fait de corriger.

4. Pyrrhus ne cherche qu'à accorder la grâce ; mais il veut qu'on la lui demande.

Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
 Ce reste de fierté qui craint d'être importune ¹.
 Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous, 915
 N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux ².

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme
 Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
 Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
 Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins ³. 920
 La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
 Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
 Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
 Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE, à Céphise.

Et que veux-tu que je lui dise encor ? 925
 Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?

(A Pyrrhus.)

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez ⁴.
 J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
 J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
 Et mon époux sanglant traîné sur la poussière, 930
 Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers ⁵.
 Mais que ne peut un fils ? je respire, je sers ⁶.

1. Racine aime à remplacer les personnes ou les faits par des substantifs abstraits qui les désignent; un autre aurait dit: « Excusez une personne qui a joué d'une illustre fortune, si, par un reste de fierté, elle craint d'être importune. » La tournure qu'affectionne Racine donne à son style beaucoup de concision et d'élégance.

2. SÉNÈQUE (*Troyennes*, 690-692):

Ad genna aeclido
 Supplex, Ulysse, quamque nullius pedes
 Novere dextram, pedibus admoveo tuis.

3. Pyrrhus, comme Oreste dans la première scène de cet acte, est injuste; il voit les choses de travers, parce que, avec l'égoïsme de la passion, il les rapporte toutes à lui.

4. Le mouvement de ce discours rappelle celui du grand discours qu'Andromaque adresse à Hector au VI^e livre de l'*Iliade* (407-439).

5. EURIPIDE (*Andromaque*, 399-401):

Ἐπαγὰς μὲν Ἑκτορος τροχλάτους
 Κατείδον οἰκτρῶς τ' Ἴλιον πυρούμενον,
 Αὐτὴ δὲ δούλη ναῦς ἐπ' Ἀργείων ἴβην.

6. Servir, être esclave (*Alex.*, IV, III):

Tu veux servir; va, sers, et me laisse en repos.

J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
 Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
 Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de Rois, 935
 Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois ¹.
 J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
 Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
 J'attendais de son fils encor plus de bonté.
 Pardonne, cher Hector ! à ma crédulité ². 940
 Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
 Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
 Ah ! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
 Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ³,
 Et que, finissant là sa haine et nos misères, 945
 Il ne séparât point des dépouilles si chères !

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix ⁴.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
 Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes

1. Polyxène dit à Ulysse dans la *Troade* de Pradon (II, 2) :

... Avec vous,
 Seigneur, j'aurais trouvé l'esclavage plus doux.

2. Le moment est venu où Andromaque, pour sauver son fils, a dû se décider, avec une vertueuse et douloureuse coquetterie, à donner des espérances à Pyrrhus. Sa pudeur s'est défendue avec une grâce touchante, et, comme pour se voiler à elle-même ce qu'elle faisait, Andromaque a invoqué l'amitié de Pyrrhus :

Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié.

Mais ce n'est pas de l'amitié que demande Pyrrhus. Alors, surmontant sa douleur, Andromaque se décide à faire naître en lui un espoir :

J'ai fait plus ; je me suis quelquefois consolée...
 J'attendais de son fils encor plus de bonté.

A ce moment, elle lit sur le visage de Pyrrhus une joie passionnée ; elle comprend qu'elle en a fait assez pour son fils : le coup fatal est retardé ; elle songe aussitôt aux mânes de son époux, et s'arme du nom d'Hector comme d'un bouclier contre l'amour de Pyrrhus :

Pardonne, cher Hector, à ma crédulité, etc.

3. Andromaque avait élevé en Épire un cénotaphe à Hector. Voir les vers de Virgile, cités par Racine dans ses Préfaces.

4. Pyrrhus est dompté par les pleurs qu'il fait couler ; il ne veut pas que Phœnix soit témoin de sa faiblesse. Mais le vieillard comprend pourquoi le roi le renvoie, et sort désolé.

Je ne fais contre moi que vous donner des armes ¹. 950
 Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
 Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux :
 Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
 S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
 Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir? 955
 Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
 A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
 Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
 Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
 Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous. 960
 Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
 Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
 Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
 Au lieu de ma couronne, un éternel affront ² :
 Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête; 965
 Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
 Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner,
 Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner ³.
 Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude
 Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude, 970
 C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.
 Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends ⁴.
 Songez-y : je vous laisse, et je viendrai vous prendre
 Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre ;
 Et là vous me verrez, soumis ou furieux, 975
 Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux. —

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce
 De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

1. Néron dira (*Britannicus*, II, 11):

• J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler. •

2. Voilà encore une de ces images dont la hardiesse étonne, mais moins que l'art avec lequel le poète sait les faire accepter.

3. C'est à vous d'y penser : tout le choix qu'on vous donne,
 C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne.
 Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
 Le va faire périr ou le faire régner.

(CORNEILLE, *Pertharite*, III, 1.)

4. La crise éclate.

ANDROMAQUE.

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils. 980

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle ¹.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ? je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ² ?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent. 985
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ³ ?
Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père, 990
Qui dément ses exploits et les rend superflus ?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé, 995
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants ⁴,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants, 1000
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,

1. Céphise a quelque peu raison ; mais on ne raisonne pas avec les scrupules d'une âme vertueuse.

2. Ce cri de dégoût résume les sentiments les plus intimes d'Andromaque.

3. Virgile avait mieux dit (*Énéide*, IV, 34) :

• Id cinerem aut manes credis curare sepultos ?

4. VIRGILE (*Énéide*, II, 499-502, et 550-553) :

Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum, geminosque in limine Atridas.
Vidi Ilæcubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine sædantem, quos ipse sacraverat, ignes.
Allaria ad ipsa trementem
Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati.
Impicuitque comam lavâ, dextrâque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenuis abdidit ensem.

Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage ¹.
 Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
 Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
 Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue : 1005
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
 Voilà par quels exploits il sut se couronner ;
 Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner ².
 Non, je ne serai point complice de ses crimes ;
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes. 1010
 Tous mes ressentiments lui seraient asservis ³.

CÉPHEISE.

Eh bien, allons donc voir expirer votre fils :
 On n'attend plus que vous... Vous frémissiez, Madame !

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme !
 Quoi ? Céphise, j'irais voir expirer encor 1015
 Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector ⁴ :
 Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage !
 Hélas ! je m'en souviens : le jour que son courage
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
 Il demanda son fils, et le prit dans ses bras : 1020
 « Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
 « J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
 « Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
 « S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
 « Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère, 1025

1. Dans Homère (*Iliade*, VI, 421-423), c'est Achille qui, longtemps avant le sac de Troie, a tué les sept frères d'Andromaque :

Οἱ δὲ μοι ἑπτὰ κασίγητοι ἴσαν ἐν μεγάροισιν,
 Οἱ μὲν πόντις ἰὼ κίον ἤματι Ἄϊδος εἶσω.
 Πάντας γὰρ κατέπεφνε ποδάρχης δῖος Ἀχιλλεύς κ. τ. λ.

Il est probable que Racine a voulu parler ici des beaux-frères d'Andromaque, des frères d'Hector.

2. L'on a vu votre bras teint du sang de mon frère,
 Vous menacez souvent la tête de mon père,
 La sultane ma mère est morte de douleur,
 Vous lîves notre chute et tout notre malheur ;
 Vous nous faites encor gémir sous votre chaîne ;
 Et l'amour pourrait-il naître de tant de haine ?

(PRADON, *Tamerlan*, II, II.)

3. Andromaque veut sans doute dire que, si elle épousait Pyrrhus, elle n'aurait plus le droit de le haïr.

4. Andromaque aime à la fois dans Astyanax son fils et son époux ; elle ne veut pas sacrifier Hector à Astyanax, et d'un autre côté, sacrifier Astyanax, c'est encore sacrifier Hector.

« Montre au fils à quel point tu chérissais le père ¹. »
 Et je puis voir répandre un sang si précieux?
 Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
 Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
 Si je te hais, est-il coupable de ma haine? 1030
 T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
 Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir? 1035
 Non, tu ne mourras point : je ne le puis souffrir ².
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
 Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort...
 Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort? 1040
 L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Eh bien, va l'assurer...

CÉPHISE.

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?
 O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père! 1045

1. Il n'y a ici que le souvenir des adieux d'Hector et d'Andromaque au VI^e chant de l'*Iliade* : Racine n'a rien traduit d'Homère.

2. *Iphigénie* (I, 1) :

AG.-Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

Saint-Evremond ne peut souffrir une veuve à la scène (II. 18) : « Introduisez une mère qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'âme des spectateurs. Pour être touchés des larmes et des plaintes de ce sexe, voyons une amante qui pleure la mort d'un amant, non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses, tendre et précieuse, nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, et qui, toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterrements et de leurs cérémonies lugubres. » Ici, Saint-Evremond se rappelle tout à coup qu'il y a une veuve dans le théâtre de Corneille, et il s'empresse d'ajouter : « De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théâtre, je n'aime à voir que la seule Cornélie ; parce que, au lieu de me faire imaginer des enfants sans père et une femme sans époux, ses sentiments tout romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome et du grand Pompée. » Cela a tout l'air d'une mauvaise plaisanterie.

O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, Madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon époux ².

1. L'Andromaque d'Euripide (*Andromaque*, v. 413-415) prend de même son fils à témoin de son dévouement :

Ἦ τέκνον, ἢ τεκοῦσά σ', ὡς σὺ μὴ θάνῃς,
Στείχω πρὸς Ἄδην· ἦν δ' ὑπεκδράμῃς μόρον,
Μέμνησο μητρὸς, οἷα τλάσ' ἀπωλόμην.

2. Le mouvement de cette scène, ces hésitations, ces ordres aussitôt repris que donnés, tout cela est manifestement imité de la fin du 3^e acte de *Cinna*. Emilie vient de pousser Cinna au crime et au danger.

FULVIE. — Vous avez mis son âme au désespoir.

EMILIE. — Qu'il cesse de m'aimer, ou soive son devoir.

F. — Il va vous obéir aux dépens de sa vie :

Vous en pleurez !

EM. — Hélas ! cours après lui, Fulvie,

Et si ton amitié daigne me secourir.

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;

Dis-lui...

F. — Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

EM. — Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

F. — Et quoi donc ?

EM. — Qu'il achève et dégage sa foi,

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

C'est là une de ces imitations qui ont permis à Subligny de faire dire à Éraste, un des personnages ridicules de la *Folle Querelle*, que *Cinna* était copié sur *Andromaque*.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah ! je n'en doute point : c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme. 1050

Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame : il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre. 1055

Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds ;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.

Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous ¹ : 1060

Il prévient leur fureur, il lui laisse sa garde ² ;
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple ; et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils ³.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue 1065
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés.

1. Ceci est un latinisme : le premier vers ne se rapporte pas au sujet, mais au régime du second.

2. Ce vers prépare le dénouement ; l'absence de toute garde facilite le crime d'Oreste ; Racine a eu soin de nous rappeler ce détail dans la seconde scène de l'acte V :

Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.

3. De même, dans la scène suivante. Hermione, plongée dans ses pensées, répondra à peine à sa confidente, et ne l'écoulera guère.

Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître
 Non plus comme un esclave élevé pour son maître¹, 1070
 Mais pour voir avec lui renaître tant de rois ² !

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous ? O Dieux !

ANDROMAQUE.

O ma chère Céphise,
 Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
 Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ; 1075
 Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
 Quoi donc ? as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
 Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
 Et que de tant de morts réveillant la douleur,
 Le soin de mon repos me fit troubler le leur ³ ? 1080
 Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ⁴ ?
 Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
 Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
 Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
 Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère, 1085
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector ⁵.
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ; 1090
 Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
 L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
 Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,

1. Ces mots rimaient au dix-septième et au dix-huitième siècle ; la prononciation était intermédiaire entre *ci* et *ai* ; elle était telle qu'on prononce encore *oi* dans certaines provinces :

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
 Il faut bien le payer de la même monnaie.

(MOLIÈRE, *Misanthrope*, I, I.)

Quel parti prendre ? où suis-je ? et qui dois-je être ?
 Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?

(VOLTAIRE, *Pauvre diable*.)

2. Dans les *Troyennes* d'Euripide (692-709), Hécube donne à Andromaque les mêmes conseils. Ils ont plus de portée dans la bouche de la mère d'Hector.

3. Voir la note du vers 1060.

4. VIRGILE, *Énéide*, IV, 532 :

Non servata fides cineri promissa Sichæo.

5. Les réclamations insolentes de la Grèce obligeront la dignité de Pyrrhus à protéger Astyanax.

D'une infidèle vie abrégera le reste ¹ ;
 Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi 1095
 A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi ².
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
 Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
 J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
 Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux 1100

CÉPHISE.

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
 Je confie à tes soins mon unique trésor : -
 Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
 De l'espoir des Troyens seule dépositaire ³, 1105
 Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
 Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
 S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi ⁴.
 Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
 Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée, 1110
 Que ses ressentiments⁵ doivent être effacés ,
 Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
 Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
 Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté, 1115
 Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
 Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
 Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
 Nous lui laissons un maître, il le doit ménager. 1120
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :

1. Les scrupules d'Andromaque sont grands ; malgré le dessein qu'elle forme de se tuer aussitôt qu'elle aura engagé sa vie à Pyrrhus, elle se considère comme infidèle.

2. Subligny trouve profondément ridicule cette résolution d'Andromaque (*Folle Querelle*, I, II) : HORTENSE : « Je serais aussi bête qu'Andromaque, qui épouse Pyrrhus sur sa parole, avant que d'avoir vu son fils en sûreté. » — La vérité est que le parti que prend Andromaque honore autant Pyrrhus qu'elle-même.

3. Là est le vice du projet d'Andromaque : le fils d'Hector sera élevé par une esclave. Racine a dit aussi :

Elle est de mes secrets seule dépositaire.
 (*Iphigénie*, IV, v1.)

4. Personne n'a le courage de blâmer cette coquetterie posthume,
 5. Ce mot avait alors plus de sens qu'aujourd'hui.

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ¹ ;
 Et pour ce reste enfin j'ai moi-même en un jour
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour ² .

CÉPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes ³ 1125
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
 On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
 C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence ⁴ .

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence ⁵ . 1130
 Vous vous taisez, Madame ; et ce cruel mépris
 N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ⁶ ?
 Vous soutenez en paix une si rude attaque ⁷ ,
 Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque ?
 Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer 1135
 Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ⁸ ?

1. Voir dans notre notice sur *Andromaque* ce que M. de Chateaubriand a dit de cette scène, et ce qu'il faut penser de son opinion. L'Hécube de Pradon exprimera les mêmes sentiments dans la *Troade* (III) :

Mes enfants, oublions cette fierté de Rois.....
 Nus enfants sont aux fers parmi nos ennemis, etc.

2. Il y a gradation dans ce vers ; Andromaque compte sa vie pour bien moins que sa haine pour Pyrrhus, et surtout son amour pour Hector.

3. Le sens étymologique de ce mot est : à l'arme, aux armes !

4. Cette scène, très belle dans le pathétique tempéré, paraît un peu froide après l'admirable scène qui termine le troisième acte. Andromaque ne reparaitra plus sur le théâtre ; les fureurs d'Hermione et de Pyrrhus vont remplir les deux derniers actes. Si Andromaque ne sortait pas, nous aurions la contre-partie de la scène du troisième acte : Hermione humiliée en face d'Andromaque triomphante.

5. Admirer a ici le sens latin : s'étonner. Voir la note du vers 65.

6. Ce pluriel était d'un usage fréquent en poésie (*Britannicus*, I, III) :

Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
 A ce nouveau spectacle auront été surpris ?

7. En paix, *xquo animo*.

8. On dirait aujourd'hui : voulût bien l'honorer.

Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème,
 La foi que vous venez de recevoir vous-même,
 Et votre bouche encor muette à tant d'ennui
 N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui ! 1140
 Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste ¹ !
 Et qu'il vaudrait bien mieux...

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ² ?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient ; et vous pouvez juger
 Que bientôt à vos pieds il allait se ranger.
 Prêt à servir toujours sans espoir de salaire, 1145
 Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
 Mais il entre.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah, Madame, est-il vrai qu'une fois
 Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
 Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
 Avez-vous en effet souhaité ma présence ? 1150
 Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
 Veulent...

HERMIONE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez ³.

ORESTE.

Si je vous aime ? O Dieux ! mes serments, mes parjures,
 Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
 Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés, 1155
 Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ⁴ ?

1. Voir la note du vers 834. Sophocle nous montre (*Œdipe roi*, vers 1073-1075) Jocaste sortant sans dire un mot, après avoir appris toute l'étendue de son malheur :

Τί ποτε βίβηκεν, Οἰδίπους, ἔπ' ἀγρίας
 Ἄξια λόγῳ ἢ γυνί; δέδοικ' ὅπως
 Μὴ 'κ τῆς σιωπῆς τῆσδ' ἀναβῆναι κακά.

Quelques instants après (v. 1235), un messager vient dire :

Τίθνηκε θεῶν ἰσχύστας κάρα.

2. Hermione n'a rien éconté de ce que vient de lui dire sa confidente.

3. Hermione pose cette question sur un ton qui n'a rien de tendre.

4. Le théâtre romantique entasserait ici les images. Dans les *Burgraves* de

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout ¹.

ORESTE.

Eh, bien, allons, Madame :

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;
 Prenons, en signalant mon bras et votre nom ;
 Vous la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon ; 1160
 De Troie en ce pays réveillons les misères ;
 Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
 Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons ² : ✓

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
 Quoi? de mes ennemis couronnant l'insolence, 1165
 J'irais attendre ailleurs une lente vengeance ?
 Et je m'en remettrais au destin des combats,
 Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas?
 Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
 Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure. 1170
 Tous vos retardements sont pour moi des refus ³.
 Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE.

Qui ⁴?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE.

Hé quoi! votre haine chancelle? -

M. Victor Hugo, Othert répond à Régina, qui a émis des doutes sur son amour :

Je ne vous aime pas ! Régina, dis au prêtre
 Qu'il n'aime pas son Dieu ; dis au Toscan sans maître
 Qu'il n'aime pas sa ville ; au marin sur la mer,
 Qu'il n'aime pas l'aurore après les nuits d'hiver ;
 Va trouver sur son banc le forçat las de vivre ;
 Dis-lui qu'il n'aime pas la main qui le délivre :
 Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas !

Ce langage est très beau, mais est-il bien naturel ?

1. Hermione n'a encore dans cet acte que poussé des cris de passion.
2. Hermione a l'impatience des enfants : c'est sur l'heure qu'elle prétend être vengée.
3. Ce mot est tombé à peu près en désuétude. MOLIERE (*Don Juan*, IV, ix) :
 • Ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. •
4. Oreste espère qu'il s'agit d'Andromaque.

Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle ¹.
 N'alléguez point des droits que je veux oublier ; 1175
 Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserais ? Ah ! vos bontés, Madame,
 Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme ².
 Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins.
 Soyons ses ennemis, et non ses assassins ³ : 1180
 Faisons de sa ruine une juste conquête ⁴.
 Quoi ? pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat
 Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
 Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique, 1185
 Et qu'il meure chargé de la haine publique.
 Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ⁵ ?
 Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
 Demande une victime à moi seule adressée ; 1190
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ⁶ ;
 Que je le hais ; enfin, Seigneur, que je l'aimai ⁷ ;
 Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avait su plaire,
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
 N'importe ; mais enfin réglez-vous là-dessus ⁸. 1195
 Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,
 Malgré la juste horreur que son crime me donne,
 Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
 Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain :

1. Dans la VIII^e des *Héroïdes* d'Ovide. Hermione appelle aussi Oreste à son secours ; mais le ton est absolument différent, et la passion de l'Hermione française ne doit rien à la rhétorique de l'Hermione latine.

2. Pradon dira dans *Tamerlan* (I, II) :

Ses affronts sont gravés trop avant dans mon cœur.

3. Ce mot reviendra souvent sur les lèvres d'Oreste, qu'il brûle comme un fer rouge.

4. Le sens est celui-ci : faisons la conquête de l'Épire, et ainsi la ruine de Pyrrhus sera légitime.

5. Encore un de ces cris de violence qui s'expliquent par l'âge d'Hermione.

6. La grammaire aurait voulu trois subjonctifs, la passion les a remplacés par trois indicatifs. Il y a deux latinismes dans le second hémistiche de ce vers : opprimé a le sens latin : *tué*, et la tournure est latine ; le tour français serait : le prix de la mort d'un tyran.

7. Malgré sa naïveté. Hermione, instruite par sa propre expérience, se rend compte que ce dernier argument doit être le plus puissant sur le cœur d'Oreste.

8. Voilà une expression du style le plus familier ; elle passe inaperçue dans l'harmonie de ce couplet.

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain ¹. 1200

ORESTE.

Eh bien ! il faut le perdre, et prévenir sa grâce ² ;
 Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse ³ ?
 Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
 Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
 A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire, 1205
 Vous voulez par mes mains renverser un empire ;
 Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtement
 Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
 Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime !
 Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime, 1210
 Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller
 Reconnaître la place où je dois l'immoler.
 Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.
 Dans le temple déjà le trône est élevé, 1215
 Ma honte est confirmée ⁴, et son crime achevé.
 Enfin qu'attendez-vous ? il vous offre sa tête :
 Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête ;
 Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ⁵ ;
 Il s'abandonne au bras qui me voudra venger. 1220
 Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?
 Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;
 Soulevez vos amis ; tous les miens sont à vous.
 Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
 Mais quoi ? déjà leur haine est égale à la mienne : 1225
 Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne ⁶.
 Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper ;
 Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
 Conduisez ou suivez une fureur si belle ;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ; 1230

1. Elle n'attendra même pas jusqu'au lendemain.

2. La grâce que pourrait lui faire Hermione.

3. L'embarras d'Oreste est exprimé ici, il en faut convenir, d'une façon qui manque un peu trop de noblesse.

4. Rendue manifeste. Mairet avait dit (*Mariane*, I, vi) :

Sa gloire est confirmée et ses honneurs accrus.

5. Ce détail se place quatre fois dans la pièce, pour préparer le dénouement. Nous l'avons déjà signalé deux fois (note du vers 1061). Nous le retrouverons à la fin de cet acte :

Andromaque m'attend : Phœnix, garde son fils.

6. Nous avons déjà signalé ce terme de mépris.

Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur ¹.

ORESTE.

Mais, Madame, songez...

HERMIONE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur ².

Tant de raisonnements offensent ma colère.

J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,

Rendre Oreste content ; mais enfin je vois bien 1235

Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.

Partez : allez ailleurs vanter votre constance,

Et me laissez ici le soin de ma vengeance.

De mes lâches bontés mon courage est confus,

Et c'est trop en un jour essayer de refus. 1240

Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,

Où vous n'osez aller mériter ma conquête ³.

Là, de mon ennemi je saurai m'approcher :

Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ⁴ ;

Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées ⁵, 1245

Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées :

Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux

De mourir avec lui, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,

Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste. 1250

Vos ennemis par moi vont vous être immolés,

Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez ⁶.

1. Pour gagner mon amour il fané servir ma baine,
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine ;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi. (CORN., *Pertharite*, II, I.)

2. Rapprochez de cette scène la scène IV de l'acte III de *Cinna*. La marche de la scène est la même. Émilie tient à *Cinna* à peu près le même langage qu'Hermione à Oreste :

... Il suffit : je t'entends ;
Je vois ton repentir et les vœux inconstants....
Je ne t'en parle plus, va....
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père....
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir dans son sang et dans le mien baignée....

3. Elle accuse Oreste de lâcheté.

4. Nous avouons ne pas aimer beaucoup cette antithèse. Alfred de Musset dit que Rachel rendait ce vers sublime.

5. CORNEILLE, *Cinna*, III, IV :

Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée, etc.

6. Entre ce vers et le suivant on lit dans les éditions de 1668 à 1676 :

Mais que dis-je ? Ah ! plutôt permettez que j'espère.
Excusez un amant que trouble sa misère,

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite¹.

SCÈNE IV².

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, Madame ; et vous devez songer... 1255

HERMIONE.

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens. 1260
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,

Qui tout prêt d'être heureux, envie encor le sort
D'un ingrat, condamné par vous-même à la mort.

La sortie d'Oreste a plus de dignité, et produit plus d'effet après le vers :

Et vous reconnaltrez mes soins, si vous voulez,

qu'elle n'en avait et n'en produisait après ce langage un peu trop raffiné pour l'horreur de la situation.

1. Nous venons de rapprocher cette scène de la scène IV de l'acte III de *Cinna*. Il est bien entendu que nous n'entendons comparer que le mouvement de ces deux scènes. Jules Janin a très bien dit (*Mademoiselle Rachel et la tragédie*, p. 107) : « Quant à ceux qui comparent Hermione poussant le poignard d'Oreste contre Pyrrhus à Émilie excitant la rage et la trahison de *Cinna*, ceux-là n'entendent rien à la passion dramatique. Hermione se débat, mais en vain, contre le fiancé qu'elle aime. Cet homme est sous ses yeux qui la trahit, qui l'insulte, qui l'abandonne, qui épouse une autre femme, une ennemie, une esclave ! Hermione alors se venge, à la façon d'une femme amoureuse. Émilie, au contraire, elle, n'aime guère, et pour un père, emporté misérablement dans ces tempêtes civiles, avec tant d'illustres Romains, Émilie, élevée par Auguste qui l'appelle sa fille, est à peu près sans motif pour tendre un affreux piège à son maître et seigneur. Émilie est atroce ; Hermione, au contraire, est touchante, à cause même de ses fureurs. »

2. Alfred de Musset, de *la Tragédie à propos des débuts de Mademoiselle Rachel* : « D'où vient maintenant qu'au théâtre, il faut le dire, les tragédies de Racine, toutes magnifiques qu'elles sont, paraissent froides par instants, et même d'une froideur bizarre, comme de belles statues à demi animées ? C'est que le comte de Lauraguais a donné 30 000 francs en 1739, pour qu'on ôtât les banquettes de la scène ; c'est qu'Andromaque, Monime, Émilie, sont aujourd'hui toutes seules dans de grands péristyles où rien ne les gêne, où elles peuvent se promener sur une surface de soixante pieds carrés, et les marquis ne sont plus là pour entourer l'actrice, pour dire un bon mot après chaque tirade, pour ramasser l'éventail d'Hermione, ou critiquer les canons de Thésée. Oreste, son épée à la main,

De cacher ma rivale à ses regards mourants !
 Ah ! si du moins Oreste, en puissant son crime, 1265
 Lui laissait le regret de mourir ma victime !
 Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
 Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
 Chère Cléone, cours. Ma vengeance est perdue,
 S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue ¹. 1270

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?
 O Dieux ! qui l'aurait cru, Madame ? C'est le Roi !

HERMIONE.

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
 Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione ².

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame ; et je vois bien ³ 1275

n'a plus besoin d'écarter la foule des petits-maitres et de leur dire : « Messieurs, permettez-moi de passer ; je suis obligé d'aller tuer Pyrrhus. » Voilà pourquoi nous nous apercevons que l'action languit, et nous nous étonnons que toutes les portes étant ouvertes, tout le palais désert, personne n'entre, n'agisse, ne ranime la pièce. » Il y a là dedans beaucoup d'exagération.

1. Voltaire a rapproché ces vers des vers 101-104 de *Cinna* :

Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
 Qui, le faisant périr, de me vengerait pas.

Du Ryer, dans son *Thémistocle*, imprimé en 1648, avait dit :

Il est mort, il est vrai ; mais, pour m'ôter de peine,
 Il fallait que sa mort fût un coup de ma haine,
 Que ma main achevât, qu'il mourût à ma vue,
 Et qu'il sût en mourant que c'est moi qui le tue.

2. Hermione espère encore que Pyrrhus revient à elle ; ce retour d'affection prépare le fameux : « Qui te l'a dit ? »

3. Subligny (*Folle Querelle*, III, IV) :

• HORTENSE — Vous ne m'attendiez pas. Monsieur, et je vois bien
 Que mon abord ici trouble votre entretien.
 Je ne viens pas, armé d'un indigne artifice,
 D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
 Il suffît que mon cœur me condamne tout bas,
 Et je soulendrais mal ce que je ne crois pas.

• ÉRASTE. -- Qu'est-ce que cela veut dire, Madame ? Ce que vous ne croyez pas ?

• HORTENSE. — Cela est un pur galimatias ; mais il ne doit pas l'être pour vous... J'avoue que l'on vous avait voué la foi que je lui voue. Une autre que moi vous dirait que sa mère aurait fait cela sans consulter son cœur, et que

Que mon abord ici trouble votre entretien.
 Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
 D'un voile d'équité couvrir mon injustice ¹ ;
 Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
 Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas. 1280
 l'épouse une Troyenne. Oui, Madame, et j'avoue
 Que je vous ai promis la foi que je lui voue ².
 Un autre vous dirait que, dans les champs troyens
 Nos deux pères sans nous formèrent ces liens ;
 Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre, 1285
 Nous fûmes, sans amour, attachés l'un à l'autre ;
 Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis ³.
 Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis ;
 Loin de les révoquer, je voulus y souscrire ⁴ ;
 Je vous vis avec eux arriver en Épire ; 1290
 Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
 Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
 Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle :
 Je voulus m'obstiner à vous être fidèle,
 Je vous reçus en reine ; et jusques à ce jour 1295

sans amour elle avait été engagée à vous ; mais je ne veux pas m'excuser. Si vous voulez, j'épouse Lysandre parce que je veux être traîtresse. Eclatez contre moi. Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures, je ne crains pas vos injures,

Et bien loin de combattre un si juste courroux,
 Il me soulagera, peut-être, autant que vous.

« ÉRASTE. — Ah ! que cela est beau, de venir ainsi chercher les gens pour leur faire insulte ! Vous devriez avoir honte de vous vanter à mon nez de votre lâcheté, au lieu de vous cacher et de m'éviter avec soin. Une autre que vous trouverait quelque excuse pour colorer sa trahison.

« HORTENSE. — Hé quoi ! Monsieur ? Votre intérêt vous fait sitôt changer de sentiments ? Quand je disais du compliment de Pyrrhus ce que vous venez de dire du mien, vous m'accusiez de ne me pas connaître aux belles choses ; je vous parlai avec franchise, comme il fait à Hermione ; je me suis servie de ses propres termes, et même j'ai employé de ses vers pour vous faire trouver cela plus doux. »

1. Pyrrhus est ici en face d'Hermione à peu près dans la même situation qu'Enée en face de Didon au IV^e livre de l'*Énéide*. Il débute de la même façon qu'Enée (v. 337) :

Ne que ego hanc abscondere furto
 Speravi, ne finge, fugam.....

2. Le sociétaire de la Comédie française qui jouait dernièrement le rôle de Pyrrhus récitait le début de ce couplet de la voix monotone que prend un écolier pour réciter une leçon qui l'ennuie. On sentait qu'il ne venait voir Hermione que pour obéir aux lois de la politesse, que lui avait rappelées Phœnix ; et sa voix, sa tenue, ses attitudes, tout préparait le cri d'Hermione :

3. Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre l'entretienne.

Si cela n'est pas la manière la plus brillante d'interpréter cette scène, nous croyons que c'est la plus vraie.

3. Sous-entendu : pour que je ne le dise pas.

4. Révoquer et y s'appliquent au mot *promesses*, qui se trouve compris dans le participe *promis*. Cela n'est pas correct.

J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.

Mais cet amour l'emporte, et, par un coup funeste,

Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.

L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel ¹

Nous jurer, malgré nous, un amour immortel. 1300

Après cela, Madame, éclatez ² contre un traître,

Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.

Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,

Il me soulagera peut-être autant que vous.

Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures : 1305

Je crains votre silence, et non pas vos injures ;

Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,

M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,

J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice, 1310

Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,

Vous vous abandonniez au crime en criminel.

Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse

Sous la servile loi de garder sa promesse ?

Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ; 1315

Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter ³.

Quoi ? sans que ni serment ni devoir vous retienne,

Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ⁴ ?

Me quitter, me reprendre, et retourner encor

1. Andromaque entraîne Pyrrhus par la passion qu'elle lui inspire, et Pyrrhus Andromaque par la violence qu'il lui fait.

2. Généralement ce mot est suivi d'un substantif qui l'explique. Nous avons déjà vu (I, 1) :

Toute la Grâce éclate en murmures confus.

3. Encore un exemple de cet égoïsme de la passion, qui juge mal les sentiments d'autrui.

4. Jules Janin, dans son ouvrage sur *Mademoiselle Rachel et la tragédie* (p. 263), établit, à propos de la représentation de *Bajazet*, la différence qui existe entre les caractères d'Hermione et de Roxane. « Au second acte, qui déjà devient difficile, la jeune tragédienne eut recours à cette ironie qui la soutenait fort au quatrième acte d'*Andromaque*. Elle n'a pas vu que l'ironie de la sultane, qui ne peut tuer, sans dire pourquoi, l'amant qui l'insulte, n'a rien de commun avec le mépris d'Hermione entre les mains de Pyrrhus. Hermione, abandonnée, se défend comme elle peut, à la façon d'une princesse qui n'a pour se protéger que son esprit à défaut de sa beauté ; mais Roxane, elle, ne s'amuse pas à faire de l'ironie, elle n'a pas de temps à perdre. Elle commande, et c'est assez. *Entendre est obéir*, dit le proverbe turc, et Roxane sait son proverbe. » Il y a de l'exagération dans ce passage, attendu qu'Hermione n'a pas que de l'esprit, et qu'elle témoigne assez à Oreste la certitude qu'elle a d'être belle. Voici, à propos de la même tirade, ce que M^{lle} Clairon (*Mémoires*, p. 98-99) a écrit : « Le couplet du quatrième acte, que le public, les gens de lettres et les comédiens appellent *le couplet d'ironie*, ne peut, selon moi, porter ce nom. L'ironie demande une légèreté d'esprit, une

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector? 1320
 Couronner tour à tour l'esclave et la princesse?
 Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce?
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
 Pour plaire à votre épouse ¹, il vous faudrait peut-être 1325
 Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
 Vous veniez de mon front observer la pâleur,
 Pour aller dans ses bras rire de ma douleur ².
 Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ³.
 Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie; 1330
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
 Du vieux père d'Hector la valeur abattue
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé 1335
 Cherche un reste de sang que l'âme avait glacé;
 Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée;
 De votre propre main Polyxène égorgée
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ⁴ :

tranquillité d'âme que certainement Hermione n'a pas. » M^{lle} Dumesnil, rivale de M^{lle} Clairon, riposte que cette dernière ne sait pas ce que c'est que l'ironie ; là, d'ailleurs, n'est pas l'important ; ce qui mérite réflexion, ce sont les lignes qui suivent (Clairon, *ibid.*) : « Un visage où l'indignation et la noblesse se peignent également, des sons étouffés dans le premier moment par le dépit et la fureur, les mouvements de colère qu'elle ne peut plus retenir, ne peuvent produire dans ces sons et sur sa physionomie que l'image du sarcasme le plus amer ; l'horreur qu'elle doit éprouver elle-même en rappelant à Pyrrhus les cruautés dont il s'est rendu coupable ne peut descendre jusqu'à l'ironie. Hermione doit donner à ses reproches toute l'amertume, tout le mépris qui peut les rendre encore plus insultants, mais elle ne veut ni ne doit plaisanter. » M. Legouvé, dans sa *Médée*, a mis, après Euripide, une *ironie* semblable dans la bouche de Médée, que Jason veut répudier pour épouser Créuse (II, III).

Tout est prévu ! Pourtant...., encore une demande :
 Où me conduira-t-on ? Il est bon qu'on s'entende.
 Est-ce auprès de mon père, et sur ces heureux bords
 Dont j'ai ravi pour vous les célestes trésors ?
 Est-ce sur le Phagase, aux remparts de Methone,
 Dont le roi fut tué pour vous donner un trône ?
 Est-ce en Thrace, où la mer roule encore en courroux
 Les ossements d'un frère assassiné par vous ? etc.

1. Ce mot déchire les lèvres d'Hermione.

2. Jamais le désespoir ne s'est exprimé en traits plus énergiques. Racine a très heureusement remplacé par ces vers ceux qu'on lisait dans les premières éditions (1668-1676) :

Votre grand cœur sans doute attend après mes pleurs,
 Pour aller dans ses bras jouir de mes douleurs ?
 Chargé de tant d'honneur, il veut qu'on le renvoie.
 Mais, Seigneur, etc.

3. *Pleurant*, *pleurante* était un adjectif assez fréquemment usité : « Trop pleurant Artamène. » (Boileau, *Dialogue des héros de romans.*)

4. Le sacrifice de Polyxène est raconté dans Euripide (*Hécube*, 511-560).

Que peut-on refuser à ces généreux coups ¹? 1340

PYRRHUS.

Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage ² ;
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au ciel que votre indifférence 1345

De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle. 1350

Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendants l'un de l'autre ³ ;
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet ⁴. 1355

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés. 1360

Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ⁵ ? 1365
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas ⁶.

1. Lorsque Pyrrhus revenait à elle, Hermione appelait ces coups des exploits (III, m). Corneille (*Horace*, IV, vii) avait dit :

Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups.

2. Pyrrhus rappelle immédiatement à Hermione que c'est pour Hélène, sa mère, qu'il a commis les cruautés qu'elle lui reproche. Racine avait d'abord mis un vers obscur :

L'ardeur de vous venger emporta mon courage (1668-73).

3. *Dépendants* est un adjectif, comme *pleurante* tout à l'heure

4. Cette ironie de Pyrrhus achève d'exaspérer Hermione.

5. Ellipse très hardie, et toutefois très claire. La passion supprime tous les intermédiaires ; elle ne s'arrête qu'aux idées principales.

6. L'orgueil d'Hermione disparaît dans la grandeur de sa douleur. M^{lle} Clairon en a fait l'observation dans ses *Mémoires* (p. 96) : « Son orgueil et sa passion

Mais, Seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère ¹
 Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire, 1370
 Achevez votre hymen, j'y consens. Mais du moins
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins ².
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
 Différez le d'un jour : demain vous serez maître ³.
 Vous ne répondez point? Perfide, je le voi, 1375
 Tu comptes les moments que tu perds avec moi ⁴!
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
 Tu lui parles du cœur ⁵, tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ⁶ : 1380
 Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
 Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié ⁷
 Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
 Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ; 1385
 Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione ⁸.

marchent partout d'un pas égal, excepté dans les six vers qui commencent par celui-ci :

Mais, Seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère, etc.

dans la fin du monologue du cinquième acte, et le commencement du dernier couplet de ce rôle, où l'amour parle seul et fait couler ses larmes. »

1. Hermione passe de la colère aux supplications ; elle abandonne le tutoiement, pour le reprendre tout à l'heure avec sa colère.

2. Il y a dans ces vers abus du mot *yeux*.

3. Virgile (*Enéide*, IV, 431-434) :

Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro,
 Nec pulchro ut Latio careat, regnumque relinquat.
 Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
 Dum mea me victam doceat fortuna dolere.

4. Ce mouvement et ce développement sont imités d'Euripide (*Médée*, 623-626) :

Χώραι· πόθω γάρ τῆς νεοδημητοῦ κόρης
 Αἰρεῖ, χρονίζων δωμαίων ἑξώπιος.
 Νύμφην ἴσω; γάρ, ξὺν θεῷ δ' εἰρήσεται,
 Γαμεῖς τοιοῦτον ὥστε σ' ἀρνεῖσθαι γάμον.

5. Voilà une hardiesse étonnante d'expression ; c'est une de ces heureuses alliances dont parle Horace.

6. Didon parle de même à Enée (*Enéide*, IV, 380-382) :

Neque te teneo, neque dicta refello.
 I, sequere Italiam ventis ; pete regna per undas.

7. Hermione unit sa cause à celle des Dieux. La passion est toujours portée à généraliser. C'est ainsi que dans Catulle Ariane, trompée par Thésée, s'écrie :

Nunc jam nulla viro juranti femina credat.
 (*De nupt. Pel. et Thet.*, 151.)

8. Il paraît qu'en récitant ce couplet, Rachel s'approchait lentement de la coulisse, de façon à se trouver sur la porte en prononçant le dernier vers ; alors, arrivée au dernier mot, elle se redressait de toute sa hauteur, et le public, étonné.

SCÈNE VI

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de négliger
 Une amante en fureur qui cherche à se venger.
 Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée :
 La querelle des Grecs à la sienne est liée ¹ ;
 Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix...

1390

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils ².

crovait apercevoir, dans une vision rapide, les degrés de l'autel, et, du haut de ces degrés, Hermione poignardant Pyrrhus. Cette façon de se nommer à la troisième personne n'est pas naturelle ; Racine ne l'emploie que dans les expositions (Oreste se nomme ainsi dans cette tragédie), ou lorsqu'il veut produire un effet. Ici, l'effet est grand.

Dans une pièce de jeunesse d'Alfred de Musset, les *Marrons du feu* (sc. II), la Camargo adresse à Rafael, qui l'abandonne, les mêmes menaces qu'Hermione à Pyrrhus. On remarquera la différence de style :

Ma fosse est ouverte, mais pense
 Que je viendrai d'abord par le dos t'y pousser.
 Qui peut lecher peut mordre, et qui peut embrasser
 Peut étouffer.

1. *Querelle* a ici le sens de *cause, parti*. De même dans *Britannicus* (IV, III) :
 Britannicus mourant excitera le zèle
 De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.

2. Pyrrhus, *impatiant de revoir sa Troyenne*, n'écoute pas plus les avis de Phœnix qu'il ne vient d'écouter les menaces d'Hermione. Pyrrhus ne reparaitra plus, de même qu'Andromaque. Le dernier acte sera rempli tout entier par les transports d'Hermione et d'Oreste.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

HERMIONE.

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ¹ ?
Quel transport me saisit ? quel chagrin me dévore ?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais. 1395
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ² ?
Le cruel de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ³ ? 1400
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ? et pour comble d'ennui ⁴,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui ?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace ? 1405
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce ?
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
Qu'il périsse ! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ⁵ ; 1410
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.

1. Les poètes lyriques du siècle dernier et du commencement de ce siècle ont abusé de ces interrogations.

2. Voilà un de ces vers, comme Racine en sait trouver, qui résument toutes les incertitudes d'une âme.

3. Virgile (*Enéide*, IV, 369-370) :

Num fletu ingemuit nostro ? Num lumina flexit ?
Num lacrimas victus dedit, aut miseratus amantem est ?

4. N'oublions pas que, dans le style relevé, *ennui* présentait beaucoup plus de sens qu'aujourd'hui. *Britannicus*, V, VIII :

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 979.

Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas 1415
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas ¹.
 Il me laisse, l'ingrat! cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup : laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir. 1420
 A le vouloir? Hé quoi! c'est donc moi qui l'ordonne ²?
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
 Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
 Avec tant de plaisir redire les exploits ³,
 A qui même en secret je m'étais destinée 1425
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas?
 L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire... ⁴.

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire? 1430
 Que fait Pyrrhus?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux,
 Le plus fier des mortels, et le plus amoureux ⁵.
 Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
 Mener en conquérant sa nouvelle conquête ⁶;
 Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir ⁷, 1435

1. Remarquez tout ce qu'il y a de délicatesse d'orgueil dans l'emploi de ce pronom *on*.

2. M^{lle} Clairon signale avec raison que dans la fin de ce monologue l'orgueil se tait, et que le cœur seul parle.

3. Lorsqu'elle n'est plus en colère, Hermione rend de nouveau justice à la valeur de Pyrrhus.

4. Avant que; *devant que* est une locution vieillie, mais que M. Littré voudrait voir reprendre, surtout en poésie (*Bajazet*, V, IV) :

Et devant que votre âme,
 Prévenant mon amour, m'eût déclaré sa flamme, etc.

5. Cela suffit : la colère a repris le dessus dans le cœur d'Hermione.

6. Dans ce sens, conquérant et conquête ne sont plus du style noble; on trouve encore dans *Andromaque* quatre fois conquête avec cette signification (deux fois II, I, et III, II, IV, III).

7. Racine n'a écrit ce vers qu'en 1687; dans les éditions précédentes, malgré les critiques de Subligny (III, VIII), il avait laissé :

Et d'un œil qui déjà devorait son espoir.

S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
 Andromaque, à travers de mille cris de joie ¹,
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie :
 Incapable toujours d'aimer et de haïr,
 Sans joie et sans murmure elle semble obéir ². 1440

HERMIONE.

Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage ³?
 Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
 Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
 N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
 Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue? 1445
 L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
 Son trouble avouait-il son infidélité?
 A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
 Semblent être avec vous sortis de sa mémoire. 1450
 Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
 Il poursuit seulement ses amoureux projets.
 Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde.
 Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.

1. Il ne nous semble pas naturel que les Grecs de Pyrrhus accueillent avec tant de joie l'hymen de leur prince et de sa captive.

2. Le tour de cette scène, la situation d'âme du principal personnage, l'effet que produit sur lui ce récit, tout cela se trouvait dans la *Rodogune* de Corneille à la scène II de l'acte V, comme ici, après le monologue de Cléopâtre, comme ici après celui d'Hermione. Cléopâtre, irritée de voir son fils épouser Rodogune, s'est promis de les faire périr; le récit de leur hymen excite sa haine, comme ici, et fera contraste avec l'horreur des scènes suivantes, toujours comme ici :

CLÉOPÂTRE. — Viennent-ils, nos amants? LAONICE. Ils approchent, Madame :

On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
 L'amour s'y fait paraître avec la majesté ;
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand prêtre être unis à jamais :
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
 Le peuple tout ravi par ses vœux les devance,
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs autels.
 Impatients pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie,
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.

3. Au fond, toutes les interrogations qui vont suivre se pourraient réduire à une seule. C'est la même idée qui se répète sous vingt formes; mais cette idée occupe toute l'âme d'Hermione; peut-être aussi cherche-t-elle sans en avoir conscience à reculer la réponse de Cléone, qu'elle redoute.

Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès 1455
 Dans un fort éloigné du temple et du palais.
 Voilà dans ses transports le seul soin ¹ qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide ! il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE.

Eh bien ! à me venger n'est-il pas préparé ? 1460

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais ? Quoi donc ? Oreste encore,
 Oreste me trahit ?

CLÉONE.

Oreste vous adore.

Mais de mille remords son esprit combattu
 Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
 Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ; 1465
 Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même ;
 Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux ;
 Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
 Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête :
 Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête ². 1470
 Enfin il est entré sans savoir dans son cœur
 S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle ³ :
 Il se gardera bien de troubler ce spectacle :
 Je sais de quels remords son courage est atteint : 1475
 Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
 Quoi ? sans qu'elle employât une seule prière,
 Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ⁴ ?

1. En latin, *cura*.

2. Nous avons vu qu'Oreste prononçait plusieurs fois ce mot, en recevant les ordres sanglants d'Hermione (IV, III) ; tout à l'heure, dans son désespoir et dans ses fureurs, il va le prononcer encore.

3. Dans sa passion, Hermione voit partout des trahisons.

4. Le mouvement est imité de Virgile (*Enéide*, I, 39-49) :

Pallasne exurere classem
 Argivum, atque ipsos potuit subnèrgere ponto,
 Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei ?
 Ipsa, Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,
 Disjecitque rales, evertitque æquora ventis,

Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
 Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas ¹? 1480
 Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
 Et je charge un amant du soin de mon injure;
 il peut me conquérir à ce prix sans danger;
 Je me livre moi-même, et ne puis me venger ²?
 Allons, c'est à moi seule à me rendre justice. 1485
 Que de cris de douleur le temple retentisse ³.
 De leur hymen fatal troublons l'événement ⁴,
 Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême ⁵ :
 Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même ⁶. 1490
 Je mourrai; mais au moins ma mort me vengera :
 Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE ⁷.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie ⁸ :
 Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

*Illum expirantem transfixo pectore flammæ
 Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto.
 Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
 Et soror et conjux, una cum gente tot annos
 Bella gero!*

1. Remarquez l'arrogance de ce dernier hémistiche.
2. Dans tout ce morceau, il n'y a pas une syllabe qui soit impropre ou simplement inutile.
3. Est-ce pour amener ce contraste que Racine nous a fait entendre il y a quelques instants les cris de joie du peuple?
4. Ce mot avait, comme succès, le sens d'issue, de dénouement (*Mithridate*, V, 1) :

L'événement n'a point démenti mon attente.

5. Voilà un mot sans beaucoup de sens, dont la rime a fait un fréquent usage dans notre poésie.

6. Il faut convenir qu'Oreste est vraiment fort à plaindre. Quoi qu'il fasse, on sent qu'il sera toujours haï. Cette poursuite du destin, qui s'attache après lui, lui sert d'excuse, et nous donne pour lui quelque intérêt.

7. Jusqu'en 1673, Andromaque figurait dans cette scène; Racine s'est décidé à l'en retirer, et sa pièce y a gagné. Nous rétablissons, à la fin de la tragédie, la scène telle qu'elle était dans les deux premières éditions.

8. Molé (*Mémoires*, p. 233) : « On ne veut point voir Oreste avec une chevelure, artistement frisée et poudrée, revenir du temple où, pour satisfaire Hermione, il a fait assassiner Pyrrhus. » Hélas ! on est bien souvent forcé de le voir.

HERMIONE.

Il est mort !

ORESTE.

Il expire ; et nos Grecs irrités 1495
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avais promis ; et quoique mon courage ¹
 Se fit de ce complot une funeste image,
 J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés. 1500
 Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face ²,
 Il semblait que ma vue excitât son audace,
 Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin avec transport prenant son diadème, 1505
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
 « Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi :
 « Andromaque, réglez sur l'Épire et sur moi.
 « Je voue à votre fils une amitié de père ;
 « J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère. 1510
 « Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
 « Et je le reconnais pour le Roi des Troyens ³. »
 A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper ⁴, 1515
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper ⁵ :
 Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre ⁶,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber ⁷. 1520

1. Courage, ce sont ici tous les sentiments généreux qui remplissent le cœur ; de même dans *Phédre* (II, 1) :

Le nom d'amant peut-être offense son courage.

2. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, le récit est beaucoup plus long, et Pyrrhus se défend avec une incroyable énergie. Mais, dans la pièce de Racine, le récit en lui-même nous intéresse moins que l'effet qu'il produit sur Hermione.

3. Ce détail est nécessaire, pour que, tout à l'heure, la veuve de Pyrrhus soit traitée en reine ; mais il est peu vraisemblable.

4. Ὡς δὲ νῦν περιστάδων
 κύκλω κατέχον, οὐ δίδόντις ἀμπνάς..... κ. τ. λ.
 (EURIPIDE, *Andromaque*, 1136-37.)

5. Racine veut autant que possible excuser le crime d'Oreste.

6. Præton dira dans *Tamertan* (III, vi) :

Je vous verrai sanglant dans leurs mains vous débattre.

7. Εὐθ' Ἀγγίλλως πίπτει.
 Παῖς ἐξυθίκτην πλευρὰ φεσγάνῳ τυπαίς... κ. τ. λ.
 (EURIPIDE, *Andromaque*, 1150-51.)

Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
 Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
 Et regagner le port, où bientôt nos amis
 Viendront couverts du sang que je vous ai promis¹.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait?

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience : 1525
 Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
 Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
 Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous ;
 Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
 Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple, 1530
 Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
 D'uno mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
 Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide².
 Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur³ : 1535
 Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
 Barbare, qu'as-tu fait? avec quelle furie
 As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
 Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
 Sans que tout votre sang se soulevât pour lui? 1540
 Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
 Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
 Qui te l'a dit⁴?

1. Quelques Hermiones ont imaginé de tomber à demi pâmées aux premiers mots d'Oreste, et de demeurer pendant son récit, le corps plié sur le bras de Cléone. Cela nous semble un contre-sens; les pâmoisons et les accès de fureur ne sont pas de même famille. De plus, cette attitude d'Hermione rend tout à fait ridicule le récit d'Oreste, qui se trouve parler pour la confidente.

2. On appelait de ce nom un attentat contre la vie d'un prince ou contre la patrie.

3. Chez les Grecs; cela prépare la sortie d'Hermione :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire.

4. « Un autre que Racine, en concevant la même révolution dans le cœur d'Hermione, n'eût pas osé la faire si subite et si entière. Racine a compris qu'elle était faite dans le cœur d'Hermione à ce seul mot : Il est mort ! Pendant tout le reste du récit son âme est bouleversée par le désespoir, et ne peut laisser échapper que ces mots : Qu'ont-ils fait ? Mais quand elle s'entend attribuer ce meurtre, c'est alors qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle devient pour Oreste la véritable Euménide qui tourmente le coupable, et le punit des crimes qu'elle lui a fait commettre. » (La Harpe.)

Ce brusque revirement d'Hermione, cette explosion de tendresse après la mort de Pyrrhus, n'étaient qu'indiqués dans *Pertharite* (II, 1) :

Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
 Madame, et votre cœur n'en sera point d'accord.

ORESTE.

O Dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
 Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ¹?

HERMIONE.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée? 1545

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?

Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
 Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments?

Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire?

N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire? 1550

Toi-même avant le coup me venir consulter?

Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?

Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance?

Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ²?

Voilà de ton amour le détestable fruit : 1555

Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.

C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
 L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale ³.

Nous le verrions encor nous partager ses soins;

Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins ⁴. 1560

Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,

A toute ma famille; et c'est assez pour moi,

Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi ⁵.

Quoi qu'un amant volage excite de colère,
 Son change est odieux, mais sa personne est chère,
 Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
 Pour le rejoindre mieux, il ne faut qu'un soupir...
 Votre haine tremblante est un mauvais appui
 A quiconque pour vous entreprendrait sur lui;
 Et quelque doux espoir qu'offre cette colère,
 Une plus forte haine en serait le salaire.

1. On dit que Le Kain, quand il récitait ces vers, appuyait sur chaque mot, comme pour rappeler à Hermione toutes les circonstances de l'ordre qu'il avait reçu d'elle. Ce serait bien vis-à-vis d'un juge; mais quand il s'agit de la femme qu'on aime, le désespoir de la trouver inju-te et cruelle est l'unique sentiment qui remplit l'âme. C'est ainsi que Talma conçoit la situation: un cri s'échappe du cœur d'Oreste; il dit les premiers mots avec force, et ceux qui suivent avec un abattement toujours croissant: ses bras tombent, son visage devient en un instant plus pâle que la mort, et l'émotion des spectateurs s'augmente à mesure qu'il semble perdre la force de s'exprimer. » (M^{me} de Staël, *de l'Allemagne*, II^e partie, chapitre xxvii.)

2. Il faut convenir qu'Oreste est le plus malheureux des hommes.

3. Ainsi, c'est Oreste qui est la cause de tout.

4. M^{lle} Clairon signale avec raison que l'orgueil d'Hermione a disparu entièrement dans ce dernier couplet, cet orgueil qui pourrait seul maintenant l'empêcher de rejoindre Pyrrhus.

5. La langue de Racine fait un usage très sobre de ces mots: monstre, tigre, etc., dont la tragédie de Voltaire fera une si déplorable consommation. Andromaque et Mérope se trouvent souvent dans la même situation; il est curieux d'exami-

SCÈNE IV

ORESTE.

Que vois-je ? est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
 Pour qui coule le sang que je viens de répandre ? 1566
 Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin ¹.
 Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
 Quoi ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
 J'assassine à regret un roi que je révère ; 1570
 Je viole en un jour les droits des souverains,
 Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
 Ceux même des autels où ma fureur l'assiège :
 Je deviens parricide, assassin, sacrilège ².
 Pour qui ? pour une ingrate à qui je le promets, 1575
 Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
 Dont j'épouse la rage ³. Et quand je l'ai servie,
 Elle me redemande et son sang et sa vie !
 Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
 Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux ! 1580
 Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire
 Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire ⁴ !

ner combien le langage de l'une diffère du langage de l'autre. Une des dernières Mèropes de la Comédie Française nous disait qu'elle était obligée d'atténuer par son débit, et, pour ainsi dire, d'escamoter les vociférations banales dont le rôle est rempli.

1. Comme nous l'avons déjà signalé (IV, 11 et V, 11), ce mot d'assassin bourdonne aux oreilles d'Oreste, et l'affole.

2. Un parricide est celui qui commet un crime énorme. D'Urfé, ou son continuateur Baro, a dit dans l'*Astrée* (V, p. 331), en parlant de l'assassinat du grand Euric (Henri IV) : « Un parricide (tel peut-on bien appeler celui qui tua le père du peuple), » etc.

3. Corneille avait dit avec un assez médiocre jeu de mots :

On ne montera point au rang dont je dévale
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale.

(*Rodogune*, II, 11.)

4. « La manière dont Talma récite ce monologue est sublime. L'espèce d'innocence qui rentre dans l'âme d'Oreste pour la déchirer, lorsqu'il dit ce vers :

J'assassine à regret un roi que je révère,

inspire une pitié que le génie même de Racine n'a pu prévoir tout entière. » (M^{me} de Staël, de l'*Allemagne*, II^e partie, chapitre xxvii.)

SCÈNE V

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,
 Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais ¹.
 Nos Grecs pour un moment en défendent la porte. 1585
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte ².
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ;
 Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
 Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle, 1590
 Commande qu'on le venge ; et peut-être sur nous
 Veut venger Troie encore et son premier époux ³.
 Allons. N'attendons pas que l'on nous environne :
 Nos Grecs nous rejoindront ; et tandis qu'Hermione
 Tient encore le peuple autour d'elle arrêté, 1595
 Voilà notre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre ⁴.
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
 Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur ? il la faut oublier. 1600
 Quoi ? toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
 Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
 Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ⁵ ?

1. Nous nous souvenons d'avoir entendu quelques personnes rire à ces vers, ils signifient simplement ceci « si nous ne sortons pas tout de suite, il faut nous résigner à mourir ici. » Il n'y a là rien de bizarre, ni même de plaisant. L'entrée de Pylade est un adoucissement aux maux d'Oreste ; l'amitié soignera les plaies faites par l'amour.

2. Par la force, par la violence. Corneille avait dit (*La Place-Royale*, IV, v) :
 C'est Dorante qui sort et nous suit à main-forte.

3. Cette leçon est moins harmonieuse que la première :

Elle poursuit sur nous la vengeance d' Hector.
 et peut-être qu'encor

Mais Racine aura craint sans doute un peu d'obscurité dans ce dernier vers.

4. Oreste, complètement égaré, entend à peine ce qu'on lui dit.

5. Pylade, qui croit Oreste au courant de ce qui s'est passé, s'imagine qu'il

ORESTE.

Elle meurt? Dieux! qu'entends-je ¹?

PYLADE.

Hé quoi? vous l'ignoriez?

En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée 1605

Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.

Elle a trouvé Pyrrhus porté sur des soldats

Que son sang excitait à venger son trépas ².

Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.

Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue, 1610

Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,

Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber ³.

ORESTE.

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance ⁴.

Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.

Appliqué sans relâche au soin de me punir, 1615

Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.

Ta haine a pris plaisir à former ma misère ⁵;J'étais né pour servir d'exemple à ta colère ⁶,

Pour être du malheur un modèle accompli.

Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli ⁷. 1620

veut mourir, parce qu'Hermione est morte. C'est de la même façon qu'Acomat et Atalide apprennent la mort de Bajazet.

OSM. Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATAL. Bajazet! ACOM. Que dis-tu? OSM. Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous?

1. Le sociétaire qui jouait récemment Oreste à la Comédie Française produisait avec cet hémistiche un grand effet. Il était tombé assis au fond de la scène, à ce vers :

Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expler.

Il entendait ainsi que dans un rêve les paroles de Pylade, et répétait, comme un homme qui n'a pas conscience de ce qu'il dit : *Elle meurt?* En prononçant ces mots, il en semblait tout à coup frappé, se levait d'un bond, saisissait violemment le bras de Pylade, et, l'entraînant au milieu de la scène, jetait avec un cri cette interrogation : *Dieux! qu'entends-je?* Nous ne savons si ce jeu de scène est de tradition; mais il nous semble naturel et excellent.

2. Ce vers est un peu un vers de remplissage.

3. La mort d'Hermione est *peinte*, comme celle de Pyrrhus (V, III); nous la voyons, et un peintre n'aurait rien à inventer.

4. « Cette ironie ressemble au rire effrayant et convulsif qui saisit quelquefois un malheureux dans l'aliénation de la douleur. » (LA HARPE.)

5. Créer, façonner, développer ma misère.

6. Exemple a ici le sens de modèle. Pour être un modèle des effets que produit la colère de même dans *Bérénice*, V, VII);

Adieu; servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse.

7. La Harpe nous dit : « Il faudrait avoir vu Le Kain prononcer ces mots : « Hé bien! je meurs content, » pour comprendre tout ce qu'ils ont d'effroyable dans la bouche d'Oreste. »

Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien il faut que je me noie ;
 L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
 Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ? 1625
 De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
 Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel, j'entrevois...
 Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE.

Ah ! Seigneur !

ORESTE.

Quoi ? Pyrrhus, je te rencontre encore ?

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ? 1630
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
 Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?
 Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi ! 1635
 Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
 Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
 Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
 A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
 Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ? 1640
 Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
 Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :

1. Le délire commence. Oreste a une hallucination. Nous nous souvenons que, dans une représentation d'*Andromaque* à la Comédie Française, Oreste, arrivé à cet endroit de son rôle, perdit sa perruque. Le public était tellement ému que personne ne rit de cet accident grotesque. M^{me} de Staël a dit (*De l'Allemagne*, II^e partie, ch. xxvii) : « Les grands acteurs se sont presque tous essayés dans les fureurs d'Oreste ; mais c'est là surtout que la noblesse des gestes et des traits ajoute singulièrement à l'effet du désespoir. La puissance de la douleur est d'autant plus terrible qu'elle se montre à travers le calme même et la dignité d'une belle nature. »

2. Le prend entre ses bras.

3. Oreste a une hallucination de ce genre dans Euripide (*Oreste*, 255-276). Racine en a imité quelques vers (v. 255-257) :

Ὁ μήτερον, ἰστέως σε, μὴ πιστέ μοι
 Τὰς αἰματωποῦς καὶ δρακοντώδεις κόρας·
 Αὗται γάρ, αὗται πλησίον θρώσκουσι μου.

Boileau (traduction du *Traité du Sublime*, ch. xiii) a ainsi traduit ces vers :

Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
 Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
 Ils viennent, je les vois : mon supplice s'apprête,
 Quels horribles serpents leur sifflent sur la tête !

Il a essayé de retrouver l'harmonie imitative des vers de Racine dans le *Lutrin* (I, 42) :

Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance.

L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer ¹.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ; 1645
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens ².

1. C'est dans cette scène que le ventre de Montfleury aurait crevé. Guéret, dans son *Parnasse réformé*, le fait crier à Montfleury lui-même : « Qui voudra savoir de quoi je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, de l'hydropisie, de la goutte ; mais qu'il sache que c'est d'*Andromaque*. Nous sommes bien fous de nous mettre si avant dans le cœur des passions qui n'ont été qu'au bout de la plume de Messieurs les poètes. Il vaudrait bien mieux bouffonner toujours, et crever de rire en divertissant les bourgeois. que de crever d'orgueil et d'esprit pour satisfaire les auteurs. Mais ce qui me fait plus de dépit, c'est qu'*Andromaque* va devenir plus célèbre pour la circonstance de ma mort, et que désormais il n'y aura plus de poète qui ne veuille avoir l'honneur de crever un comédien en sa vie. »

Cependant M^{lle} Desmares, arrière-petite-fille de Montfleury, dément ce bruit dans deux lettres aux auteurs de l'*Histoire du Théâtre-Français*. Lettre du 17 février 1739 : « A l'égard de Montfleury père, il est faux que le rôle d'Oreste ait été la cause de sa mort par une veine qu'il s'était cassée ; ma grand-mère m'a conté cette mort plus d'une fois, mais les particularités paraîtraient des fables, si on les exposait au jour. Il est seulement certain que Montfleury étant chez un marchand de galons, un inconnu qui s'y trouva, l'avertit de songer à lui, parce qu'il était bien malade. Montfleury ne fit pas grande attention au discours d'un homme qu'il regardait comme un fou ; mais, de retour chez lui, ayant appris que la même personne était venue dire à ses domestiques que leur maître était en grand danger, il se sentit ému, frappé, alla le soir jouer Oreste, revint avec la fièvre, et mourut en peu de jours. » — Lettre du 23 février 1739 « Je ne puis vous en donner d'autres preuves que de l'avoir entendu dire à sa fille, Madame d'Ennebaut, ma grand mère. Elle m'a dit aussi que, comme son père était à l'article de la mort, plusieurs de ses camarades, le médecin et le confesseur étant dans la chambre, le même homme revint, et dit à Montfleury qui le reconnut : « Allons, Monsieur, cela ne sera rien : que l'on me donne du vin et un verre. » Les médecins avaient condamné le malade, et soutinrent à sa femme que c'était un charlatan, le confesseur dit que c'était un sorcier ; le malade criaient en vain qu'on donnât à cet homme ce qu'il demandait ; on fut sur le point de l'arrêter ; c'était sur les neuf heures du soir ; il s'en alla, et, étant sur le pas de la porte, il dit : « J'en suis fâché ; j'aurais tiré ce pauvre Montfleury d'affaire, mais il ne passera pas minuit ; ce qui arriva. » (Cité par Lemazurier, pages 421-423.)

2. Il est d'usage à la Comédie Française de couper ces quatre derniers vers. En 1798, le *Censeur dramatique* s'en indignait. « Ces vers sont indispensablement nécessaires : 1° pour faire voir qu'Oreste n'est point mort, comme bien des gens se le persuadent, lorsqu'on baisse la toile ; 2° pour achever de caractériser l'amitié de Pylade et ses tendres soins pour le fils d'Agamemnon ; 3° enfin, sans eux, l'action est imparfaite, et l'on sort incertain sur l'existence et sur la destinée d'Oreste. Racine n'a point fait de vers inutiles, et c'est une étrange preuve d'ignorance, que de se permettre ces indiscrettes mutilations. » (T. III, page 525.) — Voir *Britannicus*, note du vers 1768, et *Alexandre*, note du vers 1548.

SCÈNE DU CINQUIÈME ACTE

SUPPRIMÉE

DANS LES ÉDITIONS POSTÉRIEURES A 1673

SCÈNE III.

ORESTE, ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE,
SOLDATS D'ORESTE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait. Partons en diligence.
Venez dans mes vaisseaux goûter votre vengeance.
Voyez cette captive : elle peut mieux que moi
Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foi ¹.

HERMIONE.

O Dieux ! c'est Andromaque ?

ANDROMAQUE.

Oui, c'est cette princesse
Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups ².
Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
J'attends son châtement ³. Car je vois bien qu'Oreste,

1. Racine a bien fait de supprimer cette scène ; Andromaque demeurait en assez méchante posture sur la scène pendant les imprécations d'Hermione, et le spectateur, ému des inquiétudes d'Hermione, s'inquiétait peu de ce que pouvait bien dire la mère d'ASTYANAX.

2. C'était bien là le cri que devait pousser Andromaque. Mais le reste de ce couplet était assez froid, et il se passait bien du temps avant qu'Hermione s'écriât :

Quoi ? Pyrrhus est donc mort ?

3. Le châtement qu'il vient de subir.

Engagé par votre ordre à cet assassinat,
 Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
 Je ne m'attendais pas que le ciel en colère ¹
 Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
 Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor
 Qui fit couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
 Vous avez trouvé seule une sanglante voie
 De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.
 Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
 Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
 Et ce que n'avaient pu promesse ni menace,
 Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
 Je n'ai que trop, Madame, éprouvé son courroux.
 J'aurais plus de sujet de m'en plaindre que vous :
 Pour dernière rigueur ton amitié cruelle,
 Pyrrhus, à mon époux me rendait infidèle.
 Je l'en allais punir. Mais le ciel m'est témoin
 Que je ne poussais pas ma vengeance si loin ;
 Et sans verser ton sang, ni causer tant d'alarmes,
 Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

HERMIONE.

Quoi ? Pyrrhus est donc mort ?

ORESTE.

Où, nos Grecs irrités
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avais promis, et quoique mon courage
 Se fît de ce complot une funeste image,
 J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
 Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
 Il semblait que ma vue excitât son audace,
 Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin avec transport prenant son diadème,
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
 « Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi :
 « Andromaque, régnez sur l'Épire, et sur moi.
 « Je voue à votre fils une amitié de père ;

1. Voilà encore une de ces expressions familières que Racine avait l'art de faire accepter dans la tragédie, par la façon dont il les entourait. *Britannicus*, III, VII :

Sans cesse il me semblait que Néron en colère
 Me venait reprocher trop de soin de vous plaire.

« J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère.
 « Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
 « Et je le reconnais pour le Roi des Troyens. »
 A ces mots, qui du peuple attireraient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper,
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
 Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
 Le Troyen est sauvé. Mais partons, le temps presse ;
 L'Épire tôt ou tard satisfera la Grèce.
 Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
 Honorât mon triomphe et répondit de lui.
 Du peuple épouvanté la foule fugitive
 M'a laissé sans obstacle enlever ma captive,
 Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis
 Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

La scène se continuait telle qu'elle est dans le texte que nous avons donné. Seulement après le dernier vers :

Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi,
 Hermione ajoutait, en s'adressant à Andromaque :

Allons, Madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
 Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
 De nos derniers devoirs allons nous dégager,
 Montrons qui de nous deux saura mieux le venger.

Il est certain que cette sortie d'Hermione produisait moins d'effet que celle que nous applaudissons aujourd'hui, et que l'intérêt était refroidi. Pradon se rappelait cette scène, lorsqu'il écrivait dans sa *Statira* (V, iv) les vers suivants :

STATIRA.

Vous le pleurez, cruelle, et le laissez périr.

ROXANE.

Ah ! je ne sens que trop le feu qui me dévore.

Je croyais le haïr, et je l'aimais encore ;

Mais ce n'est pas assez, en de si grands malheurs :

Il faut verser du sang, c'est trop peu que des pleurs.

Madame, il vous aimait, n'oserez-vous le suivre ?

Moi, j'en étais haïe, et ne peux lui survivre :

Oui, j'atteste les Dieux que par un noble effort

Dans peu je me rendrai maîtresse de mon sort.....

Il faut que tout périsse en perdant ce que j'aime.

Madame, en cet instant, voyons qui de nous deux

Osera le venger, et qui l'aime le mieux.

SCÈNES AJOUTÉES

PAR PHILIPS

LORSQU'IL FIT REPRÉSENTER EN 1712, A LONDRES,

SA « MÈRE EN DÉTRESSE »

ADAPTATION D'ANDROMAQUE ¹.

SCÈNE VI.

PHOENIX, suivi des gardes de Pyrrhus.

PHOENIX.

Tous les Grecs sont donc partis... Oreste s'en est allé.... Vous triomphez, scélérats ? Et vous, indignes sujets de Pyrrhus, quelle stupidité vous a saisis, quand, au lieu d'aller la flamme à la main réduire en cendres les vaisseaux des Grecs, vous avez employé un temps si précieux à voir rendre les derniers soupirs à Hermione ? Vos ennemis ont profité de ces moments. Ils se sont embarqués... N'en doutons plus, les sacrilèges qui ont porté leurs mains impies sur Pyrrhus sont avoués par Oreste. Sa fuite est une preuve certaine qu'il est le premier auteur de leur crime... Ambassade plus sanglante qu'un combat !... assassinat sans exemple ! En quel lieu le diadème sera-t-il respecté, si vous négligez, grands Dieux, de le protéger du moins dans vos temples?... Voici la Reine.

SCÈNE VII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE, SUITE, LES PRÉCÉDENTS.

ANDROMAQUE.

Perfides Grecs, vos crimes ne demeureront pas toujours impunis..... Vous en recevrez quelque jour un châtement pro-

1. La traduction de ces quatre scènes est donnée par l'abbé Du Bos, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*.

portionné à leur énormité. Cruels, quelle pitié des Troyens pouvaient-ils attendre de vous, quand vous avez assez de rage pour immoler à vos passions Pyrrhus, le plus vaillant homme de votre parti, le guerrier qui vous a fait vaincre ? Qui vient ? Serait-ce mon fils ?

CÉPHISE.

Non, Madame, c'est le corps de Pyrrhus que ses soldats en pleurs portent sur un bouclier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DES SOLDATS QUI PORTENT LE CORPS DE PYRRHUS.

ANDROMAQUE.

Prince infortuné, voilà la suite du peu de soin que vous vouliez apporter à vous garder de vos ennemis, et du peu de défiance que vous aviez de la perfidie des Grecs. Vous jugiez d'eux par vous-même. Ce sont vos vertus qui sont cause de votre mort prématurée, et que vous cessez de vivre en entrant dans l'âge viril. Mais je vous vois couvert de gloire. Vos belles actions se présentent à moi sous l'idée de fleurs épanouies qui entourent votre cercueil. Les pleurs que des Troyens répandent sur ce cercueil ne l'honorent pas moins.

CÉPHISE.

Madame, vos larmes ne tariront-elles jamais ?

ANDROMAQUE.

Non, Céphise. La destinée a sous les murs de Troie condamné la veuve d'Hector à une affliction perpétuelle. Tant que je vivrai, mes larmes ne cesseront jamais de couler. Allez, Phœnix, faites revêtir le corps de votre maître de ses habillements royaux. Mettez auprès de lui toutes les marques de sa dignité, et que la flamme du bûcher, qui doit avoir l'honneur de mêler ses cendres aux cendres de ce héros, annonce sa mort aux peuples voisins en s'élevant jusqu'au ciel, pour exciter les Dieux à la venger.

SCÈNE IX.

ANDROMAQUE, CÉPHISE, SUITE.

CÉPHISE.

Le bruit que vous entendez vous annonce, Madame, la venue du Prince votre fils, que les gardes amènent de la forteresse.

ANDROMAQUE.

Quelle consolation pour ta mère, mon cher fils, de t'embrasser vivant ! Transports mêlés d'une joie vive et de douces alarmes, vous qu'on ne saurait bien exprimer, et qu'une mère seule peut ressentir, je vous abandonne mon cœur. Percez, pour vous y faire accès, le nuage d'afflictions qui l'environne : faites-vous un passage pour y pénétrer, comme les rayons du soleil s'en font un à travers les nuages épais qui veulent offusquer sa lumière. Une âme généreuse ne perd jamais l'espérance, quoique du milieu des afflictions elle voie ses ennemis les maîtres de sa destinée. Elle sait que le ciel, pour la tirer d'un gouffre de malheurs par des moyens imprévus, choisira le moment qu'elle y paraîtra pleinement abîmée ¹.

1. Cette moralité semble d'une froideur désespérante après les imprécations passionnées d'Oreste.

ADDITIONS
ET
CORRECTIONS

LA THÉBAÏDE.

Vers 23. — Racine reprendra ce mouvement dans *Iphigénie* (vers 1689-91).

Vers 749, 763, 1053, 1146. — Au lieu de : Voir *Bajazet*, etc., lire dans la note : Voir *Mithridate*, etc.

Vers 1236. — Ajouter à la note 3 : « Voir *Bérénice*, note du vers 330. »

Vers 1427. — Ajouter à la note 4 : « A propos de cette locution, M. Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1882), rapporte une amusante conversation entre Flaubert et Théophile Gautier : Flaubert disait à Gautier : « Que penses-tu de Molière ? » Gautier répondait : « Comme tapissier, il avait peut-être quelque mérite ; mais comme poète, ce Poquelin est un pleutre que nous aurions sifflé s'il s'était produit en 1830. » Flaubert regimbait et disait : « Je te trouve sévère, il a fait de belles choses. » Gautier prenait un air tragique en répliquant. « Que l'on ne me parle point de ce compagnon ; il a fait des cacophonies d'images qui méritent la corde. O Flaubert ! Comment, toi, qui passes pour avoir quelque orthographe, peux-tu supporter la turpitude que voici :

Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère ?

Alors tu admetts que l'on peut couronner une flamme ? » Flaubert convenait que Molière avait des torts, mais il se hâtait d'ajouter : « Il y a dans *le Malade imaginaire* une phrase admirable, une phrase de génie qui en fait un écrivain de vaste envergure ; il a écrit : « Ce sont des Égyptiens vêtus en Maures qui font des danses mêlées de chansons. » — « Ça, c'est un diamant. »

ALEXANDRE.

Page 162, note 1, vers 296, 417, 496, 903, 928, 1102, 1148, 1165, 1281. — Au lieu de : Voir *Bajazet*, etc., lire dans la note : Voir *Mithridate*, etc.

Vers 846. — Voir *la Thébaïde*, note du vers 1427.

ANDROMAQUE.

Page 267. — Placer au commencement de la note 1 : « En 1598, Jean Heudon avait fait représenter une tragédie intitulée *Pyrrhe*, dans laquelle Oreste était aimé d'Hermione, et Andromaque avait déjà épousé Hélénius. »

Page 271. — Mettre en note à la fin du second alinéa : « Deux vers attribués à Racine, et tirés d'une *Réponse à un poulet*, résument l'intrigue d'*Andromaque* :

L'amour donne nos cœurs à qui ne les veut pas,
Et les refuse à qui les veut bien prendre. »

Compléter ainsi la note 2 : « Le peintre Coypel, dans un tableau qui est au musée de Tours, a essayé de fixer sur la toile le vers d'Homère; il n'a réussi, malgré tout son talent, qu'à donner à son Andromaque une expression grimaçante. Il est des beautés que la poésie peut rendre, et que la peinture est impuissante à reproduire. »

Page 272. — Ajouter à la note 7 : « Jean de la Taille (1540-1608) a reproduit cette situation au troisième acte de sa tragédie intitulée *la Famine ou les Gabronites*. »

Page 281. — Lire ainsi la seconde phrase du second paragraphe : « Ce qu'il faut signaler, c'est que le rôle d'Andromaque est écrit d'un tout autre style que ne le sont ceux de Pyrrhus, Oreste et Hermione. »

Mettre en note au bas de la page : « Cependant l'Académie de musique représenta le 6 juin 1780 une *Andromaque* en trois actes. Le livret où Pyrrhus renvoie Hermione au milieu même de la pompe nuptiale, et où le dénouement est mis en action, présente comme unique curiosité la phrase suivante : « Acte III. Le théâtre représente un Scythe (*sic*) triste, planté de Cyprès. »

Page 282. — Ajouter au second paragraphe : « En 1725, Riccoboni avait lui-même publié une traduction d'*Andromaque*, avec l'abbé Conti, dit Lelio, et Madame Riccoboni, dite Flaminia. »

Page 290. — Compléter ainsi la note 2 : « Voici la traduction que Racine a lui-même donnée de ce passage : « Il est clair premièrement qu'il ne faut point introduire des hommes vertueux qui tombent du bonheur dans le malheur ; car cela ne serait ni terrible ni digne de compassion, mais bien cela serait détestable et digne d'indignation... Il ne faut pas non plus qu'un très-méchant homme tombe du bonheur dans le malheur ; car il y a bien à cela quelque chose de juste et de naturel ; mais cela ne peut exciter ni pitié ni crainte... Il faut donc que ce soit un homme qui soit entre les deux, c'est-à-dire qui ne soit point extrêmement juste et vertueux, et qui ne mérite point aussi son malheur par un excès de méchan-

coté et d'injustice. Mais il faut que ce soit un homme qui, par sa faute, etc. »

Page 295. — Ajouter à la note sur Floridor : « Floridor avait épousé Marguerite Baloré, qui quitta l'Hôtel de Bourgogne à sa mort, en 1671. »

Vers 2.

Albe et Rome demain prendront une autre face.

(CORNEILLE, *Horace*, I, II.)

Voir aussi *Phèdre*, note du vers 341.

Vers 5. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 13. — Voir *Esther*, note du vers 297.

Vers 18. — Voir *Mithridate*, note du vers 256.

Vers 84. — Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

Vers 85. — Voir *Mithridate*, note du vers 1028.

Vers 108. — Voir *Esther*, note du vers 716.

Vers 121. — Voir *Alexandre*, note du vers 429.

Vers 256. — Voir *Phèdre*, note du vers 255.

Vers 278. — Voir la *Préface de la Thébaïde*, page 25, note 5.

Vers 281. — Voir la *Thébaïde*, vers 1283.

Vers 320. — A l'exemple des *Verrines* cité dans la note on peut joindre encore celui-ci, emprunté à la *Première Catilinaire* (XI) : « An, quum bello vastabitur Italia, vexabuntur urbes, tecta ardebunt, tum te non existimas invidiæ incendio conflagraturum ? » — Voir aussi la *Notice sur Bérénice*, t. II, p. 289.

Vers 335. — Voir la *Thébaïde*, note du vers 104.

Vers 363. — Voir la *Thébaïde*, note du vers 123.

Vers 376. — Voir *Phèdre*, note du vers 255.

Vers 385. — On lit dans *l'Histoire de l'art dramatique en France depuis 25 ans*, par Th. Gautier (II, 324) : « Le rôle d'Hermione est le triomphe de Mademoiselle Rachel ; c'est là qu'elle trouve à placer avec le plus de bonheur les qualités violentes qui caractérisent son talent : l'âcre ironie, le sarcasme insultant, l'amour si farouche qu'il ressemble à la haine à s'y méprendre, tous les sentiments amers, dont l'expression parfaite étonne dans une si jeune âme. »

Vers 389. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 401. — Voir *Esther*, note du vers 297.

Vers 427. — Voir *Phèdre*, note du vers 255.

Vers 436 et 440. — Voir *Mithridate*, note du vers 1028.

Vers 451. — Voir la note du vers 81.

Vers 462. — Voir tome III, page 30, note 1.

Vers 481. — On peut rapprocher ces vers de Racine des paroles qu'Iszates adressait à Bérénice dans le roman de Segrais intitulé *Bérénice* (IV, p. 713) : « En vain j'ai couru tant de régions ; en vain j'ai cherché la mort par tant de hasards, et en vain m'en suis-je éloigné d'une si longue distance, ma mémoire, qui m'accompagnait toujours, n'a jamais pu m'abandonner, et, trop fidèle, pour mon malheur,

elle m'en a toujours mis devant les yeux une image trop parfaite pour mon repos. »

Vers 504. — Ce couplet semble moins mauvais, quand on songe que le xvii^e siècle acceptait des vers comme ceux-ci, que nous détachons du *Tamerlan* de Pradon (I, iv et III, 1) :

Bajazet, dont le bras a désolé la terre,
 Bajazet, qui porta le foudre de la guerre,
 Fut terrassé lui-même, et gémit dans les fers :
 J'ai du bruit de sa chute étonné l'Univers.
 Ce foudre cependant fixé dans sa famille
 A passé de ses mains dans les yeux de sa fille....
 L'amour me fera plus que la flamme et le fer....
 Portons-les dans son cœur par les yeux d'Astéris.

Vers 505. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 524. — Voir *Phèdre*, note du vers 255.

Vers 525. — Voir *Esther*, note du vers 297.

Vers 557. — « Nous trouvons qu'Oreste en veut un peu trop aux beaux yeux d'Hermione. Il a déjà dit qu'il cherchait la mort dans ses yeux, que les yeux d'Hermione éprouvaient sa constance, que ces mêmes yeux voudraient bien voir Pyrrhus mépriser leur pouvoir comme Oreste, c'est-à-dire, aussi peu qu'Oreste. En mettant ainsi en prose les beaux vers de Racine, c'est quelquefois le moyen d'apercevoir des négligences que dérobaient la magie du style. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Vers 567 et 603. — Voir *Esther*, note du vers 908.

Vers 610. — Voir *Britannicus*, note du vers 1491.

Vers 632. — Voir la note du vers 72.

Vers 657 et 685. — Voir *Mithridate*, note du vers 1028.

Vers 688. — Voir *Britannicus*, note du vers 341.

Vers 709. — Voir *Phèdre*, note du vers 717.

Vers 711. — Phèdre dira de même à OÈnone (III, 1) :

Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison.
 Sers ma fureur, OÈnone, et non point ma raison.

Vers 726. — Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

Vers 755. — Voir *Mithridate*, note du vers 207.

Vers 782. — Souvenir des *Phéniciennes* de Sénèque (III) :

Desere infaustum patrem.

Racine, d'ailleurs, dans cet admirable morceau, a encore eu cette fois pour modèle Segrais, qui, dans sa *Bérénice* (IV, 703-704), fait dire par Izates à son écuyer Ipsicrates : « Faut-il, ô mon cher Ipsicrates, que tant de vertu, tant de courage et tant de fidélité n'aient servi que pour t'envelopper dans mes malheurs ? Fuis bien plutôt un malheureux, qui est cause de toutes tes infortunes, que de t'attacher plus longtemps au service d'un maître qui, ne pouvant rien faire pour

finir ses infortunes, est bien incapable de faire quelque chose pour te rendre plus heureux. Va chercher ailleurs une plus heureuse destinée, et reçois le conseil que je t'en donne, ou, si tu le veux, le commandement que je t'en fais pour récompense des généreux services que tu m'as rendus. Je ne doute point que le ciel ne te donne bientôt la récompense qu'il te doit, et que la fortune ne cesse de te persécuter quand tu cesseras, non seulement de servir, mais aussi d'aimer un malheureux Priuce, qu'elle a mis en butte à toutes ses plus cruelles rigueurs. »

Vers 786. — Ajouter à la note 1 : « On verra dans notre *Notice sur le plan du premier acte d'Iphigénie en Tauride* ce qu'il faut penser de cette assertion. »

Vers 789. — « Ce vers annonce ce qui doit occuper Pylade jusqu'à la fin de la pièce, lequel ne reviendra qu'à la dernière scène du cinquième acte, pour dire : *il faut partir* ; et alors Pyrrhus sera assassiné. Racine a très-bien fait d'éloigner Pylade ; sa présence n'aurait fait que refroidir les belles scènes entre Hermione et Oreste. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Vers 801. — Voir *Esther*, note du vers 716.

Vers 803. — Voir *Britannicus*, note du vers 341.

Vers 806. — Voir *Mithridate*, note du vers 207.

Vers 834. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 850. — Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

Vers 857. — Voir la note du vers 72.

Vers 858. — Les deux rivales sont en présence ; que les rôles soient médiocrement tenus, et la scène est perdue ; en 1693, ils furent un jour confiés, celui d'Andromaque à Madame Petit, née Vanhove, celui d'Hermione à Mademoiselle Thénard ; voici comment le *Censeur dramatique* (III, p. 516 et 19) jugea les deux interprètes : « On ne voyait dans la première ni la fille d'Éétion ni la veuve d'Hector. Sa douleur n'avait rien d'assez noble... On voyait bien en elle une bourgeoise de Troie, esclave de Pyrrhus, mais non la bru de Priam, prête à monter sur le trône de l'Épire.... La fureur de la seconde est presque toujours triviale ; ses mouvements n'ont rien de tragique. » Que de fois ces lignes du *Censeur dramatique* auraient pu depuis être reproduites !

Vers 891. — Voir *Esther*, note du vers 908.

Vers 909. — Voir *Britannicus*, note du vers 385.

Vers 951. — Voir *Esther*, note du vers 908.

Vers 1025. — Voir *Mithridate*, note du vers 207.

Vers 1037. — Remarquons la pudeur charmante de ce trait : au moment d'aller trouver Pyrrhus, Andromaque se rappelle les regards ardents dont il l'enveloppait, et recule.

Vers 1042. — Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

Vers 1046. — Ajouter à la note : « On lit dans les *Souvenirs de Madame de Caylus* (Petitot, LXVI, 42.) que la dauphine de Bavière, belle-fille de Louis XIV, « mourut persuadée que sa dernière couche

lui avait donné la mort, et qu'elle dit, en donnant sa bénédiction à M. le duc de Berri :

O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère ! »

Vers 1055. — Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

Vers 1056. — Voir *Iphigénie*, note du vers 1479.

Vers 1094. — Racine s'est peut-être souvenu ici de deux vers du *Porus* (I, III) de l'abbé Boyer :

Oui, ce bras, pour Clairance à moi-même funeste,
Va tirer de ce flanc tout le sang qui lui reste.

Vers 1100. — C'était une des plus importantes parmi les cérémonies des funérailles. Ponsard l'a mise en scène au dernier acte de sa *Lucrece*; on devait en même temps appeler trois fois le mort par son nom.

Vers 1109. — Voir *Mithridate*, notes des vers 207 et 256.

Vers 1115. — Voir *Esther*, note du vers 716.

Vers 1116. — « Ce vers est imité de Virgile, qui, à son tour, l'a pris dans l'*Ajax* de Sophocle. On nous a confié deux exemplaires de ce poète grec, où Racine a écrit de sa main plusieurs observations. Dans un de ces exemplaires, on trouve ces deux vers, qui rendent la pensée de Sophocle et de Virgile :

O mon fils ! sois un jour plus heureux que ton père !
Du reste avec honneur tu lui peux ressembler.

Le père Brumoy prétend que ces vers sont imités de l'*Andromaque* d'Euripide; nous n'y voyons qu'une ressemblance très-indirecte; que Racine les ait imités ou non, ils n'en sont pas moins heureux; personne avant lui n'écrivait avec cette élégance continue, et nous doutons qu'il vienne quelqu'un qui puisse l'égaliser. Il n'y a ici ni figures, ni épithètes; ce sont des sentiments exprimés de la manière la plus simple et la plus élégante. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Vers 1121. — Comparer le discours de la Médée de Longepierre à ses fils :

Soumettons-nous, mon fils : cédon à la fortune.
Quittez cette fierté, près de moi importune ;
Votre sort est changé, changez aussi de vœux :
L'affaissement, mon fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres ;
Esclaves, apprenez à ménager des maîtres.

Vers 1139. — Voir *Phèdre*, note du vers 255.

Vers 1141. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 1151. — Voir *Bajazet*, note du vers 845.

Vers 1161. — Voir la note du vers 72.

Vers 1193. — Voir *Mithridate*, note d'a vers 1023.

Vers 1209. — *Opprimer* est pris ici dans le sens latin : *tuer, immoler*.

Vers 1228. — Nous avons vu une tragédienne d'un grand talent poser ici son bras, puis sa tête, sur l'épaule d'Oreste, et l'enlacer de ses caresses. Cette attitude serait celle d'une femme plus expérimentée que ne l'est Hermione : cette séduction la suppose plus maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'est en réalité, et la rend franchement odieuse.

Vers 1229. — Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

Vers 1241. — Voir *Mithridate*, note du vers 207.

Vers 1271. — Voir *Britannicus*, note du vers 311.

Vers 1297. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 1322 et 1337. — Voir la note du vers 72.

Vers 1347. — Voir *Phèdre*, note du vers 1454.

Vers 1368. — Nous avons vu une tragédienne bien connue tomber lentement à genoux devant Pyrrhus en prononçant les vers qui précèdent. Cette attitude est forcée et ne convient pas à la fierté d'Hermione ; même ici, son orgueil ne lui permet point de se tant abaisser.

Vers 1375. — Voir *Britannicus*, note du vers 341.

Vers 1376. — Voir *Bajazet*, note du vers 521.

Vers 1380 et 1389. — Voir *Esther*, note du vers 908.

Vers 1402. — Voir *Bajazet*, vers 935.

Vers 1416. — Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

Vers 1426 et 1433. — Voir *Mithridate*, note du vers 207.

Vers 1440. — Voir la note du vers 72.

Vers 1441 et 1446. — Voir *Mithridate*, note du vers 1023.

Vers 1489. — Voir *Alexandre*, note du vers 429.

Vers 1505. — Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

Vers 1535 et 1537. — Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

Vers 1554. — Voir *Esther*, note du vers 908, et *Mithridate*, note du vers 256.

Vers 1625. — Voir *la Thébàide*, note du vers 1516.

Vers 1626. — Lorsque dans *Athalie* (III, v) Mathan sera terrifié par la prophétie de Joad, il ne saura pas non plus de quel côté sortir.

Vers 1627. — Voir *Britannicus*, note du vers 341.

Vers 1644. — Les fureurs d'Oreste dans l'*Électre* de Crébillon (scène dernière) sont calquées sur celles que l'on va lire. Nous reproduisons ici les vers de Crébillon, qui peuvent donner lieu à une comparaison utile :

Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs !
 Grâce au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux Enfers.
 Descendons : les Enfers n'ont rien qui m'épouvante.
 Suivons le noir sentier que le sort me présente.
 Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
 Quelle triste clarté dans ce moment me luit !
 Qui ramène le jour dans ces retraites sombres !
 Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
 Que de gémissements ! que de cris douloureux !
 Oreste ! Qui m'appelle en ce séjour affreux ?

Égisthe ! Ah ! c'en est trop. Il faut qu'à ma colère....
 Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !
 Quels regards ! Où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux,
 Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
 Je ne souffre que trop, monstre cruel ; arrête ;
 A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
 Ah ! ma mère, épargnez votre malheureux fils.
 Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris :
 J'implore ton secours, chère ombre de mon père :
 Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère.
 Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
 Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me fuit.
 C'en est fait ; je succombe à cet affreux supplice.
 Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
 J'éprouve cependant des tourments infinis.
 Dieux ! les plus criminels seraient-ils plus punis !

En 1822, Soumet, dans sa *Clytemnestre* (V, VII), reprendra un des traits de ce morceau de Crébillon :

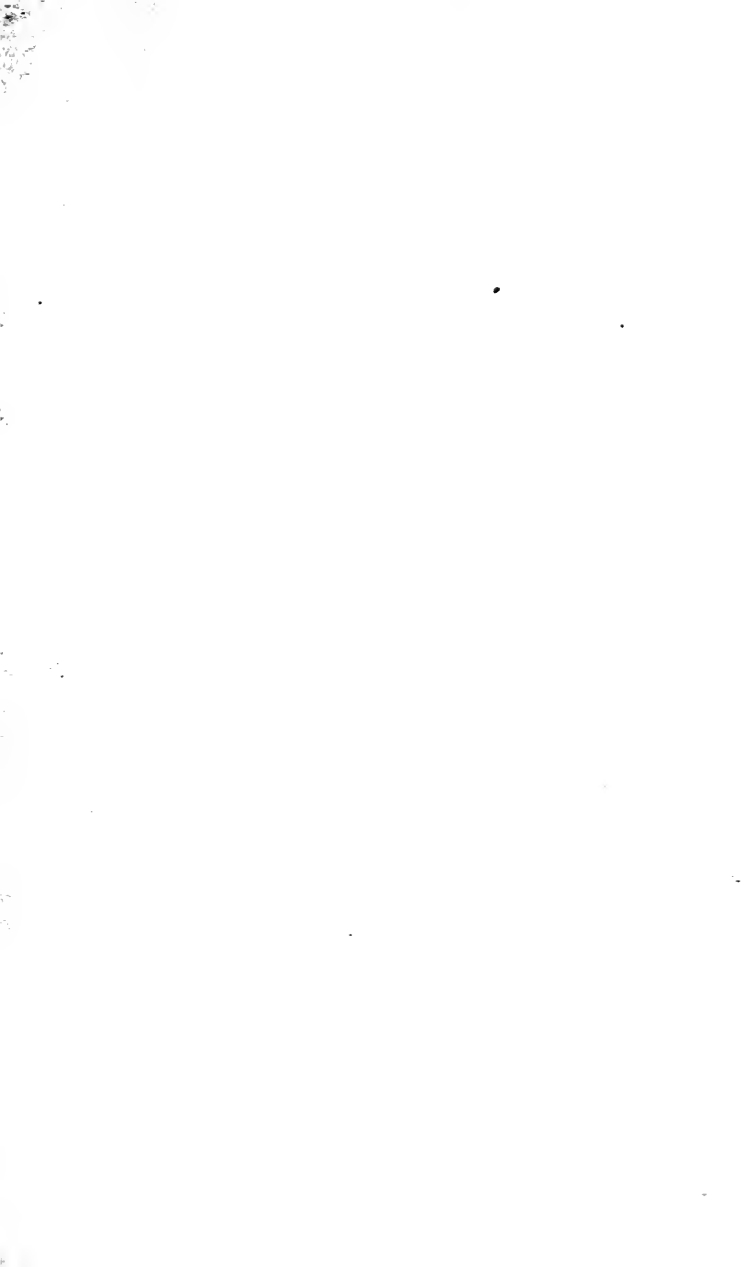
Des pâles sœurs que me veut la colère ?
 L'une agite dans l'air..... la tête de ma mère.

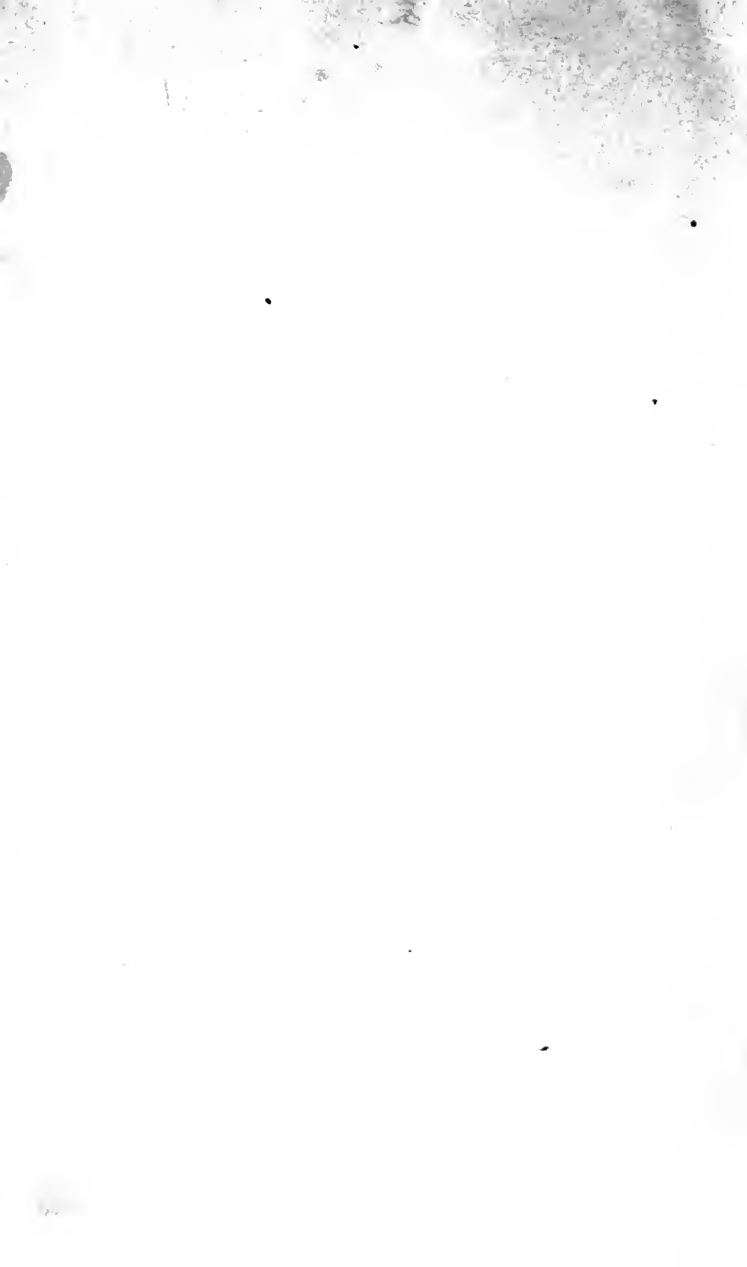
Vers 1646. — *Transport* est pris ici dans le sens ordinaire : *transport au cerveau* ; c'est un synonyme de *crise*.

TABLE DES MATIÈRES

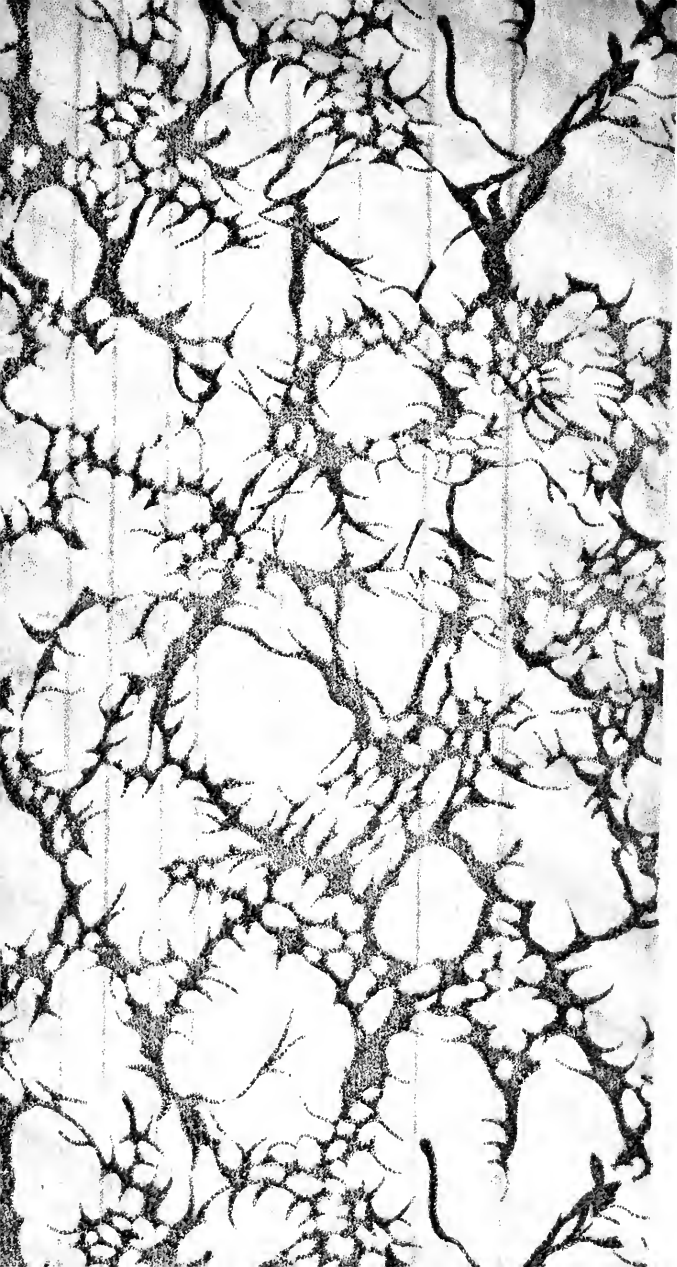
CONTENUES DANS LE TOME I.

Avertissement.....	I
Notice sur Jean Racine.....	IV
Notice sur la <i>Thébaïde</i> ou <i>les Frères ennemis</i>	1
Épître au duc de Saint-Aignan.....	22
Préface.....	24
Acteurs.....	27
<i>La Thébaïde</i> ou <i>les Frères ennemis</i>	31
Appendice.....	126
Notice sur <i>Alexandre le Grand</i>	139
Épître au Roi.....	161
Première Préface.....	164
Seconde Préface.....	168
Acteurs.....	171
<i>Alexandre le Grand</i>	175
Notice sur <i>Andromaque</i>	265
Dédicace.....	285
Première Préface.....	288
Seconde Préface.....	291
Acteurs.....	294
✓ <i>Andromaque</i>	297
Scène supprimée.....	381
Scènes ajoutées par Philips.....	384
Additions et Corrections.....	387









PQ
1885
1882
t.1

Racine, Jean Baptiste
Theatre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

